



HISTOIRE

DE LA SICILE

SOUS

LA DOMINATION DES NORMANDS

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

HISTOIRE

DE

LA SICILE

SOUS LA

DOMINATION DES NORMANDS

DEPUIS LA CONQUÊTE DE L'ILE

JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE

PAR

LE BARON DE BAZANCOURT

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1846

LISTE

DES

PRINCIPAUX HISTORIENS ET CHRONIQUEURS

QUI ONT LAISSÉ

DES ÉCRITS SUR CETTE ÉPOQUE.

Romualdus Salernitanus; *Chronicon.* — Muratori, Tom. VII.

Anonymus Cassinensis. — Muratori, Tom. V.

Ordericus Vitalis (*Historiæ Normannorum scriptores*).

Baronius (cardinalis); *Annales ecclesiasticæ,* avec les annotations du critique Pagius, *Historia principum Longobardorum,* Tom. IV.

Falconus Beneventanus; *Chronicon.* — Muratori, Tom. V.

Historia della citta e regno di Napoli di Gio Antonio Summonte, Tom. II.

Alexander Telesinus, abbas; *Chronicon.* — Muratori, Tom. V.

Anonymus Vaticanus; *Chronicon.* — Muratori, Tom. VIII.

Historia Fiorentina. — Tom. VIII.

Jovannis Cinnani *historia.* — 1 vol.

Compendio dell' historia del regno di Napoli di Pand. Collenuccio da Pesaro.

Hugo Falcandus; *Historia secula.* — Carusii Bibliotheca, Tom. I.

Pyrrhus Roccus; *Sicilia sacra.* — Carusii Bib. Tom. I.

Gaufredi Malaterra; *Historia Sicula.* — Muratori, Tom. V.

Inveghes; *Annali della citta di Palermo nobile.* — Tom. III.

UF

HISTOIRE

DE LA SICILE

SOUS

LA DOMINATION DES NORMANDS

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

HISTOIRE
DE
LA SICILE
SOUS LA
DOMINATION DES NORMANDS
DEPUIS LA CONQUÊTE DE L'ILE
JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE

PAR

LE BARON DE BAZANCOURT

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
6, RUE DE LA PAIX
1846


BIBLIOTHECA · BODLEIANA

LISTE

DES

PRINCIPAUX HISTORIENS ET CHRONIQUEURS

QUI ONT LAISSÉ

DES ÉCRITS SUR CETTE ÉPOQUE.

ROMUALDUS Salernitanus; *Chronicon.* — Muratori, Tom. VII.

ANONYMUS Cassinensis. — Muratori, Tom. V.

ORDERICUS VITALIS (*Historiæ Normannorum scriptores*).

BARONIUS (cardinalis); *Annales ecclesiasticæ*, avec les annotations du critique Pagius, *Historia principum Longobardorum*, Tom. IV.

FALCONUS Beneventanus; *Chronicon.* — Muratori, Tom. V.

Historia della citta e regno di Napoli di Gio Antonio SUMMONTE, Tom. II.

ALEXANDER Telesinus, abbas; *Chronicon.* — Muratori, Tom. V.

ANONYMUS Vaticanus; *Chronicon.* — Muratori, Tom. VIII.

Historia Fiorentina. — Tom. VIII.

JOVANNIS CINNANI *historia.* — 1 vol.

Compendio dell' historia del regno di Napoli di Pand. COLLENUCCIO da Pesaro.

HUGO FALCANDUS; *Historia secula.* — Carusii Bibliotheca, Tom. I.

PYRRHUS ROCCUS; *Sicilia sacra.* — Carusii Bib. Tom. I.

GAUFREDI MALATERRA; *Historia Sicula.* — Muratori, Tom. V.

INVEGHES; *Annali della citta di Palermo nobile.* — Tom. III.

GUILLAUME DE TYR; *Historia della guerra sacra di Ge lemme.* — Traduit en italien par *Orologgi.*

FASELLUS; *Histoire de Sicile.* (Trad. italienne.)

DU PIN; *Défense de la monarchie de Sicile.* — 1

OTHON de Frisingue.

UGHELLUS; *Italia sacra.* — Tom. VIII.

CARUSII *Storia di Sicilia.* — Parte II, Tom. I.

BLASIUS, abbas, Cassinensis; — *Historia civile d Sicilia.* Tom. VII.

GREGORIO Canonico; *Considerazione della storia d*

Anne COMNENE, texte grec. (Trad. latine.)

Compendio della storia di Sicilia di NICOLO MAGG

BUFFIER; *Vie du comte Roger de Sicile.* — 1 vol.

Pontifical romain de Pie IV *et* Pie V.

Stefani BALUSII *Brevis historia liberationis Messan* ratori, Tom. VI.



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'AUMALE

MONSEIGNEUR,

Permettez-moi de remercier avec reconnaissance votre Altesse Royale d'avoir bien voulu accepter la dédicace de ce livre; la bienveillance avec laquelle votre Altesse Royale m'a interrogé sur ce beau pays, lorsque j'eus l'honneur de la rencontrer à Naples, en revenant de Sicile, et l'intérêt qu'elle a paru prendre à tous ces grands souvenirs, m'ont inspiré la pensée de mettre cette *Histoire de Sicile* sous le noble patronage d'un prince de France.

Ce siècle de conquêtes et de victoires, Monseigneur, appartient plus encore à la France qu'à l'Italie; c'est le récit des exploits les plus valeureux qu'il sera jamais donné à la race humaine d'accomplir sur la terre. — C'est plus

que la conquête d'un royaume, plus que la fondation d'une dynastie : c'est aussi l'histoire de la religion chrétienne, de ses douleurs et de ses triomphes ; car avant de relever le trône des rois de la terre, les chevaliers normands relevaient le trône de Dieu, et, chassant à jamais les infidèles de la Sicile, régénéraient le christianisme.

Mon seul titre à la faveur que votre Altesse Royale a daigné m'accorder, est un travail consciencieux, fait avec cette rude persévérance et ce précieux enthousiasme qu'inspirent toujours les grandes choses.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec respect et reconnaissance,

De votre Altesse Royale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Baron DE BAZANCOURT.

AVANT-PROPOS.

En entreprenant ce travail historique, l'auteur ne s'en est point dissimulé la difficulté ni l'importance ; il ne s'est jamais demandé s'il ferait un bon ou un mauvais livre ; ce qu'il apporte, c'est le fruit de longues et consciencieuses recherches dans le pays où se sont passés les principaux événements qu'il retrace. — Il a consulté tous les manuscrits, tous les diplômes, toutes les chartes, toutes les chroniques, tous les priviléges ; il a parcouru avec soin, avec étude, la Sicile, cette belle contrée si riche en souvenirs ; il a frappé à toutes les portes des couvents dans lesquels se trouve le dépôt précieux des actes et des pièces les plus rares ; il a fouillé toutes les bibliothèques, compulsé sans relâche tous les livres ; il n'a rien inventé : chaque ligne, chaque mot

sont, pour ainsi dire, des faits authentiques et incontestables. Voilà ses seuls titres à la bienveillance de ceux qui le liront. — Avoir fait un livre utile, c'est la seule gloire qu'il ambitionne.

Certes, l'histoire de ce peuple normand est une belle histoire entre toutes : partout où il y a de la gloire à acquérir, des conquêtes à faire, de grands et difficiles exploits à accomplir, on retrouve ces rudes soldats, ne demandant jamais rien qu'à leur courage et à leur épée. D'un côté, Guillaume le Conquérant s'empare de l'Angleterre et y établit en vainqueur son joug de fer, de l'autre de pauvres mais valeureux gentilshommes normands parcourent l'Italie, la Pouille, la Calabre, assistent à la décadence de ce bel empire d'Orient, et relèvent la Sicile chrétienne. — Jamais on ne pourra retracer de plus beaux faits, d'actions plus héroïques, d'exploits plus surprenants. — L'histoire de la religion elle-même se mêle à cette histoire de guerre; car, dans ces temps

de vie aventureuse et chevaleresque, la religion était le principe et la base de tout. Elle était à la fois le drapeau qui menait au combat et l'écueil où venaient se briser les ambitions.

En parcourant cette belle contrée, en interrogeant toutes ces grandes ruines, souvenirs que le passé a légués aux temps présents; en lisant, pour ainsi dire, par la contemplation, cette histoire d'autrefois, l'auteur de ce livre a cherché un récit complet de cette magnifique conquête qui réédifia le trône royal en Sicile et régénéra le christianisme; nulle part il n'a pu trouver cette grande page écrite avec tous ses sublimes détails de combats inouïs, d'exploits aventureux, de victoires et de défaites. — Un chapitre pour un siècle : voilà ce qu'il a rencontré dans les histoires générales, qui prennent la Sicile à sa naissance et la conduisent jusqu'au XVIIe ou XVIIIe siècle : et cependant les historiens normands, les chroniqueurs contemporains avaient suivi pas à pas les héros de cette grande entreprise. En lisant

leurs écrits, on voit ces fiers guerriers, bons gentilshommes, n'ayant pour tout patrimoine que leur épée, leur espérance et leur foi ; ils quittent le pays où ils sont nés, et la maison de leur père, parce que dans ce pays ils ne possèdent rien, parce que cette maison est pauvre et vide ; on les voit pour ainsi dire naître et grandir avec leur courage. — Aujourd'hui ils combattent pour celui-ci, demain pour celui-là. Héros d'aventures, ils cherchent les périls et les batailles ; ainsi ils arrivent au milieu d'un siècle de décadence. Partout la trahison ; partout l'injustice. Alors ils sentent la force de leur énergie, auprès de cette faiblesse d'anéantissement qui les entoure. — Ce sang qu'ils avaient tant de fois répandu pour les autres, désormais ils le verseront pour eux. Ils parcourent en vainqueurs irrités la Pouille et la Calabre, et les Grecs écrasés assistent malgré eux à l'enfantement de cette nouvelle domination.

Puis vient l'œuvre de conquête : — l'œuvre

guerrière et religieuse qui commence en 1059 et finit en 1090. Pas un détail de cette grande épopée n'a été omis par les écrivains contemporains. On assiste, jour par jour, pensée par pensée, à ce laborieux travail de régénération. Quelle naïveté et quelle énergie à la fois dans le style ! quels récits pleins d'images et de vérité ! — Quand le chroniqueur retrace un combat, on dirait qu'il tremble pour son héros ; il le suit dans la mêlée, compte pour ainsi dire un à un ses grands coups d'épée, et le ramène vainqueur triomphant, ou vaincu résigné.

La Pouille, la Calabre et la Sicile appartenaient aux Normands ; les fils du pauvre gentilhomme Tancrède de Hauteville avaient laissé à leurs enfants des domaines souverains, mais là ne devait pas s'arrêter cette nouvelle domination. L'expulsion des Sarrasins avait accompli la régénération du christianisme ; la régénération du christianisme devait à son tour accomplir la réédification de la monarchie. Alors commença la grande lutte du prince su-

zerain contre ses vassaux insoumis, lutte sanglante qui bouleversa ces trois pays ; d'un côté une ambition raisonnée, une volonté de fer, de l'autre des révoltes sans nombre, des serments prêtés et violés. L'Église elle-même prit part à ce grand combat qui se livrait à côté d'elle ; car l'Église était encore au berceau de sa puissance temporelle, tout accroissement de domination lui était suspect ; elle était ambitieuse aussi, parce qu'elle n'était pas encore véritablement forte et puissante. Sa voix vint plus d'une fois rallumer les discordes étouffées, exciter les unes contre les autres les haines et les rivalités ; et les souverains Pontifes, en couvrant leur front de la tiare suprême, ne se dégagèrent pas assez des passions et des ambitions humaines.

Ce fut à travers tous ces dangers sans cesse renaissants, malgré la ligue formidable des vassaux révoltés, et l'union du Pape avec l'empereur d'Allemagne, que Roger II, inébranlable dans ses desseins, ferme et constant dans

sa volonté, releva le trône monarchique et en reçut enfin une première fois en 1130, une seconde fois en 1136, la consécration solennelle de l'Église et de ses sujets.

Ces années si fécondes en événements de toute nature, en péripéties inattendues, offrent l'histoire non-seulement d'un pays, mais encore celle de toutes les passions humaines, de ses folles espérances, de ses ambitions, de ses douleurs et de ses joies.

Aussi l'auteur de ce livre n'a fait le plus souvent que traduire les chroniques, réunissant, pour ainsi dire, dans un seul et même tableau des faits séparés, et les classant avec ordre; il a pensé que les lecteurs prendraient quelque intérêt à connaître les sources auxquelles il avait puisé, à les apprécier, à les interroger, pour ainsi dire, eux-mêmes; aussi a-t-il fait de fréquentes citations, autant pour l'authenticité des événements que pour celle des expressions; il n'a pas voulu qu'on l'accusât d'abandonner parfois le style grave et

sérieux de l'historien pour un style poétique, souvent même pompeux ; il a respecté ce qui était, avec un soin religieux et attentif, semblable au peintre qui retrace fidèlement avec ses pinceaux un beau monument de l'antiquité, et cherche à en reproduire la grande image dans toutes ses parties et dans tous ses détails.

Cette histoire se divise en deux périodes bien distinctes ; chaque période est représentée par un homme, et chacun de ces hommes à son tour représente une génération. — L'un est Roger I, premier comte de Sicile. — L'autre, Roger II, premier roi de Sicile. Tous deux ont leurs historiographes contemporains : Roger I a le moine *Godefroy Malaterra,* Roger II, l'abbé *Alexandre.*

Nous avons dégagé cette histoire de tout ce qui pouvait en obscurcir la clarté ou en arrêter la marche ; nous avons cherché à la rendre claire, précise et simple, en repoussant avec soin loin de nous ce tumulte et cette agitation

qui grandirent pendant la durée de ce siècle autour de tous les trônes de l'Europe. Nous avons laissé les faits parler eux-mêmes, et nous nous sommes maintenu dans le rôle de narrateur. — Est-ce un tort? nous ne le croyons pas. — Les sept siècles qui ont suivi n'ont-ils pas laissé de plus graves enseignements que tous ceux qui peuvent venir du jugement humain, et le doigt de Dieu n'a-t-il pas marqué de son sceau ineffaçable toutes ces tombes du passé, que l'historien entr'ouvre un instant?

Scribitur ad narrandum, non ad probandum, telle a été notre pensée, notre but; et nous avons voulu expliquer clairement, sinon ce que nous avons fait, du moins ce que nous avons essayé de faire.

INTRODUCTION.

INVASION ET DOMINATION DES SARRASINS EN SICILE.

827.-1038.

SOMMAIRE :

La Sicile en 827. — Aperçu général. — Michel-le-Bègue, empereur d'Orient, donne le commandement des armées en Sicile à Euphémius. — Euphémius enlève une jeune fille appelée Omoniza. — Condamnation du général grec. — Il se révolte, s'échappe de la Sicile avec les siens et se rend en Afrique. — Il propose aux Sarrasins d'envahir la Sicile. — Débarquement des Sarrasins en Sicile. — Défaite de Platta. — Siége de Syracuse. — Euphémius assassiné. — Prise de Palerme. — L'empereur envoie le patrice Adrianus au secours de Syracuse. — Prise de Syracuse. — Horrible famine. — Cruautés des Sarrasins. — Lettre du moine Théodose. — Domination des Sarrasins. — Divisions intestines. — Lutte des émirs siciliens avec les califes d'Afrique. — Résumé rapide.

Nous passerons aussi rapidement qu'il nous sera possible sur l'invasion des Sarrasins en Sicile, parcourant à vol d'oiseau leur domination sur cette île, qui ne commença réellement qu'en 879 ; nous nous arrêterons à l'an 1038, lors de la première apparition des Normands en ce pays, époque à laquelle commence cette histoire.

plus que n'avaient pu faire leurs armées pendant les siècles précédents.

Sans adopter ici, comme réelle, toutes les fables plus ou moins dramatiques inventées et écrites sur Euphémius, ou *Eutymius* ainsi que l'appellent quelques historiens ; nous rapportons le fait tel qu'il est consigné dans plusieurs écrits authentiques, avec tous ses détails, parce qu'il nous a paru d'abord porter le cachet énergique de cette époque, et ensuite parce que ce fait, si peu important qu'il paraisse en lui-même, acquiert pour l'historien un grand poids par ses conséquences et ses résultats immédiats, qui furent l'invasion des Barbares et leur domination sur la Sicile.

En 827, Michel-le-Bègue était empereur d'Orient; le commandement des armées en Sicile avait été donné à un général appelé Euphémius. Quoiqu'issu d'une noble famille de la Grèce, c'était un homme de mœurs communes et basses, se rapprochant de la mauvaise partie du peuple par ses goûts et ses penchants ; brave soldat, comme presque tous l'étaient à cette époque où la vie de chacun était l'enjeu nécessaire de cette partie sanglante qui se jouait chaque jour. Il se prit de grande passion

pour une jeune fille (l'anonyme salernitain l'appelle *Omoniza*) ; pour elle, il adoucit ses mœurs rudes et sauvages; l'amour révéla à ce cœur blasé par la guerre, le sang et la débauche, ces nobles trésors qui relèvent l'homme presque à son insu, quelque bas qu'il soit tombé en lui-même. Il demanda la jeune fille pour son épouse ; elle lui fut accordée. Quelque temps après, malgré la promesse solennelle faite à Euphémius, la jeune Omoniza fut promise aussi à un autre.

Furieux d'un tel affront, le général grec se rendit la nuit près du monastère où l'on avait enfermé sa fiancée, et après avoir pris toutes ses mesures pour que nul ne pût le surprendre ou l'arrêter en ses desseins, aidé de gens à lui, il escalada le monastère et pénétra dans la cellule de la jeune fille.

Le lendemain on trouva vide la cellule de la jeune Syracusaine.

Ce fut pour le monastère un scandale terrible qui se répandit d'échos en échos par toute la ville, et ne s'arrêta qu'à la porte de la maison où demeuraient les frères de la jeune Omoniza.

Tous deux se regardèrent d'abord sans pouvoir prononcer une parole ; chacun des deux semblait

attendre le premier mot qui sortirait de la bouche de son frère ; car ni l'un ni l'autre n'était écrasé comme on l'est d'ordinaire à l'annonce d'un grand malheur ; ils avaient la tête haute, les joues pâles, mais le regard fier.

L'aîné des deux se leva tout-à-coup par un mouvement brusque :

« Frère, dit-il, nous aurons justice si Dieu est Dieu, et s'il regarde du haut du ciel ce qui se fait sur la terre. »

Puis obéissant à la même pensée, tous deux prirent leurs épées et sortirent ; mais ils ne purent rencontrer Euphémius. Alors ils s'embarquèrent et allèrent à Constantinople demander justice à l'empereur.

Michel-le-Bègue les accueillit très-favorablement ; et sans se souvenir que celui contre lequel il voulait sévir était le commandant en chef de ses armées en Sicile, qu'il était un rude et audacieux homme de guerre, il ordonna qu'Euphémius fût arrêté, qu'il eût le nez coupé, et qu'il fût ainsi conduit pieds nus par toutes les rues de Syracuse pour servir à tous d'exemple public.

Euphémius n'attendit pas l'exécution de ce ter-

rible arrêt, et passa en Afrique avec tous ceux qu'il put réunir autour de lui (1).

Un historien du temps raconte qu'avant son départ pour l'Afrique, Euphémius tenta une révolte en Sicile et défit le patricien Fotinus, gouverneur de cette île. Un aventurier italien, du nom de Platta, s'était joint à lui; mais la discorde vint bientôt se placer entre eux d'eux, et en faire deux ennemis implacables, deux rivaux acharnés.

Les Sarrasins éblouis par les belles promesses du général grec, entraînés surtout par la pensée de prendre pied en Sicile, résolurent une expédition à la tête de laquelle se mit l'émir. — Ce fut le signal de nouveaux combats, de nouvelles luttes, et la Sicile se vit encore rejetée dans un abîme de guerres interminables. Son énergie ne lui fit pas faute. Elle combattit comme elle avait toujours combattu. — Noble et rare courage! car de quelque côté que vînt la victoire ou la défaite, une domination étrangère devait peser sur elle. Dans aucun cas l'indépendance, ce puissant levier pour les

(1) *Muratori.*—Eufemio co'suoi famigli s'imbarcò e portato in Africa tante speranze diede a quel re maomettano della conquista della Sicilia, che in fatto condusse que' barbari colà.

nations comme pour les hommes. Le souvenir du passé enseveli sous la poussière des morts, mais non pas oublié, lui disait ce que serait pour elle le présent, et ce que devait être l'avenir; et cependant elle combattait, car ses enfants avaient le cœur grand et fort.

Le premier acte des Sarrasins, lors de leur débarquement en Sicile, fut la défaite de Platta qui avait entraîné dans son parti une forte portion de la Sicile. Sans ressources et sans espoir, cet aventurier se retira à Castro Giovanni (Kafariana), puis ensuite en Calabre où il trouva la mort. Les sarrasins continuèrent leur invasion. Déjà ils avaient appris à se méfier d'Euphémius : traître à son pays, Grec combattant les armées grecques, il n'inspirait aucune confiance à l'émir qui le tenait avec soin à l'écart. Euphémius ne tarda pas à s'apercevoir de la mauvaise disposition du chef sarrasin à son égard, et n'osant pas se déclarer ouvertement contre lui, il méditait déjà une nouvelle trahison, engageait secrètement les Syracusains à se défendre vigoureusement, et leur en facilitait les moyens.

Une nouvelle armée grecque fut envoyée contre es infidèles. Dès-lors l'invasion sarrasine fut des pro-

grès immenses; les barbares s'emparèrent de plusieurs villes, laissant à chacun de leurs pas les traces de la plus sanglante cruauté; puis ils vinrent assiéger Syracuse. C'était devant cette ville que le sort réservé aux traîtres attendait Euphémius (1).

Le siége durait depuis quelque temps, lorsqu'un matin, aux premières clartés du jour naissant, on vit un groupe d'hommes sortir de Syracuse; la petite troupe marchait lentement, sans armes, la tête penchée sur la poitrine en signe de désolation ; ils arrivèrent ainsi aux avant-postes : là, avec toutes les marques de la plus grande soumission et du plus profond respect, ils demandèrent à parler au général Euphémius. On les accompagna jusqu'à sa tente. Au moment d'entrer, deux d'entre eux qui paraissaient être les chefs se séparèrent du groupe et furent bientôt introduits devant Euphémius, qui était nonchalamment étendu sur un tapis, et qu'entourait (dit la chronique) comme un voile, la fumée odorante des parfums d'Orient.

A la vue des envoyés de Syracuse, son cœur am-

(1) Quelques chroniques indiquent *Castrogiovanni* au lieu de *Syracuse*, mais *Novairo*, *Malaterra*, *Gregorio* disent que les historiens byzantins font passer ce fait à Syracuse.

bitieux bondit de joie et d'orgueil. — D'un geste, il congédia les soldats qui étaient dans sa tente, et fit signe aux Syracusains qu'ils pouvaient lui expliquer le motif de leur visite. Ceux-ci s'inclinèrent jusqu'à terre, s'agenouillèrent tous deux sur le bord du tapis en croisant leurs mains sur leur poitrine ; et appelant Euphémius empereur de la Sicile, le supplièrent, au nom de la ville éplorée, d'avoir pitié de ses habitants , de les secourir et de les protéger; puis , tout-à-coup et avant qu'Euphémius eût pu faire un seul mouvement, ils s'élancèrent sur lui, et pendant qu'un des deux étouffait ses cris, l'autre, le saisissant par les cheveux, lui coupa la tête.

Euphémius ne poussa qu'un gémissement sourd, inarticulé ; et les deux hommes, cachant sous leurs vêtements la tête ensanglantée et les armes dont ils s'étaient servis, quittèrent la tente et s'éloignèrent rapidement du camp des Grecs avec leurs compagnons.

Ce fut le signal d'une résistance désespérée , et pendant près d'un demi-siècle, les nouveaux conquérants se virent disputer le terrain pied à pied.

Palerme *(Balirmu)* tomba au pouvoir des Sarrasins en 832 et devint le centre de leurs opérations. Suc-

cessivement et les années suivantes, les villes les plus importantes ouvrirent leurs portes aux Sarrasins. — Syracuse *(Sarkusa)* et Taormine *(Tauromana)* restaient pour ainsi dire seules au pouvoir de l'empereur d'Orient. — La première de ces villes fit une défense héroïque, et préféra les plus horribles tourments à la pensée de se rendre aux Sarrasins. L'empereur, voyant lui échapper ce dernier débri de sa souveraineté en Sicile, envoya le patricien Adrianus à la tête d'une flotte puissante; mais Adrianus, frappé de terreur par les récits de l'invasion toujours croissante des infidèles, se réfugia dans le port de Geracus dans le Péloponèse et n'osa pas en sortir.

Pendant ce temps, les Syracusains se défendaient avec un courage admirable, quoique le nombre des assiégeants fut cent fois supérieur à celui des assiégés.

Il est impossible de rien trouver de plus dramatique et de plus douloureux à lire que *la relation du moine Théodose*, écrite à Léon, archidiacre de la ville de Palerme, du fond de la prison où il avait été jeté après la prise de Syracuse. Aussi nous en rapportons ici textuellement les principaux passa-

ges, en cherchant à laisser dans la traduction la triste naïveté du récit (1).

. . . .

« Nous avons été vaincus, mais après un grand « nombre d'assauts nocturnes et d'embûches de la « part de nos ennemis ; après avoir eu nos murailles « ébranlées toute la journée par des machines dres- « sées contre elles ; après un orage terrible de pierres « lancées contre nos forteresses ; après les coups re- « doublés de ces inventions à tête de tortue, destruc- « tion des villes, et des travaux que l'on appelle sou- « terrains : car ceux qui étaient chargés du siége « n'oubliaient rien de ce qu'ils croyaient favorable à « leur entreprise, et, enflammés du désir de s'empa- « rer de la ville, ils combattaient avec une opiniâtreté « acharnée.

. . . .

« Après avoir souffert avec résignation la faim « pendant plusieurs jours, en ne vivant que d'herbes; « après nous être nourris, par le manque de toute « chose, de ce qu'il y a de plus repoussant, nous en

(1) Historia Theodosii monachi Epistola ad Leonem archidiaconum de Syracusanæ urbis expugnatione. — Carusii bibliotheca. Historia Siciliæ. Voir pour le texte ; les notes à la fin du volume, N° 1.

« fûmes réduits (chose horrible à couvrir d'un éter-« nel silence) à manger des enfants, n'ayant pas hor-« reur de nous alimenter de la chair humaine. Spec-« tacle épouvantable !..... Mais qui pourra rapporter « avec dignité ces scènes effroyables? Nous ne nous « étions point abstenus avant cela du cuir et de la « peau des buffles, cherchant tout ce qui semblait de-« voir apporter quelque soulagement à une faim dé-« vorante; et nous préparions comme un repas « splendide des débris d'os rongés, nourriture « étrange et répugnante au reste des mortels (à « quoi la faim, portée à ses dernières limites, ne « pousse-t-elle pas les humains!)

« Plusieurs d'entre nous écrasaient les os des bê-« tes et les mêlaient avec de l'eau que nous four-« nissait en abondance la fontaine d'Aréthuse; « c'était avec cela que des hommes aussi misérables « étaient obligés d'apaiser leur faim. — Une petite « mesure de blé coûtait déjà cent cinquante et même « deux cents écus d'or. — Une bête de somme se « vendait trois cents écus d'or, et parfois quinze et « vingt écus une seule tête de cheval. La chair de « l'âne faisait nos délices.

. . . .

«Ce qui arriva de plus affreux, c'est que la fa-«mine fut suivie par la peste (horrible douleur!) et «par la maladie du *tétanos*, ainsi appelée à cause de «la contraction des nerfs; cette maladie surtout fai-«sait de nombreuses victimes. A quelques-uns, un «coup d'apoplexie paralysait une partie du corps; «d'autres mouraient tout-à-coup: et il y en avait «qui, surpris par ce même mal, étaient privés de «tout mouvement. D'autres encore, enflés comme «des outres, présentaient aux regards un spectacle «horrible, jusqu'à ce que la mort les enlevât: car «elle aussi obéissait au commandement divin, et par «ce commandement s'arrêtait en chemin et ne déli-«vrait que lentement les malheureux de leurs horri-«bles tourments.

. . . .

«Après la prise de Syracuse, le préfet de la ville, «patricien distingué, s'était enfermé dans une forte-«resse, il fut pris vivant avec soixante-dix hommes, «et huit jours après, fut mis à mort. Il supporta «son supplice avec une force et un courage sublime, «ne laissant pas apercevoir le plus léger indice «de crainte; il ne lui échappa rien d'indigne de son «caractère.

« Cela ne doit en rien étonner, puisqu'aucune « proposition, aucun pacte ne purent l'amener à tra- « hir la cause de la ville, pour l'intérêt de sa sûreté « personnelle. Quoique plusieurs d'entre les Syracu- « sains ne se contentassent pas seulement d'approu- « ver ce dessein, mais voulussent même y aider, il « préféra mourir avec honneur, afin de veiller sur « le salut de ceux qui étaient avec lui, et à l'exemple « du Christ, offrir la tête d'un seul pour la rédemp- « tion de tous, plutôt que de concevoir une pensée « indigne de sa noblesse. L'allégresse avec laquelle « il subit son supplice excita une grande admiration « même sur celui qui était l'auteur de sa mort.

. . . .

« Je ne dois pas non plus passer sous silence les « cruautés barbares exercées contre Nicêtus ; « guerrier très-instruit dans l'art militaire et d'un « grand courage. Pendant tout le temps qu'avait « duré le siége, il avait vomi chaque jour de gran- « des imprécations contre Mahomet, respecté par « toute cette nation, comme le plus grand pro- « phète. Lorsque les bourreaux l'étendirent à terre, « il dit seulement ces mots : « Seigneur, j'implore « ta clémence ! » Ils écorchèrent le malheureux

« depuis le haut de la poitrine jusqu'à la fin du « corps ; ils lui déchirèrent, en plusieurs fois, les en- « trailles par morceaux, et, après avoir arraché avec « leurs mains le cœur de cet homme qui respirait en- « core, ils le déchirèrent avec leurs dents plus que « cruellement ; puis, ils le jetèrent à terre, l'écrasè- « rent à coups de pierres et enfin rassasiés, l'aban- « donnèrent.

« Dans la même prison furent jetés et mêlés avec « nous des Éthiopiens, des Hébreux, des Lombards « et aussi des chrétiens de différents pays, parmi « lesquels se trouvait l'évêque de Melito, homme « très-saint, enchaîné aux deux pieds avec des « ferrements.

« Et toi, ô mon cher et vénérable chef, rappelle- « toi ton pauvre Théodose, rends le Seigneur clément « et favorable, pour qu'il apaise tous ces orages, qu'il « les écrase, qu'il les anéantisse et qu'il change notre « captivité, *sicut torrens in austro.* Ainsi soit-il! »

Ce fut le dernier coup de hache qui sépara l'empire d'Orient de la Sicile, ce fut le dernier gémissement de cette lutte acharnée, et les vainqueurs, devenus bourreaux, ne ménagèrent ni le sang ni

les tortures. Les vautours d'Afrique enveloppaient cette pauvre île de leurs serres cruelles. — Tout était dit pour elle.

Ce fut donc en 879 que s'établit définitivement en Sicile la domination des Sarrasins; mais la cruauté des oppresseurs ne pouvait être soufferte avec résignation, ce furent des révoltes sans cesse renaissantes, des efforts infructueux, du sang versé, des forteresses rasées, des villes détruites. — Ainsi les habitants de Girgenti (*Giargenta*) emportent sur les Sarrasins une victoire signalée ; mais bientôt, assiégés eux-mêmes, ils se rendent à la condition de conserver la vie sauve; la population, dispersée, erre au loin sur le flanc des montagnes et le long des rives de la mer, les chefs de la révolte sont pris, embarqués, dit-on, pour l'Afrique; mais en pleine mer, le bâtiment s'entrouvre, et tous périssent.

Puis ensuite vinrent les divisions intestines entre les Sarrasins eux-mêmes, les tentatives nouvelles des empereurs d'Orient, la lutte de l'émir sicilien avec les califes d'Afrique, jusqu'au jour où les Normands, débarquant en Sicile, changèrent la face

des choses, et renversèrent la balance des partis rivaux par le seul poids de leur épée.

Là se termine cette période dont nous n'avons voulu esquisser que les traits principaux.

Quelque triste, quelqu'orageuse et bouleversée qu'ait été dans le passé la destinée du peuple sicilien, quelque terribles et douloureuses que dussent être les épreuves cachées dans l'avenir, cette domination des Barbares doit justement passer pour la plus cruelle et la plus sanglante. — Domination aveugle et sanguinaire que ne venait point éclairer et adoucir le christianisme.

Ils laisseront toujours des sillons néfastes dans le champ du passé ceux qui n'auront point pour marcher devant eux et avec eux la religion, ce flambeau des peuples, ce frein redoutable et éternel des passions, qui a conservé dans les siècles au milieu des tempêtes humaines, des crimes et des impiétés, son éclat pur et splendide.

CHAPITRE PREMIER.

1038.-1059.

SOMMAIRE :

Considérations générales. — Les premiers Normands en Italie. — Ils relâchent à Salerne. — Ils délivrent le prince Gaymar du tribut qu'ils payaient aux Sarrasins. — Rodolphe leur chef acquiert un grand renom. — Les Normands deviennent la terreur de leurs ennemis. — Arrivée en Italie des fils de Tancrède de Hauteville. — L'empereur de Constantinople veut chasser les Sarrasins de Sicile et rattacher cette île à l'empire d'Orient. — Maniacès part à la tête d'une armée considérable. — Maniacès appelle les Normands en Sicile. — Le prince Gaymar les exhorte à aller rejoindre Maniacès. — Ils abordent près de Messine. — Guillaume-Bras-de-Fer. — Ce qu'était le chef des Normands. — Joie de Maniacès. — Il marche sur Messine. — Bataille entre les Grecs et les Sarrasins. — Exploits des Normands. — Reddition de Messine. — Maniacès s'empare d'un grand nombre de villes. — Combats devant Syracuse. — Guillaume-Bras-de-Fer tue un chef redoutable des Sarrasins appelé Arcadius. — Bataille entre les Normands et les Sarrasins. — Victoire des Normands. — Ingratitude de Maniacès. — Ardouin envoyé par les Normands au général grec pour demander justice. — Cruautés exercées par les Grecs sur Ardouin. — Il revient au camp des Normands. — Ruse d'Ardouin. — Les Normands quittent furtivement la Sicile. — Leur arrivée en Pouille et en Calabre. — Dévastations. — Indignation de Maniacès. — Il accourt pour les chasser, et campe près de Melfi. — Défaite de Maniacès. — Son retour en Sicile. — Grande bataille entre les Grecs et les Barbares près de Trayna

— Victoire remportée par les Grecs. — Le chef des Sarrasins parvient à s'échapper. — Grande colère de Maniacès contre le patrice Etienne. — Il le frappe au visage. — Calomnies répandues contre Maniacès. — Les Sarrasins sont presqu'entièrement expulsés de la Sicile. — Maniacès est rappelé par l'empereur de Constantinople. — Il emporte avec lui en Orient plusieurs corps de saints et martyrs. — Il est jeté en prison. — Le gouvernement de la Sicile donné au patrice Etienne et à l'eunuque Basile. — Les Sarrasins reprennent toutes les villes qui leur avaient été enlevées. — Belle défense du gouverneur de Messine. — L'armée des Sarrasins est taillée en pièces. — La Sicile retombe de nouveau sous la domination des Barbares. — Etienne et Basile se retirent en Pouille. — Maniacès est renvoyé en Sicile. — Il est rappelé de nouveau. — Révolte de Maniacès. — Il est tué d'un coup de lance. — Les Normands sont devenus puissants et redoutables. — Aperçu rapide sur les conquêtes des Normands en Pouille. — Drogon succède à Guillaume-Bras-de-Fer. — Assassinat de Drogon. — Massacre des Normands. — Onfroy succède à Drogon. — Le pape Léon IX combat les Normands. — Il est fait prisonnier. — Belle conduite des Normands envers lui. — Léon IX leur accorde l'investiture de la Pouille et de la Calabre. — Onfroy meurt. — Robert Guiscard lui succède. — Il est excommunié par le pape Nicolas II. — Réconciliation de Robert Guiscard avec le Saint Siége. — Robert Guiscard est nommé capitaine de l'église romaine, duc de Pouille, de Calabre et même de Sicile. — Cérémonies de l'investiture par Etendart.

Ce fut en 1038 que l'on vit pour la première fois apparaître en Sicile, en Pouille et en Calabre ces célèbres aventuriers normands, qui sans autre secours que leur épée, la force de leurs bras, et le courage inébranlable de leurs cœurs, étonnèrent le monde entier par leur audace, et marquèrent chacun de leurs pas par une conquête et une victoire. C'est un spectacle et étrange de voir pour ainsi dire une

poignée d'hommes changer la face d'un pays, n'obéissant à aucune loi de la guerre, mais au caprice seul de leur fortune, apportant au milieu des infidèles une foi sincère dans la religion du Christ, une vénération profonde pour les choses saintes, renversant les villes, mais élevant des églises; et au milieu de leurs excès les plus grands s'arrêtant toujours aux limites d'un autel, comme s'ils eussent voulu montrer aux athées de leur religion qu'ils étaient forts et victorieux seulement parce qu'ils marchaient dans la voie du Seigneur, et avec la volonté du Seigneur.

Nous suivrons pas à pas avec l'histoire cette gloire naissante d'une seule famille, ces entreprises miraculeuses par leurs résultats, surnaturelles par leur audace, qui commencèrent par une épée et finirent par un trône.

C'est certainement une grande et belle page à écrire que celle de cette famille d'un des plus pauvres gentilhommes de Normandie, et s'il faut en croire les chroniques, d'un des plus obscurs peut-être, s'établissant en maître avec un petit nombre de ses compatriotes dans les confins de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident ; d'abord elle s'at-

tache au service des empereurs, mais ceux-ci la méconnaissent à cause de sa faiblesse apparente, la trahissent parce qu'ils ne la craignent point; — alors ces nobles enfans de la Normandie se lèvent fiers et hautains, combattent sans crainte les empereurs, délivrent l'Italie de ces deux sceptres puissants qui pesaient sur elle, détruisent jusque dans sa racine le joug des infidèles et deviennent le principe d'une monarchie dont ils laissent la suprême domination au Saint-Siége.

Car tel est l'établissement du règne des Normands en Italie, les véritables fondateurs du royaume de Sicile.

Autant qu'il nous sera possible, nous nous bornerons à l'histoire de la Sicile et si quelquefois malgré nous, nous dépassons cette limite, c'est que des événements indispensables à la clarté de notre récit, à l'intelligence de cette histoire, et pour ainsi dire à son état vital, nous y auront contraints; car la Pouille et la Calabre tiennent toutes deux la Sicile par la main, leurs intérêts souvent sont communs; ce sont pour ainsi dire les membres d'une seule et même famille.

Avant d'arriver au débarquement des premiers

Normands en Sicile, nous devons dire quelques mots, pour n'y plus revenir, sur ce qu'ils étaient et ce qu'ils avaient accomplis avant cette époque, afin de bien faire comprendre les raisons qui engagèrent le géneral grec Maniacès, envoyé par l'empereur d'Orient, à les prendre à son service pour combattre les Sarrasins et reconquérir la Sicile.

Ce fut à la suite d'un pélerinage en terre sainte, l'an 1002, que des Normands relâchant à Salerne, pour prix de l'hospitalité bienveillante du prince Gaymar, le délivrèrent d'un tribut honteux que par peur ou par faiblesse les habitants de Salerne payaient aux infidèles. — Le prince, lorsqu'ils retournèrent dans leur pays, les combla de présents; aussi, plus tard, plusieurs seigneurs de la cour de Robert, duc de Normandie, enhardis par les récits de leurs compatriotes, et par le noble et honorable accueil qui leur avait été fait, parcoururent l'Italie rendant tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là des services importants et signalés. Un de leurs chefs appelé Rodolphe, vainquit et repoussa à plusieurs reprises les armées grecques dont l'insolence augmentait à raison de l'impunité. Le bruit de ses exploits et de la fa-

veur toute particulière dont l'honorait le pape Benoist VIII, engagèrent un grand nombre de Normands à imiter son exemple. Ils se répandirent en Pouille et en Italie. L'empereur Henri se servit de l'effroi qu'ils inspiraient à leurs ennemis pour affermir son autorité; chaque année leur réputation de bravoure et d'audace devenait plus grande; celui qui dans son armée comptait les Normands était certain de la victoire.

Ce fut vers l'année 1030, environ, qu'arrivèrent les fils aînés de Tancrède de Hauteville, dont les descendants fondèrent la dynastie des rois de Sicile (1). Voyant leur père vieux, sachant qu'après sa mort ils n'avaient chacun pour sa part que peu de biens à espérer, et que ce serait entre eux la source de grandes mi-

(1) Tancrède de Hauteville, des environs de Coutances, dans la Basse-Normandie, eut douze fils : cinq de sa première femme appelée *Morielle*, qui sont : Guillaume, surnommé Bras-de-Fer, Drogon et Humfred ou Onfroy, qui furent, les trois premiers, comtes de la Pouille, Geoffroy et Serlon. — Il en eut sept de sa seconde femme *Frasende* ou Frédésine : Robert, surnommé Guiscard, qui devint duc de la Pouille et de la Calabre, Mauger, Guillaume, Alvered, Humbert, Tancrède et Roger qui conquêta la Sicile et en établit la monarchie.

Malaterra, L. 1, c. 4. — *Anonyme dans Muratori*. T. 8, p. 745. — *Buffier*, hist. de Sicile, p. 33. — *Burigny*, p. 382. — *Art de vérifier les dates*, T. III, f° 804.

sères et peut-être de cruelles discordes, ils résolurent d'aller chercher fortune loin de leur pays, et de gagner leur indépendance avec le véritable héritage de tout gentilhomme, son épée. L'Italie, offrait un vaste champ à leurs désirs guerriers; soit en Pouille, soit dans le royaume de Naples, des petits princes divisés se combattaient incessamment. — Avides de gloire et de dangers, les aînés de la famille de Hauteville y coururent, servant tour-à-tour, ou le prince de Capoue, ou le prince de Salerne.

L'an 1038, Michel le Paphlagonien, placé sur le trône de Constantinople, par la mort de Romain Diogène, rêva de nouveau la conquête de la Sicile et l'expulsion des barbares qui l'avaient enlevée à l'empire d'Orient. — Les dissensions entre Apollophar et Apochaps servaient ses projets. Par son ordre, Maniacès leva une armée considérable composée de Grecs et de Lombards, et débarqua en Sicile. Le bruit des exploits accomplis par les Normands dans toute l'Italie et les services signalés qu'ils avaient rendus au prince de Salerne, engagèrent le général grec à se les attacher pour cette grave expédition; il dépêcha à ce sujet un messager au prince Gaymar. — Jamais proposition ne fut

accueillie plus favorablement, car elle convenait également aux deux parties. Si d'un côté les Normands acceptèrent avec empressement cette nouvelle voie ouverte à leur ambition et à leur grand amour de gloire et de dangers; de l'autre le prince n'éprouva pas moins de joie; car il les craignait au moins autant qu'il les estimait. Il avait compris quel était le poids de leur épée dans la balance de ses victoires, comme dans celle de ses revers, aussi voyait-il d'un œil inquiet s'augmenter leur puissance, et surtout l'influence des fils de Tancrède dans la ville de Salerne même. Il connaissait trop leur valeur et le bonheur de leurs armes pour oser les mécontenter; mais il les sentait trop forts et trop estimés déjà pour accroître cette force et cette estime que l'on avait d'eux par de nouvelles faveurs (1). Aussi Gaymar fit ressortir à leurs yeux les offres brillantes de Maniacès; et les chevaliers normands, tout en devinant la pensée secrète, de crainte et de suspicion du prince

(1) *Fazelle, Histoire de la Sicile,* lib. VI, f° 615. B. B. 56. E. 55. 1573, s'exprime ainsi (traduction) : — « Dès l'arrivée des Normands en Italie, la renommée de leur courage fut si grande, que rien ne semblait impossible aux fils de Tancrède, qui, insensibles dans le danger, méprisaient leurs ennemis les plus féroces, et s'attaquaient sans hésiter à tous les princes qui ne les acceptaient pas comme amis ; mais ils ne se signalèrent pas moins par leur religion, leur générosité et leur bonne foi. »

de Salerne, préparèrent tout pour leur prochain départ. Ils rassemblèrent autour d'eux le plus grand nombre de soldats qui leur fut possible, équipèrent des navires, et protégés par un vent favorable, abordèrent en Sicile non loin de la ville de Messine.

Ils se présentèrent à Maniacès, ayant à leur tête, comme chef, Guillaume, surnommé *Bras-de-Fer*, l'aîné des fils de Tancrède.

Il est peut-être utile à ce sujet d'expliquer quelle était la position de Guillaume vis-à-vis des Normands.

En le mettant à leur tête comme capitaine-général, ceux-ci ne prétendirent pas se donner un souverain qui aurait sur eux des droits sans limites; cette pensée ne pouvait s'allier à leur esprit dominateur et aventureux; chacun des chefs fut souverain dans le lot qui lui échut. Guillaume fut seulement le premier d'entre eux, et comme tel, chargé du commandement en chef de l'armée, et du soin d'en assembler et réunir les diverses parties lorsque l'intérêt commun l'exigerait.

Maniacès reçut avec la plus grande joie et les plus grands honneurs les chevaliers normands; ils étaient au nombre de trois cents. L'on doit évidem-

ment comprendre trois cents chevaliers ayant chacun sous leurs ordres un certain nombre de soldats, ainsi que cela était coutume, comme on peut le voir dans divers écrits du même temps. — Pour le général grec l'arrivée de ces hardis aventuriers était un gage assuré de la victoire, et il sentit son cœur se gonfler de tout l'orgueil d'un prochain triomphe. Il mit ses légions en ordre, donna le signal du départ, et commença à s'approcher de la ville. Peu habitués à l'audace des Grecs, dont ils avaient toujours triomphé chaque fois qu'ils les avaient combattus, les Sarrasins furent singulièrement étonnés de les voir ainsi sans crainte s'approcher de leurs murailles ; accoutumés à ce qu'ils ne vinssent jamais que pour payer des tributs ou demander la paix, ils s'indignèrent de tant d'insolence, et forts de la supériorité de leur nombre sur des ennemis qu'ils méprisaient, ils ouvrirent en toute confiance les portes de la ville, et accoururent à leur rencontre (1).

(1) *Anonymi hist. Sic. a Normannis ad Petrum Arag. ex mur. rerum Italic. scrip.* T. VIII, f° 746-747.

Et contraria parte Saraceni insolitam Græcorum audaciam, de quibus semper triumphaverant admirantes, et quod nunquàm in terram suam nisi pro tributis afferendis, et pace oranda venire præsumprissant indignantes, parumque aut numero præ multitudine eorum perterriti, apertis portis et agminibus ordinatis ipsi festinant occurrere.

Les deux armées furent bientôt en présence, et quelques instants après, toutes deux pleines de confiance, toutes deux se croyant assurées de la victoire, engagèrent un combat acharné. La fortune se montrait bien rarement dans les combats favorable aux Grecs, aussi se tourna-t-elle contre eux presqu'aussitôt; un grand nombre de morts couvrit la plaine, et déjà, presque vaincus, dominés par les Sarrasins, ils s'apprêtaient à fuir, lorsque le chef des Normands, impatient de rester si longtemps inactif et muet spectateur d'un combat, craignant surtout de perdre une si belle occasion de signaler sa valeur et celle des siens, se retourne vers la troupe qu'il commande, l'enflamme par des paroles énergiques et des gestes audacieux, tandis qu'il ranime le courage abattu des Grecs et des Lombards, donne le signal, lâche les rênes à son cheval, lui déchire les flancs de ses éperons aigus, et se jette à l'endroit où le combat est le plus acharné; dans la mêlée sanglante qu'il traverse on dirait un lion terrible qui s'élance avec la rapidité de l'éclair au milieu des bêtes fauves (1). Les Normands, qu'au-

(1) *Ibidem*, f° 747. — Jam quc ipsi pæne superati fugam inire parabant, cum Dominus princeps Normannorum moræ longioris impatiens, ne aliquis

cune crainte n'arrête, se pressent en bataillons serrés les uns contre les autres et accourent sur ses traces ; ils frappent de droite et de gauche, et combattent comme les plus intrépides guerriers. De toutes parts les ennemis tombent sous leurs coups et forment des monceaux de cadavres; aussi les Sarrasins ne tardèrent pas à reconnaître que les bras qui frappaient ainsi n'étaient pas ceux des Grecs, et, saisis de terreur, ils s'enfuirent en désordre vers la ville; mais les Normands, acharnés à leur poursuite, les entouraientde telle sorte, qu'ils entrèrent avec eux dans Messine; les barbares n'osèrent pas tenter plus longue résistance; car ils avaient au-dedans les Normands, et au-dehors, les Grecs, qui reprenant courage, couraient à l'assaut; ils se rendirent à Maniacès (1).

Le général grec apprit en cette circonstance combien grande était la valeur des Normands et

casus superveniens datam sibi opportunitatem pugnandi erigerit primum socios ad audendum viriliter cohortatur, dato signo, laxis habenis, inter ferocissimos hostes, tanquam leo inter feras velocissimus duxit, quem sui Normanni nullo tardati timore cum festinatione maximâ in uno glomerati agmine consequntur.

(1) *Anonymi historia Sicilia a Normannis ad Petrum aragonensem ex Muratori rerum Italicarum scriptore*, T. VIII, p. 747.

apprécia l'immensité des services qu'ils étaient appelés à lui rendre ; aussi les combla-t-il de présents et leur renouvela-t-il les plus brillantes promesses. Sans plus tarder et pour profiter de la terreur que cette victoire inattendue devait jeter parmi les barbares, il continua d'avancer dans le pays, s'emparant presque sans résistance de toutes les villes qui se trouvaient sur son passage. Ainsi, il arriva jusqu'à Syracuse, où commandait un Sarrasin de grand courage et presque de force surnaturelle, appelé Arcadius, selon plusieurs écrits de cette époque. Ce chef redoutable inspirait aux Grecs la plus grande crainte ; parmi eux aucun n'était capable de résister aux coups du Sarrasin, et tous ceux qui avaient voulu tenir pied devant lui, avaient été ou tués ou blessés. Dès que les Grecs le virent apparaître hors des murs, à la tête des siens, ils ne tardèrent pas à faiblir et à se disperser. Guillaume, surnommé *Bras-de-Fer*, à cause de sa valeur et des coups terribles que portait son bras dans les combats, voyant le chef sarrasin venir de son côté au galop le plus rapide de son cheval, mit sa lance en arrêt et s'élança contre lui avec une égale impétuosité. Ce fut avec une telle force et une

telle audace, et la violence de l'attaque des deux guerriers fut si grande, que les chevaux eux-mêmes en tressaillirent sur leurs jarrets et faillirent se renverser.

Quelque terrible que fût le coup du Sarrasin, le Normand resta droit et ferme sur ses arçons, et le fer de sa lance plus habile ou plus acéré, traversa de part en part la poitrine de son ennemi. Arcadius étendit les deux bras, lâchant à la fois ses armes et les rênes de son cheval, et roula à terre. Le cheval du Sarrasin retourna vers la ville, emportant sur sa selle et sur ses longs crins flottants de larges traces de sang. Les barbares, qui n'avaient pas été témoins du combat, comprirent ainsi la mort de leur chef si redouté, et à leur tour, saisis de terreur ils rentrèrent en désordre dans Syracuse et s'y enfermèrent.

Un plus vaste champ était réservé à l'ardeur guerrière des Normands et devait élever à la taille des héros ces nobles coureurs d'aventures.

Les deux frères Apollophar et Apochaps avaient oublié leurs querelles et leurs divisions pour se réunir dans l'intérêt commun et arracher aux mains qui venaient les dépouiller cette domination qu'ils

avaient conquise au prix de tant de combats et de sang versé. En apprenant la prise de Messine et la marche victorieuse des Grecs et des Normands par tout le pays, ils accoururent à la hâte et vinrent présenter la bataille aux chrétiens (1).

Guillaume Bras-de-Fer était en avant avec ses braves Normands. Du plus loin qu'il aperçut les Sarrasins, couvrant la plaine et s'avançant en bon ordre, il leva vers le ciel ses deux bras armés de fer, et, se dressant de toute sa hauteur sur ses étriers, il saisit la masse d'armes pendue à l'arçon de sa selle, et dont les clous, aigus et reluisants, semblaient les dents acérées d'une bête fauve.

« Seigneur, Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, voici venir à nous, vrais chrétiens et fermes en la religion du Christ, un peuple ennemi de ta foi et de ta religion; avec ton éternelle volonté nous les chasserons de ce pays, comme le vent que tu envoies sur la route en chasse la poussière! Seigneur, sois avec

(1) Quelques chroniques, et parmi elles la plus estimée, celle de *Malaterra*, porte à 60,000 hommes le chiffre des troupes que les deux frères amenèrent avec eux. *Cedrenus* le consigne aussi dans ses annales sans doute sur la foi de *Malaterra*; mais l'*Anonyme*, dans *Muratori* et quelques autres, ne portent ce chiffre qu'à 15,000, et c'est, selon nous, cette dernière version qui doit être adoptée de préférence.

nous ; donne à ceux qui te servent et te prient la force qui supplée au nombre ; qu'ils combattent avec toi ! »

A ces paroles de leur chef aimé et honoré par tous, les Normands se signèrent avec piété : les cavaliers inclinèrent leurs têtes sur le cou de leurs chevaux, et ceux qui marchaient autour d'eux s'agenouillèrent sur la terre.

C'était un beau spectacle de voir, dans ce pays écrasé sous la domination des infidèles, cette petite troupe de chrétiens courbée sous le souffle de la même prière : et les rayons du soleil qui reluisaient comme des flammes sur les casques et sur les armures semblaient une auréole divine protégeant les guerriers prêts à combattre.

Tous se relevèrent à la fois.

« Frères, et compagnons, cria Guillaume d'une voix si forte, qu'on l'eût dit sortie d'une poitrine d'acier, allez où j'irai, et combattez comme je combattrai. »

Car alors dans ces temps de rude chevalerie et de fièvre guerrière, celui que tous appelaient le chef devait être le premier dans les combats ; ils étaient partis tous du même pays, avec une armure et une

épée, l'armure pour se défendre, l'épée pour assaillir: chacun se faisait sa place par la force de son bras et l'énergie de sa nature. Être le chef, c'était être le plus intrépide, le plus ardent à la bataille, le plus fort dans la mêlée... Ceux qui devaient relever plus tard le trône de Sicile, avaient pour se reposer et dormir la place que prend un bouclier sur la terre.

Donc ils s'élancèrent à l'encontre des barbares, impétueux et rapides. Le combat fut sanglant, la lutte acharnée; il y eut de part et d'autre de rudes coups portés et reçus; mais la victoire resta fidèle aux chrétiens, et l'ennemi, quel que fût son nombre, était déjà en pleine déroute, lorsque les Grecs arrivèrent. — Au milieu des cadavres dispersés, de riches dépouilles couvraient la plaine, mêlées avec le sang, les casques brisés, les armes rompues.

Pendant que les Normands poursuivaient les Sarrasins à outrance, pour rendre leur victoire plus complète et plus décisive; les Grecs demeurèrent au champ de bataille et se distribuèrent entre eux les dépouilles, oubliant dans le partage du butin ceux qui avaient si vaillamment combattu et auxquels ils étaient redevables déjà de services si grands.

Lorsque les Normands en eurent connaissance, indignés d'une semblable injustice, furieux surtout de l'affront qu'ils recevaient du chef qui leur avait fait de si brillantes promesses, ils envoyèrent au général grec un Lombard nommé Ardouin, dont ils se servaient comme interprète, afin de lui demander leur part du butin. — Le Lombard accepta avec joie cette mission, car il avait aussi à se plaindre gravement de Maniacès, qui lui avait fait enlever de vive force un superbe cheval dont il s'était emparé à grand'peine en terrassant un Sarrasin pendant le combat. — Il se rendit donc à la tente du général grec. — Parla-t-il avec trop de hauteur à Maniacès au nom des Normands, les véritables vainqueurs, et qui n'étaient pas hommes à souffrir une semblable injure? ou Maniacès regarda-t-il cette réclamation comme un empiètement dangereux sur son autorité et sur son droit de partager les dépouilles selon les caprices de sa seule volonté? ou plutôt, comme le disent plusieurs écrits contemporains, jaloux de l'influence que les Normands prenaient dans son armée, inquiet surtout de leur humeur hautaine, pensa-t-il, après cette grande défaite des Sarrasins, pouvoir facilement s'emparer d'une aussi petite troupe

de guerriers et s'en débarrasser soit par la mort, soit par les fers? — Toujours est-il qu'Ardouin fut promené par tout le camp, accablé d'affronts, fouetté de verges, souffleté à la face de tous (1); et pour comble d'ignominie, on lui arracha la barbe, le dernier de tous les outrages. — Ce fut ainsi qu'il retourna au camp, dépouillé de vêtements, les épaules meurtries et déchirées, le visage sanglant, brisé par la honte et par la douleur. — Un cri d'indignation l'accueillit parmi les Normands, cri terrible qui dut retentir comme un écho néfaste jusqu'au camp des Grecs; ils s'élancèrent sur leurs armes, et voulaient mêler le sang des Grecs au sang de leur messager si ignominieusement traité. Mais Ardouin étendit ses mains meurtries. Au milieu de tous ceux qui l'entouraient, lui seul était calme; quelques larmes de honte roulaient seules dans ses yeux.

« Arrêtez, braves guerriers, s'écria-t-il; laissez! laissez encore en paix ces Grecs traîtres et ingrats. Pour tarder plus longtemps, la vengeance n'en sera

(1) *Malaterra, in mur.*, T. VIII, lib. I. C. VIII, f° 551.
Porro ille indignatus, quasi potestati suæ contradicere præsumpserint, cum liceat de eisdem spoliis sibi pro libito suo agere, per spatia castrorum ustibus cædendo pro ignominiam gentis nostræ contumeliis affici præcepit.

que plus certaine ; qu'elle ne soit pas stérile ! La Pouille tout entière vous est ouverte ; là, nous trouverons plus de butin que leur injustice ne nous en enlève aujourd'hui. »

Ainsi il parla, et les Normands obéirent à sa voix ; ils déposèrent leurs armes et attendirent.

Plusieurs jours se passèrent ; Ardouin, comprimant dans son cœur sa haine et sa colère, se couvrit de riches vêtements pour ôter tout soupçon aux Grecs, et retourna de nouveau au camp voir le secrétaire de Maniacès qui était de ses amis ; il ne dit pas un mot sur ce qui s'était passé, semblant en avoir entièrement perdu le souvenir. Sa ruse réussit complètement. Il obtint ainsi du secrétaire un permis pour passer le Phare en liberté et se rendre en Calabre avec quelques-uns des siens. Pendant ce temps chacun dans le camp des Grecs raillait le Lombard et les Normands qui supportaient ainsi patiemment de semblables affronts. Mais Ardouin ne perdit pas de temps, il revint au plus vite auprès des Normands, et au tomber de la nuit, le signal étant donné, la troupe de Guillaume se divisa en trois parties pour marcher plus sûrement, et s'avançant silencieusement à travers les gorges et les

ravins, elle gagna ainsi Messine, traversa le Phare, sans être aucunement inquiétée, et atteignit la Pouille en parcourant et dévastant dans les Calabres tout le pays qui reconnaissait encore l'empereur de Constantinople. Les Normands n'épargnèrent ni les terres du prince de Capoue, ni celles du prince de Salerne; car venus en cette contrée avec loyauté et bonne foi, ils avaient trouvé en échange injustice et perfidie; ils avaient appris qu'ils ne devaient désormais compter que sur eux et leur épée pour vivre ou pour mourir. Profitant de l'état d'anarchie repandu dans cette contrée, et de ses discordes intérieures, ils s'en rendirent presque entièrement maîtres, aidés par un bon nombre de leurs compatriotes qui vinrent se joindre à eux au retour de leur pélerinage en Terre-Sainte.

Maniacès n'avait pas compris quelles étaient la force et la valeur guerrière de ceux qu'il avait si indignement trompés; il n'avait pas deviné quelle devait être dans l'avenir la puissance de ces conquérants aventuriers; il méprisait un aussi petit nombre d'adversaires en face de l'armée considérable dont il était le chef. Aussi s'indigna-

t-il à la nouvelle de l'invasion des Normands en Pouille et en Calabre. Irrité de tant d'audace, il résolut de les chasser, sans plus tarder, loin du pays, et quittant en toute hâte la Sicile pour aller combattre les Normands, il les atteignit près de Melfi, ville dont ils s'étaient emparé, et dans laquelle ils avaient établi, pour ainsi dire, le siége de leur nouvelle domination. Maniacès campa presque sous les murs de la ville afin que nul ne pût échapper à sa vengeance, et s'apprêta à en faire le siége; mais les Normands ne lui en laissèrent pas le temps, ayant vu par eux-mêmes combien les Grecs étaient inhabiles dans l'art de la guerre. La nuit venue, ils sortirent des murs et s'élancèrent contre l'armée ennemie qui campait en désordre dans la plaine. Ce fut dans le camp une grande confusion; le général grec voulut en vain rallier ses soldats terrifiés par cette attaque imprévue et par les morts qui déjà encombraient la plaine; en vain se jeta-t-il lui-même au plus ardent de la mêlée; les cris d'agonie des mourants effacèrent la voix qui appelait au combat. Voyant le carnage des siens et son armée tout-à-l'heure si brillante dispersée et

abattue, il regagna le rivage avec tous ceux qu'il put rallier autour de lui et retourna en Sicile (1).

Là de nouveaux combats l'attendaient, car les Sarrasins ne pouvaient se résigner à perdre une domination qu'ils avaient si laborieusement acquise, et voyaient avec rage les Grecs la leur arracher par lambeaux. Les combats perdus, les corps des leurs étendus dans les plaines ou sur les montagnes, et entassés par monceaux dans les ravins, le sang versé rougissant les rivières, rien ne les arrêtait : ils semblaient, pour ainsi dire, renaître de leurs cendres, et après chaque moisson sanglante de leur armée, se relevaient plus nombreux, et reparaissaient plus ardents et plus impétueux encore. — De nouveaux secours leur étaient arrivés d'Afrique. Pleins d'une nouvelle confiance, ils vinrent faire leur premier campement non loin de Trayna, s'arrêtant dans une plaine qui en cet endroit penche un peu, et attendirent le moment favorable de combattre Maniacès. Celui-ci, de son côté, cherchait avec impatience l'occasion d'effacer par une victoire éclatante la

(1) Anonyme du Vatican, p. 750. — Fazelle, liv. VI, f° 618.

honteuse défaite qu'il venait d'essuyer. Aussitôt qu'il apprit l'arrivée de cette nouvelle armée de Sarrasins récemment venue d'Afrique, il marcha en toute hâte à sa rencontre.

Le général grec craignait que ses soldats, ébranlés encore par le triste combat qu'ils venaient de livrer aux Normands, ne combatissent pas avec la même ardeur et la même foi en eux-mêmes; aussi il les exhorta par des paroles pleines de confiance, leur montrant que, cette fois, ils prenaient les armes pour la religion contre des infidèles maudits de Dieu, et qu'ils étaient sûrs de la victoire, parce qu'ils étaient protégés par la puissance éternelle; il leur conseilla de mettre leur conscience en ordre, de veiller à leur salut par de pieuses prières, et ensuite se disposa énergiquement à attaquer l'ennemi (1).

D'abord il confia au patrice Étienne, le mari de la sœur de l'empereur, auquel avait été donné le commandement de la flotte, le soin de faire bonne garde aux abords du rivage, afin qu'après la défaite

(1) *Fazelle storia de Sicilia,* lib. VI, f° 618.
Intesa tal cosa di Giorgio, rimesse insieme le sue forze, e con poche parole essortati i soldati alla vittoria, e data la faculta di mettere in ordine e curare il corpo loro, si dispose d'assaltare i nimici.

des Sarrasins, leur chef tombât inévitablement entre ses mains et ne pût regagner son navire ou fuir dans une barque pour chercher un refuge loin de l'île.

Tout étant ainsi prévu, il appela ses soldats au combat pour le triomphe de la foi chrétienne et la conquête de l'île au nom de son empereur. — Soldats et capitaines combattirent vaillamment en cette journée. Aussi la victoire fut complète, et l'armée massacrée sur tous les points fut dispersée et mise en déroute. — Le chef des infidèles, voyant le carnage terrible des siens, comme l'avait pensé Maniacès, gagne le rivage de la mer pour échapper à la mort, laissant à moitié route, dans un ravin, son cheval ensanglanté, il trouve une petite barque, s'élance dedans avec ceux qui l'avaient accompagné et sans être aperçu d'Étienne ou des soldats qui gardaient le rivage; il s'enfuit vers l'Afrique.

Lorsque le général grec, enivré d'un triomphe si éclatant, apprit la fuite du chef sarrasin, il ne put contenir sa fureur; aussitôt qu'il aperçut le patrice Étienne, il l'outragea en face de tous, et lui arrachant son casque qu'il foula avec mépris à ses

pieds, il le frappa à la tête, en s'écriant dans l'excès de sa colère et de son indignation :

« Va-t'en loin d'ici, cœur lâche et effeminé, traître à ton pays et à l'empereur, pusillanime entre les plus pusillanimes ; pendant que tous combattaient avec honneur et gloire, que faisais-tu ? à l'abri de toute blessure et de toute crainte, tu n'as même pas su arrêter un homme qui fuyait dans une barque ! Tu es indigne de voir le soleil et de prier Dieu ! »

Et il s'élança sur lui le poignard à la main ; mais ceux qui l'entouraient le retinrent et arrêtèrent son bras prêt à frapper le patrice (1).

En souvenir de sa victoire, Maniacès fit bâtir sur le lieu même du combat une ville à laquelle il donna son nom.

La domination des Grecs eût été rétablie dans toute la Sicile par cette victoire décisive si la haine que le patrice Étienne avait conçu contre Maniacès

(1) *Fazelle*, lib. VI, f° 619. — *Burigny*, vol. I, f° 345.— *Cedreni Gorgii compendium historiarum*, T. VIII. p. 743, *texte grec et latin.*

Agerrime hoc tulit Maniaces, Stefanum que ad se venientem connicũs insectatus est, et seiromasta sublato aliquot in caput eus plagas imposuit socordem eum appellans et effeminatum ac imperatoris commodorum proditorem.

n'était venue entraver dans sa marche triomphale ce général habile, et rendre quelque espoir aux Sarrasins, tellement terrifiés, qu'ils abandonnaient une à une et presque sans résistance les seules places restées encore en leur pouvoir. — Maniacès, prévoyant que l'avenir pourrait ramener les Sarrasins en Sicile, et renouveler cette période de guerre et d'assauts continuels, faisait construire des forteresses dans toutes les villes dont il se rendait maître, et y laissait nombreuse garnison. C'est ainsi qu'il éleva dans Syracuse un fort qui subsistait encore à l'époque ou Fazelle écrivit son histoire. — Cette manière d'agir, vigoureuse et prudente à la fois, avait réduit à une soumission aveugle les débris des Sarrasins qui habitaient la Sicile. Mais Dieu n'avait pas dans sa pensée réservé aux Grecs la domination sur ce pays ; car, pendant ce temps, le patrice Etienne conservait saignant dans son cœur le souvenir de l'humiliation qu'il avait endurée en face de ses soldats et entretenait une correspondance active avec les ennemis de Maniacès à Constantinople ; il parvint, par ses menées secrètes, à faire entendre au frère de l'empereur, qui avait tout pouvoir, que le général grec, enivré par ses victoires, cherchait à

se révolter et à se rendre souverain en Sicile. — La calomnie est presque toujours de toutes les choses celle que l'esprit de l'homme admet le plus facilement; les services rendus, les gages de bonne foi et de loyauté s'effacent en un instant; un seul mot de calomnie suffit pour souiller et flétrir toute une vie honorable. Aussi le général grec fut-il à la cour de Constantinople regardé comme un traître dangereux, et immédiatement rappelé.

Georges Maniacès obéit aux ordres de son souverain, ne pouvant supposer qu'une semblable accusation pût peser sur lui, et il emporta de Sicile, pour en faire présent à l'empereur, les corps de sainte Agathe, de sainte Lucie, ainsi que ceux de plusieurs martyrs (1); mais même avantson retour

(1) *Acta sanctorum*, T. I, 635. — *Abeatis Maurici narratio.*

Qui Maniaces corpus Deo dilectæ virginis Agathæ cum multis aliorum sanctorum corporibus Constantinopolim qui prius fuerat vocata Bysantium delegavit : credens Orientis imperium jam jamque casurum, nec eorum preces et merita posse in robur pristinum relevari. sic igitur translatum est corpus beatissimœ virginis et martyris Agathæ de Cataniensi civitate Bisantium ibi que decenter a quibusdam loci incolis est conditum et devotissime veneratum.

» Ce Maniacès transporta à Constantinople, autrefois appelé Byzance, le corps de la vierge Agathe, chérie du Seigneur, avec plusieurs autres corps de saints, croyant que l'empire d'Orient allait bientôt s'écrouler, et que leurs prières et leurs mérites pourraient seuls lui rendre sa force première. C'est ainsi que le corps de la très-heureuse vierge et martyre Agathe fut

son sort avait été irrévocablement décidé ; il lui fut impossible de parvenir jusqu'à l'empereur, et de faire entendre à ses oreilles la voix de la justice et de la vérité. Aussitôt son arrivée, et malgré le cortége de saints et de martyrs dont il était entouré, il fut arrêté, déchu de son grade, chargé de fers et jeté sans pitié dans une affreuse prison, où il eut à souffrir toutes les douleurs et toutes les misères.

Le gouvernement de la Sicile, que Maniacès avait pour ainsi dire rattaché à l'empire d'Orient, fut donné au patrice Étienne, et l'empereur lui envoya comme collègue un eunuque appelé Basile.

Mais bientôt l'incurie des nouveaux gouverneurs, leur mollesse, leur ignorance de toutes choses, détruisirent l'ouvrage de Georges Maniacès ; les Sar-

porté de la ville de Catane à Bysance, et là, enseveli dignement par quelques habitans de l'endroit et vénéré avec beaucoup de dévotion. »

Chronica sacri monasterii Casinensis auctore Leone... lib. II, c. 67. B. B. 92. R.

Cumque maxima jam pars Siciliæ recepta esset a sene quodam præfato duci mausoleum sanctæ virginis luciæ proditum, ejusque corpus sacrum indè sublatum et in argenta theca, cum omni reverentia positum Constantinopolim est transmissum.

« Comme déjà la plus grande partie de la Sicile avait été reprise, un vieillard ayant livré au général grec le mausolée de la sainte vierge Lucie, son corps sacré fut enlevé de ce tombeau, posé avec toute vénération dans un cercueil d'argent et porté à Constantinople. »

rasins relevèrent la tête, que le général grec leur avait fait courber à force de victoires et de terreur; ils virent partout le désordre, dans l'administration et dans l'armée; prompts à la révolte, ils se rallièrent de nouveau, appelèrent à leur secours leurs frères d'Afrique, et la guerre recommença plus sanglante et plus acharnée; les infidèles ravageaient tout ce qui se trouvait sur leur passage, portant partout le fer et le feu. La lâcheté d'Etienne et de l'eunuque Basile augmenta leur courage et ranima leur confiance en eux-mêmes; la destruction suivait leurs pas, les Grecs étaient honteusement chassés de toutes les villes qu'ils occupaient et erraient dans les campagnes. — Dans toute la Sicile, de nouveau perdue, la ville de Messine restait seule fidèle à l'empereur, et avait refusé d'ouvrir ses portes aux Sarrasins; elle était gouvernée par un vigoureux homme de guerre, Catacalonus, surnommé Ambuste (1). Outre les soldats qui composaient la garnison, il avait avec lui quatre cents chevaux arméniens et cinq cents fantassins, tous

(1) *Cedreni compendium historariarum*, t. VII, f. 743.—Messanæ præerat Catacalonus cognomine Ambustus Protospatharius et dux Armeniacæ legionis. — *Burigny*, 7, 1, 386.

soldats vieillis sous les armes, braves et rudes à la besogne, aguerris au combat, et aussi inaccessibles à la peur que rapides à courir au devant du danger (1). Les Sarrasins croyaient se rendre maîtres de Messine presque sans combattre comme cela avait été pour toutes les autres places fortes; aussi ils s'étonnèrent et s'indignèrent à la fois de la résistance du gouverneur; et ne voulant pas laisser dans la Sicile le moindre débris de la domination des Grecs, ils rassemblèrent toutes leurs forces, demandèrent de nouveaux secours en Afrique et entourèrent la ville d'un réseau formidable d'ennemis.

Toute la Sicile était déjà perdue, le dernier souvenir de la présence des Grecs tombait en lambeaux mutilés et sanglants. Le gouverneur de Messine, en résistant aux Sarrasins, lorsque l'île toute entière avait courbé sa tête sous la nouvelle usurpation des infidèles, et lorsque les villes effrayées abandonnaient leurs armes, n'avait point l'espoir d'arrêter ce torrent furieux qui débordait. — La défense de

(1) *Fazelle*, lib. VI. f° 620.
Il quale altri agli huomini dellà città havea con se quattrocento cavalli Armeni, e cinque cento fanti tutti soldati vecchi, bravi, awezzati alle guerre, e che havendo veduto molte volte il nimico in viso, non conoscevano paura, e erano prontissimi a mettersi a ogni pericolo.

Messine, quelque belle, quelqu'héroïquement opiniâtre qu'elle pût être, ne pouvait amener aucun résultat favorable à l'empire d'Orient. Mais comment la pensée d'ouvrir les portes à l'ennemi en laissant l'épée au foureau, pouvait-elle trouver place dans le cœur d'un vieux soldat? — Comment ployer le front sous les humiliations d'un ennemi victorieux sans avoir cherché un dernier et noble refuge dans les armes ou dans la mort? que lui importait la lâcheté de ceux qui avaient honteusement abandonné l'île lorsqu'ils auraient dû la protéger? Que lui importaient les Sarrasins hurlant leurs cris de mort et de malédiction? Que lui importaient leurs noirs bataillons couvrant la plaine aussi loin que le regard pouvait atteindre? Il se sentait plein de confiance dans les siens, plein de foi en Dieu; aussi résolut-il d'attendre une occasion favorable pour attaquer l'ennemi.

Il feignit d'être saisi d'épouvante, et après avoir fait fermer toutes les portes extérieures de Messine, il défendit aux habitants de sortir de la ville pendant trois jours. Les ennemis crurent voir dans cette façon d'agir une preuve certaine de terreur. Leur confiance s'en accrut, et ils s'abandonnèrent

aux plaisirs, donnant la nuit et le jour aux orgies et à la débauche, et dansant au son des flûtes et des cymbales (1).

Les cris joyeux et le son des instruments retentissaient par tout le camp.

Ainsi se passèrent les trois jours; et quand les Sarrasins étaient las de danses et de vins, ils se répandaient par la campagne, parcourant le pays, saccageant, détruisant tout sans pitié ni merci, comme eussent fait des voleurs de grand chemin, et non pas des soldats (2).

Le quatrième jour (celui où d'habitude on célèbre la Pentecôte) avait été marqué par le brave Catacalonus pour l'accomplissement de son dessein.

Dès les premières clartés du jour tous les soldats assemblés sur la plus grande place de la ville étaient rangés en bon ordre; le gouverneur parut monté sur un superbe cheval et revêtu de son armure de

(1) *Cedreni compendium.* Hist. tom. VII, f° 743.
Ergo Sarraceni secure palabant, ac dies noctesque vino, fistulis et cymbalis vacabant;

(2) *Fazelle*, lib. VI, f° 620.
Onde i Saracini per dispregio di quel capitano, scorrendo il paese, e andando alla sfilata per le campagne, predavano, e ardevano ogni cosa, portandosi piu tosto da ladroni di strada, che da soldati honorati.

combat bossuée dans vingt batailles. — Ce fut un cri de joie lorsqu'on le vit ainsi apparaître; mais Catacalonus fit un signe de la main afin que tous écoutassent ce qu'il allait dire. Et, relevant son front calme et vénérable :

« Soldats, mes compagnons, leur dit-il de cette voix ferme et accentuée qui ranimerait le courage dans les cœurs les plus pusillanimes, l'ennemi est à nos portes; depuis trois jours les cris de son insolence et de ses orgies sont parvenus jusqu'à nous, et nous nous sommes tus. Ils nous croient lâches et faibles; aujourd'hui, avec l'aide de Dieu, nous leur montrerons la force de notre bras et l'énergie de notre cœur. — Déjà, soldats, nous avons combattu ensemble comme des frères, à côté les uns des autres, sans que le danger ou la mort fît faillir aucun de nous; ceux qui sont tombés sont tombés, en regardant le ciel et l'ennemi. L'armée des Barbares est plus que jamais plongée dans l'ivresse et dans les plaisirs, nous n'attendrons pas qu'elle vienne à nous, nous irons à elle. Mais c'est aujourd'hui un jour saint et vénéré, voilà pourquoi je l'ai choisi entre tous; il faut nous présenter au combat comme les saints se présentaient au mar-

tyre, le cœur pur et sans tache, et après nous être tous agenouillés sous la bénédiction divine. — Frères et soldats, rentrez tous dans vos conciences, et confessez-vous à Dieu qui vous écoute. »

Alors il descendit de cheval, et s'agenouilla, courbant le front vers la terre et croisant ses deux mains sur sa poitrine. Tous les soldats l'imitèrent, et les cavaliers ayant mis pied à terre s'agenouillèrent devant la tête de leurs chevaux. — Ce fut un grand et beau spectacle, solennel entre tous, de voir au milieu de cette foule silencieuse et inclinée s'avancer à pas lents un prêtre à barbe blanche, suivi d'un nombreux cortége. Au milieu de la place il s'arrêta, étendit les deux bras devant lui et les tint un instant comme suspendus sur toutes ces têtes courbées qui l'entouraient; puis, après avoir prononcé à demi-voix quelques mots de prière que Dieu seul entendit, et qui montèrent jusqu'à lui, il ajouta d'une voix haute :

« Vous tous qui allez combattre pour la plus grande gloire de la religion chrétienne et pour l'expulsion des infidèles; que le Seigneur marche et combatte avec vous. — En son nom, chrétiens, je vous bénis. »

Quand il eut ainsi parlé, tous se relevèrent, et, après avoir assisté avec dévotion au service divin, se préparèrent au combat.

L'heure choisie par le gouverneur était celle à laquelle les Sarrasins avaient la coutume de prendre leur repas. A un signal donné toutes les portes s'ouvrirent, et les Grecs s'élancèrent impétueux et rapides sur l'ennemi enseveli dans la débauche et dans l'ivresse; on les eût dit poussés par une force surnaturelle.

Les Sarrasins incapables de combattre, presque de se redresser, semblent ne rien comprendre aux coups qui les frappent, ni à ce qui se passe autour d'eux. Partout ce sont des cris confus, cris de prières et d'agonie qui s'éteignent dans la mort. Le vin coule mêlé avec le sang.

A travers tous ces cadavres qui tombent amoncelés, les Grecs se fraient un passage jusqu'à la tente du chef Apollophar; en tête est le brave gouverneur qui les excite de la voix et frappe d'estoc et de taille comme le dernier de ses soldats. Ils trouvent Apollophar abruti par le vin et étendu à terre sous le fardeau honteux d'un sommeil invincible; ils le tuent et renversent sa tente. Quelques Sarra-

sins se relèvent éveillés par ce bruit inattendu ; d'un pas chancelant ils cherchent leurs armes, s'appuyant sur les corps de leurs compagnons massacrés qui gisent par monceaux ; ils veulent combattre pour échapper à la mort, mais le vin et l'ivresse ont troublé leur raison ; ils ne savent où ils vont, ni ce qu'ils font ; l'orgie les pousse et les arrête à la fois ; ils frappent au hasard et se tuent entre eux. C'est un spectacle horrible. — La plaine qui entoure Messine est jonchée de cadavres et les campagnes voisines en sont aussi couvertes (1).

Ceux qui parvinrent à échapper à cette boucherie se réfugièrent vers Palerme, leur seul asile ; et le camp tout entier, rempli de vases d'or et d'argent, de butin de toute espèce et de riches dépouilles, resta au pouvoir des vainqueurs.

Si l'on en croit les récits du temps, plus de trente mille Sarrasins furent massacrés.

(1) *Cedreni compendium*, hist., f° 743.

Mandato que sacerdotibus ut rem sacram facerent, postquam ipse cum universis impertitus et sacrasanctis mysteriis ; circa horam apertis urbis portis, in hostes, cum summo impetu irruit; ebrios et crapula gravitos, ipse Ambustus princeps cum suis ad tentorium Apollopharii insulœ præfecti tendit, eumque vino captum statim interficiunt, tentorium que diripiunt. Sed et cumulatim cadunt reliqui Sarraceni, et ob ebrictatem titubantes, et ob improvisam rem de defensione nihil cogitantes. Igitur totis

Grande et belle victoire, héroïque combat qui ne devait en rien changer l'anéantissement de l'empire d'Orient dans cette contrée, et ne pouvait rattacher au trône de l'empereur ce débris mutilé d'une ancienne puissance. Bientôt les Sarrasins revinrent en plus grand nombre encore dans cette plaine tout rouge encore du sang des leurs. Leurs efforts furent si opiniâtres cette fois, que Messine fut prise, et les habitants traités avec la dernière cruauté.

Ainsi, une seconde fois tout était fini pour la Sicile, et elle retombait épuisée et sanglante sous le joug des Sarrasins; — la religion du Christ n'y restait plus que pour faire des martyrs.

Etienne et Basile, autant pour échapper à l'ennemi que pour se soustraire à la juste colère de l'empereur, cherchèrent leur salut dans la fuite, et se retirèrent en Pouille.

Non-seulement la Sicile avait été arrachée à l'empire d'Orient, mais d'un autre côté les Normands victorieux ravageaient toute l'Italie. Les Grecs ouvrirent enfin les yeux à tant de désastres suc-

castris fugitur, ducibus se obterentibus atque interficientibus et campus cadaveribus obtegitur, ac propinqua convalles ac flumina replentur.

cessifs, à tant de victoires perdues sur tous les champs de bataille ; l'empereur comprit alors quelle faute terrible il avait commise en enlevant le commandement des armées à Georges Maniacès, le seul avec lequel avait marché la victoire; il fit ouvrir les portes de sa prison, lui rendit titres et honneurs, et l'investit de nouveau du commandement en chef.

Dès son arrivée en Calabre, la face des choses commença à changer, et l'ennemi contenu arrêta sa marche victorieuse. Déjà Maniacès était en Albanie lorsque l'empereur, écoutant de nouvelles calomnies et de honteux ressentiments, le rappela une seconde fois; mais celui-ci, dont les bras meurtris conservaient encore la trace des fers qu'il avait portés, refusa d'obéir à l'ordre de l'empereur, et appella à la révolte ses soldats dont il était l'idole. Vainqueur dans un combat qu'il livre au chef envoyé contre lui, il veut se faire proclamer empereur et entraîne dans son parti l'Albanie presque toute entière.

Mais là devait se terminer la vie guerrière de ce vaillant capitaine le seul peut-être dont la valeur eût pu arrêter la décadence de l'empire grec. Pendant qu'il

combattait à la tête des siens, percé d'un coup de lance, il tomba de cheval et mourut baigné dans son sang. Un soldat grec lui ayant coupé la tête, elle fut portée à Constantinople et promenée dans les rues au bout d'une lance.

Quoique la mort de Maniacès ne se rattachât pas exclusivement à cette histoire, et que ses victoires sur les Sarrasins n'eussent pas eu l'influence et les résultats qui devaient en être la conséquence logique, la présence du général grec avait trop marqué en Sicile pour qu'il nous fût permis de passer entièrement cet événement sous silence.

Les Normands, un instant arrêtés dans leur conquête par le retour de Maniacès, continuaient à envahir la Pouille et la Calabre.

Nous allons tout-à-l'heure les voir apparaître en Sicile et accomplir pour eux et par eux ce que les Grecs avaient si vainement tenté; mais ce ne sont plus les mêmes Normands, ce ne sont plus ces pauvres mais hardis aventuriers n'ayant pour tout patrimoine que leur cœur et leur épée, offrant ce cœur et cette épée tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, et trahis par tous; ce ne sont plus ces mêmes hom-

mes cherchant dans un combat sans aucun résultat possible pour leur avenir la gloire dont ils sont avides et la paie d'un soldat. Les événements, les années ont marché ; et l'expérience est venue, héritage du passé et de la tombe ; ils ont appris qu'ils pouvaient dans ces temps d'usurpation, d'envahissement et de désordre, conquérir un empire et créer une domination. Ce sang inutilement versé tant de fois pour les autres, ils allaient désormais le verser utilement pour eux, et sur tous ces débris amoncelés, au milieu de tous ces partis divisés se combattant entre eux, créer une puissance qui, soixante-dix ans plus tard devait fonder une dynastie de rois. — Déjà ils ne sont plus forts seulement par l'énergie, mais faibles par le nombre. Les fils de la seconde femme de Tancrède de Hauteville, ayant entendu parler des glorieux exploits de leurs aînés, sont venus les rejoindre en Pouille. Avec eux marche une armée considérable dont le nombre augmente chaque jour. Aussi, pour l'intelligence de cette histoire, est-il indispensable de suivre rapidement les progrès des Normands en Pouille et en Calabre, leur marche dans l'Italie, et de voir, pour ainsi dire, naître, s'accroître et grandir

les racines hardies de cette domination, afin de bien comprendre la différence réelle, incroyable, qui existe entre les Normands quittant furtivement la Sicile avec Ardouin l'an 1038, et les Normands y revenant sous la conduite de Robert Guiscard et de Roger l'an 1060.

Ainsi seulement l'on pourra apprécier à leur juste valeur les événements qui vont se passer après cette période de vingt-deux années, que nous allons parcourir.

Guillaume Bras-de-Fer, après avoir chassé sans peine ce qui restait des Grecs dans la Pouille, prit, avec le consentement de tous ses frères, le titre de comte de Pouille ; ce fut pour ainsi dire le premier acte de propriété des Normands, la première trace qu'ils laissèrent sur leurs pas, après un demi-siècle de combats et de victoires. — Peu de temps après, Guillaume mourut, son frère Drogon lui succéda. Battu d'abord dans un premier combat contre Nel, capitaine grec, il ne perd pas courage ; car la victoire ne pouvait longtemps rester infidèle aux Normands, et met à son tour en pleine déroute les soldats de l'empereur. Il fortifie les villes, abat partout ses ennemis, crée Omfroy comte, et envoie

Robert, son cadet, jeune homme plein d'ardeur et de tête, commander la forteresse de Saint-Marc sur la frontière de la Calabre; mais pendant qu'il donne ainsi à sa province un aspect redoutable, une trahison des plus noires s'ourdissait dans l'ombre, et un jour fut marqué, où tous les Normands qui étaient en Pouille devaient être massacrés.

Un nommé Risus, natif de la Pouille, l'un des plus intimes du comte Drogon et de ses plus familiers, accepta la honteuse mission de l'assassiner. — Drogon habitait le château-fort de Montoglio et avait l'habitude d'aller chaque jour de grand matin prier à l'église; l'assassin se cacha dans l'église avec quelques complices, et aussitôt que le comte fut entré, il se jeta sur lui et le massacra au pied même de l'autel (1). Un grand nombre de Normands furent égorgés sur différents points; mais le sang versé par la trahison, loin d'abattre ceux qui res-

(1) *Fazelle*, lib. VI, f° 623. — *Buffier*, histoire de Sicile, p. 72. *Palmieri storia de Sicilia*. V. II. p. 17.

Dimorava il conte Drogone nel castello di montolio, e solea tutti i giorni sul far dell' alba recarsi in chiesa. — Un Riso, che suo familiare e compare era nascostosi con alcuni compagni in quella chiesa, come il conte vi entro, lo uccise a pié dell' altare.

les murailles de leur ville (1), et ceux qu'il avait traité en ennemis s'inclinaient devant lui comme les plus fervents des chrétiens et les plus soumis des serviteurs. Son cœur en fut grandement touché, et non-seulement il leva les excommunications lancées contre eux, mais il leur donna toutes sortes d'indulgences, concéda au comte Omfroy pour lui et ses héritiers, ce qu'il possédait en Pouille, et de plus ce qu'il pourrait acquérir par la suite en Calabre et en Sicile, à la seule condition de faire hommage de ces terres au Saint-Siége comme de fiefs qui en relevaient (2).

Omfroy créa comte deux de ses frères qui étaient arrivés depuis peu en Pouille; Mauger fut comte de la Capitanate et Guillaume, du Principat.

Après treize ans de guerres, la Pouille, toute entière, était enfin soumise à la domination des Normands.

(1) *Anonyme du Vatican*, p. 835. *(trad.)*
Les habitants livrèrent incontinent le pape, et, pour plus de sûreté, le descendirent dans la plaine par-dessus les murs de la ville.

(2) *Anonyme du Vatican. — Malaterra. — Hist. presso Caruso*, p. 167.
Omnem terram quam pervaserant, et quam ulterius versus Calabriam et Siciliam lucrari possent, de S. Pietro hæreditali tendo, sibi et hæredibus suis possidendam concessit.

L'an 1056 Omfroy mourut : Robert surnommé Guiscard lui succéda dans le comté de la Pouille, soit, ainsi que le disent quelques écrits, comme tuteur de son neveu, soit comme maître absolu (1). — Toujours est-il que lui seul gouverna et que le nom de Bagelard disparaît entièrement. — Plusieurs auteurs réputés généralement de bonne foi, abordent franchement la question ; selon eux Robert Guiscard irrité que son aîné ait interrompu en mourant la succession de frère en frère en usage parmi les premiers seigneurs normands, prétendit devoir succéder de plein droit à Omfroy, comme Omfroy avait succédé à ses aînés (2).

Ayant assiégé Troia, il fut excommunié par le

(1) C'est à tort que Fazelle, lib. VI. p. 623, fait se passer, après la mort d'Omfroy, la guerre des Normands avec le pape Léon IX ; c'était positivement du vivant d'Omfroy, ainsi que le dit Malaterra, historien contemporain. C'est aussi à tort qu'il désigne Godefroy comme successeur d'Omfroy; Godefroy succéda à Mauger dans le comté de la Capitanate, et Robert Guiscard à Omfroy, au préjudice de Bacelard ou Bagelard.

Malaterra ne confirme pas ce fait; mais le silence de cet écrivain sur un fait qui ne serait point tout-à-fait à la louange de Robert Guiscard ne doit point étonner, puisqu'il était historiographe de Robert et de Roger, et que ce fut d'après l'ordre de ces princes qu'il entreprit la narration de leur histoire.

(2) *Fazelle*, liv. VI, p. 624. — *Buffier*, p. 100.

Les premiers princes normands avaient établi la loi que le frère, et non pas le fils, succéderait au frère dans leur principauté. — Cet usage ne dura pas longtemps.

pape Nicolas II qui occupait le Saint-Siége ; ı
il envoya un ambassadeur au souverain P(
pour lui assurer combien il désirait le sati
en toutes choses, et lui demander une entrevu
terminerait un différent dont son cœur était
fondément attristé. Celui-ci ne pouvant m(
naître la puissance du prince normand, accé
ses désirs et se rendit en Pouille dans l'inte
d'y tenir par la même occasion un concile
opérer dans ce pays une réforme ecclésias
que des abus sans nombre avaient rendue i
pensable.

Aussitôt que Robert Guiscard, fortement oc
au siége de Cariati, en Calabre, apprit l'arrivé
pape, il se fit accompagner d'une suite nomb
et vint en grande pompe faire ses soumission
souverain Pontife. Troia, Bénévent, et d'au
possessions furent rendues à l'Église, et Ro
reçut le titre de capitaine ou gonfalonnier de
glise romaine, et avec celui de duc, une nou
investiture de la Pouille, de la Calabre, et mêm
la Sicile, demeurée cependant toute entière so
domination des infidèles, et dans laquelle il

Nous croyons important et intéressant à la fois de ne pas passer sous silence les cérémonies qui eurent lieu à l'occasion de la création du nouveau duc ; car, seulement à partir de cette époque, les fils de Tancrède, simples gentilshommes normands, devinrent authentiquement les princes et les maîtres réguliers d'un pays conquis par leur épée, et qui n'appartenait encore qu'à leur épée.

Inveghes dit que l'on observa dans cette occasion les cérémonies en usage pour la création des nouveaux ducs de Normandie (1).

L'église principale avait été richement ornée ; un siége élevé appelé *Saldistorium*, surmonté d'un dôme d'une splendeur éclatante, avait été préparé pour le pape qui devait présider à cette cérémonie.

Le souverain Pontife entra le premier dans l'église : un nombreux cortége l'entourait, chantant des cantiques sacrés. Avant de dépasser le seuil de la sainte demeure, le pape se retourna vers la foule qui encombrait les abords de l'église ; aussitôt les chants cessèrent, hommes, femmes et enfants s'agenouillèrent. Le pape promena sur cette foule

ainsi silencieuse et inclinée un regard solennel, et la bénit; lorsque la sainte bénédiction eut touché comme un souffle divin, tout ce peuple de fidèles accouru sur les pas du saint père, les chants recommencèrent et le silence se changea en un hymne saint qui monta jusqu'au ciel comme un cri de reconnaissance. — Peu après arriva le duc avec son brillant cortége de seigneurs; toutes les bannières déployées flottaient au vent. Il entra également par la porte principale et alla prendre place dans la partie de l'église qui lui avait été réservée.

Alors commença la cerémonie de l'investiture célébrée en ce jour solennel par le pape lui-même.

Le souverain Pontife se leva, et après l'invocation à la très-sainte Trinité, qu'il prononça la tête découverte, il dit d'une voix haute:

« Robert Guiscard, fils de Tancrède, seigneur très-chrétien, par le pouvoir souverain que Dieu m'a transmis pour la plus grande splendeur et la plus grande gloire de la religion sur la terre, je te donne, à toi et à tes descendants, l'investiture des duchés de la Pouille et de la Calabre, afin que tu

fasses fleurir et resplendir d'un pur éclat la religion du Christ. Prince très-chrétien, je joins à cette investiture celle du duché de la Sicile; fort de ta foi en Dieu, puissant par elle, tu y porteras tes armes victorieuses et tu purifieras ce sol trop longtemps souillé par l'impiété du paganisme. — Sois avec le Seigneur, et le Seigneur sera avec toi. »

Le duc, qui s'était agenouillé pendant la prière, s'avanca ensuite jusqu'au *Saldistorium* du souverain Pontife; il ploya le genou devant le premier gradin de l'estrade et prononça d'une voix élevée, le serment suivant :

« Je jure au nom du Christ trois choses au peuple chrétien qui m'est soumis; d'abord de conserver à l'église de Dieu et au peuple une paix vraie et durable en tout ce qui dépendra de moi; je jure ensuite de défendre à tous quels que soient leur rang et leur position, la rapine et les injustices iniques; je jure, en troisième lieu d'ordonner que tous les jugements soient dictés par l'équité et la miséricorde. »

Des deux côtés du duc se tenaient des écuyers portant sur des coussins, les insignes et les vêtements

ducaux. — Deux placés à la droite du duc tenaient, l'un la couronne, l'autre le bonnet ducal; ceux placés à sa gauche portaient, le premier, l'étendard, signe de l'investiture; le second, la longue robe ducale de diverses couleurs (1).

(1) *Inveghes, qui rapporte en détail cette cérémonie, dit :* Vol. III, p. 50, an 1059. (trad.).

Les ducs avaient aussi couronne, bonnet, vêtements et titres ducaux. — La couronne ducale est décrite, par *Alphonse Lopez de Hara*, en ces termes : Les ducs peuvent porter, sur leur tête et au-dessus des écussons de leurs armes, la couronne que proprement on appelle *coronales* ou couronne ronde ; les fleurons doivent être d'égale grandeur, parce que seulement le roi peut porter couronne avec fleurons inégaux, dont les unes sont de beaucoup supérieures aux autres.

Los duques poner sobre la cabeça y escudo de armas corona que propriamente son lamados coronales que sus flores han deser ignales por que solos los reyes los quales han de tener corona con flores que sean la una superiores a las otras.

Mais *Scipion Mazzella* la décrit autrement :

Les ducs ont au-dessus de leurs armes un cercle sans rayons ou bien sans pointes supérieures; car celles-ci n'appartiennent qu'aux armes des princes; mais, au lieu de *pointes*, ils ont quelques perles et quelques joyaux.

La seconde marque distinctive du duc est le bonnet que dépeint *Barthélemy Cassaneo.*

Un bonnet, avec une couronne ronde, ni droite, ni montant en forme de zône, entourant le bonnet comme les rois, et, quant à l'invention d'un pareil bonnet, je n'en trouve pas l'origine.

Pyleus circumdatur quadam corona rotunda non recta, nec ascendente in modum zonæ circumdantis pyleum, prout reges ; et de hujus modi pilei inventione non invenio originem.

A mon avis, ce bonnet ducal est semblable à celui dont se servent aujourd'hui les trois électeurs laïques de l'empire : *comes Palatinus Dapifer, dux Saxoniæ portitor.*

Je ne sais comment est la robe ducale, je lis pourtant dans *Marco*

Le pape se leva de nouveau et récita deux prières.

Ensuite le duc monta les gradins qui le séparaient du saint père, et ployant une seconde fois le genou, il reçut l'anneau que le pape lui mit au doigt en disant :

« Reçois l'anneau de la sainte Foi, lui seul établit le duché sur des bases solides ; lui seul augmente la puissance ; c'est lui aussi qui te donnera le pouvoir et la force de repousser triomphalement tes ennemis, de détruire l'hérésie et de réunir tes sujets d'une manière persévérante sous le drapeau de la foi catholique » (1).

Après l'oraison, que le duc écouta avec une grande dévotion, le pape prit des mains d'un de ses servants l'épée du duc, et après la lui avoir donnée à

Guazzi que la robe archiducale d'Autriche est une robe de diverses couleurs, qui arrive jusqu'aux pieds, avec la mitre sur la tête, surmontée d'une croix ; mais je suis sûr que, depuis cette année, Robert se montra au peuple avec la couronne et les vêtements ducaux, et qu'il se servit du titre dans les privilèges :

Ego Robertus, dux Apuliæ et Calabriæ.

(1) Accipe annulum signaculum videlicet sanctæ fidei soliditatem ducatus, augmentum potentiæ, per quem scias triumphali potentia hostes repellere, hæreses destruere, subditos coadunare et catholicæ fidei perseverabilitati connecti.

baiser, car elle avait préalablement été bénie, il la lui remit solennellement. »

Le duc se leva pour recevoir l'épée.

« Maintenant, lui dit le souverain Pontife, sois fort, sois homme, observe les Commandements de Dieu, ton Seigneur tout-puissant et ton maître; ainsi tu marcheras dans ses voies, dans ses rits et dans ses volontés ; ainsi tu respecteras et vénèreras ses décrets souverains, et de quelque côté que tu portes tes armes, le Seigneur te donnera la force et le courage» (1).

Puis se tournant vers les écuyers qui tenaient les insignes et les vêtements ducaux, il ajouta :

« Que cette couronne, ces insignes, et cette robe marquent à tous l'investiture que nous te donnons, et dont tu es en ce jour saintement et légitimement revêtu.»

Ensuite le pape lui mit la couronne sur la tête, la robe sur les épaules, et prenant l'étendard, il l'éleva de ses deux mains vers le ciel.

(1) Nunc confortate et esto vir, observa custodias Domini Dei tui, ut ambules in viis ejus et testimonia et judicia quocumque te verteris confortet te Dominus.

« Dieu puissant et éternel, dit-il, toi qui es la bénédiction de tous, et la force de la victoire, jette un regard miséricordieux sur les prières de notre humilité, et sanctifie par ta divine bénédiction cet étendard préparé pour la guerre, afin qu'il soit fort contre les nations rebelles, et devienne un gage certain de la victoire pour ceux qui mettent en toi toute leur confiance et toute leur force; car tu es le Dieu conducteur des batailles et tu viens en aide à ceux qui croyent et espèrent en toi » (1).

Tous les assistants répondirent : Ainsi soit-il.

Alors le pape jeta sur l'étendard quelques gouttes d'eau bénite et s'assit en se couvrant.

Le duc s'agenouilla pour recevoir l'étendard que lui présentait le souverain Pontife, et il le toucha de la main pendant que le saint père le tenant encore lui dit :

« Reçois cet étendard sanctifié par la bénédiction

(1) Omnipotens sempiterne Deus, qui es cunctorum benedictio et triumphantium fortitudo, respice propitius ad preces humilitatis nostræ, et hoc vexillum quod bellico usui preparatum est cœlesti benedictione sanctifica, ut contra adversarias et rebelles nationes sit validum, tuo que murrimine circumcœptum, atque in te confidentibus solidamentum' et certa fiducia victoriæ. — Tu es enim Deus qui conteris bella et cœlestis præsidû sperantibus in te præstas auxilium.

divine, qu'il soit terrible aux ennemis du peuple chrétien, et que le Seigneur t'accorde la grâce infinie de traverser sain et sauf et vainqueur la multitude des ennemis cet étendard à la main, pour la gloire et la splendeur de ton nom » (1).

Le pape donna ensuite au duc le baiser de paix en lui disant : « Que la paix soit avec toi. »

Le duc reçut l'étendard, et ayant baisé pieusement les mains du souverain Pontife il se leva, et alla reprendre place à l'endroit qui lui avait été réservé (2).

Ce fut ainsi qu'après s'être publiquement réconcilié avec le pape, Robert Guiscard fut investi du

(1) On disait : Recevoir l'investiture du duché par étendard *per vexillum*.

Accipe vexillum cœlesti benedictione sanctificatum, sitque inimicis populi christiani terribile : et det tibi Dominus gratiam, ut ad ipsius nomen, et honorem cum illo hostium cuneos potentes penetras incolumis.

Deinde dat ei osculum pacis dicens : Pax tibi. Qui accepto vexillo osculatur manus pontificis, surgit et discedit.

(2) *Buffier*, p. 104.

En agissant ainsi avec Robert Guiscard, le pape Nicolas II fut loin de négliger les intérêts du Saint-Siége, dont il était le gardien et le dépositaire. Non-seulement Troia et Bénévent furent restitués au Saint-Siége ; mais Robert Guiscard se déclara en outre, par serment, vassal de l'église romaine, et s'engagea à payer, chaque année, au souverain Pontife, en signe d'hommage, douze deniers, monnaie de Pavie, ainsi que de l'assister en toute occasion urgente, de troupes et d'argent.

titre authentique de duc avec transmission à sa descendance, il retourna ensuite à sa vie agitée de batailles et de victoires; — car pour lui, vivre, c'est combattre. Il va en Calabre fortifier les châteaux et s'assurer la possession de cette contrée d'une manière plus ferme et plus inébranlable encore.

Roger, son frère, auquel il a conféré le titre de capitaine général, bien qu'il ait à peine vingt-deux ans, se signale par la valeur d'un jeune homme, et la prudence d'un vieux général.

Devant cette continuité de combats et de victoires, devant cette unité de force et de volonté qui agit à la fois sur tous les points, les villes sont saisies de frayeur, et se soumettent sans résistance.

La conquête de la Calabre est entièrement terminée, les agresseurs sont devenus conquérants; eux seuls ont changé le sort de l'Italie, et nous allons les voir maintenant guerriers aussi infatigables qu'ils étaient invincibles, entreprendre et réaliser la conquête de la Sicile par l'expulsion des Barbares.

CHAPITRE SECOND.

1059. — 1061.

SOMMAIRE :

Grand accroissement de puissance des Normands.—Le comte Roger débarque près de Messine, à la tête d'un petit nombre de soldats. — Défaite des Sarrasins. — Roger retourne en Calabre. — Benhumen et Bennacler. — Benhumen va trouver le comte Roger en Calabre. — Il lui propose de conquérir la Sicile. — Position des Sarrasins en Sicile. — Méfiance de Robert Guiscard. — Cruautés des Sarrasins envers les chrétiens. — Supplice de plusieurs gentilshommes. — Nicolas Camulia, Jacques de Sacca et Ansaldes de Pactes forment le projet d'aller trouver Roger en Calabre. — Ils font part de cette résolution aux chrétiens de Messine. — Ils traversent le Phare sur une barque.—Discours de Jacques de Sacca à Roger. — Celui-ci reçoit, de la main des envoyés, l'étendard de Messine. — Retour des trois chrétiens en Sicile. — Débarquement de Roger en cette île. — Ses ravages sur la côte. — Combat entre le comte Roger et le gouverneur de Messine. — Mort du gouverneur. — Roger continue ses ravages. — Les Sarrasins viennent offrir le combat aux Normands. — Nouvelle défaite des Barbares. — Les Normands entreprennent le siége de Messine. — Défense désespérée des habitánts. — Le comte Roger abandonne le siège. — Il retourne en Calabre. — Le duc Robert et le comte Roger lèvent une armée considérable et arment une flotte. — Les Sarra-

sins empêchent le passage du Phare. — Projet hardi du comte Roger. — Il débarque en Sicile, avec un très-petit nombre d'hommes, à l'insu de l'ennemi. — Siége de Messine. — Cette ville prise d'assaut. — Un noble sarrasin tue sa sœur pour sauver son honneur. — Étonnement des Barbares en apprenant la prise de Messine. — Le duc Robert rejoint le comte Roger. — Prise de Rametta et de Maniaci. — Siége de Centorbi. — Bataille des Normands et des Sarrasins, près la ville d'Enna. — Grande et belle victoire des Normands.

Tous les événements qui vont se passer ne seront plus des faits stériles, héroïques par leur énergie, mais impuissants par leurs résultats; chaque pas des Normands en Sicile laissera sa trace dans l'avenir; il y aura encore du sang versé, mais ce sera le ciment indestructible de la domination chrétienne sur cette île si longtemps écrasée sous le joug des infidèles. — Les chrétiens normands sont déjà investis par le pape du duché de Sicile; ils doivent le conquérir et s'y établir cette fois en souverains. — Les Grecs, chassés successivement de la Pouille et de la Calabre, sont rentrés en Orient pour assister au triste spectacle de la décadence d'un grand empire. Autour des Normands, tout s'affaiblit et s'éteint; eux seuls grandissent et marchent, portant sans relâche sur

leurs bras bardés de fer le berceau de leurs rois. Au milieu de la destruction des uns, de la décadence des autres, eux seuls sont forts et puissants.

Les deux frères Robert Guiscard et Roger, avaient donc résolu la conquête de la Sicile, mais les victoires de Maniacès, sa marche triomphale dans cette contrée qui cependant avaient abouti à l'expulsion complète des Grecs, le massacre des armées du patrice Étienne, les révoltes apaisées et sans cesse revivantes des Sarrasins, leur montraient qu'il fallait appeler à leur aide, non pas seulement leur épée, mais l'expérience acquise, fruit précieux de tant de combats ; aussi Roger, auquel son frère avait confié le soin de cette importante expédition voulut-il aller reconnaître le pays avant d'y faire une descente générale à la tête de toute son armée. Il s'embarqua avec soixante hommes seulement, passa le détroit, et vint aborder près de Messine (1).

Après avoir touché terre, la petite troupe s'avança avec précaution vers la ville, épiant et observant avec soin sur ce territoire inconnu les inégalités du terrain, les plaines, les vallées,

(1) *Malaterra*, L. II, c. I. — *Chronologia universale*, L. I, c. XVIII, p. 74. — *Burigny*, vol. I, p. 387.

les lieux les plus favorables pour le campement, et ceux où l'on pourrait sans danger établir une embuscade. — C'était le principal but de cette excursion hardie et aventureuse; ce qui n'empêcha pas les Normands de piller et de dévaster les alentours de Messine.

Dès que les Sarrasins eurent aperçu cette poignée d'hommes, errant ainsi dans la campagne et venant comme des corsaires ravager le pays, furieux et indignés à la fois, ils s'élancèrent par milliers à leur rencontre. Aussitôt qu'ils approchèrent, les Normands feignant d'être saisis d'une grande frayeur, attirèrent leurs ennemis loin de la ville, dans les endroits qu'ils avaient observés; ceux-ci se lancèrent à leur poursuite en grand désordre. Lorsque les Barbares se furent engagés dans des ravins, où le nombre, loin d'être un avantage augmentait la confusion, Roger, s'arrêtant tout-à-coup, et faisant volte face, les chargea avec impétuosité — Les Sarrasins, surpris, voulurent se défendre, mais ne purent résister à ce choc soudain et inattendu : alors ils essayèrent de retourner sur leurs pas ; tous les chemins praticables étaient tellement encombrés d'hommes et de che-

raux qu'ils se renversaient les uns les autres avec des cris confus ; un grand nombre fut tué et les Normands poursuivirent jusqu'aux portes de la ville ceux qui étaient parvenus à s'échapper.

Roger emportant avec lui un fort butin, repassa le détroit, charmé de cet heureux prélude à la grande entreprise qu'il avait résolue ; néanmoins, l'opiniâtreté des infidèles, leur constance dans les revers, leurs armées vingt fois détruites et toujours aussi nombreuses eussent opposé de sérieux obstacles aux nouveaux conquérants, malgré la force imposante de l'armée à la tête de laquelle ils pouvaient marcher, si les discussions intestines de leurs ennemis, et leurs sauvages cruautés n'eussent donné lieu à des événements qui vinrent merveilleusement en aide aux projets des chrétiens.

De graves dissentiments s'étaient élevés entre deux seigneurs sarrasins, *Benhumen* ou *Bécumen*, amiral de Sicile, et *Bennacler*, émir parvenu à une telle puissance, que l'on disait des prières publiques en son honneur, ce qui parmi les Sarrasins est considéré comme une des prérogatives de la souveraineté ; (1) leurs querelles et leur haine s'envenimè-

(1) Les écrits arabes nomment Benhumen *Ben al themanh*, et Bennacle

rent à un tel point, que Benhumen tua Bennacler. *Belcam*, comme il est écrit dans les annales de l'histoire de la Sicile et que quelques-uns appellent *Belcanet* ou *Benamet*, était alors vice-roi de la Sicile; il aimait grandement Bennacler et fut très-irrité de sa mort, qu'il ne voulait point laisser sans vengeance; aussi devint-il l'ennemi le plus acharné de Benhumen et chercha-t-il tous les moyens de le perdre dans l'esprit du sultan. — Benhumen, se défiant à la fois du sultan et du vice-roi, redoutant la colère de l'un et l'injustice de l'autre, quitta en toute hâte la Sicile, traversa le détroit qui sépare cette île de la Calabre, et alla secrètement trouver le comte Roger (1). Il demanda avec instance à être admis devant lui, (2) et aussitôt qu'il fut en sa présence, il se prosterna à ses pieds;

Ben al kelabi, mais les auteurs chrétiens de ce siècle disent simplement Benhumen et Bennacler ou Bennecler,

Al novario. Rer. arab. quæ ad hist. sic. spectant collectio, p. 25.

(1) Dans l'accommodement fait entre Roger et son frère Robert Guiscard, Roger reçut une partie de la Calabre avec la ville de Melito, sous le titre de comté.

(2) Quelques historiens dont les recherches et le travail nous ont paru consciencieux, racontent différemment ce fait. Nous n'avons pas entièrement admis cette version, parce qu'elle ne nous a pas semblé suffisamment

mais le comte s'empressa de le relever, et l'exhorta à parler en toute confiance. Le chef sarrasin fit un grand éloge de la valeur des Normands et de leurs exploits; la Sicile, disait-il, devait appartenir à l'empire chrétien, et il était très-facile de la reconquérir, parce que les villes et les châteaux-forts étaient dépourvus de vivres et de munitions, et les Sarrasins inhabiles dans l'art de la guerre; il raconta à Roger ses sujets de ressentiment contre le

appuyée par les écrits contemporains, mais nous croyons néanmoins devoir la constater ici.

Becumen ou Benhumen, après s'être emparé de Syracuse, s'était rendu maître de Catane et avait tué Bennacler, qui en était le gouverneur. Il avait épousé la sœur de *al Kaid ali*, appelé, par les auteurs, Belcamede, seigneur de Castrogiovanni, Girgenti et Castronuovo. Un jour, s'étant pris de querelle avec sa femme, et poussé à la fois par le vin et la colère, il lui fit ouvrir les veines; mais, Ibrahim, fils du premier mari de cette malheureuse, courut chercher des chirurgiens qui arrêtèrent le sang et la rappelèrent à la vie. Le lendemain Benhumen eut regret de ce qu'il avait fait et demanda pardon à sa femme; celle-ci parut oublier un si odieux traitement, et quelque temps après exprima le désir d'aller passer quelques jours près de son frère; Benhumen y consentit, et la fit conduire accompagnée d'esclaves chargés de riches présents. Aussitôt arrivée, cette femme raconta à son frère l'odieux traitement dont elle avait été victime, et déclara qu'elle ne voulait plus retourner auprès de son mari; son frère promit de la conserver auprès de lui, et lorsque Benhumen la fit demander, il se refusa à la lui rendre; alors chacun assembla une armée, Benhumen pour reprendre sa femme, Belcamede pour conserver sa sœur. Il se livra un grand combat près de Castrogiovanni. Après une longue résistance de part et d'autre, Benhumen fut vaincu, et son armée dispersée; aveuglé alors par la colère et le désir de la vengeance, il vint trouver le comte Roger, à Rhegio, et l'encouragea à entreprendre la conquête de la Sicile.

vice-roi, ajoutant que c'était un homme pusillanime et sans aucune science des moyens à employer pour combattre avec avantage ses ennemis.

Le comte Roger, bien qu'il n'eût pas tout lieu de croire à la sincérité des paroles de ce transfuge, l'écouta avec attention. Alors celui-ci entra dans les plus grands détails sur la situation des Sarrasins dans l'île, faisant remarquer les côtés faibles et attaquables avec une sagacité d'esprit et une intelligence raisonnée qui surprirent le prince normand, et lui montrèrent que Benhumen n'était pas un homme sans valeur, dont il fallait dédaigner l'assistance. — Le chef sarrasin, enhardi par l'attention que Roger prêtait à ses paroles, fit voir dans un exposé rapide, combien d'une part les secours étaient difficiles à obtenir, et combien de l'autre les Barbares, sûrs de leur domination, vivaient dans une entière et complète sécurité; en outre n'y avait-il pas en Sicile une grande quantité de chrétiens prêts à venir en aide au comte Roger, et dont pas un ne ferait défaut à la religion de leurs pères, aussitôt qu'ils verraient arriver les Normands, enseignes déployées et agitant dans les airs la bannière du Christ? — Benhumen termina en offrant au comte

son bras et celui de ses partisans à la seule condition de conserver intactes ses possessions.

Benhumen avait cessé de parler et Roger restait plongé dans une profonde réflexion ; il releva lentement la tête, et fixa sur le Sarrasin debout devant lui un regard incisif et interrogateur. Celui-ci comprit l'hésitation de Roger, et prenant l'Alcoran où est écrite la loi du prophète, il l'ouvrit avec les signes de la plus profonde dévotion, étendit ses deux mains sur les deux pages selon la coutume des Mahométans, lorsqu'ils prononçaient un serment, et jura que tout ce qu'il avait dit était vrai et sincère, venu du cœur et non des lèvres, faisant contre lui-même les plus grandes imprécations s'il faillissait à son serment. — L'expression de son visage, l'éclat brillant de ses yeux, l'énergie de ses paroles venaient pour ainsi dire ajouter une nouvelle force à son serment et convaincre le comte de sa sincérité et de sa bonne foi (1).

Lorsque Roger eut fait part à son frère, qui était dans l'intérieur de la Calabre, de son entrevue avec le chef sarrasin, et du traité qu'il allait conclure,

(1) *Fazelle, histoire de Sicile.* — Liv. VII, p. 624.

le duc, toujours en garde contre les trahisons, ne partagea pas une semblable confiance, et, craignant sous ces paroles mielleuses quelque perfidie, il conseilla à Roger de ne point accepter cette entreprise avec la fougue d'un jeune homme hardi et aventureux, mais d'agir, au contraire, avec une grande prudence, afin de ne pas être victime d'une ruse qu'il redoutait.

Un nouvel incident vint affermir Roger dans sa résolution et le déterminer à entreprendre définitivement la conquête de la Sicile.

Les Sarrasins, malgré leurs promesses, écrasaient les malheureux habitants de Messine sous le poids de leur tyrannie et de leur infatigable cruauté : chaque jour, de nouveaux supplices, chaque jour, de nouvelles humiliations. Le gouverneur de la ville ayant conçu quelques soupçons sur des gentilhommes chrétiens qui semblaient appeler de leurs vœux l'arrivée des Normands en Sicile, les fit arrêter au milieu de leur famille, et, sans leur faire connaître seulement l'accusation dont ils étaient l'objet, les fit pendre tous par la gorge à des branches d'arbres, hors de la ville; afin, disait-il, qu'ils puissent

servir d'exemple à leurs frères, et leur ôter le désir d'ourdir par la suite quelque trame secrète (1). Ce fut un deuil général au milieu des chrétiens, lorsque cette nouvelle se répandit dans Messine. — Parmi ceux qui déploraient le plus douloureusement ce cruel état de choses, on distingua surtout trois des citoyens les plus nobles et les plus recommandables appelés Nicolas Camulia, Jacques de Sacca et Ansalde de Pactes. Ils se rendirent le 6 août à l'île de Saint-Jacinthe, hors de la ville, et là ils laissèrent échapper en liberté leur douleur et leur amertume; ce fut entre eux une bien triste conversation, et au milieu des tempêtes de leur cœur agité, ils versaient des larmes abondantes. Leurs yeux humides et gonflés se tournèrent vers la cité; en considérant cette patrie si illustre et si chère, et les maux sans nombre qui pesaient sur elle, ils éclataient en sanglots; ce qu'ils déploraient avec le plus de violence, c'était la gloire de Messine, leur

(1) *Fazelle*, L. VI, f° 626,

I capitani della cetta havendo a sospetto alcuni gentil huomini cristiani che parevano inchinati a favorir la fazion normanna, gli fecero appiccar per la gola, accioche essi non havessero a macchinar qualche cosa nuova, e gli altri per questo esempio temendo della propria vita s'attendessero a viver quietamente.

bien-aimée, et ses nombreux priviléges, acquis au prix de tant de sang; car cette gloire était éteinte, ses priviléges violés et perdus (1). Tous trois, cherchaient un remède à de si cruelles souffrances, lorsque Nicolas Camulia, se levant tout-à-coup, rompit le premier ce morne silence par les paroles suivantes :

« Jacques et Ansalde, mes amis, mes frères, les choses que je vais vous confier me sont sans nul doute inspirées par la volonté divine; car c'est à l'instant seulement qu'elles sont entrées dans ma pensée : soyez joyeux! aujourd'hui une voie nous est ouverte pour fuir ces douleurs; la grâce divine pleut sur nous! (2) Soyez joyeux, car aujourd'hui, Dieu, dans sa toute-puissance, a jeté un regard sur ses indignes serviteurs; il a pris pitié de notre patrie, il a écouté nos voix, nos

(1) *Brevis historia lib. Mess. a Serrac.* — *Mur.* t. VI, f. 613.
Diversa discuterent, et fluctuantis animi procellas fugandi gratiâ non sine lacrymarum profluxu plura subloquia facerent, versis oculis ad ipsam civitatem, et patriam nobilissimam considerantes, atque in quanta infortunia ipsa civitas esset devoluta, amaris singultibus conquerebantur.

(2) Lœtamini, quoniam hodie nobis aperta via est ad has fugiendas œrumnas : pluit super nos gratia divina.

gémissements et nos prières! — N'avons-nous pas appris que le comte normand Roger, et Robert, duc d'Apulie, étaient arrivés avec notre saint Père le pape, dans la ville de Melito, en Calabre, et que le comte était un noble capitaine, jeune par ses années, mais mûri par son expérience dans l'art de commander, et montrant le zèle le plus grand et le plus pieux pour le service du Seigneur? Approchons-nous de lui en toute confiance, travaillons à lui livrer l'île de la Sicile entière. Quelque périlleuse que soit cette mission, chargeons-en nos épaules pour la foi chrétienne et la liberté de notre patrie (1); afin d'accomplir pieusement ce saint devoir, méprisons la mort, n'épargnons aucune peine, et exposons au feu, s'il le faut, les biens de la terre et tous nos chers enfants. — Ouvrez-moi vos cœurs, mes nobles amis, et si vous trouvez un expédient meilleur, confiez-m'en l'exécution ; ce que vous aurez dit, je le promets, sera religieusement accompli. »

Aussitôt que Nicolas Camulia eut cessé de parler,

(1) Hoc onus fideliter humeris nostris imponamus pro fide christiana, pro patria, et totius Siciliæ libertate assequenda.

ses deux amis, Sacca et Pactes, se jetèrent ensemble à son cou et l'embrassèrent avec de grandes démonstrations de joie; puis, d'un commun accord, tous deux répondirent :

« Bien-aimé frère, nous sommes convaincus que cette pensée est émanée de Dieu; aussi d'abord nous lui rendons grâce, puis ensuite à toi, estimable frère; nous approuvons ton projet sacré, et tous nous désirons avec ardeur mourir pour la patrie, la foi, la liberté commune. »

Alors tous trois se mirent à réfléchir et à discourir ensemble sur les moyens qui devaient être employés.

Ainsi ils retournèrent à Messine, animés par cette secrète pensée de délivrance. Ils marchaient le cœur rempli de joie; et ce ne fut plus avec des larmes qu'ils s'arrêtèrent à considérer les corps de leurs compagnons suspendus aux branches des arbres, et auxquels il ne leur avait pas été permis de donner une sépulture chrétienne. —La nuit était alors presque venue, et les derniers rayons du soleil couchant rougissaient à peine l'horizon; ils s'agenouillèrent tous trois pieusement dans ce lieu de supplice et de mort, et récitèrent des prières; puis ils

Christ languit expirante dans cette contrée, sous la tyrannie des Maures impies dont le pouvoir criminel nous a écrasés de tant de misères, de calamités et de douleurs ! Je n'ose te raconter ici toutes nos souffrances : mon discours te paraîtrait trop diffus et te causerait trop d'ennui. — Viens à notre secours, aide-nous de ton bras et de ton épée. Voilà ce qui nous amène. Messine t'appelle, Messine t'a choisi pour le rédempteur de sa liberté, Messine veut mourir sous ton empire, afin que ta victoire proclame le triomphe de la foi. Lève-toi pour nous secourir ; lève-toi ! lève-toi, comte chrétien, et prends les armes ! Messine, le cœur rempli de joie, attend ton arrivée ; tout le peuple fidèle te demande, brûlant d'impatience, parce que, guidé par toi, il secouera le joug cruel des Barbares, et en délivrera toute la Sicile. Dans notre ville, sache-le, repose la grandeur, la force de l'île entière ; afin que tu obtiennes la victoire, les habitants font le serment unanime d'employer toute leur énergie, toutes leurs ressources, de verser sans regret tout leur sang avec leur vie pour le service de Dieu, la propagation de la foi et l'augmentation de ton empire. La vieille cité te recon-

cause de leur venue, promettant de prêter grande attention à leurs paroles.

Ceux-ci étaient tellement émus qu'ils restèrent quelques instants silencieux et ne purent retenir leurs larmes. Le comte en fut grandement touché, bien plus que s'ils eussent prononcé de longs discours.

« Qui que vous soyez, leur dit-il, hommes de bien, mes frères, ému par vos larmes, je ne puis m'empêcher de compatir à vos malheurs, et je m'offre à vous pour les consoler et y porter remède; retenez vos pleurs, épargnez-vous vous-mêmes, et ne perdez pas en sanglots un temps précieux peut-être. »

Alors Jacques de Sacca, le plus grand par sa piété, le plus distingué par son éloquence, expliqua ainsi leur mission.

« Guerrier invincible, nous sommes envoyés vers toi par la ville de Messine, pleine de foi en ton courage. — Messine, l'ancienne Messine te supplie de lui porter secours. Ainsi que tous le savent, cette pauvre ville, de même que toute la Sicile, appartient aux infidèles; et, chose plus terrible encore, depuis deux cent trente ans la foi du

Christ languit expirante dans cette contrée, sous la tyrannie des Maures impies dont le pouvoir criminel nous a écrasés de tant de misères, de calamités et de douleurs! Je n'ose te raconter ici toutes nos souffrances : mon discours te paraîtrait trop diffus et te causerait trop d'ennui. — Viens à notre secours, aide-nous de ton bras et de ton épée. Voilà ce qui nous amène. Messine t'appelle, Messine t'a choisi pour le rédempteur de sa liberté, Messine veut mourir sous ton empire, afin que ta victoire proclame le triomphe de la foi. Lève-toi pour nous secourir; lève-toi! lève-toi, comte chrétien, et prends les armes! Messine, le cœur rempli de joie, attend ton arrivée; tout le peuple fidèle te demande, brûlant d'impatience, parce que, guidé par toi, il secouera le joug cruel des Barbares, et en délivrera toute la Sicile. Dans notre ville, sache-le, repose la grandeur, la force de l'île entière; afin que tu obtiennes la victoire, les habitants font le serment unanime d'employer toute leur énergie, toutes leurs ressources, de verser sans regret tout leur sang avec leur vie pour le service de Dieu, la propagation de la foi et l'augmentation de ton empire. La vieille cité te recon-

cause de leur venue, promettant de prêter grande attention à leurs paroles.

Ceux-ci étaient tellement émus qu'ils restèrent quelques instants silencieux et ne purent retenir leurs larmes. Le comte en fut grandement touché, bien plus que s'ils eussent prononcé de longs discours.

« Qui que vous soyez, leur dit-il, hommes de bien, mes frères, ému par vos larmes, je ne puis m'empêcher de compatir à vos malheurs, et je m'offre à vous pour les consoler et y porter remède; retenez vos pleurs, épargnez-vous vous-mêmes, et ne perdez pas en sanglots un temps précieux peut-être. »

Alors Jacques de Sacca, le plus grand par sa piété, le plus distingué par son éloquence, expliqua ainsi leur mission.

« Guerrier invincible, nous sommes envoyés vers toi par la ville de Messine, pleine de foi en ton courage. — Messine, l'ancienne Messine te supplie de lui porter secours. Ainsi que tous le savent, cette pauvre ville, de même que toute la Sicile, appartient aux infidèles; et, chose plus terrible encore, depuis deux cent trente ans la foi du

Christ languit expirante dans cette contrée, sous la tyrannie des Maures impies dont le pouvoir criminel nous a écrasés de tant de misères, de calamités et de douleurs! Je n'ose te raconter ici toutes nos souffrances : mon discours te paraîtrait trop diffus et te causerait trop d'ennui. — Viens à notre secours, aide-nous de ton bras et de ton épée. Voilà ce qui nous amène. Messine t'appelle, Messine t'a choisi pour le rédempteur de sa liberté, Messine veut mourir sous ton empire, afin que ta victoire proclame le triomphe de la foi. Lève-toi pour nous secourir; lève-toi! lève-toi, comte chrétien, et prends les armes! Messine, le cœur rempli de joie, attend ton arrivée; tout le peuple fidèle te demande, brûlant d'impatience, parce que, guidé par toi, il secouera le joug cruel des Barbares, et en délivrera toute la Sicile. Dans notre ville, sache-le, repose la grandeur, la force de l'île entière; afin que tu obtiennes la victoire, les habitants font le serment unanime d'employer toute leur énergie, toutes leurs ressources, de verser sans regret tout leur sang avec leur vie pour le service de Dieu, la propagation de la foi et l'augmentation de ton empire. La vieille cité te recon-

naît dès aujourd'hui pour son nouveau, son seul maître, toi, mais aucun autre. Revêts-toi donc de cette toute-puissance et de cette royauté. — Au nom de Messine, dont nous sommes les envoyés, et en signe de respect et d'obéissance, nous nous prosternons à tes pieds. »

Le comte Roger ne les laissa point s'agenouiller; et ce ne fut qu'à regret qu'il leur permit de baiser sa main.

Jacques de Sacca reprit aussitôt la parole, et d'une voix animée termina ainsi, en agitant entre ses mains une bannière sur laquelle étaient brodées les armes de Messine :

« Et si toutes nos misères et toutes nos souffrances ne t'engagent pas suffisamment à rendre la liberté à la Sicile, que cette bannière sacrée du Rédempteur du genre humain fasse quelque impression sur ton cœur, que cette croix, sur laquelle est attachée notre sauveur à tous, remue tes entrailles, excite ta pitié. Sache, vaillant capitaine, que cette croix sacrée est l'écusson glorieux de Messine : elle nous fut donnée par l'ancien empereur invincible de Thessalonie, pour prix des services importants que nous lui avions

rendus. — Viens à nous, afin que la foi du Christ, un instant abattue et souillée par la barbarie, renaisse sous ton bras victorieux (1). »

La voix de Sacca était tellement émue et tremblante, qu'il put à peine prononcer ces dernières paroles.

Roger, dont le visage exprimait l'humanité et la joie, lui répondit aussitôt :

« Que votre arrivée soit heureuse. Nous avons écouté avec un cœur affectueux la mission dont vous êtes chargés : les misères, les douleurs, les calamités de la Sicile avaient souvent frappé nos oreilles, et depuis longtemps déjà elles ont remué nos entrailles. Si ces choses viennent de Dieu, Dieu sera avec nous, et notre bras sera victorieux pour chasser violemment ces ennemis si terribles de la foi chrétienne, bien loin du lieu où elle réside. »

Après ce peu de mots, le comte inscrivit le nom

(1) Le discours de Jacques de Sacca est relaté en entier dans la chronique d'Étienne Baluze, sur la délivrance de Messine ; il nous a paru digne d'être rapporté ici dans ses principales sorties.

Brevis historia liberationis Messanæ a clarissimo viro Stefano Baluzio. — *Muratori*, T. VI, f° 613. B. B. Naples. Voir pour le texte latin les notes à la fin du volume, n. II.

des trois envoyés et se rendit auprès du souverain Pontife ; il rapporta à sa sainteté en présence de six cardinaux, ce qui venait de se passer, et fit connaître sa volonté de diriger une flotte et des troupes vers la Sicile, pour la conquérir au nom de la religion.

« Comte Roger, fils béni, lui dit le saint Pontife, dont le cœur était inondé de joie, puisse être avec toi le Seigneur créateur de toutes choses, puisse-t-il illuminer ton esprit et te juger digne d'être sanctifié par la bénédiction divine. C'est une noble pensée de vouloir chasser cette secte ennemie de la foi catholique, et délivrer d'un joug si néfaste cette Sicile, souillée depuis tant d'années par l'impiété des Barbares. Pour remplir une si noble mission, tu obtiendras de moi tout ce que tu demanderas. Que le Dieu tout clément et tout-puissant soit avec toi : et avec la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit, marche d'un pied heureux et rapide. — Je ne te fais qu'une seule demande : lorsque, victorieux sur tes ennemis, tu auras la domination de l'île, montre-toi toujours, quelle que soit ta puissance, obéissant à Dieu ; et du fruit de ta victoire fais

trois parts : la première, destinée à élever des églises, la seconde, pour les soldats qui auront combattu sous tes ordres, et la troisième enfin, pour toi (1). Ayant accompli ces choses, moi, souverain Pontife, je te bénirai, et le Seigneur sera avec toi dans toutes les voies où tu marcheras. »

Roger s'agenouilla pieusement, et, faisant le signe de la croix, il répondit : Je le jure. — Puis il se rendit de nouveau auprès des envoyés de la ville de Messine.

« Chrétiens, mes frères, leur dit-il aussitôt qu'il les eut aperçus, je viens d'obtenir la sanction du souverain Pontife pour conquérir la Sicile. Soyez sûrs que, d'ici à peu de jours, je me dirigerai vers cette contrée avec mes troupes et mes vaisseaux. Assemblez nos frères, apprenez-leur ce qui a été résolu pour leur délivrance, et confiez-vous en moi et en ma bonne foi. Je vous recommande sur toutes choses, de marquer vos maisons du signe de la croix, afin de vous garantir, vous,

(1) *Brevis hist. lib. Mess.*

... Tres efficias portiones : partem unam in extruendis ecclesiis et hospitalibus, alteram militibus qui tecum in hac expeditione prœliabuntur, munificenter impertias, tertiam vero tuæ necessitati subministres.

vos biens et votre famille, de la violence des soldats. Dans huit jours, réunissez toutes vos forces, appelez à votre aide toute votre énergie, et tandis que vous combattrez valeureusement à l'intérieur ; nous à l'extérieur, avec des instruments de guerre, nous obtiendrons facilement la victoire. »

Les envoyés laissèrent échapper à la fois un cri de joie et de triomphe. Leurs visages, où se peignait tout-à-l'heure l'inquiétude de l'attente, rayonnaient d'une sainte allégresse.

« Compte sur nous, capitaine vaillant, s'écrièrent-ils, compte sur les chrétiens que tu viens délivrer, prends en tes mains la sainte bannière, qu'elle marche avec toi au combat, qu'elle te conduise partout victorieux ; et de ta propre main tu rendras à notre ville cette croix protectrice de la cité. »

Cet incident écarta les soupçons qui pouvaient rester encore dans l'esprit de Robert et de Roger ; ce que les messagers chrétiens avaient dit sur la position des Barbares, sur leur sécurité jointe à une ignorance complète de l'art de la guerre et surtout sur la difficulté d'obtenir

promptement de nouveaux secours d'Afrique, se rapportait en tous points aux paroles du chef sarrasin. Le moindre retard devenait une faute grave et enlevait la plus belle occasion qui pût jamais se rencontrer, de s'emparer de Messine. Aussi le comte, sans attendre que le duc son frère lui envoyât un renfort de troupes, ce qui entraînait une grande perte de temps, passa en Sicile la semaine de devant le carême. *Malaterra* et plusieurs autres historiens rapportent qu'il n'avait avec lui, lorsqu'il débarqua que 360 hommes. — Deux raisons l'engageaient à s'aventurer avec une aussi faible troupe. D'abord les chrétiens de Sicile, dans lesquels il espérait grandement; ensuite le pays qu'il avait à parcourir en entrant par le côté de l'île, qui fait face à Reggio, et sur lequel un petit nombre de soldats, habilement disposés, pouvait faire face à un grand nombre. —En effet, ce terrain coupé par des ravins, des petites montagnes et des bouquets de bois touffus, devait admirablement servir ses projets de ruse et d'embuscade; et puis enfin les Normands étaient habitués à faire de grandes choses avec un petit nombre de soldats, à ne jamais calculer leurs forces et à ne compter que sur leur valeur. Après

avoir campé sa petite armée dans un lieu appelé le Forno, non loin de Mili, Roger commença à dévaster les plaines environnantes afin de jeter la terreur parmi les habitants ; et, prenant avec lui quelques-uns des siens, il continua à reconnaître le pays en se dirigeant du côté de Messine.

Le gouverneur de cette ville était un frère de Bennacler, tué par Benhumen. Ayant appris l'arrivée de Roger et les ravages qu'il exerçait tout le long de la côte, il résolut d'en tirer une éclatante vengeance, et sortit la nuit de Messine avec un fort détachement pour aller à la rencontre du capitaine normand et le surprendre s'il était possible. — Les deux troupes ne tardèrent pas à se rencontrer ; c'était dans un endroit où la route tournait sur le flanc d'une montagne. Bennacler aperçut le premier les Normands. Alors il recommanda à ses soldats le plus profond silence, et leur ordonna de s'étendre des deux côtés de la route et de se coucher à terre au milieu des buissons, afin de ne point être aperçus ; puis voyant le chef, qui sans nul doute, devait être le comte Roger, marcher avec confiance à quelque distance de sa troupe, suivi seulement

de son écuyer, il se mit lui-même en embuscade pour le tuer plus sûrement.

Roger approchait du lieu où se tenait caché le gouverneur de Messine, lorsque la lune, par un hasard imprévu, se dégageant des nuages qui l'obscurcissaient, laissa tomber ses rayons sur l'armure du Sarrasin. Le comte, aussitôt qu'il l'eut aperçu, n'écoutant que son courage et sans se donner le temps de demander à son écuyer d'autres armes que son épée et son bouclier, lança son cheval en avant; d'un seul bond le cheval franchit la route et Roger et le gouverneur de Messine se trouvèrent en face l'un de l'autre; — celui-ci lâcha aussitôt les deux rênes de son cheval, et se dressant de toute sa hauteur sur ses étriers, il prit à deux mains la masse d'armes qui était pendue à l'arçon de sa selle, et la faisant tourner deux fois en l'air, en déchargea un effroyable coup sur la tête de Roger; le comte se couvrit tout entier de son bouclier, mais quelque bien trempé qu'en fût l'acier, le coup avait été si rude qu'il vola en éclats. Roger laissa retomber le long de son corps son bras engourdi par la violence du choc, et avant que le Sarrasin pût se remettre en défense, il lui fendit la tête de son épée tranchante.

Les soldats du comte accourus à son secours, se précipitèrent avec fureur sur les Sarrasins qui bordaient les deux côtés de la route ; ceux-ci forcés de se défendre au lieu d'attaquer, saisis de frayeur à la vue de leur chef étendu à terre, prirent la fuite en désordre à travers la campagne, les uns abandonnant leurs chevaux, les autres leurs armes.

Le comte dédaigna de les poursuivre et ayant avec lui Benhumen, il continua de ravager le pays jusqu'à Rametta, ville éloignée de douze milles seulement de Messine. Il pillait tout ce qui se trouvait sur son passage, brûlant les édifices et les maisons, incendiant les moissons naissantes ; ensuite il revint à son campement, dans le but de faire passer à Reggio dès le lendemain plusieurs vaisseaux chargés de butin — Il diminuait encore ainsi le petit nombre des siens ; mais il espérait pouvoir attendre sans combats importants le secours que son frère ne devait pas tarder à lui envoyer, et savait du reste les Sarrasins frappés de terreur par le bruit des exploits que les guerriers normands avaient accomplis en Pouille et en Calabre.

C'était en effet chose surprenante de voir les Normands parcourir ainsi librement tout le pays

environnant Messine et ces terres sur lesquelles les Sarrasins, quelques jours avant, dominaient seuls en maîtres. Les habitants fuyaient pour ainsi dire sans résistancer tant ces valeureux guerriers avaient jeté dans l'esprit de leurs ennemis, de crainte et de stupeur, avant même qu'ils ne fussent arrivés dans l'île. La mort du gouverneur de Messine augmenta encore la consternation générale, et les chrétiens renfermés dans la ville, attendaient avec impatience le jour fixé pour l'assaut.

Cependant les Sarrasins avaient eu la nouvelle du chargement des vaisseaux qui devaient retourner à Reggio, et persuadés qu'un bon nombre de soldats seraient partis pour conduire le butin , ils résolurent de ne pas laisser échapper cette occasion d'attaquer avec plus de sûreté le reste de l'armée ; la terreur involontaire qu'ils éprouvaient devant les armes toujours victorieuses des Normands, s'était changée en une fureur aveugle et désespérée; ils réunirent toutes leurs forces, appelèrent à eux les garnisons des villes environnantes, et résolus à exterminer leurs ennemis jusqu'au dernier ils se firent voir en pleine campagne, s'avançant en bon ordre vers

le lieu où Roger avait établi son campement (1). Fort heureusement, vers le matin, un vent contraire assez violent s'étant levé, l'embarquement ne put avoir lieu et le comte, instruit par des transfuges de la résolution des Barbares, s'apprêta à les recevoir vigoureusement ; il envoya en embuscade dans un ravin bordé de tous côtés par une forêt d'énormes cactus, son neveu Serlon, fils du brave Serlon, frère de Roger, en le faisant accompagner par les soldats les plus aguerris et les plus déterminés. Serlon avait reçu l'ordre, de couper aux Sarrasins toute retraite, aussitôt que ceux-ci se seraient engagés imprudemment dans la campagne, mais d'attendre pour prendre l'offensive que l'ennemi revînt sur ses pas ; ayant ainsi tout disposé avec sagesse et prudence, le comte ranima par ses paroles l'énergie de ses soldats,

(1) *Malaterra*, L. II. — *Caput* V. — p. 561.

Porro Messanenses putantes jam, quibusdam naves ingressis, se illos, quasi semi partitos posse facilius occupare, equitatu et peditatu omnes urbe egressi, invadere vadunt. Verum quia ventus contrarius erat, nullus armatorum naves intraverat. Comes vero cognoscentes eos versum se adventare, Serlonem nepotem suum, videlicet Serlonis fratris sui filium ne si fugere, sicut et fecerunt, vellent, liberius possent, sic præmissum, ipse velocius subsecutus dum fugere nituntur, ita intercepit, ut vix ex tanta multitudine evaserit.

Pour les détails de ce combat, voir : *Fazelle*, liv. VII. f° 629.—*Buffier*, p. 151, et *l'Anonyme*, hist. de Sicile.

leur recommanda de se couvrir de leurs plus fortes cuirasses, de s'armer de leur meilleure épée ; et afin de doubler la confiance des Barbares, il attendit.

Ce que Roger avait prévu arriva ; les Sarrasins l'attaquèrent avec impétuosité ; mais le lieu où il avait placé son camp était si habilement choisi, que ses ennemis ne pouvaient profiter contre lui du grand avantage de leur nombre. Le rusé chef normand les força à se fatiguer par des marches et des développements inutiles ; et cédant peu à peu du terrain, il les laissa entrer dans son camp, certain que par leur ignorance de l'art de la guerre et leur excessive confiance en eux-mêmes, ils ne manqueraient pas de se mettre en désordre. Lorsque ceux-ci, assurés de la victoire, vis-à-vis une si petite poignée d'hommes, se furent engagés sans crainte, alors le comte Roger, agita en l'air sa grande et large épée, donna lui-même le signal de l'attaque, et abaissant la visière de son casque, se rua le premier sur l'ennemi.

En parcourant cette période de combats successifs, le fait suivant est curieux à signaler, que les Sarrasins

ne sûrent ou ne pûrent jamais se garantir contre la manière de combattre de leurs ennemis ; les embuscades continuelles dans lesquelles ils tombaient, les mêmes ruses de guerre dont ils étaient sans cesse les victimes, leur confiance toujours trompée, leurs prévisions détruites ne les instruisaient pas pour ainsi dire malgré eux, à force de revers et de désastres.

Pendant quelque temps, ils résistèrent aux Normands ; mais leurs bataillons en désordre combattant sans règle et sans union ne pouvaient rien contre des ennemis qui marchaient tellement serrés les uns contre les autres qu'on eût dit un mur de fer ; peu à peu ils perdirent du terrain et rétrogradèrent; alors Serlon sortit de son embuscade avec les siens, entourant comme d'un réseau les derrières de l'ennemi. — Ceux-ci s'arrêtèrent épouvantés, ne sachant de quel côté se tourner, contre qui se défendre ou qui attaquer, se voyant frappés à la fois par devant et par derrière. De toute part la mort les entourait sans refuge et sans merci ; aussi ce fut une boucherie plutôt qu'une bataille ; les hommes qui formaient tout-à-l'heure ces légions si fières et si nombreuses, tombaient comme les pierres d'un mur que la main d'un géant eût renversé.

Quand les Normands furent las de carnage, ils laissèrent échapper le reste de leurs ennemis. Les habitants de Messine en voyant arriver à eux ce débris mutilé et sanglant de leur dernière armée, furent plongés dans la douleur et dans la plus affreuse des consternations. Les chants victorieux s'éteignirent sur leurs lèvres tremblantes et se changèrent en gémissements. — Partout les larmes, partout le deuil.

Si Roger eût profité de sa victoire pour marcher sur Messine et prendre cette ville d'assaut, il n'eût trouvé aucune résistance, tant le deuil était général; et secondé par les chrétiens qui eussent pris les armes à l'intérieur, les portes se fussent pour ainsi dire ouvertes d'elles-mêmes à son approche.

Mais, soit qu'il ne comptât pas suffisamment sur le secours des chrétiens enfermés dans Messine, soit qu'il n'appréciât pas à sa juste valeur l'immense résultat de sa victoire, ou qu'il pensât pouvoir sans danger retarder le siége jusqu'au surlendemain afin de donner à ses soldats un repos nécessaire, il retourna au lieu de son campement et fit savoir au duc, le bon état de ses affaires en lui demandant

de lui envoyer en toute hâte de nouvelles troupes.

Robert Guiscard, enchanté des heureux commencements de cette entreprise, s'empressa d'envoyer au comte tous les Normands et les Lombards qu'il avait auprès de lui.

Roger, aussitôt qu'il eut reçu ce renfort, sachant par expérience que Messine était la clé de toute la Sicile, établit son camp le plus près qu'il put de la ville, non loin du rivage (1), et s'apprêta à en commencer vigoureusement le siége; mais l'imminence du danger avait ranimé les Sarrasins, un instant plongés dans la désolation; le désespoir, ce suprême conseiller de la terreur avait armé tous les bras, ceux des femmes, des enfants et des vieillards; tous semblaient avoir retrempé leur énergie dans le sang de leurs compagnons massacrés, tous entouraient les murailles, jetant sur les assiégeants des pierres et de l'huile bouillante; leur résistance était acharnée. Aussi, malgré le nouveau renfort venu de Calabre le comte vit clairement

(1) Fazelle, liv. VII, dit: Sur cet abaissement du rivage que l'on appelle aujourd'hui *San-Rimieri*.

que ses troupes n'étaient pas assez nombreuses pour enlever la ville d'assaut, et craignant d'un côté de s'exposer à une irruption des Barbares qui pourraient venir des autres villes; de l'autre, ne voulant pas, par une tentative qui échouerait peut-être, rendre la confiance aux Sarrasins et nuire à la réputation de victoires incontestées que s'étaient acquise les Normands, il leva prudemment le siége, et retourna à Reggio rassembler pour cette grave entreprise des forces plus imposantes.

En passant le détroit, il fut assailli par une tempête si violente, qu'il faillit périr avec tous les vaisseaux chargés de butin qui l'accompagnaient; mais après avoir lutté pendant plusieurs heures contre une mer furieuse, il parvint à aborder à Reggio (1).

Aussitôt qu'il fut arrivé, le comte fit des préparatifs pour une nouvelle expédition; Robert Guiscard vint le trouver avec un corps considérable de cava-

(1) Quelques historiens veulent toujours mêler le merveilleux à la réalité, et racontent que, pendant la tempête, le comte Roger, voyant ses vaisseaux perdus, fit vœu d'employer tout son butin à rebâtir l'église de Saint-Antoine, près de Reggio, s'il parvenait à passer le détroit sans danger. A peine avait-il fini sa prière, disent-ils, que la mer se calma, et le passage devint très-aisé; ce qui fut regardé comme un effet miraculeux de la protection de S. Antoine.

lerie. L'armée navale reçut ordre d'aller le rejoindre au plus vite. L'intention de Robert et de Roger était de faire sur les côtes de la Sicile un déploiement de forces qui devait surprendre les Sarrasins, habitués à ne les voir jamais arriver qu'en petit nombre.

Pendant ce temps, Belcam, vice-roi de Sicile, ayant reçu la nouvelle de l'armement des Normands envoya stationner devant Messine la flotte qu'il avait à Palerme, avec ordre de garder le phare et d'empêcher le débarquement, tandis qu'il réunissait par terre toutes les forces dont il pouvait disposer, et prémunissait les villes importantes de la Sicile contre les chances d'un siége. Lui-même, à la tête de nombreux cavaliers, arriva à Messine et disposa ses troupes de manière à recevoir vigoureusement l'ennemi dans le cas où le débarquement auquel il voulait s'opposer parviendrait à s'effectuer.

Aussi lorsque le duc Robert et le comte Roger arrivèrent, ils trouvèrent devant eux la flotte des Sarrasins, qui était beaucoup plus considérable que la leur, et comprenant combien leur désavan-

tage était réel, tant par l'infériorité de leur nombre que par la nature de leur position, ils ne tentèrent pas de forcer le passage (1). — Plusieurs jours se passèrent sans que les Normands pussent trouver une occasion favorable pour franchir cette ligne redoutable d'ennemis. Le duc Robert, dont l'âge avait mûri le courage par les conseils de l'expérience, supportait patiemment ce retard apporté à ses projets, ne doutant pas qu'une circonstance imprévue venant des ennemis ou du hasard, changerait cet état de choses; mais Roger, s'indignait d'une si longue attente, et rougissait de voir la flotte des Sarrasins tenir ainsi immobile l'armée normande. Son orgueil et son courage étaient à la fois humiliés; tout-à-coup une pensée d'une audace étrange et singulière lui traversa l'esprit. Quelque dangereux que fût ce projet,

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. VIII. f° 561.
Belcamen vero almiraldus Siciliæ audiens expeditionem versus Siciliam apparari, naves quos Cattos appellant, quæ hostium transitum impediant, a Panormo in Pharum mittens per aliquot dies hostes transire impediunt. Nam quamvis noster navalis exercitus plurimus esset, eorum tamen amplior et fortioribus navibus erat. — Nostri denique tantum modo abundantior Germandos et Galeas, Sicilienses vero Cattos, et Golafros et Dormundos, sed et diversæ fabricæ naves habebant.

quelques douteuses qu'en fussent les chances de réussite, comptant sur la protection de Dieu, et sur son épée, il s'y arrêta résolument.

Il se rendit immédiatement auprès de son frère et lui recommanda d'avoir grand soin de demeurer en ordre de bataille avec le gros de son armée en vue de la flotte ennemie, pour la tenir attentive de son côté ; tandis que lui, prenant un détachement composé des hommes les plus vaillants et les plus déterminés, pousserait jusqu'à Reggio, et dans l'ombre de la nuit traverserait le détroit à l'insu des Sarrasins pour aller surprendre la ville de Messine, qui sans nul doute se croyait en sûreté et hors de tout danger tant que la flotte du vice-roi garderait le passage du phare.

Robert ne put s'empêcher d'applaudir à un projet si beau et si hardi ; mais il s'y refusa, ne voulant pas exposer son frère à un semblable péril, et préférant la vie de Roger à toute conquête (1). Le comte arrêta promptement l'indécision du duc, en lui rappelant ce qu'il avait fait lui-même, les

(1) *Malaterra*, lib. II, cap. X.
Duce vero, timore amittendi fratrem, hoc negante et dicente se nil per fratris mortem lucrari velle, sed potius fratris vitam omni lucro præponere.

aûts faits de leur aîné Guillaume et les grands
oups d'épée que les fils de Tancrède avaient tou-
ıurs frappé ; ne portait-il pas le même nom, n'avait-
pas le même sang dans les veines ? son cœur se sen-
ıit aussi vaillant que l'était le leur, son bras aussi
ɔrt et sa foi en Dieu aussi grande.

« Va donc, mon noble frère, mon hardi Roger,
ıi dit le duc, dont les yeux étaient mouillés de
ırmes, va, puisqu'il m'est impossible de te rete-
ıir. Un grand cœur peut seul concevoir une aussi
rande pensée, et que celui qui veille sur tous t'aide
t te conduise ! »

Les deux frères s'embrassèrent, et le jeune comte
lla tout préparer pour que son expédition eût lieu
a nuit suivante.

Les projets les plus hardis, les plus aventureux
ont presque toujours ceux qui réussissent le plus
ûrement, en raison même de leur excessive har-
liesse et de leur apparente impossibilité. Aussi ce que
e comte avait prévu arriva ; — la flotte des Sarrasins
:oncentra toute son attention et toute sa surveil-
lance sur l'armée de Robert Guiscard, qui avait
eu soin de la tenir la nuit entière en alerte par di-
vers mouvements exécutés sur des points opposés.

Pendant ce temps, Roger traversait le détroit impunément et prenait terre à deux milles de distance de Messine, dans un lieu appelé *le Monastère*, ayant avec lui un bon nombre de soldats d'élite choisis parmi les plus audacieux ; il fit débarquer en silence ses hommes, ses provisions, ses machines et tous ses instruments de guerre; puis il renvoya les navires afin qu'aucun des siens ne pût avoir l'espérance de s'y réfugier (1), et que tous fussent bien décidés à vaincre ou à mourir.

Lorsque toute sa troupe fut réunie, Roger, tenant dans ses mains les enseignes de la Sainte-Croix de Messine, s'écria :

« Hommes courageux, guerriers d'une vaillance et d'une foi à toute épreuve, s'il en est entre vous qui soient attachés au nom de Roger, qu'ils le montrent en combattant aujourd'hui ! La victoire est entre nos mains ; Dieu est avec nous, car notre cause est sacrée. Nous sommes tous les soldats du Christ, voici la croix sainte ; elle seule est à notre tête, suivez-la,

(1) *Malaterra*, lib. II. caput. X.
Naves remittens ne forte aliquis suorum ad illas refugeret. Malaterra ajoute qu'il n'avait avec lui que trois cents soldats. *Ipse comes cum trecentis militibus subsecutus.*

espérez fermement en elle, car c'est en elle seule que reposent vraiment notre salut et notre victoire. »

Et alors, les yeux levés au ciel et s'agenouillant devant tous, il prononça avec vénération la prière suivante :

« O Seigneur Jésus, rédempteur du monde, toi qui ne méprises pas les prières du pauvre, écoute, je t'en supplie, celle de ton indigne serviteur, et accorde-lui d'obtenir la victoire pour ta foi, et d'élever dans la cité de Messine cette croix, enseigne sacrée que je tiens dans mes mains, et sur laquelle, pour la rédemption du genre humain, tu as voulu être cloué et mourir. »

Tous les Normands avaient écouté à mains jointes la prière de leur chef; quand elle fut terminée, ils se relevèrent et s'écrièrent d'une seule et même voix : A Messine ! A Messine!

Le comte, sans perdre de temps dans la crainte que son stratagème ne fût découvert par les ennemis qui gardaient la côte, marcha droit à Messine et l'assiégea du côté qui regarde le midi. Il avait une telle foi en Dieu dont il vengeait les outrages et les injures, une telle confiance en ses soldats, avec lesquels marchait toujours la victoire, qu'il ne regarda pas

un seul instant comme douteuse la réussite de ce siége. Bien que la place fût dépourvue de ses plus intrépides défenseurs (car un grand nombre avait été rejoindre la flotte), les habitants s'apprêtèrent cependant à se défendre vigoureusement.—Aussitôt que le signal de l'attaque fut donné par Roger, on vit les assiégés accourir sur les murailles. Comme la première fois, les femmes, les enfants, les vieillards s'étaient armés, résolus à se défendre jusqu'à la mort; mais les Normands lançaient sur eux avec des machines terribles et inconnues, des morceaux de pierres et des bâtons ferrés, tandis que d'autres s'approchant des murs, cherchaient tantôt à les entailler à grands coups de pics, tantôt à y placer des échelles. Pendant ce temps, les Sarrasins roulaient de leur côté de grosses pierres sur les assiégeants, et faisaient pleuvoir sur eux une grande quantité de poix mêlée avec du souffre et de la cire enflammée, en poussant selon leur coutume des cris affreux pour effrayer leurs ennemis; mais ni la multitude encombrant les murailles, ni les bâtons de fer et les masses d'armes lancés avec violence, ni les cris épouvantables ne pouvaient intimider ces Normands décidés à périr tous devant les murs

de Messine ou à entrer dans la ville. Ils s'acharnaient au contraire à l'assaut, avec plus de courage et d'énergie encore, employant les béliers, les frondes et autres armes en usage à cette époque. Roger combattait au milieu d'eux comme le dernier de ses soldats.

Pendant longtemps la résistance des assiégés fut égale à l'ardeur des assiégeants. — Des deux côtés il y avait des prodiges de valeur et des actes héroïques de courage; mais à la fin les Sarrasins, auxquels leurs ennemis ne laissaient pas un instant de trève, perdirent courage en ne voyant pas arriver les secours qu'ils attendaient de l'armée du vice-roi ; et désespérant de leur salut ils abandonnèrent les murailles. Déjà les chrétiens, dans l'intérieur de la ville, avaient commencé l'attaque, et réunis en grand nombre, s'étaient répandus par les différents quartiers, massacrant sans pitié tout ce qui se trouvait sur leur passage; une partie des Normands voyant les murs dégarnis de défenseurs, les escaladèrent, tandis que d'autres à l'aide de machines, enfonçaient les portes et renversaient les bastions.

Alors commença un carnage horrible ; le sang

coulait à flots dans les rues et dans les maisons ; l'on n'entendait de tous côtés que des cris de prière mêlés à des cris de mort ; les Messiniens tombaient frappés de cruelles blessures.

Au milieu de ce massacre sans merci, un jeune homme parmi les plus nobles des citoyens de la ville de Messine, essaya de fuir vers le rivage avec sa sœur échappée par miracle au carnage. — C'était une jeune fille de la plus rare beauté; ses longs cheveux noirs pendaient en désordre sur ses épaules, et la terreur répandue sur son visage donnait à tous ses traits une expression superbe. Le jeune homme la serrait dans ses bras et fuyait aussi vite que ses forces pouvaient le lui permettre. Il était parvenu à une rue étroite conduisant aux portes extérieures de la ville; ceux qui les poursuivaient, un instant arrêtés par d'autres victimes, les avaient perdus de vue, mais les forces de la pauvre enfant étaient épuisées, sa tête, plus pâle que la mort, était inclinée sur l'épaule de son frère comme une plante fragile détachée de sa tige; car c'était une toute jeune vierge d'une nature faible et débile. Le jeune Sarrasin s'arrêta pour qu'elle pût reprendre haleine, et

cherchait par ses paroles à ranimer son courage et ses forces (1).

Mais la jeune fille ne répondait pas, et ses yeux étaient fermés comme s'ils eussent dû ne jamais se rouvrir.

Tout-à-coup les soldats reparaissent à l'extrémité de la rue ; ils ont retrouvé la trace des deux jeunes gens, et la beauté de la jeune messinienne les rend plus que jamais ardents à sa poursuite. Le Sarrasin enlève sa sœur dans ses bras, la met sur ses épaules, et chargé de ce pieux fardeau, il recommence sa course ; mais sa fuite ne peut être rapide, car ses forces sont épuisées, et ceux qui le poursuivent avancent toujours ; il fait un dernier effort, invoque le prophète : c'est en vain, ses genoux fléchissent, et les soldats normands redoublent d'ardeur : plus d'espoir ! il va être massacré, et sa sœur flétrie et souillée !

Alors, dans un élan d'extrême résolution, il la

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XI. f° 562.
Inter quos et quidam juvenis, de nobilioribus Messanæ urbis civibus sororem habens pulcherrimam, dum fugiens, secum adducere nititur, puella ut tenuis virguncula et debilis naturæ, timore. et insolito cursu deficere cœpit.

prend, la serre sur sa poitrine, et tout fondant en larmes, la couvrant de baisers et de gémissements; car c'était sa sœur unique, sa sœur bien-aimée, il la tue avec son épée, préférant en être l'assassin et la pleurer morte que de la voir devenir la proie d'un vainqueur insolent, qui n'était pas de sa religion (1).

Quelques instants après, frappé lui-même de plusieurs blessures, il tomba sur le corps expirant de sa sœur.

Pendant ce temps le massacre et le pillage continuaient dans l'intérieur de la ville, et il ne restait aux Sarrasins aucune chance de salut ou de refuge.

Lorsque le comte Roger pensa avoir assez satisfait au juste ressentiment de ses soldats et à la vengeance des chrétiens, il fit cesser le massacre, parcourant lui-même à cheval les principales rues de Messine;

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XI. f° 562.

Frater ad fugam dulcissime verbis excitans, dum minime proficit, viribus exhaustam videns, ne inter Normannos remanens, ab aliquo eorum corrumperetur gladio, appetens interfecit. Et quamvis præ dulcedine, langoris sororis lachrymis perfunderetur, unica enim erat, maluit sororis interemptor fieri, et mortuam flere, quam soror legis suæ prævaricatrix fieret, et ab aliquo lege sua non contento stupraretur.

et on l'entendit crier de cette voix calme et forte qui la veille excitait les Normands au combat :

« Soldats, que nul ne verse plus de sang humain, c'est l'ordre de votre chef. »

La petite armée se porta immédiatement à l'église de l'Épiscopat pour rendre grâces au Seigneur éternel.

Le comte fit alors venir devant lui les trois envoyés, Nicolas Camulia, Jacques de Sacca, Ansaldes de Pactes, et leur rendant l'enseigne de la croix qu'ils lui avaient confiée au nom de la ville :

« Chrétiens, mes frères, leur dit-il, chevaliers pleins de cœur et dignes de toute louange, voici la bannière sacrée de la sainte croix de Messine, arme heureuse que vous m'avez confiée à Melito. Ainsi que je vous l'ai promis, je l'ai rapportée ici de mes propres mains; recevez-la et placez-la selon votre volonté pour l'honneur du Dieu souverain et la gloire éternelle de cette cité (1). »

Nicolas Camulia et Jacques de Sacca reçurent la sainte bannière des mains du comte et la placè-

(1) *Brevis historia Liberationis Messanæ a Stefano Baluzio.—Muratori,* T. VI. f° 613.

rent au sommet de la tour, qui fut depuis le clocher de l'église épiscopale de Saint-Nicolas (1).

C'est ainsi que l'an de notre salut 1060, Messine fut la première ville de la Sicile délivrée du joug des infidèles et rendue aux chrétiens par le comte Roger, âgé alors de vingt-neuf ans.

Quelques Sarrasins, échappés au massacre et à la captivité, vinrent, couverts de sang, apporter la triste nouvelle de ce siége à la flotte, et à l'armée de terre campée sur le rivage.

Ce fut, on doit le penser, un étonnement et une consternation générale; car les Sarrasins étaient dans la plus grande confiance, en empêchant l'armée ennemie de passer le détroit, de la tenir toute entière arrêtée devant eux.

Le vice-roi, après avoir recueilli les malheureux qui, parvenus à franchir les portes de Messine, erraient dans la campagne, remonta dans ses vaisseaux pour retourner en toute hâte à Palerme, et empêcher l'envahissement dont les chrétiens menaçaient la Sicile.

(1) *Idem.* — Et magna omnium lætitia vexillum in turri, quæ nunc ut campanile ecclesiæ Sancti-Nicolai episcopatus extulere.

Leur retraite, laissant en pleine liberté le passage du phare, le comte envoya les clés de Messine à son frère, et le pria de venir aussitôt avec son armée.

Le duc Robert s'empressa d'accourir.

Tous deux, pleins de joie d'une si grande victoire, mais aussi pleins de piété chrétienne, détruisirent, sans y laisser une pierre, la mosquée élevée à Mahomet, renversèrent tout ce qui avait servi au culte impie des infidèles, et lavèrent l'église chrétienne des souillures de l'idolâtrie.

Ensuite le comte Roger accomplit pieusement ce qu'il avait promis au saint Pontife, et fit, selon son vœu, trois parts du butin : — une pour la reconstruction des églises, l'autre pour ses soldats, la troisième pour lui-même.

Les deux frères s'occupèrent ensuite à relever les bastions, les forteresses, et à entourer la ville d'une nouvelle ceinture de fortifications ; ils voulaient surtout ne pas laisser leurs soldats s'amollir et s'énerver dans l'inaction ; car la terreur des Barbares servait merveilleusement leurs projets. Aussi ils se dirigèrent incontinent sur Ra-

metta, avec une armée augmentée de nouveaux bataillons récemment arrivés d'Italie, et dont le commandement fut confié à Benhumen.

Les habitants de cette place, instruits par le sac de Messine du sort qui leur était réservé s'ils tentaient une défense inutile, ouvrirent leurs portes au duc Robert, et lui firent serment de fidélité sur les livres de leurs lois.

Celui-ci, après avoir laissé une garnison dans la ville, parcourut en vainqueur tout le pays avoisinant qui s'appelle la plaine de Mili, s'emparant de tous les châteaux presque sans coup férir. De là il s'avança, sans rencontrer aucune résistance, à Maniaci, petite ville bâtie par Georges Maniacès, au pied du mont Etna, dans le *val-di-Demona*. A peine les habitants de Maniaci, dont la plus grande partie étaient des chrétiens jusqu'alors tributaires des Sarrasins, eurent-ils appris l'arrivée des Normands, qu'ils se rendirent chez le commandant de la place, et après lui avoir représenté l'impossibilité de soutenir un siége, se réunirent aux habitants de la vallée, et accoururent pleins d'allégresse au-devant de l'armée chrétienne.

Le duc Robert s'arrêta à Maniaci seulement le

temps d'y établir garnison, et, poussant en avant, marcha sur Centorbi, ville qui avoisine l'Etna, mais du côté qui regarde Catane (*Catania*).

Les habitants de cette ville étaient résolus à une résistance désespérée, préférant la mort à la domination des chrétiens. Ceux-ci en commencèrent le siége; mais comme ils s'étaient affaiblis par les garnisons laissées dans toutes les villes sur leur passage, ils furent repoussés. Les deux frères, dont le coup-d'œil habile et profond savait surtout envisager rapidement le bon ou le mauvais côté d'une position, arrêtèrent l'assaut, pour ne pas fatiguer leurs troupes par des combats inutiles et se mettre hors d'état de pouvoir résister à l'armée considérable que les Sarrasins faisaient marcher contre eux de tous les points de la Sicile; car Benhumen avait été instruit de ce mouvement par des éclaireurs qui parcouraient le pays.

Ce fut bien à regret que les Normands, obéissant à leur chef, abandonnèrent les murs de Centorbi; habitués à de continuelles victoires, ils s'indignaient de la moindre résistance, comme d'une insolence digne des plus terribles châtiments.

Le duc alla attendre l'armée des Sarrasins dans

la plaine de *Paterno* ou *Paternione* ; mais comme elle tardait à venir, impatient d'un si long retard, il continua sa marche jusqu'à *San-Felice*, où les Barbares habitaient au fond de cavernes profondes; il les força dans leurs retraites ainsi que des bêtes fauves, et en massacra un grand nombre. — Après avoir reconnu le pays qui l'environnait, trouvant le lieu favorable pour le campement de son armée, il s'établit proche d'Enna, le long d'une rivière appelée alors *Guereta*, et sur le penchant d'une colline que Fazelle désigne sous le nom de *Papardano*.

Ce fut en cet endroit que l'armée des Sarrasins, forte d'environ quinze mille hommes, et commandée par le vice-roi, gouverneur de la Sicile, vint livrer bataille aux chrétiens. — L'armée du duc Robert était composée de Siciliens, de Lombards, de Normands et d'Italiens; si l'on en croit les historiens du temps, on pouvait en tout compter deux mille hommes.

Belcam était furieux de la prise de Messine tombée au pouvoir des chrétiens sans qu'il eût pu seulement les combattre ; indigné de leur marche victorieuse par le pays, et des ravages qu'ils

y exerçaient, en s'emparant de toutes les villes sur le littoral entre Messine et Catane, il rêvait une victoire signalée, pour effacer tant d'humiliations. Aussi, quand il fut en vue des Normands, dont l'armée, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, était campée sur le versant d'une colline, il fit arrêter ses troupes, et leur montra, avec mépris, cette poignée d'hommes, leur rappelant avec des paroles énergiques l'ancienne gloire des Sarrasins, et la confiance que le sultan leur maître et leur roi, avait en eux. puisqu'il leur avait confié la mission de défendre contre l'usurpation des chrétiens, leur domination en Sicile acquise au prix de tant de sang. — Les Normands, pour s'emparer de Messine, n'avaient-ils pas été contraints d'avoir recours à la ruse, n'osant pas combattre leurs ennemis en face?

« Vaillants soldats, s'écriait-il en parcourant les rangs pour animer leur courage et exciter leur énergie ; voici le jour que le grand Mahomet a réservé à la victoire; aujourd'hui vous vengerez le sang de vos frères, de vos femmes et de vos enfants massacrés à Messine, et dont les corps,

sans sépulture, ont été la proie des bêtes féroces. Que cette vallée serve de tombeau à tous les chrétiens! que ces audacieux Normands soient honteusement expulsés de l'île, comme l'ont été les Grecs, qui osaient nous en disputer la domination. — Frappez! frappez sans merci, sans pitié, pour être agréables au saint Prophète! »

Ainsi parla le vice-roi, et les Barbares répondirent par des cris sauvages en brandissant leurs armes dans les airs. Ils étaient si assurés de la victoire qu'ils brûlaient d'en venir aux mains.

Le chef sarrasin s'occupa alors à disposer ses troupes pour la bataille, et les divisa en trois corps, donnant lui-même ses ordres à chaque chef sur la manière de diriger l'attaque et de mener le combat.

Le duc Robert, par sa position, pouvait observer l'ennemi et connaître tous ses mouvements; il forma deux légions de son armée, afin de ne pas trop diminuer ses forces. Le commandement de la première légion fut donné au comte son frère, qui devait vaillamment soutenir le premier choc des ennemis, tandis que lui, à la tête de la seconde, se tiendrait en réserve, soit pour venir à son aide, s'il

en avait besoin, soit pour compléter la confusion et la déroute des Barbares lorsque leurs rangs seraient rompus.

Ni l'un ni l'autre ne firent un long discours à leurs soldats; car ils avaient plus ferme espérance en Dieu qu'en eux-mêmes. — Tous deux fièrement debout en avant de leur armée semblaient par leur attitude calme et tranquille, les arbitres de la destinée des batailles; ils parcouraient d'un regard assuré cette multitude furieuse dont les cris de malédiction arrivaient jusqu'à eux, et se retournaient vers les Normands attentifs aux moindres mouvements de leurs chefs, en donnant à leurs visages une expression à la fois d'ironie et de mépris.

Bientôt des deux côtés le signal fut donné, et les Sarrasins se ruèrent avec furie contre les chrétiens pour écraser d'un seul coup avec leurs nombreux bataillons ce petit nombre d'ennemis. Les Normands restèrent fermes et inébranlables, pour ne pas perdre l'avantage de leur position.

Les Barbares arrivaient toujours comme une mer furieuse dont les flots amoncelés doivent tout renverser, mais ils vinrent se briser contre ce

mur d'airain qui les attendait, aussi calme que la pierre du rivage attend les flots de la mer (1). — Le combat commença ; ce furent des deux parts de rudes coups d'épée et de masse d'armes qui retentissaient sur les armures ; ce furent des casques brisés volant en éclats, des lances rompues, des chevaux renversés qui broyaient sous eux leurs cavaliers, des cris de mort et de combat. De quel côté penchait la victoire ? — nul n'eût pu le dire tant était grand de part et d'autre l'acharnement des combattants.

Alors l'on vit s'avancer au milieu de la mêlée, la tête baissée et la lance en arrêt, les soldats que commandait le duc Robert, marchant les uns à côté des autres comme s'ils eussent été rivés à une même chaîne. Le comte Roger se rallia aussitôt à eux, et tous ensemble, frappant à droite et à gauche, rompirent les rangs des Barbares et commencèrent à y jeter la confusion. — Jusque-là, les ennemis avaient résisté pied à pied ; mais bientôt ils perdirent du terrain et se replièrent sur eux-mêmes en désordre ; car avec l'assurance de la victoire, s'était enfui le courage qui les avait animés. Ce ne fut

mille morts dans la plaine.

Normands victorieux, et chargés de butin, ent dans leur camp; leurs pertes avaient ninimes dans cette journée, qu'ils donnèrent victoire le nom de *victoria sine sanguine* (2).

s historiens contemporains appellent aussi la ville d'*Enna, Cas-* ni. — Sous la domination des Sarrasins, elle portait le nom de a.

laterra. — Fazelle. — Buffier.

CHAPITRE TROISIÈME.

1061. — 1063.

SOMMAIRE :

Le duc Robert et le comte Roger marchent sur Enna. — Le siége traîne en longueur. — Le comte Roger dévaste tout le pays dans le *Val-di-Mazara* — Il lève le siége d'Enna et retourne à Messine. — Position des Normands en Sicile. — Le duc et le comte partent pour la Pouille. — Benhumen reste chargé du commandement des troupes. — Le comte revient en Sicile. — Ses excursions sur le littoral de la Méditerranée. — Il se porte sur Trayna, qui se soumet immédiatement. — Le comte y établit un évêché. — Il retourne en Calabre. — Son mariage. — Il revient en Sicile et assiége Petraglia. — Reddition de cette ville. — Il repart pour la Calabre. — Benhumen reprend de nouveau le gouvernement général de la Sicile. — Il s'empare de plusieurs places considérables. — Il est tué par trahison. — Dissensions cruelles entre le duc Robert et le comte Roger, au sujet du partage de la Calabre. — Siége de Melito par le duc Robert. — Le comte Roger s'empare de Géraci. — Grande colère du duc Robert. — Il pénètre dans la ville sous un déguisement. — Il est reconnu par les habitants qui veulent le massacrer. — Dévoûment et mort de Basile. — Le duc est découvert dans une petite église. — Son discours aux Géraciens. — Il est délivré par le comte Roger. — Réconciliation des deux frères. — Les Sarrasins se révoltent en Sicile. — Roger y retourne au plus vite. — Il s'établit à Trayna avec la comtesse. — Il parcourt et ravage le pays environnant. — Siége de Ni-

cosia. — Les Grecs de Trayna se révoltent contre les Normands. — La comtesse se réfugie avec la garnison dans la citadelle. — Cinq mille Sarrasins viennent se joindre aux Grecs. — Le comte en apprend la nouvelle. — Il accourt à Trayna. — Il se fraye un chemin jusqu'à la citadelle. — Cruelle famine des Normands. — Courage de la comtesse. — Résolution désespérée du comte. — A la tête des siens il sort de la citadelle et attaque avec impétuosité les Grecs et les Sarrasins réunis. — Mémorable combat de Roger. — Victoire des Normands. — Massacre des Sarrasins. — Les principaux chefs de la révolte sont mis à mort. — Le comte retourne en Calabre. — Le calife d'Afrique Ben-el-Tamah envoie ses deux fils en Sicile, à la tête d'une flotte considérable. — Le comte débarque aussitôt à Messine. — Serlon, neveu du comte, va à la découverte des ennemis aux environs d'Enna. — La petite troupe des Normands tombe dans une embuscade et est taillée en pièces. — Le comte Roger accourt, et défait les Sarrasins. — Les Normands ravagent une grande étendue de pays. — Les Barbares viennent de nouveau présenter la bataille aux Normands, près la ville de Cerami, avec une armée innombrable. — Victoire de Serlon. — Panique des Sarrasins. — Les Normands les poursuivent. — Combat entre Roger et le chef des Sarrasins. — Victoire importante des Normands. — Vision pendant la bataille. — Le pape, pour gage de la protection du Saint-Siége, envoie, au comte Roger, un étendard béni.

Les princes normands, après avoir laissé une seule nuit de repos à leurs troupes, se mirent en marche vers Enna, place très-forte dont la prise était pour eux de la plus grande importance.

Cette ville placée sur le sommet d'une montagne taillée à pic, était protégée plus encore par sa position que par ses armes, et rendait difficile et surtout excessivement laborieuse toute tentative de

siége. Le duc Robert et son frère ne se dissimulèrent pas la difficulté de cette entreprise ; mais habitués aux choses hardies, aux conquêtes surprenantes, ils n'étaient pas hommes à s'arrêter dans leurs desseins devant un obstacle quelconque. Chacun de leurs pas, en Sicile, avait été marqué pour ainsi dire par des victoires impossibles ; aussi, confiants dans la fortune de leurs armes, ils établirent leur camp et disposèrent leur armée sur une colline qui domine Enna, et n'en est éloignée que de deux milles, séparée seulement par la vallée de Calaxibetta, (*Kala-al-Scibet*) mais leur armée étant trop resserrée sur cette colline d'une fort petite étendue, ils descendirent dans la vallée où se trouvaient des fontaines d'une eau fraîche et limpide, trésor précieux contre les ardeurs brûlantes du soleil.

Les difficultés du terrain faisaient traîner le siége en longueur sans que les ennemis, par quelques sorties, aient donné occasion d'engager contre eux aucune action décisive ; la ville, inattaquable par sa position, pouvait seulement être réduite par la famine, mais elle était sans cesse approvisionnée à l'insu des Normands, au moyen de nombreux pas-

sages souterrains dont les habitants de la ville avaient seuls connaissance.

Le comte Roger était d'une nature trop bouillante et trop impétueuse pour pouvoir rester longtemps dans l'inaction; aussi il prit avec lui trois cents cavaliers des plus intrépides, et parcourut en le ravageant tout le *Val-di-Mazara* aux environs de Girgenti; puis il revint chargé de butin près de son frère qui poursuivait toujours avec opiniâtreté le siége d'Enna. — L'hiver approchant, le duc ne put tenir plus longtemps la campagne, et craignant d'un autre côté quelqu'excursion des Barbares sur Messine, il leva le siége et retourna vers cette ville, dans l'intention de la fortifier par des travaux considérables.

Messine, en effet, était pour les Normands le point le plus important de toute la Sicile; il fallait en faire un port imprenable et complètement à couvert contre de nouvelles excursions des Barbares. Aussi le duc Robert fit-il doubler la ceinture de fortifications dont il avait déjà entouré cette ville, agrandir les bastions et élever les murailles. Il fit construire en outre de nombreux magasins pour tenir en abondance des vivres et des munitions de guerre.

Mais la conquête de cette contrée ne marchait pas avec la rapidité que les Normands avaient espérée. — Excepté la prise de Messine, leurs victoires sur les Sarrasins n'avaient amené que de faibles résultats. Les Barbares un instant consternés avaient repris courage et pillaient et dévastaient à leur tour le territoire conquis par les Normands. L'échec que ceux-ci avaient éprouvé devant les murs de Centorbi dont ils n'avaient pu se rendre maîtres, leurs tentatives également infructueuses contre la ville d'Enna avaient relevé l'énergie abattue des Sarrasins, en leur apprenant que les chrétiens n'étaient pas invincibles.

Quand il s'agissait de combattre, les Normands sortaient presque toujours victorieux quel que fût le nombre de leurs ennemis ; mais leur armée n'était pas assez considérable pour pouvoir garantir les villes conquises contre le retour des Barbares, et entreprendre en même temps de nouveaux siéges. C'était là un dangereux écueil contre lequel, après tant de victoires, devait peut-être se briser l'avenir de cette conquête. Pour réduire les Sarrasins à l'obéissance, il fallait peser à la fois sur eux de tous les côtés, et ne pas leur lais-

ser une seule voie de salut: car ils avaient une opiniâtreté intelligente de domination, et le sang des leurs répandu par flots autour d'eux ne laissait point de traces dans leur mémoire. Vaincus, ils se relevaient; chassés, ils pouvaient revenir en Sicile.

Telles étaient les difficultés qui se présentaient de toutes parts. — Les deux chefs normands savaient bien que conquérir n'était pas établir une domination, gagner une bataille n'était pas fonder un empire. Pour arriver au but que le duc Robert et le comte Roger s'étaient proposé, il fallait plus que vaincre les Sarrasins, plus que les expulser de la contrée; il fallait s'établir, s'incruster pour ainsi dire dans le sol comme ces monuments altiers qui bravent les siècles et les orages et voient à leurs pieds s'agiter les tempêtes impuissantes de la destinée humaine.

Malgré la nécessité de leur présence en Sicile, les deux princes normands étaient forcés de retourner en Pouille et en Calabre; leur domination dans ces deux pays n'était pas tellement établie, qu'une absence trop prolongée ne portât un grand dérangement dans leurs affaires. Ils résolurent donc d'y aller passer l'hiver pendant que le chef sarrasin Ben-

humen, qui leur avait donné des preuves incontestables d'habileté et de dévoûment, serait envoyé à Catane, avec ordre d'observer tous les mouvements des ennemis, et de les inquiéter par des courses continuelles dans le pays, en pillant et détruisant tous les châteaux-forts dont il pourrait s'emparer ; car les troupes dont Benhumen avait le commandement n'étaient pas assez nombreuses pour lui permettre de laisser des garnisons sur différents points.

Benhumen exécuta fidèlement ce qui lui avait été ordonné. — Vers la fin de l'hiver, c'est-à-dire dans le mois de décembre, le comte Roger quitta la Calabre, et retourna en Sicile avec de nouvelles troupes choisies parmi des soldats d'élite. Il commença de nouvelles incursions sur le littoral de la Méditerranée, mettant à feu, à sang tout ce qui appartenait aux Sarrasins. Les chrétiens qui habitaient ce territoire, allaient au-devant du comte, et venaient de jour en jour se joindre et se donner à lui, en lui offrant leurs biens et leurs personnes. Roger se porta sur Trayna et s'apprêtait à en faire le siége, lorsque les Grecs, qui étaient en grand nombre dans cette ville, en ouvrirent les portes, et allèrent en procession au-

devant des Normands, portant la croix et les bannières des chrétiens. Le comte se rendit immédiatement à l'église principale de Trayna pour rendre grâces au Tout-Puissant : un prêtre grec, vêtu de ses plus riches habits, (car on était au jour de la Nativité du Christ), descendit les marches de l'église, entouré d'un cortége nombreux, et vint attendre le comte. Celui-ci s'agenouilla pieusement devant lui ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, et reçut la bénédiction du prêtre ; puis il entra dans l'église, et assista avec dévotion à la messe, qui fut célébrée en grande pompe.

Trayna, par sa position dans l'intérieur des terres, était un point important ; aussi le comte Roger la fortifia, et y établit un évêché dont le premier évêque fut Roberto, son parent. Il était encore dans cette ville lorsqu'il apprit l'arrivée en Calabre de sa nouvelle épouse, qui était de la famille des ducs de Normandie. (1). Il se rendit en toute hâte à Melito ; le mariage fut célébré dans cette ville, et presque aussitôt le comte repassa en Sicile où sa présence était indispensable pour mettre le siége de-

(1) *Fazelle*, liv. VII. f° 634, dit qu'elle s'appelait Eremburge, et qu'elle était sœur de Robert, comte de Santa-Fimia.

vant Petralia, *(Hagiraalia)* place forte très-bien gardée par la nature même du terrain sur lequel elle avait été élevée. Les habitants de cette ville, presque tous chrétiens n'avaient aucun intérêt à combattre Roger, et remerciaient Dieu au contraire de pouvoir échapper au joug des Barbares : aussi se rendirent-ils sans difficulté. Le comte y laissa bonne garnison ; et après avoir abondamment fourni la ville de vivres et de munitions de guerre, il s'en retourna à Trayna. — Malgré son ardent amour de gloire et de conquêtes, il ne put résister aux demandes et aux prières réitérées de sa nouvelle épouse, et, laissant à Benhumen le gouvernement général de la Sicile, il revint de nouveau en Calabre. Le chef sarrasin avait à cœur de mériter par de nouveaux services et de nouvelles victoires l'honorable confiance que les chrétiens avaient en lui ; aussi il continua avec énergie ses excursions dans tout le pays, et s'empara, soit par les armes, soit par capitulation, de plusieurs places considérables. Parmi ces dernières Cutelione ou Antulium se révolta aussitôt qu'il fut parti. Benhumen en reçut la nouvelle, et revint en toute hâte vers cette ville voulant, par un acte de sévérité rigoureuse, en impo-

ser aux autres places qui seraient tentées d'imiter cet exemple de rébellion. Les habitants se défendirent avec opiniâtreté, car ils n'ignoraient pas le sort qui leur était réservé, et ils connaissaient l'âme inflexible et dure du chef sarrasin. — De son côté Benhumen menait le siége avec une grande vigueur, et la ville ne pouvait tarder à être prise d'assaut. La terreur qu'éprouvaient les Antuliens leur inspira la pensée d'une trahison.

Un certain sarrasin nommé Nichel, homme très-rusé, se présenta accompagné de quelques-uns des siens pour demander audience au nom de la ville assiégée. Benhumen ne douta pas que ces envoyés ne vinssent offrir la reddition de la ville et demander grâce au nom des habitants. Aussi il leur accorda avec confiance l'objet de leur demande ; l'entrevue devait avoir lieu dans une plaine avoisinant le camp des chrétiens. — Le chef sarrasin monté sur un superbe cheval, laissa les siens en arrière et s'avança tout seul vers les envoyés afin de leur donner plus de sécurité, et leur bien montrer qu'il n'avait contre eux aucun projet caché. Il n'en était pas de même du côté de Nichel et des quatre personnes qui l'accompagnaient. Leurs cœurs pleins

de fiel méditait une odieuse trahison. Ils n'osèrent pas cependant attaquer le Sarrasin en face ; car ils craignaient qu'il ne parvînt à s'échapper de leurs mains. Ils convinrent donc entre eux que Nichel, pour attirer toute l'attention de Benhumen lui exposerait avec une grande humilité apparente les regrets des Antuliens, tandis qu'un des leurs, passant par derrière, enfoncerait son épée dans les flancs du cheval, et ôterait ainsi à leur ennemi toute chance de fuite et de salut. — Ce qu'ils avaient décidé ne fut que trop bien exécuté ; le cheval, percé d'une blessure mortelle, tomba aussitôt et renversa son cavalier. Au même moment, et avant que Benhumen pût se relever, les assassins se jetèrent tous à la fois sur lui, le terrassèrent, et, le perçant de plusieurs blessures, lui firent exhaler avec son sang son dernier souffle de vie (1).

(1) *Malaterra*, lib. II. caput XXII.

Antulienses itaque consilium venénoso corde duce Nichele conceptum reperientes, equum ejus primitus spiculo transfigunt, ne sessor, ut sibi primo vulnus datum foret, fraude intercepta, equo sano liberius cum vulnere aufugeret. Sicque equo degecto ipsum etiam in terra confodientes, cum sanguine ultimum vitæ flatum exalare fecerunt.

Fazelle, et *Burigny*, qui a écrit son histoire presqu'entièrement sur cet auteur, racontent d'une autre façon la mort de Benhumen. Mais Malaterra, auteur contemporain, historiographe des princes normands,

Aussitôt que les Normands laissés à la garde de Trayna et de Petraglia eurent appris ce funeste événement, ils en furent consternés ; car en l'absence de Roger, Benhumen avait su mériter toute leur confiance par son courage dans les combats et par les succès qu'il avait obtenus en marchant à leur tête ; leur terreur fut si grande que ne se croyant plus en sûreté dans ces deux villes, ils les abandonnèrent pour se réfugier vers Messine.

Une cruelle dissension entre le duc Robert et le comte Roger vint encore ajouter un malheur de plus à ce fatal événement, — les projets des Normands en Sicile eussent été à jamais détruits si leurs ennemis, plus habiles, eussent su profiter de cette mésintelligence et de la consternation que la mort de Benhumen avait jetée dans tous les esprits. Mais les Sarrasins laissèrent échapper cette seule occasion de reprendre ce qu'ils avaient perdu et de réé-

nous paraît devoir être plus digne de foi pour l'authenticité d'un fait, lorsque ce fait ne regardant pas personnellement les princes il ne peut être accusé de partialité. — Voici ce que dit Fazelle : Benhumen ayant donc été prié de venir s'aboucher avec Nichel, dans un lieu découvert, pour recevoir les propositions qu'il avait à lui faire, fut visé du haut d'un des châteaux-forts de la ville et tué par une grosse flèche lancée par une machine de guerre.

difier, si ce n'est en totalité, du moins en grande partie, leur domination chancelante.

Les deux frères, semblant oublier la grande mission à laquelle ils s'étaient voués, s'occupaient de leur querelle particulière, et ne songeaient pas que l'armée chrétienne, privée de celui qui la commandait, était incapable ou de poursuivre un plan de campagne, ou de résister à la moindre aggression. — Ils armaient des soldats pour se combattre mutuellement, abandonnant ceux qu'ils avaient laissés en Sicile, et dont la confiance et l'énergie n'avaient été que le reflet de celles de leurs chefs.

La seulé pensée de leur dissentiment mutuel prenait place dans leur esprit. Le comte Roger demandait à son frère la partie de la Calabre qui lui avait été promise, et le duc se refusait constamment à ce partage, ne voulant céder à son frère que Melito et Squilaci. Cette injustice exaspéra Roger; après avoir en vain demandé et fait demander une répartition plus égale, il écouta son juste ressentiment, et se prépara à reprendre par les armes un droit que lui enlevait la perfidie du duc. — Cependant, c'était avec un cœur profondément attristé que le jeune comte se voyait contraint à

faire marcher, les uns contre les autres, les soldats de la même armée, et répandre un sang qui n'aurait jamais dû couler qu'en face des ennemis communs. Aussi il envoya une seconde fois des ambassadeurs, et resta près de quarante jours sans prendre une résolution décisive, espérant que Robert, touché par la justice de ses réclamations, mettrait fin à cette cruelle discorde. — Mais il n'en fut pas ainsi : le duc avait un caractère trop inflexible et trop opiniâtre pour revenir sur ce qu'il avait résolu, et loin de prendre en bonne part l'indécision de son frère, il crut y voir, au contraire, un manque de force et de confiance en soi-même ; il partit aussitôt à la tête des siens, et vint mettre incontinent le siége devant Melito. Le comte fut indigné de cette nouvelle injure, et quoique malade de la fièvre, il marcha vers le mont Sant'Angelo, où le duc voulait prendre position ; et par de vives et continuelles attaques, l'empêcha de s'établir sur un terrain avantageux. Robert assiégea Melito vigoureusement.

La guerre entre les deux princes normands, était commencée ; deux frères animés l'un contre l'autre d'un égal ressentiment, abandonnaient de no-

bles entreprises pour une querelle honteuse, faisant d'un même peuple deux partis rivaux. Le comte était irrité par l'injure, le duc poussé par le désir de dominer ; et comme ces querelles soudaines entre ceux qui devraient s'aimer et se soutenir, sont les plus terribles et les plus acharnées, le sang coula de part et d'autre en abondance, et jamais combats ne furent plus furieux. Le beau-frère du comte Arnold, un des chevaliers les plus jeunes et les plus braves de l'armée normande, fut renversé du haut des murailles en combattant corps à corps contre les assaillants. Ce fut avec une grande douleur que le comte Roger apprit à sa jeune épouse la mort de son frère ; car pour la première fois un mot sorti de sa bouche devait faire couler les larmes de la comtesse ; aussi il voulut au moins avec la triste nouvelle de cette mort apporter celle de la vengeance. Il fit une sortie furieuse qui démontra clairement au duc l'impossibilité de prendre jamais la place d'assaut : contraint de renoncer à ses premiers plans d'attaque, celui-ci changea le siége en blocus, et fit élever deux forts vis-à-vis de la place pour la réduire par la famine. Mais le comte n'était pas moins rusé ni moins habile que son frère

dans l'art de la guerre, il se mit à attaquer successivement l'un ou l'autre fort, et consuma ainsi dans des combats inutiles les forces des assiégeants.

Pendant qu'il soutenait ainsi le siége de Melito, des messagers secrets lui firent savoir que les habitants de Geraci, mécontents de l'inflexible sévérité du duc Robert, auquel jusqu'alors ils étaient restés soumis bien plus par crainte que par affection, étaient prêts à se rendre à lui, s'il leur faisait quelque proposition avantageuse. Le comte correspondit aussitôt avec les principaux habitants à l'insu de son frère ; et comme les arrangements traînaient en longueur, il vit que le plus sûr moyen d'arriver à une solution définitive était de se présenter lui-même à Geraci avec un bon nombre de soldats déterminés. — Il partit donc la nuit accompagné d'une centaine de soldats environ, et arriva devant cette place en ami ou en ennemi, selon ce que décideraient les habitants. Il n'y eut pas une longue hésitation, la ville accepta presqu'aussitôt les conditions que lui offrait le comte Roger, et ouvrit ses portes ; car chacun était enchanté d'échapper à la domination du duc.

Lorsque celui-ci en reçut la nouvelle, il entra dans une grande fureur, et le comte était déjà de retour à Melito, après avoir laissé quelques-uns des siens dans la ville, lorsque le duc s'avança contre Geraci avec la portion la plus considérable de son armée; mais les combats inutiles livrés devant Melito, cette tentative de siége échouée malgré de vigoureux efforts, lui firent comprendre qu'il ne pourrait pas facilement s'emparer de cette ville par la force ; car non-seulement elle était en état de se défendre à l'intérieur, mais, d'un instant à l'autre, Roger pouvait lui porter secours du dehors. Il tourna donc son esprit à la ruse, certain s'il parvenait à entrer dans la place, de ramener à lui les habitants soit par des promesses, soit par des concessions. —Le duc était d'un caractère trop résolu, trop audacieux, pour ne pas accepter sans hésitation tous les moyens qui lui venaient à la pensée, surtout lorsque leur hardiesse souriait à à son esprit aventureux. Dès que la nuit fut venue, il prit un costume de paysan, et entra ainsi travesti dans la ville de Geraci. Il se rendit immédiatement dans la maison d'un des plus importants personnages de la ville, appelé Basile ; car ce

Basile lui était entièrement dévoué. Grands furent l'étonnement et la stupéfaction de celui-ci en reconnaissant le duc Robert sous les habits d'un pauvre hère. Tout en mettant sa personne et sa maison à la discrétion du prince, il ne put s'empêcher de lui exprimer l'étendue de ses craintes ; mais le duc le calma, et tel était l'ascendant de cet homme, sa force, sa puissance sur ceux qu'il voulait dominer, que les craintes de Basile non-seulement s'évanouirent tout-à-fait, mais qu'il demeura entièrement convaincu de la réussite des projets de son maître; du reste cette conviction eût-elle été moins grande, il ne s'en serait pas moins exposé à tous les dangers pour servir avec dévoûment les intérêts du duc.

Basile avait une grande influence sur les personnages les plus considérables de Geraci, il se rendit chez eux pour les engager à se soumettre de nouveau au duc Robert, qui était, leur disait-il, aux portes de la ville. — Tout en leur montrant la vengeance que celui-ci pourrait tirer de leur ingratitude, il leur rappela que le duc Robert était en guerre avec Roger, et non pas avec les habitants de Geraci, auxquels il avait toujours été sincèrement attaché. Peut-être la négociation fût-elle

arrivée à bonne fin, si un événement malheureux n'était venu renverser des projets si bien combinés. Un des serviteurs de Basile, soit qu'il eût reconnu le duc malgré son travestissement, soit qu'il eût entendu quelques mots de la conversation de celui-ci avec son maître, alla raconter par la ville avec frayeur que tout était perdu, et que le duc Robert était entré dans Geraci. Les habitants furent saisis du plus grand effroi, car ils voyaient compromis à la fois leurs intérêts privés et ceux de la ville. Sans nul doute le duc voudrait tirer d'eux une éclatante vengeance, et Geraci touchait à sa ruine, peut-être même à son extermination. Le peuple surtout s'exaspéra à cette pensée d'un danger aussi imminent; ne prenant conseil que de sa crainte et de son désespoir, il méditait les projets les plus violents et voulait échapper à la terreur par un meurtre.

Basile, satisfait de ses négociations, s'en revenait paisiblement à son logis, lorsqu'il vit plusieurs groupes très-animés se former successivement dans les rues qu'il traversait. Il s'enveloppa dans son manteau pour ne pas être reconnu et s'approcha de ces groupes.

On parlait du duc, sa présence dans la ville de Geraci était connue, et l'on avait formé le dessein d'entourer la maison où il s'était réfugié pour le massacrer, par crainte de son ressentiment s'il parvenait à se rendre maître de la ville.

Le brave citoyen resta un instant comme atterré devant cette foudroyante révélation ; mais lorsqu'il vit la foule se mettre en mouvement, alors il se rappela les mots de vengeance et de mort qui avaient été prononcés, et, à la faveur de l'obscurité, il courut en toute hâte vers sa maison.

Le duc attendait en toute confiance le retour de Basile et l'issue de sa négociation ; lorsque la porte de la chambre où il était s'ouvrit tout-à-coup, et Basile entra, hors d'haleine et le visage si pâle, que le duc se leva et courut à lui ; mais celui-ci, lui faisant signe de la main de ne point parler, et allant écouter avec attention si personne ne le suivait, referma la porte, et lui dit à voix basse :

« Monseigneur, tout est perdu ; prenez cette issue secrète, et sauvez-vous ! »

Le duc restait immobile à la même place ; car, en

ce moment, l'énergie et la résolution de son caractère s'étaient réveillées ; — la pensée de fuir devant un danger révoltait en lui le soldat.

« On sait que vous êtes à Geraci, reprit Basile, et le peuple en fureur marche sur cette maison pour vous massacrer. Au nom du ciel, fuyez! »

« Et toi, Basile? dit le duc. »

« Je reste pour tâcher de les retenir et vous donner le temps de vous échapper, répondit le dévoué serviteur. »

Le duc serra la main de Basile, et, sortant en toute hâte de la maison, alla chercher un refuge dans une petite église qui n'en était pas très-éloignée.

Pendant ce temps, le peuple avait envahi la maison de Basile. Quand il vit que le duc s'était échappé, sa fureur ne connut plus de bornes, et le malheureux citoyen paya de sa vie son généreux dévoûment; les assassins implacables dans leur fureur s'emparèrent avec cruauté de sa malheureuse épouse et lui firent subir le plus affreux supplice (1).

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XXIV.
Uxor quoque ejus cum tanta impietate a suis civibus attracta est, ut

Ensuite ils quittèrent la maison de Basile, et parcoururent la ville, cherchant avec des cris et des hurlements la retraite du duc. Ils découvrirent enfin Robert Guiscard dans la petite église, où il s'était réfugié, et le trouvèrent couvert de poussière et de sueur. — Devant la mort qui venait à lui, le duc retrouva toute l'énergie de sa nature. Son visage calme et digne en imposa à la multitude furieuse; mais il vit bien qu'il fallait désespérer de la vie, puisqu'un citoyen de la ville était tué sans pitié par les citoyens eux-mêmes, puisque l'ami frappait l'ami, le sujet son chef, sans conserver la mémoire d'aucun bienfait (1) : aussi ce n'était plus ce Robert Guiscard si terrible dans la bataille; il conservait toujours la fierté d'une noble race inhérente à sa nature; mais cette mort ainsi obscure, la nuit, sur le parvis d'une église, sans gloire, sans retentissement, sans combat, effrayait pour ainsi dire intérieurement, celui qui cent fois, l'avait bravée en face de ses ennemis. — Dans cet instant suprême

stipite, ab ipso anno usque ad præcordia transfixa inhonesta morte vitam terminare cogeretur.

(1) *Idem.* Quo viso, si dux de vita desperavit, mirandum non est, præsertim cum videbat civem a civibus, amicum, ab amicis, prælatos, a subditis, absque recordatione alicujus præcedentis beneficii, cum tanto furore crudeli ense perimi.

le lion s'était changé en agneau; par cet empire puissant qu'il avait sur lui-même, il dompta sa bouillante nature, ne dicta pas des ordres, mais employa le langage de la persuasion; et, voyant que quelques-uns, plus sages ou plus prudents, cherchaient à apaiser la fureur irréfléchie d'une populace ignorante, il saisit avec empressement cette unique chance de salut (1).

«Ne vous abandonnez pas, leur dit-il, à l'excès d'une joie insensée; craignez que la roue de la fortune, qui tourne maintenant pour vous et contre moi, ne soit un avertissement salutaire, de l'adversité future qui peut vous frapper à votre tour; car il n'est aucune puissance qui connaisse les décrets divins et puisse en triompher (2). — Vous qui m'entourez ici et me menacez de vos cris furieux, rentrez en vous-mêmes. Sont-ce vos propres

(1) *Idem.* Leoninam ferocitatem, quæ sibi quasi quodam modo innata erat, in agninam transferens mansuetudinem, et cum videret sapientores quosque, ita qui exitum rei prænotabant, ad hoc inniti, ut inordinatum furorem indoctioris vulgi, et minus prospicientis quid damni, quidve lucri, si occideretur, proveniret, talibus eos verbis alloqui adorsus est.

(2) *Idem.* Nolite, inquit, nolite superabundantiori lætitia fallaciter extolli; ne rotalis fortuna, vobis ad præsens, arridens, mihi autem adversa, arrisione suâ vobis indicium prænoret in futurum habende adversitatis, cum nulla potestas absque divina dispositione nemini attribuatur.

forces qui m'ont fait captif? — Suis-je entré dans votre ville en ennemi?—Vous m'avez juré fidélité; de mon côté ai-je violé les promesses que je vous avais faites? Répondez? Cet événement, au contraire, peut tourner d'une manière insigne en votre faveur, en montrant que l'on peut en toute confiance s'appuyer sur la stabilité de votre serment. — Quel honneur y a-t-il pour un millier d'hommes d'en entourer un seul que le hasard a fait tomber entre leurs mains, de violer la foi jurée; et, au sein de la paix, de lui enlever la vie? — Ma mort vous affranchit-elle du joug des miens? il deviendra, au contraire, terrible et cruel pour venger un tel meurtre. — J'ai des guerriers pleins de fidélité, des frères, des parents qui seront inflexibles envers vous, si vous rougissez vos mains dans mon sang; votre action déloyale retentira par toute l'étendue de la terre; et ce parjure, comme un opprobre éternel, retombera sur vous, vos enfants et toute votre postérité (1). »

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et

(1) *Malaterra*, L. II. c. XXIV. f° 565. Muratori. T. V.
Sed et ubicumque terrarum hoc a vobis factum personuerit, opprobrium, propter perjuria, cum omni successione generis vestri incurretis.

énergique ébranlèrent la multitude ; le peuple se sépara en deux parts : les uns faisaient encore entendre des cris de mort ; les autres s'opposaient à la pensée d'un si lâche assassinat : enfin il fut décidé que le duc serait mené en prison.

Les partisans de Robert Guiscard firent savoir en secret à son armée la triste position de leur chef. La seule ressource était de s'adresser à la générosité de Roger ; aussi lui fit-on savoir à Melito la captivité de duc et les événements qui venaient de se passer à Geraci. — A la nouvelle du danger qui menaçait son frère, la tendresse que le comte avait toujours eue pour lui se réveilla ; il oublia son trop juste ressentiment ; et, s'élançant sur le plus rapide de ses chevaux, il partit en toute hâte et ne s'arrêta qu'à Geraci. Aussitôt son arrivée dans la ville, il réunit les principaux habitants pour les remercier du dévoûment avec lequel ils avaient servi ses intérêts ; et, feignant contre le duc une grande colère, il demanda qu'il lui fût livré sans retard. Les Geraciens s'empressèrent d'accéder à sa demande, et amenèrent devant lui le duc Robert chargé de fers. Dès que le comte Roger aperçut son frère, emporté par les nobles élans de sa tendresse fraternelle, il

courut à sa rencontre lui arracha ses fers, et l'embrassa tendrement. — Ce fut une scène touchante; et les plus grands ennemis du duc, ceux mêmes qui eussent applaudi à sa mort, en furent émus malgré eux.

Le duc, très-reconnaissant de la conduite de son frère, abjura aussi de son côté tout souvenir de discorde et de cupidité, et lui céda la moitié de la Calabre, qui était le sujet de leur discussion.

Pendant ce temps, la garnison que le comte avait laissée dans les murs de Melito, mettant à profit la consternation de ses ennemis, s'était emparée des deux forts que Robert Guiscard avait élevés devant les murs de la ville, après avoir fait prisonniers les soldats auxquels la garde en avait été confiée.

Mais à l'arrivée du comte et de son frère, toutes les hostilités cessèrent.

La triste querelle des deux princes normands étant ainsi terminée, le comte Roger, après avoir convenablement fortifié les villes de la Calabre qui lui étaient échues en partage, se prépara à retourner en Sicile pour combattre les Sarrasins, auxquels la mort de Benhumen avait rendu

le courage et l'énergie. L'espèce d'abandon dans lequel les Normands se trouvaient en Sicile, leur attitude craintive avaient contribué à réveiller le courage et l'espérance dans le cœur de leurs ennemis. — Roger ne se dissimula pas le danger de cette position, et voulut en rentrant dans cette contrée frapper de grands coups et reprendre tout d'abord le rang victorieux qu'il avait volontairement abandonné. Il leva des subsides dans toutes les villes de sa dépendance au nom de la religion et de la foi chrétienne, et amassa ainsi beaucoup d'argent; ensuite il s'occupa à réunir de nouvelles troupes, et ayant avec lui une grande provision d'armes et de chevaux, il entra en Sicile. Cette fois, il emmena avec lui la comtesse sa femme, et se rendit directement à Trayna. La froideur des habitants envers lui, après une si longue absence, l'étonna grandement; il en chercha les motifs, et apprit alors que les Normands, auxquels avait été confiée la garde de Trayna, s'étaient livrés sans pudeur à tous les excès, s'emparant par violence, et même avec les plus mauvais traitements, des jeunes filles les plus chastes et des matrones les plus respectables de la ville. — Le comte, indigné

d'une si odieuse conduite, s'empara sans retard des plus coupables, en fit sévère et prompte justice par la mort ou par la prison, et laissant la comtesse dans la citadelle, avec un renfort de nouvelles troupes, il se mit à ravager le pays d'alentour, se rendant maître de tous les châteaux-forts qui appartenaient aux Sarrasins. C'est ainsi qu'il arriva devant Nicosia. Le comte travaillait avec activité à réduire cette place, dont la position et les hautes murailles rendaient le siége long et difficile, lorsque les Grecs de Trayna, soit qu'ils fussent mal intentionnés envers le comte, soit qu'ils craignissent encore pour leurs femmes et leurs filles la violence des Normands qui habitaient dans leurs propres maisons, sachant le comte Roger grandement occupé devant Nicosia, crurent le moment favorable pour tenter une rébellion. Ils espéraient s'emparer facilement de la faible garnison laissée dans le château auprès de la princesse. Aussi les principaux habitants de la ville, s'étant réunis, résolurent de secouer le joug des Normands, soit en les chassant de Trayna, soit en les massacrant jusqu'au dernier s'ils essayaient de résister. — Cette résolution, une fois

arrêtée, les Grecs prirent les armes; dès les premières manifestations de révolte, la garnison se retira prudemment dans la citadelle, résolue à défendre jusqu'à la mort, la femme de son chef, confiée à sa garde. Cette mission d'honneur et de loyauté doublant les forces et le courage de chacun, les braves Normands, quoique bien inférieurs en nombre, se défendirent vigoureusement.

La nuit seule vint interrompre le combat.

Les Sarrasins des lieux environnants, ayant appris la révolte des Traynaisiens, leur envoyèrent aussitôt un secours de cinq mille hommes. La position des assiégés devenait tous les jours plus critique; heureusement le comte reçut aussi la nouvelle de ce soulèvement et de l'arrivée des Sarrasins; abandonnant immédiatement le siége de Nicosia, il accourut en toute hâte à Trayna, fondit avec impétuosité sur ses ennemis, et se fraya facilement, avec les siens, une route jusqu'au château-fort, où la comtesse et la garnison étaient enfermées. — La ville se trouvait donc divisée en deux parties : l'une tenait pour Roger dans la citadelle, et l'autre était au pouvoir des Grecs alliés ux Sarasins.

Des deux côtés on se battait avec une égale énergie ; mais bientôt les assiégés manquèrent de vivres et de munitions, lorsque les Grecs, au contraire, avaient tout en abondance. Peu à peu la disette et la famine furent poussées à un tel point, que les Normands se virent réduits à la dernière extrémité ; le comte lui-même, et sa jeune femme, manquaient des choses les plus nécessaires. — Chaque jour aggravait leur triste position ; avec la misère était venu le découragement, car, ajoute le chroniqueur *Malaterra* dans le récit naïf de ces tristes événements : « La pénurie de leurs vêtements, était telle que le « comte et la comtesse ne possédaient plus qu'une « seule chemise dont l'un ou l'autre se servait alter« nativement selon qu'il en avait un plus urgent « besoin ; la jeune comtesse, sans laisser échap« per une plainte, éteignait la soif qui la dévorait « avec de l'eau impure, et sa faim, avec des lar« mes(1). » Elle était pleine de force et de courage à tout supporter, et montrait à ceux qui l'entouraient un visage calme et serein, sur lequel elle

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XXIX. p. 566.
Vestium etiam tanta penuria illis erat, ut inter comitem et comitissam non nisi unam capam habentes, alternatim, prout unicuique major neces-

rçait d'effacer les traces de ses souffrances et s insomnies. — Toutefois malgré son énergie, ré la résolution de sa volonté, les privations le endurait altérèrent à tel point sa santé, la force de son cœur vivait pour ainsi dire en elle; ses joues pâlirent et se creusèrent; egard affaibli s'éteignit; et ses forces étaient nent épuisées, qu'elle chancelait à chaque pas. omte pouvait tout supporter, excepté les tor- de cette pauvre femme, dont la vie s'échap- ainsi devant lui, sans une plainte, sans un ssement, et pour ainsi dire avec un sourire es lèvres.

:vant la pâleur de la comtesse, devant ses souf- :es qu'il devinait, il sentit l'énergie de son âme : à faiblir et résolut de tenter un dernier et énergi- :ffort. Il rassembla ses soldats dans la cour d'hon- du château; et paraissant au milieu d'eux armé outes pièces, il les exhorta à se préparer à un bat qui devait les sauver, ou leur donner au

cumbebat, ea utebantur.—Sed juvencula comitissa sitim quidem aquâ iebat; famem vero non nisi lachrymis, et sumno aliquid unde non , refrenare sciebat. Certamen assiduum, quod cibus non cibus suppe- : hostilis impugnatio abesse prohibebat.

moins la mort d'un soldat. Cette résolution du comte fut reçue avec des cris de joie; chacun semblait avoir oublié son abattement et sa misère, et retrouvait toute son énergie pour se saisir de ses armes : —ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des lions poussés par la faim, rugissants et terribles.

La nuit qui précéda ce dernier combat parut à tous interminable. —Au point du jour le signal est donné. La garnison s'élance hors de la citadelle avec des cris de joie et de guerre; les Grecs et les Sarrasins réunis, soutiennent valeureusement ce premier choc. Les Normands combattent avec une rage et une impétuosité peu communes; cependant ils ne prennent sur leurs ennemis aucun avantage. Roger s'en aperçoit, il sent qu'il est arrivé à ce moment suprême, où se joue en un jour toute la destinée d'un homme, il lève les yeux au ciel, fait un signe de croix, et déchirant de ses éperons les flancs de son cheval, s'élance tout seul au milieu de la mêlée. — Alors commença un de ces combats d'un seul contre tous, tels que les décrivent Homère et le Tasse, et qui semblent si merveilleux, si impossibles, si au-dessus de la force humaine, qu'on les croirait in-

sentés par le génie du poète, et non pas accomplis par une épée. Il frappe sans regarder à droite et à gauche, brisant toutes les têtes sur lesquelles sa masse d'armes s'abat, et ainsi que le moissonneur dans un champ, se traçant un large chemin dans la mêlée. Il ne s'inquiète pas si les siens le suivent pour lui porter secours, si le nombre des ennemis augmente autour de lui, il marche toujours en avant. Aux coups terribles qu'il frappe, à la large traînée de sang qui marque chacun de ses pas, les Sarrasins ont reconnu le comte de Sicile, et se réunissent pour l'accabler. Son cheval tombe percé d'un coup de lance qui lui traverse les flancs, et entraîne le valeureux Roger dans sa chute. —Le corps du comte reste un instant engagé sous le cheval expirant; tous alors se précipitent à la fois sur lui, et l'entourent; mais lui ne perd ni courage ni espoir et semblable au taureau qui se débat sous le couteau du sacrificateur, il lutte encore, se souvenant de ce qu'il est, et des exploits qu'il a déjà accomplis; par un mouvement rapide il s'échappe de leur étreinte, et se saisissant de la large épée qui est à son côté et la fait tournoyer autour de lui avec force et habileté; on eût dit une

faulx sur un pré verdoyant (1). Les ennemis étonnés s'arrêtent; cet instant de stupeur sauve le comte; il redouble d'énergie et tout en frappant autour de lui des coups terribles et mortels, il se retire contre un mur, pour avoir au moins tous ses ennemis en face (2). Ainsi, dans les forêts touffues, les branches brisées par l'orage couvrent la terre, ainsi de tous côtés sont étendus les cadavres abattus par son bras (3).

Ce fut de cette manière miraculeuse que sa droite et la protection de Dieu, le délivrèrent d'un si grand danger. Quelques instants après les sol-

(1) *Malaterra*, lib. II. cap XXX. f° 567.
Hostes vero eo cognito versus cum fortiori impetu grassantes, equum ejus spiculis confodiunt : ipsum cum equo humi dejectum, manibus corripiunt : quasi taurum ad victimam reluctantem, pertrahere nituntur pristinarum rerum haud immenor extrahere ensem, quo accinctus erat expetens, et in modum falcis virens pratum resecantis, circumquaque impiger vibrando ducens.

(2) *Fazelle*, lib. VII, f° 647.
E veduto il pericolo nel quale si trovava, si ritirò verso un muro per difendersi dalle spalle, e sostenne tanto l'impeto de nemici.

(3) *Malaterra*, lib. II. cap. XXX.
Sola dextra et Dei adjutorio liberatur, tanta strange de inimicis facta, ut sicut in condensis saltibus jacerent a vento diruta ligna, sic circumquaque sibi adjacerent hostium ab ipso perempta cadavera.

dats dont une partie était occupée à piller les magasins de vivres et de munitions de guerre, accoururent à sa défense; et le comte chargeant sur ses épaules la selle de son cheval pour ne point paraître accélérer sa course par timidité, rentra paisiblement dans la citadelle (1).

L'heureux résultat de cette sortie rendit toute confiance aux Normands; ils purent se fournir abondamment de vivres et de munitions, mais ils étaient en trop petit nombre, pour se rendre maîtres de la ville.

Les Grecs et les Sarrasins continuaient le siége du château-fort avec opiniâtreté; la position des assiégés empirait chaque jour, et les combats qu'ils livraient n'y apportaient aucun remède efficace. Les rigueurs de l'hiver semblaient devoir aggraver encore la misère des Normands; mais elles furent, au contraire, la cause de leur salut. — Les Sarrasins, accoutu-

(1) *Idem.* — Ipse equo amisso, sellam, ne quasi timidus accelerare videretur, asportans, versus suos pedes regreditur.

Ce combat semble si merveilleux qu'il ne serait pas croyable, s'il n'était rapporté, dans tous ses détails, par Malaterra, auteur contemporain, et autres historiens dignes de foi, tels que: *Fazelle*, lib. VII. — *Burigny*, vol I. p. 392. — *Buffier*, p. 188. — Cedrenus. — Anonyme du vatican.

més aux chaleurs de l'Afrique, ou au climat tempéré des côtes de la Sicile, avaient grande peine à supporter sur cette hauteur l'extrême intensité du froid, dont les Normands, habitants du nord, souffraient bien moins qu'eux. Ils cherchaient à ranimer leurs membres engourdis et à combattre le froid, par l'usage des boissons, auxquelles ils finirent par se livrer avec excès. Loin de relever leurs forces, le vin du pays, dont la pesanteur est extrême, leur rendait pendant quelques heures une chaleur factice et funeste, puis les plongeait dans l'engourdissement et dans le sommeil. Aussi tous les jours, de plus en plus épuisés, ils veillaient avec une grande négligence à la garde de la ville. Le comte ne tarda pas à s'en apercevoir et chercha à en profiter. Pour arriver à son but, il commanda aux siens une grande vigilance, et un silence profond, afin que les Grecs et les Sarrasins croyant les Normands également abattus par le froid, et incapables de combattre, s'abandonnassent à une inactivité plus complète encore.

Il attendit ainsi une occasion favorable; elle ne tarda pas à se présenter. — Ce fut pendant la nuit; un brouillard épais couvrait toute la ville et la plus

ıde partie des assiégeants était plongée dans le
meil et dans l'ivresse. Le comte, à la tête des
ı, fondit sur eux à l'improviste et en fit un grand
age. Il avait eu soin de diviser ses troupes en
ieurs corps afin que les Grecs et les Sarrasins
ınt attaqués à la fois sur tous les points; ce
ıt une boucherie bien plutôt qu'un combat,
ıaucoup passèrent du sommeil à la mort. Tout
amp tomba au pouvoir des Normands; ils
ıuvèrent en abondance des vivres et des muni-
ı qui commençaient à leur manquer. Un bien
nombre d'ennemis put échapper; quelques-
se rendirent et obtinrent grâce de la vie; mais
mia et ses complices, fauteurs de la révolte,
ıt immédiatement mis à mort. — Le dan-
auquel le comte venait d'échapper, lui ap-
à se tenir en garde contre les habitants de
na; pour leur ôter à jamais toute pensée, et
ɜ possibilité de révolte, il augmenta les fortifi-
ıns de la ville; et après avoir abondam-
t fourni la citadelle de vivres et de mu-
ıns, il y laissa de nouveau la comtesse avec une
ː garnison, car des affaires impérieuses récla-
ent sa présence en Calabre. Il profita de ce

voyage pour acheter un grand nombre de chevaux qu'il envoya en Sicile.

Le Kalife d'Afrique venait de mourir, Ben-el-Tamah, son fils, ayant été appelé à lui succéder, arma une flotte considérable qu'il dirigea sur la Sicile sous le commandement de ses deux fils; elle fut divisée en deux parties— : l'une débarqua à Palerme, l'autre à Girgenti.

Le comte Roger revint presqu'au même moment de la Calabre, et pendant que l'armée africaine débarquait sur les deux points que nous avons indiqués, il entrait de son côté en Sicile par le port de Messine, d'où il partit directement pour se rendre à Trayna. Il donna quelques jours de repos aux hommes et aux chevaux qu'il avait amenés de la Calabre; puis il détacha son neveu Serlon, à la tête de trente cavaliers, pour aller à la découverte des ennemis aux environs de la ville d'Enna. Les Sarrasins, ayant aperçu de loin la petite troupe que commandait Serlon, arrivèrent sur elle par des chemins détournés en suivant le long des ravins, et, l'ayant ainsi prise à l'improviste, la taillèrent en pièces. Quelque courage que déployassent les Normands, ils furent écrasés par le nombre, le neveu du comte

:x soldats parvinrent seuls à s'échapper. Dès oger eut connaissance de ce triste événe- il accourut au secours de son neveu, mais sez tôt pour empêcher le massacre des Nor- s; alors il se jeta avec furie sur les Barbares, : premier triomphe avait remplis de confiance orgueil; le combat fut pendant quelque , égal des deux côtés; mais peu à peu les Sar- , ainsi que cela leur était toujours arrivé en ampagne, perdirent du terrain, finirent par se der, et l'armée normande, profitant de leur sion, en tua un grand nombre, et revint à ia chargé d'un riche butin.

comte repartit presqu'aussitôt de cette ville, et urut tout le pays en le ravageant jusqu'à Ca- rone (*Katal Gianum*), dans le *Val-di-noto*; il a ensuite jusqu'à Butera et Calatanissetta (*Kalat- ́eth*) ; et de là se rabattit sur Enna, dans l'in- n de présenter une seconde fois la bataille Sarrasins ; mais ceux-ci ne sortirent point des de la ville, et laissèrent le comte en toute uillité s'emparer d'une grande quantité de ıux , qu'il emmena avec lui car la diffi- du terrain, l'excessive chaleur et le man-

que presque continuel d'eau ayant fait périr beaucoup de chevaux, le forcèrent bien malgré lui, à discontinuer pendant quelque temps ses excursions à travers le pays.

Vers le commencement de l'année 1063, les Sarrasins, dont les forces s'augmentaient à chaque instant des nouvelles troupes venues d'Afrique et d'Arabie, marchèrent sur Cerami (*Ceramium*). Leur armée, dit Malaterra, se composait de trente mille chevaux et d'une nombreuse infanterie. Ils établirent leur camp le long d'une petite rivière qui avoisinait Cerami, afin d'être bien en vue des troupes du comte; car celles-ci, par la position escarpée où se trouvait Trayna, dominaient une grande partie du pays, et pouvaient découvrir la multitude formidable de leurs ennemis (1). Sans nul doute les Barbares espéraient que leur grand nombre, et l'éclat resplendissant de leurs armes qui reluisaient au soleil, et couvraient la campagne, ainsi qu'une immense nappe de feu, inspireraient de la terreur aux

(1) *Malaterra*, lib. II. c. XXXIII. p. 568.
Anno verbi incarnati millesimo sexagesimo tertio Africani ergo et Arabici; cum Siciliensibus plurimo exercitu congregati, bellum comiti inferant. Comes vero apud Traynam revertitur, sic triduo, flumine interposito, sese mutuo conspicientes, nec illi versus istos transire flumen præsumebant.

Normands ; le comte Roger et ses soldats étaient bien loin de se laisser épouvanter par un semblable spectacle ; depuis longtemps, ils étaient habitués à combattre les bataillons innombrables des Sarrasins , qui, cependant, n'étaient pas sortis une seule fois victorieux du champ de bataille. La vue de cette multitude armée ne leur inspira que le désir immodéré d'en venir aux mains. — Le combat que Roger était venu leur présenter sous les murs d'Enna, ils venaient le chercher eux-mêmes près des murs de Cerami. Le comte ne voulait pas rester, comme ils l'avaient fait, enfermé dans une forteresse et regarder d'un œil paisible leur insolente audace. Il sortit de Trayna avec toutes ses troupes et vint camper vis-à-vis d'eux, sur le haut d'une colline, de l'autre côté de la rivière. — Pendant trois jours, les deux armées restèrent à s'observer et pour ainsi dire à se combattre du regard ; les Barbares exécutaient seulement de temps à autre quelques légers mouvements dans le but d'inquiéter les Normands et de leur cacher leurs véritables projets.

Le comte , à cause de l'infériorité de sa troupe, avait tout intérêt à attendre que ses ennemis vins-

sent l'attaquer. Mais il ne put supporter un plus long retard, et quelque désavantage qu'il eût à quitter sa position et à commencer l'attaque ; il aima mieux courir cette chance que de rester ainsi dans l'inaction.

Le matin du quatrième jour, les Sarrasins purent voir sur le haut de la colline la petite armée des chrétiens pieusement agenouillée ; et en tête de tous Roger, leur chef, la tête découverte, les bras croisés sur la poitrine, priant avec foi le Seigneur tout puissant, afin qu'il vînt en aide à ses serviteurs pour l'extermination des infidèles et le triomphe de la religion ; s'ils eussent cessé un instant leurs blasphèmes et leurs cris de malédiction, ils eussent pu entendre les chants chrétiens monter en psaumes religieux jusqu'au ciel (1).

Lorsque les exercices de piété furent terminés, les Normands descendirent rapidement la colline ; mais, au premier mouvement des troupes, les ennemis se replièrent sur Cerami. La rivière les for-

(1) *Malaterra*, c. et f° *idem*.

Nostri vero hostilem affinitatem diutiùs impugnatam ferre nolentes, cum magna devotione, Presbyteris testibus, Deo confessi, pœnitentiâ acceptâ, Dei miserationi sese commendentes, et de ejus auxilio confisi, bellum hostibus inferre vadunt.

çant à faire un assez long détour, Roger profita de cette circonstance favorable pour envoyer en ligne directe son neveu, l'intrépide Serlon, à la tête de *trente hommes d'armes*; ce qui veut dire de trois cents soldats; car chaque homme d'armes, selon l'usage de ce temps, avait dix soldats à sa suite. Serlon avait ordre de se jeter dans la place et de s'y défendre vigoureusement, sans tenter aucune sortie jusqu'à l'arrivée de Roger, qui viendrait à la tête de tous les siens prendre l'armée des Sarrasins par derrière.

Serlon entra dans la place comme on le lui avait prescrit et s'y défendit avec énergie. Il attendait avec impatience l'arrivée du comte pour s'élancer contre les Sarrasins, et quitter ce rôle passif qui l'enchaînait dans l'intérieur des murs, lorsqu'une occasion favorable se présentait de surprendre les assiégeants; il n'eut pas le courage de la laisser échapper, et désireux de venger par une action d'éclat l'échec dont ses braves soldats avaient été dernièrement la victime, il sortit à la tête des siens par une petite porte-basse sans calculer la multitude innombrable de ses ennemis. Heureusement, les Barbares ne s'aperçurent point

de ce mouvement, et Serlon, fondant sur eux à l'improviste avec autant de fureur que de rapidité, porta la mort et le désordre dans les premiers bataillons. Ceux qui suivaient, n'avaient point vu les Normands sortir de la ville, ils crurent être tombés dans une embuscade, et, sachant l'armée du comte sur leurs derrières, prirent la fuite avec une extrême confusion. — Un grand nombre fut tué.

La nouvelle de cette heureuse hardiesse transporta de joie le comte Roger, car ce succès inattendu changeait tout-à-coup la face de la bataille et doublait la confiance de ses soldats; il voulait incontinent marcher sur les Barbares et profiter de ce premier moment de désordre et de frayeur pour les tailler en pièces. Mais dans son armée les avis étaient partagés : les uns voulaient poursuivre à outrance l'ennemi qui venait de prendre un nouveau campement à un mille environ de Cerami et cherchait à rallier ses cavaliers débandés. — Les autres, et parmi ceux-là se trouvaient de vieux et vaillants capitaines, disaient que c'était trop tenter la bonté de Dieu et la fortune des batailles; il fallait, selon eux, profiter de cette victoire sans courir les

hasards d'une défaite dont les conséquences pouvaient être terribles.

La bouillante ardeur du comte, son amour insatiable de combats lui faisaient supporter impatiemment de tels avis et de si longs retards; mais il crut, par considération pour ceux qui lui parlaient ainsi, et dont le courage et l'intrépidité avaient été cent fois mis à l'épreuve, ne pas devoir se prononcer d'une manière absolue. Il résolut, dans cette circonstance, de s'en rapporter à la décision d'un des capitaines les plus sages et les plus considérables de son armée, que l'on appelait Ursel de Baliol. — C'était un vieux soldat dont le large front dégarni de cheveux portait la noble empreinte de son casque de guerre.

Roger alla donc à lui, accompagné de ceux dont les avis étaient opposés au sien. Ursel de Baliol était devant la tête de son cheval, les deux mains appuyées sur sa longue épée; il s'inclina respectueusement lorsque le comte s'approcha.

Le prince normand lui tendit affectueusement la main.

« Vaillant capitaine, lui dit-il, dont la haute sagesse, et la mûre expérience sont également renom-

mées dans l'armée, nous venons te demander un conseil, afin de nous en rapporter à ce que tu décideras. Les braves capitaines ici présents pensent qu'il serait imprudent de continuer à poursuivre plus avant l'ennemi, après l'avantage inespéré que mon neveu Serlon vient de remporter sur eux. — Du haut de la colline qui dominait l'armée des Sarrasins, tu as pu juger de leur nombre; dans cette importante conjecture, prononce selon ta conscience et selon ta sagesse. »

Ursel de Baliol avait écouté attentivement les paroles du comte Roger.

« Seigneur comte, répondit-il, tarder plus longtemps à attaquer les ennemis, c'est, selon moi, commettre une faute immense, et leur montrer par notre indécision le peu de confiance que nous avons en nous-mêmes. Comme vieillard mûri dans l'expérience des combats, voici ce que je dis : et et comme soldat, j'ajoute, que j'aime mieux briser mon épée, si je dois plus longtemps la conserver dans le fourreau (1).

(1) *Malaterra*, lib. II.

Ursellus de Baliol exploranti Comiti interminatus est, se nunquam vel ibi vel aliàs sibi auxilium laturum, nisi certamen cum hostibus ineat.

Roger accueillit avec joie la décision du vieux soldat, et donna aussitôt ordre à ses troupes de se mettre en marche.

Les Sarrasins avaient partagé leur armée en deux corps; le comte imita cette disposition. Serlon eut le commandement de la légion qui devait commencer l'attaque : deux des plus intrépides capitaines de l'armée normande accompagnaient le comte, Ursel de Baliol et Arisgoste de Puzzol. A peine furent-ils rangés en bataille, que les Sarrasins marchèrent à leur rencontre, comme s'ils eussent eu à cœur d'effacer le souvenir du honteux désordre avec lequel ils s'étaient enfuis sous les murs de Cerami : mais au lieu d'attaquer le corps d'armée de Serlon, ils évitèrent au contraire de se trouver en face de lui, et tournant subitement une colline qui était proche, ils se dirigèrent sur l'arrière-garde, dont Roger s'était réservé le commandement. — Quoique le comte ne comprît pas cette manœuvre des ennemis, il s'apprêta à une vigoureuse résistance; et voyant les siens émus à la vue d'une si grande multitude, craignant surtout que

Buffier, historien français, qui entre dans de grands détails sur ce fait, appelle ce capitaine : *Oursel de Bayeul.*

les rangs de ses soldats ne fussent rompus par l'impétuosité du premier choc des Sarrasins, il baissa la visière de son casque et s'élança le premier à l'encontre de l'ennemi, après avoir crié d'une voix retentissante :

« Dieu est pour nous, il combat avec nous! »

Les soldats suivirent leur chef avec enthousiasme; ce fut ainsi que la bataille s'engagea. — Toute la fleur de l'armée des Sarrasins marchait en tête; aussi, quelque violente et soudaine que fut l'attaque des Normands, elle vint se briser contre cette multitude innombrable.

Pendant ce temps, le second corps d'armée en était venu aux mains avec Serlon de l'autre côté de la colline, et l'on entendait au milieu des cris furieux, retentir sur les armures les masses d'armes et les épées. Des deux parts on déployait une égale ardeur, soit que l'énergie des Sarrasins fût doublée par la présence des fils du Calife, soit que ceux-ci, plus habiles dans l'art de la guerre, eussent pris de meilleures dispositions ; ce n'était plus une foule ignorante combattant sans but et sans pensée, parcourant la plaine au hasard, marchant en avant, quand elle se croyait certaine de la victoire, ou

fuyant en désordre si la terreur s'emparait d'elle ; il y avait dans chaque mouvement une régularité calculée et savante. Aussi, les Normands ne purent entamer les cohortes ennemies, et le terrain se disputait vaillamment. Roger était partout où le danger paraissait le plus pressant, portant secours à ceux qui faiblissaient, les animant du geste et de la voix, se mettant à leur tête, et combattant corps à corps contre les plus furieux.

Il eût voulu en refoulant les Barbares dans la plaine, rejoindre la légion que commandait Serlon ; mais l'ennemi faisait toujours bonne résistance; quelquefois même il s'élançait avec un choc si impétueux, si inattendu, que les chrétiens, malgré tout leur courage, étaient contraints de lâcher pied. Pour la première fois depuis l'arrivée des Normands en Sicile, la victoire restait longtemps indécise ; pour la première fois ils voyaient tomber à leur côté un grand nombre de leurs compagnons frappés à mort. Serlon faisait cependant de son côté des prodiges de valeur. — Ursel de Baliol, malgré son grand âge, combattait ainsi qu'un jeune homme et chaque coup de sa large épée abattait un ennemi; mais la colline séparait les combattants en

deux portions égales, et empêchait les Normands de se réunir pour attaquer vigoureusement le front de l'ennemi. La mêlée dura plusieurs heures ainsi, incertaine et sanglante.

Tout-à-coup, le comte, qui combattait en désespéré, se trouva en face de l'un des chefs de l'armée sarrasine, le plus renommé par son courage et la force extraordinaire de son bras; son armure était d'une telle lourdeur, qu'un homme ordinaire eut été incapable de la porter. Le fer de sa lance et la lame de son épée étaient couverts de sang. Roger n'hésita pas à l'attaquer, certain, si Dieu lui donnait la victoire, d'augmenter par ce combat le courage des siens, et de frapper au contraire les Sarrasins d'épouvante; car l'expérience lui avait appris combien la mort d'un de leurs chefs brisait subitement en eux toute confiance et toute énergie.

Les deux armées s'arrêtèrent tout-à-coup d'un commun accord, et cessèrent de combattre. Le chef sarrasin s'était élancé sur Roger de toute la vitesse de son cheval, pour le percer du fer aigu de sa lance; mais celui-ci, par un mouvement rapide, évita l'attaque; et la lance du Sarrasin effleura

à peine sa cuirasse. La confiance que le Barbare avait mise dans son adresse, jointe à l'impétuosité de son élan, faillirent le renverser de cheval, et sa lance, labourant la terre, se brisa en morceaux; Roger alors lui déchargea sur la tête un terrible coup de sa masse d'armes, mais le casque du guerrier barbare était si solide, qu'il résista à la violence du coup, et celui-ci, prenant à deux mains son épée, la laissa tomber à son tour de toute la force de ses deux bras sur la tête de son ennemi. Roger ne put parer entièrement avec son bouclier; l'épée s'abattit sur sa tête avec le bruit retentissant d'un marteau sur une enclume de fer, et le casque du prince normand, volant en éclats, on vit apparaître sur le front une large traînée de sang. — Ce fut un cri soudain d'allégresse parmi les Barbares; mais leur joie fut courte, car Roger, profita avec la promptitude de l'éclair du moment où le Sarrasin pour le frapper avait les deux bras levés, et lui enfonçant son épée au défaut de la cuirasse, lui traversa la poitrine.

Quand les Sarrasins virent leur chef étendu à terre, ils furent saisis d'une grande terreur; et le comte, la tête nue, sans s'inquiéter du sang qui

coulait sur son visage, les chargea avec un redoublement d'énergie et d'impétuosité.

Les Sarrasins résistèrent encore, mais ils combattaient seulement pour se défendre, et non pour frapper leurs ennemis. Les Normands, dit Malaterra dans le long récit qu'il fait de ce mémorable combat, les sentirent plier sous leurs coups; et alors ainsi que des béliers dans les murailles, ils firent de larges trouées dans ces murs humains qui, si longtemps, étaient restés inébranlables. — Bientôt la déroute fut complète, ainsi les nuages amoncelés sont chassés du ciel par un vent furieux, ou ainsi de timides passereaux s'enfuient devant les serres des rapides éperviers (1).

Roger les voyant ainsi dispersés, se porta immédiatement au secours de Serlon, et attaqua vigoureusement l'ennemi par le flanc. Les Barbares croyaient le comte retenu de l'autre côté de la colline par le second corps d'armée, et dans l'impossibilité d'opérer sa réunion avec Serlon; pris à l'improviste, ils ne tentèrent pas une longue résis-

(1) *Malaterra*, liv. II. cap. XXXIII.
Ut a furenti vento solet condensitas nebularum disrumpi, et sicuti velocissimi accipitres imbecillem turbam ovium disruptam sternere.

tance. Une grande panique s'empara d'eux lorsqu'ils virent les leurs en désordre, cherchant à gravir les montagnes, ou à s'enfoncer dans les ravins pour échapper à une mort certaine; les uns jetaient leurs armes pour fuir avec plus de rapidité, les autres écrasaient leurs compagnons sous les pieds de leurs chevaux. La plaine était encombrée de morts et de fuyards; les chrétiens avançaient toujours en bon ordre, massacrant sans pitié tout ce qui se trouvait à la portée de leurs glaives; et quand le soleil disparut derrière les montagnes, alors seulement cessèrent le bruit du combat et les cris des mourants.

Les Normands, après avoir passé la nuit dans les tentes mêmes des Sarrasins, parcoururent la campagne dès le lever du jour, et gravirent les monts environnants, où les infidèles avaient cherché un refuge. Ils en tuèrent encore un grand nombre, puis revinrent prendre quelques jours de repos, sur le lieu même de la bataille : mais l'odeur infecte des morts amoncelés dans la plaine sous les rayons d'un soleil brûlant, les forcèrent à quitter la place, et ils retournèrent à Trayna, emmenant avec eux un plus riche et nombreux.

Plus de quinze mille Sarrasins perdirent la vie dans cette mémorable bataille. — Ainsi fut dispersée et presque détruite, la plus belle armée que les infidèles eussent mis sur pied en Sicile. Cette victoire d'un petit nombre sur une immense multitude, était si inespérée, si miraculeuse, que l'on ne manqua pas de l'attribuer à un prodige du ciel. Aussi *Malaterra*, et avec lui plusieurs historiens du XIe et XIIe siècle, racontent dans les plus grands détails, qu'une vision apparut aux chrétiens au milieu du combat, et doubla leur courage en leur montrant clairement que le Seigneur était avec eux, et les protégeait contre leurs ennemis.

Cette vision toute étrange et toute fabuleuse qu'elle puisse paraître, porte le cachet de cette époque essentiellement religieuse et mérite d'être rapportée.

«Les chrétiens virent tout-à-coup sortir des rangs « un chevalier inconnu avec des armes étincelantes; « son armure était recouverte d'une tunique blanche, « et sur sa poitrine était une croix rouge. Il montait « un cheval blanc, et tenait à la main une bannière « blanche, sur laquelle était aussi une croix rouge.

«Tous reconnurent aussitôt en lui saint Georges évê-«que et patriarche d'Alexandrie, qui était mort che-«valier, et était devenu patron des chevaliers. L'on «vit aussi au même moment apparaître au-dessus de «la lance du comte Roger une autre bannière blan-«che sur laquelle était également une croix rouge.»

Tel est le récit de cette vision (1).

N'est-il pas noble et beau à la fois, de voir ces guerriers intrépides, si vaillants par leur épée, si grands par leur courage, ne rien conserver pour eux-mêmes des exploits qu'ils avaient accomplis, et dans la noble simplicité de leur foi en Dieu, les rapporter entièrement à la divinité. A cette époque où les idées religieuses touchaient presque à la superstition, où la foi encore dans son berceau conquérait le monde chrétien; comment ce petit nombre de guerriers marchant en vainqueurs contre une multitude innombrable d'ennemis, pouvait-il

(1) *Malaterra*, c. *id.*
Apparuit quidam eques splendidus in armis, æquo albo insidens, album vexillum in summitate hastilis alligatum ferens, et desuper splendidam crucem, et quasi à nostrà acie progrediens, ut nostros ad certamen promptiores redderet, fortissimo impetu hostes, ut densiores erant irrumpens. Visum etiam a pluribus in summitate hastilis Comitis vexillum dependens, crucem continens; a nullo, nisi divinitus appositum.
Fazelle, lib. VII.

penser qu'il eut sans la volonté du Seigneur, surmonté tant d'obstacles, renversé tant d'ennemis, remporté tant de victoires, et fondé sur les débris de l'impiété, les bases solides et inébranlables de la religion du Christ. — La foi en Dieu qui avait fait des martyrs pouvait seule en ces temps de guerre et d'envahissement faire des héros. C'était le drapeau qui menait au combat les premiers Normands, et autour duquel la voix du chef appelait ses soldats.

Aussitôt son retour à Trayna, le comte fit rendre de solennelles actions de grâce au Dieu des armées et envoya au pape Alexandre VI, quatre superbes chameaux chargés de riches dépouilles. Le souverain Pontife apprit avec une grande joie les conquêtes de la foi en Sicile; il fit proclamer partout le royaume des indulgences plénières pour tous les fidèles qui se joindraient aux Normands contre les Sarrasins et voulant donner à ces valeureux soldats un gage de la haute protection du Saint-Siége, il envoya un riche étendard au comte Roger.

En commémoration d'une si grande victoire, et pour consacrer à jamais le jour où Dieu l'avait comblé d'une si insigne faveur, le prince normand pri

pour son cri d'armes et fit mettre sur l'étendard que lui avait envoyé le pape, ces paroles du roi prophète: «*Dextera Domini fecit virtutem, dextera Domini exaltavit me.*»

Ces paroles se trouvent dans tous les diplômes du comte Roger, et les princes et rois ses successeurs les adoptèrent pour leurs devises.

CHAPITRE QUATRIÈME.

1063. — 1076.

SOMMAIRE :

Les Pisans proposent au comte Roger d'assiéger Palerme avec leurs forces réunies. — Refus de Roger. — Il continue ses dévastations en Sicile. — Il retourne à Trayna. — Il quitte de nouveau la Sicile. — Son retour. — Une petite troupe, escortant un immense butin, est vivement attaquée par les Sarrasins. — Le duc Robert arrive en Sicile. — Grande bataille dans la plaine de Missilimir. — Victoire éclatante des Normands. — Les Sarrasins apprennent la défaite des leurs par des pigeons. — Terreur des Barbares. — Le duc Robert et le comte Roger tentent de nouveau le siége de Palerme. — Arrivée de l'archevêque de Palerme au camp du duc. — Combats multipliés. — Assaut de la ville. — Les assiégeants s'emparent de la *Ville-Neuve*. — Les assiégés se réfugient dans la *Ville-Vieille*. — Ils déposent les armes. — L'archevêque est ramené de la petite église de Saint-Ciriaco en grande pompe à Palerme. — Cérémonie de la purification des églises. — Le duc et le comte font bénir leurs épées. — Robert, duc de Sicile. — Trahison de Brachino. — Assassinat de Serlon, après une défense héroïque. — Horrible cruauté des Sarrasins. — Grande douleur du duc et du comte à la nouvelle de la mort de Serlon. — Le duc, en Calabre, envahit les terres du Saint-Siége. — Il

est excommunié par le souverain Pontife, ainsi que le comte et tous les adhérents du duc. — Différentes versions sur l'époque de cette excommunication. — Siége de Naples. — Apparition de saint Janvier. — Mort du comte d'Averse. — Le comte Roger continue la conquête de la Sicile. — Invasion des Sarrasins dans la ville de Nicotra. — Ils s'emparent de la ville de Mazara. — Le comte pénètre la nuit dans la citadelle. — Il fait une sortie contre les Sarrasins et les met en déroute. — Le comte est forcé de quitter la Sicile. — Il laisse le commandement de l'île à son gendre Ugon de Gircœa. — Ugon et Jordan tombent dans une embuscade dressée par Benarvet. — Ugon est tué après des prodiges de valeur. — Grande affliction du comte. — Il retourne en Sicile. — Et ravage tout le *Val-di-Noto*.

A cette époque (1063) la république de Pise était très-florissante, elle s'était rendue redoutable non-seulement aux Génois ses voisins et à toute l'Italie, mais elle avait porté l'effroi chez les nations les plus éloignées. Elle s'était fait un puissant état de la Toscane sur laquelle elle avait établi sa suprématie; de plus elle avait réduit à l'obéissance les îles de Sardaigne et de Corse, et encouragée par la fortune de ses armes, elle avait déclaré la guerre au sultan d'Égypte, reconquis la ville sainte de Jérusalem, et chassé les infidèles de la plus grande partie de la Palestine et de la Syrie. Le grand renom de vaillance que s'étaient acquis les Pisans, tant de vic-

es successives, tant de pays soumis, n'empê-
rent pas les Sarrasins de Sicile d'envahir les
s de la Toscane et de se répandre dans l'inté-
r des terres. Les Pisans, furieux, voulurent se
ger d'une manière éclatante. Ils envoyèrent
c au comte Roger, qui était à Messine, sept
res armées, lui proposant d'assiéger Pa-
ne par mer, si le comte voulait de son côté
quer cette ville par terre, et ne demandant
une récompense, aucune part dans le butin.
er ne se sentait pas assez solidement établi dans
ortion de la Sicile qu'il avait conquise, pour ten-
une entreprise aussi importante; car le résultat,
ne le plus heureux lui eût créé de grands embar-
en l'obligeant à diviser ses forces et à laisser une
nison à Palerme. — D'un autre côté les Sarrasins
ient sans nul doute, pendant son absence,
mmencé leurs excursions sur le territoire con-
s et repris peut-être par surprise quelques-unes
places fortes. Aussi, tout en remerciant les Pi-
s de leur proposition, il leur fit savoir qu'il
it forcé de remettre cette expédition à une épo-
e plus opportune. Ceux-ci, soit qu'ils fussent
écontents de cette réponse, soit que l'impa-

tience les empêchât d'attendre, quittèrent aussitôt le golfe de Messine et se dirigèrent sur Palerme; mais la ville était vigoureusement préparée à supporter un siége; aussi ils se contentèrent de briser avec leurs machines de guerre la chaîne du port, et de s'emparer de cinq grands vaisseaux chargés de riches marchandises. Puis ils s'en retournèrent; et avec le produit de leur butin, ils firent bâtir la plus grande église de leur ville, l'an du salut 1063, ainsi que l'ont consacré les annales de Pise.

L'été était proche, et le comte résolut de retourner pendant quelque temps en Calabre; mais avant son départ, il fit une course sur les confins du *Val-di-Mazara* sur le territoire de *Collesano*, de *Brucato* et de *Cefalû*, il ravagea tout le pays des environs et revint à Trayna avec une ample provision de bestiaux. Après avoir abondamment fourni de vivres et de provisions cette place où il laissait la comtesse sa femme, il quitta l'île.

Son premier soin fut d'aller rejoindre le duc son frère, en Pouille, puis il mit sur pied de nouvelles troupes, et repassa, vers la fin de l'été, en Sicile.

Ses premières courses furent encore dans le *Val-di-Mazara*. Après avoir dévasté de nouveau une

grande étendue de pays, il reprit le chemin de
Trayna avec un immense butin. Craignant avec raison
quelqu'attaque imprévue de la part des Sarrasins,
il avait eu soin de faire marcher en avant un petit
nombre de soldats et venait lui-même par derrière
avec le gros de ses troupes; les Barbares, au nombre de six à huit cents, se placèrent en embuscade
dans un ravin sur le passage de cette petite escorte,
afin de l'attaquer par le flanc. Celle-ci marchait en
grande sécurité; surprise tout-à-coup par des
forces de beaucoup supérieures, elle ne put
tenir, et voulut se replier sur Roger, mais les
Sarrasins avaient déjà coupé toute retraite. Alors
les Normands abandonnèrent le butin dont ils
avaient la garde, et cherchèrent en désordre un
refuge sur les montagnes. — Le comte ne tarda
pas à s'apercevoir de la déroute des siens, et son
visage prit une expression de mépris et de
colère; il s'élança sur le flanc de la montagne,
et, d'une voix retentissante, appelant chacun par
son nom, leur reprocha à tous une aussi lâche
pusillanimité.

« Un soldat qui a du cœur, criait-il, meurt au

poste qui lui a été confié, mais ne prend pas la fuite ainsi qu'un timide agneau. »

La voix du chef, ces reproches de timidité honteuse qui couraient comme un cri d'indignation à travers les échos, arrêtèrent les fuyards. Ils virent l'armée de Roger s'avancer en bon ordre ; alors ils se rallièrent et la rejoignirent.

« C'est au premier rang qu'il faut combattre pour effacer la honte d'une semblable action, leur cria le comte aussitôt qu'il les vit venir à lui. »

Ceux-ci coururent vaillamment contre les Sarrasins, dont la marche était embarrassée par le butin, les attaquèrent à leur tour, en tuèrent une grande quantité, mirent le reste en fuite, et reprirent tout ce dont les ennemis s'étaient emparés. — Cette rencontre, dit Fazelle, coûta au comte un de ses plus habiles et de ses plus vaillants capitaines, Gualtieri Simalo, et un bon nombre de valeureux guerriers (1).

Vers le commencement de l'année 1064, le duc Robert vint en Sicile rejoindre son frère. Tous deux, à la tête de troupes nombreuses, parcoururent une

(1) *Fazelle*, liv. VII.

grande étendue de pays, sans rencontrer nulle part aucune résistance sérieuse ; alors ils résolurent de mettre le siége devant Palerme, car cette ville importante les eut protégés à l'est de la Sicile, comme Messine les protégeait à l'ouest. — Les princes Normands vinrent donc établir leur camp sur une petite montagne, de laquelle ils pouvaient surveiller tous les mouvements de l'ennemi ; mais ils trouvèrent en cet endroit une si grande quantité d'insectes et de reptiles, qu'ils furent forcés d'abandonner ce poste. Ils allèrent camper à une très-petite distance de la ville, et commencèrent aussitôt à l'attaquer. Les Sarrasins avaient réuni toutes leurs forces sur ce point, aussi firent-ils une résistance des plus vigoureuses. — Après trois mois de tentatives inutiles, les Normands se décidèrent à lever le siége qui menaçait de traîner en longueur, et se contentèrent, en attendant une occasion plus favorable, de piller aux alentours de Palerme les châteaux et les maisons de plaisance dans lesquelles les seigneurs Sarrasins avaient entassé des prodiges de luxe et de richesses, de cette façon au moins, leur excursion ne restait pas sans résultat. Voulant se venger en outre de la résistance des ennemis, et du temps précieux

qu'ils avaient perdu, ils désolèrent tout le *Val-di-Mazara*, incendièrent les campagnes et les habitations, et arrivèrent ainsi à une petite place-forte appelée *Burgano* ou *Bugamo*. Celle-ci se défendit avec acharnement : aussi les Normands, après l'avoir prise d'assaut, la rasèrent du sol, firent tous les habitants prisonniers et les embarquèrent pour la Calabre, en leur assignant pour demeure une ville appelée *Scribla* ; cette ville, premièrement détruite et ensuite rebâtie, était restée depuis presque entièrement déserte.

Le duc retourna ensuite en Calabre. Le comte Roger continua à étendre sa domination en Sicile. Beaucoup de villes se rendaient volontairement à lui, et il fatiguait par des excursions et des dévastations continuelles, celles qui lui résistaient.

Afin de donner à ses troupes un lieu de repos et de protection dans cette partie de l'île, il fortifia et remplit de munitions de toute espèce un château-fort près de *Petraglia*, et partit de ce point pour réduire en son pouvoir ou tenir en respect une grande étendue de pays.

Les dissensions survenues entre les Sarrasins vinrent encore servir les Normands. — Occupés à se li-

rer bataille les uns aux autres, ils ne pouvaient se réunir pour résister à l'envahissement du comte Roger (1).

Celui-ci, tout en continuant ses ravages, retourna du côté de Palerme. Les Sarrasins, indignés de voir ainsi leurs châteaux détruits et leurs maisons pillées, résolurent d'aller attaquer les Normands, et de mourir plutôt tous sur le champ de bataille, que de lâcher pied pendant le combat. — Ayant donc réuni une armée nombreuse et déterminée, ils sortirent de la ville et s'avancèrent le long de la mer, dans une portion de pays désignée sous le nom de *Baiara;* ils rencontrèrent les Normands à six milles environ de Palerme, dans une plaine appelée en langue sarrasine *Missilimir*, et qui depuis a conservé ce nom.

Roger, voyant venir à lui l'armée des Sarrasins, s'arrêta aussitôt; car il était venu seulement dans la pensée de faire quelques excursions à travers le pays, et n'avait pas avec lui des troupes assez considérables pour pouvoir livrer une grande

(1) Bergoshaschimar, grand seigneur de Sicile, avait déclaré la guerre aux Bénichielpides, famille très-puissante en Sicile, et la détruisit, l'an 1066.

Rerum italic. scriptores, t. 6. f° 613. — *Pagius*, an 1066. n° 12.

bataille. — Sa première résolution fut donc d'éviter le combat jusqu'à ce qu'il eût reçu les secours que le duc Robert devait lui envoyer de Calabre. Mais cette décision, conseillée par la prudence, ne put longtemps tenir place dans son esprit à côté des bouillantes impulsions de sa jeunesse et de son courage. Il mit toute sa confiance en Dieu, par le souvenir des victoires inespérées qu'il devait à la protection divine, et, sans plus tarder, se prépara au combat.

Des chants de victoire et des hymnes de prières retentissaient de toutes parts dans l'armée chrétienne.

Les Sarrasins, depuis la défaite de leur brillante armée près des murs de Cerami, avaient perdu la confiance, cette force morale qui centuple le courage et devient presque un gage assuré de la victoire. Le nom seul des Normands jetait la frayeur parmi eux, leur aspect les terrifiait; et, quelque ferme que fût leur volonté de combattre, ils n'avaient plus cette énergie, ce courage réel qui pousse en avant et fait affronter la mort avec un cœur tranquille; malgré eux, ils subissaient l'influence néfaste de tant de revers, de tant de

batailles perdues, de tant de prévisions trompées. — Aussi, raconter ce combat, ce serait répéter tous les récits que nous avons déjà tracés dans le cours de cette histoire, il faudrait montrer les Sarrasins combattant d'abord avec impétuosité, puis lâchant pied peu à peu, et finissant enfin par quitter leurs rangs et s'enfuir en désordre à travers la campagne; il faudrait montrer les Normands toujours infatigables, les frappant jusqu'à ce que leurs bras épuisés n'aient plus la force de supporter une épée; il faudrait raconter de nouveau ces scènes horribles de carnage, car peut-être jamais il ne fut si grand, si épouvantable, si terrible. Les historiens rapportent qu'il resta à peine quelque soldats pour porter à Palerme la nouvelle de ce nouveau désastre. Roger le fit savoir aux Palermitains d'une manière prompte et cruellement inattendue.

Les Sarrasins avaient l'habitude d'élever des colombes qu'ils nourrissaient avec du froment imbibé de miel. Quand ils partaient pour une expédition lointaine, ils emportaient avec eux les mâles dans des corbeilles, et lorsqu'ils voulaient faire connaître à leur famille inquiète un événement

important ou leur donner des nouvelles de leur amis restés sur une terre étrangère, ils écrivaient quelques lignes sur des morceaux de papier qu'ils suspendaient au cou ou sous l'aile de l'oiseau, et le lâchaient ensuite dans les airs. — La colombe, attirée par le souvenir du froment imbibé de miel dont elle avait été nourrie, et par le désir de retrouver sa femelle, regagnait à tire-d'aile les lieux dont on l'avait enlevée (1).

Le comte Roger trouva parmi les dépouilles des Sarrrasins beaucoup de ces corbeilles remplies de colombes. Après leur avoir fait attacher au cou et sous les ailes des morceaux de papier tachés du sang des infidèles, il fit ouvrir toutes les corbeilles. — Ce fut ainsi que les Palermitains apprirent le massacre des leurs (2).

(1) *Malaterra*, lib II. c. XLII. p. 572.

Moris vero Saracenis est, ut columbas frumento, et melle infuso domi nutrientes, cum aliquorsum longius digrediuntur, masculos sportulis inclusos secum ferant: ut cùm aliquid novi fortuna illis administraverit, quod domi scitum velint, chartulis eventus suos notantes, et collo avis, vel certè sub ala suspendentes, avibus dimissis per aëra, familiæ domi sollicitæ, utrum prosperè erga peregrinos amicos omnia agantur, notificare accelerant. Avicula enim, dulcedine grani melliti, quam domi gustare sæpius assueverat illecta, reditum accelerat...

(2) *Malaterra, idem.*

Hujus modi sportulâs cum avibus infectis sanguine chartulis dimissis, tristis fortunæ eventus Parnomitanis Comes repræsentat.

Toute la ville fut frappée d'épouvante ; la désolation régnait partout. Les gémissements des enfants et des femmes remplissaient les airs. — Aux uns la joie, aux autres le deuil, tel est le fruit du combat (1).

Les Sarrasins avaient placé leur suprême espoir dans cette dernière bataille : l'invasion des Normands les enveloppait de toutes parts comme un torrent furieux qui roule à travers la campagne, dévastant le pays et renversant les habitations. Palerme seule restait encore en leur pouvoir ; c'était pour ainsi dire leur dernier refuge, le dernier débris de cette domination si belle, si tranquille quatre années auparavant. La terreur était générale, et toutes les familles plongées dans le deuil, brisées par la douleur, attendaient, sans vouloir se défendre, la mort ou l'esclavage. — Si le comte Roger fût arrivé sous les murs de Palerme dans ce premier moment d'épouvante générale et de désolation, il se fût rendu maître de la ville presque sans coup férir ; mais déjà deux fois, trop confiant en lui-même,

(1) *Malaterra, idem.*
Urbs tota concutitur : lachrymosæ voces liberorum, et mulierum per aëra cœlum attolluntur. Gaudium nostris, illis tristitia parturitur.

il avait inutilement entrepris le siége de Palerme, et il comprenait de quelle gravité serait une troisième tentative infructueuse. Ne se trouvant pas à la tête de forces assez imposantes, il aima mieux attendre une occasion plus sûre et aller rejoindre le duc son frère, qui était fortement occupé au siége de Bari, en Pouille.

Cette ville, la seule qui appartînt encore à l'empire byzantin, avait de grandes ressources en elle-même; située sur la côte, elle était redoutable à la fois par sa position et par une population très-nombreuse. Aussi résistait-elle vigoureusement au duc Robert, qui depuis trois ans la serrait de près par terre et par mer.

Les deux frères se réunirent pour éteindre à jamais dans cette contrée, par la prise de Bari, les dernières espérances des Grecs et effacer jusqu'au souvenir de leur domination. Les habitants attendaient de Constantinople un secours puissant; mais la flotte grecque ayant été attaquée et prise par les Normands, la ville fut enfin forcée de se rendre.

Le duc Robert ne pouvait encore quitter la Pouille; des machinations secrètes se tramaient

dans l'ombre et son absence eût encouragé les révoltes; il voulut ruiner par une énergique manifestation ces dernières et folles tentatives. — Roger partit pour la Sicile afin de réunir les troupes divisées sur les différents points de l'île; et le duc ne vint le rejoindre qu'en 1071 avec une flotte de cinquante-huit navires (1).

La guerre de Sicile quelque éclatante qu'elle fût, avait été jusqu'alors une course dévastatrice plutôt qu'une conquête; elle avait répandu la terreur par toute la contrée, mais elle n'avait pas encore laissé des racines dans le sol. Les principales villes étaient encore au pouvoir des Sarrasins.

Le duc Robert, pour donner plus de sécurité aux Barbares, fit courir le bruit que cette nouvelle armée était destinée à la conquête de Malte, et alla secrètement se réunir au comte Roger qui l'attendait à Catane, ville amie (2). Après avoir réuni leurs armées de terre et de mer, les deux princes se

(1) Les historiens ne sont pas d'accord entre eux ni sur l'époque du passage du duc Robert en Sicile, ni sur la date de la prise de Palerme; mais leurs dissentiments sont de peu d'importance, car ils ne touchent que sur une différence de un ou deux mois. Nous citerons les auteurs les plus authentiques et leurs opinions différentes sur ce fait, ainsi que les dates indiquées.

dirigèrent sans plus tarder sur Palerme, bien décidés à se rendre maîtres de cette ville, soit en la prenant d'assaut, soit en la réduisant par la famine.

L'anonyme du Vatican dit en parlant de Palerme: « C'était une ville riche et populeuse et la ca» pitale de toute la Sicile; mieux défendue par ses » fortifications que par la nature de sa position, elle » était devenue la principale résidence des Sarrasins. » Située dans un endroit délicieux, non loin du » mont Pelero, près de la mer, elle s'étendait en un » long circuit; elle ne manquait d'aucune bonne » chose, si ce n'est qu'elle était privée de tout nom » chrétien (1). »

Palerme différait alors beaucoup de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle était placée à l'extrémité d'un port ouvert entre deux forteresses; l'une s'appelait, dit un chroniqueur italien *Castello a Mare*; l'autre était désignée par les Sarrasins sous le nom de *Kalza*. Ce port

(3) *Muratori*, t. VIII. p. 764. An. Vat.
Erat autem Panornuum civitas dives, et popolosa, totiusque Siciliæ caput, et principalis sedes Tyrannorum, magisque opere, quàm natura munita. Juxtà mare delitiosa planitie non longe à Pelero monte, longo circuitu sita, nullius bonæ rei indigens, praterquam quod Christiani nominis erat aliena.

ıcipal était divisé en deux golfes formant deux
:s plus petits. La ville fut primitivement bâtie
la langue de terre qui les séparait et reçut le
ı grec, *Panormo* (1), parce qu'elle était entourée
les trois côtés par le port. — Etant devenue sous
Sarrasins le siége du gouvernement, elle s'était,
ıuse de son extrême population, étendue peu
ɜu, du port oriental vers le côté où coule le
ve *Orete.* — Cette partie s'appelait la *Cité-Neuve.*
ɩe comte Roger, dit Fazelle, établit son camp du
ś de l'occident, au-delà du fleuve *Orete*, dans
lieu appelé depuis *S. Giovani di Lebroso;* et
luc, avec son armée venue de Pouille et de Ca-
:e, se plaça au couchant, près de *la Cité-Neuve*,
se trouve aujourd'hui le couvent des minimes
S. Maria della Vittoria. La flotte, en s'étendant
ong du port, en fermait l'entrée de tous côtés;
is Palerme était amplement pourvue de vivres
de munitions, et les Sarrasins avaient déjà
blié la plaine de Missilimir, et les papiers
nts de sang que des messagers ailés avaient
portés dans la ville. Lés deux tentatives de

(1) Port de tous côtés.

siége inutiles avaient relevé leur confiance si souvent terrassée par de désastreux revers ; aussi les Palermitains virent-ils sans frayeur ces formidables apprêts de siége. Quand les Normands firent approcher les machines de guerre, un grand nombre d'habitants se portèrent sur les murs, raillant les chrétiens avec des huées et des rires.

Ceux-ci commencèrent l'attaque avec impétuosité ; les Sarrasins firent pleuvoir sur les assaillants une grêle de pierres et de javelots. — Le combat, des deux parts, devint très-acharné ; mais telle était l'audace des habitants, telle était leur confiance en eux-mêmes, qu'ils dédaignaient de fermer les portes de la ville, alors même qu'ils étaient le plus vivement attaqués par leurs ennemis.

Plusieurs historiens (1) racontent qu'un chevalier normand (*l'Anonyme du Vatican*, le dit neveu du comte Roger) indigné de voir les Sarrasins laisser ainsi les portes de Palerme ouvertes par mépris pour ses compagnons d'armes, voulut rendre à l'en-

(1) *Fazelle*, lib. VII, f° 641. — *Buffier*, p. 220. — *Burigny*, p. 396.

mépris pour mépris, insulte pour insulte;
lançant avec audace, il traversa de sa lance
trine d'un Arabe qui s'était insolemment placé
porte extérieure. Les Sarrasins accoururent
ôt, et, avant que le Normand ait pu regagner
mpagnons et sortir de la ville, ils en fermèrent
rtes. — Celui-ci, se voyant tout-à-coup en-
d'ennemis, frappe de violents coups d'é-
et, enfonçant ses deux éperons dans les
de son cheval, disparaît comme la foudre
les rues qui lui étaient inconnues; ceux qui
ursuivent l'ont bientôt perdu de vue. — Ainsi
ive à la porte opposée, il la franchit, et sans
reçu aucune blessure, il se retrouve au milieu
ens. Les Normands, étonnés de le voir si mi-
eusement échappé à une mort certaine, le re-
nt avec joie, comme s'il fût revenu de la tombe,
peuvent se lasser de le serrer dans leurs bras (1).

ous avons cru devoir citer ce fait, attesté par plusieurs écrivains,
nous doutions fort qu'il ait jamais existé; car Malaterra garde le
et lui, plus qu'un autre, aurait pompeusement raconté ce trait
bravoure, surtout si le héros avait été un neveu du duc Robert et
te Roger.

ce qu'écrit l'*Anonyme du Vatican*. *Muratori*, t. VIII. fol. 765.
git itaque die una, dum quidam Arabicus miles audacissimus, qui
nostris multos interfecerat aliquidem sibi in portam occurrentem

Pendant ce temps, le comte Roger, du côté du midi, et le duc Robert du côté du couchant, faisaient jouer vigoureusement les machines de guerre. On entendait de toutes parts retentir, ainsi que des gémissements funèbres, les coups des béliers frappant incessamment les murailles.

Déjà en deux endroits elles s'étaient écroulées, et deux grandes brèches avaient été pratiquées. En un instant la confiance des habitants se changea en épouvante, et des cris de désastres remplacèrent les huées et les malédictions dont ils accablaient les chrétiens du haut de leurs forteresses. — De toutes parts les Sarrasins accouraient à la défense de leur ville, élevant à côté du rempart de pierres écroulé, un rempart vivant sans cesse renouvelé.

Malgré ce premier succès des assiégeants, malgré l'énergie de leurs assauts continuels, malgré les

expectaret armatus, quòd unus Nomannigena, Ducis atque Comitis nepos strenua animositatis equum acriter urgens, per medium pectus illius lanceam acriter contorsit, et cùm hoste interfecto, ad socios redire festinaret, porta subitò clausa, et præsens hostium congeries reditum sibi per eamdem viam prohibuit. Mox ipse impiger per medios hostes, quam velocissimè longum iter arripiens, tamen per oppositam partem sævas insequentium manus Christo descente illæsus evasit; quem ad socios pro morte ipsius sperata lacrymantes redeuntum, ipsi quasi redivivum admirantes deosculari non cessant.

morts tombant par monceaux du haut des murailles, les chefs qui commandaient dans Palerme ne perdaient pas courage. Déjà ils avaient réparé les trouées faites par les machines de guerre, et les efforts des Normands n'arrivaient à aucun résultat. Le jour et la nuit, les Sarrasins fatiguaient l'ennemi par des sorties fréquentes et détruisaient les travaux commencés autour des murs. Ainsi se passèrent cinq mois pendant lesquels les Normands combattirent chaque jour sans relâche; et Palerme, toujours imprenable, toujours fière et opiniâtre dans sa défense, semblait se faire un jeu de ruiner leurs tentatives les mieux combinées et les plus audacieuses.

Le duc Robert désespérait de mener l'entreprise à bonne fin par la force des armes.—Seul, enfermé dans sa tente, il cherchait les moyens de se rendre maître de la ville par quelque ruse adroite, lorsque ses soldats amenèrent devant lui, un homme qui était entré dans le camp, en demandant à lui parler. Quand cet homme fut devant le duc, il rejeta la longue robe qui le couvrait et se montra vêtu comme l'étaient à cette époque les prêtres chrétiens :

« Duc Robert, lui dit-il, je suis Grec d'origine ;

j'étais archevêque de Palerme lorsque les infidèles y ont établi leur domination impure. Ils m'ont chassé de mon siége archiépiscopal ; et je me suis réfugié dans la petite église de *San-Ciriaco*. Depuis lors, j'ai vécu pauvre et persécuté ; priant avec les fidèles qui venaient près de moi recevoir les sacrements de la sainte religion. Chaque jour j'ai imploré avec ferveur le Dieu des chrétiens ; c'est lui qui t'envoie aujourd'hui pour le triomphe de la foi. Quelques épreuves que tu aies à supporter, aie confiance en lui ; cette confiance qui a seule soutenu mon courage au fond de ma pauvre église désolée et perdue. Au milieu des impies qui déshonorent la ville, autrefois sainte, il est encore des chrétiens, nobles serviteurs de la foi, qui sont prêts à mourir pour le Seigneur et pour toi. Ils sont dans la citadelle au service des Sarrasins : si telle est ta volonté, à un signal convenu, ils s'empareront de la forteresse, et viendront ouvrir une des portes basses des murailles qui avoisinent le château-fort. »

Le duc Robert s'inclina avec respect devant le ministre de Dieu :

« Ma volonté, dit-il, est de combattre pour la religion et de sauver les chrétiens mes frères ; puis-

que vous avez des intelligences dans la place, faites-leur savoir que je vais passer cette nuit entière à méditer sur les moyens les plus favorables à l'exécution de ce projet; car il ne faut point, par une entreprise trop légèrement hasardée, exposer à une mort certaine et inutile les chrétiens qui combattent pour la foi. »

Ayant parlé ainsi, il s'agenouilla devant l'archevêque, qui lui imposa les mains et le bénit (1).

(1) Voici ce que dit *Inveghes* S. III. p. 78. (Traduction.)

Et, d'après tous ces faits, je crois vraisemblable que l'archevêque se transporta plusieurs fois, de sa petite église *San-Ciriaco*, sous *Monreale*, qui était proche du camp des Normands, auprès de ceux-ci, et qu'il se rendit, tantôt à la tente du duc Robert, au couchant, tantôt à celle de Roger, à *San-Giovanni-di-Lebrosi*, encourageant ces deux princes à donner l'assaut et à s'emparer de la ville. Sans nul doute, soit par des lettres, soit par des espions, il persuada aux soldats chrétiens, ainsi que le raconte Fazelle, de livrer le château au duc; c'est pourquoi l'on peut dire qu'il fut le principal auteur de la prise de Palerme.

Il n'est pas étonnant que Malaterra ait passé ce fait sous silence, de même qu'il n'avait point parlé non plus de la participation des chrétiens dans le siége de Messine, pour laisser à ces héros la gloire entière de la prise de ces deux villes.

Voici ce que dit Fazelle, liv. VII. f° 642.

Egli era nella rocca, la qual oggi si chiama il palazzo, molti cristiani i quali avendo molti anni servito fedelmente in guerra i Saracini finalmente mossi da coscienza a da religione e anche per levarsi dal collo il giogo della servità, e tornar in libertà, pigliaron partito tra loro di dare la città à Normanni et tiranti nella lor fantasia tutti gli altri soldati, mandaron secretamente in campo a Roberto Guiscardo a fargli intendere quanto essi avessero determinato di fare.

Le duc voyant dans la venue du saint archevêque une manifestation éclatante du ciel en sa faveur, fut certain du succès, et ne douta plus de la prise de la ville ; néanmoins il était important de prendre des mesures sages et prudentes.

Voici ce qui fut résolu par les deux princes et convenu avec les chrétiens. — Le comte Roger, secondé par toute la flotte, devait se porter du côté opposé de la forteresse avec le gros des troupes, tandis que le duc, avec l'élite choisie de ses soldats, au nombre de trois cents environ, se cachait dans les jardins dont Palerme est entourée. Aussitôt le signal donné par les chrétiens, le comte commencait l'attaque vigoureusement avec toutes ses troupes, afin de concentrer exclusivement sur ce point l'attention et les forces des assiégeants, laissant ainsi complètement dégarni de soldats le côté par lequel le duc Robert devait s'introduire dans la ville. — Toutes les mesures ainsi prises avec prudence, les princes normands firent dire de solennelles prières devant toute l'armée, et chacun se prépara au combat.

Les chrétiens qui occupaient le château-fort tuèrent d'abord les chefs sarrasins; et, après avoir

massacré les geôliers des prisons, délivrèrent les esclaves chrétiens, leur donnèrent des armes et s'emparèrent de toute la forteresse aux cris de liberté. Alors ils donnèrent le signal convenu. Aussitôt Roger attaque vigoureusement la ville. Les Sarrasins, ainsi qu'on l'avait prévu, courent à la défense des murs, et laissent seulement un petit nombre de soldats dans cette partie de la ville que l'armée ennemie semblait avoir abandonnée pour concentrer toutes ses forces sur le même point. Pendant ce temps le duc Robert sortait des jardins où il s'était caché avec les siens, s'élançait à l'assaut, et, avant que les révoltés eussent eu le temps même de venir à son secours et de lui ouvrir une des portes, il avait escaladé les murailles à l'aide d'échelles, et était entré dans la ville. Bientôt les Normands sont réunis aux soldats chrétiens, et tous ensemble se répandent par les rues et les faubourgs. — Les Sarrasins s'aperçoivent alors qu'ils ont été trompés, et que l'assaut du comte Roger n'était qu'une feinte pour les attirer de l'autre côté de la ville; ils courent à la rencontre du duc Robert. Mais le duc soutient le choc sans faiblir; une mêlée furieuse s'engage. Des deux parts la valeur est

égale; cependant le nombre des Sarrasins augmente à chaque instant, et les Normands sont refoulés de rues en rues. — Le comte Roger, de son côté, voyant que la défense des murailles est moins vigoureuse, et que le plus grand nombre des ennemis s'est porté vers l'endroit où combat le duc son frère, reprend l'assaut avec une nouvelle énergie; il dirige une partie de ses gens vers une petite porte, qui conserve encore maintenant le nom de *Porte de la Victoire;* et, pendant que ses soldats, combattant avec courage, cherchent à escalader les murailles, lui, avec l'aide des machines de guerre fait des efforts désespérés, brise cette porte et entre dans la ville. — Dès-lors tout est perdu pour les Sarrasins. Le duc Robert, par prudence, cédait le terrain pied à pied, en se retirant du côté de la forteresse dont les chrétiens s'étaient emparés, il ne tarde pas à s'apercevoir que les ennemis sont attaqués par derrière, et que Roger aussi a pénétré dans la ville; alors il change de manœuvre; il ne se retire plus devant l'ennemi, il l'attaque au contraire avec fureur, et le repousse à son tour. Les Sarrasins se trouvent ainsi serrés de près d'un côté par le duc, de l'autre, par le comte;

ils veulent fuir, ne pouvant plus se défendre; mais les cavaliers normands parcourent au galop toutes les rues et frappent les fuyards avec des armes mortelles. — La ville extérieure est prise, les portes sont ouvertes.

Toute défense devenait impossible, aussi les infidèles se réfugièrent dans la partie de la ville appelée *Cité-Vieille*. — La nuit seule fit cesser le combat. Pendant cette nuit chacun des deux partis se retira dans les quartiers qui étaient en son pouvoir. Des deux côtés on plaça des sentinelles et des gardes; les Normands occupèrent donc toute la partie de la ville dont ils s'étaient emparés ainsi que le château-fort, c'est-à-dire la *Cité-Neuve;* les Sarrasins se tinrent dans la *Cité-Vieille* sur laquelle ils avaient été refoulés. Les Normands, victorieux, attendaient le jour avec impatience; car le jour devait avec le combat amener la victoire.

Ce fut dans le camp des chrétiens une nuit de triomphe et d'allégresse; dans le camp des Barbares, au contraire, une nuit d'abattement et de triste méditation. Ceux-ci voyant aux mains des assiégeants la forteresse sur laquelle reposaient leurs plus fermes espérances, comprirent que tout était

perdu; la *Cité-Vieille* avait été un refuge mais ne pouvait pas être longtemps une sauve-garde contre l'attaque de leurs ennemis; alors les chefs de l'armée réunis entre eux, tinrent conseil et résolurent de se rendre sous condition.

Dès que le matin fut venu, ils firent donc savoir au duc Robert et au comte Roger qu'ils consentaient à rendre la ville, et à payer en signe d'obéissance, un tribut chaque année, à la condition qu'ils ne seraient soumis à aucune violence, comprimés par aucune nouvelle loi, et qu'ils auraient le droit d'exercer en paix la religion mahométane. Ces conditions furent traitées et débattues, et les princes normands acceptèrent la reddition de la ville, heureux d'arrêter un combat inutile, qui aurait pu coûter la vie à leurs plus vaillants soldats.—Ils firent proclamer dans toute la Cité par la voix des crieurs publics et des interprètes, que les Sarrasins étaient libres, ou de se faire chrétiens, ou de persévérer dans leur religion; et que nul d'entr'eux ne serait soumis à aucune violence à cet égard.

C'est ainsi qu'à la grande joie du peuple chrétien les Normands entrèrent dans Palerme, la ville

royale et souveraine de tout le royaume, l'an de l'incarnation du Seigneur 1071 (1).

Le premier soin du duc Robert fut d'envoyer

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XLV.
Anon. du Vatican. Muratori, tom. VIII, f° 764.
Pagius, an 1071. n° 20.

Postquam Robertus, Apuliæ dux Barium primarium Apuliæ oppidum, etiamnum probe, munitum, Saracenis die XV. Mensis aprilis currentis anni, uti anno MLXVIII. Num IX. Diximus, eripuit, *mense Julii dux prædictus transmeavit Adriatici maris pelagum, perrevit que Siciliam cum quinquaginta octo navibus*, inquit *Lupus Protospata* in chron. Ad annum MLXXI. Quod habet *chronographus Barensis* ad eumdem annum, *et in mense Magi*, inquit, *exivit, et perrexit Palermo cum navali exercitu, et obsedit eam per mare et per terram.*

Malaterra, L. II. cap. XLV.
Anon. du Vat. Muratori. T. VIII. p. 764.
Inveghes, T. III. p. 76. — (Traduction.)

Mais les écrivains ne s'accordent pas sur l'année, le mois et le jour où arriva ce siége remarquable. *Malaterra* désigne l'année de N. S. 1071, et *Leo Ostiensis* le place dans la même année.—*La basilique de S. Bénédict a été dédiée le même jour des calendes d'octobre, l'an de N. S.* 1071, le samedi 9me. Pendant ce temps, Robert assiégeait Palerme, il ne put donc pas assister à une pareille solennité. Deux anciens marbres de Palerme, que je vais rapporter, *Sigonio Gordonio* qui cite *Pandolfo*, et *Bardi* qui met aussi en avant le *Biondo, Emilio et Sigiberto, Summonte, Fazelle, Mauroli et Camillo Pellegrini* donnent la même date, 1071.—Mais *Protospata* la met l'année suivante; an 1072. — *Au mois de juin, le* 10, *Robert, le duc, entra à Palerme*; son assertion est approuvée par *l'anonyme de Bari. En* 1072, *Palerme fut prise par le duc, le* 10 *du mois de janvier.* — Je n'ai donc pas voulu m'écarter du sentier frayé. Je trouve aussi des avis contraires sur le mois et le jour où le duc et le comte, firent leur entrée solennelle dans la cité heureuse, *citta felice;* car *l'anonyme de Bari* écrit que ce fut le 10 du mois de janvier; *Protospata* écrit : *mense junii* 10 *intravit dux.* — *Fazelle :* ils entrèrent au mois de juillet. — *L'Ostiensis* dit : *Ipsa die kal. Octobrium.*

chercher en grande pompe l'archevêque qui traînait une vie obscure et malheureuse dans la pauvre église de Saint-Ciriaco (1), afin de le rétablir sur son siége archiépiscopal, dans l'église métropolitaine autrefois érigée sous le nom de *Notre-Dame*, mais que les infidèles avaient profanée par leurs exercices impies. Lorsque le saint homme fut aperçu proche de la ville, le duc Robert et le comte Roger firent ouvrir la grande porte de Palerme pour le recevoir dignement. Quand il fut arrivé à cette porte, les deux chefs normands s'agenouillèrent avec dévotion et, lui demandèrent de réconcilier avec Dieu la Basilique de Palerme par les cérémonies sacrées de la Sainte-Église romaine. L'archevêque, après avoir rendu grâce au Tout-Puissant de l'heureuse délivrance de la ville et de l'expulsion des impies

(1) *Malaterra* ne dit pas le nom de cet archevêque.

Voici ce que rapporte à ce sujet Inveghes, T. III, p. 77.—*Fazelle, Mauroli, Buonfiglio, Gio. Lellio et Pirrus* écrivent qu'il s'appelait *Nicodemo.* Ils ont retrouvé sans nul doute ce nom dans une ancienne bulle du pape *Calliste II* adressée à *Pietro*, archevêque de Palerme, en 1122, où il dit : *Dignitatem quoq. et quæ a prædecessoribus nostris sacratæ memoriæ Alexandro II, Gregorio VII et Paschali II. Rom. Eccl. pp. prædecessoribus tuis Panormitanis archiepiscopis Nicodemo, et alckerio et per eos Panormitanæ ecclesiæ concessa dignoscuntur confirmamus.* —D'où l'on voit que le pape Alexandre accorda, de son vivant, ces priviléges à Nicodème, qui, sans aucun doute, est cet archevêque, car c'est sous le règne de ce pape qu'écrit Malaterra.

l'avaient si longtemps souillée, fit tout préparer
r les cérémonies de la *la purification de l'église.*
)ès le point du jour, toutes les rues étaient cou-
es de fleurs et de feuillages ; et un *Saldistorium*
t été préparé sur un riche tapis devant la porte
icipale de l'église. A côté du *Saldistorium* il y
t quatre vases, l'un contenant de l'eau, l'autre
'in ; le troisième était rempli de sel, et le quatrième
:endres.
.e Pontife s'avança suivi d'un nombreux cor-
: de chrétiens entonnant des chants reli-
ıx ; il était vêtu du manteau, de l'aube,
la ceinture, de l'étole, et recouvert d'un long
rial blanc ; il avait sur sa tête la mître sim-
, et portait dans sa main droite le bâton pas-
ıl. — Il se plaça devant le *Saldistorium* et bénit,
c le sel, l'eau que contenait un des vases ;
s, retirant la mître qu'il avait sur la tête, il
de l'herbe d'hysope et fit une aspersion en
nonçant les mots consacrés : « *Asperges me. Do-
ne...* »
.'archevêque récita ensuite à haute voix le *Mise-*
; et ayant repris sa mître, répandit de l'eau bénie
s le circuit extérieur de l'église, tantôt sur les

murs, tantôt sur l'autel, et dans tous les lieux souillés.

Après avoir prononcé trois prières, il entra dans la Basilique en chantant les litanies; il s'arrêta devant le maître-autel, dépouillé de tout ornement, et tenant son bâton dans la main gauche, il fit le signe de la croix en répétant trois fois :

« Seigneur, daigne laver et réconcilier cette église et cet autel; écoute et exauce nos prières. »

Ensuite il se prosterna. — Toute la foule qui encombrait l'église, s'était pieusement agenouillée et avait répété à demi-voix les paroles du saint archevêque. Celui-ci se releva et bénit un vase contenant de l'eau mêlée avec du sel, de la cendre et du vin; puis, il fit trois fois le tour de l'église en aspergeant les murailles et le pavé avec de l'eau bénie.

Le Pontife s'étant arrêté au milieu de l'église; deux écuyers portant, l'un, l'épée du duc Robert, l'autre, celle du comte Roger, vinrent s'agenouiller devant lui; celui-ci retira sa mître et aspergeant les deux glaives avec l'eau sainte, il prononça la formule sacrée de la bénédiction.

Les deux écuyers se relevèrent, et se placèrent alors, l'un à la droite de l'archevêque, l'autre à

sa gauche, tandis que les deux princes normands pliaient tous les deux le genou; alors l'archevêque prit des mains des deux écuyers les épées bénies et les ayant remises, l'une au duc Robert, l'autre au comte Roger, il leur dit:

« Pieux et vaillants guerriers, redoutables et invincibles à vos ennemis, recevez chacun cette épée au nom du Dieu puissant dont je suis un des ministres sur cette terre, employez-la toujours pour la défense de la Sainte-Église, la confusion des ennemis du Christ et le triomphe de la foi chrétienne. Dieu veillera sur vous et vous rendra grands et forts autant que peut l'être une fragile créature humaine. »

Les deux princes se signèrent et mirent chacun l'épée à son côté.

Alors le profond silence qui avait régné dans l'église pendant cette sainte cérémonie fut interrompu par les chants religieux; — et ce fut ainsi que le saint archevêque quitta l'église purifiée des souillures de l'impiété (1).

Un grand nombre de Sarrasins poussés par la curiosité étaient venus assister à ce spectacle, et

(1) *Inveghes.* Vol. III, p. 78.
Le moderne pontificale de Pie V.

plusieurs, profondément émus, embrassèrent la religion chrétienne.

« C'était en effet, dit un auteur contemporain, un « spectacle digne d'étonnement et d'admiration; et « la plume serait aussi impuissante que la parole pour « exprimer la profonde impression que firent ces « saintes cérémonies, et la sublime simplicité de ce « cortége entonnant les hymnes du Seigneur, au mi« lieu des rues où les fleurs et les feuilles n'avaient « pu entièrement cacher les traces du sang qui, la « veille, coulait encore. »

Lorsque les deux frères eurent ainsi rendu à la religion chrétienne son éclat et sa splendeur, ils s'occupèrent de réparer la ville et les fortifications presqu'entièrement détruites.

Afin de s'assurer la fidélité des Sarrasins et leur ôter toute pensée de rébellion ou de mauvaise foi, ils firent construire deux forts redoutables, l'un d'un côté de la mer et l'autre du côté du couchant. — Ils élevèrent aussi une église qu'ils appelèrent *Notre-Dame de la Victoire*, et y mirent cette inscription :

Roberto Panormi duce et Siciliæ Rogerio comite imperantibus, Panormitani cives ob victoriam habitam,

hanc ædem B. Mariæ sub victoriæ nomine sacrarunt anni Domini 1071.

La porte par laquelle Roger entra dans Palerme fut aussi nommée la *Porte de la Victoire* comme fait foi cette seconde inscription :

Porta hæc quam Rogerius invictissimus Siciliæ Comes irrumpens, aditum exercitui christiano ad urbem hanc Panormum patefecit, Victoriæ cognomento ab eodem victorum hostium summo cum honore ob insignem reportatam victoriam, Deiparæ Virginis cultui auctoris ejusdem principis ardenti ac pio desiderio consecrata est quintili mense, Dom. incar. anno 1071 (1).

Le duc Robert fut très-enchanté de la ville de Palerme, de sa beauté intérieure et de sa position qui la rendait à la fois délicieuse à habiter et redoutable à ses ennemis; aussi il résolut d'en faire sa résidence en Sicile, et demanda à son frère le droit de conserver Palerme dans le partage qui devait être fait de cette

(1) *Inveghes*, T. III, p. 81.

Le père Pagius, an 1071, n° 20, pense que ces inscriptions ne peuvent être du temps, parce qu'elles ne s'accordent pas, selon lui, avec la date probable de la prise de Palerme. Nous avons déjà cité plus haut les différentes assertions des historiens à cet égard, et nous ajouterons que tous ne font pas commencer l'année à la même époque; ainsi *Malaterra* cite 1071, mais ne fait dater le commencement de l'année que le 25 mars; — *Fazelle*, également,

conquête, en y joignant la moitié de *Messine* et la moitié du *Val-di-Demona*. Roger prit pour lui l'autre partie de la Sicile : les deux princes distribuèrent ensuite différentes portions du territoire à ceux de leurs proches dont ils avaient reçu de bons et loyaux services, comme s'ils eussent à jamais expulsé les Sarrasins, et soumis le pays à leur domination. Serlon fut mis en possession de la ville de Cerami et de plusieurs places importantes, ainsi que d'une partie du pays environnant qui était resté au pouvoir des Sarrasins. Un autre parent des princes normands eut aussi part à leur générosité, et reçut en partage une assez forte portion de pays qu'il avait à défendre et même à conquérir contre les infidèles.

Robert Guiscard prit le titre de duc de Sicile, Roger celui de comte, et Tancrède, neveu de Robert et de Roger, ayant obtenu, à titre de comté, la ville de Syracuse, se fit toujours appeler depuis comte de Syracuse, ainsi qu'on le voit dans plusieurs actes cités par *Ughellus* (1).

En faisant ainsi de la Sicile plusieurs propriétés distinctes, dont chacun devait défendre pour soi-

(1) *Inveghes*, T. III, p. 84.

la possession et les droits, les princes nor-
employaient certainement le plus sûr moyen
er à l'entière conquête du pays et à l'expul-
es Barbares; ceux-ci, il est vrai, perdaient
ır jour leurs plus belles villes et leurs places
ainsi que l'on voit, à l'approche de l'hiver,
les feuilles d'un arbre, mais n'en conti-
t pas moins à parcourir le pays en dévas-
, se cachant à l'approche de l'armée
nne, soit sur les montagnes, soit au
les ravins, ou se réfugiant dans quelques-
les villes qui restaient encore en leur posses-

partie de l'île donnée à Serlon était une de
où les Sarrasins faisaient les plus fréquentes
plus audacieuses excursions, car la ville
ı (Castrogiovanni), défendue par sa position
lus que par les armes, était toujours restée
rrasins. Cerami, la résidence de Serlon, était
oche d'Enna. Ce brave capitaine défendait
ıment le pays contre les infidèles, et avait
nté ses domaines de plusieurs châteaux-forts
ı s'était rendu maître. Ses hauts faits d'armes,
e prodigieuse, son audacieuse témérité et la

valeur qu'il déployait chaque jour l'avaient rendu la terreur des Sarrasins. Aussitôt qu'ils le voyaient s'avancer à la tête des siens, ils lâchaient pied, saisis d'épouvante. Serlon, profitant avec habileté de ce sentiment de terreur, avait réduit au silence ou à la soumission presque tout le pays qui entourait Cerami.

Les Barbares, ne pouvant triompher par les armes de cet ennemi redoutable, cherchèrent à s'en débarrasser par la trahison. Un nommé *Brachino* ou *Brahen* (1), l'un des plus distingués et des plus puissants de la ville d'Enna, accepta cette lâche mission, et prépara dans l'ombre le piége dans lequel il voulait attirer son ennemi, d'abord. Il commença par faire savoir au capitaine normand qu'il désirait grandement entrer dans son amitié; car il le tenait, disait-il, en grande estime à cause de sa bravoure et de son habileté militaire. — Serlon avait le cœur trop franc et trop loyal pour soupçonner la déloyauté; il fit dire au Sarrasin que s'il voulait se rendre à sa résidence de Cerami, il y serait reçu en ami et traité comme tel, avec distinction et hon-

(1) Malaterra le nomme *Brahen;* Fazelle, et, probablement d'après lui plusieurs historiens, l'appellent *Brachino*.

r. Brahen accepta la proposition du comte, se faisant accompagner de riches présents, lla en toute hâte à Cerami. Il connaissait z le noble caractère de Serlon pour être sans ıte, et savait les chrétiens incapables de :evoir une indigne pensée. — Ainsi, pendant préparait la plus lâche des perfidies, il se fiait entier à la loyauté de celui dont il méditait ;rablement l'assassinat.

es portes de la ville s'ouvrirent devant le Sarra- ıussitôt qu'il eut déclaré le motif qui l'amenait; fut conduit sans retard à la forteresse où Ser- avait établi sa demeure. Comme il s'arrêtait cis et presque tremblant à l'entrée de la salle e tenait le neveu du comte, celui-ci alla à lui i tendit la main, après avoir retiré son gante- le fer. Brahen ne put s'empêcher d'être saisi de ect et de remords devant ce noble jeune homme, i bienveillant après le combat qu'il était redou- ; dans la mêlée. Par ce sentiment naturel et ıciencieux que la volonté de Dieu a mis dans le r des infâmes, lui, lâche et traître, il osait à ıe toucher cette main qui portait l'épée si ru- ıent, mais si loyalement à la fois. Ce regard hon-

teux jeté sur lui-même ne rendit pas Brahen longtemps interdit ; il fit étaler devant le comte tout ce qu'il avait apporté, et lui demanda en grâce l'honneur d'être tenu par lui pour ami et frère adoptif, *en se touchant mutuellement par l'oreille*, selon l'habitude de son pays (1). Serlon accepta sans défiance aucune, et ordonna que des présents égaux en valeur à ceux du chef sarrasin, fussent remis aux gens de sa suite.

Depuis lors Brahen entretint avec le capitaine normand de fréquentes et amicales relations. Quelques mois se passèrent ainsi, et un jour Serlon reçut une lettre par laquelle le Sarrasin lui faisait savoir en secret, qu'à un jour désigné quelques Arabes, au nombre de sept environ, devaient se rendre, pour faire du butin, sur le territoire où il avait l'habitude de se livrer à la chasse, l'engageant fortement à diriger sa course ce jour-là vers un autre point, ou à se faire accompagner, contrairement à son habitude, par quelques-uns des siens. Le perfide Sarrasin savait bien par avance quelle serait la réponse

(1) *Malaterra*, L. II, cap. XLVI.
Saracinus autem de potentioribus Castri-Joannis nomine Brahen, cum Serlone ut eum facilius deciperet fœdus inierat, eorum que more per aurem adoptivum fratrem, alter alterum factum vicissim susceperat.

de Serlon, et combien était inaccessible à la peur cette âme fortement trempée. Aussi, le jour indiqué, le neveu du comte sortit de Cerami accompagné seulement de sa suite habituelle : plein de mépris pour des ennemis qu'il avait déjà tant de fois vaincus, il ne voulut même pas, en cas de combat, revêtir son armure et porter avec lui ses armes de bataille.

Cette confiance en lui-même et ce dédain des autres furent sa perte ; il ne tarda pas à apercevoir les Arabes dont Brahen lui avait donné avis, et qui dévastaient la plaine, chassant devant eux des bestiaux dont ils s'étaient emparés. De toutes parts des cris de terreur signalaient leur passage, et le ciel était obscurci par la fumée qui s'élevait des habitations embrasées. Le brave Serlon ne put retenir à cette vue sa colère et son indignation ; et sans se rappeler qu'il avait dédaigné de se vêtir pour le combat, il s'élança contre les Sarrasins avec fureur. Ceux-ci semblent d'abord se préparer à la résistance ; puis tout-à-coup ils lâchent pied, entraînant à leur poursuite Serlon et les siens jusqu'au lieu où Brahen avait disposé une embuscade. Emporté par son ardeur et par le désir de châtier l'insolence des Arabes, le neveu du comte Roger, quoi-

qu'il ait pour seule arme une épée légère, frappe sur les fuyards des coups terribles dont plusieurs sont mortels.

Tout-à-coup, derrière lui, devant lui, autour de lui, se dressent sept cents cavaliers et deux mille hommes de pied qui, de toutes parts lui barrent le chemin. A leur tête est le lâche Brahen. Serlon comprend qu'il est tombé dans un piége, mais trop tard. — Les Sarrasins approchent en bon ordre, et le resserrent à chaque instant dans un cercle plus étroit. L'intrépide normand combat comme un lion furieux, faisant sans cesse tourner son cheval sur lui-même pour faire face à ses ennemis de tous les côtés. Son écuyer, jeune homme de vingt ans à peine, voit le danger que court son noble maître, il n'écoute que son dévoûment, et pendant que tous s'acharnent contre Serlon qui fait encore bonne contenance avec les siens, il s'élance dans la plaine à travers les ennemis; par miracle, il échappe à leurs coups et arrive à Cerami, couvert de sang et de poussière.

« On assassine le valeureux Serlon, s'écrie-t-il d'une voix affaiblie, volez à son secours et portez-lui des armes! »

A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il tombe
épuisé par le sang qui s'échappe d'une large bles-
ure.

Pendant ce temps l'odieuse trahison s'accom-
lissait.

Serlon, avec un courage et une force surnaturels,
:ait parvenu à se frayer un chemin sanglant, lors-
ıe son cheval, déjà couvert de blessures, tombe
ercé d'un javelot qui lui traverse le poitrail.

Tout espoir de salut est perdu ; aussi le brave ca-
taine ne combat plus pour sauver sa vie, mais seu-
ment pour rendre sa mort terrible à ses ennemis.
s'élance avec les derniers des siens sur une roche
evée, et s'y adosse, menaçant et redoutable encore,
emblable à un sanglier pressé par les chasseurs : à
éfaut d'autres armes, il fait rouler des pierres énormes
ur les Sarrasins qui tentent de le suivre ; — mais que
eut-il seul contre cette multitude d'ennemis qui
'entoure et fait pleuvoir sur lui une grêle de flèches?
rappé de toutes parts à la fois par des blessures
ruelles et innombrables, il tombe sans vie et sans
nouvement. Parmi ceux qui l'accompagnaient deux
seulement étaient parvenus à se sauver en se cachant
sous les cadavres amoncelés.

Quand les Sarrasins virent tomber Serlon, ils poussèrent des cris de joie furieuse, et tous ensemble s'élancèrent sur cette roche où nul n'avait pu parvenir tant que le guerrier normand en défendait l'accès. — Déjà, depuis longtemps, son âme courageuse s'est envolée vers le ciel, qu'ils le frappent toujours de coups redoublés; on eût dit que la vue seule de ce cadavre les effrayait encore.

Un historien du temps, et avec lui Malaterra, rapporte qu'ils exercèrent sur ce corps mort les plus horribles cruautés.

«S'étant approchés de lui, dit cet historien, ils se « livrèrent à toute l'animosité de leur haine; ils lui « ouvrirent le corps, et lui ayant arraché ce cœur « dont ils connaissaient tout le courage et l'énergie, « ils le partagèrent par morceaux et le dévorèrent, « pour s'incorporer par ce sanglant festin quelque « peu de son courage si redoutable (1). »

(1) *Anon. du Vat. Muratori.* T. VIII. p. 764.

Tandem felicem animam ejus exhalare coëgerunt : et tunc accedentes qui animositatem a corde procedere audierunt. Aperto corpore, cor illius, quod ferè omnium audacissimum fuisse cognoverant, per singulos divisum sibi incorporare festinaverunt.

Malaterra, lib. II. c. XLVI. *Muratori,* T. V.

Serlone exenterato Sarraceni cor extrahunt. Ut audaciam ejus, quæ multa fuerat, conciperent, comedisse dicuntur.

Puis ils lui coupèrent la tête, et après l'avoir mise
bout d'une pique, la promenèrent en triomphe
r toutes les rues de la ville. — Devant celui qui
rtait ce sanglant trophée marchait un homme qui
ait à haute voix :

«Voici la tête de l'homme qui, plus que tout autre,
combattait contre la Sicile. Lui mort, l'ennemi
est vaincu ; car dans tous ceux qui vivent nul n'est
égal à Serlon. »

Mémorable et féroce hommage que les Sarrasins
ndaient, à l'insu d'eux-mêmes, au courage et à
valeur du capitaine normand. — Chacun dans la
le voulait voir la tête de Serlon et la toucher du
igt. — La roche sur laquelle il fut tué en com-
ttant, conserva longtemps le nom de *Roche-
rlon*.

Lorsque le comte Roger apprit, à Palerme, la
uvelle de ce cruel événement, il fut saisi d'une
ofonde douleur ; car il avait pour son neveu
itant d'affection, qu'il avait d'admiration pour la
ience et le mâle courage du capitaine. Toute l'ar-
iée en fut terrifiée et le comte ne put retenir ses
rmes. — Le duc résista à son affliction avec cette
nergie de caractère et cette force virile qui, jamais

en lui, ne s'était démentie, craignant d'augmenter par sa tristesse personnelle la cruelle impression que ressentaient déjà ses soldats.

« Laissons aux femmes les pleurs et les lamentations, leur dit-il d'une voix haute et ferme, nous sommes des hommes et nous avons des armes pour la vengeance (1). »

Néanmoins les Normands ne purent marcher immédiatement contre les Sarrasins, et venger dans leur sang la mort du brave Serlon; le duc Robert fut rappelé en Pouille et en Calabre, et ne put différer plus longtemps de s'y rendre, car sa présence était continuellement nécessaire pour maintenir dans l'obéissance ces deux contrées aussi près de la révolte que de la soumission. — Il partit donc laissant le comte Roger à Palerme.

Pour conserver cette conquête, il fallait se prémunir à la fois contre les révoltes des habitants à l'intérieur, et contre les excursions des Sarrasins à l'extérieur: aussi le comte fit-il élever deux châteaux-forts très-redoutables, l'un à *Paternio*, pour tenir en respect

(1) *Malaterra*, lib. II. cap. XLVI.
Fœminis, inquit, lamenta permittantur; nos autem in vindictam armis accingamur.

la ville de Catane qui avait tenté un soulèvement après la mort du Sarrasin Benhumen, et un autre à *Mazara*, afin de pouvoir plus facilement et avec plus de sécurité parcourir le pays d'alentour.

Tandis que Roger, avec une prévoyance et une activité infatigables, travaillait ainsi à consolider sur tous les points la domination chrétienne en Sicile, il se passait à Salerne, où était le duc, des événements que nous ne pouvons passer sous silence; car ils eurent de graves résultats pour les deux princes normands.

Robert Guiscard avait prêté l'oreille aux plaintes et aux supplications des habitants d'Amalfi contre Gisulphe, prince de Salerne, duquel ils relevaient, et lui avait envoyé des ambassadeurs pour le prier de traiter ses vassaux avec une dureté moins inflexible. Non-seulement le prince reçut les envoyés du duc avec une grande arrogance, mais, prétendant que tout le littoral jusqu'au port de *Fico* lui appartenait, il déclara vouloir faire rentrer dans son domaine cette partie du territoire dont le duc Robert s'était emparé. — Celui-ci après avoir essayé d'honorables moyens de conciliation, fit mander à son frère Roger de venir

se joindre à lui; et le duc, pendant que le comte de Sicile assiégeait avec énergie la ville de *San-Séverino*, qui ne tarda pas à se rendre, s'empara de Salerne. Bagelard, selon *Fazelle*, ou Abengelard selon *Inveghes*, fils d'Omfroy, et Herman, son frère, furent vaincus; Herman même fut fait prisonnier; et Robert Guiscard ajouta à ses titres celui de duc de Salerne (1).

Le duc Robert, enorgueilli par tant de victoires brillantes, ne sut pas mettre un frein à son ambition, et, soit dans l'intention de poursuivre Gisulphe, qui s'était mis sous la protection du Pape, soit, comme le dit le cardinal Baronius, dans celle d'envahir toute la Campanie, qu'il voulait ajouter à sa principauté de Salerne, il ne respecta pas les États du souverain Pontife; et, aidé du comte d'Averse, il mit le siége devant *Campiano*, possession de l'Église romaine. La marche du prince normand dans la Campanie ne tarda pas à être connue à

(1) *Inveghes.* Vol. III.

Da questo anno 1073. Il principato di Salerno s'unì col ducato di Puglia, Calabria e Sicilia.

Mais l'*Anonymus cassinensis* et *Tolomeo di Luca*, prétendent que cette réunion de la principauté de Salerne au duché de la Pouille ne s'opéra que deux ans plus tard. (1075.)

Rome; et le Pape Grégoire VII, qui montra toujours, durant son pontificat, une inflexibilité si rigoureuse et si énergique pour les intérêts du Saint-Siége, prit les armes, afin de repousser l'agression du duc. Il le contraignit à rebrousser chemin, mais celui-ci ne voulut pas abandonner complètement ses projets, dans la crainte de donner ainsi au Pontife romain une trop orgueilleuse estime de sa force militaire, et vint assiéger la ville de Bénévent, pendant que le comte d'Averse, prince de Capoue, enveloppait Naples avec toutes ses troupes.

Grégoire VII assembla aussitôt un grand concile à Rome, et lança solennellement les foudres de l'excommunication contre Robert Guiscard et sa sacrilége entreprise, chargeant des mêmes anathèmes et des mêmes malédictions de l'Église tous ses adhérents en quelque lieu qu'ils pussent se trouver. Le comte Roger, frère du duc, se trouva ainsi frappé par la même excommunication, quoiqu'il fût retourné en Sicile après la prise de Salerne et de San-Séverino (1).

(1) Il est positif que l'excommunication lancée par Grégoire VII, contre Robert Guiscard, fut dans le commencement de l'année 1074.

Le cardinal Baronius en donne une preuve irrécusable en citant une

Le pape Grégoire, animé en cette occasion d'un ressentiment juste, mais peut-être trop aveugle, oublia les grands services rendus par les princes normands à l'Église romaine et à la propagation de la foi chrétienne; il ne se souvint pas que, depuis

lettre du pape, écrite, dans le mois d'octobre de l'année 1074, à Béatrice et Mathilde, dans laquelle on trouve la satisfaction que le duc repentant envoya plusieurs fois au Pontife, par ses ambassadeurs. *Scitote Guiscardum sæpe supplices legatos ad nos mittere.*

Mais Grégoire, doutant que ce repentir fût véritable, resta inexorable; et ce fut par cette raison que le duc, écrit *Baronius*, resta excommunié jusqu'à l'an 1080, *(usque ad annum Gregorii papæ VII, domini 1080).*

Voici ce qu'écrit le cardinal Baronius, au sujet de l'excommunication de Robert : Baronius, vol. XVII. — Anno 1074. — Cap. XLI. — p. 891. In ac eodem synodo ab eodem Gregorio Pontifice constat, excommunicatum fuisse Robertum Guiscardum, Normannorum principem de quo ista infine epistolarum libri primi ejusdem Gregorii de rebus ab eo gestis hoc anno. — *Celebravit Pontifex Romæ synodum in quâ inter cætera, quæ ibi gesta sunt excommunicavit atque anathematisavit Robertum Guiscardum ducem Apuliæ et Calabriæ atque Siciliæ cum omnibus fautoribus suis quoùsque recepisceret.*

De his enim hæc *Leo Ostiensis*, L. III. — Robertus Campaniam expugnaturus ingreditur. Ista ubi Gregorio papæ nuntiata sunt ducum Robertum et Gisulfum principem Salernitanum a liminibus ecclesiæ separans, collecto exercitu adversus eos ire deposuit, et eum excommunicavit.

Excommunication de Robert Guiscard et de ses adhérents. — *Inveghes*, vol. III. p. 88. cap. XVI.

Anno dominicæ incarnationis 1074. *Secondo Malaterra*, e regnando gl'istessi christiani prencipi ; il Duca unitosi con Riccardo Conte d'Aversa, e Prencipe di Capua, il Prencipe assedio Napoli e il duca *Benevento* pure della chiesa : onde Gregorio VII. Congrego in Roma un concilio e ivi scommunicò il Duca con tutti i suoi fautori. — *Ici Inveghes cite le texte de Baronius : Sigonio* dice, che il Duca fu scommunicato due volte da Gregorio VIII La prima volta *solo* nel presente anno 1074. Quia Mar-

-sept ans, Robert Guiscard et ses aînés avaient attu pour la religion du Christ, qu'ils avaient é avec leur sang les autels chrétiens des souil- de l'impiété, et marqué chacun de leurs pas es actes religieux; il ne se souvint pas que, leur foi extrême, ils avaient fait graver sur it étendard, présent d'un souverain Pontife, devise pleine d'humilité : — *La droite du Sei- a fait des prodiges, la droite du Seigneur m'a* Inclément dans sa colère, malgré les pré- s de la miséricorde divine, il accabla l'ancien eur de l'église du poids de son indignation.

fut pendant cette période de quarante-deux seul dissentiment vraiment sérieux qui sépara

anæ oppida pontificia invasisset : secunda volta *propter ruptum n.* — *É Aggiunge Summonte,* che il Prencipe Riccardo disciolse à Napoli per aver veduto S. Gennaro in abito Viscovale sulle mura tà. Io però non ho voluto discostarmi del Baronio, il quale ag- he in una lettera di papa Grégorio VII, scritta nel mese d'ottobre nte anno 1074 à Beatrice e Mathilde; si legge la sodisfattione che ambasciadori il Duca pentito dell'errore, più volte mando al Pon- *Scitote Guiscardum sæpe supplices legatos ad nos mittere*, ma dubitando di sodisfattione finta, non volle mai riseverla : e percio cit. Baronio il Duca visse scommunicato 7. Anni, cioe *usque ad Gregorio papæ VII, domini* 1080.

aggiungo che questa *scommunica papale* allacciò per tre anni onte Rugiero, come che *favori* le armi del Duca suo fratello nella Salerno, si come nel 1076, Chiaramente si vedera.

les princes normands des bénédictions du Saint-Siége, sans toutefois les arrêter ou les ralentir dans l'accomplissement de l'œuvre chrétienne qu'ils avaient entrepris en Sicile.

En effet, nous voyons en 1057, le pape Léon IX, secrètement excité par les Apuliens, marcher contre les fils de Tancrède; mais bientôt, touché jusqu'au fond de l'âme par la noble conduite et la foi religieuse de ceux qu'il croyait ses ennemis, il les combla de saintes bénédictions et des plus insignes faveurs. — Cinq ans plus tard, Nicolas II excommunia aussi Robert Guiscard, mais cette excommunication fut non-seulement aussitôt relevée par le Saint-Siége, mais suivie de l'investiture authentique des duchés de la Pouille et de la Calabre et du titre de Capitaine de l'Église romaine. L'excommunication prononcée contre les deux frères par le Pontife Grégoire ne fut pas, ainsi que les deux précédentes, le résultat soit d'insinuations calomnieuses que la vérité vint anéantir, ou le premier mouvement d'une grande colère ; ce fut un fait froidement raisonné, sérieusement accompli, énergiquement maintenu, qui sépara pendant sept années consécutives cette grande domination nais-

sante qu'on appelait les Normands, et cette puissance souveraine qui planait sur toutes les autres et ne relevait que de Dieu.

Plusieurs historiens racontent, avec une grande naïveté religieuse, précieux cachet de la physionomie de cette époque, que le comte d'Averse, poussant le siége de Naples avec une grande vigueur, les habitants mirent leur dernière espérance en Dieu et *saint Janvier*, leur patron. — Ils firent alors par toute la ville de grandes et solennelles processions, et des prières publiques furent ordonnées par l'archevêque.

Voici le récit de *Leo Ostiensis*.

« Le lendemain le Saint parut armé de pied en « cap et combattit pour la ville. Le comte d'Averse, « croyant voir en lui l'archevêque de Naples, lui fit « de grands reproches :

« Voilà un étrange équipage pour un prêtre! lui dit-« il ; porter un casque et manier une lance, au lieu de « rester dans son église à remplir des fonctions sacrées!

« Le saint répondit au comte :

« Sachez que l'archevêque de Naples est malade « dans son lit depuis longtemps ; pensez donc quel est « le prélat auquel vous vous adressez; et apprenez seu-

« lement que saint Janvier a toujours protégé cette ville.
« Le comte d'Averse fut contraint de lever le siége « et mourut quelque temps après. »

Le comte Roger, de retour en Sicile, continua ses travaux de fortifications, un instant interrompus, et fit construire une forteresse sur le mont *Calaxibetta*, dans le but d'inquiéter sans relâche les Sarrasins d'Enna, et de ravager et détruire tout le pays aux alentours; car les deux années écoulées ne lui avaient point fait oublier qu'il avait une vengeance éclatante à tirer des assassins de Serlon; et, pendant qu'un bon nombre de ses soldats brûlaient les moissons et dévastaient les campagnes, la garnison du fort battait vigoureusement la place.

Les Sarrasins de Sicile, traqués ainsi sur tous les points, refoulés de ville en ville, firent un appel désespéré à leurs frères d'Afrique.

Le roi de Tunis, prince de leur nation, avait un grand nombre de vaisseaux qui pirataient dans la Méditerranée; il réunit en une seule flotte tous ces vaisseaux, et cette flotte, rasant les côtes de Sicile et de Calabre, sur lesquelles elle faisait de nombreux butins, s'abattit tout-à-coup à l'improviste sur la ville de *Nicotra*.

C'était le 28 juin, la veille de la fête de *Saint-Jean*, et les chrétiens célébraient ce jour avec grande solennité ; les Sarrasins descendirent pendant la nuit de leurs vaisseaux, entrèrent dans Nicotra sans résistance, égorgèrent la plus grande partie des habitants, firent esclaves tous ceux que le fer avait épargnés, et, après avoir incendié toute la ville, se retirèrent en pleine mer.

Enhardis par l'heureux résultat de cette entreprise, ils résolurent de tenter une descente sur les côtes de la Sicile ; l'année suivante, ils vinrent, ainsi qu'une nuée de noirs corbeaux, s'abattre sur la ville de Mazara, qui borde, du côté de la mer, le *Val-di-Mazara.* — La ville n'étant point fortifiée, ne put résister longtemps ; mais la forteresse, que le comte avait fait élever deux ans auparavant, se défendit vigoureusement. Pendant huit jours les Sarrasins tentèrent vainement de s'en rendre maîtres ; leurs efforts vinrent se briser contre des murailles inébranlables. — Les assiégés parvinrent à faire savoir au comte Roger, qui était toujours aux environs d'Enna, la prise de la ville et la position difficile dans laquelle ils se

trouvaient. Roger ne tarda pas à venir à leur secours avec l'élite de ses plus braves soldats. Il arriva pendant la nuit très-près du château-fort, et put y entrer avec les siens par la porte de secours sans que les Sarrasins s'en fussent aperçus.

Avant les premières clartés du jour, il sortit avec impétuosité de la forteresse, et, se précipitant dans la ville, massacra les Barbares plongés dans un sommeil confiant. — Ceux-ci parvinrent néanmoins à se rallier et essayèrent de résister aux Normands; mais, refoulés de rues en rues et resserrés dans un espace étroit où il leur était impossible de se développer, ils abandonnèrent la ville en désordre, et cherchèrent un refuge dans les vaisseaux qui les attendaient au rivage. Roger poursuivit les fuyards jusqu'à la mer, et fit prisonnier le neveu du roi de Tunis. — Après s'être remis en possession de Mazara et y avoir rétabli l'ordre et la tranquillité, il l'entoura d'une ceinture de fortifications, afin de la garantir désormais de pareilles invasions.

Les affaires d'Italie forcèrent le comte à quitter encore la Sicile pour quelque temps. Il laissa le commandement de cette île à un jeune seigneur originaire du Maine, Hugon de Gircœa, auquel il avait

donné une de ses filles en mariage (1). Quoiqu'il eût grande confiance dans la valeur d'Hugon, Roger laissait à regret un aussi jeune capitaine investi du commandement en chef; car chaque jour la guerre contre les Sarrasins devenait plus difficile et plus dangereuse. Instruits pour ainsi dire malgré eux par tant de revers et de défaites, ils avaient acquis une certaine habileté dans l'art de la guerre, ils combattaient avec plus d'ensemble, savaient mieux ménager leurs forces, distribuer leurs troupes et profiter des avantages du terrain.

Aussi, se méfiant à bon droit de Benarvet, seigneur de Syracuse, qui tenait sous son commandement tous les Sarrasins de l'île, il recommanda à son gendre de bien approfondir les dispositions pleines de ruse et d'artifice de cet homme; et quelles que fussent ses provocations, de ne jamais s'éloigner de la ville pour le poursuivre.

Mais comment réduire à l'inactivité un jeune cœur avide de gloire et de dangers? — Comment, dans ces temps de guerres et de témérités audacieu-

(1) Fazelle et quelques historiens disent Hugon de Cozzetta; mais Malaterra dit, L. III, c. X. *Comes vero totam Siciliam servendam Hugonem de Circaa delegavit.*

ses, donner de la maturité à cette jeunesse inaccessible à la crainte, qui voyait s'accomplir devant elle tant de hauts faits incroyables et surnaturels? comment glacer son sang et son courage au point de la rendre insensible aux insultes et aux provocations des ennemis? Hugon se disait que les exploits les plus signalés étaient ceux qui, dédaignant les voies ordinaires, s'appuyaient sur l'énergie et l'intrépidité. Aussi, dès que le comte fut parti, il alla en toute hâte trouver Jordan, fils naturel de Roger, qui commandait à Trayna et lui proposa de venir pour se concerter avec lui sur quelque hardie et glorieuse expédition. — Jordan était aussi plein d'audace et d'énergie : il accepta avec empressement l'offre de ce dernier, et prenant avec lui ses meilleurs soldats, il les joignit aux troupes d'Hugon ; puis tous deux reprirent ensemble le chemin de Catane.

Benarvet ne tarda pas à avoir connaissance du départ d'Hugon et de la route qu'il avait suivie, il ne douta pas que ce ne fût pour se réunir à Jordan et tenter quelqu'excursion dans le pays. Il rassembla aussitôt la plus forte armée qu'il lui fut possible de mettre sur pied et se porta dans le *Val-di-Noto*.

Le terrain qui avoisine de Catane tantôt coupé par des ravins profonds, tantôt montagneux, servait merveilleusement ses projets d'embuscade. Il s'y cacha avec la plus grande partie de ses troupes, et lorsque ses éclaireurs eurent signalé l'approche des deux jeunes capitaines, il envoya un petit nombre des siens voltiger en pays découvert et dévaster les campagnes sous les murs même de la ville. — Dès que Jordan les aperçut, il résolut de châtier sévèrement une si audacieuse insolence; mais Hugon se rappelant les conseils prudents du comte, et craignant quelque ruse de Benarvet, eut soin d'envoyer en avant une trentaine de soldats pour reconnaître le terrain et s'assurer des dispositions de l'ennemi; puis ensuite, il se précipita avec Jordan sur les Sarrasins. Ceux-ci soutinrent pendant quelque temps le choc, puis ensuite prirent la fuite à travers la campagne. Hugon et Jordan s'élancèrent avec rapidité à leur poursuite et, entraînés par l'ardeur du combat, ne s'aperçurent pas qu'ils dépassaient la ligne de leurs éclaireurs. N'écoutant que leur courage et leur indignation, ils poussèrent en avant; alors l'émir sarrasin sortit de son embuscade à la tête de tous les

siens, et attaquant à la fois les Normands par-devant et par-derrière, se plaça ainsi entre les troupes d'Hugon et les soldats envoyés à la découverte. Ceux-ci se voyant coupés par l'ennemi et dans l'impossibilité de rejoindre leurs compagnons, allèrent chercher un refuge à Paternio. (*Inissa*).

La multitude des Barbares, loin de terrifier les deux jeunes capitaines, ne fit qu'augmenter leur courage et redoubler leur énergie.

« Compagnons! s'écria Hugon en arrêtant son cheval et en se retournant vers ses soldats, le nombre des ennemis ne sert qu'à rendre la victoire plus éclatante; ils nous croient entre leurs mains: montrons-leur que les Normands passent à travers leurs ennemis comme le tonnerre à travers les arbres d'une forêt. »

Tous se réunissent alors, et serrés les uns contre les autres, ils s'élancent sur ceux qui leur barrent la route de Catane. Alors s'engagea une mêlée terrible, les Normands firent des prodiges de valeur et de force. Autour d'eux les morts s'amoncelaient; ils parvinrent enfin à traverser cette mer furieuse d'ennemis dont les flots les entouraient; mais bien de

ves et nobles soldats étaient tombés en chemin, armi eux le plus brave et le plus noble de tous, ;on de Gircœa (1).

ordan retourna à Catane. La mort du brave ;on fut un deuil général dans cette ville. Dans pace de trois années les Normands avaient perdu x de leurs chefs les plus valeureux. — Serlon it péri sous les murs d'Enna; Hugon sous ceux Catane.

)ès que le comte apprit cette triste nouvelle, il urna immédiatement en Sicile, pénétré d'une ction profonde. Ces deux morts chéris qui laisnt deux places vides dans son cœur, demannt de sanglantes représailles; il assembla une ée considérable pour marcher contre Benarvet. sa route il mit le siége devant *Zotika*, place e qui appartenait aux Sarrasins, et l'ayant prise saut, égorgea tous les habitants, détruisit la ville ond en comble, et envoya les femmes et les

Inveghes. — cap. XIX. fº 91.
iarvet e partitosi de Syragusa con una grossa squadra di so'dati, ando olta di Catania, e lasciata imboscata la miglior parte della sua gente,) cavalli, savvicinò à Catania; contro li quali uscendo Ugone e Giordano mbos cata nemica Ugono fu ucciso, e Giordano si salvò fugendo nelle za di Paterno.

ir les détails dans *Malaterra*, lib. III. c. X. p. 578.

enfants en Calabre pour y être vendus ainsi que des esclaves. La vengeance de Roger n'était pas satisfaite par la destruction de Zotika. Il se répandit dans le *Val-di-Noto* et mit à feu et à sang le pays qui avoisine Noto; incendia les maisons et porta de tels ravages dans les campagnes, que dans les parties de la Sicile qui appartenaient encore ux Sarrasins, la famine se fit ressentir avec une extrême rigueur.

CHAPITRE CINQUIÈME.

1076. — 1085.

SOMMAIRE :

, à la tête d'une armée formidable, marche sur Trapani. — Siége pani. — Entreprise audacieuse de Jordan. — Sa réussite. — Red- de Trapani. — Le comte se dirige sur Castrum-Nuovum. — Un nt de la campagne, poussé par la vengeance, lui livre les moyens nparer de la ville. — Roger cherche à se réconcilier avec le pape. tre du pape à l'archevêque Arnold. — Réconciliation de Roger Saint-Siége. — Il marche contre Taormina. — Un Breton é Évisand, sauve la vie au comte. — Apparition d'une flotte tu- ne. — Reddition de Taormina et de plusieurs places impor- — Révolte de la ville de Jaci. — Tentative inutile du comte pour se maître de cette ville. — Il ravage tout le pays environnant. — Les nts de Jaci ouvrent enfin leurs portes. — Mariage de Mathilde, ı comte Roger, avec Raymond d'Est, comte de Toulouse et mar- e Provence. — Réconciliation du duc Robert avec Grégoire VII. cussion des historiens à ce sujet. — Serment d'hommage et de : du duc. — Traité avec le Saint-Siége. — Roger quitte la Sicile. on de Bencimen, commandant à Catane. — Il livre la ville à Be- , — Jordan, investi du commandement de l'île, marche sur Ca- — Grande et mémorable bataille. — Les chrétiens reprennent Ca- — Fuite de Benarvet et de Bencimen. — Mort de Bencimen. — Le

comte Roger, de retour en Sicile, fortifie et embellit Messine. — Il élève des églises. — Le comte est mandé en Pouille par le duc Robert pour marcher avec lui contre le comte d'Averse. — Jordan, fils du comte Roger, se révolte pendant l'absence de son père. — Il entraîne dans son parti les principaux capitaines de l'armée. — S'empare de plusieurs villes. — Douleur du comte à cette nouvelle. — Feinte réconciliaton de Roger avec les coupables. — Supplice horrible des complices. — Pardon accordé à Jordan. — Conquête du duc Robert en Orient. — Maladie de son fils Boemond. — Accusation d'empoisonnement contre Shigelgaite femme du duc. — Récit *d'Ordericus Vitalis.* — Derniers moments du duc Robert Guiscard. — Sa mort. — Récit *d'Ordericus Vitalis.* — Son corps, après avoir essuyé une horrible tempête, est transporté à Venose. — Testament de Robert Guiscard. — Son caractère. — Ses qualités. — Ses défauts.

L'année suivante, le comte équipa une flotte considérable et marcha sur Trapani *(Drabni)*. Jamais, peut-être, il n'avait eu une armée plus brillante et plus magnifique, tant par le luxe déployé que par la fleur de la noblesse dont les riches bannières flottaient au vent. La flotte aborda près de Trapani ; et sur tout le rivage on entendait retentir au loin le son des trompettes et les cris de guerre des soldats chrétiens.

La ville fut attaquée vigoureusement, mais très-proche de Trapani était une péninsule qui, réunie à cette ville par une langue de terre, s'étendait ensuite au loin, et formait une grande plaine couverte

d'herbes et de pâturages. Quand les habitants de Trapani virent s'avancer l'armée du comte, ils se préparèrent à une défense énergique, envoyant, chaque jour, leurs bestiaux paître dans cette plaine, sous la garde de nombreux soldats. — Le siége menaçait de traîner grandement en longueur, car la ville était abondamment pourvue de vivres et de munitions : Jordan conçut alors une pensée dont l'audacieuse témérité souriait à son esprit aventureux et guerrier. Craignant que le comte, par le triste souvenir de la mort de Serlon et d'Hugon, ne s'opposât à son projet, il ne lui en donna pas connaissance; mais lorsque vint la nuit, il monta dans de petites barques avec une centaine de soldats déterminés, et se dirigea vers la péninsule. Favorisé par les ombres de la nuit, il débarqua sans bruit avec les siens, et se mit à parcourir la plaine en silence; il découvrit un ravin couvert d'épaisses broussailles, et s'y cacha jusqu'au jour, attendant l'heure où les bestiaux venaient d'ordinaire paître dans la plaine.

Dès le matin, en effet, les bestiaux sortirent de la ville, Jordan et les siens s'élancèrent aussitôt sur eux et les chassèrent du côté du rivage où se trou-

vaient les barques. Pendant ce temps les gardiens des troupeaux coururent vers la ville avec de grands cris et une grande confusion. Les assiégés sortirent en grand nombre et se répandirent dans la plaine. Jordan les laissa s'aventurer jusque dans un terrain difficile et désavantageux ; puis abandonnant tout-à-coup les bestiaux et revenant sur ses pas, il fondit sur eux avec une grande impétuosité. Les Sarrasins avaient à la fois à combattre leurs ennemis et les difficultés du terrain, aussi ne purent-ils résister au choc des Normands ; ils perdirent tout espoir de reconquérir leurs troupeaux, et, regagnant les portes par lesquelles ils étaient sortis, ils se renfermèrent dans l'intérieur de la ville. Jordan embarqua les troupeaux et revint triomphant au camp. Le comte en lui faisant de justes et affectueux reproches sur la témérité de son entreprise, ne put s'empêcher d'applaudir à ses heureux résultats ; car les habitants, découragés par cette perte, pour eux irréparable, rendirent la ville sans conditions.

Le premier soin du comte Roger fut de relever les murailles et les bastions qui avaient beaucoup

souffert, et de construire autour de la ville de nouvelles et solides fortifications. Après y avoir laissé en garnison un bon nombre de soldats, il continua ses courses dans le pays : douze petites places que les Sarrasins occupaient encore dans les environs tombèrent en son pouvoir; il les distribua aux douze seigneurs de sa suite, qui s'étaient le plus distingués dans cette expédition. — Plusieurs historiens s'accordent à dire que ce furent les premiers Barons de Sicile.

Il s'arrêta quelques jours dans la forteresse de Biscari pour donner à ses soldats un repos dont ils avaient grand besoin ; ensuite il marcha sur Castrumnovum *(Castra)*, qui appartenait encore aux infidèles, et que gouvernait un émir sarrasin nommé Bechus. L'Emir s'était attiré la haine générale par son injustice et sa barbarie. Tout récemment encore, il avait fait arrêter, sous un prétexte futile, un habitant de la campagne; en sa présence on l'avait dépouillé de ses vêtements, et par ses ordres quatre soldats sarrasins l'avaient frappé de verges. Le sang qui coulait sur tout le corps du malheureux, les chairs bleuâtres tombant en lambeaux mutilés, les cris arrachés par la douleur; rien n'a-

vait pu toucher l'extrême rigueur du Sarrasin, et le supplice avait cessé seulement lorsque le malheureux, à force de souffrance et de sang perdu, était tombé sans mouvement sur la terre. L'émir avait en outre par une indigne spoliation réduit ce pauvre homme à la dernière misère. — Celui-ci n'eut plus alors qu'une seule pensée : la vengeance. Il passa des jours et des nuits près de la porte du château-fort qu'habitait Bechus, tenant un couteau caché sous ses vêtements : mais l'émir sortait toujours entouré de gardes et de soldats, et il ne put arriver jusqu'à lui.

Lorsque les Normands approchèrent de la ville, ce malheureux, d'une condition infime et d'une intelligence étroite, puisa dans sa haine pour ainsi dire une nouvelle nature; il comprit qu'il pouvait se venger de l'émir par les chrétiens ; et s'étant concerté avec plusieurs habitants ennemis déclarés du gouverneur, il conçut un projet à la fois étrange et audacieux. — Muni d'armes et de munitions préparées en secret depuis plusieurs jours, il résolut de monter avec ses compagnons au sommet d'une roche élevée qui dominait Castrumnovum, et que chacun croyait inaccessible. L'entreprise était har-

die et aventureuse, et nul pied humain n'avait jamais touché les aspérités luisantes de cet immense rocher. — La mort qu'il fallait braver presque à chaque pas n'effraya point cet homme poussé par l'ardent désir de la vengeance, et par la force de son inébranlable résolution ; il rendit ses compagnons comme lui déterminés, et sans crainte; et, pendant une nuit obscure, ils commencèrent à gravir le rocher, s'aidant avec des crampons en fer et des cordes dont ils s'étaient entouré le corps. —A chaque pas leurs pieds glissaient sur le roc; et s'ils ne se fussent retenus aux racines des plantes sauvages, ils eussent roulé dans le fond des ravins. Mais ils avançaient toujours, reprenant sans relâche leur course infatigable ; — leurs mains étaient en sang, leurs pieds déchirés, ils laissaient aux aspérités des rochers des lambeaux de chair et de vêtements, mais ils continuaient de monter, s'excitant mutuellement par d'énergiques paroles; ainsi ils parvinrent au plateau le plus élevé. Aussitôt, sur un signal convenu, un des leurs fit savoir au comte Roger, qu'il serait impossible à la ville de résister, si les Normands parvenaient à gravir cette hauteur; ajoutant que, loin de combattre les chrétiens, les

gens placés au sommet de la roche leur procureraient les moyens d'y arriver facilement.

Le comte ne perdit pas une si belle occasion, quelque difficile que fût cette entreprise. Il laissa devant les murs de Castrumnovum une forte partie de ses soldats, et en envoya un bon nombre vers l'endroit indiqué par le transfuge sarrasin. Dès que les Normands furent arrivés au pied du rocher, ceux qui étaient au sommet leur jetèrent des cordes que retenaient en haut des crampons de fer fortement enfoncés dans le sol; ceux-ci, à l'aide de ces cordes qu'ils tenaient avec leurs mains et en s'aidant des pieds contre les aspérités rocailleuses, parvinrent rapidement au sommet. Malgré toutes les précautions employées par le comte pour cacher ce projet aux ennemis, Bechus en fut instruit et envoya immédiatement une grande multitude de soldats pour empêcher les chrétiens de gravir la hauteur; mais Roger avait tenu en réserve un corps de troupes pour protéger et soutenir celui qui devait gravir le rocher. Dès que les Normands aperçurent les Sarrasins, ils les chargèrent vigoureusement sans leur laisser le temps de prendre position:

ceux-ci, forcés de se défendre contre ceux qu'ils croyaient attaquer, eurent grand peine à soutenir l'impétuosité de ce choc inattendu, et ne purent empêcher les chrétiens d'exécuter leurs projets.

Quand Bechus vit malgré tous ses efforts, les ennemis maîtres de cette importante position, il désespéra de pouvoir garder la place plus longtemps ; aussitôt que vint la nuit, il sortit par une petite porte basse qui donnait dans un profond ravin couvert de broussailles, et s'enfuit avec tout ce qu'il put emporter.

. Le lendemain, les habitants privés de leur chef, se rendirent. Le comte les traita avec une extrême bienveillance et construisit de nouvelles fortifications pour protéger la ville contre les irruptions probables des Sarrasins.

Au milieu de toutes ces conquêtes, le comte Roger, dont la foi était grande et la religion sincère, se souvenait toujours de l'excommunication lancée contre le duc son frère et contre lui ; il désirait ardemment se réconcilier avec le Pape, persuadé que Dieu ne viendrait pas au secours de ses armes, s'il ne rentrait pas en grâce auprès du souverain

Pontife. Dans ce but il quitta de nouveau la Sicile, et alla demander au Pape, avec l'absolution de ses péchés, la bénédiction apostolique, et la grâce d'être appelé fils de l'Église romaine. Le Pape, tout en lui donnant les plus grandes marques d'estime et de considération, ne lui accorda pas immédiatement ce qu'il demandait; mais il écrivit, le 4 mars, à l'archevêque Arnold, dont le siége épiscopal était à Achéronte, la lettre dont la teneur suit :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, à Arnold, son frère et évêque d'Achéronte, « salut et bénédiction apostolique. »

« Vous avez appris, mon frère, que le comte Ro« ger, frère du duc Robert, réclame du siége apos« tolique, avec la bénédiction et l'absolution, la « grâce d'être appelé son fils, et de l'être véritable« ment. C'est pourquoi avec un soin pastoral nous « vous imposons la charge de cette mission, et au « nom de saint Pierre nous vous ordonnons de vous « présenter à lui sans retard et sans délai, revêtu « de toute l'autorité de nos ordres; si, selon ses « promesses, il veut nous obéir et montrer le re-

« pentir qui convient à un chrétien, vous briserez « la chaîne de ses péchés, et vous en délivrerez également les soldats qui vont avec lui combattre les « payens ; mais à la condition pourtant qu'ils montreront du repentir.

« Nous vous enjoignons aussi de lui donner le « pieux conseil de se tenir en garde contre les péchés mortels, et d'employer tous ses efforts à la « propagation du nom chrétien parmi les infidèles, « afin qu'il mérite de remporter la victoire sur ses « ennemis.

« S'il vous parle en quelque chose de son frère, « le duc Robert, répondez-lui que la porte du pardon de l'Église romaine est ouverte à tous ceux « qui, conduits par le repentir, abandonnent le « scandale du péché, et désirent retourner d'un « pied inoffensif dans la voie de la vertu.

« Si donc le duc Robert a l'intention d'obéir à la « Sainte Église romaine comme un fils soumis, je « suis prêt à le recevoir avec l'amour d'un père, à « faire justice à sa prière, à briser entièrement « pour lui les chaînes de l'excommunication, et « à le compter parmi les brebis du Seigneur. « Mais si le duc s'y refuse, il ne pourra pas obtenir

« du Siége apostolique la permission de commu-« nier. » (1)

Le comte Roger accueillit l'archevêque Arnold avec de grands honneurs, il jura solennellement obéissance au Pape, et reçut l'absolution et la bénédiction apostolique pour lui et ses soldats.

Après sa réconciliation avec le Saint-Siége, Roger retourna en Sicile, et mit le siége devant *Toarmina* (2).

Cette ville était très-importante tant par sa position, que par le nombre de ses habitants ; le comte l'entoura de vingt-deux forts, et de fossés remplis de haies et de pierres, tandis que du côté de la mer il l'enveloppait avec ses vaisseaux. Ainsi toute communication avec le dehors était interceptée, et la place ne pouvait recevoir aucun approvisionnement, soit de vivres, soit de munitions.

Taormine ne pouvait être prise que par la famine ; le comte le savait ; aussi ordonna-t-il de garder les murailles avec la plus grande vigi-

(1) Voir pour le texte latin, les notes à la fin du volume, N° IV.

(2) *Taormina*, de nos jours *Taormine* portait sous les Sarrasins le nom de *Tauromana*, Cette ville s'appela sous les Normands *Tauromenium*, et sous les Aragonais *Tabermina*.

lance, et, lui-même, pour que la surveillance fût plus active encore, allait souvent avec quelques-uns des siens, visiter les forts, à travers les précipices d'un mont rocailleux. Quoique la route qu'il suivait, comme le rapporte *Fazelle*, fût fermée par des murs, les Sarrasins trouvèrent moyen de s'y introduire ; et se glissant ainsi que des reptiles à travers les haies et les broussailles les plus épaisses, ils étaient parvenus à se cacher au milieu d'un petit bois de myrte, dans un passage très-étroit et très-difficile. Aussitôt qu'ils aperçurent le comte, marchant avec confiance à la tête des siens, ils se placèrent à l'extrémité du petit bois, et s'élancèrent sur lui ; mais un Breton nommé Evisan, très-dévoué au comte, ayant entendu quelque bruit et vu les myrtes agités, se jeta entre Roger et ses assassins; et le couvrant de son corps comme d'un bouclier, tomba frappé d'un grand nombre de coups, dont neuf étaient mortels. Le dévoûment de ce fidèle soldat sauva la vie au prince normand, car il lui donna le temps de prendre ses armes et de se mettre en état de défense. — Ainsi furent déjoués les lâches projets des meurtriers, écrit *Malaterra* : et Dieu, qui pénètre seul dans le fond des cœurs, connaissait

les nobles pensées du comte pour le présent et pour l'avenir, et ne permit pas que les ennemis triomphassent en cette occasion (1).

Les assassins se précipitèrent dans le fond des ravins pour échapper à la fureur des soldats, mais resserrés entre deux murailles et vigoureusement pressés par les Normands, ils furent presque tous massacrés. Le comte ne put retenir ses larmes en voyant étendu sur la route le corps ensanglanté de son fidèle serviteur, et tint longtemps une des mains d'Evisan serrée dans les deux siennes; puis il le fit transporter au camp avec les plus grands honneurs : et lui-même, tête nue, suivit le funèbre cortége. Il ordonna que des prières publiques et solennelles fussent dites pour le repos de l'âme du soldat breton, et lui fit faire de splendides funérailles.

Le siége se continuait avec énergie et activité, lorsque l'on aperçut en mer quatorze navires, que l'on appelait *Galafrès*, appartenant au roi de Tunis; ils s'arrêtèrent devant Taormina, et jetèrent les

(1) *Malaterra,* lib. III. c. XV.

Sed cordium solus inspector Deus bonam intentionem principis in præcedentia sive subsequentia per eum futura bene prænotens. aliter quam illi moliebantur rem transtulit.

à peu de distance de la flotte normande.
i, dont la plus grande partie de l'équipage
:tait employée sur terre, ne se trouvait pas
: de combattre ; aussi le comte ne voulant
endre la décision des pirates, fit mettre à la
.e embarcation, et envoya un de ses capitai-
compagné d'un bon nombre de soldats sa-
ı commandant de la flotte dans quel but
jeté l'ancre dans le port, qui il était, et
lieu il venait, lui demandant s'il se pré-
en ami ou en ennemi. D'après les ordres du
le capitaine ajouta, que le plus terrible châ-
serait réservé à quiconque tenterait le moin-
age et la moindre invasion sur les posses-
:s chrétiens en Sicile. Le chef barbare reçut
aine normand avec honneur et bienveillance
léclara que jamais il n'avait eu l'intention
la moindre descente sur les possessions du
mais qu'il parcourait les mers d'après l'édit
le Tunis pour en expulser les pirates dont
ages étaient infestés. Les Normands leur of-
ılors tout ce dont ils pourraient avoir besoin
:s et en munitions. Ceux-ci acceptèrent avec
ıissance cette généreuse proposition, mais

au moment où le lendemain ils se préparaient à envoyer des embarcations vers la flotte du comte, un vent terrible s'éleva suivi d'une pluie violente, et l'orage éclata avec une telle force, que les chaînes des ancres se rompirent, et les navires poussés en pleine mer par un vent furieux, disparurent bientôt, laissant dans le port des débris de mâts rompus et de voiles déchirées.

Malgré les efforts continuels des Normands, la ville résista depuis le commencement du mois de janvier jusqu'au premier jour du mois d'août, ensuite la famine devint si grande qu'elle fut enfin forcée de se rendre. Le comte malgré la longue résistance des habitants, les traita avec générosité.

La reddition de Taormina, amena celles de plusieurs places fortes. Le comte Roger voyant ainsi le *Val-di-Demona* soumis tout entier à sa domination, érigea Trayna en capitale ; et par reconnaissance de la façon miraculeuse dont il avait échappé à la mort, éleva dans cette ville l'église de *Santa-Maria*, ou il établit un siége épiscopal avec une riche dotation (1).

(1) *Inveghes*, vol. III. p. 97.

Malgré une si grande étendue de pays ravagée ·t conquise, toute pensée de révolte ne s'éteignit ·as parmi les Sarrasins.

La ville d'*Aci* ou *Jaci* refusa ouvertement de ·ayer aux chrétiens le tribut qu'elle avait accep-ée (1).

Cette ville placée sur le revers d'une montagne ride était habitée par treize mille familles sar-asines. Le comte de Sicile avant d'en arriver aux ·ures extrémités d'un siége, chercha par la per-uation à faire rentrer les habitants dans le devoir, ·s prévenant qu'un joug sévère et inexorable ·eserait sur eux, s'ils persistaient dans une résis-ance inutile et dans une révolte coupable.

Loin d'écouter ces avertissements sages et rai-onnables, les habitants n'en devinrent que ·lus insolents et plus décidés à se défendre usqu'à la dernière extrémité, convaincus que e comte Roger employait ainsi des voies de dou-·eur et de conciliation par l'impossibilité où il était

(1) *Malaterra*, lib. III. cap. XX.
Incarnati verbi anno 1079 Jacenses jugum nostræ gentis abhorrentes statutum servitium et censum persolvere renuntiant.

de les réduire par la force. — En effet le seul chemin conduisant à Jaci était un sentier étroit, taillé dans le roc et bordé par des précipices à pic; d'un autre côté, la montagne sur le revers de laquelle était bâtie la ville s'étendait en un trop vaste circuit pour qu'il fût possible de l'enfermer dans une ceinture de soldats, et de nombreux bestiaux paissaient ainsi en sûreté, protégés contre toute attaque du dehors par les plis avantageux du terrain : outre tous ces avantages, contre lesquels la valeur des assiégeants ne pouvait rien, de grandes cavernes pratiquées dans l'intérieur de la ville, conduisaient dans la campagne par des souterrains cachés et inconnus.

Le comte Roger fortement irrité d'une telle résistance et surtout de la confiance excessive des habitants en eux-mêmes, tenta plusieurs assauts furieux, et s'élançant au-devant de ses soldats, s'exposa aux plus grands périls. Mais quelqu'assurance qu'il montrât extérieurement pour exciter l'énergie des siens, il était trop habitué à cette guerre de ravins et de montagnes, pour ne pas avoir compris dès le premier moment l'impuissance de ses efforts contre une ville placée

i qu'un nid d'aigle au sommet d'un rocher. I
ontenta donc de se rendre maître de plusieur
es fortes dans les environs, et d'élever quelque
eresses dans les positions les plus favorables.
es avoir ainsi établi tout à l'entour de la vill
garnison qui la tenait sous une rigide surveil
e, il parcourut la campagne avec le reste de
roupes, ravageant le pays, brûlant les moisson
épandant sans pitié la désolation dans les lieux
a veille régnaient encore la fertilité et l'a-
lance. Quand les habitants virent au loin les
mes de cet immense incendie courir à tra-
la campagne, ils furent saisis d'épouvante, et
prirent que les plaines étant ainsi dévastées,
eraient tôt ou tard atteints par la famine, et li-
sans merci à la juste colère du comte. Alors
rincipaux personnages de la ville réunis en con-
résolurent d'aller en députation porter les
le la ville au prince normand en le suppliant de
enir en grâce, et d'arrêter une si cruelle dé-
tion. — Roger, trop généreux pour se rap-
leurs refus insolents à travers l'humilité de
prière, se contenta de leur imposer des
itions qui rendissent impossible toute pen-

sée de révolte et de mauvaise foi pour l'avenir.

Ce fut à cette époque que le fameux Raymond d'Est, Gille, comte de Toulouse, et marquis de Provence, rechercha l'alliance du comte de Sicile. Ce puissant seigneur envoya des ambassadeurs chargés de riches présents pour complimenter le comte sur ses hauts faits d'armes, dont la renommée parcourait avec bruit toute l'Europe, et lui demander en mariage, sa fille nommée Mathilde (1). Celui-ci reçut avec distinction l'ambassade du comte de Toulouse, et accepta joyeusement une si noble et si honorable alliance. Raymond attendait avec impatience le retour de ses envoyés, car la jeune Mathilde était d'une très-grande beauté : aussitôt qu'il reçut la réponse de Roger, il partit avec empressement pour la Sicile, accompagné d'un riche cortége et d'une nombreuse suite de serviteurs chargés de splendides présents pour sa fiancée. Le comte Roger fit tout préparer pour recevoir avec les plus grands honneurs, celui qui portait un si beau nom et qui allait entrer dans sa famille. Les noces se firent avec une pompe royale, et l'évêque de

(1) La jeune princesse Mathilde était fille de la première femme du Comte de Sicile.

Trayna bénit l'union des deux époux. — Raymond d'Est après la célébration du mariage resta quelques jours encore en Sicile, et put apprécier par lui-même, l'œuvre immense qui s'accomplissait pour la plus grande splendeur de la religion chrétienne et la gloire de la nation normande. Lorsque le jour du départ fut arrivé, le comte fit équiper ses plus beaux navires, les chargea de riches présents, tant pour son gendre que pour les seigneurs de sa suite, et accompagna jusqu'au rivage sa fille chérie ; bientôt un vent favorable gonflant les voiles, les navires s'éloignèrent rapidement.

Le comte resta debout sur le rivage, jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement disparu à l'horizon ; alors il fit de la main un dernier signe d'adieu et retourna à sa vie agitée de fatigues et de combats (1).

Ce fut dans cette même année, rapportent les historiens les plus authentiques et les plus dignes de foi, que le duc Robert se réconcilia avec le Pape Grégoire VII, et fut délivré de l'excommunication

(1) *Malaterra*, lib. III, cap. XXII.

portée contre lui et tous ses adhérents, l'an 1074 (1). Grégoire VII, malgré son orgueil altier et sa volonté inflexible quand il agissait au nom de l'Église Romaine, devint plus conciliant par le besoin qu'il prévoyait avoir des Normands dans sa guerre avec Henri, roi de Germanie, et depuis Empereur. Le Pape

(1) Il y a quelques dissentiments entre les historiens sur la date de la réconciliation du duc Robert avec le Pape Grégoire VII. Voici, à ce sujet, la note du critique *Pagius*, qui a fait des annotations aux *annales ecclésiastiques du cardinal César Baronius.*

Pagius, sans cependant s'appuyer sur aucune date positive, ou aucun acte authentique, prétend que cette absolution ne fut pas prononcée en 1080, et il s'appuie sur *Leo Ostiensis.*

Verum anno MLXXVII Gregorius VII et Robertus dux fœdus adversùs Henricum regem sanxerre, ut eo Christi anno ostendemus, ideoque quæ Leo Ostiensis citatus de absolutione Roberti refert, anno MLXXVII contigere : ut mox ostendam. Leo itaque morte Richardi et Jordanis filii successione narratis, subdit; inde inter ducem Robertum ac principem (Jordanum) orta dissensio est. Princeps enim Gregorio favens, acceptis a Beneventanis quatuor millibus quingentis Byzantiis, castra quæ Dux ad urbis (nempe Beneventi) expugnationem instruxerat destruens, cum omnibus Apuliæ Comitibus adversus eum conspirat... his compertis Desiderius pater (abbas nempe Casinensis et cardinalis) Ducem adiens, eum quæ passi sunt rogare instituit. Cujus monitis Robertus obtemperans, pacem cum principe facit. Inde Dux exercitum movens castrum quod monticulus dicitur: cepit, et alia itidem castella quinquè belli jure quæsivit. — Interea Desiderius ægerrime ferens Ducem a matris ecclesiæ gremio diutius exulem agi: profectus Romam Gregorium orare cœpit, ut Ducem ab anathematis vinculo solveret. Quod cum impetrasset pacis amator desiderius ad Ducem cum cardinalibus pergens, eum a sententià excommunicationis absolvit.

t, ayant assemblé un concile à Rome avait ex-
unié l'Empereur Henri, et l'avait même déchu
npire, proclamant à sa place, Rodolphe, duc
e, dont les Saxons embrassèrent hautement
ti. — L'empereur Henri, après avoir défait
›he dans une sanglante bataille, tint un con-
ıle à Mayence, le 23 juin 1080 et fit procla-

dit ensuite qu'elle fut prononcée en 1077, et voici les seules
[u'il apporte de son assertion. — *Baronius*, f° 392. *Notes de Pa-*

Leo Ostiensis qui lib. III. cap. XLIV, de excommunicatione Ro-
is, ejusdem absolutione uno tenore agit, statim cap. XLV et XLVI
uæ Gregorius VII adversus invasores monasterii Casinensis in
Romano V, anno MLXXVIII, congregato statuit, quæ Baro-
ıno num. XXII. et seq. cum eo Consilio accurrate alligat, idea
excommunicatio Roberti, quam ejus absolutio à Leone cap.
ıti narratæ, illum Christi annum et Cons. Rom. V præcessere.
;ius ni Leo Ostiensis n'appuient d'une manière sérieuse leur opi-
n'est qu'une dissertation sans base positive, elle montre l'homme
- *Erudite Pagius disputat, sed quantum assequi possum, non*

›nyme contemporain place formellement cette absolution en 1080,
ıtus est cum Gregorio Papa ense junio et confirmata fuit ab illo
erra quam habebat. Robertus Dux in Apuliâ Calabriâ et Si-

dinal Baronius place également cette absolution en 1080.
kalend. Julii Robertus ille Guiscardus quem hactenus audisti ho-
acabilem Romanæ ecclesiæ, et invasorem bonorum ejus, ob idque
eodem Pontifice in conciliis Romæ habitis excommunicatum sponte
se eidem Gregorio papæ subjecit et ipsius et universæ Romanæ
defensorem fidelissimum exhibens, præstitit eidem juramentum
s verbis istis secundum formulas consuetas.

mer Antipape sous le nom de Clément, Guibert, archevêque de Ravenne. Ce fut peu de jours après l'élévation de l'Antipape Clément, qu'eut lieu la réconciliation du duc Robert avec le Saint-Siége (1).

Selon *Guillaume de la Pouille*, Grégoire VII et

Et *Baronius* cite le traité signé par le Pape et Robert dont nous donnons la teneur.

Inveghes, p. 100, cite *Baronius* sans commentaires aucun, quoique cet historien se livre d'ordinaire à de longues dissertations et à de consciencieuses recherches sur les dates qui lui paraissent devoir être mises en doute.

Tous les historiens qui ne donnent pas de date précise à l'absolution du duc Robert, disent seulement que cette absolution fut prononcée sept ans après l'excommunication, et il est constant que cette excommunication, ainsi que nous l'avons dit plus haut, fut lancée en 1074.

Malaterra passe sous silence l'excommunication des princes normands.

Nous avons cru important de présenter le tableau de cette discussion sur les dates, pour que l'on puisse juger des raisons qui nous ont fait adopter l'époque indiquée par *le cardinal Baronins*, et parce que cette excommunication, lancée contre les princes normands, entièrement dévoués aux intérêts et à la gloire de l'Église, ainsi qu'à la propagation de la religion chrétienne, nous a semblé un fait sur lequel il n'était pas permis à l'historien de passer légèrement.

(1) *In actis pontificalibus Gregorii VII.* — *Baronius*, *p.* 393. *XVII. V. Notes de Pagius.* — *(Traduction.)*

Cependant, le vénérable Pontife ayant reçu les ambassadeurs de Robert Guiscard, l'illustre chef des Normands, se dirigea vers la Pouille, après l'octave de la Pentecôte, et eut, à Aquino, une conférence avec lui ; ayant reçu une satisfaction convenable, il le délivra d'abord des chaînes de l'excommunication, et reçut ensuite son hommage de fidélité ; puis, il le déclara premier soldat de saint Pierre et lui donna l'investiture du duché de la Pouille et de la Calabre par le sceau du siége apostolique.

le duc Robert eurent une entrevue secrète à Bénévent.

Quelles furent les promesses du Pontife pour exciter l'ardeur du duc à servir chaudement les intérêts du Saint-Siége ? — Quelles furent d'un autre côté les espérances ambitieuses de Robert? c'est un fait resté trop obscur pour qu'il soit du domaine de l'historien. Les résultats seuls doivent être mentionnés : d'un côté, ce fut l'entière soumission du prince normand aux volontés du Pape, de l'autre, l'absolution de toutes les excommunications lancées contre le duc, et la nouvelle et éclatante confirmation de l'investiture des terres qu'il possédait et qu'il reconnaissait relever du Saint-Siége.

Pour céler d'une manière inviolable ce nouveau pacte de fidélité et de protection, Grégoire VII et le duc Robert signèrent le traité suivant :

Moi Robert, par la grâce de Dieu et de saint Pierre, duc de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, je serai à l'avenir fidèle à la sainte Église Romaine, au Siége Apostolique et à vous, mon seigneur Grégoire, Pape universel. Je n'assisterai jamais à aucun conseil, et je n'aurai point de part

à aucune entreprise, où il s'agirait de vous faire perdre la vie, ou quelque membre, ou même la liberté. Je ne découvrirai pas volontairement dans le but de vous nuire, le dessein que vous m'aurez confié sous le secret. Je vous aiderai de tout mon pouvoir, vous et la sainte Église Romaine, à garder, acquérir et défendre les possessions de saint Pierre, envers et contre tous. J'en excepte la partie de la Marche Firmane, Salerme et Amalphi, dont nous ne sommes pas encore convenus. Je vous viendrai en aide afin que vous puissiez posséder en toute sûreté et honneur le souverain Pontificat, et la terre de saint Pierre que vous avez et que vous devez avoir. Je ne souffrirai pas qu'on la ravage; je payerai exactement la pension dont je suis redevable, à cause de la terre de saint Pierre que je possède ou que je posséderai. Je la payerai tous les ans suivant nos conventions. Je laisserai toutes les églises qui seront sous ma domination avec leurs possessions en votre pouvoir : je serai leur défenseur, et je témoignerai en tout de ma fidélité à l'église Romaine : et si vous ou vos successeurs, sortez de cette vie avant moi, suivant les avis que je recevrai des meilleurs Cardinaux, des Clercs et des Laïques de Rome, j'aiderai à faire élire un Pape qui puisse con-

er à l'honneur de saint Pierre. J'observerai toutes
ioses exactement; je serai fidèle à vous, et à vos
sseurs qui me confirmeront la présente investi-
'ue vous m'avez accordée.

oi, Grégoire, Pape, je vous donne à vous, Duc Ro-
l'investiture de la terre que Nicolas et Alexandre
rédécesseurs, de sainte mémoire, vous ont accordée.
t à la terre de Salerme, d'Amalphi et la partie
Marche Firmane que vous possédez injustement,
ends patience en considération de la toute-puis-
de Dieu et de votre bonne volonté, et j'espère qu'à
ir vous vous conduirez à l'égard de l'honneur de
et de saint Pierre, comme il convient; de sorte que
mes ne courront aucun danger.

traité fut conclu à Ciprani, la troisième ka-
e de juillet.

ıelques pressantes que fussent les instances
Pape, le duc ne put cependant pas lui venir
ide pour le présent dans sa querelle avec l'em-
ur d'Allemagne, ayant lui-même fait de très-
ds préparatifs pour une expédition sérieuse en

Orient : mais il promit aussitôt son retour de servir chaudement les intérêts de l'Église.

Le duc se dirigea donc vers l'Orient pour venger son gendre Constantin, fils de l'empereur Michel.

Le comte Roger, de son côté, s'était vu contraint de quitter la Sicile pour étouffer, dès leur naissance, les desseins ambitieux d'Angelmar. Ce seigneur, par suite de son mariage avec la veuve de Serlon, avait reçu en possession une partie de la terre de Geraci ; comptant sur l'assistance des habitants , pour la plupart Grecs , Angelmar fomentait des projets d'usurpation dont Roger ne voulut même pas supporter la première pensée.

Avant de retourner en Calabre, le comte de Sicile avait laissé pour commandant, à Catane, un Sarrasin appelé *Bencimen*, selon Malaterra, ou *Becumen*, selon Fazelle. — Le caractère des nobles âmes est de ne jamais soupçonner la trahison et la lâcheté, et d'admettre difficilement la pensée du mal dans les autres, parce que cette pensée révolte en eux des sentiments d'honneur et de loyauté. Aussi le comte, se souvenant trop en cette circonstance de la fidélité avec laquelle le Sarrasin Benhumen l'a-

rait servi, avait-il entière confiance dans cet au-
re Sarrasin Bencimen, dont il avait reçu solen-
iellement les serments de dévoûment et de fidélité.
Mais l'Émir sarrasin Benarvet, prince de Syracuse
t de Noto, comme nous l'avons mentionné précé-
emment, n'attendait que le départ du comte pour
ntourer de paroles artificieuses le commandant de
Catane, et chercher à le séduire par de brillantes
promesses. Benarvet était d'une nature perfide et
usée ; aucune pensée mauvaise ne le trouvait
ndécis ; habitué à la trahison, et faisant une
vertu, pour ainsi dire, de la déloyauté, il con-
naissait mieux sa race que ne le faisait le prince
normand. Il savait quelles racines profondes ses pa-
roles et ses promesses laisseraient dans le cœur de
Bencimen. Actif et infatigable dans ses projets, il
le fit circonvenir de toutes parts et presser par des
sollicitations de toute nature, laissant briller devant
ses regards ambitieux les plus grands honneurs, les
plus riches possessions. — Bencimen n'eut pas la
force d'y résister, et parjure à ses serments, traî-
tre à la foi jurée, il promit de livrer la ville de
Catane à l'Émir; Benarvet était à la fois trop
audacieux et trop rusé, pour ne pas organiser

facilement les moyens d'accomplir cette trahison projetée. Il combina un plan par lequel la ville entière tombait en son pouvoir sans coup férir.

Voici quel était ce plan ; — pendant la nuit, les troupes de Benarvet, divisées en plusieurs corps, devaient se rendre secrètement par des chemins détournés, aux différentes portes de la ville. Sur un signal donné, Bencimen ouvrait les portes de Catane aux troupes de l'Émir, qui entrant ainsi sur plusieurs points à la fois, rendait inutile toute tentative de défense de la part des chrétiens.

Bencimen, sous l'influence des fascinations de Benarvet, accepta sans opposition; et la ville, trahie et livrée par celui qui aurait dû la défendre, retomba une seconde fois au pouvoir des Sarrasins (1).

Jordan, avait le commandement de l'île en l'absence du comte Roger son père ; il ne tarda pas à

(1) *Malaterra.* L. III. c. XXX.
Paganus verò nominis sui competens imitator, avaritia cœcatus, fidei, sacramentorumque, quœ comiti dederat oblitus, infra urbem illum cum maxima multitudine suorum fraudulenter de nocte accipiens, traditionis nomen sibi perpetualiter vindicavit.

rendre la trahison du commandant de Catane; e pouvant supporter la pensée de voir les Sarra- rentrer en possession d'un des points impor- s de la Sicile, il rassembla ses troupes à la :, et accompagné de Robert Surdavallus, et ias Cartamensis, sarrasin converti à la foi étienne (1), il marcha sur Catane. Les es- is que l'artificieux Benarvet entretenait avec grande activité, lui apprirent l'arrivée des ipes de Jordan. Il attendait cette rencontre c impatience; car il savait l'armée des Normands iblie par l'absence du comte et par les nombreuses nisons répandues dans l'intérieur des terres. Il se para donc avec joie au combat, annonçant à ses itaines que le jour était enfin venu de punir l'in- ence et l'usurpation des Normands. — Les Sar- ins avaient une grande confiance dans Benar- t, dont le courage et les talents militaires leur uient connus; aussi prirent-ils les armes avec la rtitude de la victoire, et allèrent se ranger en

(1) Ce Sarrasin converti, ayant été pris par les infidèles, près de Castro- ovanni, aima mieux subir la mort que de renoncer à la foi de Jésus-Christ, de rentrer dans la religion de Mahomet.

Malaterra. L. III. c. XXX. — *Buffier.* — *Burigny.*

ordre de bataille dans une plaine en dehors de la ville.

Certes, l'armée de Benarvet, était bien capable de justifier cette confiance et cette conviction du succès. Les fantassins, au nombre de vingt mille, formaient l'aile droite ; et devaient soutenir le premier choc des Normands; les cavaliers tenaient l'aile gauche, attendant l'ennemi, et prêts à secourir les fantassins dans le cas où ceux-ci viendraient à faiblir (1).

Bientôt, sur le haut d'une colline, l'on vit apparaître l'armée de Jordan, marchant en bon ordre et s'avançant vers la plaine où Benarvet avait pris son campement. Lorsque les Normands furent proche des Sarrrasins, ils s'arrêtèrent pour régler leurs dispositions de bataille. Ils étaient trop habitués depuis longtemps à combattre des ennemis toujours supérieurs en nombre, pour que la vue de

(1) *Malaterra.* L. III. c. XXX.

Pedibus quidem usque ad vigenti millia dextro latere suo in occursum hostium paulisper anteponens, ipse cum equestri legione in sinistro cornu fixus manens, hostes præstolatur. Nostri autem cùm centum sexaginta tantum modo milites essent, nil remorati, certamen, Deum invocantes ineunt. Tertio que super pedites impetu facto cùm immobiliter persistentes flectere nequeunt, declinantes eos, super equites irruant fortiterque congredientes multa strage factà, in fugam vertunt.

cette multitude formidable les rendît craintifs ou indécis. Jordan, d'un coup-d'œil rapide et exercé, examina d'abord la position de l'ennemi, le terrain sur lequel allait se livrer le combat, et les différents chemins qui y aboutissaient, afin d'éviter toute surprise et toute embûche de la part de Benarvet. Il forma de sa troupe deux légions; et la première, après s'être agenouillée pour demander à Dieu aide et protection, se précipita avec des cris de joie et de valeur contre les Sarrasins. Les infidèles, dans leur immobilité, semblaient un mur bardé de fer; les soldats chrétiens vinrent s'y briser sans pouvoir l'entamer dans aucune partie. La lutte fut terrible et acharnée; trois fois les Normands reprirent du terrain et s'élancèrent sur cet ennemi inébranlable; trois fois ils furent repoussés. Leurs vaillantes épées étaient teintes de sang, et quelques-uns des leurs frappés de larges et cruelles blessures, combattaient encore, plus avec leur courage qu'avec leurs forces.

Jordan s'était placé sur une éminence afin de suivre et de diriger le combat; il comprit que les siens étaient trop faibles en nombre pour pouvoir entamer les Sarrasins, et que ceux-ci, plus habiles et

plus exercés dans l'art de la guerre, combattaient avec régularité. Alors il changea son plan de bataille, et faisant cesser ces attaques inutiles et sanglantes, commanda au contraire à ses soldats de lâcher pied peu à peu, tandis qu'il attaquerait d'un autre côté la cavalerie sarrasine : puis il se mit à la tête de la seconde légion et fondit sur les ennemis avec de grands cris. — Les Normands avaient reçu l'ordre de frapper surtout les chevaux ; ceux-ci effrayés ou furieux de douleurs, se roulaient à terre et méconnaissaient le frein de leur cavaliers. Bientôt le désordre fut dans les rangs ; les Normands redoublèrent d'énergie et d'impétuosité. Alors Benarvet ébranla ses fantassins pour venir au secours de la cavalerie désorganisée. Les Chrétiens attendaient ce moment avec impatience ; ceux qui avaient reçu l'ordre de lâcher pied, pour ne pas s'épuiser dans une lutte inégale, regagnèrent du terrain, aussitôt qu'ils virent les fantassins se mettre en marche, et s'élancèrent sur eux.

Les Sarrasins ne sachant ce qu'ils devaient faire, ou se défendre contre ceux qui les attaquaient, ou marcher au secours des cavaliers, n'obéirent plus à cette même unité d'action et de pensée,

incipale force. Il en résulta parmi eux, une confusion. Loin de porter secours aux cava- s vinrent au contraire augmenter le désordre êlée. Benarvet, plein de courage et d'audace, tait encore à la tête des siens, cherchant à les r par son exemple, et à rétablir l'ordre du .—Vains efforts! tentatives impuissantes! les ıs n'obéissaient plus à la voix de leur chef, battaient encore seulement avec cet instinct qui fait lutter jusqu'au dernier moment con- ıort (1).

rvet était trop habile dans l'art de la guerre pas voir l'impossibilité de rallier ses soldats; tourna bride, et jetant un dernier regard ement et de morne tristesse sur cette victoire érée qui lui échappait encore, il regagna la c un bon nombre des siens. Les fantassins, fuite ne pouvait être aussi rapide que celle aliers, furent horriblement maltraités; et s-uns seulement purent arriver à Catane, voir laissé un grand nombre des leurs sur la l'autres dispersés dans la plaine, cachés dans

Malaterra, lib. III. c. XXX.

les ravins ou sur le haut des montagnes, attendirent la nuit pour chercher silencieusement un refuge dans quelques places appartenant encore aux Sarrasins.

Bencimen était parvenu à regagner Catane à la suite de Benarvet. Jordan se garda bien de poursuivre l'ennemi; et l'enivrement de la victoire ne lui fit pas oublier qu'il avait pris les armes, non pour livrer bataille aux Infidèles, mais pour leur enlever Catane dont ils s'étaient traîtreusement rendus maîtres. Il les laissa donc en déroute errer dans les campagnes, et vint placer ses tentes sous les murs mêmes de la ville; ne doutant pas que la défaite des Barbares eut répandu la terreur dans tous les esprits, il commanda immédiatement l'assaut et fit battre vivement les murailles. — Les soldats, laissés à la garde de la ville, étaient loin de s'attendre à cette attaque soudaine. Benarvet, lui-même, avait une si grande confiance dans le résultat de la bataille, qu'il n'avait point organisé les moyens de défense en cas de siége. Les murailles étaient dégarnies, et la désolation et l'abattement remplaçaient le courage dans le cœur des combattants. Aussitôt son retour dans la ville, l'Émir sarrasin parcourut les rues pour se rendre un compte exact de sa position

et de ses ressources ; voyant qu'il lui serait impossible de soutenir un siége, il fit porter un bon nombre de soldats vers les remparts, du côté où les Normands avaient commencé l'attaque, afin de les arrêter au moins jusqu'à la nuit, et gagner le temps nécessaire aux préparatifs de sa fuite.

Ainsi, pendant que les Normands, ayant Jordan à leur tête, rentraient triomphalement dans la ville de Catane, Benarvet et le lâche Bencimen, profitant des ombres de la nuit, fuyaient honteusement vers Syracuse.

C'est ainsi que Catane, perdue par trahison, rentra au pouvoir des chrétiens (1). Dieu voulut en cette circonstance donner un exemple terrible et solennel à ceux qui eussent été désireux d'imiter Bencimen, en trahissant leurs serments et en violant la foi jurée.

Aussitôt qu'il fut à Syracuse, cet homme perfide et infidèle, se présenta devant Benarvet pour lui demander la réalisation de ses promesses et le prix de sa trahison.

(1) *Malaterra*, lib. III. c. XXX, f° 585.
Sed Benarvet vero clam de nocte urbe digrediens cum pagano traditore fugiens Syracusis se recepit, sic que urbs a nostris recuperatur.

« Que viens-tu chercher ici? répondit Benarvet, traître à la foi que tu avais jurée, tu trahirais les Sarrasins tes frères, comme tu as trahi les chrétiens. Tu me demandes des honneurs et des richesses, je te dois ce que mérite un traître. »

Et avant que Bencimen terrifié sous le coup de cette réponse inattendue eût fait un mouvement, Benarvet le frappa d'un coup de poignard dans la poitrine (1). Bencimen ne jeta même pas un cri et tomba; un instant encore il se roula dans les dernières convulsions qui séparent la vie de la mort. Benarvet le regarda froidement et poussant ensuite avec mépris le cadavre du pied, il s'éloigna.

La défaite de l'Émir et la prise de Catane si subitement reconquise par les chrétiens, terrifièrent les Infidèles.

Le comte ne tarda pas à revenir en Sicile, et aussitôt à son retour entreprit de fortifier et d'embellir Messine. Regardant à bon droit cette cité, comme la clé de toute la Sicile, il voulut la rendre

(1) *Fazelle*, lib. VII. — *Buffier*. — *Anonymus Cassinensis*. *Malaterra*, lib. III. c. XXX.
Paganus traditor a Benarvet, ne Syracusam, sicut Catanam fecerat, tradat, dum præmia pollicita requirit, truncatur.

à la fois florissante et inexpugnable; aussi il y établit sa résidence et commença à élever des tours et des châteaux-forts sur les points les plus importants. Il fit venir de Calabre des hommes habiles et leur donna la direction des travaux ainsi que la surveillance sur les ouvriers : lui-même venait très-souvent apprécier par ses propres yeux la marche progressive des ouvrages entrepris, et encourager les travailleurs par des récompenses et de bienveillantes paroles.

Chacun dans le ressort de sa capacité, déploya une si grande activité, qu'en un très-court espace de temps, on vit s'élever des tours d'une proportion gigantesque et la ville fut entourée de nouveaux et solides remparts, principalement du côté de la marine, — le comte fit aussi construire une forteresse à la pointe de l'arc que décrit la rivière, dans l'endroit où fut édifiée plus tard l'église de *San-Salvatore* avec le couvent des moines de *Saint-Basile* qui en fait partie.

(1) *Fazelle*, liv. VII, p. 647.
E l'adorno di nuove muraglie e di nuovi forti, e massime di versola marina, e fece il tutto da fondamenti. Fece far anchora una fortezza alla piegatura del lito, cioé alla punta dell' arco della riviera dove fu fabricata anchora la chiesa di san salvadore con convento dove stavano i monarchi di san Basilio, ch'é congiunto a detta chiesa.

Il fit bâtir aussi dans le même temps une superbe église qui fut appelée, église de *Saint-Nicolas*, et dans laquelle il déploya une grande magnificence; il y attacha des revenus considérables, voulant que les monuments élevés à la propagation de la foi chrétienne et destinés au service divin, dépassassent tous les autres en splendeur et en richesse. — C'était ainsi qu'ils cellait du cachet inaltérable de la religion chacun de ses pas sur cette terre souillée si longtemps par l'impiété des païens ; c'est ainsi que dans sa foi, grande et profonde, même avant la domination des hommes qui conquéraient pied à pied cette terre arrosée de leur sang, il établissait la domination du Christ. — Il érigea la nouvelle église de *Saint-Nicolas*, en cathédrale après l'avoir réunie toutefois à celle de Trayna, dont Robert, son parent était évêque ; mais le siége épiscopal fut transféré à Messine. (1).

Le comte ne put rester en Sicile aussi longtemps qu'il le désirait ; il fut mandé par son frère, le duc Robert, pour marcher de concert avec lui contre Jourdain, comte d'Averse, qui, ayant pris parti pour

(1) *Malaterra.* L. III. c. XXXII.

l'empereur Henri, contre le Pape, tenait la campagne avec une forte armée.

Le duc avait des motifs antérieurs de mécontentement contre Jourdain, et était trop enchanté de cette occasion pour la laisser échapper ; il résolut donc de ravager les terres du comte d'Averse, et de porter la désolation et la misère dans toute l'étendue de ses domaines, en détruisant les moissons qui étaient très-abondantes (1).

Le comte Roger partit pour aider son frère dans cette expédition, et donna à son fils Jordan, ainsi qu'il en avait l'habitude, le gouvernement de l'île pendant son absence.

La volonté de Dieu ne laisse jamais une existence quelque brillante qu'elle soit, sans l'abreuver de cruelles amertumes, comme pour rappeler au milieu des grandeurs et des triomphes, le triste souvenir de la fragilité humaine; aussi le ciel réservait au comte un coup plus terrible que celui dont il l'avait frappé par la mort de Serlon et celle d'Hugon. —

(1) *Malaterra*, liv. III. c. XXXV.
Porro dux fratre Comite à Sicilia arcessito admoto plurimo exercitu, super Jordanum nepotem suum principem Aversæ messes vastatum vadit.

Buffier, — *part.* 2. p. 88.

Ce fut l'ingratitude de Jordan, son fils naturel; — car il l'avait toujours comblé de bontés, et lui avait donné dans son cœur et dans sa maison une place plus grande que n'avait droit d'en espérer un fils illégitime (1). Les larmes verseés sur une tombe sont moins amères que ces cruels désenchantements des affections les plus chères et les plus saintes.

Égaré par de mauvais conseils, poussé peut-être par une ambition aveugle, Jordan, sans se rappeler qu'il devait, aux seules bontés du comte, une position élevée et brillante, rêva des projets insensés de révolte, et voulut se servir de cette puissance qui lui avait été si généreusement octroyée, pour trahir son bienfaiteur. L'absence de Roger lui offrait une occasion favorable. — De concert avec quelques jeunes seigneurs attachés à sa personne il médita une rébellion contre son père, et attira dans ses coupables projets, par l'appât de riches récompenses, plusieurs

(1) *Inveghes. Palermo nobile, vol. III. An.* 1082. *(trad.)*

Ce Jordan fut fils bâtard du Comte, comme l'explique très-clairement Malaterra. — *Erat autem Jordanus ex concubinà, tamen magnæ vir animi et corporis et magnarum rerum gloriæ, seu dominationis apetitor*. C'est pourquoi je ne puis comprendre comment *Pyrrhus* peut l'avoir déclaré fils légitime du comte, et reprendre *Mauroli* qui l'avait appelé bâtard.

hommes aussi ambitieux que lui; car ceux
hissent leurs serments ne savent pas que les
le la trahison sont brillants aux regards, mais
s aux mains qui veulent les toucher.
omte de Sicile, en investissant Jordan du
andement en chef, avait ordonné qu'on lui
n toutes circonstances comme à lui-même.
celui-ci eut son plan bien sûrement arrêté,
ita de la noble confiance du comte pour
ometttre à leur insu un grand nombre de
capitaines qui exécutèrent ses ordres, sans
er à s'en rendre compte, tant était loin d'eux
ée d'une aussi ingrate trahison.—Cependant
rent par soupçonner la vérité, et sans oser
er une accusation positive, ils se consultèrent
ux et murmurèrent sourdement.—Jordan vit
ait temps de parler à voix haute et à visage
ert; il les réunit donc en un conseil secret,
déclara nettement ses espérances et ses pro-
. Cette révélation frappa tous les assistants
nuette stupéfaction; mais Jordan, par un
npératif, arrêta les paroles que plusieurs d'en-
allaient prononcer.
n'ai besoin ni de conseils, ni de remontran-

ces, leur dit-il ; ce que j'ai résolu, je le ferai, parce que je veux le faire. »

Et comme il voyait que les plus vieux et les plus valeureux capitaines sur l'assistance desquels il avait compté, se levaient silencieusement et allaient se retirer, il s'écria :

« Aucun de vous ici n'a plus le droit ni la possibilité de s'éloigner ; que vous me suiviez, que vous partiez, vous êtes tous mes complices ! »

Alors il déploya à leurs yeux le réseau d'artifices dans lequel il les avait enveloppés à leur insu, leur démontrant que par leurs actions ils étaient entrés involontairement dans sa pensée de révolte, et qu'au point où ils en étaient arrivés, ils avaient tout à craindre en se séparant de lui, tout à espérer au contraire s'ils lui donnaient franchement aide et assis-sistance. — L'ambition aveuglait le malheureux Jordan au point de lui inspirer ce triste raisonnement puisé dans la déloyauté la plus astucieuse.

« Ces serments que vous avez faits à mon père, vous ne les violez nullement en cette circonstance, leur disait-il, et nul ne peut trouver à vous condamner, puisque le comte Roger en partant vous a donné ordre d'obéir à tous mes commandements.

— C'est moi qui vous ordonne d'agir ainsi, j'assume donc sur moi seul la responsabilité entière de cette action (1). »

Joignant à ces paroles de brillantes promesses, Jordan attira dans son parti un grand nombre de hauts seigneurs. — Il se mit aussitôt à leur tête, livra au pillage toute la province, et s'empara des châteaux-forts de *Mistreta* et de *Saint-Marc*, puis il se dirigea en toute hâte sur Trayna où Roger avait laissé de grandes richesses; mais les habitants de cette ville, fidèles au comte, prirent tous les armes jusqu'au dernier et combattirent avec ce noble courage que donne le dévoûment et l'affection. L'audacieux usurpateur fut repoussé loin des murs de Trayna et contraint, après d'inutiles efforts à abandonner la place.

Le comte de Sicile ne tarda pas à apprendre l'indigne conduite de Jordan; longtemps il refusa de

(1) *Malaterra*, liv. III, c. XXXVI.

Quibus quisque talibus assentire renitens improbè hortatur, ne fidem datam mentiri velit. Sacramenta patri exhibita in hoc salva fore, quod proficiscens quidquid Jordanus vellet, vel præciperet, omnibus obedire debere imperaveret.

Burigny, vol. I, p. 404.

Fazelle, liv. VII, p. 647.

Buffier, p. 2, f° 120.

croire celui qui lui apportait ce triste message, et se fit répéter plusieurs fois les mêmes paroles, pour qu'elles pussent entrer à la fois dans son cœur et dans sa pensée. — Quand le doute devint impossible, il fut écrasé sous le poids d'une si noire ingratitude, et, levant ses deux mains vers le ciel, il ne prononça que ces seuls mots :

« Seigneur! Seigneur! »

Mais il y avait dans cette exclamation plus de désolation et de douleur que dans de longues et énergiques paroles.

Le comte ordonna tout pour son départ; et, pendant les préparatifs auxquels il assista morne et silencieux, nul n'osa lui parler, ou l'approcher.— Au milieu de la nuit il quitta le comté d'Averse, et retourna en Sicile. — Ce fut un long et triste voyage.

A son arrivée, Roger dissimula son affliction et son ressentiment, s'efforçant au contraire de rendre son visage calme et serein, pour cacher l'orage qui grondait en lui; car il craignait que Jordan n'allât chercher un refuge chez les Sarrasins, qui n'étaient pas encore entièrement expulsés de l'Ile. Aussi fit-il savoir à tous qu'il rentrait en Sicile grandement at-

tristé de la conduite de son fils, mais plein d'indulgence et de pardon pour une erreur inspirée plutôt par la fougue de la jeunesse que par l'ingratitude du cœur.

Jordan, de son côté, regrettait déjà ces rêves insensés de rébellion, dont les seuls résultats avaient été de le couvrir de honte, et de lui aliéner le cœur de son père. Aussi apprit-il avec une extrême joie la clémence du comte à son égard; il n'hésita pas un instant, et, sans prendre souci des seigneurs entraînés malgré eux dans une révolte impossible, sans s'inquiéter de tant d'existences compromises et peut-être perdues par sa faute, il alla avec le plus grand repentir se jeter aux pieds de son père.

Le comte le reçut avec un visage joyeux en apparence, le releva, et lui dit qu'il oubliait ce qui s'était passé.

Le jeune capitaine, rempli de joie, remercia son père; mais quand le comte fut seul, alors tomba ce masque de tranquillité et de clémence dont il avait couvert son visage. — Il fallait étouffer dans l'avenir de semblables projets, et surtout terrifier ceux qui seraient tentés d'imiter Jordan ou ses complices, en frappant les coupables d'un terrible

châtiment, et les traitant sans pitié comme le méritaient des traîtres et félons.

Aussi, après avoir pendant quelques jours laissé renaître la confiance en eux, il manda les douze principaux fauteurs de la révolte, sous prétexte de service auprès de sa personne; aussitôt qu'ils furent arrivés il les fit charger de fers et conduire dans une salle où un homme les attendait. — Cet homme était le bourreau; et, malgré leurs supplications et leurs prières, le comte de Sicile, inexorable dans son juste ressentiment, leur fit crever les yeux.

Jordan arriva bientôt, ignorant ce qui s'était passé; car Roger avait pris soin qu'aucun bruit ne transpirât au dehors. Dès qu'il fut entré dans le palais, demandant à parler à son père, on l'introduisit dans la salle où les douze seigneurs avaient été livrés au bourreau. Le comte était assis, entouré des plus illustres gentilshommes de son armée. Son visage était si froid et si sévère, l'expression de ses yeux si farouche, qu'avant même d'avoir aperçu les malheureux suppliciés, Jordan fut saisi d'un sentiment d'indicible terreur, et ne put faire un pas vers le comte.

Roger lui fit signe d'approcher, et les gardes s'é-

tant écartés, il lui montra les douze gentilshommes, dont les visages ensanglantés n'attestaient que trop l'horrible supplice qu'ils venaient de subir.

« Ceux qui faussent leurs serments et leur foi ne sont plus dignes de voir le soleil, dit Roger d'une voix retentissante. Jordan, vous avez trahi l'affection de votre père et la foi que vous lui aviez jurée ; vous avez agi comme un traître, soyez puni comme ces traîtres ! »

Jordan tomba à genoux, mais le comte détourna les yeux, et fit un signe aux gardes qui attendaient. Ceux-ci, sans prononcer un mot, dépouillèrent Jordan de ses vêtements, et lui attachèrent les mains derrière le dos. Le malheureux jeune homme vit bien qu'il n'y avait plus d'espoir de fléchir la colère de son père, alors il rassembla ses forces et sa résignation, et suivit d'un pas ferme le bourreau. Mais les seigneurs qui entouraient le comte le supplièrent tant, en lui montrant l'extrême jeunesse de Jordan, et en lui rappelant sa conduite passée si dévouée et si glorieuse, que Roger consentit à lui pardonner. Il lui rendit, sinon intérieurement, du moins publiquement, sa confiance et son estime.

Geoffroy Malaterra rapporte ce fait dans de grands

détails et prétend que le comte de Sicile s'était entendu d'avance avec les seigneurs, pour donner à Jordan cette sévère leçon.

« Car, dit-il, la discipline et la rigueur de la justice sont unies à la clémence ; ainsi qu'il est dit « dans les saints psaumes, la vérité et la miséricorde « sont allées au-devant l'une de l'autre, la justice et « la paix se sont embrassées. C'est pour cela que le « père, prévoyant ainsi qu'un sage médecin, terrifia son fils par l'exemple d'une si grande sévérité, « pour qu'il s'éloignât à jamais de la corruption du « vice (1). »

D'autres historiens également dignes de foi, mentionnent l'intercession des gentilhommes, mais ne parlent point de cette circonstance.

Après ce triste épisode de rébellion, le comte Roger persévérant dans sa volonté et inaccessible au doute ou à la crainte, continua l'œuvre laborieuse qu'il avait entrepris. Sa foi chrétienne, sa fermeté, son courage accomplissaient l'expulsion des Barbares et l'affer-

Malaterra, liv. III, cap. XXXVI.

Nam disciplina et rigor justitiæ cum pace communionem habent, Psalmista attestante, qui ait : *misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt*. Unde et providus pater ut sapiens medicus, hunc ipsum filium suum, ut a provitate compesceret, tanto rigore territum attrivit.

ıissement de la domination chrétienne en Sicile. e duc Robert, de son côté, étendait en Orient r de brillantes conquêtes la gloire du nom norınd. Après avoir réduit à l'obéissance les seigneurs belles, délivré le Pape assiégé jusque dans la ville nte, et remporté de nombreuses victoires sur les nées de l'empereur d'Allemagne, il résolut de rerner en Orient où était resté son fils Bohémond; is l'hiver s'annonçait avec une grande rigueur, 'expédition fut heureusement ajournée; car il léclara, à la suite des mauvais temps, une telle ruption dans l'air, qu'une maladie contagieuse rça dans l'armée de grands ravages. Bohémond même ne put échapper à ce terrible fléau, et se tit si violemment attaqué, qu'il se fit transporter Italie, espérant que la bonté du climat et l'air qu'on y respirait le rendrait à la vie et à la ıté.

Voici ce que rappporte au sujet de cette mala- *Ordericus Vitalis*, historien normand fort an- n (1) :

1) Parmi le petit nombre d'historiens qui ont écrit la vie de Robert Guis- l, *Ordericus Vitalis* est le seul qui entre dans de grands détails et sur

« Sigelgaïte, épouse de Robert Guiscard, avait « une profonde aversion pour Bohémond, fils d'un « autre lit, à cause de la grande affection et de l'es- « time que le duc avait pour lui, car elle craignait « que ce prince, dont la réputation et le renom « guerrier étaient si éclatants, éloignât Robert

la maladie de Bohémond, et sur la mort du duc Robert Guiscard. Les autres citent seulement les dates de ces deux faits. Les écrivains qui se sont occupés, depuis cette époque, de l'histoire de Sicile, ont tous pris pour base fondamentale de leur histoire les chroniques de *Malaterra*, et ont omis ou révoqué en doute tous les détails non relatés dans cette histoire contemporaine. Cette exclusion, presque complète des autres documents, nous paraît un tort.—Certes le moine *Geoffroy Malaterra* a fait, sur cette époque si éloignée, le travail le plus détaillé et le plus intéressant qui existe; mais il ne faut pas oublier non plus que ces chroniques sont un long panégyrique de Robert Guiscard et de Roger, et le récit, toujours louangeur, de leurs exploits, soit en Sicile, soit en Pouille, soit en Calabre, soit dans tout le reste de l'Italie. On ne doit donc pas espérer de cet écrivain un jugement, ni même un récit impartial des faits qui se sont passés; et il faut se rappeler que ce moine, historiographe des princes normands, ne pouvait retracer dans ses écrits des faits qui n'étaient ni à la gloire, ni à l'honneur des princes dont il chantait les hauts faits. Ainsi, bien souvent on trouve des lacunes positives et incontestables. Le silence de *Malaterra* ne serait donc pas pour nous une raison de repousser le récit d'*Ordericus Vitalis;* presque tous les historiens en parlent, plusieurs en le traitant de fable, mais ces mêmes historiens s'appuient plus tard, pour la validité et l'authenticité d'autres faits importants, sur ce même écrivain, dont ils semblent en cette occasion révoquer en doute la vérité historique.

Les autres chroniques, étant presque toutes des histoires générales, ne sont pas entrées dans des détails sans importance pour les auteurs qui s'occupaient beaucoup plus des faits que des personnes.

Guillaume de Malmisbury raconte ces faits dans le sens d'*Ordericus Vitalis*. Cette même accusation d'empoisonnement se trouve aussi dans *Roger de Houeden*, p. 710, — et *Jean Brompton*, p. 1010 et 1219.

« Guiscard de son autre fils Roger, dont elle était la « mère, et que celui-ci ne fût dépossédé après la « mort du duc des duchés de Pouille et de Calabre, « qui lui revenaient par droit d'hérédité. Ayant appris « la maladie de Bohémond et son arrivée en Italie, la « duchesse, poussée par l'ambition et aussi par ses « craintes exagérées sur l'avenir de son fils, envoya « une potion empoisonnée aux docteurs psalermi- « tains, parmi lesquels elle avait été élevée, et qui « lui avaient appris à distinguer les plantes véné- « neuses des plantes salutaires. En recevant ce breu- « vage, ceux-ci comprirent la pensée cachée de ce « message, et portèrent la boisson mortelle à « Bohémond, qu'ils étaient chargés de guérir.

« A peine le jeune prince l'eut-il avalée, que les « symptômes les plus terribles se manifestèrent « aussitôt; Bohémond comprit au froid mortel qui « lui parcourait les veines que sa mort était proche; « et le fit savoir à son père. Le duc, auquel n'avait « point échappé l'aversion de Sigelgaïte pour Bohé-

Tout en ne nous prononçant pas sur la question du plus ou moins de foi que l'on doive ajouter aux assertions de l'historien normand, nous avons pensé que le récit d'Ordericus Vitalis, tant sur la maladie de Bohémond que sur la mort de Robert Guiscard, ne serait pas lu sans intérêt; aussi nous le rapportons dans ses principales parties.

« mond, à la vue des souffrances si rapides et si « subites de son fils chéri, soupçonna quelque « mauvaise action. Aussi, il fit venir Sigelgaïte en « sa présence, et d'un accent plein de tristesse, il « lui parla ainsi :

« Le noble Bohémond vit-il encore ?

« Je l'ignore, seigneur, répondit celle-ci.

« Que l'on m'apporte, reprit le duc, le texte du « Saint-Évangile et une épée.

« Lorsqu'on eut déposé devant lui ce qu'il avait « demandé, il congédia d'un geste tous les assis- « tants, et quand il fut seul avec la duchesse, il « prit l'épée et la posant en signe de serment sur « le livre saint :

« Écoute, Sigelgaïte, reprit-il, je jure par ce Saint- « Évangile que si mon fils Bohémond trépasse par la « maladie dont il est frappé maintenant, je te tuerai « avec cette épée que voici.

« Cette terrible menace et le visage froid et résolu « du duc épouvantèrent à un tel point Sigelgaïte, « qu'elle prépara aussitôt en secret un salutaire an- « tidote et l'envoya en toute hâte à Salerne aux « médecins qui avaient donné à Bohémond la fatale

« boisson, les avertissant du danger qu'elle courait « et les suppliant avec de grandes prières de sau« ver le malade. Ceux-ci voyant que leur crime « était découvert et craignant pour eux-mêmes la « colère du duc, employèrent tous leurs efforts pour « guérir le jeune prince (1). »

Pendant l'absence de Bohémond, le duc avait envoyé son fils Roger assiéger Céphalonie révoltée. Le siége traînait en longueur, car l'armée avait rencontré, par suite des fortes chaleurs de l'été, des obstacles imprévus. Le duc, impatient d'un si long retard qui redoublait la confiance des Céphaloniens et les affermissait dans leurs pensées de rébellion, s'embarqua pour aller presser le siége en personne. Dès son arrivée il fut pris d'une fièvre violente. Tous les secours de l'art devinrent bientôt inutiles; la maladie fit de rapides progrès, et les symptômes les plus terribles ne tardèrent pas à se manifester. — Les forces du duc étaient tellement épuisées qu'il pouvait à peine faire un mouvement sur son lit. Un si cruel état ne laissait plus de doutes sur sa fin prochaine, et la désolation s'était répandue par tout le camp. — Robert ne se dissi-

(1) Voir pour le texte latin les notes à la fin du volume. N° VI.

mula pas non plus la gravité du mal dont il était atteint et malgré le soin avec lequel on cherchait à lui cacher la triste vérité en lui donnant de trompeuses espérances de guérison, il sentit la mort venir à lui; mais il l'envisagea avec un cœur courageux et tranquille. Il l'avait trop souvent bravée, il s'était pour ainsi dire trop habitué à vivre côte à côte avec elle pour qu'elle pût l'effrayer à ses derniers moments. Sa foi en Dieu lui faisait accepter avec la religion et la sérénité d'un vrai chrétien ce que la volonté du Tout-Puissant ordonnerait de lui.

Aussi, ayant ranimé par une prière et par l'énergie de sa volonté ses forces prêtes à l'abandonner, il consola avec des paroles affectueuses ceux qui l'entouraient, leur rappelant que l'homme devait toujours être soumis à la volonté de Dieu, et, qu'à cette heure suprême, loin de se plaindre ou de regretter la vie, il devait, au contraire, remercier à mains jointes la protection divine qui lui avait fait, à lui pauvre et obscur gentilhomme, une destinée si brillante et si glorieuse.

Avec ce dernier mouvement d'orgueil que la pensée de Dieu n'avait pu tout-à-fait éteindre dans le cœur de l'homme, il retraça sa vie passée; sa voix,

un instant défaillante, se ranimait au récit des glorieux exploits et des grands coups d'épée qui avaient dispersé tant d'ennemis innombrables, et conquis pour lui et sa famille de fertiles et riches contrées.

Puis, il fit ouvrir sa tente afin que ses soldats pussent le voir jusqu'au dernier moment, et apprendre de leur chef à mourir avec fermeté et religion.

Ce fut un triste spectacle de voir ainsi étendu sur un lit-de-camp, et consumé par le feu brûlant de la fièvre, cet homme adoré par tous, ce grand et vaillant capitaine que les travaux les plus rudes, les fatigues les plus excessives n'avaient pu abattre. — A sa vue, tous ses soldats se prosternèrent, les mains croisées sur leur poitrine en signe de profonde tristesse, et les yeux remplis de larmes.

Le duc Robert appela près de lui le comte Robert Lorotelli et Geoffroy de Conversana, ses neveux, Hugon de Claromonte, Guillaume de Grant-Mesnil, ainsi que plusieurs encore, et les interrogea sur leurs projets futurs (1). Mais comme tous hési-

(1) *Historiæ Normannorum scripotres, Orderici Vitalis monachi.* Ecclésiast. hist. liv. VII. f° 645.

Magnanimus itaque dux Robertum Comitem Lorotelli, et Goisfredum de Conversana nepotes suos, Hugonem monoculum de Claromonte et Guillel-

taient et ne savaient ce qu'ils devaient répondre, il leur dit :

« La justice divine nous frappe à cause de nos péchés et veut réprimer en nous nos plus grandes passions. Ainsi le Seigneur châtie ses serviteurs et nous montre clairement que nous ne devons pas rechercher seulement la gloire de ce monde. Rendons-lui grâce pour tout ce qu'il a daigné faire en notre faveur, et supplions-le, du fond du cœur, de nous prendre toujours en pitié. Car nous sommes issus de parents pauvres et obscurs, nous avons abandonné des terres stériles et nos pénates vides des choses les plus nécessaires pour nous diriger vers Rome le cœur rempli de crainte (1). Puis, avec l'aide de Dieu, nous avons conquis de grandes et nombreuses cités, non, par nos propres forces ou par nos mérites, mais bien par la volonté divine. — Enfin nous avons envahi dans l'empire de Constantinople tout ce que nous avons pu

mum de Grentemaisnilio Odonem quoque Bonum marchisum sororium suum, alios que cognatos proceres que suos ad se convocavit, et quid acturi essent interrogavit.

(1) *Idem.* Ecce nos de pauperibus infimis que parentibus processimus, et sterile rus Constantini vacuos que necessariis rebus penates reliquimus, et profecti Romam cum magno timore vix pertransivimus.

en parcourir en quinze jours. Ma pensée était d'enlever à un peuple faible, livré et à la débauche une contrée dont il n'est plus digne, et de m'en emparer avec le secours de Dieu et de mes guerriers, afin d'arracher Jérusalem, la sainte ville du Seigneur, aux Mahométans, et d'étendre au loin la domination de l'empire chrétien.

« La volonté immuable du Tout-Puissant en ordonne autrement. — David voulut construire un temple à la gloire de Dieu dans la ville de Jérusalem, mais Dieu destina à Salomon, son fils, l'accomplissement de cette pieuse entreprise. — C'est ainsi que sa main m'arrête en chemin dans mes projets. L'avenir portera les fruits de mes rudes travaux, et le but si recommandable de mes efforts restera comme un aiguillon pour les temps futurs.

« Recevez donc, hommes courageux, un sage et dernier conseil : ne perdez pas cette ancienne vaillance dont vous m'avez donné tant de preuves dans des temps fâcheux et difficiles.

« Je ne suis qu'un homme semblable au reste des hommes ; mais vous êtes maintenant en grand nombre, vous êtes forts par la grâce et la protection du ciel : vous avez fait de grandes actions dont le

renom s'est étendu au loin, et jamais dans aucune histoire on ne vit de plus nobles faits accomplis par des hommes si faibles par leur nombre, si infimes par leurs ressourses. — Choisissez donc au milieu de vous le plus vaillant et le plus sage, et faites-en votre chef. — N'abandonnez pas cette terre féconde que vous avez acquise en si peu de temps, mais par un dur travail (1). »

Puis, le duc joignit dévotement ses deux mains, et ajouta en levant les yeux au ciel :

« O Dieu ! épargne-moi, aie pitié de moi, qui suis un pécheur. — Dieu puissant ! viens en aide à ton peuple, que j'ai amené ici. »

Robert Guiscard adressa encore à ceux qui l'entouraient quelques nobles paroles, et étendit une dernière fois ses mains vers eux, pour leur donner cette sainte bénédiction que Dieu a permis aux mourants de laisser à ceux qui restent sur la terre.

(1) *Idem.* Unus homo sum, ac ut reliqui mortales. Vos autem multi estis, multisque charismatibus largiente Deo vigetis. Famosa vero gesta, quæ longè latequè divulgata sunt, vos fecistis; nec unquam majora a tàm paucis et infimis hominibus leguntur in aliquibus historiis quam juvante Deo a vobis facta sunt. Fortiorem itaque et sapientiorem de vobis eligite, ipsum que vobis Ducem constituite. Ne perdatis fæcundam tellurem quæsitam magno labore sed parvo tempore.

Voir la mort de Robert Guiscard, en entier, (texte latin), aux notes, à la fin du volume, N° VI.

Un prêtre était debout à côté de lui. Après s'être confessé à haute voix de tous ses péchés, le magnanime duc de Pouille reçut, avec une profonde dévotion, les derniers sacrements de l'église et rendit son âme à Dieu le 17 juillet 1085 (1).

Ainsi mourut, à l'âge de soixante et dix ans, et vingt-six ans après avoir reçu l'investiture du duché de la Pouille, Robert Guiscard, duc de Pouille, de Calabre et de Sicile (2).

Voici comment *Ordericus Vitalis* dont nous avons déjà cité un fragment, interprète la mort du duc Robert Guiscard :

« Pendant ce temps-là Sigelgaïte, sous le poids d'une « terreur incessante, roulait mille projets dans son es- « prit à la fois ingénieux et cruel ; car si son envoyé « éprouvait quelque retard à passer la mer, et si le « malade venait à trépasser avant son arrivée, elle ne

(1) *Anne de Commène*, p. 161, dit : Qu'il avait été prédit à Robert Guiscard qu'il mourrait à Athènes, près de Jérusalem. Le Duc, étant au promontoire de Céphalonie, apprit que ce promontoire portait le nom d'Athènes et n'était pas loin de Jérusalem, il fut profondément attristé, sachant que l'heure de sa mort était proche.

Inveghes, vol. III, p. 115. — *Era settima Normanna.*

Le duc Robert mourut le 17 juillet, jour de la fête de S. Alexis.—*Chron. de l'anon. de Bari.*

(2) Il se fit toujours appeler *Duc de Sicile*, bien qu'il n'y possédât que la ville de Palerme, et le duc Roger, son fils, prit le même titre ainsi que le prouvent les sceaux de plomb qui sont dans les archives *de la Cava.*

« pouvait pas échapper à la mort que Robert Guiscard « avait juré sur le Saint-Évangile de lui donner par « le glaive. Elle forma donc un projet plus noir et « plus exécrable encore. Oh! douleur! elle fit périr « le duc Robert par le poison. — Lorsqu'aux premiè- « res atteintes du mal elle ne douta plus de l'effet « du poison, alors, rassemblant pendant la nuit tous « ceux qui dans l'armée du duc, lui étaient dévoués, « elle gagna le rivage avec eux et un bon nombre de « soldats lombards. Parmi les vaisseaux, elle choisit « les plus sûrs et les mieux équipés, et dans la crainte « que les Normands, en apprenant son départ, ne « tentassent de la poursuivre, elle incendia tous les « autres navires. Mais lorsqu'elle toucha le rivage de « la Pouille, un des soldats qui l'avaient accompagnée « dans sa fuite, s'étant échappé sans être vu, arriva la « nuit à Salerne et courut en toute hâte trouver Bo- « hémond.

« Levez-vous, lui dit-il, et fuyez!

« Celui-ci lui en demandant la raison, le soldat « répondit :

« Votre père se meurt et la duchesse Sigelgaït « est en Pouille ; elle vient ici pour vous tuer.

« En apprenant cette fatale révélation, Bohémond

« troublé, sortit en secret de la ville, et alla demander un refuge à Jordan, son cousin, prince de « Capoue. Reçu par lui très-affablement, il échappa « ainsi aux intrigues et aux coupables projets de sa « belle-mère.

« De toutes parts les Normands étaient accablés par « les plus grandes infortunes dans une contrée étrangère. D'un côté ils voyaient la vie de leur chef le « plus illustre et le plus vaillant, mise en danger « par la perfidie d'une femme ; de l'autre, la défection des Lombards qui s'étaient enfuis secrètement « avec la duchesse avait considérablement affaibli « leur armée, et ils ne pouvaient retourner en Italie sans de grandes difficultés ; car tous leurs navires avaient été incendiés.

« Enfin, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1085, Robert Guiscard, Duc insigne de la Pouille, et sans égal dans notre époque, après s'être lavé de ses péchés par la confession et fortifié par le saint Sacrement de l'Eucharistie, fut enlevé de ce monde, « non pas vaincu par les armes, mais frappé par le « poison, non pas abattu par les fatigues de la guerre, « mais assassiné par la trahison d'une femme, de

« même qu'Adam, le premier homme, fut rejeté du « paradis par les artifices d'Eve (1). »

Ici finit le récit de l'historien normand.

La mort du duc Robert était malheureusement certaine depuis longtemps, cependant elle frappa tous les esprits comme un événement terrible et inattendu. Chacun voulait voir ce pâle visage sur lequel la mort avait déjà placé son empreinte ineffaçable. Chacun voulait toucher ce bras si fort et si vaillant, qui maintenant retombait sans énergie, aussi froid que le marbre. La consternation la plus grande se répandit dans tous les esprits; le courage avait abandonné tous les cœurs, et, selon la belle expression d'un historien du temps: « on eût dit que le monde entier était tombé avec Robert Guiscard. »

Privée de son chef, l'armée n'avait plus ni pensée ni ambition. Aussitôt que les honneurs funèbres furent rendus au duc, elle se prépara à retourner en Italie (2) en emportant les restes précieux du vaillant capitaine qu'elle avait perdu.

(1) Voir le texte latin de ce récit aux notes, à la fin du volume, N° VI.

(2) Selon *Malaterra* — *Buffier* — *la chronologie de l'Histoire de Sicile*, la duchesse quitta le lieu de la mort du duc seulement lorsque celui-ci eut

A peine l'armée se fut-elle embarquée, que des nuages sinistres, poussés par un vent furieux, parcoururent le ciel; le tonnerre gronda, et une nuit sombre inattendue, remplaça subitement la clarté du jour. — C'était un de ces orages d'été foudroyants et terribles; le vent emportait au loin des débris de voiles qui montaient au ciel en tourbillonnant, les matures ébranlées craquaient avec un bruit sinistre, et la mer entr'ouvrait ses gouffres profonds sous les navires poussés les uns contre les autres, de telle sorte que plusieurs se brisèrent. Le corps du duc faillit tomber à la mer; mais ses soldats firent des efforts surhumains pour conserver ce dépôt précieux qu'ils menaient en Italie, et combattirent contre les vents déchaînés comme ils avaient combattu contre leurs ennemis; ils défendirent et protégèrent le duc mort, comme ils l'auraient défendu et protégé vivant. — Habitués à la victoire et secondés par la main de Dieu, ils restèrent vainqueurs dans cette terrible bataille avec les éléments; et l'orage s'étant enfin calmé, ils abordèrent à Otrante.

rendu le dernier soupir. — *Ordericus Vitalis* et *Guillaume de Malmesbury* seuls, disent que Sigelgaïte partit avant la mort du duc.

On s'aperçut que malgré l'embaumement (sans doute à cause de l'excessive chaleur et de la violence de l'orage), le corps commençait à se corrompre; alors on se détermina à laisser en cette ville le cœur et les entrailles, et après avoir de nouveau embaumé avec un grand soin le reste du corps, on le transféra à Venose, où il fut enterré dans le monastère de la *Sainte-Trinité* (1); lieu de la sépulture des autres princes normands.

Ces quatre vers furent gravés sur son tombeau:

Hic terror mundi Guiscardus hic expulit urbe
Quem Ligures regem, Roma Allemanus habet.
Parthus, Arabs, Macedûmque phalanx non texit Alexim,
At fuga; sed Venetum nec fuga nec pelagus.

D'après les dernières volontés exprimées par le duc Robert, dit *Summonte*. le partage des terres fut fait ainsi qu'il suit:

Bohémond eut les états conquis sur l'empereur de Constantinople. *Summonte* spécifie ce legs en disant la principauté de Macédoine. — Roger eut le duché de la Pouille et de la Calabre, ainsi que la princi-

(1) *Chronica monasterii.* — *Malaterra.*

pauté de Salerne ; — Guidon, la seigneurie d'Amalfi et de Sorrente.

Le même historien ajoute à tort que Roger, le frère du duc, eut la Sicile et une partie de la Calabre (1) ; ce n'est point à Roger, frère de Robert Guiscard, mais bien à Roger son fils qu'appartint, outre le duché de la Pouille, de la Calabre et la principauté de Salerne, tout ce que le duc possédait en Sicile, ainsi que le rapportent d'autres écrits du temps (2).

Ce partage inégal donna lieu par la suite à de graves dissentiments entre les enfants de Robert Guiscard.

Bien qu'il mît en tête de ses diplômes : « *Moi, Ro-*

(1) *Il Summonte — Istoria di Napoli.* V. I et II.

Il Duca lasciò à Boemondo il Principato di Macedonia ; à Rogiero, il Ducato di Puglia e di Calabria col Principato di Salerno ; a Guidone, la signoria d'Amalfi e di Sorrento. Lasciò a Rogiero Bosso suo fratello la Sicilia con una parte della Calabria.

(2) On verra plus tard le Duc Roger céder tant au comte de Sicile Roger I qu'à Roger II, son fils, en reconnaissance des services soit d'hommes soit d'argent qu'il avait reçus de lui, différentes parties de la Sicile dont il avait hérité par le testament de Robert Guiscard. Ce qui prouve clairement que la portion de la Sicile appartenant à Robert Guiscard avait été laissée par lui à sa mort non au comte Roger son frère, mais au Duc Roger son fils. — La similitude des noms est la cause de l'erreur dans laquelle est tombé Summonte.

« *bert, par la grâce de Dieu et de saint Pierre, duc* « *de Pouille, de Calabre et de Sicile,* » il ne fut duc de Sicile que de titre, et parce qu'il voulait ainsi marquer la suprématie de l'aîné sur les cadets; mais ce fut en Italie, en Pouille et en Calabre que se passa sa vie aventureuse et guerrière.

Le comte Roger, dernier fils de Tancrède, fut celui qui peut réellement être regardé comme comte et souverain de Sicile; car il en fut le conquérant, et s'empara une à une de toutes les villes et de toutes les places-fortes, par la valeur et l'énergique persistance de ses armes.

Robert Guiscard eut une de ces existences brillantes et pour ainsi dire surnaturelles qui passent parfois sur la terre, enveloppées d'un prestige de gloire et d'immortalité, pour servir aux générations futures de modèle et de guide. — Ainsi dans le ciel, apparaissent ces étoiles plus brillantes que les autres; un instant elles semblent s'arrêter pour dominer de leur éclat flamboyant toutes celles qui les entourent, puis tout-à-coup, comme poussées par une main invisible, elles disparaissent et s'engloutissent à l'horizon.

Ce fut par sa propre valeur que Robert, avant-

dernier fils de Tancrède, creusa à côté de ses aînés ce sillon glorieux qui devait plus tard lui donner à lui et à ses descendants de si brillantes conquêtes.

Soutenu par sa seule épée, il quitta l'obscure et pauvre maison d'un gentilhomme normand, et mourut prince souverain, laissant en testament à ses enfants des possessions en Pouille, en Calabre, en Sicile et même en Orient.

L'injustice des hommes, l'ingratitude de ceux qu'il servait avec dévoûment, la désunion répandue entre tous les partis, lui révélèrent quels pouvaient être dans ces temps d'ignorance et d'anarchie, la puissance d'un petit nombre d'hommes unis et audacieux contre des masses innombrables, semblables à ces immenses forêts dans lesquelles la main d'un seul bûcheron résolu et opiniâtre peut se frayer un passage. — Jamais ses victoires et ses triomphes ne le trouvèrent ingrat envers ses compagnons d'armes, ou moins reconnaissant envers la protection divine. La religion était le drapeau qui précédait toujours ses soldats au combat ; elle les guida à travers la multitude de leurs ennemis et les enflamma de ce courage surnaturel avec lequel seulement s'accomplissent de gran-

des choses. Jamais ce vaillant capitaine ne prit en main son épée, quelque glorieuse qu'elle fût, sans s'agenouiller d'abord et prier; car il avait compris que des créatures humaines ne pouvaient pas mener à bonne fin ce qu'il avait entrepris, s'ils n'avaient avec eux le souffle et la main du Seigneur.

Chaque conquête des Normands était un pas glorieux de la foi chrétienne sur le domaine souillé de l'impiété. — Si Robert Guiscard fut quelquefois en querelle avec le Pape, ce fut l'homme seul qu'il combattit, vénérant toujours le caractère sacré du souverain Pontife; et pendant tout le cours de sa vie il défendit avec un grand courage, souvent même avec une noble abnégation de lui-même, les intérêts de l'Eglise romaine et du siége apostolique dont il était le feudataire dévoué.

L'on peut lui reprocher peut-être avec justice l'excessive astuce, qui fut le point dominant de son caractère et l'entraîna quelquefois hors des bornes de la stricte et rigoureuse loyauté; il savait composer admirablement son visage et lui faire exprimer des sentiments très-éloignés de son cœur. Son esprit ingénieux, on pourrait presque dire, en certaines occasions perfide, cherchait toujours à triompher

parfois ternir les grandes et fortes actions
entilhomme normand. — Aussi lui donna-t-on le
om de *Guiscard* qui veut dire, en vieux langage
nand, *rusé*.



CHAPITRE SIXIÈME.

1085. — 1090.

SOMMAIRE :

nents entre les fils de Robert Guiscard à l'occasion du partage des pos-
is du duc leur père.—Le comte cherche à les réconcilier.—Benarvet
ecrètement de Syracuse.—Il met la ville de Nicotra à feu et à sang.
s Sarrasins continuent leurs ravages sur le littoral. — Ils pillent
monastères. — Le comte accourt pour tirer des Sarrasins une écla-
vengeance. — Il se prépare au combat, ainsi que son armée, par
mbreuses prières. — Largesses envers les pauvres. — Le comte
le commandement de l'armée de terre à Jordan. — Il prend le
andement de l'armée de mer. — Tous deux marchent de concert
racuse. — Courage d'un jeune gentilhomme normand qui pénètre
t dans le port de Syracuse. — Son retour. — La flotte des chré-
rdent en vue de Syracuse. — Les vaisseaux des Sarrasins vont à sa
itre. — Combat naval. — Rencontre entre Benarvet et Roger. —
le Benarvet.—La flotte des Sarrasins est mise en complète déroute.
ge de Syracuse. — Horrible famine. —Les principaux habitants de
e s'échappent, pendant la nuit, avec la femme de Benarvet. — Ils
vers Noto. — Ils passent à travers la flotte des Normands sans être
is. — Les Sarrasins se rendent. — Générosité des Normands. —

Roger va à Girgenti. — Il l'attaque avec vigueur. — Les habitants lui apportent les clés de la ville. — Belle conduite du comte envers la femme et les enfants du chef sarrasin Chamut. — Les Normands s'emparent de tout le pays environnant. — Le comte part avec les siens et campe devant Enna. — Il demande un entretien à Chamut. — Entrevue du chef sarrasin et de Roger. — Chamut se décide à se rendre aux chrétiens. — Plan concerté avec le comte. — Chamut tombe volontairement dans une embuscade.—Il est fait prisonnier et est dirigé sur Girgenti. — Roger marche sur Enna. — Les habitants, terrifiés en apprenant la captivité de leur chef, mettent bas les armes. — Chamut, avec toute sa famille, embrasse la religion chrétienne. — Il passe en Calabre. — Le comte répare les églises par toute la Sicile, et en élève de nouvelles. — Il construit de superbes cathédrales à Girgenti, — Mazara, — Syracuse et Catane. — Le roi de France demande en mariage la fille du comte de Sicile. — Nouvelles discussions entre les fils de Robert Guiscard. — Médiation de Roger. — Siége de Butéra. — Arrivée du pape Urbain II en Sicile. — Roger quitte le siége de Butéra pour aller rejoindre le Saint-Père. — Division de l'église grecque et de l'église latine au sujet des azimes. — Roger retourne au siége de Butéra. — La ville est forcée de se rendre. — Les habitants de Noto offrent leur soumission au comte. — La conquête de l'Ile est terminée. — Tableau général de l'Italie à l'époque de la conquête de la Sicile par les Normands.

De graves dissentiments s'élevèrent entre les fils de Robert Guiscard, à l'occasion du partage que celui-ci avait fait de ses biens en mourant, et empêchèrent pendant quelque temps le comte Roger de s'occuper exclusivement des affaires et des intérêts de la Sicile. Il voyait avec douleur la discorde

régner entre ses neveux et les liens sacrés de la famille brisés par des désirs ambitieux; car le prince normand était d'un esprit trop élevé pour se laisser éblouir par l'enivrement de la gloire et de l'éclat dont il était entouré. Les fils de Tancrède, avaient conquis ce noble patrimoine par une grande unité de pensées et d'actions ; leur vie entière s'était passée dans des luttes terribles de révolte et de trahison, et celui qui survivait le dernier de tous , avait appris combien les ennemis seraient ardents à profiter d'une discorde qui, en divisant les intérêts, divisait les forces et les volontés. — Roger savait surtout que le passé , pour exister sérieusement, a besoin de la consécration de l'avenir. Avoir conquis n'était rien ; il fallait conserver : et plus l'étoile de leur fortune avait été brillante, plus la persistance de leur énergie et de leur fraternité devait être opiniâtre.

Aussi s'interposa-t-il entre ses neveux pour éteindre, autant qu'il était possible, leurs motifs de haine et de discorde, et il fit tant, que Bohémond déposa les armes, se contentant de la principauté de Tarente que lui céda son frère le duc Roger. Celui-ci, voulant montrer au Grand Comte combien il lui était

reconnaissant de son intervention, ajouta plusieurs villes aux possessions que le prince normand avait déjà en Calabre.

Pendant que Roger de Sicile s'occupait ainsi à réconcilier en apparence ses neveux entre eux, et à consolider le jeune duc dans ses droits sur les duchés de Pouille et de Calabre, Benarvet partait secrètement de Syracuse à la tête d'une flotte considérable, et venait fondre à l'improviste sur la ville de Nicotra. Les habitants étaient loin de s'attendre à cette attaque soudaine des Barbares : ils prirent à la hâte les armes pour se défendre, mais ce fut en vain; les cohortes ennemies, innombrables et furieuses, se répandirent bientôt dans les rues comme les flots d'un torrent.

Ce fut alors un massacre impossible à décrire; tout ce qui ne fut pas égorgé, fut emmené captif par les infidèles, et ceux-ci, pour venger d'un seul coup tant d'humiliations et de défaites successives, voulurent marquer leur passage du sceau de la plus épouvantable désolation. — La ville entière fut détruite.

Pendant que le feu dévorait d'un côté les principaux monuments, l'autre partie de la malheureuse cité, renversée par des mains impies, jonchait

le sol de ses débris épars. Rien ne resta debout, pas un autel, pas une maison. Les Sarrasins, dans leur aveugle fureur, voulaient porter la mort parmi les pierres comme parmi les hommes ; et bientôt, là, où la veille se voyait encore la ville de Nicotra calme et florissante, il n'y eut plus qu'un monceau de cendres fumantes (1).

Ce premier succès enhardit les Sarrasins et augmenta leur fureur dévastatrice contre tout ce qui appartenait aux chrétiens. Ils remontèrent dans leurs navires et, protégés dans leurs desseins par une nuit obscure, ils abordèrent devant Rhegium. Ayant débarqué à terre en silence, ils commencèrent à ravager tout le plat pays, détruisirent les moissons naissantes et dévastèrent les campagnes. Les demeures sacrées ne furent pas épargnées, et ils pillèrent, dans leur fureur impie, deux riches monastères élevés en l'honneur de *saint Nicolas* et de *saint Georges.*

A leur tête marche Benarvet, le plus impie et le plus furieux de tous. — Par son exemple, il excite au

(1) *Malaterra*, lib. IV. c. I. p. 590.

Benarvet Syracusi navigio apparato, navali exercitu apud Nicotrum veniens, a radice destruendo devastat. Direptis omnibus quæ potuit, viros et mulieres captivos asportat.

massacre et à la ruine; il renverse et foule aux pieds les images sacrées; il brise avec mépris ce qui sert au culte du Seigneur; et souillant les autels avec des vociférations d'injure et de malédiction, il emporte les vases les plus précieux et distribue à ses soldats les vêtements des prêtres; ceux-ci s'en couvrent avec ironie, et chaque cuirasse porte en trophée un lambeau béni. Mais là, ne devait pas se terminer la fureur sacrilége des infidèles; ce n'était pas en ce jour, les Normands qu'ils combattaient, c'était leur religion. Ivres de pillage et de meurtres, ils arrivent près de Scylla, dans un lieu appelé *Château de l'Ane* (*Roca Asini*), et se précipitent dans une abbaye de saintes sœurs élevée en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, vierge Marie. Ils s'y livrent sans pudeur aux plus cruels excès; non-seulement tout ce qui tient à la religion est profané, mais le chef sarrasin abandonne les sœurs à la brutalité de ses soldats et les traîne en esclavage souillées par le viol (1).

(1) *Malaterra*, lib. IV. c. I. p. 590.

Ante Rhegium veniens ecclesiam haud longè in honore Beati Nicolai, et alteram in beati Georgii sitam depopulat; sacras imagines deturpando conculcat: sacras vestes vel vasa suorum usibus aptando asportat. Inde abbatiam in honore Sanctæ Dei Genetricis in loco qui *Roca asini* dicitur, conse-

Aussitôt que le comte eut appris la ruine de Nicotra et la désolation de tout le pays avoisinant Rhegium, ainsi que le pillage sacrilége des églises, des monastères et des abbayes, il fut outré de colère et pénétré de la plus profonde indignation, bien plus pour la religion dont il était à la fois le protecteur et le disciple, que pour les dommages causés à ses propres intérêts. — Les injures prodiguées à l'Eglise l'émurent plus profondément que le sang des siens répandu par flots ; car la propagation de la foi chrétienne était l'œuvre à laquelle il avait attaché toute sa vie; il eût perdu vingt batailles sans que le doute ou l'abattement fût entré dans son cœur, la destinée des hommes doit être comme les flots de la mer, tantôt calmes, tantôt tumultueux, engloutissant des navires et venant se briser contre un grain de sable du rivage ; mais les infidèles, en renversant les églises, en brisant les autels, venaient frapper Roger plus que dans son armée, plus que dans sa gloire, plus que dans son sang, ils le frappaient dans son Dieu, dans sa foi. Cependant quelque profonde que fût la

cratam aggrediens, devastat ; Sanctimoniales abductas turpi stupro deshonestatas abducit.

désolation de son cœur, l'homme souffrit, le chrétien ne murmura pas ; il espéra.

Une redoutable armée de terre et de mer fut levée en toute hâte.

« Dieu, par cette cruelle et sévère leçon, dit le Grand Comte de Sicile à ses capitaines, a voulu nous montrer clairement que nous avions commis une grande faute en laissant subsister en repos côte à côte avec la vraie religion, ce dernier débris de l'impiété, le Seigneur a dit : *Écrasez sans pitié la tête du reptile.* Que leur audace sacrilége soit le signal de leur mort ! — Nous avons à venger à la fois notre religion et nos frères. »

Ces paroles furent accueillies avec enthousiasme, et chacun attendit impatiemment la fin des préparatifs nécessaires à une aussi importante expédition. Le comte y mit une si grande promptitude, que la flotte fut entièrement équipée et prête à mettre sous voiles du premier octobre au huit mai.

La veille du départ fut un jour de fête ; mais aussi un jour de pieuse et grande dévotion ; car il ne s'agissait plus seulement de vaincre partiellement les Sarrasins, il fallait les expulser entièrement de la

Sicile, et détruire jusqu'au moindre vestige de leur domination impie.

Aussi le comte Roger donna lui-même l'exemple d'une foi profonde, et alla purifier son âme de tous péchés près du saint tribunal de la Pénitence; il partit de son palais pieds nuds, la tête découverte, portant les bras en croix, et récitant à haute voix les saintes litanies. Ainsi il traversa toute la ville et arriva devant la cathédrale. L'évêque l'attendait sur le seuil du portique, entouré du saint cortége. — Le comte s'agenouilla sur la première marche, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient, et la baisa de ses lèvres pieuses. Alors, le saint homme, dominant toutes ces têtes inclinées, leva ses deux mains vers le Seigneur, protecteur des âmes chrétiennes, et donna à tous les assistants une grande et solennelle bénédiction.

Le comte entra ensuite dans l'église, où il entendit l'office divin avec un religieux recueillement: puis il sortit processionnellement de la sainte demeure pour montrer à tous les habitants de la ville ce pieux exemple de foi sincère Ce fut ainsi qu'il rentra dans son palais aux acclamations de la

foule; et les cris de dévoûment d'une foule enthousiaste se mêlaient aux prières de l'église.

La journée entière se passa dans les exercices pieux (1), et des secours furent distribués aux pauvres avec de grandes largesses. — Le lendemain matin, le Grand Comte parut, revêtu de sa plus brillante armure, portant dans la main droite le saint étendard, présent du pape Alexandre II.

Son fils Jordan, auquel il donna le commandement de l'armée de terre, reçut l'ordre de se diriger sur Syracuse, tandis que lui, à la tête de la flotte, prendrait la même direction.

Le fils et le père s'embrassèrent avec effusion devant tous, car Roger avait rendu à Jordan la meilleure place dans son cœur et dans son estime.

Bientôt l'armée navale s'avança majestueusement sur la mer, et quand le comte, comme l'écrit *Malaterra*, vit ses navires fendre avec légèreté les ondes sans le secours du vent ou des rames, il tint

(1) *Malaterra.* L. IV. c. II.

Sicque sese affligendo summà devotione in litaniis, nudis pedibus, per diversas ecclesias processiones exequens, multa beneficia indigis largitus, navali periculo sese committens versùs Syracusam, vela dirigit.

Détails dans *Inveghes.*

pour certain que la faveur du ciel accompagnait cette expédition, et y vit un présage de victoire sur ses ennemis (1).

Après s'être arrêté le premier jour à *Tauromenium*, le second à *Lognina*, la flotte aborda le troisième jour à *Lesabalep*, aujourd'hui le port d'*Augusta*. — Les deux armées se rejoignirent en cet endroit (2); le comte en profita pour renouveler ses instructions à son fils, et envoya, dans une petite embarcation, le jeune Philippe, son parent, à la découverte aux environs du port de Syracuse. — Ce gentilhomme normand, plein d'audace et d'habileté, prit soin d'arriver en vue de Syracuse au milieu de la nuit afin d'exécuter un projet aussi hardi que dangereux. Comme lui et les siens, parlaient avec une grande facilité la

(1) *Malaterra*, liv. IV. c. II.

Videns naves nutu Dei agi : et nulla aura vel remige impengente rapidos æquorum undas è recto sulcare : ut facile perpenderet hanc expeditionem Dei favorem comitari, et hostibus prævalere debere. Comes igitur de victorià certior, factus primà nocte Tauromenium applicat.

(2) *Fazelle*, liv. VII. f° 648.

Fatto questo Ruggiero si parti con l'armata di Messina, et andò verso Taormina, di poi andò La ognina, et al porto di Lesabalep, oggi detto il porto d'Augusta, dove Giordano aspettava la venuta del padre.

Malaterra, L. IV. c. II.

langue sarrasine, il entra hardiment dans le port au milieu des vaisseaux ennemis, passa la nuit à compter leur nombre, à les examiner avec une grande attention, et à savoir des Sarrasins eux-mêmes quels étaient leurs préparatifs de guerre et leurs dispositions de combat en cas d'attaque de la part des Normands. Puis, avant les premiers rayons du jour, il quitta le port par une manœuvre adroite, sans avoir été reconnu.

A son retour, Philippe rapporta au comte que l'on pouvait attaquer les ennemis sans grand danger, surtout si on le faisait promptement. — C'était un samedi ; dès l'aube du jour, Roger, plein d'ardeur, et de foi en la victoire, entendit les hymnes du matin et le service sacré de la messe ; il employa tout le jour à veiller aux préparatifs du combat avec la sagesse et l'expérience d'un vieux capitaine, et vers le soir, il leva l'anore, se dirigeant sans bruit vers Syracuse, à la faveur d'un de ces beaux clairs de lune qui donnent à la nuit la lumière du jour, en la protégeant contre les rayons ardents du soleil. — Quelque silencieuse et hâtive que fût sa marche, Roger ne surprit pourtant pas la flotte des Sarrasins,

qui veillait de son côté; aussitôt qu'elle eut aperçu les vaisseaux normands, dont les voiles gonflées par le vent se détachaient à l'horizon semblables à de nombreux oiseaux de mer rasant les flots de leurs ailes étendues, elle sortit du port et courut à leur rencontre.

L'attaque des Sarrasins fut impétueuse, mais les Normands la repoussèrent avec énergie, et le combat s'engagea de part et d'autre, acharné et sanglant. — Benarvet ne tarda pas à reconnaître le vaisseau que montait le comte; certain de triompher facilement d'un ennemi inaccoutumé à combattre sur mer, il porta droit sur lui, afin de le joindre à l'abordage.

Les Normands laissèrent approcher le navire sarrasin aussi près qu'il le voulut, et, ne doutant pas de son intention, ils lui présentèrent le flanc afin de rendre l'exécution de son projet plus facile. Mais à peine les deux vaisseaux se touchèrent-ils, que les Normands, quittant tout-à-coup leur attitude passive, se jetèrent avec furie sur leurs ennemis. Le comte Roger avait de son côté reconnu le vaisseau de l'Émir: de la vie ou de la mort du

chef sarrasin dépendait l'issue du combat; aussi, voulant animer ses soldats par un exemple de courage, et ôter à Benarvet toute chance possible de fuite, il s'élança avec intrépidité, sur le vaisseau qui était venu l'attaquer. Les Normands coururent à sa suite avec des cris de victoire; ce devint aussitôt un combat corps-à-corps, terrible et inexorable. Les blessés étaient précipités dans la mer; le sang coulait partout et rendait le pied glissant sur les planches du vaisseau. A travers cette mêlée furieuse, le comte et Benarvet se trouvèrent tout-à-coup en face l'un de l'autre; le comte leva à deux mains sa redoutable épée, Benarvet fit tournoyer une lourde masse d'armes garnie de pointes de fer; mais dans le même moment, un trait lancé par un soldat normand appelé *Lupinus*, atteignit le Sarrasin dans le flanc, avec une telle force, que le fer traversa la cuirasse et entra profondément dans le corps. — Benarvet chancela; il se défendait encore, lorsque voyant e chef normand prêt à le frapper d'un coup mortel, il voulut fuir et s'élancer sur un autre vaisseau qui touchait le sien. Mais il tomba dans la mer, et, entraîné par le poids de ses armes, affaibli par le

sang qui coulait abondamment de sa blessure, il disparut sous les flots (1).

La mort de Benarvet fut le signal de la victoire. Dès que la flotte des Sarrasins en eut connaissance, elle perdit tout courage, et, abandonnant le combat, chercha à fuir vers Syracuse. Les manœuvres se faisaient sans ordre, la confusion était partout, les vaisseaux se heurtaient les uns contre les autres, et l'on entendait monter vers le ciel des cris d'alarmes et de terreur. S'embarrassant eux-mêmes dans leur fuite, les navires sarrasins ne purent éviter la poursuite de leurs ennemis, et plusieurs bâtiments furent coulés à fond. Les autres rentrèrent dans le port de Syracuse à demi brisés.

Soit que Jordan, auquel avait été confié le commandement de l'armée de terre, ait eu un moment d'indécision, soit qu'il eût reçu l'ordre d'attendre un nouvel avis avant d'attaquer la ville, la

(1) *Malaterra,* lib. IV. c. II. f° 590.

Benarvet instinctu diaboli navem Comitis magno impetu grassans illorsum irruit: acriter bellatur; sed acriùs excipitur nam à Lupino quodam primum jaculo confossus dum à Comite qui navim ejus insilierat, minaci ense persequitur, ipse proximam navem de suis ad fugiendum saltu appetens, in mare cum pondere ferri demergitur, sicque injuriam, quam Deo arroganter intulit, divino judicio condigna ultione multatur pœnas luendo perpessus.

consternation des Syracusains, avait eu le temps de s'apaiser, lorsque les troupes de terre vinrent mettre le siége devant les murs.

Si Jordan fut arrivé dans le premier moment d'abattement et de grande douleur, il fût entré dans la ville presque sans coup férir; il y trouva au contraire une vigoureuse résistance : tous les cœurs semblaient s'être retrempés dans l'énergie du désespoir. Les Sarrasins, confiants dans la force de leurs murailles, et dans les difficultés d'un siége, espéraient comme toujours de nouveaux secours d'Afrique, aussi ils se défendirent avec grand courage; et, pendant quatre mois, c'est-à-dire du mois de mai au mois d'octobre, quels que furent les efforts des assiégeants et la vigueur de leurs assauts, ils ne purent arriver à aucun résultat favorable ; les machines de guerre se brisaient contre des remparts inébranlables, tandis que les Barbares, du haut de leurs forteresses, lançaient des grêles de pierres et de flèches, et faisaient pleuvoir sur l'armée normande de l'huile bouillante et de la poix enflammée.—Mais, d'un côté, toutes les issues de terre étaient gardées avec une grande vigilance; de l'autre, la flotte défendait l'entrée du

port, ce qui fit que les vivres commencèrent à manquer, et Syracuse se vit une seconde fois livrée aux horreurs de la famine.

Les Sarrasins étaient assiégés eux-mêmes dans cette même cité où deux cent huit ans auparavant ils avaient assiégé les Grecs. La volonté de Dieu, immuable dans ses décrets, leur envoyait les mêmes tourments qu'ils avaient sans pitié fait endurer à leurs ennemis ; alors se renouvelèrent des scènes de désolation, de détresse, de tortures infinies et de mort. On ne voyait plus apparaître sur les murs que des visages pâles et creusés par les souffrances terribles de la faim ; à peine si les hommes les plus vigoureux avaient la force de porter leurs armes. Les enfants mouraient épuisés sur le sein tari de leurs mères, et leurs membres déchirés servaient ensuite de pâture.

Pour retracer ces scènes repoussantes de désolation, il faudrait répéter ce que le moine Théodose, jeté dans une prison infecte, écrivait plus de deux siècles avant :

« Nous en fûmes réduits (chose horrible à cou-
« vrir du silence), à nous nourrir de nos propres

« enfants, ne vivant, malheur épouvantable! que de « chair humaine. »

Les principaux chefs Sarrasins, n'espérant ni grâce ni merci de la part des chrétiens, voyant au dehors la mort par le fer des ennemis, au dedans une mort plus horrible encore par les tortures de la faim, se rassemblèrent en secret et prirent une résolution désespérée : C'était de fuir à travers la flotte ennemie, pour chercher un refuge dans la ville de Noto. — Lorsque la nuit fut venue, ils chargèrent une barque de tous les trésors qu'ils purent trouver; et emmenant avec eux la femme et les enfants de Benarvet, ils sortirent en silence de Syracuse, sans s'inquéter de leurs frères abandonnés lâchement à la fureur des chrétiens. De tous côtés les Normands veillaient avec une infatigable vigilance : et les fugitifs pour leur échapper, se traînaient à terre ainsi que des reptiles, retenant le souffle de leur respiration. Ainsi ils arrivèrent jusqu'au rivage, et, se couchant dans le fond d'une petite embarcation, pour tromper les regards de leurs ennemis ; ils parvinrent après mille dangers sans cesse renaissants à traverser le port.

Le lendemain lorsque les Sarrasins, enfermés dans la ville, virent la désertion de leurs chefs, un cri public d'indignation s'éleva de toutes parts. Dévorés par le fléau destructeur, les uns erraient dans les rues comme frappés de démence ; d'autres tombaient épuisés sur le seuil de leurs maisons, laissant échapper de leurs mains des armes inutiles. Abandonnés par ceux qui devaient les commander et les rallier au moment du danger, épuisés par la faim, sans munition de guerre pour se défendre, ils n'avaient plus d'espoir que dans la générosité des Normands. Ils allèrent aux prisons, rendirent la liberté aux esclaves chrétiens, et, résignés au sort qui les attendait, ils ouvrirent les portes de la ville.

Ce fut en cette circonstance qu'ils purent voir et comprendre quelle différence il y avait entre eux et les chrétiens. Quand ils étaient entrés dans Syracuse, ils avaient égorgé avec le fer les malheureux Grecs presque agonisants, ils avaient fait périr dans d'horribles supplices ceux que la faim avait épargnés; vainqueurs ils étaient devenus des bourreaux : femmes, enfants, vieillards, aucun n'avait trouvé grâce. — Les chrétiens au contraire, s'arrêtèrent effrayés devant cet aspect de mort et de désolation qui creusait tous les

visages; les ennemis furent traités comme des frères, et, loin de trouver la mort parmi ceux qui les combattaient, les Sarrasins y retrouvèrent la vie.

Roger, après avoir laissé une forte garnison à Syracuse, partit aussitôt pour Girgenti, car les espions lui avaient apporté la nouvelle que Chamut, le seul chef capable de lui résister, s'était rendu à Enna où sa présence était indispensable, laissant à Girgenti sa femme et ses enfants. — L'occasion était trop favorable pour que le comte la laissât échapper ; aussi le premier avril 1086, il vint camper devant Girgenti (1). Après avoir cerné la ville de manière à intercepter toute communication du dehors, il fit commencer vigoureusement l'attaque sur tous les points, ébranlant les murailles avec ses machines de guerre. Girgenti protégée par une position avantageuse, se défendit avec énergie, mais les habitants sentant leurs forces s'épuiser et l'ardeur des ennemis augmenter encore,

(1) *Malaterra*, lib. IV, C. 5.

Apud Agrigentinam urbem obsessum vadit anno Dominicæ Incarnationis 1086 primâ die Aprilis, quam undiquè exercitu vallans, diutinâ oppressione lacessivit studioque machinamentis ad urbem capiendam apparatis, tandem vigesimâ quintâ die Julii, viribus exhausta imminentibus hostibus patuit.

perdant en outre toute espérance de voir leur chef venir à leur secours, aimèrent mieux se fier à la générosité du vainqueur, et portèrent à Roger les clés de la ville.

La femme de Chamut vint avec ses enfants se jeter aux pieds du comte et implorer sa clémence. Roger la releva avec bonté : loin de la charger de fers, il la reçut avec honneur et ordonna que parmi les siens, tous la respectassent comme il la respectait lui-même (1); en traitant avec une distinction toute particulière celle qui légitimement était son esclave, il avait employé le moyen le plus sûr d'attirer à lui le chef sarrasin. Dès son entrée dans la ville il fit relever les remparts endommagés par le siége, et construisit sur le point le plus elevé un nouveau château-fort avec un mur d'enceinte.

Pendant l'exécution de ces travaux, les troupes chrétiennes, divisées par bandes, parcouraient le

(1) *Inveghes*, vol. III, p. 119, cite d'abord *Malaterra*, et ajoute : Narra però Gaufrido che il Conte prima di navigar in Puglia, *omnes potentiores Siciliæ a se debellatos gaudens*, *excepto Chamuto* Amiral, ò Principe de Giorgenti e di Castro-Giovanni: *prima die Aprilis* pose l'assedio alla città di Giorgenti, e dopo quattro mesi d'assedio 25 *die Julii* a forza d'armi l'espugnò, ove prese la moglie i figliuoli di Chamuto ma il Conte commandò, che fosserò trattati cò ogni honestia, e fortificato castello vallo, *turribus et propugnaculis*.

pays et réduisaient les dernières places fortes restées encore au pouvoir des infidèles : nulle n'osait tenter une résistance inutile; et les Sarrasins consternés par la marche victorieuse des Normands ouvraient les portes sans combat. — C'est ainsi que les chrétiens s'emparèrent d'un grand nombre de châteaux-forts (1).

Dans toute la Sicile, trois villes importantes appartenaient encore aux Sarrasins, une des trois était Enna, et les efforts des Normands s'étaient déjà brisés avec impuissance contre ses murs imprenables. Roger n'avait pu oublier tant d'assauts inutiles et ne doutait pas que Chamut, homme de courage et d'habileté ne fît bonne résistance et ne le forçât encore une fois à lever le siége, s'il tentait de prendre la ville d'assaut. Le plus sûr moyen était de profiter du hasard favorable qui avait mis entre ses mains la femme et les enfants du chef sarrasin, et tourner de ce

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap 5.
Unde et usque ad undecim ævo brevi subjugata (castra) sibi alligat quorum ista sunt nomina : *Platonio, Missor, Gastajel, Satuti, Racel, Bifar, Muclose, Garo, Calatenissa,* quod nostrâ linguâ interpretatum resolvitur, *castra Fœminarum, Lœrata, Remise.*

côté toutes ses espérances ; — il partit donc de Girgenti en prenant seulement avec lui cent soldats choisis parmi les plus braves de son armée, et se rendit directement à Enna. Quand il fut en vue de la ville, il dressa ses tentes dans la plaine, et envoya demander une entrevue à Chamut. Celui-ci y consentit aussitôt ; et, plein de confiance dans la loyauté des Normands, sortit de la ville, accompagné seulement de quelques hommes, pour se rendre au camp de Roger.

Dès que le prince normand l'aperçut, il alla à sa rencontre, et le reçut avec les plus grandes marques d'honneur et de bienveillance.

Roger déploya aux yeux du chef sarrasin sa position victorieuse en Sicile, il lui montra tout le pays conquis, les infidèles refoulés pied-à-pied jusque dans leurs dernières limites, perdant une à une toutes leurs possessions ; il lui fit voir avec habileté, d'un côté les Sarrasins dont les forces étaient épuisées ; de l'autre, au contraire, les Normands devenus chaque jour plus nombreux et plus puissants. Il lui retraça l'horrible tableau de Syracuse livrée aux horreurs de la faim : tel devait être, tôt ou tard, le sort d'Enna, si cette ville n'imitait pas

Girgenti en se rendant à discrétion. La parole du comte Roger était éloquente, persuasive surtout, et Chamut voyait bien, à n'en pouvoir douter, que la domination des chrétiens désormais assurée en Sicile, rendait inutile la résistance des derniers sectateurs d'une cause perdue. Tout autour de lui flottait l'étendard de la religion chrétienne, et les églises du Christ s'élevaient sur les débris renversés des autels du paganisme. — Cet entretien eut le résultat que désirait le comte de Sicile; et il fut décidé que Chamut se livrerait aux chrétiens : mais, celui-ci, craignant la vengeance des siens, concerta avec le comte Roger un plan dont l'exécution ne se fit pas attendre.

Pour assurer plus encore le succès de cette importante entreprise et détourner tout soupçon, le comte retourna vers Girgenti avec les siens. Pendant ce temps le chef sarrasin préparait sa fuite en silence, emportant avec lui ce qu'il avait de plus précieux.

Au jour fixé les troupes normandes se rendirent secrètement dans le plat pays qui avoisine Enna, et s'arrêtèrent à un endroit convenu, où des plis de

terrain et des ravins tortueux les cachaient à la vue de tous.

Très-proche de l'embuscade était un petit chemin bordé de cactus et de plantes sauvages, par lequel Chamut devait passer accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles.

Le comte ne doutait pas un instant de la bonne foi de Chamut, et de sa fidélité à tenir la promesse à laquelle il s'était engagé.

En effet celui-ci avait annoncé quelques jours avant qu'il voulait parcourir tout le pays environnant, et une partie du *Val* dans lequel se trouvait située *Butira* ou *Butera*, ville appartenant encore aux Sarrasins, afin de s'assurer par lui-même des ressources qui leur restaient, et approvisionner les châteaux-forts. — En conséquence il partit avec un grand nombre de chevaux et de mulets chargés de ses bagages, au milieu desquels des serviteurs dévoués avaient placé toutes ses richesses, et se dirigea vers l'endroit où se trouvaient les chrétiens. Des soldats habilement placés en éclaireurs aperçurent de loin Chamut cheminant avec toute sa troupe sur le flanc de la montagne et vinrent prévenir les Normands de son arrivée. Roger disposa alors ses

troupes de manière à cerner de toutes parts le chef sarrasin et son escorte. Lorsque celui-ci eut atteint le plateau, les soldats apparurent de tous côtés, ainsi qu'une ceinture de fer ; les Barbares s'apprêtèrent à combattre ; mais ils furent en un instant serrés de si près, que toute résistance devint inutile. — Chamut et tous les siens furent faits prisonniers (1).

Le comte Roger, après avoir dirigé sous bonne escorte ses prisonniers sur Girgenti, marcha en grande hâte contre Enna. Cette place n'était point préparée à une attaque aussi impétueuse, et les Sarrasins furent saisis de terreur, en apprenant la captivité de leur chef. Chamut était leur espoir, leur force et leur courage ; avec lui toute énergie s'était enfuie : aussi ils n'osèrent pas tenter une résistance impossible, et rendirent la ville sous conditions. — Le comte Roger fut grand et généreux envers les habi-

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VI.
Statuto termino silenter exercitu conflato, haud procul à Castro-Joannis loco inter se prænotato insidiis occultatur. Chamut omnibus suis mulis et equis superpositis, quasi aliquorsum processurus urbe digreditur, ex industria super insidias nostrorum incidit, à nostris excipitur. — Comperto Castrum-Joannis à nostris oppugnatur.

tants d'Enna. — Le sang versé ne marqua pas les traces de son passage. Les femmes furent respectées, les hommes traités avec douceur; mais pour éviter toute possibilité de revolte il envoya les principaux chefs en Calabre.

Enfin Enna, ce nid d'aigles, cette place-forte, si longtemps imprenable, était au pouvoir des Normands. — Roger en éprouva une grande joie; car sans cet événement inespéré, il eût perdu de longs mois à assiéger peut-être inutilement cette ville qui pouvait renouveler sans cesse ses approvisionnements par des passages souterrains dont on ignorait les issues. Tout le pays environnant fut bientôt réduit, et sur la tour la plus élevée de la forteresse on vit flotter l'étendard de la foi chrétienne, symbole de victoire et de miséricorde.

Le comte retourna ensuite à Girgenti. — Dès son arrivée il eut une entrevue avec Chamut. Le chef sarrasin se présenta devant lui avec une noble et calme dignité, non pas comme sont les traîtres et les renégats.

« Si j'ai agi ainsi, lui dit-il, ce n'est pas, vous le savez, par espoir de récompenses ou de richesses,

mais parce que votre parole est entrée malgré moi dans mon cœur. Cette religion inconnue qui vous a amenés en cette île, où depuis deux cents ans nous régnions sans partage, doit être grande et belle, puissante surtout, puisqu'elle a fait pour vous qui étiez si faibles et si peu nombreux, ce que le grand Mahomet n'a pu faire pour nous, dont les armées innombrables couvraient la face de l'île. Le Dieu qui vous conduit vous a rendus forts et victorieux, le prophète nous a laissés impuissants et captifs; vous avez relevé vos autels, les nôtres ont été brisés. Mahomet n'est plus le grand prophète; le grand prophète est celui que vous adorez à genoux; moi, ma femme et mes enfants nous venons à lui pour qu'il nous reçoive et nous bénisse. »

« Qu'il en soit ainsi! frère, lui dit Roger, ému par ce nouveau triomphe de la religion. »

Et dès le lendemain Chamut, et toute sa famille furent solennellement baptisés et faits chrétiens (1).

(1) *Malaterra*, lib. IV.
Buffier, p. 136.
Fazelle, lib. VII.
Inveghes, vol. III.

Le chef sarrasin demanda seulement qu'il lui fût permis de continuer de vivre avec sa femme qui était sa parente (1); et en embrassant le christianisme il voulut en suivre les maximes les plus dures et les plus sévères, accomplissant avec une grande rigidité tous les devoirs imposés par sa nouvelle religion.

Seulement après cette publique renonciation au paganisme, Chamut, soit qu'il craignît la haine et la vengeance des siens, soit qu'il voulût empêcher le comte de pouvoir, par la suite, suspecter sa bonne foi, demanda instamment à Roger la permission de passer en Calabre. Le prince normand accéda avec une grande bienveillance à la demande du chef sarrasin ; et pour lui accorder à son tour une marque d'estime et de considération, il le mit en possession d'un domaine considérable, dans la province de Melito. — Celui-ci s'y retira et y vécut jusqu'à la fin de ses jours très-fidèle à la religion du christianisme et à la foi jurée.

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VI.
Chamut cum uxore et liberis Christianus efficitur, hoc solo conventioni interposito, quod uxor sua, quæ sibi quàdam consanguinitatis lineà conjungebatur in posterum sibi non interdiceretur.
Fazello, lib. VII

La conversion subite de Chamut fit grand bruit parmi les Sarrasins; car tous l'avaient en grande estime et en haute considération. Ils en furent plus consternés que de toutes les victoires successives qui arrachaient les dernières racines de leur domination. — En jetant en arrière un regard sur le passé, ils lisaient malgré eux dans l'avenir.

Si l'enivrement de la victoire et la joie immodérée des succès eussent pu faire oublier à Roger sa sainte mission; certes, la conversion du chef sarrasin dominé par l'empire puissant de cette religion, dont l'aile protectrice s'étend à l'infini sur tous ses fidèles serviteurs l'eussent rappelé à la grande pensée de régénération chrétienne qui guidait chacun de ses pas dans cette île souillée par deux siècles d'impiété.

La prise d'Enna était un fait des plus importants et résumait la conquête de la Sicile; car de toute cette domination des Sarrasins, si puissante, si absolue, et qui semblait si inébranlablement attachée au sol, il restait deux villes; toutes deux dans le *Val-di-Noto:* — *Noto* et *Butera*, l'une sur le bord de la mer, l'autre dans l'intérieur des terres.

« Le comte, dit Malaterra (1), craignant d'être in-« grat envers Dieu pour de si grands bienfaits, « tourna plus encore son esprit vers les choses sa-« crées ; il montra dans ses jugements qu'il aimait « à vénérer la justice et la vérité; il fréquenta les « lieux saints avec une profonde dévotion, assista « chaque jour au service divin et consacra aux « églises la dixième partie de ses revenus, se mon-« trant en toute occasion le consolateur et le pro-« tecteur des veuves, des orphelins et des affligés. »

En outre il fit réparer les églises par toute la Sicile, en construisit denouvelles, et employa à l'exécution de cette grande et pieuse entreprise plus d'un tiers des fonds qu'il pouvait retirer de ses états (2).

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VII, f. 592.

Comes videns propiciatione Dei omnem Siciliam, exceptà Buterâ, et Noto suæ ditioni subeundo cessisse, ne ingratus tanti beneficii sibi a Deo collati existere, cœpit Deo devotus existere : juxta judicia amare, justitiam exequi, veritatem amplecti, ecclesiam frequentare cum devotione, sacris hymnis adstare, decimationes omnium reddituum suorum sacris ecclesiis attribuere, viduarum et orphanorum, sed et mærentium cum ratione consolator.

(2) *Malaterra*, lib. IV, cap. VII.

Ipse pluribus in locis de suo sumptus, quó facilius fiant attribuit.

Défense de la Monarchie de Sicile, par du Pin, p. 8 et 15.

C'est ainsi que ce pays eut, pour ainsi dire, *un peuple d'églises, d'évêchés et de monastères.*

Tous les bras travaillaient aux œuvres du Seigneur; car il fallait sur cette terre impie, pour effacer les dernières souillures du paganisme, élever dans les airs comme des phares protecteurs les monuments que la piété chrétienne consacrait à la religion du Sauveur. — *Girgenti*, — *Mazara*, — *Syracuse*, — *Catane*, furent les principales villes où Roger fit construire de superbes cathédrales, et établit de splendides évêchés. Toutefois ces travaux religieux, témoignages éternels de la foi chrétienne des premiers princes normands ne reçurent leur entière exécution qu'après l'entière conquête de l'île (1).

(1) C'est à tort que *Fazelle, Burigny, Buffier,* et même *Malaterra* placent vers *l'an* 1086 *la fondation de ces évêchés*, avant la prise de *Butera* et de *Noto*, et assignent cette date aux priviléges qui mettaient les évêques en possession, de leurs siéges épiscopaux.

Malaterra dit, en parlant de *Gerland, évêque de Girgenti : Huic ecclesiæ Gerlandum quemdam natione Allobrogum, virum ut aiunt magnæ caritatis et ecclesiasticis disciplinis eruditum, episcopum ordinans, præficit.*

Il dit plus loin, en parlant de *l'évêché de Catane : Sic que solemniter episcopatum concedens, quod nulli episcoporum fecisse cognoscitur, totam urbem sedi suæ cum omnibus appendiciis suis sub chirographo et testibus hæredilitali possidendam assignavi, lib. IV, cap. VII.* — *Et plus loin,*

Le comte Roger, s'apprêtait à attaquer vigoureusement *Butera* et *Noto*, lorsque deux faits de peu d'importance, surtout par leurs résutats, vinrent entraver momentanément les desseins du comte. — Nous allons les indiquer sommairement.

Selon *Malaterra* et d'autres historiens, Philippe Ier, roi de France, fit demander par des ambassadeurs au comte Roger la main de sa fille aînée. Sans accepter comme véritables et authentiques les détails de l'historiographe du prince normand, il est constant que des embarras suscités dans cette affaire si honorable et si glorieuse pour le comte, empêchè-

lib. IV, cap. XIV, il ajoute, en parlant *du mariage de Roger avec la comtesse Adelaide*, — *anno igitur incarnati Salvatoris* 1809, *Comes....*

Or, non-seulement tous les diplômes, ainsi qu'on le verra dans nos citations, sont tous d'une date postérieure à la conquête de la Sicile, terminée en 1090; (le premier, celui *de l'évêque de Catane est de* 1091. — *Syracuse*, 1093. — *Agrigenti*, — 1093. *Mazara*, 1093;) mais en outre *la comtesse Adelaide (Adalasia), de Montferrat*, qui n'épousa le comte Roger qu'en 1089, après la mort d'*Eremburge*, *fille du comte de Mortain*, signa comme témoin le diplôme de l'évêque de *Catane*. — *Ego Adalasia Comitis uxor signum hoc.*

Les diplômes sont les seuls titres authentiques que conservent les archives; et il n'est pas présumable que Roger soit resté de 1086 à 1091 et 1093 sans régler par un acte solennel (*solemniter*) les droits des nouveaux évêques et l'étendue de leurs diocèses.

rent qu'elle arrivât à bonne fin. Cette princesse épousa plus tard le comte de Clermont.

Le second fait fut le réveil des anciennes discussions entre les deux fils du duc Robert Guiscard, Bohémond et Roger. Quoique le duc Roger, d'un caractère pacifique et conciliant, eût ajouté déjà plusieurs villes aux biens échus en partage à Bohémond dans l'héritage paternel ; celui-ci uni à un jeune seigneur appelé Mihéra élevait de nouvelles prétentions. — Le comte Roger vint une seconde fois en aide à son neveu dans cette circonstance. Après avoir rudement châtié les révoltés et réuni à son domaine les terres de Mihéra et celles de son père qui avait ouvertement pris les armes contre lui ; il retourna en Sicile pour s'occuper avec activité du siége de Butera.

Ce fut au commencement d'avril 1088 qu'il vint, à la tête d'une armée puissante, assiéger cette ville. Il l'entoura d'abord d'une ceinture de soldats, pour empêcher de la part des assiégés toute communication avec le dehors, et ordonna ensuite plusieurs assauts qui firent beaucoup de mal aux ennemis ; de tous côtés de nombreuses machines battaient les murs

t faisaient trembler les remparts jusque dans leurs
ndements. Le comte surveillait tous les travaux
ec l'expérience et l'activité prudente d'un vieux
pitaine, sa présence redoublait l'énergie des Nor-
nds en augmentant la terreur des Infidèles. Mais
our nous servir de l'expression à la fois originale
énergique de Malaterra) *tandis qu'il suait de tous
efforts* au siége de la ville, un légat du Pape
iva au camp, demandant à être conduit immé-
tement en présence du comte. Aussitôt qu'il fut
roduit devant Roger il lui présenta des lettres
chetées de la part du Souverain Pontife, et lui
prit que le Saint Père récemment arrivé en Sicile,
priait instamment de venir conférer avec lui à
ayna. Sa Sainteté, peu habituée aux épreuves
n long voyage, était déjà épuisée de fatigue, et
ignant la lassitude d'une plus longue marche, ne
ulait pas aller plus avant, ni se hasarder à tra-
rser les montagnes escarpées et les routes diffici-
qui le séparaient encore de Butera.

Le comte fut très-attristé de cette nouvelle; car si
n côté il regardait comme très-dangereux d'a-
ndonner dans un moment important le siége de
guerre, d'un autre côté, il lui semblait impossi-

ble, sans se rendre coupable envers le chef de l'Église, de ne pas aller rejoindre le Pape qui venait de si loin, et témoignait un si grand désir de le voir. — En cette occurrence, il rassembla en conseil les capitaines de son armée dans lesquels il avait la plus grande confiance, et leur demanda conseil sur ce qu'il devait faire. Tous, après de mûres réflexions, se réuuirent dans un avis à la fois prudent et convenable, et il fut décidé que le comte n'abandonnerait pas le siége de Butera, mais obéirait en même temps aux désirs du Pape, qui devaient être des ordres pour tout chrétien fidèle. De cette façon les principaux capitaines de l'armée continueraient le siége, tandis que Roger se rendrait auprès du Souverain Pontife à Trayna. Le comte de Sicile ne put qu'applaudir à cette décision et, confiant dans le courage, la prudence et surtout la fidélité à toute épreuve de ceux qu'il laissait derrière lui; il se dirigea en toute hâte vers Trayna, accompagné seulement d'un petit nombre des siens.

Urbain II l'accueillit avec les marques de la plus grande joie et de la considération la plus honorable. Le comte, de son côté, se présenta au Souve-

rain Pontife avec une extrême vénération et reçut très-pieusement sa sainte bénédiction.

Dès le lendemain ils eurent ensemble une longue conférence sur l'affaire qui avait amené le Pape.

Il s'agissait de la division de l'Église grecque et de l'Église latine au sujet des azimes.

L'empereur Alexis Comnène venait de publier un édit par lequel il était ordonné aux chrétiens latins, dans toute l'étendue de son empire, de se servir dans leurs cérémonies religieuses de levain selon la coutume des Grecs, ce dont la religion latine proscrit au contraire complètement l'usage, leur défendant de consacrer à l'avenir avec du pain sans levain ; le Pape avait aussitôt député vers l'empereur, l'abbé Nicolas et le diacre Roger chargés de lui adresser de sa part des reproches paternels. — L'empereur de Constantinople avait reçu avec humilité les reproches du Saint Père et avait remis aux deux légats des manuscrits écrits en lettres d'or, par lesquels il priait le Souverain Pontife de se rendre avec des érudits latins à un concile général convoqué à Constantinople, pour que la question des azimes, qui divisait l'Église latine et l'Église grecque, fût entière-

ment décidée, et que tous les serviteurs de Dieu n'eussent plus qu'une seule et même loi. L'empereur dans les écrits dont les légats du Pape étaient porteurs, déclarait consentir à la discussion catholique et s'en rapporter à la décision du concile; il désirait avec ardeur, disait-il, qu'en présence des Grecs et des Latins l'usage ou la prohibition du levain fût réglé par des actes authentiques. — Le délai dans lequel le Pape devait se rendre au concile avait été fixé à un an et demi. Le comte Roger appelait de tous ses vœux la réunion des deux Églises, car il voyait dans de semblables divisions de tristes germes de discordes et de guerres ; en conséquence il donna au Pape le conseil de se rendre à Constantinople ; mais d'un côté le schisme de Guibert qui se faisait appeler Clément III et que protégeait l'empereur Henri, de l'autre, les manœuvres insidieuses des ennemis acharnés de l'Église Romaine, empêchèrent Urbain II de pouvoir suivre cet avis et d'entreprendre ce voyage.

Le comte combla le Saint Père de riches présents; et aussitôt que celui-ci eut quitté Trayna enchanté de l'accueil du prince normand, Roger retourna en toute hâte à Butera pour suivre les travaux du siége ; ces travaux avaient été poussés si vigoureusement que

la ville fut forcée de se rendre peu de temps après son retour. — Roger fit imédiatement relever les remparts presque détruits en plusieurs endroits, ajouta de nouvelles fortifications, mit une forte garnison dans la place, et envoya en Calabre les principaux habitants dont l'influence ou les conseils eussent pu dans l'avenir fomenter des germes de rébellion.

Au milieu de ses succès et de sa gloire grandissante, un malheur de famille vint affliger le noble comte. L'an du Sauveur 1089 il perdit sa troisième femme, Eremburge, fille du comte de Mortain, de laquelle il avait eu deux garçons et six filles. — La même année il épousa en quatrièmes noces Adelaïde de Montferrat, dont l'éclatante beauté avait un grand renom : elle était nièce du célèbre marquis Boniface. Il destina à ses deux fils les deux sœurs de cette jeune fille. Jordan seul put accomplir cette union, car Geoffroy, comme on le verra plus tard, fut emporté par une cruelle maladie avant qu'il eût atteint l'âge nubile.

Le comte Roger était à Mileto en Calabre où l'avaient appelé des affaires pressantes, lorsque les ha-

bitants de la ville de Noto lui envoyèrent une députation pour traiter de la reddition de la ville.

Ainsi que les Sarrasins de Butera, ceux de Noto avaient eu la pensée d'opposer jusqu'au dernier moment une opiniâtre résistance; car, parmi eux se trouvaient la femme et le fils de Benarvet, et méconnaissant les sentiments généreux du comte chrétien, ils n'attendaient de lui ni grâce, ni merci.

Cependant la prise de Butera et la reddition subite de tous les châteaux environnants, leur démontrèrent clairement l'inutilité d'une vaine défense. Ils n'avaient à espérer aucun secours du dehors, et la domination des leurs, dont ils étaient les derniers lambeaux, tombaient en Sicile devant les armes victorieuses des Normands.

Le comte reçut très-favorablement les envoyés; loin de peser sur eux du poids de ses victoires, il accéda à toutes leurs demandes, et exempta la ville de subsides pendant deux ans.

Dès que le traité de reddition fut conclu, il donna ordre à son fils Jordan d'aller prendre possession de Butera dont les portes devaient s'ouvrir à

on arrivée. — Jordan partit aussitôt avec sa nou-
elle épouse, et étant entré à Noto, il y fit bâtir un
hâteau-fort qui pût dominer la ville et la tenir
n respect.

Le reddition de Noto avait accompli la conquête
ntière de l'île; et cette résurrection de la Sicile
hrétienne eut lieu en l'an de grâce 1090; cin-
uante-deux ans après le premier débarquement
es Normands en Sicile.

Donc, en cinquante-deux ans, avec leur seule
pée, leur courage et leur foi, les Normands avaient
onquis pour eux et leurs descendants la Pouille,
a Calabre et la Sicile, et en avaient reçu du Saint-
lége l'investiture solennelle et authentique. — Les
ls du simple gentilhomme normand étaient deve-
nus Princes Souverains.

N'est-il pas étrange et superbe de voir ainsi cette
ouveraineté naissante étendre incessamment ses
racines vigoureuses au milieu des débris qui l'en-
tourent?

L'Italie est divisée par des princes rivaux; com-
battant sans cesse les uns contre les autres. — L'Al-
lemagne se débat dans sa lutte terrible entre son
empereur excommunié et Rodolphe de Saxe. —

L'empire de Constantinople, autrefois si puissant, se courbe, ainsi qu'un vieillard arrivé à la fin de sa carrière, sous la double décadence du crime et de la mollesse; le trône est devenu une arêne sanglante, où toutes les ambitions, toutes les mauvaises passions se déchirent aux yeux d'un peuple étonné. — Les Grecs, dépouillés de toutes leurs possessions, sur lesquelles ils croyaient devoir éternellement régner sans partage, aussi faibles qu'ils avaient été autrefois énergiques, incapables de combattre, effrayés du torrent qui les pousse et les écrase, abandonnent d'abord la Pouille, ensuite la Calabre; et pendant que les Normands accomplissaient cette double conquête, la lâcheté et l'inhabileté réunies perdaient une seconde fois la Sicile chrétienne, et laissaient les Sarrasins y rétablir en vainqueurs leur domination impie.

Ce n'était pas assez que tous ces fleurons de la couronne orientale tombassent un à un au dehors de l'empire; l'intrépide chef normand, non content d'avoir chassé les Grecs de leurs possessions extérieures, entrait dans le cœur de leur propre pays, établissait jusque dans les provinces de la Grèce le nom et la domination Normande, et greffait sur les

débris de cet empire écroulé, l'orgueil de sa nationalité naissante.

Secrets éternels de la volonté divine, qui place l'abaissement des uns à côté de la gloire des autres, la faiblesse et la décadence en contraste avec la force et l'énergie, comme pour empêcher l'orgueil humain de monter trop haut, et mettre devant ses yeux, que pourraient éblouir les triomphes et la victoire, le spectacle de la déchéance humaine.

Ainsi les Normands, pour fonder leur souveraineté, en démembraient une autre; pour gagner pas-à-pas la terre où devaient naître, vivre, régner et mourir leurs descendants, ils en chassaient violemment les anciens et légitimes dominateurs.

L'Église elle-même, ce premier trône parmi tous les trônes, cette grande et immortelle puissance parmi toutes les puissances, n'avait pas été épargnée dans ce tumulte de guerre, de passions et de déchirements. — L'altière inflexibilité de Grégoire VII, qui plaçait l'ambition plus haut que la justice, avait laissé en mourant le siége Pontifical chancelant et méconnu. — L'empereur, déchu de son trône par le Pape, avait à son tour déchu le souverain Pontife de sa royauté religieuse.

En face de Rodolphe de Saxe s'était levé l'Antipape Guibert. — Il y avait deux représentants rivaux d'une seule et même religion. — L'intrigue, la lutte, la discorde avaient remplacé l'unité, le calme, la majesté sainte.

Et c'était au milieu de ce tourbillon agité des passions et des révolutions humaines, au milieu de cette tempête qui bouleversait ainsi les hommes et les nations, qu'apparut cette domination nouvelle des gentilhommes normands, calme par la véritable force, religieuse par la véritable foi, trouvant splendeur et dignité, là, où les autres trouvaient au contraire ruine et abaissement.

Ici se termine la première période que nous avons voulu parcourir; elle comprend l'expulsion des Barbares, et l'établissement en Sicile des Normands. — Après avoir rétabli dans toute l'étendue de l'île la religion chrétienne tombée en mépris et en stérilité, après avoir, pour ainsi dire, relevé le trône du Seigneur, ce peuple héroïquement guerrier devait fonder aussi, pour lui-même, un trône où s'assirent successivement cinq Rois de sa race.

NOTES.

NOTES.

I.

TEXTE DE LA LETTRE DU MOINE THEODOSE

L'ARCHIDIACRE LÉON PENDANT LE SIÉGE DE SYRACUSE.

*monachi Epistola ad Leonem Archidiaconum. de Sy-
næ urbis expugnatione : Primum impressa in Tom II :
? sacræ D. Rocchi Pirri. — Carusii Bibliotheca His-
Siciliæ, Tom I. editione Panormi. —1723.— F° 24.*

uimus post multas nocturno tempore factas obsidiones s insidias, post admotas muris machinas, quibus totum 1 tundebantur, post gavem illam in nostra propugnacula conjectorum procellam, post illam urbium vastatrices tes-murosque subterraneos, quos vocant, nihil enim eorum, rbis expugnationem censebantur idonea, intentatum reli-ii, quibus obsidendæ urbis cura incumbebat, quorum dem urbis potiundi cupiditas animos inflammaverat nimorum contentione decertabant.

. . . .

iquam agri diuturnam famem herbarum oritu toleravimus, iam sordida quæque rerum egestate compulsi in os con-, quin et ad liberorum etiam commestiones (rem nefariam o prœtereundam) processimus cum antea nec ab humanæ u (heu! quam horrendum spectaculum), abhorruimus; sed c pro dignitate tragice deploraverit ? Non a coriis bufulis-

que pellibus abstinuimus, non ab aliis quibuscumque rebus, quæ fame enutis quidquam solatii affere posse crederentur, nec ossibus quidem aridis parcentes, in jucundam nobis cenam apparabamus; novum profecto et ab omni mortalium usu abhorrens alimenti genus. Etenim Syracusanorum complures (quid hominis non cogit fames importuna ?) quadrupedum ossa molere primum, tum aquæ perpauxillo conspergere, quamvis abunde nobis aquas ad hoc usus Arethesæ fons suppeditaret, atque hoc invento famen sedare miserrimi homines cogebantur. Jam enim tritici modios centum, et quinquagenta nummis aureis venaliserat, pisteres vero pluris vendebant, quippe ducentis aureis unde fiebat ut duarum unciarum panis frem miram nummo aureo venderetur. Adde quod trecentis aureis et amplius jumentum, quomodocumque edule venumibat, et quinque supra decem, quandoque etiam vigenti costabat equinum caput. Asininæ carnes etiam in deliciis habitæ. Jam vero domesticarum avium defecerat genus, oleum utem et salsamentorum cujusque generis obsonia vel ea quæ, ut ait Gregorius Theologus, pauperum esse cibus solent jam erant absumpta; cosei, leguminum, et piscium esus omnino nullus.

. . . .

Illud vero longe molestissimum accidit; nam sevissima pestis, proh dolor! famem subsecuta est; morbus etiam tetanus, a nervorum contractione sed dictus, quosdam divexabat; quibusdam autem apoplexia dimidiam partem corporis arefaciebat; alios repentino mori cogebat, nec defuere, qui eodem morbi genere correpti, aut corporis dimidium movere tantum poterant, aut omnino omni movendi corporis facultate destituebantur. Alii instar utrium inflato corpore, horrendum sui spectaculum intuentium oculis exibebant, quousque mors illis super imminens nam hæc quoque divino imperio parebat, atque ex hujus prærscripto non nihil retardabatur, ægre tandem miseros gravissimis doloribus liberabit.

. . . .

hæc autem prefectus urbis qui sese in arcem quamdam at, postridie una cum septuaginta viris vivus capitur, attavo ab urbe expugnata die capitali supplicio plectitur; uidem adeo excelso, fortique animo pertulit ut nihil sua tia indignum admiserit, ne leve quidem timiditatis alicujus ntum monstraverit : nec mirum quando antea nullo lduci potuit, ut urbis proditionem salutis propria causa, presertim cum permultos haberet hujus consilii non res tantum, verum si voluisset etiam administros, ille vero cum honestate mortem oppetere, ut eorum, qui cum ipso saluti prospiceret, atque unum pro multis ad Christi nem caput objicere periculo, quam aliquid nobilitate sua im mente complecti; cujus animi magnitudo, atque ad dum supplicium alacritas, ipsi quoque Busæ amiræ chalio, qui mortis auctor fuit, magnæ admirationi fuere.

. . . .

vero silentio prœteribo qualia barbaræ crudelitatis exempla tam exercuerint. Erat hic Jarsensis genere, et in re mi›prime eruditus et strenuus, qui oppugnationis tempore ı Mahomettem apud eam nationem prophetarum eminenm habitum, maledictis compluribus quotidie prescindeınc ab interficiendorum se voce tum humi reclinantis, n (tuam Deus clementiam imploro) a thorace pectoris ad ı virum decorticarunt, effusa vero per sectionem viscera lilaniabant; ad hœc, cor ipsum manibus avulsum ab holhuc spirante plusquam immaniter dentibus mandebant ı, postea ad terram allisum, petitumque lapidibus, tum exaturati reliquerunt sunt et eodem in carcere compulsi :ueque nobiscum harum miseriarum mercaturam facieniiopes, Tharsenses, Hebrei, Longobardi, tum Christiani s diversis locis profecti, in queis erat quoque sanctissilitensis episcopus duabus compedibus pedes astrictus. :ro ô dilectum et venerabile caput, tui Teodosii fac sis

usque memor, Deumque placatum propitiumque reddito ut nostros hosce fluctus componat, siste atque compescat nostramque captivitatem convertet sicut torrens in austro, juxtam prophetam regem et Dei parentem. — Amen.

II.

RELATION DU SIÉGE DE MESSINE.

Brevis historia liberationis Messanæ à Sarracenorum jugo per Comitem Rogerium Normannum factæ anno MLX. A clarissimo viro Stephano Baluzio. — Muratori — T. VI. — F° 613.

Nec tacebo in primis quòd tempore, quo fuit Sicilia expugnata, ut vetusta pandit historia, sola Mamertina civitas omnium postrema fuit sub conditione capta. Nam cùm acriter diu resistendo pugnasset, et ex eo quam plurimos Orco misisset Mauros, tandem cùm periculosa assiduaque pugna diu noctuque vires deficerent, agnoscensque in vanum diu posse resistere, quippe quia totam Insulam jam sub jugo detinebant, ulla neque spes erat qua pium subsidium expectare posset, sub hoc enim fœdere deditam se fecit : primò quòd vexillum civitatis, quo aurea Crux in rubeo campo depicta cernebatur, suis à locis non amoveretur, quinimmo ut singuli eorum bona in pace possiderent. Nam firmissimè decreverant potiùs mortem subire, quàm vexillum Sanctæ Crucis amittere, et quod tanto antecessorum sanguine acquisiverant posteritas ipsa ignominiosè mortis terrore perdidisset. Quam induratam pertinaciam cùm perspexissent Mauri, his assentire potiùs voluere, quàm ambiguam de Mamertinis expectare victoriam. Tali itaque firmato fœdere civitatem obtinuere, et aliis in locis æreum extollentes vexillum pacificè ex illo tunc subditam totam insulam detinuerunt, tyrannidem

exercentes. Hanc cùm et Messanæ exercere voluissent, prædicti nobiles Mamertini, Ansaldus de Pactis, Nicolaus Camulia, et Jacobinus Saccanus, cùm hæc inanimo volutarent, et mutuis suspiriis hœc secum loquerentur, ut secretiùs de his melius loquendi daretur facultas, dicto die sexto Augusti ad insulam S. Jacinti portus civitatis se contulerunt. Cùmque de civitate, et eorum statu mutuò diversa discuterent et fluctuantis animi procellas fugandi gratiâ non sinè lacrymarum profluxu plura sub-oquia facerent. versis oculis ad ipsam civitatem et patriam nobilissimam considerantes, atque in quanta infortunia ipsa civitas esset devoluta, amaris singultibus conquerebantur. In super et crudelissimas Siculorum ærumnas jugiter memorabant, et miserebantur; sed miserabiliter Mamertinæ patriæ gloriam, et ipsius tot amplissima privilegia, quæ multimoda sanguinis effusione acquisita fuerant, amarè deplorabant. Cùm autem quippiam medicaminis tam ærumnosœ calamitati minimè adhuc excogitare possent, Nicolaus Camulia, Divino favente Spiritu, in hæc verba primùm prorupit :

« Ansalde et Jacobine. ea, quæ nunc excogitavi et referam,
« ex Deo certè sunt, quia non nisi modò in mentem venerunt.
« Lætamini, quoniam hodie jam nobis aperta via est ad has fu-
« giendas ærumnas, pluit super nos gratia divina. Gaudete, quia
« hodie ex insperato, et immerito misertus est nobis, et patriæ
« omnipotens Deus, et nostras audivit voces, et lamentationes,
« atque preces exaudivit. Nonne audivimus Comitem Rogerium
« Normandum, Robertumque Apuliœ Ducem cum Sanctissimo
« Papa Miletum Calabriæ oppidum adventasse, ipsumque comi-
« tem strenuissimum Principem esse, ætate juvenem, sed pru-
« dentia, et regimine satis maturum ac super omnia piissimum
« et ad omne Dei servitium promptissimum semper præ se tu-
« lisse, qui in præsentiarum in ipso Mileto oppido Ecclesiam
« miræ pulchritudinis Sanctissimæ Trinitati dicatam erigendam
« curavit? Securè ad eum illuc accedamus, eidemque animosè

totam Trinacriæ insulam tradamus. Hoc onus fideliter humeris nostris imponamus pro fide Christiana, pro patria, et totius Siciliæ libertate assequenda, et pro honore perpetuo mortem spernamus, ac pro tanti negotii expeditione nullis parcamus sumptibus ac laboribus, atque universa bona cum caris filiis igni exponamus. Quid sentitis enuntiate mihi, et vestras aperite mentes, et quicquid melius vobis videbitur, et expedierit mandetis agendum. Quod enim à vobis mandabitur firmiter à me fore polliceor exequendum. » Quæ verba avidè Saccanus Pactis animo percipientes, ac agnoscentes vera esse omnia, inque aggrediendo fore ad exitum perducturos, statim ambo collum Nicolai se projicientes, amplexati ac millies deosculati it cum summo gaudio, profusisque lacrymis sic responderunt acorditer. « Frater amantissime, istud, quod modò nobis dedisti consilium, verè cognoscimus à Deo ortum esse, idcirco ipsi Deo priùs gratias agamus, deinde tibi, colendissime frater, quia sic affatim nobis rem tantam ac tanta laude dignam breviter aperuisti : tuumque sanctum consilium approbamus, et secum omnes lætanter pro patria, fide, libertateque communi civium adipiscenda mori peroptamus. » Multa vicissim multoue spatio super hac re verba facientes ac viam omnemque moum subtiliter exquirentes per totum vagati sunt diem. Demum ivitatem ingressi, in secretum amicis et consanguineis convocas, omnia quæ inter eos ratiocinati sunt, firmataque fuerant, aperiunt. Demum quodam die omnes in angulo secretissimæ omus sequestrati, tanti negotii amplitudinem acutissimè pensintes, ipsis de Pactis, Camuglia, et Saccano, ut tanti negotii aucoribus, omnium rerum curam de communi consensu committere ecrevere. His itaque conclusis solemnitatem quandam præstobantur, quam Mauri singulis annis domibus duodecim diebus clusi celebrabant. Adveniente autem solemnitate prædicta nobiles viri propriis vestibus exuti sub simulato indumento Drepanum versùs ire simulantes scapham quandam ascenderunt,

nocturnoque tempore Calabriæ littus attigerunt. Inde iter incœptum secundo fortunæ flatu molientes, Miletum se contulerunt. Palatium ingressi, ubi Pontifex erat, cujus pedes postquam fuerunt osculati, eos Papa quinam essent, et qua causa venissent percontatus est. Cui Ansaldus de Pactis ita respondit : « Christiani Siculi sumus. Ex Messana urbe ad comitem Rogerium « legati missi sumus. » Ad hoc Papa quidnam cum Rogerio vellent diligenter perquirens, hujusmodi a Nicolao Camuglia responsum accepit. « Beatissime Pater, nos jurejurando ea quorum causâ « iter huc direximus explicare nequimus. Unum pro modo sciat « sanctitas vestra nos pro augmento Christianæ fidei huc venisse. « Tuæ idcirco placeat Sanctitati, ut nos comitem Rogerium hujus « rei causâ conveniamus. Mox tanti negotii præstantia te non « latebit. « Tunc Papa aditum omnem eis liberum patere per« misit. Illine verò aulam Comitis ingressi, eundem flexis geni« bus coram Beata Virgine orantem invenerunt. Quos cùm ille « piis intueretur oculis, adventus causam perquirens, ad « verba præbuit attentas aures. Tunc generosi Mamertini ver« bum priùsquàm exprimere possent unum ex nimia cordis abundantia ad multa propalanda, continere se non potuerunt, quia lacrymas perabundè funderent, assiduisque lacrymis ad tantam pietatem Comitis viscera commoverunt, ut his placidissimis verbis eos Comes fuerit allocutus : « Quicumque estis, boni viri, et « fratres, vestris compulsus lacrymis negare non possum, quin « vobis non compatiar, et pro quacumque vestra petitione quæ« cumque remedia præstare promitto, atque me offero. Vestras « retinete lacrymas, et vobis ipsis jam parcite, et ad singultus tem« pus ne perdatis, causasque omnes, quæ vos huc accedere im« pulerunt securiùs enuntiate. » Tunc Jacobinus Saccanus quippe qui vir erat pietate præstantior, ac eloquentia facundior, hujusmodi explicuit legationem : « Nos, Comes invictissime, legati « sumus Messanæ urbis Siciliæ ad tuam destinati præsentiam.

« De tua mirum in modum confisa virtute Messana civitas

Siciliæ caput, et vetustissima te suppliciter exorat, ut ljuvare digneris. Nam, ut cunctis notum est, Mauris ivitas cum tota Sicilia subdita est, et quod crudelius, centos triginta ferè annos Christi fides per totam insu- tasi mortua jacet impiorum Maurorum tyrannidi, sub ii quorum imperio tot ærumnis, calamitatibus, ét dolo- ıffligimur, quæ si sigillatim enumerare vellemus, nimis ı tibi nostra esset oratio, nimiumque tibi tædium esset a. Præsta igitur auxilium justa petentibus, affer opem, ac causa ad te venimus. Messana te vocat, Messana te in um eligit pro sua libertate, tuoque sub dominio Mes- ıori desiderat, ut te victore fides Christi exaltetur. Surge uvandum, surge, surge Christianissime Comes, surge et capesse, accelera, quia videre te cupit alacriter Mamer- vitas, summoque gaudio te populus Messanensis expec- iia te duce, ab immani barbarorum imperio, ac jugo met servitutis totiusque deinde Siciliæ potieris. Præ- in sola Messana tota vis, velim scias, totumque ro- ınsistit. Quod verò attinet ad tuam victoriam, pro Dei o proque fide Christi augenda, tuique dominii ampli- propaganda vires, nervosque omnes adhibere, ac san- n cum ipsa vita cuncti Messanenses effundere se hilari- erunt, et jurejurando promittunt. Ut sis, et esse debeas ıc Messanæ dominus, se tuo Messanenses subjiciunt im- teque ante tuos prostrati pedes in eorum dominum re- ıcunt et neminem alium. Cape igitur realem ac indubi- possessionem, qua mediante totius Trinacriæ insulæ eris. In signum cujus vere possessionis nos humiliter ıti tuos deosculamur pedes. » Ad cujus pedes deoscu- ccedentibus Rogerius non permisit, ejus tantùm deos- anus concessit invitus. Rursus suam prosequens ora- accanus ait : « Et si pro Messanæ et Siciliæ libertate tua ommovebitur dignitas, totque nostras non compatitur

« met, inquam imperatore Messanæ civitas, tanquam
« optime benemerita, eiusdem fuit sacratæ crucis do
« rata. Ad hanc te rogat eadem civitas exaltandam occurr
« victore, te duce quilibet eam reverenter adoret, et,
« quasi barbariem sepulta Christi fides existit, te susci
« surgat. » His Jacobinus Saccanus fletu maximo prol
dem orationi suæ finem imposuit. Ad quem sic Roger
humanissimoque vultu respondit : « Sit vester adven
« legationis vestræ causas nimio cordis affectu suscepi
« serias, ærumnas, atque calamitates totius insulæ
« audivimus, et est jam diu quod nostra viscera pen
« Si a deo hæc sunt, Deus nobiscum erit, et nobis, vol
« ejus divinam voluntatem exequendam vires, victricesq
« ad expugnandum, et penitus a suis sanctis locis C
« fidei teterritum hostem viriliter expellendum. » Qu
sione facta, et singulis legatorum nomine adnotatis, aula
Pontificis ingressus , legationem , ut audierat suæ
coram sex cardinalibus retulit secretam quinimo sua
voluntatem, seque primum Siciliam versus copias c
directurum, et pro christiana fide, et recuperatione T
sb impiis Maurorum manibus, prœcedentibus prius co
auxilio suæ sanctitatis, omnem opem conatumque omn
bituruin. Quibus sancti primis dictis, per piissimum P

« jusupditatis hac hora suscepi, ex quo ad hanc hostilem
« catholicæ fidei sectam expellendam dux invictissimus effectus
« es, ipsamque Trynacriam insulam ab infidelitatibus immanis-
« simis tot annis sub durissimo jugo conculcatam temet duce
« liberanda enarrare nullo modo possum. Equidem pro tanto
« bono consequendo quidquid a me petieris omnino conseque-
« ris. Tecum sit Deus optimus maximus, et felici celerique
« pede, ad rem tantam pergas peragendam, cum benedictione
» Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Hoc unum a te summopere
« peto, quod promittas manendo in Dei obsequio, postquam
« divina permittente gratia victoriam fueris consequutus, insulæ
« dominatum acceperis, Deo te obtemperantem exhibeas et
« quod suum est eidem impertias, ac de tota victoria, tres
« efficias portiones, partem unam in extruendis ecclesiis, alte-
« ram militibus qui tecum in hac expeditione præliabuntur,
« munificenter impertias, tertiam vero tuæ necessitati submi-
« nis tres. Quo peracto, Deus tecum erit omnipotens in omnibus
« viis tuis, semperque in tua protectione commorabitur. » Ad
hæc autem Rogerius lætanter annuit, motuque proprio, uti
summus Pontifex præposuit, omnia jurejurando firmavit. Lætus
ex his Pontifex eum replevit benedictionibus. Inde petitâ veni
Rogerius discedens ad legatos in aula commemorantes revertitur
quibus quæ cum summo Pontifice firmata fuerant pandit. Illi
vero hilari vultu omnia percipientes summopere Rogerio con-
gratulabantur. Mox quicquid erat agendum, cuiqui providendum
securi deliberant. De qua relatissime ratiocinando vagarunt,
tum de modo tenendi bellandique, qua via, ordine, tum etiam
qua comitiva ? Quibus omnibus ad plenum per quam diligenter
excussis et examinatis, legatos sic est Rogerius allocutus :
« Fratres carissimi, firmiter tenete hinc ad paucos dies, Deo adju-
« vante Trinacriam versus me iter facturum quin etiam collecta
« navigiorum multitudine secundum temporis exigentiam quæ
« modo prœstolatur, comparatoque navali exercitu, prius Parmis

« oppido totam classem trajiciam. Vos interim accepta prius a « summo Pontifice benedictione, iter capessite, consumptoque « spatio dierum octo socios vestros convenite, eisque omnia « quæ nobiscum peracta et firmata sunt securius enunciate, « insuper fidem meam timere fingite. Interim domibus vestri « crucis signum affigite, quo tuti esse possitis ab incursu mili- « tum bellatorumque impressu. Statuta enim die vos a parte « interiori summa vi confisi, nosque ab exteriore bellicis instru- « mentis prœliantes facile victoriam consequemur. » His con- clusis ad summum Ponteficem iverunt, acceptaque ab eo lætis- sima benedictione, iterum ad comitem reversi sunt. Ad quem Ansaldus de Pactis dixit : « Rogeri domine, iterum super omnia « te rogamus advertere, ne a latere tuo vexillum Sanctæ Crucis « amoveas quousque Messanam, Deo maximo permittente, per- « venias ibidemque victoriam adeptus, illud manibus propriis « feliciter civitati reddas. »

Accepta itaque promissione, atque licentia comitis impetrata, læti discedentes, Rogerium pervenerunt, ex quo piscatoria cymba transvecti Messanam reversi sunt, et rem domibus occulte permiscentes cum amicis, omnibusque consanguineis et secre- tissimis viris quæ cum generosissimo comite Rogerio conclusa sigillatim aperiunt, modumque victoriæ consequendæ machi- nantur. Dum hæc inter ipsos legatos et reliquos civitatis proce- res, bene examinantur et discutiuntur, dies cessit octavus. Ecce comitis adventus ubique circumsonat, Rogerii numerosi agmen ad capessendam insulam venturum publice audiebatur. Qua de re se nimio pavore perterritos satis simulant Mamertini, uti comes instruxerat. Mauri vero cum omnia adverterent, lubrico- sas montium vias atque vallium ut tutius fugerent, quæritabant. Christianis Rogerius interim per totam Calabriam edicto man- dare præcepit, ut omnes se Rhegium usque comitarentur. Mora octo dierum spatio mille, et septingenti viri ex improviso præsti fuerunt. Tunc Rogerius Comes veste recenti, Sanctæ Crucis im-

loquio demulcebat, exercebatque quibuscum plurimum
ra victoria disceptaret, tandem mane satis ante diluctum
remibus, tribus longe a Messana milliariis omnium pri-
rimeribus exiliens siculam tellurem primus voluit pedibus
ndere. Mox cæteri milites eum sequuntur. Ipse tamen
is vexillum Sanctæ Crucis civitatis Messanæ manibus
enens ita suos affatur milites : « Viri strenui, et spectatæ
vestrum si qui est, qui Rogerii, nomen amore prosequi-
strenne bellando hodie se ostendat : in nostra manu est
ria : Ecce Deus nobis cum est. Justam enim fovemus
m. Christi milites sumus, et pro suo servitio huc bella-
ios venimus. Ecce Sanctissima Crux sola ipsa omnium
psam prosequimini et in ea firmiter sperate, quia et ipsa
a et vere salus et victoria. » Deinde oculis in cœlum
coram omnibus genibus flexis, sic reverenter oravit :
me Domine Jesu Christe mundi redemptor, qui non
is pauperum preces, suscipe quæso indigni famuli tui
s, et concede ut fidei hæc victoriam adeptus, hoc, quod
bus teneo, sanctissimæ crucis tuæ vexillum, in qua pro
ani generis redemptione, suspendi ac mori dignatus es in
te Messanæ, in altiori fastigio domus tuæ figere valeam,
omen tuum ubique gentium denominetur. » His dictis

« cibilius mihi videtur, ut me pedestrem exercitum ducente,
« armata classe festinanter ipsum portum velit tua dignitas occu-
« pare; quia congruum est ut itineris labor a me suscipiatur.
« Tua enim præsentia classis magis decorabitur magis que om-
« nes perterriti fient, et facilius capientur. Sic utrinque prælia-
« bimur. » Quibus verbis Comes Rogerius assentiens (cum XXVI) triremibus portum versus navigat. Goffredus acie ordinata, et militibus equestribus celeriter suum peragit iter. Cum autem Rogerius insulam Sancti Jacinti portum civitatis Messanæ attigisset (ita enim vocatur promontorium illud), navalem exercitum foras eduxit, ibidemque terrestrem apparatum Mamertinæ urbis amænitate nimia lætitia oblectabatur. In eo enim loco cisterna erat aquæ, prope quam erant furcæ in quibus XII Christiani ob suspicionem proditionis suspensi videbantur. Quod spectaculum Rogerius ferre non potuit quin tanta miseratione commotus lacrymas non emitteret, et suspensorum strage suspecta, Deo vovit se eodem in loco ad honorem Salvatoris, suique sancti nominis templum ædificaturum. Dum hæc secum in animo volutaret, ecce Goffredus prædictus pugnæ dux strenuus advenit. Quo adveniente, subito datis signis, buccinisque sonantibus, statim momento mari terraque bellum inceptum est viriliter, Mauri Messanenses quamvis pauci, cum ipsis uxoribus armatis turres et mænia strenuisime defendebant. At Christiani, qui quidem occulti sciebant, adventum Comitis Rogerii, ut rapidi leones quoscumque Maurorum inveniunt partim trucidant, orcoque mittunt, partimque pluribus afficiunt vulneribus. Patent undique januæ, ubique strages, ac præda videtur, non cessatur, nec aliis fugæ Mauris salvationis locus conceditur. Truculentissime Christiani Mamertini Maurorum ulciscuntur, totusque tam maritimus quam terrestris exercitus crudeli cæde grassatur. Rogerius vero tutam sortitus victoriam, quippe qui clemens erat, miseratione motus, ne ulterius cædes progrediatur, placidissimè imperavit ut viros caperent, et pro servis Mauros quosque deti-

Quin etiam per præconem mandavit, ut si Cristiani fieri , vitæ ac servitutis impunitatem acquirerent. Qua re au- uamplures ex illis acqua baptismatis abluti Christiani sunt et duarum horarum spatio tota civitas infidelibus spoliata sti fide, ac libertate coruscavit. Dictus exercitus ad Epis- s ecclesiam se contulit, non sine ingenti totius civitatis o summaque lætitia, Deo primitus gratias agendo. Post- ı Comes tres promptos equites legatos ad se accersiri jussit, etanter sic affatur. « Animosi equites, et omni laude digni, rum causa hæc civitas patria vestra libertatem obtinuit, ncedente Domino, etiam tota insula Siciliæ a Maurorum dominatu liberabitur, ecce sacrum vexillum Sanctæ is hujus civitatis felicissima insignia, quod mihi in Mileto mendastis, propriis manibus accipite, pro arbitrio judicio- vestro ubi vultis collocate ad Dei summi honorem, et nnem hujus civitatis laudem, atque gloriam. » Qui præ- ati cum tota Messanensum acie prænimia lætiti collacri- . Deo summo ac Rogerio qui eos ab impiis manibus libe- , ingentes gratias egere et magna omnium lætitia vexillum i, quæ nunc est campanile ecclesiæ Sancti Nicolai, Epis- s extulere. Inde vero ad Comitem recedentes multis blan- verbis ultro citroque habitis, non parvum tempus transe- Exinde tum Mamertini Rogerium semper ut dominum unt. Tunc Comes Rogerius ipsos præfatos milites Mamer- luribus muneribus munificenter donavit, cæterisque mili- suis, et civitati etiam parem munificentiam ostendit. Mox civitatis statu, rebusque omnibus compositis, auxilianti- piis, et Messanensium comitiva totam insulam paulatim m redegit potestatem, et ubique pace composita, quæ cum pontifice de tripartienda victoria, unam ecclesiis dando, us alteram, sibique tertiam juxta votum quod promiserat issime adimplevit. Hanc Comes Rogerius cum annorum XXIX felicissimam est potitus victoriam, Messanamque perenni laude decoravit.

III.

SIÉGE DE PALERME ET ASSASSINAT DE SERLON.

Anonymi Vaticani historia Sicula ab ingressu Normannorum in Apuliam.—Muratori. Tom. VIII.—F° 764.

Erat autem Panormum civitas dives, et populosa totiusque Siciliæ caput, et principalis sedes tyrannorum, magisque opere, quam natura munita, juxta mare deliciosa planitie non longea Pelero monte, longo circuitu sita, nullius bonæ rei, indigens, præterquam quòd Christiani nominis erat aliena. Circumsedentibus ergo eam ex altera parte comitis exercitibus, navibusque omnino maris iter prohibentibus, omni die graviter utrinque pugnabatur; tantaque inerat civibus audacia, quod plurimum de sua multitudine, et civitatis fortitudine confidentes, nostris, licet acerrime invadentibus portas claudere dedignarentur. Contigit itaque die una, dum quidam Arabicus miles audacissimus, qui jam de nostris multos interfecerat aliquidem sibi in portam occurentem expectaret armatus, quod unus Normannigena, Ducis atque Comitis nepos strenuæ animositatis equum acriter urgens per medium pectus illius lanceam acriter contorsit, et cum hoste interfecto ad socios redire festinaret, porta subito clausa, et præsens hostium congeries reditum sibi per eamdem viam prohibuit. Mox ipse impiger per medios hostes, quam velocisssimè longum iter arripiens, tamen

per appositam partem sævas insequentium manus Christo ducente illæsus evasit; quem ad socios pro morte ipsius sperata lacrymantes redeuntem, ipsi quasi redivivum admirantes deosculari non cessant. Quadam alia die Normannis partem illam civitatis, quam Comes obsederat acerrimè cum multimoda oppugnatione aggredientibus, cum cives universaliùs solito ad defensionem ejus partis convenissent, Dux omnium sapientissimus, cui ab astutia nomen inerat ex alia parte cum trecentis militibus viriliter aggrediendo portas frangit, et maximam partem civitatis usque ad interiores muros occupat, et retinet. Quo audito ne collecti in unum cives viribus retro Ducem expellere præsumerent, Comes ad eumdem locum se transtulit. In crastino autem cives, cum nullo modo virtuti Normanorum se posse resistere viderent, communicato consilio, missis, et remissis utrinque Nuntiis, et pactionibus, quales adhuc in eadem urbe tenentur, conformatis, Panormum urbem regiam totius regni dominam, atque metropolim Duci atque Comiti fratribus, et viris invictissimis regendam et possidendam tradiderunt. Qui, ne cives immutato animo, et temeritatis legibus aliquando bella de integro auderent, ad removendam injuriarum licentiam, duo fortissima castra, alterum juxta mare alterum in loco, qui dicitur Galea, brevi tempore constituerunt. Demum videns, quia in eadem civitate ad sacrificandum idolis composita ingens, atque pulcherrima ædificiis habebatur, expulsis idolis in honorem dei Genitricis, ac semper Virginis gloriosæ Mariæ, archiepiscopali sede ibidem constituta, consecrari fecerunt. In iis peragendis dum fratres invictissimi adhuc Panormi morarentur, Serlo eorum nepos clarissimus apud Ceramum probitati suæ confidendo Saracenorum insidias omnino superare non poterat. Quadam enim die quidam Castri-Joannis notus sibi, et familiaris inimicus, tamquam plurimum de ipsius utilitate curaret septem Arabicos milites tantùm pro præda ante Ceramum equitaturos ei nuntiavit; et cum facta mandatis fidem adhiberet, ipsum audacter cum paucis insequen-

tibus multitudo hostium occultè in subsidio collocata, sociis jam amissis, et equo deficiente, vicinam rupem coegit ascendere, unde securus a tergo, tanquam aper inter latrones sævissimus, quotquot sibi occurrere præsumebant, impunè accessisse non permittebat. Cumque jam multis virili dextra ejus interfectis, tota multitudo in eum circumfusa convenisset, missis eminus jaculis corpus ejus in mille locis perforatum, tandem felicem animam ejus exhalare coëgerunt : et tunc accedentes, quia, animositatem a corde procedere audierunt, aperto corpore, cor illius quod fere omnium audacissimum fuisse cognoverant, per singulos divisum sibi incorporare festinaverunt : caput vero abscissum ad regem suum nomine Tervernum pro magno munere, et valde placituro transmiserunt.

DÉTAILS SUR LE SIÉGE DE PALERME.

Malaterra, lib. II. Caput XLV.—Muratori. Tom. V. F° 827.

Dux igitur commeatibus, et cæteris, quæ expeditioni congruebant apparatis, fratrem, quem prœmiserat, subsecutus, apud Catanam, ubi Comes erat, venit, fingens de Maltam debellatùm ire, quasi de Panormo diffidens : sed a fratre cohortatus, magno equitatu, cum navalibus, peditumque copiis inde progrediens Panormum venit, ab Oceano urbem navibus obsidens, fratremque Comitem ab uno latere statuens, ipse ab altero cornu Calabrensibus, et Apulis muros ambit. Sicque quinque mensium circulo hostes urbis defensionis attentissimè pervigiles, ipse nihilominus impugnationi cum fratre intentus inquietare perstuduit. Utrique pari ardore inflammati omnia circumire, suos instruere omnia ordinare, hostibus interminari, suis plura largiri, ampliora promittere, primus, et frequentior adesse, nihil intentatum relinquere. Machinamentis itaque, et scalis ad muros transcenden-

dos artificiosissimè compaginatis, Dux hortos cum trecentis militibus latenter ingressus, ex altera parte, qua videlicet navalis exercitus adjacebat, urbem infestare, fratremque a parte qua erat, haud secus agere perdocuerat. Illo signo dato, quæ edocti erant, haud perficere segnes magno sonitu irruunt. Urbs tota in arma ruens, quæ strepitu tumultuantium accurrebat defensioni, acceleranter grassatur. A parte, qua minùs cavebant, vaccilatur. A Guicardensibus scalis appositis muras transcenditur. Urbs exterior capitur, portæ ferro sociis ad ingrediendum aperiuntur. Dux et Comes cum omni exercitu infra muros hospitantur. Panormitani delusi hostes a tergo infra muros cognoscentes, interiori urbe refugium petendo sese recipiunt. Non tumultum diremit. Proximo manè primores, fædere interposito, utrisque fratribus locutùm accedunt, legem suam nullatenus se violari, vel relinquere velle dicentes, scilicet si certi sint, quod non cogantur, vel injustis, et novis legibus non atterantur. Quandoquidem fortuna præsenti sic hortabantur, urbis deditionem facere, se in famulando fideles persistere, tributa solvere, et hoc juramento legis suæ firmare spopondunt. Dux, Comesque gaudentes, quod offerebatur libenter suscipiunt anno Dominicæ Incarnationis millesimo septuagesimo primo.

VI.

LETTRE DU PAPE GRÉGOIRE

A L'ÉVÊQUE D'ACHERONTE.

Epistola Gregorii VII.

Gregorius VII Episcopus servus servorum Dei Arnaldo et coepiscopo Acheruntino salutem et benedictionem

« Noverit fraternitas tua, quoniam Rogerius Come
« Roberti Ducis Apostolicæ sedi benedictionem et absolu
« requirit, ejusque filius vocari et esse desiderat.

« Quapropter pastorali cura hoc laboris onus tibi imp
« imo ex parte Beati Petri imperamus, ut postposita om
« poris desidia, illum adeas cumque hujus nostri præcep
« toritate fultus, si nobis parere, sicut pollicitus est,
« et pœnitentiam, ut oportet Christianum, egerit ab om
« catorum suorum vinculo tam illum quam etiam suos
« qui cùm eo contra Paganos (ita tamen ut agant pœnite
« peccaturi sunt, peccatis maxime absolvas. Addimus p
« ut cum pia admonitione admoneas, quatenùs se a cap
« criminibus custodiat, et Christiani nominis cultura
« Paganos amplificare studeat, ut de iisdem hostibus vi
« consequi mereatur amplius si de Roberto duce frat
« aliquia tibi retulerit, respondeas ei quoniam romanæ e

misericordiæ omnibus patet quicumque, pœnitentiæ ducti, offensionis scandala deserunt et ad rectitudinis offenso pede regredi concupiscunt.

;itur Dux Robertus Sanctæ Romanæ Ecclesiæ sicut ırere exoptat; paratus sum paterno amore eum susci-: suo consilio justitiam conservare, et ab excommuni- vinculo penitus absolvere et inter divinas oves eum are quod si renuerit idem Robertus Dux, ut cum eo)mmunicet, ex parte Apostolicæ sedis licentiam non mpetrare.

V

TEXTE DU TRAITÉ ENTRE LE PAPE GRÉGOIRE VII ET ROBERT GUISCARD.

Annales ecclesiatici anctore Cæsare Baronio Cardinali cum criticâ historico chronologicâ. P. Antonii Pagii doctoris Theologie. — *Tome XVIII. Anno* 1080. — *Chap. XXXVI.*

SERMENT DE FIDÉLITÉ ET INVESTITURE DU DUCHÉ DE POUILLE.

Serment de Fidélité.

Ego Robertus Dei gratia et Sancti Petri du Dnche de Pouille. Apuliæ et Calabriæ et Siciliæ Dux, ab hac hora et deinceps ero fidelis Sanctæ Romanæ Ecclesiæ et Apostolicæ Sedi, et tibi Domino meo Gregorio uni versali Papæ. In consilio, vel facto, unde vitam aut membrum perdideris vel captus sis mala captione, non ero. Consilium quod mihi credideris, et contradixeris ne illud manifestem, non manifestabo ad tuum damnum, me sciente. Sanctæ romanæ Ecclesiæ tibique adjutor ero ad tenendum, acquirendum et defendendum Regalia Sancti Petri, ejusque possessiones pro meo posse contra omnes homines, (excepta parte *Firmanæ Marchiæ* et *Salerno atque Amalphi* unde adhuc facta non est definitio) et adjuvabo te ut secure et honorifice teneas Papatum romanum. Terram Sancti Petri, quam nunc tenes, vel habiturus es, postquam

:civero tuæ esse potestatis; nec invadere, nec acquirere quæram, ec etiam deprædari præsumam absque tua tuorumque succes-)rum qui ad honorem Sancti Petri ordinati fuerint, certa licen- a, præter illam, quam tu mihi concedes, vel tui concessuri int successores.

Pensionem de terra Sancti Petri, quam ego teneo aut tenebo, :ut statutum est, recta fide studebo ut illam annualiter sancta mana habeat Ecclesia. Omnes quoque Ecclesias, quæ in mea rsistunt dominatione dum illarum possessionibus dimittam in a potestate, et defensor ero illarum ad fidelitatem Sanctæ ro- anæ Ecclesiæ. Et si tu vel tui successores ante me ex hac vita nigraveritis secundum quod monitus fuero a melioribus Cardi- ilibus, clericis romanis et laicis, adjuvabo, ut Papa eligatur et dinetur ad honorem Sancti Petri. Hæc omnia suprascripta)servabo Sanctæ romanæ Ecclesiæ et tibi cum rectâ fide : et anc fidelitatem observabo tuis successoribus ad honorem Sancti etri, ordinatis qui mihi (si mea culpa non remanserit) firmave- int investituram a te mihi concessam.

Actum Cipraui tertio Kalend Julii.

Investiture de Gregoire.

Ego Gregorius Papa investio te, Roberte Dux de terra, quam ibi concesserunt antecessores mei sanctæ memoriæ Nicolaus et lexander. De illa autem terra quam injuste tenes, sicut est alernus et Amalphia et pars Marchiæ Firmanæ, nunc te patien- er sustineo in confidentia Dei omnipotentis et tuæ comitatis, et u postea exinde ad Honorem Dei et Sancti Petri ita te habeas, icut et te agere et me suscipere decet, sine periculo animæ tuæ t meæ.

Actum ut supra.

VI.

MORT DU DUC ROBERT GUISCADD.

Orderici Vitalis angligenæ Cœnobii uticensis monachi, historiæ ecclesiasticæ. Lib. VII. F° 645. — Historiæ Normannorum scriptores.

Sichelguada Buamundum privignum suum odio habebat, metuens ne per eum, quia fortior erat, et sensu multaque probitate pollebat, Rogerius filius suus amitteret Ducatum Apuliæ et Calabriæ, qui sibi competebat hæreditario jure. Unde ipsa lethiferam potionem confecit, et Psalernitanis Archiatris misit, inter quos enutrita fuerat, et a quibus veneficiorum eruditionem perceperat. Protinus ipsi voluntatem dominæ et alumnæ suæ cognoverunt, et Buamundo, quem curare debuerant, virus mortis contulerunt : quo percepto ad mortem ægrotavit, patrique suo per nuntium languorem suum protinus intimavit. Callidus vero Dux dolos uxoris suœ subito animadvertit, ipsamque ante se tristis accersens, sic interrogavit : Vivit ne Buamundus Dominus meus ? Quæ respondit : Nescio, Domine. At ille, afferte, inquit, mihi textum sancti Evangelii, et gladium. Quibus allatis, gladium accepit, et super sacra sic juravit. Audis, Sichelguada, per hoc sanctum Evangelium juro quòd si Buamundus filius meus hoc morbo, quo detinetur, mortuus fuerit, hoc ense interficiam te. Porro illa tali allegatione nimis territa, salutare antidotum præparavit, et medicis suis, perquos mortem paraverat, Psalerniam confestim transmisit nuncium, qui ut sibi pericli-

anti adminicularentur, blanditiis et precibus obnixis sollicitavit. Archiatri detectam fraudem, et angustiam herilem audientes, et in futurum ne terribiles minæ Ducis explerentur precantes, toto nisu juveni, quem læserant, in omni exercitio physicæ artis mederi certabant. Opitulante Deo, qui per eumdem Turcos, et Agarenos Christianæ fidei hostes comprimere decreverat, æger convaluit. Sed in omni vita sua, præ veneno quo infectus fuerat, pallidus permansit.

Interea versipellis et ingeniosa mulier multa secum revolvebat, nimiòque metu indesinenter stimulata considerabat, quòd si legatus suus ad transfretandum mare tardaret, et ægrotus ante adventum eius emigraret, illa juratam sibi mortem ense mariti non evaderet. Igitur aliam e contra tergiversationem truculentam et omninò execrabilem excogitavit. Veneno virum suum, prô dolor! infecit. Protinus ut ille ægrotare cæpit, et ipsa de inevitabili casu ejus non dubitavit, convocatis parasitis suis cum reliquis Langobardis noctu surrexit, et ad mare progressa naves optimas cum omnibus suis intravit, et omnes reliquas naves, ne Normanni eam persequerentur, incendit. Dum vero litus Apuliæ attigit, quidam miles de satellitio ejus clam egressus Psalerniam noctu venit, et Buamundum festinanter aggressus, ait : Surge citò, et fuge, et salva te. Cumque ille causam inquireret, nuntius respondit : Pater tuus mortuus est, et noverca tua in Apulia est. Huc autem festinat venire, ut occidat te. Nec mora Buamundus tam gravi rumore turbatus asinum ascendit, clam urbem exivit, ad Jordanum Capuæ principem Consobrinum suum confugit ; à quo amicabiliter receptus, fraudes et minas novercæ suæ evasit. Illa vero ut Psalerniam pervenit, et egresso quem quærebat, delusam se comperit, vehementer contristata est : et Rogerius filius ejus cognomento Crumena, amplum citra mare Ducatum ex successione majorum adeptus est.

Undique nimiis anxietatibus aggravati sunt in peregrina regione Normanni, dum maximum ac strenuissimum Ducem

suum vident muliebri dolo periclitari, et robur exercitus sui defectione Langobardorum, qui cum Domina sua clam discesserant, imminui; et se non posse in Italiam, quia naves eorum combustæ erant, sine gravi mora et difficultate proficisci. Magnanimus itaque Dux Robertum comitem Lorotelli, et Goisfredum de Conversana nepotes suos, Hugonem monoculum de Claromonte et Guillelmum de Grentemaisnilio, Odonem quoque Bonummarchisum sororium suum, aliosque cognatos proceresque suos ad se convocavit, et quid acturi essent interrogavit. Cùmque omnes inter se mussitarent, nec certum quid proferrent, ait : Ultio divina pro peccatis nostris nos percutit, et a nimiis cupiditatibus nostris nos reprimit. Juste nos ut Dominus servos suos verberat, et perspicuè quòd mundi gloria non sit appetenda, nobis nuntiat. Gratias illi pro omnibus quæ nobis impertiri dignatus est, agamus, et ut nostri semper misereatur, toto corde appetamus. Ecce nos de pauperibus infimisque parentibus processimus, et sterile rus Constantini vacuosque, necessariis rebus penates reliquimus, et profecti Romam cum magno timore vix pertransivimus. Deinde donante Deo magnas et multas urbes obtinuimus. Sed hoc non nostris viribus nec meritis, sed divinæ ordinationi imputare debemus. Denique de imperio Constantinopolitano pro reatibus indigenarum invasimus, quantum potuimus in XV peragrari diebus. Constantinopolim, quam possidet imbellis populus deliciisque serviens et lasciviæ, decreveram si Deo placuisset, Catholicis pugnatoribus subjugare, qui sanctam Dei civitatem Jerusalem Turcis auferrent : Ethnicisque bello repulsis, Christianum imperium dilatarent. Propter hoc desiderium tam magnum laborem, et tam periculosum agonem inivi. Sed hoc aliter ordinavit irreprehensibilis voluntas omnipotentis Dei. David templum Deo Hierosolymis construere voluit, sed hoc a Salomone filio ejus peragi cum ingenti tripudio Deus disposuit. Sic labor meus, ut autumo, futuris temporibus consummabitur, et fructus laboris quandòque manifestabitur, et

citamentum tantæ probitatis utiliter posteris nostris propinatur. Hinc igitur, ô viri fortes, sapiens consilium accipite, pris-iamque virtutem vestram, quam in arduis et angustis rebus ultoties expertus sum, perdere nolite. Unus homo sum, ac ut liqui, mortalis. Vos autem multi estis, multisque charismatibus rgiente Deo vigetis. Famosa verò gesta, quæ longè latèque vulgata sunt, vos fecistis; nec unquam majora a tam paucis et ıfimis hominibus leguntur in aliis historiis quàm juvante Deo vobis facta sunt. Fortiorem itaque et sapientiorem de vobis ligite, ipsumque vobis Ducem constituite. Ne perdatis fæcunlam tellurem quæsitam magno labore, sed parvo tempore. Buamundus filius meus, si vita et sospitate viget, quantotiùs vobis succurrere sataget.

Hæc et his similia duce prosequente, Petrus Francigena aliique contubernales, Ducis dicta subtiliter intuentes dixerunt : in hoc negotio quod nobis imperas, ingens discrimen est, et maxima difficultas. Innumeri sunt hostes, et nos pauci sumus, nimiùm que nobis adversatur Imperator potens et callidus, quem te cohibente graviter in multis sæpè offendimus. Fortitudini ejus, latœque potentiæ nequivimus resistere. Multis enim dominatur regnis et nationibus. Utinam ad domos nostras, unde discessimus, cum pace et salute regredi valeamus!

His auditis Dux valde ingemuit, Deumque cum fletu invocare, filiumque suum sic lugere cœpit. Heu! me miserum tot infortuniis circumdatum! Olim multis nocui, et injustè multa peregi. Nunc simul mala invenierunt me, quæ promerui longo tempore. Summe Deus, nunc parce mihi. Pie Deus, miserere mihi peccatori. Fortis Deus, succurre populo tuo, quem huc adduxi. Fili mi Buamunde, virtute et sensu Thebano par Epaminondæ, ubi reperiam te? Nobilis athleta Buamunde, militia Thessalo Achilli, seu Francigensæ Rollando æquiparande, vivisne, an detineris pernicie? Quid tibi contigit? Quid probitas tua devenit? Quod si sospes, qualem te dum Thusciam adirem di-

misi, præsto adesses, opulentam Bulgariæ regionem armis nostri obtentam possideres. Scio namque quòd tanta, si vivis, strenuitate polles; ut si morti meæ divino nutu interesses, jus quod bello adquisivi, juvante Deo, nullatenus amitteres. Eia commilitones optimi, cautè vobis consulite, et quòd à laribus vestris valde remoti estis perpendite. Recolite quam magna Normanni fecere, et quòd parentes nostri Francis et Britonibus, et Cænomannensibus multoties restitere, et fortiter vicere. Ad mentem reducite, quam magna me Duce gessistis in Italia et Sicilia. Psalerniam et Barrum, Brundisium et Tarentum, Bismannum et Rhegium, Siracusam et Palernum, Cosentiam et Castrum-Joannis, aliasque multas urbes et oppida obtinuistis. Gisulfum quoque Psalernitanum Ducem, et Vuazonem Neapolitanum Comitem, aliosque principes fortissimos me Duce per Dei juvamen superastis. Nunc igitur ne vilescatis amisso pristinœ magnanimitatis conamine. Electione communi unum ex vobis, ut dixi, Ducem constituite, uberesque provincias quas jam nacti estis, insigniter vobis retinete.

Nullus eorum, qui rebus istis interfuere, ausus fuit Ducatum hujuscemodi suscipere, sed omnes de fugæ præsidio maluerunt cogitare.

Deinde anno ab incarnatione Domini MLXXXV, Robertus Guiscardus Apuliæ Dux insignis, nostrisque temporibus pene incomparabilis, facta confessione, a peccatis mundatus, et salutaris Eucharistiæ perceptione munitus; non militari robore prostratus, sed livore femineo corruptus, quo primus Adam est de paradisi sede projectus; non armis, sed veneno læsus, adveniente mortis hora mundo est sublatus. Quo defuncto Normanni corpus ejus sallierunt, et cum pace reditum in patriam suam ab Imperatore petierunt. Imperator verò licet lætaretur, quia liberatus a terribili hoste fuerat; defunctum tamen Ducem, qui numquam de bello fugerat, in pietate multum planxit. Licentiam his, qui

Italiam vellent cum cadavere Principis sui, et omnibus niter concessit. Alii vero, qui secum remanere, sibique llent, larga stipendia pepigit.

VII.

REBELLION DE JORDAN,

CONTRE LE COMTE ROGER SON PÈRE.

Gaufredi Malaterræ Monachi benedictini historia Sicula. — *Rerum Italicarum scriptores.* — *Muratori. Tom. V.* F° 587.

Comes à fratre noviter a Bulgaria revertante invitatus, sibi occurrere versùs Apuliam intendens, Jordano filio suo Siciliam procurandam delegat, interdicens omnibus, ne quis in iis quæ præciperet, sibi contrarius esse præsumerat. Erat autem Jordanus ex concubina tamen magnæ viris animi et corporis, et magnarum rerum gloriæ suæ dominationis appetitor: et jamdudum consilio pravorum sibi adhærentium juvenum tacito sub pectore usus, insurgendi conspirationem versans, sic discedente patre locum suæ pravæ dispositionis, ut sibi dicebatur nactus, plures callidè circumveniendo, fidem illorum, nec dum negotio aperto, astu abstrahit : ut quæcumque ipse prior inciperet, ipsi complices in perficiendo persisterent. Talibus itaque deceptis, tandem dolum diu dispositum aperit. Cùm quibusdam displicuit, pluribus placet. Quibus quisque talibus assentire renitens improbè hortatur, ne fidem datam mentiri velit. Sacramenta patri exhibita in hoc salva fore, quòd proficiscens quidquid Jordanus vellet, vel præciperet, omnibus obedire debere imperaverat. Jordano plura promittente, sic pravi consilii assensus inter plures a Jordano in iis quæ patris erant, ultra quam diceret, vel ab ipso patre concessum erat, præsumitur. Nam castrum Sancti Marci et Mistretam sibi usurpans, detecta fraude prædas per totam provinciam ibidem Introducit. Sed et versùs Trainam

hostiliter accedens, patris thesauros, qui illuc servabantur, asportare nisus, dispositione sua frustratus, vacuus redit. Nam fideles Comitis fraude comperta, simul convenientes, hostiliter accedentem ab ipsis finibus arcent. Quod cùm patri renuntiatum fuisset, reditum accelerat, atque ut vir sapiens, providè agens, ne filius territus ad Saracenos, qui adhuc rebelles erant, transiret, versùs eum hostiliter ire dissimulat, sed omnia quæ fecerat filius, juvenili ætate et indulgentia digna ascribit. At cum filio quæ fecerat patrem leviter ferre nuntiatur, minus iis, qui secum erant, prospiciens, flebili fædere interposito ad patrem accedit. Pater ad tempus iram dissimulans, advenienti filio lætum vultum ostendit. Sed paucis diebus interpositis pater in futurum prospiciens, ne si ii qui tale consilium filio complices facti dederant, impunè transirent, alii ad simile aliquid præsumentes raperentur, nesciente filio, duodecim priores hujus erroris unum post alium arcessens, oculis privari fecit. Quo facto filium etiam tali incœpto ulterius compescere terrendo volens, arcessitum, idem causa justitiæ facere fingens minatur. Sed a fidelibus suis, quibus ex industria idem agere prœdixerat, retentus, territo filio, de cætero pro libito suo, ut decuit usus est nam disciplina, et rigor justitiæ cum pace communionem habent, Psalmista attestante, qui ait : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.* Sic enim misericordia sectanda est, ut justitia remissior in ultra quàm decet, non sit, ne vitia nimiùm inolescant.

Undè et providus pater, ut sapiens medicus, hunc ipsum filium suum, ut a pravitate compesceret, tanto rigore territum attrivit.

TABLE

ES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION. (827.-1038.)

CHAPITRE PREMIER. (1038.-1059.)

CHAPITRE DEUXIÈME. (1059.-1061.)

CHAPITRE TROISIÈME. (1061,-1063.)

CHAPITRE QUATRIÈME. (1063-1076.)

CHAPITRE CINQUIÈME. (1076.-1085.)

CHAPITRE SIXIÈME. (1085.-1090.)

TABLE DES NOTES.

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

VII.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

ERRATA.

Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
24	afin qu'ils puissent,	afin qu'ils pussent.
4	sans résistancer,	sans résistance.
13	en empêchant l'armée ennemie de passer le détroit de la tenir tout entière,	et en gardant le détroit croyaient tenir l'armée ennemie tout entière.
12	Kala-al-Scibet,	Kalat-al-Scibet.
2	opiniâtreté intelligente,	opiniâtreté inintelligente.
2	et répandre,	et à répandre.
9	beau-frère du comte Arnold,	beau-frère du comte, Arnold.
23	et la fait,	il la fait.
17	lorsqu'une occasion favorable se présentait,	lorsqu'une occasion avorable se présenta.
23	un plus riche,	un butin riche.
10	resté depuis,	resté depuis lors.
23	eau bénie,	eau bénite.
14	son ennemi, d'abord.	son ennemi.
1	jeté sur lui-même,	jeté sur soi-même.
1	avoisine de Catane,	avoisine Catane.
18	aussitôt à,	aussitôt après.
8	Psalermitains,	Psalernitains.
6	nid d'aigles,	nid d'aigle.
24	possession de Butera,	possession de Noto.



HISTOIRE

DE LA SICILE

SOUS

LA DOMINATION DES NORMANDS

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

HISTOIRE

DE

LA SICILE

SOUS LA

DOMINATION DES NORMANDS

DEPUIS LA CONQUÊTE DE L'ILE

JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE

PAR

LE BARON DE BAZANCOURT

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1846

HISTOIRE

)E LA SICILE

SOUS

LA DOMINATION DES NORMANDS.

CHAPITRE SEPTIÈME.

1090 — 1098.

SOMMAIRE :

: Roger part pour la conquête de l'île de Malte. — Il donne le
nement de la Sicile à son fils Jordan. — Il attaque Malte à l'im-
te. — La ville offre de se rendre. — Délivrance des esclaves
ns. — Les Sarrasins s'engagent à un tribut. — Retour de la flotte
ile. — Réorganisation de l'Église catholique. — État de la reli-
hrétienne en Sicile à l'époque de la conquête. — Évêchés fondés
ne, à Girgenti, à Mazara, à Syracuse. — Diplômes et priviléges
lés à ces différents évêchés. — Le comte est nommé légat du
iége en Sicile. — Différentes observations à ce sujet. — Le duc
uille implore le secours de Roger contre ses sujets révoltés. —
onnaissance de l'aide qu'il en reçoit, il fait don au comte de la
de Palerme dont il avait hérité de Robert Guiscard. — La lèpre
à Roger son fils Geoffroy. — Jordan meurt du typhus. — La ville
itarga se révolte. — Roger la fait raser. — Naissance de Simon. —

Le duc Roger tombe malade à Amalfi. — Le bruit de sa mort se répand. — Bohémond son frère se met à la tête des troupes, pour protéger les droits de ses neveux. — Le comte Roger passe en Calabre pour arrêter ses prétentions. — Le duc revient à la santé. — Bohémond lui rend les places dont il s'était emparé. — Guillaume de Grant-Ménil refuse de remettre celles qu'il avait prises. — Il est vaincu par les deux frères unis au comte Roger. — Mariage de la fille du comte de Sicile avec Conrad, fils de l'empereur d'Allemagne. — Le comte vient en aide à son neveu le duc Roger contre la ville d'Amalfi révoltée. — Départ de Bohémond pour la croisade. — Défection dans l'armée du comte. — Levée du siége. — Le roi de Hongrie demande une des filles de Roger en mariage. — La jeune princesse part en 1097. — Grandes fêtes à l'occasion de ce mariage. — Les navires chrétiens sont attaqués au retour par des pirates. — Ils échappent miraculeusement. — Richard, successeur de Jourdain, comte d'Averse, appelle à son aide le comte Roger contre les Lombards de la principauté de Capoue. — Siége de Capoue. — Intervention du pape Urbain II. — Les habitants de Capoue violent leurs serments. — La ville est excommuniée. — Trahison du capitaine grec Sergius. — Il veut assassiner le comte de Sicile. — Vision miraculeuse de Roger. — Prise de Capoue. — Récit de la vision du comte par lui-même. — Il fait à saint Bruno et à ses successeurs différents dons en reconnaissance de son salut. — La comtesse Adélaïde accouche à Mileto d'un fils baptisé sous le nom de Roger. — Entrevue du pape Urbain et du comte Roger à Salerne. — Position des princes chrétiens vis-à-vis le saint-siége. — Bulle de 1098 par laquelle le Pape accorde à Roger le droit de gouverner l'Église de Sicile. — Fondation du tribunal de la monarchie. — Ses attributions. — Silence des historiens sur les travaux administratifs du comte de Sicile. — État intérieur de l'île. — Nécessité d'une administration intérieure régulière et énergique.

La vie du comte Roger, depuis son plus jeune âge, avait été une vie de combats, de luttes terribles, de fatigues incessantes. La conquête de la Sicile ne pouvait éteindre son ardeur guerrière; le

repos n'était point fait pour cette nature de fer qui retrempait ses forces là où les autres au contraire les eussent épuisées ; d'un autre côté il était à craindre que les soldats, en s'abandonnant aux douceurs énervantes de l'oisiveté, ne perdissent cette énergie indomptable, cette volonté ferme, ce courage sans bornes auxquels ils avaient dû la victoire dans tous les combats. Alors le comte de Sicile jeta les yeux autour de lui, et résolut de conquérir l'île de Malte; il fit aussitôt armer une flotte nombreuse et ordonna à ses officiers ainsi qu'aux seigneurs ses vassaux de se tenir prêts à le suivre (1), remettant à l'époque de son retour la fondation des différents évêchés qu'il avait fait construire ou réorganiser dans plusieurs villes, et auxquels son intention était de donner pour la plus grande gloire de Dieu un éclat brillant.

L'embarquement des troupes pour cette nouvelle expédition se fit avec une grande pompe. En vain Jordan conjura son père de ne point s'exposer à de nouveaux dangers et de ménager une vie si nécessaire au salut de tous, le comte repoussa ses prières,

(1) Dans le chapitre suivant nous parlerons des droits féodaux établis en Sicile.

persuadé que dans cette époque toute guerrière, le premier devoir d'un souverain, s'il voulait conserver éclatante et solide son autorité, était de marcher à la tête de ses sujets et de montrer que le roi étant le premier dans l'État, était aussi le premier dans les dangers. — Noble et valeureuse royauté qui appartenait bien au prince normand dont le sceptre était une épée de chevalier.

Il partit après avoir commandé à Jordan de se tenir toujours en état de guerre jusqu'à son retour, afin de pouvoir en cas de besoin porter secours à l'armée navale.

Soit hasard, soit volonté, le vaisseau qui portait le comte, sans doute meilleur voilier que les autres, arriva le premier en vue de Malte. Sans attendre le reste de la flotte, Roger ordonna aussitôt le débarquement, et sachant les Sarrasins de l'île de Malte moins habitués à combattre que les Sarrasins de Sicile, il n'hésita pas à marcher avec un petit nombre des siens contre les habitants accourus en désordre sur le rivage, et à entrer résolûment dans le cœur de l'île. Monté sur un superbe cheval, il s'élança à la tête de ses soldats, et combattit comme un jeune homme; tous ceux qui l'accom-

pagnaient, animés par ce grand courage, rivalisaient avec lui d'ardeur et d'impétuosité.

La résistance des Sarrasins ne fut pas longue; cette attaque imprévue, l'audace et la force inouïe de cette poignée de guerriers, dont les exploits merveilleux étaient parvenus jusqu'à leurs oreilles, les frappèrent d'épouvante; et voyant apparaître à l'horizon les voiles gonflées et rapides des vaisseaux normands, ils s'enfuirent avec des gémissements et des cris. — Le comte continua à parcourir le pays, semblable à un torrent débordé que rien n'arrête. Le soir, le reste de la flotte avait opéré son débarquement, et quand le jour se leva la capitale de l'île était cernée de toutes parts. On eût dit un rempart vivant à côté des remparts de pierre : pendant ce temps une portion de soldats continuait de vigoureuses excursions dans l'intérieur des terres. Bientôt toutes les campagnes furent dévastées, et toutes les habitations incendiées.

La consternation était telle parmi les Sarrasins que nul ne pensa à prendre les armes pour combattre. — Le gouverneur fit demander à traiter avec le comte; mais Roger, avant de consentir à recevoir les envoyés, voulut que les prisonniers

chrétiens qui étaient en grand nombre dans la ville fussent tous délivrés. — Le gouverneur fit aussitôt ouvrir les portes des prisons.

Ce fut un beau et touchant spectacle de voir s'avancer vers le camp des Normands, tout ce peuple de chrétiens rendus à la liberté, et d'entendre retentir dans les airs les bénédictions et les cantiques sacrés; chacun d'eux tenait en main une croix faite avec ce qu'il avait rencontré sur le chemin, des branches d'arbres, ou des tiges de plantes, dont on aurait dit que les fleurs ne devaient pas se faner, glorieuses de l'emblème divin qu'elles représentaient.

Le comte leva le siége; et les Sarrasins de Malte s'engagèrent à lui fournir dans la présente année une grande quantité de chevaux, de mulets, d'armes et d'argent; et d'en envoyer autant toutes les années suivantes en signe de tribut.

La flotte normande repartit aussitôt pour la Sicile où son retour fut un véritable triomphe. — Le comte Roger offrit aux chrétiens si miraculeusement arrachés à l'esclavage, de leur bâtir dans l'intérieur de l'île une ville, qui s'appellerait *Ville-Franche*, parce qu'elle ne serait soumise à aucun

tribut; mais, comme tous étaient de diverses nations, ils préférèrent retourner chacun dans son pays.

Le comte, après cette glorieuse expédition, s'occupa activement de la réorganisation de l'Église catholique latine qu'il avait trouvée en tous lieux languissante et avilie.

Les chrétiens de la Sicile avaient, il est vrai, conservé leur religion; mais cette espèce d'existence chargée du mépris et de la réprobation universelle, équivalait à la proscription et à l'anéantissement; relégués dans les quartiers les plus honteux, et souvent même hors des villes dans des débris d'églises et de monastères, ainsi que nous avons vu l'évêque de Palerme, ils pouvaient à peine appeler dans les lieux saints, de leur voix languissante et honnie de tous, le petit nombre des fidèles, dont les cœurs étaient restés purs et fervents.

Dans les premiers temps de la domination sarrasine, les cruautés exercées contre les chrétiens, les tortures, les supplices, la mort qui étaient le prix de leur fidélité à la religion du Christ, loin d'affaiblir leur foi, ou d'ébranler leur courage, en avaient

au contraire ranimé l'énergie et doublé la puissance; toujours la religion a été grande, la foi inébranlable lorsqu'elles faisaient des martyrs. Dieu a donné à notre âme ce cachet de grandeur et de majesté qui rend les douleurs et les supplices impuissants contre elles; mais ce mépris continuel attaché de toutes parts aux chrétiens de Sicile, cette mort pour ainsi dire dans la vie, avaient refroidi leur zèle à leur propre insu, en faisant d'eux les sectateurs d'une religion éteinte et avilie, et les parias de toute une population. — Ils s'éteignaient lentement en eux-mêmes comme ces malades que la consomption mine intérieurement. Les chétives églises où il leur était permis de se réunir pour prier, tombaient en ruines, les monastères étaient presque tous détruits, et la pauvreté des fidèles rendait impossible de les relever ou de les réorganiser; si la domination impie des Sarrasins se fût prolongée un siècle de plus, le nom chrétien eût disparu en Sicile comme en Afrique, tué par ce poison lent, mais efficace, — l'oubli et le mépris.

Il faut en outre considérer que la Sicile depuis le commencement du huitième siècle avait été soumise aux patriarches de Constantinople. L'arche-

vêque de Palerme, comme nous l'avons dit plus haut, était Grec, la plupart des moines l'étaient aussi. Les chrétiens de Sicile suivaient donc le rit et les croyances de l'Église grecque; et l'Église grecque et l'Église latine étaient très-divisées d'opinions et de rits, on pourrait presque dire, ennemies l'une de l'autre.

Lorsque les Normands arrivèrent en vainqueurs, les prisons s'ouvrirent; et sur tous les points de l'île apparut un grand nombre de chrétiens ensevelis depuis bien des années dans le fond des cachots. Le comte Roger, serviteur de l'Église catholique latine, ne trouva cependant aucun des éléments nécessaires pour réédifier l'Église sicilienne; et lorsqu'il fit élever des cathédrales dans les principales villes, et réparer celles qui subsistaient encore, il fut forcé d'appeler à lui du fond des monastères de la Calabre, les religieux dont les mœurs austères, la profonde érudition, la foi religieuse et la charité chrétienne avaient le plus haut renom.

Ce fut donc à son retour de l'île de Malte, et à partir de 1091, que le comte accomplit avec une grande solennité la fondation des évêchés commencée en 1086.

Catane avait vu, par l'ordre de Roger, une superbe cathédrale dominer ses plus hauts édifices, comme tout ce qui se rattache à Dieu doit dominer ce qui tient à la terre.

Le comte de Sicile voulut y établir un évêché et jeta les yeux sur Ansgérius, religieux du monastère de Sainte-Euphémie et de l'ordre de *Saint-Bénédict*; ce saint homme, Breton de nation, était d'une religion éclairée, et aussi sévère pour lui, qu'elle était douce et indulgente pour les autres (1).

Le pieux anachorète refusa d'abord cet insigne honneur, et demanda la grâce de finir paisiblement ses jours obscurs dans le cloître, au milieu de ses frères avec lesquels, depuis si longtemps, il priait le Seigneur : mais, malgré ses instances, il fut tiré

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VII :

Apud S. Euphemiam vero monachum quendam, natione Britonem, virum religiosum, post abbatem totam ecclesiam prudenti moderamine audiens, ut hunc ecclesiæ Catanensi impetrare queat, Episcopum ordinari intendit. Quare, et per se metipsum illuc accedens, vix tandem monachis hoc carere volentibus, ipso etiam præ cæteris amplius reluctante, obtinuit : sicque solemniter episcopatum concedens, quod nulli episcoporum fecisse cognoscitur, totam urbem sedi suæ cum omnibus appendiciis suis sub chirographo et testibus hereditaliter possidendam assignavit.

Pyrrhus Roccus, Not. prima, lib. III, f° 10 :

17. Ansgerius ergo Britanus et S. Benedicti ordine primus, post Saracenos ejectos e monasterio S. Euphemiæ in Calabria cum aliquibus monachiis accersitus, Catane abbas et episc. à Rogerio comite eligitur, et ab Urbano II pontifice consecratur.

de sa douce et chère obscurité pour porter la mitre d'évêque. — Tout le clergé revêtu de ses vêtements les plus riches, vint solennellement chercher le moine au fond du cloître, pour le conduire en grande pompe à l'église de Catane. Lorsque le cortége arriva, Ansgérius était pieusement agenouillé dans la chapelle du monastère et priait avec une grande dévotion; il acheva sa prière, et se relevant ensuite avec cette noble simplicité, le cachet de la vraie religion, il ne prononça que ces seuls mots : « Seigneur, que ta volonté soit faite! » Puis il sortit du monastère pour n'y plus rentrer.

Le comte Roger confirma la nomination d'Ansgérius à l'évêché de Catane, par le diplôme suivant qui nous a paru une pièce assez importante pour mériter d'être rapportée en son entier; — ainsi que le dit le moine *Malaterra* dans la note citée plus haut, Roger fit pour l'évêque de Catane ce qui jamais n'avait été fait pour aucun évêque. Ce diplôme constate, en outre, d'une manière positive un droit mis plus tard en doute par quelques historiens, et qui fut la base et le principe du *tribunal de la monarchie.*

Au nom de la Trinité sainte et indivisible, le Pontife souverain de Rome, Urbain II, vrai serviteur de Dieu, et pasteur universel de l'Église universelle, par sa bouche très-sainte et très-vénérée, en me nommant son fils, malgré le grand nombre de mes péchés, m'a ordonné à moi Roger, comte de Calabre et de toute la Sicile, enfant de l'Église ma très-sainte mère, de veiller à son salut avec miséricorde, d'élever, d'étendre son empire avec éclat, et de développer sa puissance, sa grandeur et sa force spirituelle, tout en accomplissant le devoir légitime d'un bon fils, et en nourrissant ma mère très-sainte des mains de ma piété.

C'est moi Roger, comte de Calabre et de Sicile, qui ai été appelé à exécuter ces choses et à accomplir les ordres et les décrets catholiques, comme si Dieu marchait devant moi dans le char de sa vertu pour me protéger. La terre de Sicile, la terre des Sarrasins où régnaient la méchanceté et l'impiété, ce tombeau de notre race et de notre sang, qui demandait une vengeance par le fer, a été soumise à ma domination; par suite de différents événements, et pour l'honneur de Dieu, pour la magnificence et la gloire de son nom, pour le salut éternel de mon père, de ma mère,

frère Robert Guiscard, et pour celui de tous
ents, j'ai élevé des églises en différents endroits
cile, obéissant aux ordres du souverain Pon-
j'y ai établi des évêques. Le Saint-Père assis
iége apostolique m'ayant donné toute permis-
pprouvant et consacrant lui-même les évêques
r moi, j'ai donné et confirmé à chaque évêque
que église des possessions personnelles, afin que
d'entre eux, satisfait de ce qui lui aura été
, n'osât pas convoiter la paroisse d'un autre.
la bonté suprême et la magnificence de Dieu
soumis à mes lois toute la Sicile, j'ai édifié
re église dans la ville de Catane, avec l'ap-
n du Pape et sa consécration du privilége de
glise : je donne à Ansgérius, religieux de
de Sainte-Euphémie, homme très-honnête, ap-
x fonctions d'abbé et d'évêque, avec le con-
nt et la consécration d'Urbain II, la ville de
afin qu'elle devienne le siége de l'abbaye et de
, et je comprends dans cette paroisse Tachum
s ses dépendances, Paternio et toutes ses dé-
ces, Aderno et toutes ses dépendances, Sainte-
isie et toutes ses dépendances, Centorbi et toutes
endances, Castrogiovanni et toutes ses dépen-

dances, c'est-à-dire avec toute la terre appartenant à Castrogiovanni jusqu'au fleuve Salso, qui coule entre Castrogiovanni et la ville de Girgenti, jusqu'aux confins de la ville de Trayna; et pour les autres possessions ainsi qu'elles sont divisées, jusqu'aux limites des dépendances des autres châteaux ou des autres villes (1).

Ce privilége est donné dans la sixième calende de mai. Indic. XV. — *L'an de l'incarnation de Notre-Seigneur* MXCI. — *Lune* XV. — *Et voici les témoins qui ont signé ce privilége.*

† *Moi le comte j'ai fait ce signe.*

† *Moi Adélaïde, épouse du comte, j'ai fait ce signe.*

† *Moi Geoffroy, fils du comte, j'ai fait ce signe.*

† *Signe de Jordan, fils du comte.*

† *Signe de Guillaume de Hauteville.*

† *Signe de Robert Perelli.*

† *Signe de Josbert de Luciaco.*

† *Signe de Bastard.*

† *Signe de Pierre de Morretoim.*

† *Signe de Roger Bonnelle.*

(1) Voir, pour le texte latin de ce privilége, les notes à la fin du volume, N° I.

Le comte Roger établit aussi à Girgenti un siége épiscopal; il le dota richement de terres, de dîmes et de revenus, qui pouvaient grandement suffire à entretenir le pontife et tout le clergé, il assura par un diplôme spécial l'hérédité de ce siége; et après avoir enrichi la cathédrale de nombreux ornements et paré le saint autel d'objets rares et précieux (1), il jeta les yeux sur Gerland, son parent, qui s'était acquis un grand renom par ses vertus, sa sagesse et sa religion. — Gerland avait exercé plusieurs charges en Sicile; lui-même, en parlant de l'érection de l'église de Catane, se nomme *Sacellanus major*. Ensuite il fut appelé par le clergé et le peuple de Milito en Calabre; mais il prit en un tel dégoût la licence et la dépravation des habitants de cette ville, qu'il ne voulut pas y rester, et sourd à toutes les instances et à toutes les prières, il retourna en Bourgogne au milieu de ses compatriotes.

Ce fut à cette époque que le comte Roger, fondant avec une pieuse activité divers évêchés, écri-

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VII :
In urbe Agrigentina Pontificalibus insulis cathedram sublimat, terris, ecimis et diversis copiis, quæ pontifici et clero competenter designata afficiant, hæreditaliter chirographis suis dotat, ornamentis et sacri altaris stensilibus ad plenum consignatis.

vit à Gerland de revenir en Sicile, tant à cause de ses vertus, que par souvenir de la noblesse de sa race, et le nomma évêque de la cathédrale de Girgenti (1).

Il fit de même à Mazara, dont il dota l'église aussi richement que celle de Girgenti.—Etienne de Ferro, Français d'origine, né à Rouen, homme de

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VII :

Huic ecclesiæ Gerlandum quendam natione Allobrogum, virum, ut aiunt, magnæ caritatis et ecclesiasticis disciplinis eruditum episcopum ordinans præfecit.

Pyrrhus Roccus, Sicilia sacra, lib. III, f° 270. *Dipl. Rogerii comitis*:

S. Gerlandus genere Allobrox, in Bisuntino oppido Burgundiæ claris natalibus ortus, northmannorum principum Roberti, et Rogerii consanguineus fuit : ab iis ob virtutum merita, sapientiæ laudes, religionis excellentiam, atque generis nobilitatem in Sicilia accersitus, *Sacellanus major* primum (quo titulo sic ille se vocat, subscribens in erectione ecclesiæ Catanensis); mox a Clero, populoque Militensis urbis, Calabriæ Primocereus scholæ Cantor cathedralis illius ecclesiæ deligitur. Sed depravatos Militensium mores, vitæque licentiam fastidiens, ad suos in Burgundiam rediit. — Cum vero interea Rogerius comes ad collapsos Siciliæ præsulatus erigendos animum adjecisset; Gerlando scripsit, ut ad se remearet, eumque administrandam ecclesiam Agrigentinam destinavit.

En comitis diploma.

Ego Rogerius Calabriæ comes et Siciliæ divino munitus præsidio supernæ gratiæ gladio cinctus. . . . .

Gerlandum .P. P. urbanus ipse consecravit, eique successoribus bona omnia a Comite Rogerio donata suo hoc diplomate confirmavit.

Urbanus Episcopus servus servorum Dei dilecto patri Gerlando Agrigentino episc. ejusque successoribus canonice promovendis in perpetuum. . . . .

Burigny, liv. I, page 406, dit que cet évêque fut après sa mort honoré comme un saint, et qu'une église fut bâtie sous son nom.

mœurs austères et de grande vertu, de plus parent du comte Roger, fut appelé à cet évêché, dont la donation lui fut confirmée par le Pape. — La parenté de ce prélat avec le prince normand est constatée dans un acte très-ancien, par lequel Étienne de Ferro cède à Jean, son cousin germain, quelques possessions avec la permission du comte Roger son parent (1).

Le comte de Sicile transporta également un siége épiscopal à Syracuse. — Roger, doyen de l'église de Trayna, homme de grande érudition, de mœurs irréprochables et de miséricordieuse charité, fut nommé à cet évêché au grand regret des habitants de Trayna, qui pleurèrent le saint prélat dont la présence au milieu d'eux était un gage de pardon pour le passé, et de bonheur pour l'avenir. *Pyr-*

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. VII :

Haud secus apud Mazaram facere addens, omnibus quæ rite sufficerent prælato et clericis ad plenum designatis, Stephanum quendam Rothomagensem, honestæ vitæ virum episcopum ordinavit.

Pyrrhus Roccus, lib. III, *Notitia sexta*, f° 499 :

Stefanus *de Ferro* genere *gallus Rothomagensis* Comiti Rogerii consanguineus (uti ex antiquissimo instrumento die 5. julii. ind. *v*. k. scripto, ubi idem Stephanus facta a Rogerio Comite consanguineo facultate, concedit germano suo Joanni de Ferro quosdam terræ tractus, aperte constat) primus fuit Antistes Mazarensis ab eodem Comite electus, et ab Urbano II P. consecratus. — En diploma in nomine æterni et salvatoris Christi. Amen. Ego Rogerius.. ....

rhus Roccus pense qu'il était de l'ordre de Saint-Bénédict et qu'il appartint, avant de venir à Trayna, au monastère de Sainte-Euphémie en Calabre (1).

Comme on l'a vu plus haut, Roger, en vertu de l'autorité que le Pape lui avait confiée, avait grand soin de régler le district de chaque évêque, afin que nul d'entre eux ne pût avoir la pensée d'en-

(1) *Pyrrhus Roccus, Notitia secunda*, lib. III, fº 152. — 1093 : Rogerius Northmanus extitit, qui Syracusanam construxit ecclesiam. Hic fuit prius Traynæ Decanus et tempore magni Comitis Rogerii primus Syracusis Episcopus ordinatus per D. P. P. Urbanum II, et pallio decoratus an. christianæ sal. millesimo quadragesimo. ind. XIII. — hæc Christophorus Schobar in suo Cata. Episc. Syrac. cuju sannorum supputationis errorem infra afferemus. Rogerium quidem nostrum Monachum ordinis D. Benedicti extitisse, atque cum Roberto electo Antistite Troinensi c cœnobio S. Euphemiæ in Calabria Traynam venisse facile crediderim.

Episcopum consecravit Urbanus II. P. M. ut ex hoc ipsius diplomate satis constat. — Urbanus Episcopus servus servorum................

Datum Anaginæ per manum Joannis S. R. E. Diaconi Cardinalis kal. decem. ind. XV. anno Domin. incarn. 1093. Pontificatus autem domini P. P. Urbani II. anno VI. in sigillo Benedictus Deus et pater Domini nostri Jesu Christi. S. Pietrus, S. Paulus. Urbanus II, P. P. ....

Malaterra, lib. IV, cap. VII :

Apud Syracusam vero idem adjiciens Rogerium decanum ecclesiæ Traynensis honestæ eruditionis clericum, et boni moris, et affabilitatis virum in Provincia ortum Pontificatibus insulis sublimavit. Traynensibus non minimum de ejus amissione dolentibus, quippe cujus doctrina, et exemplo ad meliora semper hortabantur et consilio, et eloquentia etiam in ipsis secularibus negotiis, quasi pro baculo sustentationis utebantur, nam et absente Episcopo vices sibi delegatas cum omni prudentia et moderatione exequebatur.

vahir le diocèse des autres. — Le diplôme de l'évêché de Catane, confirmé en son entier par Urbain II, est un acte authentique et prouve clairement que le souverain Pontife de l'Église romaine avait déjà nommé le comte de Sicile son légat en Sicile, même avant qu'il lui eût accordé l'importante bulle sur laquelle fut fondé plus tard *le tribunal de la monarchie* (1).

(1) Ce droit exclusif, accordé par le pape aux princes chrétiens de Sicile, est trop curieux et trop important à la fois pour qu'on ne lise pas avec intérêt le passage suivant, tiré de la *Défense de la monarchie de Sicile*, par Du Pin, qui a fait sur ce sujet un travail consciencieux et précis. Le fragment qui suit embrasse cette grave question dans ses points principaux.

Du Pin, *Défense de la monarchie de Sicile*, f° 8.

« Quand Roger conquit l'île de Sicile, sa principale application fut de « soumettre les églises de ce pays à l'évêque de Rome, de rétablir et fon- « der des évêchés, doter des églises et leur donner de grands biens; il « nomma de nouveaux évêques dans les évêchés vacants, mit en posses- « sion de l'église de Palerme, Nicodème, et l'enleva aux Grecs, qui en « avaient le titre. Il transféra l'évêché de Troïa à Messine, qu'il érigea en « archevêché, avec Montréal, églises qui sont encore à présent les trois « métropolitaines du royaume de Sicile, quantité d'abbayes de différents « ordres, les dota magnifiquement, et employa à ces œuvres de religion « et de piété plus d'un tiers des fonds qu'il pouvait retirer de ses « États.

« Ce fut Roger qui fit ces érections d'archevêchés, évêchés, abbayes et autres églises en Sicile, comme ayant déjà une commission générale du Pape de disposer dans la Sicile de l'établissement des églises, ainsi qu'il est marqué dans divers diplômes de l'institution de ces églises, qui sont tous au nom de Roger, comme ayant commission générale du Pape. Cela est dénoté expressément de toutes les églises de Sicile dans

Pendant que le comte s'occupait ainsi à élever la maison de Dieu à son plus haut degré de splendeur, et menait à bonne fin cet œuvre important de réorganisation, deux événements se passèrent : — l'un glorieux, l'autre triste. — Le premier fut un titre de plus dans sa gloire; le second, un deuil de plus dans son cœur.

« un diplôme donné par Roger, dont l'original se trouve dans les archives « de l'église de Catane, qui est rapporté par *Pyrrhus* dans la *Notice des* « *églises de Sicile*, page 299, où ce comte assure qu'après avoir conquis la « Sicile et en avoir chassé les Sarrasins, il y a établi en divers endroits, « par ordre du Pape, des églises, qu'il y a nommé des évêques ; que le Pape « a approuvé et loué ce qu'il avait fait et consacré les évêques qu'il avait « nommés. *per diversa Siciliæ loca idonea ecclesias ædificavit juxta consi-* « *lium summi Pontificis apostolici et episcopos ibidem collocavit ipse eodem-* « *que Romanæ sedis apostolico laudante et concedente, et ipsos episcopos* « *consecrante*. Il est déclaré dans le même titre que non-seulement il a « fondé ces évêchés, mais qu'il a attribué à chacun le district de son dio- « cèse, afin que chaque évêque, content de ce qu'il lui a assigné, n'en- « treprenne pas sur le diocèse des autres. *Unicuique autem ecclesiæ et* « *episcopo parochiam suam dedi et dicavi ut unusquisque contentus de suis* « *beneficiis, parochiam incrustare non præsumeret.*

« Suivant ces termes, toutes les érections, divisions, dispositions des « évêchés de Sicile ont été faites par Roger, de l'aveu et de l'agrément « du Pape, avant même que la bulle du pape Urbain II ait été donnée; « d'où l'on doit tirer cette conséquence, qu'Urbain II, par sa bulle, n'a « rien donné à Roger en le faisant légat-né du saint-siége, que ce qu'il « lui avait déjà accordé verbalement en récompense des services rendus « à la religion chrétienne et à l'Église romaine, et dont Roger était déjà « en complète possession avant qu'Urbain II ait donné cette bulle, qui « ne peut donc point passer pour un titre nouveau, mais simplement pour « une confirmation d'une possession juste et légitime, et d'un droit acquis « et mérité. »

La ville de Cosenze s'était révoltée contre le duc, son neveu; celui-ci, trop faible par lui-même, impuissant par ses propres ressources, appela de nouveau à son aide le comte de Sicile. Les liens de famille avaient toujours conservé sur Roger des droits sacrés; aussi le prince normand ne fit pas faute à cet appel; et, quittant la Sicile avec une armée considérable composée de ses anciennes troupes et d'un grand nombre de Sarrasins qui avaient demandé à en faire partie, il alla se joindre au duc de Pouille.

Les deux armées réunies vinrent mettre le siége devant Cosenze, et entourèrent cette ville de telle façon qu'ils interceptèrent toute communication avec le dehors; car le comte avait compris du premier coup d'œil, à l'aspect seul de la place, l'impossibilité de la prendre d'assaut; et il ne voulut pas augmenter l'insolence des habitants et leur confiance en eux-mêmes par des tentatives infructueuses.

En effet, les révoltés voyant bien que tôt ou tard ils seraient réduits par la famine, demandèrent au comte à entrer en voie de conciliation. Celui-ci leur promit grâce pleine et entière s'ils juraient

de nouveau fidélité au duc de Pouille, leur faisant entrevoir qu'une seconde révolte entraînerait des mesures d'une grande sévérité, et peut-être même la destruction totale de la ville.

Le duc rentra donc solennellement dans Cosenze; son premier soin fut de faire construire une citadelle imposante sur le point le plus élevé de la ville, afin de prévenir toute tentative de rébellion dans l'avenir. Désireux en outre de prouver au comte de Sicile toute sa reconnaissance pour ses bons offices, il lui fit don de la moitié de Palerme, ville qui lui appartenait par héritage du duc Robert Guiscard.

Le comte, aussitôt son retour en Sicile, alla directement à Palerme visiter sa nouvelle possession, et y fit élever un palais magnifique, qui porta depuis le nom de *Palazzo Regio*.

Presque dans le même moment, son fils Geoffroy fut atteint de la lèpre : tous les secours de l'art furent inutiles contre cette horrible maladie; et il mourut dans les plus affreuses souffrances. Jordan, fils illégitime, restait seul au comte Roger, qui avait reversé toute son affection sur ce dernier rejeton de sa race; car c'était une nature semblable à la sienne,

hardie et aventureuse, jalouse aussi bien des dangers que de la gloire, plus énergique encore dans l'adversité que dans la bonne fortune. Jordan avait toujours été son compagnon de guerre et de fatigues; chaque jour le guerrier normand l'avait vu grandir sous ses yeux au milieu des combats; et, à part un moment d'erreur, vertige incompréhensible de révolte et de folle ambition, le jeune capitaine s'était toujours montré rempli des sentiments les plus élevés et les plus purs, et fils aussi dévoué que sujet fidèle et respectueux.

Aussi quelle fut la dòuleur du comte lorsqu'il apprit que Jordan, son fils bien-aimé, venait d'être atteint du typhus, maladie épidémique régnant à Syracuse. — Déjà frappé par la mort si cruelle de Geoffroy, il ne put se défendre de sombres pressentiments, et partit aussitôt en toute hâte pour Syracuse; mais les dernières atteintes du mal et les derniers souffles de la vie du pauvre Jordan furent plus rapides encore que l'arrivée de son père (1).

(1) *Malaterra*, lib. IV, c. XVIII :
Quod cum patri nuntiatum fuisset illorsum prævenire mortem accelerat, sed morbo ingravescente, ultima determinatio vitæ Jordanis patre velocior fuit. Comes autem urbem ingressus, ut funus filii conspexit, intolerabili

— Lorsque Roger entra dans la ville, il y trouva un aspect de morne consternation : son cœur devina la mort de Jordan ; et nul, pour lui apprendre cette cruelle vérité, n'eut besoin de prononcer une seule parole. Lorsqu'il fut en face du lit funèbre sur lequel on avait déposé en grande pompe les restes mortels de son fils, ce prince infortuné fut saisi d'une si violente douleur, que tous ceux qui l'accompagnaient ne purent retenir leurs larmes. Il y eut un long moment de silence ; car aucun des assistants n'osait troubler par des paroles de consolation le profond recuéillement de cette grande affliction.

Le comte s'était agenouillé ; et après avoir tenu pendant quelque temps ses yeux levés au ciel, il les abaissa lentement vers la terre, et les arrêta sur le pâle visage de Jordan. — A regarder ce père désespéré, ainsi immobile, on eût dit une statue ; mais sur les joues de cette statue coulaient deux sillons de larmes silencieuses.

dolore corripitur omnesque, qui cum ipso advenerant, doloris participes facti lacrymoso planctu rapiuntur; urbs tota lacrymoso ululatu ventilatur, in tantum, ut ipsos Saracenos nostro generi invisos, non quidem ex amore, sed ex mœrore, quo nostros affici videbant, pietatis affectus pervadens ad lacrymas usque pertraherat

Au dehors, la ville tout entière retentissait d'un gémissement douloureux parti de tous les cœurs à la fois; et les Sarrasins eux-mêmes, quoiqu'ils n'eussent aucune affection pour celui qui était mort, ou pour ceux qui vivaient, étaient émus malgré eux par un si grand deuil.

Le lendemain le comte, maîtrisant la violence de sa douleur, ordonna de magnifiques funérailles, afin de montrer à tous l'étendue de son estime et de son amour pour celui que Dieu lui avait enlevé, et suivit à pied le cortége funèbre en versant des larmes abondantes.

Le corps fut inhumé avec une pompe royale.

Les historiens ne sont pas tous d'accord sur le lieu de la sépulture de Jordan (1).

Buonfiglio et *Pyrrhus* disent : « A six milles de « Messine, à droite du torrent de Mili, près d'un « village élevé sur une hauteur, se trouve l'abbaye « de Sainte-Marie de Mili, fondée par les moines « de l'ordre de Saint-Basile, et dotée par le prince

(1) *Malaterra*, lib. IV, c. XVIII.
Comes itaque funus decenter ordinans, per totam Trainam S Nicolai solemniter humandum deducit.
D'autres historiens disent Jordan enterré à Syracuse. — *Fazelle*. — *Buffier*.

« Roger. — Au fond de la sacristie, dans un lieu « secret et réservé, est renfermé le corps de Jor- « dan, fils du comte Roger, qui mourut à Syracuse « et qui y fut transporté.

« On lit cette épitaphe, incrustée dans la pierre « du sépulcre.

« *Jordan, fils du comte Roger, qui fut invincible* « *dans ses entreprises et auteur de la liberté du pays,* « *ainsi que le témoigne la Sicile délivrée du joug des* « *Barbares, mourut à Syracuse et repose dans ce sé-* « *pulcre. L'an du Seigneur* 1092 (1). »

Le comte Roger dota richement, non-seulement l'église dans laquelle Jordan fut inhumé, mais encore plusieurs autres, où des services annuels devaient être solennellement célébrés pour la rédemption de son âme (2).

A la nouvelle de cette mort si soudaine, les habitants de *Pentarga*, petite ville située assez proche de Syracuse, levèrent l'étendard de la ré-

(1) Ad templum Sanctæ Mariæ de Mili Jordanus, Rogerii comitis filius, qui, quantus fuit, invictus consilio auctorque domesticæ libertatis, ipsa devicta a Barbaris Sicilia demonstrat, occidit Syracusis, tandem hic tumulatus jacet. Anno D. MXCII.

(2) *Malaterra*, lib. IV, c. XVIII :
Multa beneficia eidem ecclesiæ, sed et aliis pro redemptione animæ ejus conferens an. Dom. inc. millesimo nonagesimo secundo.

volte et voulurent s'affranchir du tribut qu'ils payaient à leur seigneur suzerain. — Le comte Roger comprit combien il était important, pour l'avenir de sa souveraineté en Sicile, d'étouffer avec énergie tout germe de révolte, et d'effrayer par l'extrême sévérité des châtiments ceux qui seraient tentés de méconnaître son autorité. Il marcha donc avec une grande promptitude sur Pentarga, l'enveloppa de troupes sur tous les points, et la fatigua si grandement par des assauts continuels, que la place fut contrainte de se rendre. — Cette fois ce fut en vain que les habitants firent un appel à la généreuse clémence du comte de Sicile, il entra dans la ville en vainqueur irrité, sans vouloir accéder à aucun accommodement de paix, et ordonna que les fauteurs de la révolte fussent remis entre ses mains. Le lendemain, au milieu du jour, il fit pendre les plus coupables sur la plus grande place de la ville et infligea différents supplices aux autres chefs des révoltés (1). —

(1) *Malaterra.*

Comes cum sola familia sua illos obsessum vadit : expeditionem ab omni Sicilia se illuc subsequi imperans. Sicque vi superans, illos, qui tam inepti consilii auctores fuerant, suspensos extinxit, reliquos tormentis diversis afficiens, urbis stultitiam sedat.

Une si grande sévérité terrifia les habitants; mais le comte, certain des heureux résultats que produirait dans l'avenir cette exécution rigoureuse, ne s'arrêta pas là dans sa juste colère. Il fit raser entièrement la ville, et assigna aux habitants diverses résidences qu'il leur fut interdit de quitter.

Dans la même année il lui naquit un fils auquel fut donné le nom de Simon (1). Cet événement heureux vint adoucir un peu la douleur que ressentait le comte de la perte de Jordan.

Depuis l'expulsion complète des Barbares, une grande pensée de réorganisation intérieure dominait le prince normand.—Lorsque le sang eut cessé de couler en Sicile, et que le bruit de la guerre se fut éteint dans les échos des montagnes, il avait replacé la religion chrétienne sur son trône de foi et de splendeur; le fils soumis de l'Église avait levé les yeux au ciel avant de s'occuper des choses de la terre. Maintenant il aspirait à régler

(1) *Inveghes*, vol. III, f° 138 :
Ma la tristezza della morte di questi *due figli* subito fù sgombrata dall' allegrezza della nascita di Simone, che la contessa Adalesia sua quinta, e ultima moglie a questo istesso (1092) li diede.

sagement l'administration civile dans ses États, et à poser, sur des bases solides et équitables, la juridiction des tribunaux, les droits de chacun entre soi, et les devoirs de tous envers leur seigneur suzerain.

Depuis longtemps le comte se préoccupait de cet important travail de régénération; mais les querelles de ses neveux entre eux, l'obligation où il avait été de leur venir sans cesse en aide, soit en Pouille, soit en Calabre, contre leurs sujets révoltés, ne lui avaient point laissé le loisir nécessaire d'accomplir cet œuvre qu'il méditait même dans les années les plus agitées de sa vie guerrière. — De nouveaux événements, survenus dans sa famille, le forcèrent encore à retourner au plus vite en Calabre.

Le duc Roger était tombé gravement malade à Amalfi; la fièvre était devenue si violente, et les symptômes si alarmants, que les docteurs les plus éclairés regardaient sa fin comme inévitable et prochaine. Les mauvaises nouvelles se répandent d'ordinaire avec une incalculable promptitude; aussi l'on vint annoncer à Bohémond, alors en Calabre, la mort subite de son frère.

A cette nouvelle, Bohémond prit aussitôt les armes et se mit à la tête de toutes les troupes, disant hautement qu'il agissait ainsi dans le but de conserver intacts les droits des légitimes héritiers, les princes Guillaume et Louis, fils du duc Roger, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de gouverner leurs États par eux-mêmes.

Il n'appartient pas à l'historien de vouloir sonder la pensée secrète des hommes, et d'interpréter les événements autrement que par leur côté positif et indiscutable ; aussi n'est-il point juste, comme le font plusieurs écrivains, de trancher la question de savoir, si Bohémond était dans cette circonstance digne de louange ou de blâme, s'il agissait dans son propre intérêt ou dans celui de ses neveux.

Le comte Roger de Sicile, par souvenir des mésintelligences qui avaient toujours existé entre les deux frères, tint ce grand zèle pour suspect ; et, trouvant qu'il eût été au moins juste et convenable en cette circonstance de lui demander avis, entra en Calabre avec une puissante armée, et arrêta Bohémond dans ses prétentions, s'en remettant à sa bonne foi et à sa conscience pour le gouvernement

des villes dont il s'était déjà emparé. Le doute ne fut pas longtemps permis, car le duc Roger, par une faveur inespérée du ciel, étant entièrement revenu à la santé, Bohémond accourut avec la plus grande promptitude à Amalfi. — L'entrevue des deux frères fut touchante et pleine d'affection et de cordialité. Bohémond s'empressa de restituer au duc Roger les villes dont il s'était rendu maître, montrant ainsi clairement, dit Malaterra, qu'il n'avait point agi avec artifice (1).

Mais les autres seigneurs n'imitèrent pas sa noble conduite. — Le plus considérable de tous par sa haute position et son alliance avec une des filles de Robert Guiscard, Guillaume de Grant-Ménil (2) fut loin d'agir avec la même loyauté : d'une humeur inquiète, d'une ambition sans bornes, mécontent de ce qu'il avait, jaloux de ce que possédaient les

(1) *Malaterra*, lib. IV, c. xx :

Quod Boamondus audiens magna mentis alacritate Melfi, ubi fratrem esse sciebat, de ejus sanitatis recuperatione cogavisurus occurrit, castra, quæ sibi confœderaverat reddens, quæ fecerat non jam dolose fecisse ostendit.

(2) Guillaume de Grant-Ménil, second fils de Hugues de Grant-Ménil, favori de Guillaume, duc de Normandie et roi d'Angleterre, avait épousé une des filles du duc Robert Guiscard, appelée Mabille.

On lit dans l'*Art de vérifier les dates*, t. III, p. 804, qu'on avait donné à cette princesse le surnom de *Courte-Louve*.

autres, d'un caractère hardi et aventureux, Guillaume ne voulut pas rendre au duc Roger les différentes places dont il s'était emparé, et prétendit conserver la ville de *Bassano*, dans laquelle il s'était établi avec une forte garnison. — En vain le duc et son frère Bohémond la lui réclamèrent-ils au nom de la justice et de la loyauté, Guillaume de Grant-Ménil leur répondit avec une fierté insolente, et continua de fortifier la place.

Le comte Roger voyant ses neveux en bonne intelligence, s'était hâté de retourner en Sicile; ce fut là qu'il apprit l'indigne conduite de Guillaume de Grant-Ménil et sa déloyale opiniâtreté. Toutefois, avant de mettre une armée sur pied, il joignit par lettres ses instances à celles de Roger et de Bohémond. Guillaume ne changea pas de langage. — Justement irrité, le comte se rendit de nouveau en Calabre, réunit ses troupes à celles des deux frères, et marcha contre le vassal rebelle. Guillaume espérait, en cette circonstance, être soutenu par un grand nombre de seigneurs, il se trouva au contraire seul et abandonné par tous : chassé de ville en ville, il quitta la Calabre et se rendit à Constantinople.

Dans cette même année (1095), le comte Roger, sur les instances réitérées du pape Urbain II, donna une de ses filles en mariage à Conrad, fils de l'empereur d'Allemagne, qui avait embrassé contre son père le parti du saint-siége dans la grande querelle entre le Pape et l'empereur Henri. — Ce mariage eut lieu à Pise, où la jeune fiancée fut envoyée sous la garde d'une brillante et nombreuse suite de seigneurs.

La vie du comte Roger se passait en excursions continuelles hors de ses États; car il se regardait en toute circonstance comme le soutien obligé des membres de sa famille, et souvent même négligeait ses intérêts personnels pour accomplir ce devoir de noble affection et de chevaleresque loyauté dont il s'était fait l'esclave. Le duc Roger ne tarda pas à réclamer la protection de son oncle contre les habitants d'Amalfi. Bohémond vint aussi de son côté au secours du duc. Quand le comte de Sicile eut rejoint les deux frères; les trois armées se réunirent et entourèrent la ville. Il était facile de prévoir que toute communication avec le dehors étant ainsi interceptée, Amalfi ne pouvait tarder à se rendre.

Un événement cependant auquel on était loin de s'attendre, força le comte de Sicile et le duc Roger à lever le siége et à laisser dans l'impunité l'orgueilleuse insolence des révoltés. — Urbain II venait de tenir le fameux concile de Clermont qui avait mis toute l'Europe en mouvement; et de toutes parts on prêchait une expédition en terre sainte. — Ce fut alors par toute la France et par toute l'Italie un grand enthousiasme religieux : chacun brûlait du désir d'aller combattre les infidèles pour la gloire de Dieu. Sur les poitrines des plus nobles chevaliers et des chefs des plus hautes maisons, on voyait briller la croix sainte, emblême de gloire et de rédemption. Bohémond ne put rester insensible à cette voix du Seigneur qui demandait pour la défense de sa cause des soldats dévoués; son âme ardente, son cœur avide de dangers et de gloire étaient à l'étroit en Italie; il accepta cette occasion de combattre vaillamment pour reconquérir le tombeau du Christ. — Sur son armure de bataille il attacha le saint emblème des croisés; un grand nombre de seigneurs et de soldats se joignirent aussitôt à lui; et tous, dans le premier entraînement de cette pensée religieuse sanctifiée par les bénédic-

tions et les indulgences de l'Église romaine; firent vœu de n'entreprendre et de n'accepter aucune guerre contre les chrétiens, avant la conquête de Jérusalem (1).

Le comte et le duc Roger, abandonnés ainsi par la plus grande partie de leur armée, ne purent continuer le siége et retournèrent chacun dans son domaine.

Le haut renom que s'était acquis le comte de Sicile par sa bravoure et surtout par la noblesse de son caractère, lui avait valu le titre de *Grand comte* (2), et les plus puissants princes de la chrétienté recherchaient tous son alliance avec envie et orgueil. — Comme il a été dit plus haut, le fils de l'empereur d'Allemagne lui avait demandé une de ses filles en mariage; et Roger était de retour en Sicile depuis quelques mois à peine, lorsque des ambassadeurs du roi de Hongrie vinrent, au nom de leur souverain, réclamer le même honneur du Grand comte de Sicile, appelé par tous *le comte*

(1) *Malaterra.* — *Inveghes.* — *Pyrrhus Roccus, in Sicilia sacra.*

(2) A partir de cette année (1095), presque tous les historiens, en parlant de Roger, l'appellent le *Grand comte de Sicile,* titre que porta son fils après lui.

glorieux. Cette recherche prouvait la haute estime dans laquelle on tenait le gentilhomme normand. — C'était pour ainsi dire, de la part des souverains de l'Europe, la ratification de sa nouvelle noblesse et de son heureuse usurpation. Devant sa vaillance si éprouvée et si redoutable, devant la grandeur de son génie et la noblesse chevaleresque de son caractère, chacun oubliait que Roger avait conquis par son épée cette position éclatante, et que le moindre revers de fortune pouvait faire évanouir cette royauté éphémère. Le Grand comte voyait s'étendre au loin les racines de sa famille; mais il était trop prévoyant et trop sage pour se laisser éblouir par l'éclat inattendu de cette couronne que le roi de Hongrie voulait poser sur la tête d'une de ses filles : il reçut les ambassadeurs du roi avec les honneurs dont ils étaient dignes, pour le souverain qu'ils représentaient, et pour la mission dont ils étaient chargés; lorsqu'ils retournèrent en Hongrie, il les fit accompagner par des seigneurs de sa cour chargés de demander au roi qu'un personnage de grande importance vînt confirmer, d'une manière positive et irrécusable, une si honorable demande.

Le roi de Hongrie ne fit aucune difficulté d'envoyer, en toute hâte, Ardouin, évêque de grand renom, ainsi qu'un des plus nobles seigneurs de sa cour appelé le comte Thomas, pour assurer de nouveau le prince normand du plaisir qu'il aurait de le voir accéder à ses désirs (1).

Roger reçut ces nouveaux ambassadeurs avec les marques de la plus haute considération, leur fit habiter son propre palais, les combla de riches présents, et envoya, de son côté, en Pannonie, plusieurs gentilshommes, les premiers dans son cœur et dans son estime. Le contrat fut ratifié solennellement en leur présence. Aussitôt que la nouvelle de cette ratification fut reçue en Sicile, les ambassadeurs du roi de Hongrie retournèrent près de leur souverain, annonçant de la part du Grand comte l'époque à laquelle la jeune fiancée devait se rendre près de son futur époux : — ce fut l'an de Notre-Seigneur 1097.

Un navire, orné avec grande pompe, fut préparé pour le voyage de la jeune princesse ; d'au-

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. xxv.
Qui anhelus exequi Arduinum Jovunsem Episcopum, et Thomam comitem idem expostulatum mittit.

tres suivaient, chargés de la dot et des présents de noces. — Le Grand comte accompagna sa fille jusqu'au navire; et, après lui avoir donné devant tous sa bénédiction paternelle, il la confia à Dieu d'abord, et ensuite aux fidèles seigneurs qui lui servaient d'escorte.

La future reine quitta la Sicile le visage inondé de larmes, et alla vers ce trône, qui la séparait de son père, avec autant d'affliction qu'une autre, peut-être, eût montré de joie et d'orgueil.

Les navires du prince normand, poussés par un vent favorable, touchèrent sans obstacle le port d'Alba, qui appartient au roi de Hongrie; là, Vincurius, comte de Bellegrata, vint à sa rencontre, à la tête de cinq mille soldats, pour la conduire en grande pompe auprès du roi (1).

Ce ne fut qu'acclamations et marques de respect sur le passage de la jeune princesse. — De toutes les parties de la Hongrie on accourait en foule pour assister aux fêtes splendides qui se préparaient.

Le roi, en grand costume de cérémonie, reçut

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap. xxv. — Hic Vincurius comes Bellegratæ missus cum quinque millibus armatorum obvius fuit, eamque cum his, qui cum ea venerunt decenter excipiens, usque ad regem, perduxit.

ɔuvelle reine au milieu d'une cour nombreuse
illante; en tête du cortége marchaient l'arche-
.e et les évêques; après le roi venaient les diffé-
ʒ ordres de l'État.
ɔrs la fin du jour, les présents destinés à la
relle épouse furent, selon l'habitude royale, dé-
erts publiquement. — Les noces se firent avec
i grand éclat, qu'il ne s'en était pas vu de pa-
ɔs en aucun royaume de la chrétienté. Le pa-
du roi n'étant point assez vaste pour contenir
ule qui était accourue, des tentes construites
des arbres verts entrelacés, avaient été dres-
; et ce fut là qu'eut lieu la célébration du ma-
ɔ.
ɔrsque les noces royales furent terminées, l'évê-
qui avait accompagné la jeune princesse, ainsi
les seigneurs envoyés par le comte Roger, pri-
congé du roi et de la reine, et retournèrent
icile, comblés d'honneurs et de présents.
ɔs navires, déjà en vue de terre, furent atta-
ʒ par des pirates; le bâtiment qui portait l'évê-
, dont le pilote avait été tué dès le commen-
ent du combat, faillit périr au milieu des flots.
dant tout le temps que dura l'attaque furieuse

des ennemis, le saint homme resta agen quelque grand que fût le danger, les mains au ciel, et conservant un grand calme et une sérénité sur son visage vénérable. Sa voix vait au milieu du tumulte qui l'environn toutes parts, et dominait les cris aigus des et les gémissements plaintifs des blessés.

« Seigneur, disait-il, je ne mérite pas d'ê
« tendu de ta miséricorde à cause de mes
« breux péchés; mais tu as toujours été le
« teur et le soutien de la race de Tancrède;
« ma prière en ce jour, car c'est pour le
« de son fils que nous sommes tous en
« ril (1). »

Le jour était sur son déclin, et bient ombres de la nuit protégeant la fuite de seaux normands, ils purent échapper à le nemis.

Ce fut un bonheur inespéré, car aucun d vires n'était armé en guerre : et chacun vit d

(1) *Malaterra*, lib. IV, cap xxv. — Deus, inquit, si meis pec gentibus minus mereor exaudiri, exaudiar saltem per gratia erga progeniem Tancredi te habere multotiens ostentasti. Hic e ceptus sum pro servitiofilii sui.

heureux événement un gage assuré de la protection divine.

Le repos du comte Roger, après le mariage de sa fille, ne fut pas de longue durée. Si la Sicile était tranquille, il n'en était pas de même en Pouille et en Calabre. Le Grand comte, par sa vaillance, sa fermeté et surtout par la vigueur et la stricte exécution des lois qu'il avait établies, avait étouffé dans ses États tout germe de révolte et de trouble intérieur; ceux que ne retenait pas la loyauté, restaient soumis par crainte. Les princes ses neveux, au contraire, étaient en guerre perpétuelle avec leurs barons et les villes de leurs duchés. Chaque jour amenait de nouvelles révoltes hardies et insolentes parmi les vassaux dont l'indulgence du duc Roger enhardissait les projets ambitieux; car il eût fallu une main de fer pour maintenir la soumission et faire accepter par tous, comme absolue et inattaquable, cette souveraineté d'un jour, conquise par l'audace et la force.

Le duc Roger, d'une nature faible, bonne par excellence, n'imposait pas assez à la multitude, et ses États fussent tombés dans le plus déplorable

état d'anarchie, sans les secours efficaces du Grand comte de Sicile, qui était, pour ainsi dire, le bouclier de toute sa famille.

Cette fois ce fut Richard, fils de Jourdain, comte d'Averse, qui appela à son aide le comte Roger sur le continent.

Richard, encore enfant, avait perdu son père; les Lombards, dont la principauté de Capoue était remplie, profitèrent de cette occasion pour reconquérir leur indépendance, et chasser le jeune prince de Capoue. Lorsque celui-ci fut en âge de combattre et de connaître ses droits; n'étant pas assez puissant pour reconquérir cette principauté par lui-même, il s'adressa au duc de Pouille et au Grand comte de Sicile, ses parents (1). Pour les intéresser tous deux plus vivement en sa faveur, le jeune comte d'Averse déclara la principauté de Capoue domaine féodal du duché de la Pouille, ce que Robert Guiscard n'avait jamais pu obtenir ni par force, ni par prière, ni par artifice (2), et il

(1) Son grand-père, Richard, premier prince de Capoue, avait épousé une sœur de Roger, comte de Sicile.

(2) *Inveghes*, pages 141, 148.
Malaterra, lib. IV, cap. XXVIII.

concéda à Roger, en toute propriété, la ville de Naples.

Le duc Roger avait donc grand intérêt à venir en aide au comte d'Averse; aussi, craignant que le Grand comte, fatigué de ses continuelles excursions sur le continent, ne mît quelque lenteur dans cette affaire, il envoya la duchesse elle-même supplier Roger de ne point tarder à venir. Celui-ci assembla à la hâte une armée considérable et alla rejoindre le duc et le comte d'Averse sous les murs mêmes de Capoue.

Aussitôt son arrivée, le comte Roger prit le commandement en chef du siége. Il entoura d'abord la ville d'un réseau formidable de troupes; et, comme il avait à sa disposition un grand nombre de soldats, il en dissémina une partie dans la campagne avec ordre de ravager tout le pays d'alentour. Les habitants, trop faibles pour résister à des ennemis qui venaient ainsi les assaillir à l'improviste, virent leurs moissons détruites, leurs maisons incendiées, et s'enfuirent pleins de terreur errant dans les campagnes, sans refuge et sans abri. — C'était un spectacle déplorable de voir ce pays si riche et si fertile, maintenant dévasté par la flamme et n'of-

frant plus qu'un monceau de ruines et de cendres; mais le comte Roger savait, en agissant ainsi, jeter une grande intimidation dans le sein de la ville assiégée, et continuait en même temps le siége avec vigueur. Le Pape Urbain, désireux d'empêcher une plus longue effusion de sang, accourut en toute hâte dans l'espoir d'amener les partis ennemis à des voies de conciliation.

Les princes normands reçurent avec les plus grands honneurs le souverain Pontife. Toute l'armée s'agenouilla sur son passage pour recevoir sa sainte bénédiction, et le Grand comte Roger, accompagné du duc de Pouille et du jeune comte d'Averse, vint au-devant du Saint-Père avec les marques de la plus grande vénération et de la dévotion la plus sincère. — Urbain fut flatté d'un semblable accueil et en augura favorablement pour ses projets; il ne se trompait pas. Dès la première entrevue, les princes, afin de montrer leur soumission au Chef suprême de l'Église, remirent leurs intérêts en ses mains, et déclarèrent s'en rapporter entièrement à la décision du Pontife romain.

Dès le lendemain Urbain II entra dans Capoue et proposa aux assiégés de faire examiner par des

juges impartiaux nommés par lui-même, les droits de chacun, s'ils promettaient d'accepter leur décision et de s'y soumettre loyalement. Ceux-ci consentirent; mais la sentence des juges ayant été favorable au comte Richard, les habitants refusèrent d'ouvrir les portes de Capoue, et déclarèrent hautement ne point vouloir se soumettre à une décision injuste.

Le Pape indigné de cette injure et de ce manque de loyauté, avant de quitter le camp des Normands, se plaça solennellement près des murs de la ville sur le point le plus apparent, afin que les assiégés ne pussent rien en ignorer; et, revêtu de ses plus riches habits pontificaux, au milieu d'un religieux et solennel silence, il excommunia la ville de Capoue, et appela sur elle la colère du ciel. — La voix du souverain Pontife alla comme un écho sinistre retentir jusque dans les murs de la ville, et les habitants saisis de terreur se signèrent avec affliction. Pendant que la cité tout entière se courbait ainsi sous le poids de l'excommunication, l'armée des assiégeants retentissait de chants pieux et de cris d'allégresse; car le Pape parcourait les rangs, donnant à chacun sa

bénédiction ; et les soldats agenouillés baisaient les longs plis de sa robe. — Urbain II se retira ensuite à Bénévent.

Le siége après son départ recommença furieux et acharné. A la tête des troupes on voyait toujours le comte Roger combattant malgré son âge avancé comme le plus jeune et le plus ardent de ses soldats. — La valeur du Grand comte de Sicile, l'amour aveugle de tous pour un chef si vaillant, inspirèrent aux habitants de Capoue une indigne pensée de trahison. A force de promesses et d'argent, ils corrompirent un capitaine grec nommé Sergius, dans lequel le comte avait toute confiance, et auquel il avait donné le commandement et la garde des sentinelles. Ce capitaine devait pendant la nuit pénétrer dans la tente de Roger et l'assassiner. Un de ces hasards miraculeux qui semblent envoyés par la volonté de la Providence sauva le noble comte de cette trame perfide à laquelle il devait trop sûrement succomber ; car Sergius avait entraîné dans son parti un bon nombre de soldats.

Le comte Roger pendant son sommeil crut avoir une vision et entendre une voix qui lui disait : *Prends les armes, on te trahit.* — Frappé malgré lui

de ce songe extraordinaire, il se leva et prit les armes.

Mais nous laisserons le prince normand raconter lui-même ce fait extraordinaire dans tout l'enthousiasme de sa religieuse croyance.

« Au nom du Dieu éternel, notre Sauveur Jésus-« Christ, l'an de l'incarnation MXCVIII (1).

« Le glorieux roi David, inspiré par le souffle di-« vin, a dit : Je raconterai tous tes miracles ; — c'est « pourquoi moi Roger, comte de Calabre et de Sicile, « je veux raconter ce fait qui est à ma connaissance.

. . . .

« La nuit de la trahison était venue ; et le comman-« dant de la ville de Capoue, ainsi que son armée, « était sous les armes, tandis que je me livrais au « sommeil. Une partie de la nuit s'était déjà écou-« lée, lorsqu'un vieillard au visage vénérable se « présenta à mes regards ; ses vêtements étaient dé-« chirés, et il ne pouvait retenir ses larmes. Je le « regardai et lui demandai la cause de ses sanglots

(1) *Summonte*, lib. I. — 1098. f° 482, 483. — Acte de donation du comte Roger à saint Bruno et à ses successeurs.
Voir, pour le texte latin, les notes à la fin du volume. N° II.

« et de ses pleurs; et il me parut qu'ils redoublaient « à mes paroles.

« Je renouvelai ma question; il me répondit « alors :

« — La vie des chrétiens tes soldats ainsi que la « tienne est menacée, lève-toi avec courage, prends « les armes, et puisse Dieu t'accorder le salut à toi « et à tes guerriers!

« Tout dans ce digne vieillard me reproduisait « les traits du vénérable père Bruno. — Je me ré- « veillai saisi d'une grande terreur par suite de « cette vision. Je pris aussitôt les armes en criant, « et en ordonnant aux chevaliers de monter sur « leurs chevaux afin de s'assurer de la vérité. — « A mes cris et à ce bruit soudain, l'indigne Sergius « et ses complices s'enfuirent vers la ville, espérant « trouver un refuge auprès du chef qui leur avait « inspiré cet odieux projet; mais mes soldats ar- « dents à leur poursuite en prirent cent soixante- « deux, tant blessés que sains et saufs. — C'est « ainsi que par la découverte de cet odieux com- « plot, nous avons été convaincus de la vérité de « ma vision.

« Le 29 juillet avec la volonté de Dieu je suis

« retourné à Squillace après la prise de Capoue. « J'y tombai malade. — Le vénérable père Bruno, « accompagné de quatre de ses frères, vint à moi; « tous cinq m'encouragèrent par leurs paroles « pieuses et consolatrices : lorsque je racontai ma « vision à ce saint homme en lui rendant grâce « d'avoir ainsi pensé à moi dans ses prières, il m'as- « sura avec une grande humilité que ce n'était « point lui, mais l'ange du Seigneur qui veille sur « les chefs chrétiens au milieu des combats. Je le « priai humblement de recevoir par amour pour « moi de larges donations dans mes possessions de « Squillace; il me refusa en disant qu'il avait « quitté la maison de son père et la mienne, afin « de s'éloigner des choses du monde, et servir « librement son Dieu (car il avait été pour ainsi « dire le premier de ma maison); et j'eus grand'- « peine à obtenir de lui qu'il reçût un modique « présent.

« Néanmoins je te donne à toi saint père Bruno et « à tes successeurs, comme esclaves, cent douze « paysans ainsi que leurs descendants à perpé- « tuité, en quelques lieux qu'ils établissent leurs demeures, avec tous leurs biens, afin qu'ils

« relèvent de toi et de tes successeurs; ces serfs « sont les traîtres qui s'étaient réunis pendant « le siége de Capoue à l'infâme Sergius. Mon « intention était à mon retour de Squillace de les « livrer aux supplices et à la mort, ainsi qu'ils « l'avaient mérité; je leur ai fait grâce à cause « de tes prières; aussi je les soumets eux et « leurs enfants, et les enfants de leurs enfants « à toi et à tes successeurs, comme t'apparte- « nant pour toujours ainsi que des serfs et des « vilains (1). »

Tel est le privilége accordé par le comte de Sicile au saint père Bruno et à ses successeurs, en mémoire de ce qu'il avait été si miraculeusement sauvé du poignard des assassins.

Les habitants de Capoue, réduits à la dernière extrémité par la vigueur des assiégeants, avaient mis leur dernier espoir dans cet acte de trahison; voyant leur artifice découvert, et leur odieux projet détruit, ils furent forcés de cesser une résistance

(1) *Summonte,* lib. 1, f°s 482, 483 :
Hoc privilegium scriptum est secundo augusti 1098, vii ind.
« Rogerius comes. — Adelays comitissa. »
Voir pour le texte latin de ce privilége les notes à la fin du volume. N° II.

devenue inutile, et se rendirent après un siége de quarante jours (1).

Le comte d'Averse entra triomphalement dans Capoue. — Loin de tirer une juste vengeance de cette ville si longtemps et si insolemment rebelle, il suivit le conseil que lui donna le comte de Sicile, et afin de se concilier les esprits, il usa de clémence, seulement il eut soin de garnir la citadelle de troupes nombreuses, et choisit pour demeure la plus haute tour, afin de faire comprendre aux habitants qu'il prétendait à l'avenir les dominer en maître, et punir la moindre révolte avec une extrême sévérité.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la question, du reste peu importante, de savoir si, après la prise de Capoue, le Grand comte de Sicile alla d'abord à Mileto ou à Salerne (2), mais les deux

(1) *Anon. Casin. Chron.*
Dux Rogerius cum Comite Rogerio Capuam per quadraginta dies obsessam capit.
Baronius, t. II, — an. 1097, — nos 14, 15.

(2) *Malaterra*, lib. IV, c. xxix :
Papa urbem redditam et pacem inter ipsos factam audiens.... quia Ducem et Comitem Salernum fecessisse audivit.
Inveghes, t. III :
Adunque nella campagna, e nell' assedio di Capua s' ingravidò

faits suivants sont positifs; — le premier, que la comtesse Adélaïde accoucha à Mileto, en Calabre, d'un enfant mâle, auquel on donna le nom de Roger, et qui fut solennellement baptisé par saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux (1). — Le second, que le Grand comte étant tombé malade à Salerne, le Pape et Roger eurent en

Adalesia, ma dopo andò a partorire in Mileto di Calabria un figlio maschio.

Burigny, t. I, p. 411 :

Après la réduction de Capoue, le comte et la comtesse Adélaïde allèrent à Mileto. La comtesse y accoucha du prince Roger.

(1) *Blasi*, t. VIII, p. 65 :

Da Squillaci guarito da' suoi malori passò il gran conte in Mileto dove si trattenne verisimilmente finoche partorì la contessa Adelaide, e si fe il solenne battesimo da quello istituro de Certosini, che accadde nel febbrajo del 1099.

Inveghes, t. III, (traduction) :

La première fois qu'il conduisit dans le camp avec lui la Grande comtesse Adélaïde, dit Malaterra, *Imprægnavit Adalesia de Comite Rogerio an. Dom. inc.* 1097.

Donc, dans la campagne, et pendant le siége de Capoue, elle devint grosse; mais elle alla ensuite accoucher à Mileto, en Calabre, d'un enfant mâle, lequel fut baptisé par saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux. Dans l'hymne qu'il fit en l'honneur de la naissance de ce prince, hymne écrite sur parchemin dans *Camillo Tutino*, et que j'ai lue dans les manuscrits normands et gaulois d'*Antonino* — *Laminius est patrinus.... Nobilis Normannicus.... Tumque sacro de lavacro.... Olivo Bruno inungitur.... Felix omen tenet nomen.... Puer hic Rogerius.... Militensis noostensis.... Gaudebat Ecclesia....* Et d'après le privilége que je rapporte, il est certain que la grossesse de la comtesse date ou de mars ou de juin, et par conséquent la naissance de Roger fut ou en décembre de cette année, ou en mars de l'année suivante.

cette ville la fameuse conférence dont les résultats furent si importants pour l'indépendance de la Sicile.

Urbain II apprit à Bénévent l'heureuse nouvelle de la prise de Capoue ; il se hâta d'aller rejoindre le comte Roger à Salerne, désirant avoir un dernier entretien avec le prince normand avant que celui-ci retournât en Sicile. — Le souverain Pontife tenait le comte en si grande estime et si véritable affection, qu'avant même d'assister à la réception solennelle préparée en son honneur avec une grande pompe, il se rendit secrètement à la demeure de Roger, pour l'embrasser et le féliciter de l'heureuse issue du siége de Capoue.

Cette première entrevue fut seulement un échange de paroles affectueuses entre le souverain Pontife et le prince normand; après quoi Urbain II retourna au palais où s'étaient réunis le clergé et les hauts seigneurs du comté.

Le lendemain de ce jour il y eut un grave entretien entre le Pape et le Grand comte, à l'occasion de la nomination de l'évêque de Trayna comme légat apostolique du saint-siége en Sicile, cette

nomination ayant eu lieu sans que le comte eût été préalablement consulté.

Le Pape et le comte de Sicile avaient toujours vécu ensemble dans le plus parfait accord, le Pape, parce qu'il regardait Roger, parmi tous les princes de la chrétienté, comme son plus ferme, son plus sûr, son plus inaltérable appui; — le comte, parce qu'il puisait dans les idées religieuses, dont Urbain était la personnification sur la terre, sa force et sa puissance. Il était prêt aux plus grandes concessions vis-à-vis du saint-siége, pour perpétuer une bonne intelligence dont il était à la fois fier et désireux, par vraie religion d'abord, ensuite par politique. Le passé, qui est l'expérience, et dont les graves leçons gouvernent le présent et enseignent pour ainsi dire l'avenir, lui avait appris que, malgré leur puissance et leur orgueil, tous les souverains de la terre devaient courber la tête devant cette royauté religieuse représentée par le Pontife de Rome; et que les foudres de l'excommunication, fussent-elles injustes, portaient le trouble et l'hésitation dans les armées les plus puissantes, qu'elles faisaient trembler les serviteurs les plus fidèles, et réduisaient à l'isolement et à l'abandon

une tête couronnée, quel que fût l'éclat de son trône. — Il avait toujours devant les yeux l'empereur d'Allemagne, ce monarque si fier, si orgueilleux, brisé comme un enfant dans sa lutte avec l'inflexible moine de Cluny, Grégoire VII. Il le voyait dépouillé de son manteau royal, nu-pieds, couvert d'un cilice, passant trois nuits d'hiver dans la cour de son royal palais de Canosa, pendant que la neige couvrait la terre, et n'obtenant, pour prix d'une si grande humiliation et d'une si rude pénitence, que la main du Pontife à baiser et la sainte communion, sans que celui-ci voulût rien retrancher de ses prétentions.

Ce spectacle avait profondément frappé le Grand comte de Sicile; s'il était bien décidé à ne permettre aucun empiétement injuste, et à n'accéder à aucune prétention arbitraire, toutefois les tristes événements dont il avait été le témoin, lui avaient clairement démontré qu'il fallait maintenir ses droits par l'adresse plutôt que par la force, ne pas lutter ouvertement, mais marcher incessamment vers son but, et éviter les obstacles, au lieu de vouloir les briser. — Le comte Roger, surtout, n'oubliait pas qu'il était fort par l'épée et non par le droit.

Autour de lui s'agitaient des ambitions et des rivalités sans nombre ; il les dominait par l'éclat éblouissant de ses victoires : mais toute puissance, qui dans ses États prévaudrait à la sienne, pouvait détruire en un jour tant d'années de gloire, et de combats incessants. — C'est pourquoi, tout en conservant le langage d'un chrétien religieusement soumis et dévoué au saint-siége, il se plaignit amèrement au Pape de la nomination de l'évêque de Trayna, en qualité de légat apostolique en Sicile, et laissa doucement entrevoir au souverain Pontife que cette nomination étant une atteinte évidente à ses droits, elle ne pouvait être maintenue. Les paroles du comte, bien que respectueuses, étaient fermes et précises.

Il n'est pas inutile de dire, à ce sujet, quelques mots sur la position des princes de la chrétienté à cette époque vis-à-vis du saint-siége.

Lorsque le moine Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII, fut élevé au souverain Pontificat, les formes de l'Église primitive subsistaient encore; et les empereurs de Germanie, par suite de leur ancienne juridiction sur l'État romain, confirmaient le choix et l'élection des évêques de Rome.

La Papauté même était accordée par eux comme un privilége particulier.

Dès que les souverains Pontifes eurent conquis la souveraineté de Rome; non contents de s'être relevés de la domination qui pesait sur eux, ils prétendirent, à leur tour, la faire peser sur les autres nations. Grégoire VII, si entier dans ses pensées de souveraineté, si ambitieux pour le présent et pour l'avenir, si jaloux de rendre l'autorité ecclésiastique complétement indépendante du pouvoir civil, voulut priver les souverains du droit de donner l'investiture aux évêques élus dans leurs États, droit qu'ils avaient toujours possédé, et u'ils n'avaient jamais cessé d'exercer.

Cette prétention injustement ambitieuse du saint-iége, et surtout le concile convoqué à Rome, dans quel il avait été déclaré hautement et solennelment qu'aucun souverain ne pouvait donner aux vêques la pastorale et l'anneau, symbole de l'inestiture, firent naître le schisme fatal qui divisa i longtemps l'Église et l'Empire, et fut, pendant nt de siècles, une source de troubles, de discores et de guerres.

Engagé dans une guerre sérieuse avec l'empe-

reur d'Allemagne, Grégoire VII n'avait pu refuser au comte Roger de consacrer l'évêque de Trayna, élu par ce prince; car les Normands s'étaient toujours montrés dévoués au saint-siége, et pouvaient, dans ce moment de crise extrême, être d'un grand secours au Pontife. Celui-ci était doué d'un jugement trop profond, d'un esprit trop subtil, pour n'avoir pas deviné que les nouveaux conquérants, au milieu de tous ces empires affaiblis et chancelants, trouvaient la vie à cette même source où d'autres ne pouvaient ranimer leurs forces épuisées; qu'ils étaient forts à côté, ou peut-être même à cause de la faiblesse des autres, et qu'ils portaient sur leurs fronts hautains un avenir de grandeur et de souveraineté. La même cause pour laquelle il avait levé l'excommunication lancée contre eux, le rendait prudent et circonspect. — Il ne voulut point toutefois consacrer par un précédent fâcheux, ce qu'il regardait comme un empiétement sur les droits de l'Église, et s'il confirma l'évêque de Trayna par égard pour le comte de Sicile, ce fut en déclarant cette élection illégale, puisque le légat apostolique n'y était point intervenu.

Ainsi cette concession n'engageait en rien, et

n'était point le principe ou la base de concessions futures. Le comte Roger l'avait bien compris; mais confiant dans l'avenir, comme il l'avait été dans le présent, il accepta sans murmurer, et attendit.

Au moment de la lutte entre l'Église grecque et l'Église latine, et lorsque l'élection d'un antipape faisait du trône pontifical un champ de bataille, et divisait les fidèles en deux camps bien distincts, le pape Urbain II eut de longues conférences avec le Grand comte à Trayna; et sans nul doute, cette importante question y fut traitée. Les diplômes des évêques, dont nous avons donné la teneur, en font foi. — Roger venait d'achever la conquête de la Sicile; vainqueur de tous ses ennemis, il pouvait faire valoir énergiquement ses droits, tandis que la position du saint-siége, embarrassée et douteuse, ne permettait pas à Urbain de défendre ivec opiniâtreté, et surtout avec succès, l'autorité ontificale; d'un autre côté les Normands étaient s véritables alliés de l'Église, et le Pape pouvait pérer d'eux seuls aide et soutien dans cette tte terrible que la mort de Grégoire VII avait issée ardente et inachevée. Il trouva cependant moyen d'accéder aux demandes du comte, sans

toutefois renoncer ouvertement aux prétentions du saint-siége, en lui donnant le titre de *légat pontifical*.

Ainsi, en droit, le souverain Pontife ne perdait rien, et par le fait, cependant, le prince normand acquérait tout.

Comme nous l'avons démontré plus haut lors de la nomination des évêques de Catane, de Girgenti, de Syracuse, de Mazara, etc..., la bulle que le pape Urbain II promulgua en 1098, pour satisfaire aux justes réclamations du comte, ne fut que la confirmation authentique et solennelle d'un droit dont le prince normand avait déjà usé précédemment, et que le souverain Pontife avait accepté sans réserve, en consacrant les nominations des évêques élus par le comte (1).

Ce privilége est le plus beau qui ait jamais été accordé à aucun prince de la chrétienté; il prouve combien le guerrier normand était haut placé dans l'estime et dans la considération du saint-siége. — C'est un des titres les plus curieux que

(1) Il suffit de lire le texte de cette bulle pour en acquérir la certitude. « *Idcirco de tuæ probitatis sinceritate plurimum confidentis, sicut verbis* « *promisimus, etiam litterarum auctoritate firmamus.* »

enferme l'histoire ecclésiastique de toutes les épo-
[ues, et il est important de le connaître et de l'ap-
rofondir dans toutes ses parties, car il eut, dans
'avenir, la plus grande influence sur la puissance
t la grandeur de la Sicile.

Urbain, serviteur des serviteurs de Dieu, à son rès-cher fils Roger, comte de Calabre et de Sicile, sa-ut et bénédiction apostolique.

Comme il a plu à la Majesté divine d'exalter votre prudence par un grand nombre de succès et de triom-ohes, et que votre courage a étendu la foi du Christ ien avant sur la terre des Sarrasins, et qu'elle a lonné de plusieurs manières le témoignage de son lévouement au saint-siége, nous vous adoptons pour e fils très-chéri de l'Église universelle; c'est pour-uoi, plein de confiance dans votre foi religieuse, nous ous confirmons, par l'autorité de cet écrit, ce que ous vous avions déjà promis par nos paroles : c'est-à-dire que, pendant tout le temps de votre vie, ou de elle de votre fils Simon, ou de quelque autre que ce oit, votre légitime héritier, nous n'enverrons jamais ans vos États aucun légat de l'Église romaine sans otre volonté et votre consentement. Nous voulons, au

contraire, que tout ce qui serait accompli par l'entremise d'un légat le soit par votre sagesse, quand nous vous requerrons pour le salut des églises qui sont sous votre domination, et pour l'honneur de saint Pierre et du saint-siége apostolique, auquel vous avez été jusqu'à ce jour religieusement soumis, et que vous avez, en toutes occasions importantes, secouru avec fidélité et promptitude. Si l'on célèbre quelque concile, et que nous vous mandions d'envoyer vers nous les évêques et les abbés de votre domination, nous vous accordons le droit d'envoyer ceux que vous voudrez et le nombre que vous voudrez, en conservant les autres pour le service et la garde de vos églises.

Que le Seigneur tout-puissant dirige vos actions selon sa volonté, et, vous accordant l'absolution de vos péchés, qu'il vous donne la vie éternelle.

Donné à Salerne, par les mains de Jean, diacre de l'Église romaine, le troisième des nones de juillet, — indication septième, l'an XI du Pontificat du saint-père Urbain II (1).

Certes, ce privilége n'eût point attiré pendant

(1) Voir, pour le texte latin de cette Bulle, les notes à la fin du volume. N° III.

lusieurs siècles l'attention générale, et n'eût point
onté à un si haut degré la puissance des princes
ormands, si ces princes n'y eussent acquis que le
oit, en possession duquel est chaque souverain,
refuser l'entrée de ses États à tout représentant
une puissance étrangère, lorsque ce représentant
lui agrée pas, soit par le fait de son élection,
it à cause de sa personne; de régler selon les saints
nons les affaires ecclésiastiques de son royaume,
de ne laisser sortir que selon sa volonté quicon-
le est attaché au service militaire, civil ou reli-
eux. — Mais dans ce moment décisif, dans cette
riode de luttes continuelles, d'ambitions auda-
euses, d'empiétements injustes; lorsque chacun
ait pour ainsi dire à soi ce qu'il croyait pouvoir
racher impunément à un autre, lorsque les Pon-
es romains voulaient soumettre tout ce qui les
tourait à leur autorité suprême, et marchaient
tant leur sceptre d'une main, l'excommunica-
n de l'autre, c'était un privilége immense pour
souverain de recevoir le titre de légat pon-
cal, et d'échapper pour ainsi dire à la juridic-
n dominatrice du saint-siége. Il faut surtout
nsidérer que ce privilége donnait le pouvoir

de décider en dernier appel des causes appartenant aux tribunaux ecclésiastiques, lesquelles autrement devaient être portées à Rome pour y être jugées.

Ce fut la première base de ce tribunal si célèbre en Sicile, et que l'on appelait *le tribunal de la Monarchie*.

Voici quel était ce tribunal, ses droits et ses prérogatives.

Le prince avait le pouvoir de nommer un ecclésiastique qui portait le titre de juge du tribunal de la Monarchie comme légat du siége apostolique. — Il exerçait la juridiction ecclésiastique, comme représentant le roi en cette qualité de légat, et avec subordination au saint-siége; il connaissait de toutes les causes ecclésiastiques civiles et criminelles, non en première instance, mais sur les appellations ou les plaintes qui lui étaient portées des jugements des Ordinaires, et il avait en outre le droit de connaître en première instance des causes des exempts et de ceux qui relevaient régulièrement du saint-siége.

Les appellations des évêques n'y étaient point portées avant d'avoir été jugées par les archevê-

ues. — Si les sentences portaient excommunication ontre les appelants, le juge de la Monarchie avait le ouvoir d'en donner absolution avec la clause *cum incidentia* appelée en France *absolutio ad cautelam*. Le juge de la Monarchie recevait au nom du saint-ége les plaintes et les griefs des accusés ou con-mnés; il instruisait les procès, et jugeait de la lidité ou de l'invalidité, de la justice ou de l'injus-e des jugements rendus par l'Ordinaire, ou du nd de la cause même.

Dans les affaires portées devant lui en pre-ière instance, s'il prononçait la nullité de la ntence, elle demeurait sans effet; si au contraire la déclarait juridique, il la renvoyait pour la sa-faction et l'absolution aux Ordinaires; et, en cas appel dans les sentences rendues en première in-nce par le juge de la Monarchie, le vice-roi com-ettait d'autres juges pour prononcer sur l'appel, squ'à trois sentences conformes, suivant les rè-s de droit. Dans les causes qui ne pouvaient pas e jugées sur les lieux ou qui devaient être por-s par appel à la personne du Pape, les parties uvaient se pourvoir à Rome avec la permission roi ou de son vice-roi.

Le juge de la Monarchie avait, en outre, le droit de connaître des appellations ordinaires *Per viam gravaminis.* — Ce juge en était séculier (1).

Après la bulle d'Urbain II, promulguée en 1098, les historiens se taisent sur la vie du Grand comte Roger; cependant il ne mourut que trois ans plus tard. Il semblerait que les exploits guerriers aient seuls des droits à la gloire de la postérité. Lorsque l'épée du comte fut rentrée au fourreau, les chroniqueurs ont fermé brusquement le livre de sa vie; ils ont raconté avec grande pompe ce qui se conquiert par le glaive, sans s'arrêter un seul instant à ce qui se conquiert par l'intelligence, cette autre épée puissante que Dieu a donnée à l'homme; ils ont compté pour quelque chose les travaux accomplis par la valeur des armes, et non ceux qui le furent par le rude labeur d'une pensée ferme et infatigable.

Cependant, après avoir arraché aux infidèles cette terre si longtemps battue par les orages de la guerre, corrompue par la mollesse et le désordre, il y avait encore pour le comte Roger une grande tâche à accomplir; c'était de reconstituer la vie in-

(1) *Défense de la monarchie de Sicile*, par Dupin, c. VII.

térieure du pays et de fonder un gouvernement civil, comme il avait fondé un gouvernement religieux; d'établir pour tous des lois sévères autant que justes, et devant lesquelles devaient s'incliner sans murmurer les différentes nations qui habitaient la Sicile; c'était enfin de faire régner la tranquillité, l'union et la paix, là où il n'y avait que discorde, licence et débauche. — Il s'agissait surtout de dompter l'orgueil ambitieux et l'insubordination des seigneurs toujours prêts à lever l'étendard de la révolte, et de les rendre vassaux soumis et tributaires réguliers. — Une administration sagement combinée, invariable dans son principe, pouvait seule établir une domination forte et calme, et assurer au Grand comte, pour lui et ses descendants, la possession glorieuse de cette nouvelle conquête.

CHAPITRE HUITIÈME.

1098 — 1101.

SOMMAIRE :

tion intérieure de la Sicile, fondée par le comte Roger. —
du pouvoir civil et religieux en la personne du comte Roger.
entes nations habitent la Sicile. — Division de cette île. —
du *val-di-Demona*. — Du *val-di-Noto*. — Du *val-di-Mazara*.
sibilité de soumettre le pays à des lois générales. — Chaque
abitant la Sicile conserve le droit de se régir par ses propres
Trois langues sont en usage. — Institution des droits féodaux.
llodiali. — Citations du moine *Gregorio*. — Division des domai-
a Sicile. — Principe du Droit féodal. — Différentes classes de
es. — De la nature des concessions faites par le prince suze-
Le comte de Sicile, vassal du duc de Pouille. — Diverses
s des domaines seigneuriaux dits de *premier ordre* ou de *se-
re*. — Des devoirs des vassaux envers leur suzerain. — Terme
e de *Barons* appliqué à tous les vassaux. — Cérémonies de
ure d'un bien féodal. — Donations héréditaires. — Différents
es feudataires. — Obligations militaires des seigneurs. — Con-
lics. — Concessions faites aux églises et aux prélats. — Leurs
leurs prérogatives. — Dispenses qui leur furent accordées. —
absolue de la dépendance féodale. — Cours et tribunaux. —
es charges. — Les *stratigoti* et les *vice-comiti*. — Leurs attri-
— Le Droit lombard. — Tribunaux civils. — Le Code Justi-
Les naturels de l'île conservent l'usage du Droit romain. —

Mort du comte Roger. — Inscription gravée sur son tombeau. — Résumé de son caractère et de ses conquêtes. — Parallèle entre Guillaume le Conquérant et le comte Roger.

Notre intention n'est pas ici de faire une histoire du droit public en Sicile, ou d'entrer dans tous les détails intimes et spéciaux de l'administration intérieure des tribunaux, de la juridiction, du corps législatif, du parlement, et de la fondation des cours civiles et religieuses; mais il n'est pas inutile, au point où nous en sommes arrivés dans cette histoire, de jeter un coup d'œil général sur le gouvernement intérieur fondé avec tant de soin et de sagesse par le Grand comte Roger en Sicile, et d'après lequel, sauf les modifications nécessaires à toute civilisation qui marche, à tout empire qui grandit et s'étend, se régirent les princes ses successeurs; car ce travail laborieux de la paix auquel il employa les dernières années de sa vie fut le complément de ses victoires.

La réunion du pouvoir civil et religieux en sa personne lui fut d'une grande utilité pour la force et l'affermissement de son gouvernement, en ne laissant pas une autorité rivale s'établir au sein

de ses États, et en augmentant envers lui, qui était investi de cette double dignité, la soumission et le respect.

Le gouvernement intérieur de l'île était d'autant plus difficile à établir et à régulariser, que différentes nations, comme nous l'avons dit plus haut, toutes dissemblables d'origine, de langage, de religion, de lois, de coutumes et de mœurs, étaient répandues sur toutes les parties de l'île.

La Sicile était divisée en trois provinces qui portaient chacune le nom de *Val*.—Le *val-di-Demona*, — le *val-di-Noto*, — le *val-di-Mazara*.

Cette division fut créée par les Sarrasins.

Le *val-di-Demona* comprenait les villes de *Zancla, Melazzo, Cefalu, Tauromana* (1).

Le *val-di-Noto* comprenait *Catina, Augusta* et *Sarkusa* (2).

Le *val-di-Mazara*, le plus considérable des trois, comprenait *Balirmu, Drabni* et *Giargenta* (3).

Nous ne pensons pas qu'on lise sans intérêt

(1) *Zancla* (Messine). — *Melazzo*. — *Tauromana* (Taormine).

(2) *Catina* (Catane). — *Augusta*. — *Sarkusa* (Syracuse).

(3) *Balirmu* (Palerme). — *Drabni* (Trapani). — *Giargenta* (Agrigente).

les détails suivants sur le gouvernement intérieur de la Sicile pendant la domination des Sarrasins; ils forment une introduction nécessaire aux différentes questions que nous allons aborder.

Du temps des Sarrasins, la Sicile appartint successivement à deux dynasties : aux *Aglabites* d'abord, qui furent les premiers conquérants, et ensuite aux *Fatémides*, qui la leur enlevèrent.

Sous les premiers, l'île fut gouvernée par un *Wali* qui dépendait des princes africains et dont les fonctions équivalaient à celles de gouverneur (1). — Cette charge fut confiée, pour la première fois, par Liadath-Allah, en l'an 835, à Mohamed Ben-Abd-Allah, l'un de ses cousins, qui avait une grande renommée de sagesse : aussi les Émirs africains confirmèrent avec joie cette élection d'un nouveau *Wali* faite par la nation. A la mort de l'un de ses gouverneurs de provinces, la nation n'avait pas le droit d'élec-

(1) *Compendio della storia di Sicilia da Nicolo Maggiore*, lib. II. — f° 145 :

La nostra isola appartenne a due dinastie, gli Aglabiti che la conquistarono, ai Fatemidi che a questi la tolsero. Sotto il governo degli Aglabiti si reggeva l' isola per un *Wali* ossia un governante che dipendeva in tutto dai principi Africani.

ion; dans l'origine seulement, elle se l'attribua, t les Émirs ne s'y opposèrent point, pour ne pas aliéner une armée redoutable dont ils avaient rand besoin; mais lorsque leur puissance se fut msolidée, les Émirs nommaient les *Wali* selon ur propre volonté et les envoyaient directement 'Afrique.

En effet, en 871, les Siciliens avaient élu un ouveau gouverneur nommé Mohamed Ben-Abi-Al osein; mais l'émir Ziadath-Allah ne voulut pas nfirmer ce choix, et envoya Rabbach Ben-Zakub our occuper ce poste important.—Depuis lors, n n'a plus d'exemple d'un *Wali* choisi directeent par la nation. Ce gouverneur ne jouissait 'aucun des droits attachés à la souveraineté : il ne ouvait promulguer aucune loi nouvelle, établir icun impôt, former aucune alliance, ni déclarer guerre, ou battre monnaie en son propre nom, ou uir des autres priviléges que la loi mahométane cordait aux souverains (1); ses fonctions se rédui-

(1) *Compendio della storia di Sicilia*, etc.
Wali Siciliani non avevano alcun dritto che addimostrava sovranità ; potevano ordinare nuove leggi, non imporre nuovi tributi, non fare oria l' entrata reggia ; non stringer lega, nè romper guerra, non bat-

saient à gouverner les localités sous la dépendance immédiate des princes africains. — Lorsque les Fatémides succédèrent au trône, Mohamed Ben-Al-Aschaat ayant fait connaître au calife Mansur la nécessité de donner une meilleure forme de gouvernement à la Sicile, celui-ci lui accorda le droit d'avoir un Émir en propre. Le premier fut nommé en 947. Les Émirs, ainsi que les *Wali*, habitèrent toujours la ville de Palerme, que les Sarrasins appelaient *Balirmu*. Les magistrats inférieurs n'étaient pas particuliers à la Sicile et étaient les mêmes que pour la nation musulmane. Ainsi les *Kadhi* étaient juges de première instance et résidaient dans les villes un peu importantes. On les choisissait parmi les docteurs en droit appelés *Fakihi*; le gouvernement musulman avait pour eux une grande considération, et les admettait souvent à délibérer sur les affaires d'État. Les arrêts du *Kadhi* étaient soumis au *Moufti*, juge d'appel résidant toujours dans la métropole. Un magistrat supérieur recevait ordinairement la qualification de *Cheik*; le secrétaire du gouvernement se nommait *Kateb*; — le *Kaid*

ter moneta col proprio nome, nè godere gli altri privilegii che la religione maometta addiceva ai sovrani.

était chargé des expéditions militaires et commandait dans une province. Ce mot *Kaid*, altéré dans d'autres langues, fut changé en *Gayto* ou *Gaytus*, puis devint par la suite *Arcadius*, et enfin *Alcayde*, d'où est venu le nom actuel d'*Alcade*.

Tous les terrains qui appartenaient à l'État s'appelaient *doganoli*, parce que l'administration des revenus publics était dans les mains d'un conseil de ministres royaux, ou *Divan*, dont on a fait *Duan*, *Duana*, *Dogana* et *Douane*. — Le divan appelait ses registres de recettes *defter*, ou *libri defetarii*. Toutes les terres possédées tant par les Siciliens que par les Africains établis dans l'île, étaient sujettes au *Kareg*, soit impôt foncier. Cet impôt s'établissait sur chaque *alzug al kabar*, c'est-à-dire sur chaque paire de bœufs; ce qui indiquait l'étendue de terre sur laquelle on pouvait ensemencer trente mesures de froment. On n'a pu découvrir quel était pour chaque *alzug* de terre l'impôt payé par les Sarrasins siciliens; seulement, on peut croire qu'il était au-dessous du dixième des revenus : car l'émir Giaffar ayant converti le *Kareg* en *Aasciar*, ou *sixième*, les habitants se révoltèrent, et ne rentrèrent dans le devoir que quand Giaffar,

ayant été déposé, Achal, qui lui succéda, eut révoqué l'*Aasciar* et rétabli l'ancienne taxe du *Kareg* (1).

Les revenus publics, comme les affaires civiles, n'occupaient qu'un petit nombre de fonctionnaires. Il y était pourvu dans chaque ville par un receveur, appelé *Ahmal*, mais dans l'ensemble par le *Divan*. Sous la domination des princes Aglabites, le butin fait à la guerre ainsi que les revenus publics étaient portés en Afrique, et l'Émir de ce pays pourvoyait aux émoluments des agents politiques ou des employés de l'administration. C'est ainsi que la Sicile, dépouillée de ses richesses, tomba dans un terrible état de pénurie, aggravé par les invasions, le pillage continuel des villes et des campagnes, les meurtres et les séditions, conséquences inévitables du règne de la force et du despotisme. — Aussi le sort de la Sicile, à cette époque, était misérable; mais lorsque l'Émirat fut établi, dans

(1) *Compendio della storia di Sicilia*, etc.

Soltanto puossi aver per fermo che quella tassa fondiaria costava meno della decima del prodatto; imperciochè l'emir Giaffar avendo cambiato il *Kareg* in *Aasciar* o decima, i Siciliani si rebellarono, e allora si quietarono, quando deposto Giaffar e succeduto Achal, l'*Aasciar* fu rivocata, e rimessa in uso l'antica tassa del *Kareg*.

l'île même toutes les contributions se consommèrent à l'intérieur, et la Sicile, relevée d'un si grand abattement, commença à oublier ses calamités passées, et à redevenir puissante. Cette meilleure fortune ranima dans le cœur des Siciliens l'antique valeur, et il est juste de dire que l'Émirat prépara cet état de prospérité et de puissance auquel s'éleva l'île sous la sagesse et l'héroïsme des Normands.

Lorsque le comte Roger fonda la domination des Normands en Sicile, ce pays était peuplé de Sarrasins, de Grecs, et de tous ceux appelés du nom générique *Latins*; ceux-là étaient les Naturels, les Francs et les Lombards. Il faut aussi y ajouter les Juifs, qui, établis en Sicile depuis les Romains, avaient continué, même sous les Sarrasins, à y demeurer (1).

Cette population si diverse et si nombreuse était

(1) *Considerazioni sopra la storia di Sicilia*, del canonico Gregorio, . I, cap. I, f° 15 (trad.) :
Shigelgaite, femme de Robert Guiscard, en trouva à Palerme en 1089. 'y en avait même un si grand nombre que Beniamino de Tudela, voyaeur juif du XIIe siècle, en trouva deux cents à Messine en 1172 et quinze nts à Palerme.
Pyrrhus Roccus, *an.* 1089, t. I, p. 75. — *Itinerarium apud Caruso*, ap. I, p. 1000.

répandue indistinctement dans les villes et dans les campagnes; cependant le territoire qui s'étend du *val-di-Demona* jusqu'au détroit était en grande partie occupé par les Grecs, et Messine, échelle du commerce avec le Levant, donnait ainsi aux Grecs siciliens une communication plus facile avec la Romane. Les Sarrasins habitaient la partie de l'île qui regarde l'Afrique; et les Lombards s'étaient établis dans l'intérieur des terres. — Il eût été difficile, sinon impossible de soumettre indistinctement tous les habitants à des lois générales. C'eût été froisser, violer, pour ainsi dire, les habitudes de chaque nation, et jeter dans le pays encore si agité un germe de discorde et un principe d'anarchie. Le Grand comte de Sicile évita cet écueil devant lequel un homme moins sage et moins prudent se fût facilement brisé; il comprit qu'il fallait tracer lentement et laborieusement le sillon d'une administration intérieure, se contenter d'établir une base solide, inébranlable, mais pour les résultats s'en rapporter à l'avenir.

Le prince normand permit donc à toutes ces peuplades différentes de se régir d'après les lois de leur pays; il fit plus : il respecta les mœurs, les

coutumes et la religion de chacun, même celle des Juifs. Ceux-ci conservèrent toute liberté civile et religieuse, et, moyennant un tribut auquel ils avaient été soumis par les Sarrasins et qu'ils continuèrent à payer aux Normands, il leur fut permis de prêcher et d'exercer leur propre religion dans leurs synagogues et de posséder leurs biens en toute propriété. Par suite de cette autorisation, ils avaient des notables juifs dont les actes avaient toute valeur sans être soumis aux règles en usage parmi les chrétiens (1). Les Grecs et les Siciliens continuèrent, après la conquête du comte Roger, à se gouverner par le *Code Justinien*; — les Lombards vécurent selon les règles et les coutumes de leur pays; — le *Koran* resta toujours la loi suprême des Sarrasins, et les Normands apportèrent la législation des Francs. Par suite de ces concessions, trois langues se trouvèrent en usage en Sicile. Dans les actes, ainsi que dans les registres

(1) Gregorio, *Compendio sopra la storia di Sicilia*, lib. I, cap. I, f° 15:

Quindi aveanvi ancora i notari Giudei, agli istrumenti dei quali davasi tutto il valore, comecchè mancassero delle solennità che usavansi tra i christiani.

Consuet. Panormit., cap. XXXVI.

du gouvernement et dans les archives publiques, le grec, le latin et l'arabe étaient également employés; conséquemment, tout ce qui était rendu public devait l'être dans ces trois langues, et ce siècle a laissé des diplômes, des inscriptions et des monnaies qui en font foi (1).

Certes, le comte Roger se créait de grandes difficultés; mais en rendant par le fait même de ces difficultés la sécurité à chacun, il consolidait sa puissance et l'affermissait énergiquement sur d'autres points.

Ainsi fut fondée en Sicile l'institution des Droits féodaux qui devint peu à peu le Droit public des Siciliens.

Avant l'arrivée des Normands, la féodalité était complétement inconnue en Sicile. D'après quelques historiens ce pays aurait été à cette époque entièrement divisé en domaines féodaux; mais ils ne citent aucune preuve de cette division absolue; nous croyons au contraire que le comte Roger disposa seulement des biens qui, ayant appartenu aux

(1) *Rerum arabicarum amp. coll.*, p. 176, *et diplomata hist. Monregalensis Ecclesiæ edita ab Michaele di Judice*, p. 8. — Gregorio, t. I, c. I, f° 17.

rincipaux Sarrasins chassés de l'île, devenaient a propriété par droit de conquête. — Ce fut la lus grande partie de l'île, il est vrai; mais il resta es possesseurs de propriétés franches qui furent ppelés *Allodiali*, pour les distinguer des feudaires; et comme dans la langue teutonique on ppelle une ville *un Bourg*, les habitants prirent le om de *Bourgeois* et les chefs celui de *Bourgmestres*.

Le moine Gregorio a fait des recherches trèstendues et très-savantes sur le Droit public sicien et sur l'introduction des droits féodaux en cette e; voici ce qu'il écrit :

« Il y eut toujours en Sicile cette classe ancienne et naturelle des possesseurs que les lois gothiques et byzantines appellent la base fondamentale d'un pays. Ces possesseurs maintenus par les Arabes, tenaient leurs biens comme propriété absolue en payant seulement le tribut imposé par les Sarrasins à ceux qui, après avoir été vaincus, refusaient d'embrasser la religion mahométane et conservaient le droit de professer n toute liberté leur culte religieux (1). — Les

) *Malaterra*, p. 181 :
ic christiani in valle Demonæ manentes sub Saracenis tributarii erant :

« propriétés de l'île se trouvaient dans cet état à
« l'arrivée des Normands. Ceux-ci se présentèrent
« aux habitants de la Sicile comme les libéra-
« teurs de la tyrannie des Sarrasins. Il était donc
« indispensable en détruisant l'ancien gouverne-
« ment et en faisant dominer la religion chrétienne
« que les propriétés des insulaires fussent dé-
« livrées du tribut auquel les Arabes les avaient
« soumises. Aussi non-seulement ils furent main-
« tenus par les Normands dans la possession de
« leurs biens, mais ils les tinrent libres de tout
« tribut et de toute servitude.

« En effet, si l'on eût conservé les impôts tels
« qu'ils existaient, les habitants de la Sicile n'eus-
« sent pas reconnu cette œuvre de libération que
« les Normands proclamaient avoir accomplie (1). »

Dans la division qu'il fit du pays conquis, le comte Roger en conserva une partie comme patrimoine

de christianorum adventus gavisi illis occurrerunt multaque euxenia et donaria obtulerunt. Hoc excusationis contra Saracenos assumentes non quod causa amoris, sed ut seipsos et quæ sua erant tuerentur, hoc facerent.

(1) *Gregorio canonico,* lib. I, cap. II, f° 44.

Malaterra, cap. I, p. 182 :

Fratres vero Robertus et Rogerius utique eos cum maxima dulcedine suscipientes, multa beneficia se illis collaturos, si terra a Deo sibi concedatur, promittunt.

personnel et particulier; les autres terres furent distribuées à ses parents, à l'Église (ainsi qu'il a été relaté dans les diplômes cités précédemment), et aux principaux capitaines qui avaient combattu avec lui, et s'étaient le plus distingués par leur valeur et leur dévouement.

En développant la constitution des droits féodaux dans ses points les plus importants, nous expliquerons les conditions auxquelles ces différentes concessions furent faites.

Sous la nouvelle domination des Normands en Sicile, on ne vit pas seulement une nouvelle distribution des biens et des propriétés, mais encore de nouveaux titres, de nouvelles formes et de nouveaux usages. — Déjà la plus grande partie des royaumes fondés sur les ruines de l'empire romain avaient vu s'accomplir la grande mutation dans l'état des propriétés et des offices; cette mutation, après de lents et successifs progrès, avait atteint, dans ce siècle, toute sa force et toute sa maturité.

L'hommage et le serment de fidélité étaient la base de tous les actes politiques, le principe de toutes les possessions seigneuriales; toute conces-

sion où l'hommage n'était pas exigé était réputée servile. Les biens provenant de dépendance féodale étaient les seuls reconnus positifs et nobles; il s'ensuivit alors que l'on possédait sous le titre de fief non-seulement les biens propres, ou soit les *Allodi*, mais encore les rentes, les pensions et les offices.

Les biens féodaux étaient divisés en plusieurs classes; et les droits comme les obligations différaient selon l'extension des domaines et le titre des seigneuries.

Au premier rang étaient les comtés qui résultaient de plusieurs baronnies; — ensuite, les baronnies composées de plusieurs domaines féodaux; — et en dernier lieu, les simples feudataires. Donc, il n'y avait dans le royaume que des feudataires simples, des barons et des comtes. — Dans le principe, les concessions étaient gratuites, regardées comme des *bénéfices* et *dons libres*, et pouvaient être révoquées selon la volonté de celui qui les avait accordées; cependant il fut introduit plus tard de les faire pour un certain temps, puis à vie; quelques-unes même s'étendirent jusqu'aux enfants; et plus tard les biens des feudataires fu-

rent regardés comme héréditaires et devinrent le patrimoine d'une famille (1).

Telle était la composition des statuts féodaux, lorsque les Normands entrèrent en Sicile, et pour la première fois avec eux le régime de la féodalité.

Ainsi, dans les autres pays, cette institution, suivant la marche de toute chose qui commence, n'avait été admise dans son ensemble que successivement et par degrés; tandis qu'elle fut introduite tout d'un coup en Sicile dans toute sa force et toute sa vigueur, à cette même époque où Guillaume, le conquérant normand, établissait aussi en Angleterre les premières lois féodales. — Les domaines souverains eux-mêmes du comte Roger ne furent qu'une grande seigneurie féodale; et la concession de la Sicile faite au comte par son frère Robert Guiscard, portait comme condition expresse qu'il devait la lui reconnaître; ou, pour se servir de l'expression d'un écrivain du temps, *il lui donna l'investiture de toute l'île*. Donc le comte de Sicile

(1) *Can. Gregorio,* lib. I, cap. II, f° 25 :
Pure fu introdotto in prima di farle per alcun tempo, indi a vita, poi istesero ad alcun dei figliuoli, e nel secolo undecimo, in cui siamo, erano finalmente i feudi divenuti ereditari, e il patrimonio di una famiglia.

à cette époque était regardé comme *sujet féal et lige* du duc de Pouille (1).

Il est dès lors évident que tout était régi sous le principe commun de la féodalité. — Ce ne fut donc ni autrement, ni dans d'autres formes que le comte Roger fit la nouvelle distribution des biens et des propriétés.

Quelques auteurs ont pensé à tort que les domaines échus en partage aux seigneurs et principaux chefs de l'armée, étaient un patrimoine commun à tous ceux qui combattirent avec le comte Roger, et qu'ils les possédèrent par droit de conquête, et non comme concessions faites par le prince.

Au milieu des travaux incessants et des combats sans nombre qui enlevèrent, lambeau par lambeau, la Sicile aux Sarrasins, il se peut que les princes normands n'eussent pas, dès le premier abord, des idées complétement arrêtées sur un système général de possession; mais aussitôt après la prise de Palerme, ils se décidèrent à former de l'île entière une seule principauté.

(1) Uomo fidele, e legio.

Le comte Roger avait sur la Sicile un souverain pouvoir; toutes les parties de la Sicile et tous les domaines devaient donc le reconnaître pour seigneur, et personne ne pouvait obtenir de concession que par le fait de sa volonté.

Cela est tellement positif que Roger répétait toujours dans chaque expédition militaire, *qu'il devait être le premier à combattre, puisqu'il était le premier à posséder et à distribuer* (1).

Ainsi, il distribua, d'après le régime et le principe féodal, ses nouvelles conquêtes aux seigneurs qui l'accompagnaient, à la condition d'être reconnu par eux, prince souverain; c'est pourquoi il les appelait ses barons et ses soldats, qui sont des termes de vasselage; et les premiers barons, le comte de Syracuse lui-même, l'appelaient leur seigneur.

On vit alors apparaître et s'établir simultanément en Sicile, non-seulement les baronnies, mais encore les comtés, réputés domaines féodaux de *premier ordre*. — Tels furent le comté de Syracuse,

(1) *Malaterra* :
Et sicut primus esset in possidendis vel distribuendis, ita conveniens esse, ut prior fierit in acquirendis.

celui de Butera, la seigneurie de Melazzo, celle de Catane, comme aussi celle de Patti et celle de Lipari, lesquelles ayant plus d'importance étaient régies par une juridiction spéciale.

Il y avait aussi les baronnies et les domaines féodaux de *second ordre* qui furent celles de Geraci, de Carini, de Caccamo, de Partenico et autres. — Les concessions des domaines féodaux simples furent illimitées.

Il faut ajouter qu'il y eut des propriétés féodales dans lesquelles les seigneurs recueillaient et faisaient venir des familles pour les habiter; c'était par conséquent des populations toutes nouvelles et des vasselages de première fondation. Les barons prescrivaient certaines lois et fixaient à leurs nouveaux vassaux les services et les tributs attachés à ces possessions, en leur déclarant à l'avance les obligations auxquelles ils devaient se soumettre.

Deux actes détaillés étaient rédigés par le seigneur; — l'un était remis aux parties contractantes, l'autre restait dans les mains du seigneur.

Il y eut donc, dès la première introduction de la féodalité en Sicile, deux classes de feudataires, ceux qui tenaient les biens féodaux du prince suzerain,

en personne, et ceux qui en recevaient les concessions subalternement par un feudataire de premier ou de second ordre; ceux-là ne relevaient pas directement du prince, mais du fief dont ils avaient reçu la concession.

Lorsque les concessions étaient faites directement par le prince, on disait tenir la seigneurie *en chef* (*in capite*). — Un comte pouvait accorder une baronnie, et un baron une seigneurie; ces terres prenaient alors le nom de *suffendi*.

Telle est l'origine de la distinction entre les différents fiefs.

Tous prenaient le terme générique de *Baronnies*; et par conséquent les vassaux étaient désignés sous le nom collectif de *Barons*.

La base première du gouvernement féodal était l'obéissance et les devoirs du feudataire envers le seigneur suzerain; ou pour mieux dire, le *serment* et l'*hommage* constituaient le principe sacré et inviolable de la dépendance féodale; aussi l'acte de donation appelée *investiture* se délivrait-il avec beaucoup de pompe et de solennité. — Le droit commun en avait déjà prescrit les cérémonies et arrêté la formule.

Voici quelles étaient les cérémonies en usage à cette époque :

Le seigneur suzerain était assis sur un trône élevé. — Autour de lui se tenaient debout tous ses vassaux ; d'abord les comtes, puis les barons, puis les feudataires simples.

Le nouveau feudataire ayant été introduit avec grand appareil, s'agenouillait et plaçait ses mains jointes dans celles du seigneur suzerain ; puis il disait d'une voix haute et ferme :

« Je jure de défendre ta vie, ta famille, ton honneur et tes membres en toute occasion dont tu me requérras, de te servir avec fidélité, et de te venir en aide contre tous tes ennemis (1). »

Le seigneur lui donnait alors publiquement l'investiture du domaine féodal, et, dès ce jour, il jouissait de tous les droits attachés à sa nouvelle dignité, de même qu'il était tenu d'en accomplir tous les devoirs. Il ne pouvait élever dans toute l'é-

(1) *Gregorio* dit, lib. I, cap. II :

Le moine *Alexander Telesinus*, écrivain de ce temps, a transmis divers mémoires sur ces cérémonies ; et la formule du serment féodal fut dans la suite insérée dans le plus ancien Code des lois siciliennes, c'est-à-dire dans le Code de l'empereur Frédéric, qui recueillit plusieurs lois et coutumes des temps normands.

tendue de ses terres aucun château fort sans une autorisation spéciale de son suzerain, et pour ce cas, considéré comme exceptionnel, il devait prêter un nouveau serment.

Les donations faites par le comte en Sicile furent toutes héréditaires ; il voulut les concéder aux nouveaux seigneurs non comme des possessions dont il pouvait à son gré retirer la propriété, mais comme un patrimoine de famille. Par cette raison les feudataires étaient aussi intéressés que le comte lui-même à la conservation de la conquête. En servant le prince normand, ils servaient leurs propres intérêts et s'employaient avec plus d'ardeur et de dévouement à la défense de biens dont ils devaient léguer l'héritage à leurs descendants.

Lorsque la possession des biens féodaux était personnelle, elle ne donnait que des distinctions et des priviléges personnels ; mais en Sicile, où elle fut dans le principe déclarée héréditaire, elle forma dès lors dans les ordres publics une dignité permanente qui créa la noblesse des familles.

Le droit public du temps avait fixé d'une manière régulière et absolue les services et les tributs des vassaux vis-à-vis le prince suzerain.

Le feudataire devait d'abord payer un tribut en argent pour la rançon de son seigneur, dans le cas où celui-ci eût été fait prisonnier, ou lorsqu'il armait chevalier un de ses fils ou mariait une de ses filles (1).

Cela s'appelait *adjutorium* ou subside. A la mort du feudataire, celui qui lui succédait dans ses domaines féodaux, devait payer au prince suzerain un tribut appelé *redevance*, qui se composait aussi d'une somme en argent; mais le principal devoir du vassal, comme nous l'avons indiqué plus haut, était de s'armer sur la réquisition de son seigneur, de le suivre dans les camps et de combattre pour sa défense.

Les feudataires formaient ainsi la plus grande partie de l'armée, on pourrait presque dire, l'armée tout entière; ce qui explique pourquoi ils furent regardés comme une dépendance publique de la force militaire de l'État (2).

(1) *Gregorio*, lib. I, cap. II :
Le duc Robert demanda des subsides à ses comtes et barons à l'occasion du mariage de sa fille avec Azone de Lombardie.

(2) *Gregorio*, lib. I, cap. II, f° 37 :
Ne erano altrimenti ivi considerati i feudi, che come uno stipendio del servizio militare.

e dépendance était regardée comme naturelle
spensable, et quiconque eût osé la nier eût
:laré rebelle, traître au prince et à son ser-
et dépossédé de son domaine féodal.
roit commun avait fixé les bornes de l'obli-
militaire des vassaux envers leurs seigneurs.
: domaine féodal entier équivalait à une
nnuelle de *vingt onces;* et l'on devait four-
ır chacun, pendant l'espace de trois mois,
ommes et trois chevaux. — Dans le cas
feudataire voulait s'exempter du service
ıel militaire, il devait payer *trois onces* et
ari par mois, c'est-à-dire *dix onces* et *quinze*
ır chaque domaine, ou pour chaque *vingt*
e rente.
rme du service expiré, chaque vassal pou-
.tter l'armée et s'en retourner dans ses pos-
; sans que le seigneur eût aucun droit de
ir; mais, en outre de ce service militaire,
tenu, pendant la paix, à se rendre aux
, convoqués, pour s'entretenir des affaires
t.
ısage de traiter les affaires publiques dans
les réunions auxquelles étaient appelés tous

les citoyens jouissant de quelque poids et de quelque importance, remontait aux temps les plus anciens. A cette époque les chefs devaient persuader plutôt que dominer les hordes barbares à la tête desquelles ils combattaient, et dont la force matérielle était pour ainsi dire toute leur puissance. Connaissant leur pouvoir et l'utilité de leurs services, ces fiers soldats eussent abandonné ou écrasé quiconque eût méconnu leurs droits ou froissé leur orgueil indomptable.

Dans le siècle présent, les vassaux, orgueilleux jusqu'à l'insolence, ambitieux jusqu'à la folie, rongeaient avec impatience le frein qui les retenait, et ils n'eussent accepté aucun acte important d'autorité, si cet acte n'eût été préalablement soumis à leur approbation ou du moins à leur conseil. Une révolte, unanime de leur part, aurait bouleversé le pays, détruit les formes du gouvernement, et plongé l'île tout entière dans un état d'anarchie (1).

Ainsi les assemblées des vassaux qui prirent plus tard par toute l'Europe le nom de *Parlement*, et dans

(1) *Malaterra*, lib. II.
Gregorio, lib. I

lesquelles on jugeait, soit les délits des vassaux eux-mêmes envers leur suzerain, soit leurs discussions entre eux, formaient la constitution des monarchies féodales; on y discutait les affaires importantes de l'État; et y siéger était, non pas un droit du feudataire, mais un service obligatoire.

Nous développerons à la fin de ce chapitre la constitution des tribunaux et des cours civiles dans ses parties les plus importantes.

Il nous reste maintenant à examiner les concessions faites aux Églises et aux prélats de Sicile, et la part qui leur fut assignée dans la constitution des droits féodaux.

La Sicile était peuplée de tous côtés de Sarrasins et de Juifs auprès desquels la religion chrétienne devait se faire jour, non-seulement par un noble caractère de mansuétude et de paix, mais encore par cette grande et solennelle splendeur qui doit toujours rehausser sur la terre ce qui appartient à Dieu. — Aussi, dès qu'elle fut délivrée de l'oppression qui pesait sur elle, les nouveaux conquérants voulurent que son culte fleurît sous les formes extérieures les plus éclatantes et les plus honorées. Nous avons vu, dans ce saint but, le prince Roger

restaurer les anciennes églises, en construire de nouvelles, et appeler à la direction supérieure de ces églises des hommes remarquables par leurs lumières et la sainteté de leur vie.

La pensée religieuse était portée chez le prince normand à un tel degré d'enthousiasme, et pour ainsi dire d'absolutisme, qu'il voulut élever les évêques et les prélats de Sicile aux plus hautes dignités, et ne pas restreindre leurs fonctions dans des bornes purement ecclésiastiques. Il ne nous appartient pas de juger si ce fut une faute d'étendre ainsi au delà des limites ordinaires le pouvoir des corps ecclésiastiques, à cette époque d'empiétement, où chaque jour amenait une nouvelle lutte entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, entre le roi et le souverain Pontife; et, si cet acte de grandeur et de foi profonde ne devait pas créer des embarras sérieux dans l'avenir.

Les prélats de Sicile furent admis par la volonté du souverain dans les conseils publics avec les barons et les seigneurs, au même titre que les barons laïques, c'est-à-dire par le droit des domaines et des fiefs qu'ils possédaient, et dont ils tenaient la plus grande partie *en chef*, c'est-à-dire par la con-

ession immédiate du prince suzerain. Ces fiefs vaient donc la même nature et la même origine que es baronnies et les biens féodaux des laïques. En utre, le comte Roger, par respect pour l'Église, ont ils étaient les serviteurs, les dispensa du serice militaire personnel, et leur accorda, à cet gard, toute sorte d'exemptions et d'immunités.

« En effet, dit le moine *Gregorio*, il eût été monstrueux que des hommes sortis des monastères et des couvents, pour exercer les fonctions apostoliques en Sicile, tels que *Gerlando* le saint évêque, *Bartholomeo* l'hermite très-austère, et autres, se vissent dépouillés de leurs vêtements sacerdotaux et couverts d'armures de fer pour aller combattre dans les camps (1). »

Dans son intarissable munificence envers les corps ecclésiastiques dont il avait été le fondateur, le omte de Sicile dispensa la plupart des églises des utres obligations imposées aux feudataires. Cependant, il ne voulut pas rendre le clergé entière-

(1) *Gregorio*, lib. I, cap. II, p. 41 :
E sarebbe stato piu monstruoso, che uomini tirati dagli eremi e dai hiostri, e chiamati ad esercitare l'apostolato in Sicilia, Gerlando santissimo vescovo, Bartolomeo romito penitentissimo ed altri si vedessero, spogliati i panni sacerdotali, guerniti di ferro militare nel campo.

ment indépendant et créer ainsi dans ses États un pouvoir égal au sien ; tout en montrant aux ministres du Seigneur par des concessions sans nombre, le respect qu'il avait pour le saint caractère dont ils étaient revêtus, il leur laissa dans sa prudence et dans sa sagesse quelque vestige de dépendance originaire, afin qu'ils ne pussent en perdre le souvenir, ni dans le temps présent, ni dans le temps futur.

C'est pourquoi il prescrivit au monastère de Catane, par exemple, l'*obligation* de fournir un pain et une tasse de vin, lorsque lui ou un de ses descendants viendrait visiter le monastère ; à d'autres il imposa une rétribution de fruits et de légumes (1).

La pensée et le principe de l'institution de la féodalité peuvent être résumés ainsi en quelques mots :

A cette époque, la dépendance féodale formait l'unique base de la subordination politique. Les mœurs politiques, et les gouvernements étaient ainsi établis, que sans ce lien féodal, il eût été bien difficile, si ce n'est impossible, d'obtenir une

(1) *Gregorio*, lib. I, c. II.

soumission complète et absolue ; nul enfin n'aurait eu le pouvoir de suppléer à la faiblesse totale de la puissance et de l'autorité politique, et surtout au manque absolu de subordination, sans l'hommage et le serment de fidélité, lien sacré de loyauté et d'honneur que les plus ambitieux et les plus insoumis tremblaient de briser. — Dans ces temps si bouleversés, où la vie était chaque jour un enjeu de la guerre, dans ce chaos, pour ainsi dire, de juridictions et de droits apportés par tant de nations différentes, cette loi de la conscience et de la loyauté qui a précédé toute civilisation, même chez les peuples les plus sauvages, restait seule inébranlable au milieu de toutes les violations et de toutes les ruines; elle puisait sa force dans l'instabilité même et dans le néant de tout ce qui l'entourait, car chacun comprenait l'utilité absolue de respecter cet unique drapeau, sur lequel seulement on pouvait s'appuyer avec confiance.

Ainsi, il n'y avait pas de sujets et de monarques, il y avait des vassaux et un suzerain.

C'était une échelle de soumission, dont tous les degrés, quoique distincts, se tenaient par un lien fondamental.

Tout gentilhomme investi d'un fief était le vassal de celui dont il recevait la concession, et tenu envers lui à de nombreuses obligations. — Donc, les feudataires étaient soumis aux barons, les barons aux comtes, et les comtes au seigneur suzerain ; de là, sur différents degrés résultait une soumission générale, à laquelle chacun était intéressé pour sa part et dans les limites de ses droits.

Afin de compléter autant que possible cet aperçu sur l'administration intérieure de la Sicile, il nous reste à parler des cours et des tribunaux, et d'en indiquer les points principaux. — Nous le ferons rapidement.

Les Normands, en établissant un gouverneur dans les populations qui leur étaient soumises, ne créèrent ni de nouveaux offices, ni de nouveaux magistrats ; ils conservèrent ceux que les peuples avaient depuis longtemps.

Les chroniques des temps byzantins parlent de diverses charges, et plus fréquemment de celle des *Stratigoti*. Quoique dans le principe ceux-ci exerçassent des fonctions purement militaires, néanmoins, dans la suite, ils furent envoyés au gouver-

nement politique de quelques villes et de quelques provinces.

Pareillement, par une coutume générale établie à cette époque, et fondée sur les lois lombardes et sur celles des Francs, les comtes, les ducs et les seigneurs établissaient partout des *vice-comiti* comme leurs lieutenants, pour l'administration de la justice et le recouvrement de la rente publique dans les différents lieux de leurs domaines.

En Italie, les *vice-comiti* étaient les officiers des principales seigneuries. — Les shérifs d'Angleterre n'ont pas été considérés autrement que comme des *vice-comiti*, ou soit les lieutenants des comtes. Dans plusieurs parties de la France, les *vice-comiti* administraient comme hommes de loi et comme juges la justice au nom de leur principal seigneur, et dans le duché de Normandie les ducs gouvernaient leurs différentes provinces par le moyen de *vice-comiti*, auxquels ils donnaient le droit de percevoir les rentrées qui leur appartenaient. Les Normands, au delà du détroit, établirent le même genre de charge. — Les *stratigoti* et *vice-comiti* étaient les officiers du gouvernement dans les lieux soumis aux ducs de Pouille.

Les Mémoires du temps manquent pour désigner clairement quelles étaient la qualité des offices et la compétence des juridictions respectivement attribuées à chacun d'eux. La diversité des noms pourrait seulement faire comprendre la diversité des charges. —Seulement, d'après les fonctions dont furent revêtus ces magistrats à une époque postérieure, on peut conjecturer avec quelque droit que, dans le principe, le comte Roger établit les *stratigoti* pour juger criminellement dans les lieux qui leur étaient assignés, et les *vice-comiti* civilement. Les documents qui sont restés de cette époque ne donnent pas de détails assez précis pour connaître dans toutes ses parties l'établissement de la magistrature en Sicile. Mais le Droit romain étant entièrement inconnu à cette époque, et les lois romaines tombant en désuétude, les lois lombardes, par ce fait, étaient répandues dans toute la Sicile et réglaient naturellement les actes des tribunaux.

Le Droit lombard avait introduit dans les jugements une forme d'une grande simplicité, comme cela convenait à des peuples dont le gouvernement et la législation étaient tout militaires. —

D'abord, à l'exception de quelques personnes, qui, par privilége spécial, avaient le droit de se faire représenter par des avocats, généralement, toutes comparaissaient devant les tribunaux et présentaient elles-mêmes leur cause. Les libelles écrits n'étaient point admis; l'accusation ainsi que la défense devaient être produites de vive voix, et rien ne pouvait retarder la marche du procès, car les preuves de part et d'autre devaient être fournies séance tenante.—Quand il s'agissait d'un domaine, si l'examen oculaire était nécessaire, les juges, les parties et les témoins se transportaient sur le lieu même de la contestation, et là, se prononçait le jugement. Souvent la sentence était rendue dans le même jour où commençait le procès; le notaire présent recevait l'ordre de rédiger dans le même acte, les débats de la cause, les témoins entendus et la sentence (1).

Les Normands, en s'établissant en Sicile, adoptèrent cette même forme de juridiction. Non-seulement les Siciliens étaient admis à se servir de la juridiction lombarde; mais, comme nous l'avons

(1) *Gregorio*, lib. I, cap. III, p. 56; *Antich. longobard-milanesi*, t. I, des. VIII, p. 282.

indiqué plus haut, ils conservaient en outre le droit de vivre et d'être jugés d'après les coutumes et les lois de leur pays, si telle était leur volonté.

Quoique les lois lombardes fussent généralement en vigueur, au milieu d'une si grande diversité de droits civils, la loi romaine avait une extension privilégiée. — La Sicile, qui était une province de l'empire byzantin soumis aux Grecs, avait reçu solennellement comme loi, le Code Justinien, à partir de l'année 530 dans laquelle il fut publié; ainsi lors de l'invasion des Arabes, et précisément en l'an 878, époque de la prise de Syracuse, ce Code comptait déjà chez les Siciliens plus de trois siècles d'existence et d'usage. — Les Sarrasins laissèrent aux naturels leurs biens en toute propriété; ceux-ci continuèrent donc à être gouvernés par ce code qui avait pendant si longtemps formé la base de leurs usages et de leurs coutumes, et qu'ils avaient conservé dans leurs relations privées et publiques. Même sous la domination des Arabes, le peuple sicilien voulut garder les lois romaines, et continua à en observer les pratiques, attachant à cette manière d'agir une pensée de liberté politique et religieuse.

A l'arrivée des Normands, les Siciliens conser-

vèrent non-seulement leurs propriétés ; mais ne furent même pas soumis au régime féodal. — Il s'ensuivit donc qu'ils continuèrent à posséder et à vivre selon les anciennes lois du droit civil. — En somme, les Normands laissèrent aux naturels de l'île le Droit romain comme un privilége et un monument de leur ancienne liberté.

Il faut ajouter en dernier lieu que le possesseur d'un bien féodal, étant le chef guerrier de tous les habitants de son fief, et marchant à leur tête lorsqu'ils allaient dans les camps, était regardé en temps de paix comme le magistrat et le juge de tous ceux de son territoire. Donc le droit de commander à ses vassaux, de porter les armes comme chef pendant la guerre, ainsi que celui de rendre la justice, n'était pas une diguité personnelle dont on était revêtu à cause de ses lumières ou de son courage, mais bien le résultat de la simple possession (1).

(1) *Gregorio,* lib. I, cap. v, p. 89 :
E si vede ancora dalle proprietà risultare naturalmente un officio, imperciocchè colui che possedeva una terra feudale, essendo il capo in guerra degli uomini ivi abitanti, e che in campo sotto lui militavano, riguardavasi ancora in tempo di pace come il magistrato e il giudice proprio degli uomini istessi nel suo territorio : disortachè essendo alcuno sotto l'altrui potenza militare venia insieme a riconoscerne la giuridizione civile. — Avvenne adunque, che il dritto di possedere una terra aveavi prodotta la proprietà della terra.

Toutefois le comte de Sicile ne concéda pas à tous ses vassaux le droit de *juridiction haute et basse*, comme un droit naturel ou un privilége attaché à la propriété.

Voici ce que dit le moine *Gregorio* dans son Traité sur *le droit sicilien* :

« Au milieu de ce chaos de juridictions et de « droits, chacun n'obéissait pas ainsi qu'il eût été « de son devoir, avec assez de promptitude et d'ab- « négation à l'autorité du prince; dans plusieurs « localités quelques-uns même usurpaient les droits « et les prérogatives souverains. Le comte Roger « fit donc un grand pas en déclarant avec sagesse « que le droit de juger les délits de haute trahison « ou d'homicide, et la faculté d'imposer *la peine de* « *mort* et celle *du sang* appartenait à une juridic- « tion suprême, et était un droit de Majesté dont « il réservait l'exercice à une cour souveraine con- « stituée par lui-même.

« Aussi dans toutes les concessions faites aux « vassaux, il fut déclaré que le prince suzerain « se réservait exclusivement ce droit, dont nul ne « pouvait jouir que par un privilége particulier « émanant de sa personne. »

Dans cet aperçu aussi rapide qu'il nous a été possible de le faire, de l'administration intérieure de a Sicile, il résulte clairement que le comte Roger onserva les anciennes formes du pays et les aniens usages, et traça lentement le sillon dans equel devaient germer les nouvelles idées de réorme et de grandeur dont il voulait doter sa nouelle conquête.

A partir de cette époque de tranquillité et de aix, l'histoire, comme nous l'avons dit, se tait sur e comte Roger ; Malaterra lui-même a fermé son livre avec la vie guerrière de son héros ; et cependant cette dernière page n'en est pas la moins belle et la moins glorieuse.

Ce prince mourut à l'âge de soixante et dix ans, à Mileto, en Calabre, au mois de juillet (1101), et fut enterré dans l'église de la *Sainte-Trinité* (cathédrale de Mileto), qu'il avait fondée et enrichie de splendides donations (1). On grava sur son tombeau ces deux vers :

Linquens terrenas migravit Dux ad amœnas
Rogerius sedes, nam cœli detinet œdes.
Obiit M. C. I.

(1) *Faselle*, lib. VII :
Rugiero, conte di Calabria e di Sicilia, aiutore e defensore dei cri-

L'histoire, qui est le souvenir du passé, et la postérité qui juge, doivent rendre une éclatante justice aux éminentes qualités de ce prince. Le courage du guerrier, la prudence du vieux capitaine, s'allièrent toujours aux sentiments les plus nobles et les plus élevés. Jamais sa fortune si brillante et si incroyable, jamais l'étonnement, l'on pourrait presque dire la terreur dont il avait frappé les nations et les empires, ne le rendirent ou aveugle envers lui-même, ou injuste envers les autres. — Pour fonder sa souveraineté naissante et affermir sa conquête, il n'employa pas l'oppression, il ne chercha pas à briser par la force brutale du vainqueur les écueils sans cesse renaissants sous ses pas; il aima mieux les combattre par son habileté, les aplanir par sa prudence. A cette époque toute guerrière, toute d'envahissement et d'usurpation, où chacun reconnaissait pour loi suprême la valeur de son épée, où le plus faible était écrasé sous le pied du plus fort, en face de

stiani. Morì in Melleto di Calabria, l'anno di nostra salute M. C. I. del mese di luglio, essendo di settanta anni, e quivi in una chiesa fabbricata e dotata da lui fu onoramente sepolto. E tutti i Normanni, Pugliesi, Calabresi, e Siciliani lo piansero come un comun padre, e gli fecero tutti quegli onori nel funerale, che a loro furon possibili.

tous, sans qu'un bras se levât pour le défendre, une voix pour le plaindre, il était remarquable de voir le comte Roger respecter ainsi le droit de chacun, et arriver à la domination par l'affection et la justice, plus encore que par la force et la victoire, de le voir enfin, n'accepter de son siècle que le côté grand et héroïquement guerrier, et devancer pour ainsi dire l'avenir par la pénétration puissante de son intelligence.

Tous les historiens sont unanimes à l'égard du prince normand, dont le caractère hardi jusqu'à la témérité, ferme, mais noble et généreux, contrastait d'une manière si éclatante avec Guillaume le Conquérant, cet autre usurpateur normand dont les exploits étonnèrent le monde et bouleversèrent l'Angleterre. — Certes la conquête de l'Angleterre fut une grande et belle conquête, une entreprise audacieuse et surnaturelle; mais le vainqueur apportait aux vaincus son joug de fer. D'un côté, il étouffait les révoltes dans le sang, et de l'autre créait avec une haute intelligence un gouvernement nouveau, mais en brisant sans pitié toute trace du passé, et en abolissant, par la force inexorable d'une épée victorieuse, les lois, les ha-

bitudes et même la langue nationale du peuple vaincu.

Le Grand comte de Sicile avait au contraire à cœur d'effacer par un gouvernement doux et facile, le souvenir des combats sanglants qu'il avait livrés; loin de vouloir anéantir le passé sous le joug despotique du présent, il fit écrire dans la langue du pays tout ce qui devait être rendu public, et conserva avec soin à chacun sa nationalité, le bien le plus précieux, le plus cher. Soldat du Christ, il respecta la religion de tous, et voulut que la conviction et non la violence fît arriver à la foi chrétienne. Ses sujets, qu'ils fussent Lombards, Sarrasins, Normands ou Grecs, obtinrent toujours de lui une justice impartiale. — Aussi, pendant que l'un avait sans cesse à lutter contre des révoltes furieuses, l'autre rendait cher au peuple son nouveau gouvernement, aplanissait les difficultés qu'entraîne presque toujours avec elle toute réforme, et transmettait à son successeur un pays calme et tranquille.

CHAPITRE NEUVIÈME.

1101 — 1127.

SOMMAIRE :

Coup d'œil sur la situation du pays à la mort du comte Roger. — La Calabre. — Désordres et révoltes. — Des bandes de brigands dévastent la Sicile. — Des rébellions s'organisent. — Effroi de la comtesse Adélaïde. — Elle appelle en Sicile Robert, fils de Robert, duc de Bourgogne. — Mariage de ce prince avec une des filles du comte Roger. — Robert prend le gouvernement de la Sicile et de la partie de la Calabre appartenant au comte de Sicile. — Mort de Simon, fils aîné du Grand comte. — Discussions sur la date de cette mort. — Avénement de Roger, frère de Simon, en 1105. — Histoire des premières années du comte Roger. — Gouvernement sage de Robert de Bourgogne. — Sa mort. — Assertion d'un historien normand. — Le jeune Roger commence à gouverner. — Il veut se concilier l'appui du saint-siége. — Ambassade envoyée au pape Pascal II. — La comtesse Adélaïde épouse Baudouin de Bouillon, roi de Jérusalem. — Elle est répudiée. — Revient en Sicile. — Fondation du couvent des Carmes de Palerme. — Mort d'Adélaïde. — Caractère du comte Roger. — Il est armé chevalier. — Introduction de la chevalerie en Sicile. — Extermination des brigands. — Mariage du jeune Roger avec la princesse Elvire, fille d'Alphonse, roi de Castille. — Coup d'œil général sur l'état de la Calabre et de la Pouille, depuis la mort de Robert Guiscard. — Gouvernement faible du duc Guillaume. — Il part pour l'Orient, en laissant ses possessions sous la garde du saint-siége. — Le comte Roger envahit la Calabre. — Repré-

sentations infructueuses du pape Calliste. — Retour du duc Guillaume. — Il se réfugie auprès du prince de Salerne. — Le pape Calliste se rend auprès de Roger. — Réconciliation entre Roger et Guillaume — Guillaume rentre en possession de ses États. — Il demande à Roger son secours contre Jordan, comte d'Oriane. — Roger le lui accorde, et reçoit en échange de ce service la cession de la moitié de Palerme. — Nouveaux secours accordés par Roger et nouvelles concessions de Guillaume. — Roger attaque l'île de Malte. — Il en expulse les Sarrasins. — Conquête de Gozo et autres îles. — Mort du duc Guillaume, 1127. — Roger se prétend successeur du duc de Pouille. — Il lève une armée formidable et s'embarque pour la Pouille.

La mort du Grand comte Roger fut un deuil et une affliction pour tous, car pour tous il avait été bon, grand et généreux; les regrets même de ses ennemis le suivirent au tombeau; mais le pays, que son courage avait conquis, et auquel sa prudente sagesse avait donné un gouvernement ferme et régulier, fondé sur la religion et la stricte exécution des lois, avait besoin encore de sa puissante autorité pour se maintenir calme et tranquille. — La Pouille et la Calabre surtout s'agitaient sourdement (1), maintenant qu'elles ne craignaient plus ni le bras vigoureux de Robert Guiscard, ni l'inter-

(1) *Bardi*, cité par *Inveghes*, t. III, 157 :
L'anno di Cristo 1103 et 1104, regnando i sopraposti principi, ribellatisi da Simone molti di Calabria e di Sicilia, fu molto travagliato.

vention de Roger, dont jamais les neveux n'avaient en vain réclamé l'assistance.

Il suffira d'un coup d'œil rapidement jeté pour apprécier la situation du pays après la mort du Grand comte.

L'œuvre de conquête était entièrement terminée, et comme nous l'avons vu, l'œuvre d'administration commençait à prospérer sous des formes régulières. Fils de sa fortune et de son courage, le prince normand connaissait à fond ces hommes, qui l'avaient toujours suivi au milieu des combats, et les habitants du pays, contraints au respect et à la soumission à force de victoires, de fermeté et de clémence. Lorsque le comte, après l'expulsion des Barbares, vint s'établir en Sicile; d'une part, ceux qui avaient accompli de si rudes travaux, avaient besoin de repos; de l'autre, ceux qui avaient été témoins de tant de victoires et avaient supporté tant de revers, s'étaient résignés à une soumission passive. — Tout était tranquille, parce que celui dont la voix ou le bras pouvait agiter ces flots humains, les dominait par sa force calme et son énergique volonté; mais cette soumission portait avec elle le cachet de la crainte et de la

résignation. Elle se taisait seulement parce qu'elle se sentait impuissante.—Les combats avaient cessé; le bruit de la guerre, qui durait depuis cinquante-deux ans, s'était éteint dans toute l'étendue de l'île, et la religion réintégrée sur ce sol autrefois chrétien, se revêtait en face de tous d'une forme imposante et majestueuse. La paix, loin d'être le règne du repos et de la mollesse, avait commencé ses travaux difficiles d'administration, et limité les droits de chacun avec une juste et sévère impartialité.

Lorsque le Grand comte mourut, il semblait qu'il eût emporté avec lui tous les principes de vitalité de sa nouvelle conquête, et qu'aucune pensée humaine n'eût pu achever l'œuvre commencée par lui. La stupeur et la consternation furent générales. Ceux qui l'aimaient se crurent perdus; ceux qui le craignaient se crurent libres. — Bientôt à cette stupeur et à cette consternation succédèrent les murmures et le tumulte. Les Normands eux-mêmes, auxquels il avait pour ainsi dire imprimé une seconde nature, retrouvèrent leur esprit d'indépendance sauvage et indomptable. —L'ardeur impatiente qui les poussait loin de leur pays pour guer-

royer sur tous les points du globe, un instant maîtrisée par une puissance supérieure, se réveilla d'autant plus ardente qu'elle avait été longtemps comprimée. Déjà ils voulaient briser le frein d'une soumission inactive et se créer de nouvelles occasions de signaler leur courage et leur énergie. — Les vaillants soldats de la religion chrétienne redevenaient les aventuriers normands.

La Calabre avait donné le signal de la révolte; et au milieu de tout ce tumulte et de toute cette agitation, des bandes de brigands organisées infestaient l'île, pillant et ravageant le pays avec une insolente audace et une cruauté sans exemple.

De toutes parts c'était un désordre effréné.

Quelques mois avaient détruit le travail laborieux de tant d'années de gloire.

Pour conjurer tous ces orages, pour contenir et gouverner la Sicile, il ne restait qu'une femme et deux enfants en bas âge, Adélaïde (*Adalesia*), épouse du comte Roger, et ses deux fils, Simon et Roger, l'un âgé de neuf ans, l'autre de trois environ. Simon, l'aîné des deux, était loin de

montrer le caractère énergique indispensable pour maintenir le pays conquis dans les bornes de la soumission et du devoir.

Il fallait promptement porter remède à ce terrible état de choses; la veuve du comte Roger le comprit; elle sentit surtout, par son impuissance, que le bras d'une femme et l'espoir fondé sur l'avenir d'un enfant ne suffiraient pas pour conserver aux jeunes princes l'héritage de leur père. Autour d'elle se pressaient tous les vieux capitaines compagnons d'armes du comte. Souvent la noble comtesse s'entretenait avec eux de ses craintes et des dangers qui grondaient autour d'elle; et les seigneurs, hommes de guerre bien plus qu'hommes de conseil, ne savaient que montrer leur épée et s'apprêter au combat. — Cependant les plus sages délibéraient entre eux.

Ce fut après de longues réflexions et de tumultueuses conférences avec ses conseillers les plus intimes que la comtesse Adélaïde jeta les yeux sur le marquis Robert, fils de Robert, duc de Bourgogne et petit-fils de Robert, roi de France. Elle attira avec bienveillance le jeune prince en Sicile, le traita avec une considération marquée; et, re-

onnaissant en lui les qualités d'énergie et de rudence nécessaires en ces temps difficiles, elle oulut se l'attacher par un lien cher et sacré. Elle i donna donc en mariage une de ses filles, et i confia aussitôt le gouvernement de l'île entière, ec celui des possessions du comte Roger en Cabre (1).

A partir de ce moment, les historiens du temps les chroniques cessent de parler de Simon, qui ourut enfant pendant que Robert de Bourgoe avait le gouvernement des affaires. — On ne ouve aucune date précise de sa mort (date du ste de peu d'importance); seulement on lit dans acte authentique (2) : *L'an de notre salut* 1108,

1) *Ordericus Vitalis :*

Ixor Rogerii Adalesia cum parvulo filio regere se non posse magnas posiones perspexit, et anxia quid agendum foret tam secum, quam cum iliaribus suis solerter indagavit.

. . . .

'andem præfata mulier Rodbertum, Rodberti, ducis Burgundiæ, filium, imicitiam copulavit illique filiam suam conjugem cum toto Sicaniæ icipatu tradidit.

2) *Inveghes*, tom. III, p. 155. — *Discussion sur Simon, fils du comte ier.* — *Traduction littérale.*

e Grand comte Roger étant mort dans la ville de Mileto, en Calabre, il constant que la comtesse Adalesia, sa femme, resta avec ses trois ens, Simon, Geoffroy de Raguse et Roger. — Mais lequel d'entre eux

la troisième du consulat du jeune Roger (1). Donc, l'avénement du jeune Roger ayant eu lieu en 1105,

succéda dans les États de Sicile et de Calabre ? — Il y a diversité d'opinions. En effet, *Ordericus Vitalis*, *le livre du duc d'Andri*, *Romualde*, *Collenuccio*, *Summonte*, *Bardi*, *Camillo*, *Fazelle*, *Mauroli*, *Bonfiglio*, *Carnevale* et *Pyrrhus*, veulent que Simon, son fils aîné, lui eût succédé. L'abbé *Alex. Celesinus* ou *Telesinus* prétend que ce fut l'aîné des frères. *Huic erat unicus frater primogenitus nomine Simon*; mais *Peregrini* prétend qu'*Alexander Celesinus* a voulu dire par là que Simon l'aîné devait succéder dans l'État; mais que, soit qu'il mourût avant son père, soit qu'il mourût presqu'en même temps, il ne put lui succéder. C'est pour cela, selon lui, que Roger vient immédiatement après le comte Roger, et il s'efforce de le prouver par ces paroles d'*Alex. Celesinus* : *Factum est* [illegible] *Simon genitorque Rogerius, ad extrema pervenissent*. Et *Ugon* [illegible] paraît de cet avis. — *Cum Rogerius comes Siciliæ rebus exces*[illegible] [illegible]. *Rogerius ejus filius totam primam Siciliam et partem* [illegible] *successionis obtinuit*. Mais cette opinion singulière de *Peregrini* est démentie par l'assertion générale et un ancien acte de Sainte-[illegible]. — Je dis donc que le second Grand comte de Sicile fut l'aîné Simon, qui, né en 1092, ou au commencement de 1093, avait alors neuf ans.

[illegible] *loin*, *même volume*, p. 156 :

[illegible] opinions contraires sur la durée du règne du Grand comte [illegible] paroles que j'ai citées d'*Alex. Celesinus* prouvent qu'il ne gouverna [illegible], ou qu'il gouverna peu de jours ou peu de mois. *Mauroli* et [illegible] disent : *Post aliquot dies defuncto* : — *Fazelle* : *In breve spazio* [illegible] *Carnovale* : *Il conte Simone, dopo la paterna morte*, [illegible] *intervallo d'un anno intero* : — *le livre du duc d'Andri* et [illegible] *Regnò circa un anno* ....

[illegible], l'opinion la plus sûre est celle du privilége.

[illegible] que dit cet acte : *Anno salutis* 1108, *consulatus junioris Ro*[illegible] Roger [illegible] le privilege, aurait donc commencé à régner en [illegible] Simon serait aussi mort cette année là.

[illegible] le comte Roger *consul de Sicile*. Ainsi on [illegible] t. X, p. 764 :

[illegible] *Siciliæ consul in Campaniam venerat*.

ette année doit être présumée avec raison celle de
ı mort de Simon.

L'arrivée de Robert en Sicile servit à contenir les
artis prêts à se déchaîner ; ils cessèrent un instant
e s'agiter lorsqu'ils virent à la tête de l'armée un
rince jeune, valeureux et d'une race royale. Mais
ı tempête était trop fortement soulevée pour s'apai-
er ainsi tout à coup ; des troubles violents écla-
rent à la fois en Sicile et en Calabre.

Un bon nombre de barons cherchèrent à s'affran-
hir, et levèrent audacieusement l'étendard de la
évolte, après avoir entraîné par de brillantes pro-
ıesses leurs vassaux avec eux.

Robert chercha d'abord à ramener les rebelles
ans le devoir par la douceur, en même temps qu'il
ısait marcher contre eux des troupes bien organi-
ées. — Plusieurs années se passèrent ainsi pen-
ant lesquelles ce fut une lutte perpétuelle, soit en
alabre, soit en Sicile.

L'enfance de Roger, de ce prince qui devait être
n des plus grands souverains qui gouverna jamais
ı Sicile, s'écoula au milieu des bruits de guerre et
es cris de rébellion. Tout ce tumulte n'effraya pas
a jeunesse aussi active et aussi impatiente de

mouvement que celle de Simon était apathique et sans énergie. Dans le jeune Roger, au contraire, on devinait un instinct belliqueux. Il repoussait les plaisirs futiles auxquels le premier âge est d'ordinaire enclin, et tous ses jeux étaient des simulacres de combats (1). Ainsi on le voyait souvent se mettre à la tête d'une troupe d'enfants, presque tous plus âgés que lui, et combattre contre Simon, qui en prenait de son côté un nombre égal. Alors cette nature précoce semblait vouloir devancer la volonté de Dieu et grandir avant l'âge; quels que fussent les coups qu'il reçût ou les chutes qu'il fît, jamais un cri ne sortait de sa bouche; et il continuait la lutte avec énergie jusqu'à ce que la troupe de Simon fût en fuite. Toujours il était vainqueur dans ces sortes de combats; alors raillant son frère, il lui disait :

« Après la mort de mon père, je triompherai ainsi de mes ennemis bien mieux que tu ne pourrais le faire; et toi, je te ferai évêque, ou Pape de Rome, ce qui te conviendra beaucoup mieux (2). »

(1) *Fazelle*, livre VII, ch. III, *Règne de Roger*.

(2) *Alexander Telesinus*, vol. I, page 258 :

Cum ergo cum singulis puerorum catervis ad hoc accitis præliarentur,

Il montrait aussi en toutes occasions un cœur bon et charitable. Rencontrait-il sur son chemin un indigent, il lui donnait aussitôt tout ce qu'il avait sur lui; et, s'il n'avait rien, il courait vers sa mère et l'accablait de prières et de demandes en faveur du malheureux qu'il voulait secourir.

Simon était mort. — Roger grandissait (1); les brillantes qualités de son enfance se développaient, et faisaient présager à la Sicile des années brillantes de gloire et de puissance.

Pendant ce temps, Robert continuait à gouverner avec sagesse et prudence les États qui lui avaient été confiés. De toutes parts les séditions s'apaisaient.

C'était en 1112. — Cette année-là il mourut subitement (2).

superabat minimus Rogerius, unde deridens fratrem suum Simonem aiebat : « Ne quidem sic triumphare dominatus honore post funera patris potius conducet quam te. Quapropter, cum id potitus fuero te, aut episcopum, aut vel Romæ papam quod magis te te conducit, constitutus ero. »

(1) Aucun historien ne parle de Geoffroy, le second fils du comte Roger; sans doute il mourut en très-bas âge.

(2) Quoique les historiens ne relatent pas, d'une manière précise, la mort du marquis Robert, cependant l'on peut avec certitude la placer en 1112, qui parle de Roger et d'Adélaïde sans faire mention de Robert. *Ego Adelais comitissa et Rogerius filius meus, Dei gratia jam miles, jam comes Siciliœ et Calabriœ Panoemi morantes*..... Tandis que les diplômes des années précédentes, le nom de Robert accompagnait toujours celui de la comtesse Adélaïde et celui de Roger mineur. *Rogerius junior*.

Si l'on en croit encore l'historien normand *Ordericus Vitalis*, qui semble s'être donné la triste mission de fouiller dans les secrets cachés de toutes les tombes, et de remuer toutes les cendres pour y retrouver la trace perdue de quelque crime, Robert serait mort par la main même de celle qui l'avait appelé en Sicile, pour sauver le pays menacé d'une ruine imminente, et lui avait donné en mariage une de ses filles.

« D'un côté, dit cet historien, elle voyait la puis-
« sance de son gendre s'accroître et grandir; de
« l'autre elle voyait son fils, beau, vaillant, capa-
« ble de porter les armes et de défendre les biens
« que lui avait légués son père; alors, craignant
« que l'influence de Robert sur tout ce qui l'entou-
« rait ne cachât des projets de perfidie et d'usur-
« pation, elle eut bientôt fait dans sa pensée, du
« noble et valeureux Robert, un traître dangereux;
« et, oublieuse de tant de services rendus, elle lui
« fit donner une potion mortelle (1). »

(1) *Ordericus Vitalis*, lib. XIII, p. 897.

Rodbertus autem, ut prædictum est, filiam Rogerii Normanni conjugem habuit et principatum contra cunctos strenue per decem annos defensavit. Interea socrus ejus Rogerium puerum educavit, atque ubi eumdem ad arma gerenda et jus patris gerendum, tironem idoneum agnovit, egre-

C'est ainsi que le jeune Roger devint Grand comte de Sicile et commença à gouverner les États conquis par son père.

Quoiqu'il fût encore à cet âge où les plus graves événements passent sans être compris, et sans laisser dans la pensée un enseignement utile pour l'avenir, les années précédentes avaient été cependant pour lui le sujet d'une étude approfondie. Élevé de bonne heure à cette école sévère de combats à livrer, de révoltes à réprimer, il apporta, dès son avénement, un esprit que l'on pourrait appeler, mûri par l'expérience. Doué d'une intelligence rare, il avait pour ainsi dire interrogé de toutes parts le siècle dans lequel il vivait, et deviné les écueils terribles contre lesquels viennent inutilement se briser toute force et toute volonté; il avait compris que l'œuvre religieux accompli à côté de l'œuvre guerrier avait surtout rendu les Normands forts et victorieux.—Aussi, dès qu'il fut maître d'agir par sa volonté, il chercha à se concilier l'esprit du souverain Pontife; dans sa pensée, l'union avec l'Église triplait la force d'un royaume.

gium Francigenam probumque militem generum suum venenosa potione, proh dolor! infecit.

Trop jeune peut-être alors pour apprécier les tentatives d'empiétement du saint-siége et se prémunir contre elles, ou trop fier pour les craindre si elles dépassaient les limites de leurs droits, il ne négligea aucun moyen de se faire un ami et un allié de Pascal II, alors Pontife de Rome.

Dans ce but il envoya un présent de mille onces d'or (1) par des ambassadeurs, chargés de déposer aux pieds du Pape les vœux et les hommages d'un serviteur fidèle de l'Église romaine. Afin de montrer plus grandement encore sa déférence entière au pouvoir pontifical, et montrer combien il était loin de vouloir abuser du droit que lui accordait l'institution *du tribunal de la Monarchie,* le jeune prince ordonna à Guillaume, évêque de Syracuse, de se rendre au concile de Latran, qui se tint le 3 mars de la même année (1112), pour y représenter tous les évêques de Sicile, organe religieux du clergé auprès du chef suprême de l'Église (2).

La comtesse Adélaïde, après la mort de Robert,

(1) *Fazelle*, liv. VII.
(2) *Guillaume de Malmesbury*, liv. V, p. 168.
Burigny, vol. I, p. 415.

avait conservé le droit de diriger de ses conseils la jeunesse de son fils, que nulle autre influence n'approchait et ne pouvait éloigner de sa mère. Le jeune Roger avait pour elle autant d'affection que de respect, et recevait toujours ses avis avec de grandes marques de déférence : mais un événement qui devait avoir pour la veuve du prince normand la fin la plus funeste, l'éloigna de Sicile.

Cette princesse possédait de grandes richesse accrues encore depuis la mort du Grand comte son époux. — A cette époque où les princes régnants presque tous dénués de ressources, étaient incapables de tenir une armée sur pied par leurs propres deniers, et conséquemment de se défendre contre les invasions étrangères; le bruit des trésors que possédait la comtesse Adélaïde s'était répandu au loin, et avait éveillé un grand nombre d'ambitions et de cupidités.

Baudouin de Bouillon, alors roi de Jérusalem, accablé de dettes énormes, près de se voir abandonné par ses soldats dont il ne pouvait plus payer la solde, voyant autour de son trône la misère et bientôt l'isolement, envoya des gentilshommes

en Sicile pour demander, en son nom, la comtesse en mariage (1).

Il y eut de la part de la princesse et de son fils de longues hésitations dont l'ambition enfin triompha; et la demande du roi de Jérusalem fut acceptée aux deux conditions suivantes :

D'abord, le premier enfant mâle qui naîtrait de ce mariage, si telle était la volonté de Dieu, monterait sur le trône de Jérusalem. — Secondement, dans le cas où il ne surviendrait aucun enfant, Roger, Grand comte de Sicile, devenait, après la mort de Baudouin de Bouillon, roi de Jérusalem (2).

Les ambassadeurs du roi, sans quitter la Sicile, firent partir au plus vite un messager chargé de transmettre à Baudouin la teneur des conditions imposées par la comtesse Adélaïde. — Celui-ci n'était pas dans une position à pouvoir hésiter; quelles que

(1) *Guillaume de Tyr*, lib. II, cap. XXI, et *Bernard le Trésorier*, dans *Muratori*, tom. VII, page 742, entrent dans de grands détails sur le mariage de la comtesse Adélaïde avec le roi de Jérusalem. Nous avons extrait de ces différents récits les parties les plus intéressantes.

Summonte, tom. II, lib. II, p. 2.

(2) *Bernard le Trésorier, Muratori*, tom. VII, p. 742 :

Quod si videlicet rex et ipsa comitissa prolem masculinam susciperet, prior natu post regis mortem superstes in Syriæ regno succederet. Si vero, liberis ut dictum est, carens, vita defungeretur, Rogerius ipse, comitissæ filius, regnum ipsum hereditario jure susciperet.

fussent les exigences, il devait les accepter pour conserver son trône; d'ailleurs une promesse qui n'engageait que l'avenir ne lui semblait pas irrévocable.

L'envoyé rapporta donc l'adhésion du roi; mais il restait encore un dernier obstacle. Baudouin était marié à une Grecque, fille de Tafroc, prince d'Arménie, et quelques scrupules religieux agitaient le roi; mais ces scrupules cédèrent bientôt devant la nécessité; la reine fut accusée d'actions honteuses et impudiques, et les preuves suffisantes ne manquèrent pas à l'appui; la religion même vint y interposer son caractère sacré. — C'est ainsi que la princesse arménienne fut publiquement répudiée pour faire place à la nouvelle reine.

Lorsque la comtesse eut reçu solennellement les serments et l'adhésion du roi de Jérusalem, le jeune Roger mit à sa disposition une flotte nombreuse.

Des vaisseaux, rapporte *Guillaume de Tyr,* furent chargés de froment, de vin, d'huile, de viandes salées, d'armes et de chevaux, ainsi que de grandes sommes d'or et d'argent, et de richesses de toute

nature (1). Le Grand comte accompagna jusqu'au rivage la comtesse sa mère; la joie rayonnait sur le visage de la princesse, car elle voyait déjà le bandeau royal attaché à son front, et la longue suite de ses enfants sur le trône de Jérusalem.

La mer était calme, les vents rapides et favorables; aussi la flotte entra bientôt majestueusement dans le port d'Accone, où attendait Arnulphe, patriarche de Jérusalem, par lequel avait été négocié ce mariage (2); le même qui avait brisé la première union du roi et prononcé la répudiation de la princesse arménienne.

Le roi, ayant renouvelé ses serments devant tout son peuple assemblé, les noces se célébrèrent avec une grande magnificence, et soudain tout changea dans le royaume comme par enchantement. — Là, où l'on voyait jadis la pénurie et la misère, règnent maintenant l'abondance et la richesse; le bonheur semble renaître dans la Syrie entière sous les pas de

(1) *Summonte dell. istoria della citta e regno di Napoli,* tom. II, lib. II, f° 11, résumant *Guillaume de Tyr.*

Onde postasi la Donna in cammino, Ruggiero gli fe apparecchio di tutte le cose necessarie, havendo fatto caricare navi di formento, vino, oglio, carne salata, arme e cavalli per lo regno.

(2) *Pagi,* dans *Baronius,* anno 113.

Guillaume de Tyr, lib. XI, cap. XXI, p. 314.

la nouvelle reine. Aussi partout sur son passage retentissaient des cris d'enthousiasme et d'allégresse. Adélaïde était fière et heureuse ; mais Dieu lui réservait la plus cruelle des épreuves. Quatre années s'étaient à peine écoulées depuis cette union, lorsque le roi Baudouin fut atteint d'une maladie terrible; il resta longtemps étendu sur son lit de douleur, sans qu'il vînt aucun soulagement au mal dont il était frappé. — Alors le remords de ce qu'il avait fait entra dans son cœur; il se souvint de sa première épouse, de la honteuse répudiation par laquelle il avait déshonoré une femme innocente; dès ce moment, sa pensée s'attacha invinciblement à ce douloureux souvenir; et certain que sa maladie était une vengeance méritée du ciel, il repoussait les remèdes les plus salutaires : enfin, il assembla autour de lui seigneurs et prélats, et jura devant eux, la main étendue sur le saint Évangile, de rappeler à lui sa première femme, si Dieu le délivrait de ses souffrances et le rendait à la santé ; puis il fit venir la reine Adélaïde

Lorsqu'il se trouva seul avec elle, un instant son courage faiblit, il n'osait point lui apprendre cette cruelle résolution ; mais le remords était là, et avec

le remords, la fièvre ardente qui le brûlait; alors il lui avoua la nécessité d'un nouveau divorce pour arrêter, disait-il, le bras de Dieu prêt à le frapper (1).

A ces mots la reine reste un instant interdite et silencieuse, car elle ne peut croire à une si odieuse trahison; mais bientôt, convaincue de la cruelle vérité, elle pousse des cris lamentables et s'écrie que c'est une trame honteuse, une infâme spoliation; elle maudit à la fois dans son désespoir le roi, le patriarche négociateur de cette union, et les lâches seigneurs qui étaient venus l'arracher des bras de son fils; puis tout d'un coup elle change de langage, elle se traîne au pied du lit royal, elle couvre de larmes les pieds et les mains de l'inflexible Baudouin; elle le supplie avec d'ardentes prières, lui rappelle les importants services qu'elle a rendus au trône de Jérusalem, elle lui montre son royaume misérable et perdu, dans lequel elle a apporté l'abondance, son sceptre chancelant qu'elle a affermi; puis enfin elle se relève fière et hautaine

(1) *Bernard le Trésorier*, dans *Muratori*, tom. VII, p. 749 :
Et ne Deus contra eum et hoc delicto iræ suæ manum extenderet, divortium faciendum prædixit.

et menace encore. — Tous ses efforts sont inutiles; un instant Baudouin avait hésité, un instant il avait tremblé; mais ce premier sentiment vaincu, il s'abandonnait sans pitié à sa rigueur inexorable; tel un loup craintif n'ose pas d'abord s'élancer sur sa proie, mais lorsqu'il la tient dans ses dents cruelles, la dévore impitoyablement (1).

C'est ainsi qu'Adélaïde, pleine de douleur et de confusion, fut forcée de retourner en Sicile; et la veuve du Grand comte Roger quitta la Syrie, comme était partie quatre années auparavant la fille du prince Tafroc.

La reine répudiée emmena avec elle plusieurs frères Carmélitains que Godefroy, frère de Baudouin, avait rétablis sur le mont Carmel; il semblait que la malheureuse épouse, en s'entourant ainsi de ces hommes saints et austères, voulût prendre Dieu à témoin qu'elle ne méritait pas tant d'ignominie, et chercher dans le sein de la religion les seules consolations à une si grande douleur. — On eût dit qu'elle demandait pardon à Dieu de son malheur.

(1) *Bernard le Trésorier*, p. 743.

Roger, par un dernier sentiment de respect et de vénération pour sa mère, fit don aux frères Carmélitains, aussitôt leur arrivée, de la très-ancienne chapelle de *Santa Maria la Pieta* où ils fondèrent un couvent.

De cette époque date le couvent des Carmes de Palerme, qui fut, selon les historiens du pays, l'un des plus anciens couvents Carmélites de tout l'Occident (1).

Tant qu'elle vécut, la malheureuse Adélaïde aida souvent les saints anachorètes par le secours de ses nombreuses aumônes; mais à son retour de Jérusalem, elle fut regardée avec tant de mépris en

(1) *Inveghes*, t. III, p. 170 (traduction) :
Je suis d'avis que notre couvent des Carmes de Palerme a été le premier ou l'un des plus anciens couvents Carmélites de tout l'Occident. Et voici ce qui confirme ma croyance dans cette grave conjecture : c'est que la Grande comtesse Adélaïde (femme du Grand comte Roger Ier, et ensuite en 1113, selon *Summonte*, ou environ 1114 selon moi, de Baudouin, roi de Jérusalem, et frère du roi Godefroy qui rétablit la religion carmélitaine sur le mont Carmel), ayant navigué en Orient l'an 1113 et 1114, et y étant restée quatre ou cinq ans, vit ces saints frères ermites du mont Carmel, et les aida par le secours de ses aumônes. Ce qui me donne à croire cette chose vraisemblable, c'est que notre reine en retournant de Jérusalem en Sicile, en 1117 ou 1118, et ayant ramené avec elle par dévotion et pour la consoler, quelques-uns de ces saints frères du Carmel, leur avait donné dans la ville de Palerme, comme dans la capitale de toute la Sicile, la très-ancienne chapelle de *Santa Maria la Pieta*.

Sicile, qu'elle ne survécut pas longtemps à la honte dont on l'accablait, et mourut dans la ville de *Patti* l'an 1118; — elle fut ensevelie dans l'église épiscopale, et l'on grava sur la pierre l'épitaphe qui suit :

Ci-gît le corps de la noble dame Adélaïde, reine et mère du très-grand seigneur Roger, premier roi de Sicile. Que son âme, par la miséricorde de Dieu, repose en paix. — Ainsi soit-il. MCXVIII (1).

Telle est la source de la haine constante de Roger et des siens contre les rois de Jérusalem; non-seulement, jamais en aucune occasion il ne consentit à lui venir en aide, mais il reporta cette haine sur les successeurs de Baudouin et la transmit à ses descendants, pour qu'ils conservassent aussi, vivant dans leur mémoire, le souvenir de l'injure

(1) *Inveghes*, t. III, p. 168 :
L'anno di Cristo 1118, nella citta di Patti morì la gran contessa di Sicilia, e regina di Gerusalem Adelasia nella cui chiesa vescovale fu sepolta come narra questo epitafio :

Hic jacet corpus nobilis Dominæ Adelaidæ
Reginæ, matris serenissi Domini
Rogerii, primi Regis Siciliæ, cujus anima
Per Dei misericordiam requiescat in
Pace. Amen.—MCXVIII

faite à la très-noble comtesse Adélaïde, veuve du Grand comte Roger, le conquérant de la Sicile.

Pendant que ces tristes événements se passaient en Syrie, le jeune prince normand grandissait, et l'âge développait les brillantes qualités que son enfance avait fait pressentir.

Au milieu de tous ces orages apaisés en apparence, mais toujours grondant dans l'ombre, et près d'éclater, il fallait un esprit supérieur, une nature forte, une énergie de fer qui dominât les tumultes et les agitations, et se plaçât résolûment en face des séditieux et des audacieuses prétentions des vassaux, pour faire rentrer les uns dans la soumission, les autres dans le devoir. Cependant, tout en maintenant les seigneurs dans la limite sévère de leurs droits, il fallait occuper leur énergie et leur montrer dans l'avenir l'extension probable de leurs domaines; il fallait réveiller en eux cet enthousiasme guerrier qui en avait fait des héros, leur donner enfin la confiance par la force, et leur commander le respect par l'admiration.

C'était une grande, mais périlleuse mission à accomplir, et elle était réservée au prince Roger.

Il n'eut pas longtemps besoin d'être dirigé par les conseils d'une sage et longue expérience. Quoique jeune encore il secouait déjà toute influence qui voulait le dominer, et imposait à tous le respect de sa volonté. Chacun semblait comprendre que ce jeune prince devait jouer un rôle éclatant dans l'histoire, et respectait en lui les décrets souverains de la Providence.

Dès que Roger eut atteint l'âge de porter les armes, il voulut se faire armer chevalier, et dans une fête solennelle et publique, se fit attacher aux pieds les éperons d'or et ceindre l'épée. — De cette époque, assure *Inveghes* et plusieurs historiens, date l'introduction de la chevalerie en Sicile (1). Depuis l'expulsion des Sarrasins aucune chronique ne fait mention de chevalier armé avant le Grand comte Roger II.

(1) *Inveghes*, vol. III, p. 164, dit : *Alexander Telesinus* rapporte dans sa chronique : *Cum autem adolevisset factusque miles dominatus jure per se agere deberet.* Il affirme donc clairement que le grand Roger cette année-là même où il prit le gouvernement de Calabre et de Sicile fut armé chevalier, *factus miles;* et, selon moi, avec les cérémonies ordinaires, qui consistaient à lui mettre l'épée au côté et à lui nouer aux pieds les éperons d'or. A mon avis, le premier chevalier armé en Sicile, depuis la destruction des Sarrasins, fut le Grand comte Roger, de même qu'il fut son premier roi. C'est donc de cette année que date, dans notre royaume, l'introduction de la noble chevalerie. *E per consequenza da questo anno comincio questa nobile cavalliera ad introdursi nel nostro regno.*

Les séditieux commençaient à relever la tête; ils ne pouvaient longtemps rester inactifs et soumis. Le jeune comte marcha incontinent contre eux; il n'accéda à aucune demande, se refusa à toute condition et les réduisit au silence par la terreur. — Ce n'était pas assez pour lui d'avoir comprimé par son épée les révoltes naissantes, il voulait purger la Sicile des brigands qui l'infestaient de toutes parts, et dont l'insolence et l'audace s'étaient accrues de l'impunité; aussi les poursuivit-il sans relâche, descendant avec eux jusqu'au fond des ravins ou gravissant, à leur poursuite, les montagnes les plus escarpées. Un grand nombre fut tué; quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper, mais n'osèrent plus se livrer au brigandage.

Si parmi les feudataires du Grand comte se trouvaient des ambitieux que la cupidité entraînait à trahir leurs serments, il y avait aussi des cœurs nobles et loyaux dont la fidélité était à l'épreuve de tout orgueil et de toute ambition; plus les dangers devenaient menaçants, plus ces gentilshommes dévoués se rapprochaient de leur souverain pour lui servir de bouclier; tels étaient Godefroy, comte de Raguse, Guillaume Malconvento, seigneur de

Regalmuto et Cristodulo, fils de Giorgio Rozio d'Autriche, qui avait le titre de grand amiral et de *Protonoblissime*. Ces trois seigneurs, que Roger avait en grande estime et sincère affection, dirigeaient les affaires à Palerme lorsque le comte était appelé dans l'intérieur de l'île pour combattre les séditions ou les brigandages. Guillaume Malconvento était chargé de la justice et de la stricte observation des lois ; tous les procès et toutes les discussions se vidaient devant son tribunal (1).

La Sicile commençait à renaître au repos et à la tranquillité. — Son avenir, un instant obscurci, reparaissait devant elle plein de force et d'éclat, ainsi qu'un beau ciel lorsque le vent en a chassé les nuages. Après plus d'un demi-siècle de combats furieux, après des flots de sang qui avaient inondé les plaines et rougi les fleuves, la paix, ce bienfait inappréciable que les hommes donnent à la terre, allait devenir le partage de cette île si long-

(1) *Caruse*, 2e partie, vol. I, cap. II, f° 67. *Mémoires historiques de Sicile* :

Oltre il conte di Ragusa non tenea minor luogo nella Corte e nella confidenza di Ruggieri Conglielmo Malconvento, signor di Regalmuto e Cristodulo, figlio di Cuorgio Rozio Antiocheno, il primo di quali nelle antiche carte di quel tempo vien insignito col titolo di Mastro Cucistezuro e'l secondo di grande ammiraglio e di protonobilissimo.

temps désolée ; le souvenir des Barbares devait s'effacer devant la justice et l'équité des chrétiens.

Le comte Roger s'était déjà acquis une royale popularité par sa vigueur et par l'éclat des richesses dont il s'entourait avec un noble orgueil; tandis que les autres souverains, tous frappés d'indigence comme d'un mal épidémique, ne pouvaient qu'écouter avec douleur, mais sans y porter remède, les cris de détresse de leurs sujets (1).

Ce fut à cette époque que le Grand comte épousa Elvire, fille d'Alphonse, roi de Castille. — Raimond, comte de Provence et de Barcelone, uni à la fois par des liens de parenté au roi de Castille et au comte Roger, négocia ce mariage dont les fêtes se célébrèrent avec une grande magnificence (2).

(1) *Alex. Abbas Telesinus*, p. 259. Chronique en latin. (Traduction) :

Telle était son activité et la valeur qui brillait en lui, que gouvernant toute la Sicile avec beaucoup de sagesse et d'énergie, il la contenait par la crainte, en sorte qu'aucun séditieux, aucun brigand, aucun malfaiteur n'osait sortir de ses retraites et se montrer.

Telle était son opulence, en or, en argent et autres biens, qu'elle-même inspirait une grande crainte mêlée d'étonnement, et qu'elle commandait le respect le plus grand, non-seulement à ceux qui avaient des rapports avec Roger, mais encore à ceux-là même qui lui étaient étrangers, ou éloignés de lui.

(2) Les historiens sont très-obscurs sur la date de ce mariage; les uns ou n'en parlent point ou négligent d'en indiquer la date. *Caruse*, qui a

Mais le prince normand était agité d'une ardeur nquiète de combats et de gloire. Au récit seul des xploits de son père dont il retrouvait la trace ivante à chacun de ses pas, son cœur frémissait l'orgueil et de désirs; il lui fallait pour signaler sa aleur guerrière un large champ de bataille, il lui allait, comme à son père, la mêlée furieuse, et ce oble baptême de sang qui fait d'un jeune homme un aillant capitaine. — Robert Guiscard et Roger lui vaient montré la route qu'il devait suivre; simples hevaliers, gentilshommes obscurs, ils étaient parenus, avec le secours de leur seule volonté, à conuérir, à créer un royaume. Ce que le puissant mpire d'Orient n'avait pu faire, ils l'avaient fait; s avaient pénétré sur cette terre envahie depuis si ongtemps par l'impiété des Sarrasins, et y étaient estés malgré les flots innombrables de leurs ennenis; ils avaient bravé tous les périls, renversé tous es obstacles, conquis toutes les gloires; — enlammé par de si nobles exemples, le jeune Roger e serait cru indigne de porter un nom si illustre

ecueilli avec un grand soin toutes les chroniques historiques sur l'histoire e la Sicile, d'après Romualde de Salerne, et en consultant l'âge du fils aîné l'Elvire, assigne à cette union la date de 1119 ou 1120.

s'il n'avait au moins égalé les exploits de son père (1).

La Calabre offrait un vaste champ à son ardent désir de conquête et de domination. Cette province, partagée entre les fils de Robert Guiscard, était aussi bouleversée par de continuels soulèvements.

La Sicile et la Calabre, ces deux pays si voisins, offraient le spectacle étrange des mêmes résultats produits par des causes entièrement opposées.

En Sicile, les séditions provenaient de l'inaction et de la faiblesse des vassaux. En Calabre, au contraire, de leur puissance; et elles étaient plus violentes parce qu'elles remontaient à une époque plus éloignée, et que le manque d'énergie de ceux qui avaient succédé au guerrier normand, les avait laissés chaque jour s'accroître davantage et empiéter sur les droits des princes souverains.

Il est important, pour les faits qui vont se passer, de connaître dans quel état se trouvaient la Calabre et la Pouille, depuis la mort du duc Robert Guiscard, et ce qu'il était advenu de ces deux pays pen-

(1) *Fazelle,* lib. VII, cap. III :
Gli parea che se non avesse superato o almeno pareggiato il valore paterno sarebbe stato indegno di portare il nome.

dant que Roger I[er] consolidait sa conquête en Sicile, et que son fils, Roger II, imposait sa souveraineté à ses vassaux révoltés.

Les premiers Normands qui s'étaient rendus maîtres de la Pouille et de la Calabre, sous la conduite le Guillaume Bras de Fer, et ceux, qui plus tard, inrent avec les autres fils de Tancrède de Haute-ille, avaient obtenu, dans le partage des terres, de astes seigneuries que l'on pourrait plutôt appeler les provinces séparées, que des domaines privés. — Ainsi, on avait vu le comte de Lorotello céder rente châteaux compris dans ses possessions. Les naîtres altiers de semblables domaines devaient écessairement conserver un esprit de sauvage in-épendance et des désirs ambitieux. Tant qu'un ouvernement énergique sut comprimer les pensées éditieuses et étouffer les révoltes par la crainte et e respect, tant que la mâle figure de Robert Guis-ard plana sur toutes ces sourdes ambitions, elles l'osèrent pas lever la tête; mais lorsqu'à l'énergique fermeté du guerrier succéda la faiblesse du duc Roger, auquel étaient échues par testament les possessions de Robert Guiscard en Pouille et en Calabre, les espérances étouffées revinrent au cœur des

ambitieux, le feu se ralluma dans le foyer éteint de la sédition, et l'insolence et l'audace remplacèrent la crainte et la soumission.

Alors de toutes parts l'on vit ces deux provinces livrées à des dévastations sans nombre; partout régnaient l'incendie et le pillage. C'était une confusion désolante; les vassaux refusaient de prendre les armes, les soldats demandaient une augmentation de solde et abandonnaient les camps; des châteaux forts étaient pris d'assaut et enlevés à leurs légitimes propriétaires; les paisibles habitants des campagnes voyaient leurs champs ravagés, leurs moissons perdues, leurs maisons incendiées; les serviteurs de l'Église eux-mêmes, et les abbés du mont Cassin que Robert Guiscard avait mis en possession de domaines considérables, étaient souvent forcés de déposer la mitre et la pastorale pour prendre le casque de guerre et ceindre l'épée. — Ce mépris de toutes les lois, ce désordre effréné, cette spoliation injuste des droits les plus sacrés, bouleversaient non-seulement la Pouille et la Calabre, mais s'étaient aussi répandus dans toute l'Europe. De toutes parts surgissaient les mêmes ambitions, et les vassaux révoltés ne craignaient

pas d'appeler des bandits à leur service pour se livrer plus impunément encore au pillage et à la dévastation.

Un si triste état d'anarchie fit établir dans le XIe siècle *la trêve de Dieu*, loi sacrée qui défendait de combattre les jours de fête et certains jours de la semaine; mais cette digue imposée par la religion, si elle arrêtait momentanément même les plus furieux, ne portait aucun remède à ce mal dévorant, et le désordre un instant comprimé éclatait ensuite avec plus de furie.

L'histoire de la Pouille et de la Calabre était donc à peu près l'histoire de tous les royaumes; elle eût été celle de la Sicile si Dieu n'eût pas voulu que le fils du comte Roger fût comme lui énergique et vaillant, et étouffât sous sa puissante volonté les germes des séditions. Il est facile de voir combien les princes avaient une faible autorité sur leurs vassaux, toujours prêts à secouer le joug de la soumission, et à briser leurs serments de fidélité; si parfois ils acceptaient sans murmurer la dépendance militaire, lorsque le prince était un chef intrépide et guerrier, rarement on les voyait admettre son autorité en matière civile.

Le grand nombre de vassaux qu'ils pouvaient entraîner à leur suite augmentait encore leur audace. Ainsi vingt barons relevaient du comte de Montescaglioso, quatorze du comte d'Avellino, autant du comte d'Aquila, dix-sept du comte de Gravina, onze du comte de Conversano, et chacun de ces barons comptait aussi bon nombre de simples feudataires.

Les révoltes de ces puissants feudataires, dont quelques-unes furent apaisées par la vigoureuse intercession du comte Roger Ier, recommencèrent avec plus de violence encore lorsque le jeune Guillaume succéda en Pouille au duc Roger. La souveraineté du duc n'était plus qu'un mot sans valeur, sa puissance un fantôme évanoui. Le prince suzerain était contraint de guerroyer chaque jour contre ses vassaux, et les voyait assiéger impudemment ses châteaux et s'emparer de ses places fortes.

Telle était la position intérieure de la Calabre et de la Pouille, toutes deux rongées par le fléau intérieur des guerres intestines. — N'était-ce pas là un vaste champ ouvert à l'ardente ambition du comte Roger II, des périls à braver, de la gloire à acquérir? — Le jeune guerrier normand eût bien

voulu s'emparer de ces deux possessions, arrachées jour par jour aux mains impuissantes du jeune duc Guillaume, et faire ployer sous sa domination ces insolents vassaux qui bravaient impunément l'autorité de leur suzerain; mais, quelle que fût sa pensée secrète, Roger attendit pour agir le secours des événements eux-mêmes. D'une part, peut-être, il ne voulait pas s'engager dans une lutte injuste, de l'autre il avait compris que tous ces barons insoumis, bataillant chaque jour à l'aventure les uns contre les autres, se réuniraient tous contre lui, pour empêcher ce pays, dont chacun attirait à soi quelque lambeau, de tomber au pouvoir d'un prince puissant et redoutable. — De plus, et sans nul doute, les princes voisins, bien moins par sympathie pour le duc Guillaume que par crainte du comte Roger, se fussent armés contre lui. Tels étaient le duc de Naples, et le prince de Capoue; le souverain Pontife lui-même était grandement intéressé à empêcher un si grand accroissement de puissance. Le duc Guillaume servait de lien à tous ces intérêts réunis, et au jour de l'usurpation il se serait vu aussi entouré et aussi secouru par tous qu'il était maintenant abandonné.

Dans cette position délicate, le Grand comte de Sicile fut admirablement servi par les circonstances.

Les princes chrétiens, suivant les coutumes religieuses de ce temps-là, se rendaient en foule en Palestine pour accomplir de saints pèlerinages et combattre les infidèles. Le jeune duc Guillaume brûlait du désir d'imiter leur exemple et de les accompagner dans leur pieuse expédition; mais il était dans une grande pénurie d'argent, car tous les barons de son duché, en s'affranchissant du pouvoir supérieur, s'affranchissaient aussi du tribut. — Le comte de Sicile offrit à son cousin tout l'argent nécessaire. Dans le même moment une autre raison puissante rendit indispensable le départ immédiat du jeune duc. — Il avait envoyé des ambassadeurs en Orient demander à l'empereur la main de sa fille, et il venait à peine de recevoir son consentement à cette union, lorsqu'Alexis mourut.

Des considérations de la plus haute importance se rattachaient à ce mariage; aussi Guillaume accepta avec empressement les offres de Roger, et prépara tout pour son départ, décidé à aller en personne

réclamer l'accomplissement de la solennelle promesse faite à ses ambassadeurs (1).

Lors de son avénement au gouvernement de la Pouille et de la Calabre, ce jeune prince avait été nommé gonfalonier de la sainte Église, par Caliste II, successeur du pape Pascal; il avait de plus reçu une nouvelle confirmation de son duché de la Pouille. Plein de confiance dans la protection du Pape et dans le bon accord qui n'avait jamais un seul instant cessé de régner entre eux, inquiet peut-être du voisinage de son cousin le Grand comte de Sicile, si puissant et si fort, il mit avant son départ ses duchés de Pouille et de Calabre sous l'égide du saint-siége.

Ayant ainsi placé ses possessions sous l'aile protectrice de l'Église, il partit plein de sécurité pour Constantinople.

L'ambitieux Roger attendait ce moment avec impatience. — Le lien qu'il redoutait était brisé; les vassaux rebelles avaient perdu l'étendard autour duquel ils pouvaient se rallier.

Le duc Guillaume arrivait à peine en Orient,

(1) *Fazella*, lib VII, cap. III.

que le Grand comte de Sicile traversa le Phare et se précipita comme la foudre sur la Calabre (1). Tout céda à cette attaque soudaine et impétueuse (2). Le Pape occupé paisiblement des affaires du saint-siége, apprit tout à coup que le comte de Sicile s'était déjà rendu maître de la moitié de la Calabre. Cette nouvelle fut pour le souverain Pontife un sujet de grande affliction, car la Calabre avait été placée sous sa protection. Ministre de conciliation et de paix, il résolut d'employer le langage de la justice, de la douceur, et même de la prière; et tandis qu'il se rendait lui-même à Bénévent, il envoya au comte le cardinal Hugues chargé de justes et sévères représentations.

Le prince normand pressait avec vigueur le siége de Nicéphore, place importante de Calabre, lorsque le cardinal se présenta devant lui.

(1) *Collenuccio*, t. I, l. III :
Ruggiero poco stimando la tutela del Pontifice, passò in Calabria e prima l'ebbe mezza soggiogata che il Pontifice la potesse soccorrere.

(2) Quoique l'intention de l'auteur ait été d'écrire simplement une histoire de la Sicile, il ne peut se dispenser de suivre le comte Roger II dans ses guerres en Pouille et en Calabre, car les passer sous silence serait passer sous silence presque en entier le règne de Roger II, un des plus éclatants que puissent compter les souverains de la Sicile; et c'est encore écrire l'histoire d'un pays que de suivre son chef souverain dans les expéditions qu'il entreprend pour la gloire et l'accroissement de son royaume.

C'était un vénérable prélat qui devait imposer le respect au jeune comte autant par son âge que par le caractère sacré dont il était revêtu. Tour à tour le saint pontife employa la douceur de l'exhortation paternelle, l'humilité de la prière, et les paroles sévères de la menace; mais Roger resta également sourd aux conseils, aux prières et aux menaces (1).

Si le pape Calliste, plus prévoyant, eût fait entendre la voix puissante du devoir et de la justice, avant que ce prince eût quitté la Sicile, peut-être eût-il arrêté ses projets ambitieux; mais il était trop tard maintenant pour retourner en arrière. Certes c'eût été une action loyale et bonne; mais c'eût été montrer peu de fermeté dans ses résolutions et dans ses volontés. — Le comte de Sicile résista, et sans attendre même le départ du cardinal, il fit continuer presque en sa présence le siége de Nicéphore.

(1) *Collenuccio*, t. I, l. III :

Solamente il Papa mandò Ugo cardinale a Ruggiero il quale, trovandolo al campo alla rocca di Niceforo, non potè mai, o con prieghi, o esortazioni, o minacce, operare che volesse dall' impresa desistere. Il pontifice in modo perseverò nell' infermità, che li fù forza farsi riportare à Roma. Ruggiero da questa occasione invitato e seguitando l'impresa, la Calabria tutta e la Puglia soggiogò.

sa grandeur et de toute sa souveraineté? l'auréole de force et de vénération qui entourait le front du Pontife n'était-elle pas aussi arrachée et foulée aux pieds par l'ambitieux usurpateur?

Cependant Calliste, dans sa prudence et dans sa miséricorde, ne voulut pas entrer en lutte ouverte avec le Grand comte de Sicile avant d'avoir une seconde fois employé des moyens de conciliation. Faible encore des suites de la cruelle maladie dont il avait été atteint, il se rendit en Calabre auprès du comte Roger.

Celui-ci reçut le Saint-Père avec les marques de la plus profonde vénération, et l'écouta avec respect. Calliste, le ministre de la paix, de la justice et de la miséricorde, lui parla le langage si puissant du devoir; il lui montra le petit-fils de Robert Guiscard dépossédé de ses États par le fils de Roger lui-même. — C'était à côté de l'ancienne et chevaleresque loyauté des Normands placer l'injustice et la mauvaise foi, à côté de leur gloire mettre la spoliation.

Le comte parut touché des justes représentations du Pape, et lui promit de restituer à son cousin tout le pays injustement conquis, soit qu'il res-

sentît déjà des remords d'avoir ainsi agi envers un parent, dont son père, s'était toujours montré le soutien et l'appui ; soit qu'il ne voulût pas, par un nouveau refus, s'exposer aux foudres terribles d'une excommunication justement méritée, et se placer ouvertement en ennemi déclaré du souverain Pontife.

Il fut donc convenu que le 5 du mois de septembre, le comte Roger se rendrait à Salerne, et se réconcilierait solennellement avec le duc de Pouille.

Calliste quitta le comte de Sicile plein de joie, et le 5 septembre, le comte Roger et le duc Guillaume se tendirent la main en sa présence (1). — La réconciliation fut sincère ; d'une part le duc Guillaume rentrait dans la possession entière de son duché pacifié par l'énergique apparition de Roger, et le comte, de son côté, tout en restituant la Calabre à son légitime maître, pensait avec raison que cette expédition n'avait pas été pour lui sans fruit et sans gloire ; car, sa marche victorieuse à travers un pays depuis si longtemps bouleversé par

(1) *Chronicon Falconis Benev.*
His ita peractis, prædictus Pontifex Callixtus, consilio invento, Salernum ivit, quinto die intrante mensis septembris, ut pacis firmamentum cum Duce Gulielmo et Rogerio Comite confirmaret.

les révoltes et le désordre, avait montré ce que pouvaient son courage et sa force guerrière.

Le duc, enchanté de l'heureuse conclusion de cette affaire terminée ainsi entièrement à son avantage, se hâta d'aller reprendre possession de ses États : mais des obstacles imprévus l'attendaient; et le comte se préparait à retourner en Sicile, lorsqu'il vit venir à lui Guillaume se plaignant amèrement de Jordan, comte d'Oriane.

« Noble comte, mon cher cousin, dit le duc d'une voix à la fois plaintive et suppliante (1), je me présente devant vous et j'ai recours à votre puissance, plein de confiance dans les liens du sang qui nous unissent et dans la grandeur de vos richesses; je viens vous supplier de me prêter secours contre le comte d'Oriane afin que je tire de lui une vengeance éclatante. — Lorsque je me suis présenté à l'entrée de la ville de Naxe, ce comte Jordan, accompagné de tous ses tributaires et d'un grand nombre de soldats, vint au-devant de moi; enhardi sans doute par la multitude armée qui l'accompagnait, il m'ac-

(1) *Falco. Benevent.*

cabla d'outrages et d'affronts, et me menaça même de raccourcir mon manteau; puis, non content de cet injurieux discours, il se mit à parcourir et à piller la ville ainsi que tout le pays d'alentour. Trop faible pour m'opposer à tant d'insolence et d'audace, je le souffris à regret, mais je viens vous demander de m'aider à le punir, car le comte, chaque jour, m'offense par de nouvelles injures et de nouveaux affronts. »

Roger écouta avec bienveillance ces paroles, prononcées d'une voix lamentable et douloureuse; en échange du secours qu'il demandait, Guillaume offrait au comte de Sicile des conditions très-avantageuses, car il lui cédait la moitié de Palerme, appartenant encore au duc de Pouille. — Cette ville était alors d'une importance très-grande et d'un revenu considérable, tant à cause de son commerce que pour la diversité des peuples qui l'habitaient. Elle seule, si l'on en croit un ancien auteur, rapportait plus à ses princes que l'Angleterre à son roi (1).

Roger donna au duc Guillaume cinq cents onces

(1) *Chronicon Joan. Brompton*, p. 1011.
Burigny, p. 417.

d'or et six cents hommes d'armes. Avec ce secours le duc marcha incontinent contre Jordan, et ne tarda pas à lui enlever un grand nombre de possessions importantes; puis, le jour de la fête de Saint-Jean et de Saint-Paul, il arriva devant le château du *Mont-Jupiter*; le ravagea par le fer et le feu, et s'en retourna avec les armes et les dépouilles de cinquante prisonniers. — Continuant sa marche victorieuse, il alla sans retard mettre le siége devant le château d'Apex (*Apice*), où se tenait le comte. Le cardinal Crescentius, alors gouverneur de Bénévent, se hâta de venir au secours du duc; ainsi pressé de toutes parts, ce château fort ne tarda pas à se rendre, et Jordan, réduit à la dernière extrémité, vint se jeter aux pieds de Guillaume et lui demander grâce.

« Nous qui étions présents nous l'avons vu, » dit le chroniqueur Falcon, auquel nous empruntons ces détails.—Le duc ému par les nombreuses prières des barons, laissa la liberté et la vie au comte d'Oriane, après l'avoir toutefois dépossédé de ses domaines.

Par la suite, le duc de Pouille et le Grand comte de Sicile eurent bien quelques dissentiments entre

eux (1), mais la bonté ou plutôt la faiblesse de Guillaume les apaisait bientôt; car ce prince sentait combien il avait besoin du secours et de la protection du comte Roger, dont l'intercession seule maintenait dans l'obéissance ses vassaux toujours prêts à la révolte. Ami de la paix, de la tranquillité et du repos, il ne déployait pas assez d'activité et d'énergie pour se faire payer exactement les tributs de ses feudataires, et subvenir ainsi aux frais de son gouvernement et à la solde de ses troupes; souvent embarrassé dans ses finances, il était contraint d'avoir recours à Roger, tantôt pour des secours d'hommes, tantôt pour des secours d'argent, et chaque demande était accompagnée d'une concession nouvelle. — C'est ainsi que, de concessions en concessions, après avoir déjà, comme nous l'avons vu plus haut, cédé la portion de Palerme dont il était possesseur, il céda aussi ce qui lui appartenait encore dans la ville de Messine. De plus, la moitié de la Calabre devint un gage que le duc ne pouvait retirer qu'en payant soixante mille besants

(1) *Romual.*, arch. Salern. chron. — *Muratori*, t. V, f° 184 : Quumque inter prædictum Ducem et Comitem sæpe esset pax et concordia reformata, ipsi inter eos guerram et discordiam innovabant.

d'or dont il était débiteur envers le Grand comte de Sicile (1).

Ainsi s'échappait, lambeaux par lambeaux, des mains du faible Guillaume, le royaume florissant et superbe que Robert Guiscard avait transmis au duc Roger, son père. Ce que la force et l'énergie de plusieurs avaient, pendant près d'un demi-siècle, si laborieusement conquis, la faiblesse d'un seul le perdait en quelques années.

Le comte Roger devenait donc l'unique et seul possesseur de la Sicile; ses rêves ambitieux d'accroissement et de grandeur commençaient à se réaliser. — Avide de conquêtes, il résolut de s'emparer des petites îles avoisinantes. Il commença par tourner ses armes contre l'île de Malte, dont les habitants s'étaient depuis quelque temps refusés à payer le tribut imposé par le comte Roger Ier, en 1090.

L'île de Malte était une position importante;

(1) *Romualde de Salerne.* — *Muratori*, t. VIII, p. 184 :
Et quia prædictus Dux homo erat liberalis et largus, et quæcumque habere poterat militibus erogabat, necessitate coactus primo Calabriam pro sexaginta millibus bizantiorum præfato comiti in pignore posuit. Postea mediam civitatem Panormi quæ ei jure hæreditario pertinebat, illi vendidit.

placée au milieu de la mer, protégée et défendue par les ressources les plus puissantes de la nature, cette île semblait menacer à la fois l'Italie et l'Afrique. Roger II profita de ce que les Sarrasins s'étaient insolemment affranchis de tout tribut pour s'emparer de l'île et les en expulser complétement (1).

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur la prise de Malte, car en général *Alexander Telesinus*, historiographe du comte, néglige la chronologie. Quelques écrivains, et entre autres *Burigny*, placent à tort la conquête de Malte avant l'invasion de la Calabre par Roger. Bien qu'aucune date ne soit positivement précisée pour la prise de Malte, qui n'était pas un fait de haute importance, nous avons cru devoir suivre celle qui lui est assignée par *Blasi* et *Caruse*, deux historiens très-consciencieux sous le rapport des recherches et de l'exactitude, et la placer en 1127.

En voici les raisons. — D'abord *Falcon*, dans le passage que nous avons cité plus haut au sujet de la réconciliation du comte Roger avec le duc Guillaume, dit : (anno 1121. *His ita peractis prædictus Pontifex Callixtus*, etc...) Et tous les historiens qui rapportent cette invasion en Calabre s'accordent sur cette même date, 1121. *Alex. Telesinus* dit, t. I, c. IV : *Invaserat et alias insulas quarum una Malta vocabatur; quumque ad alias iterum occupandas insulas terrasque intentius persisteret, repente audivit præfatum Ducem Gulielmum ab hac luce Salerne decessisse, qui doluit valde quod se ignorante defunctus sit, quodque se, ut sibi vivens statuerat si filium non haberet, hæredem non fecisset.* — D'une autre part, *Falcon*, *Alex. Telesinus et Guillaume de Tyr* sont d'accord sur la date de la mort du duc de la Pouille, qu'ils placent en 1127. En résumant ces différentes citations, les seules dignes de foi, il en ressort d'une manière évidente que la réconciliation du duc de Pouille et du comte de Sicile eut lieu en 1121. Cette réconciliation effectuée en présence du pape Calliste le 5 septembre, amena la restitution du pays injustement conquis par Roger; donc l'invasion de ce prince en Calabre eut lieu avant l'expédition de Malte, à laquelle était occupé le comte, lorsqu'il apprit la mort du duc Guillaume (1127); et l'expédition de Malte, ainsi que la prise de Gozo et celle des autres îles environnantes, doivent être placées non en 1121, mais en 1127, comme le

Il équipa une flotte et s'avança jusqu'à Malte; les Sarrasins ne tentèrent pas une longue résistance. Tout semblait seconder les désirs du jeune comte de Sicile; la victoire suivait ses pas, son nom seul imprimait la terreur. Après avoir pris possession de l'île de Malte et y avoir établi une forte garnison pour la protéger de toute invasion étrangère, il alla s'emparer de *Gozo* et de plusieurs autres îles environnantes, s'assurant ainsi un libre passage dans la Méditerranée.

Pendant qu'il s'occupait de ces différentes expéditions, il apprit que Guillaume, duc de Pouille, venait de mourir à Salerne le 26 juillet 1127.

Cet événement était pour Roger de la plus grande importance. — Si l'on en croit *Romualde de Sa-*

dit *Alex. Telesinus*, écrivain contemporain. Ce chroniqueur peut ne pas être complet, il peut négliger souvent d'indiquer les dates, et raconter certains événements avec le cachet de son affection et de son admiration pour Roger, mais il ne peut être révoqué en doute, quand il assigne une époque à des faits dont il a été le témoin.

Voici ce que dit *Blasi*, t. VIII, p. 97 (traduction) :

Alex. Telesinus dit que Roger II attaqua les autres îles parmi lesquelles se trouvait l'île de Malte, et qu'il apprit pendant cette expédition la mort du duc Guillaume. L'historiographe de ce prince valeureux ne dit pas quelles étaient les îles dont il s'empara avant ou après la prise de Malte, et nous ne pouvons pas le deviner. L'on doit seulement conjecturer, d'après son récit, que la prise de Malte et des autres villes arriva en 1127, qui fut celle de la mort du duc Guillaume.

lerne, le duc de Pouille avait déclaré le Grand comte de Sicile son héritier, et son successeur s'il mourait sans enfants (1). Mais il est plus probable de penser que la solution définitive de cette question agitée entre Guillaume et Roger, fut empêchée par la mort subite du duc (2).

De toute façon, la Pouille et la Calabre s'ouvraient pour ainsi dire toutes les deux devant lui. La volonté du ciel venait lui rendre cette conquête abandonnée avec tant de regret pour se maintenir en bonne intelligence avec le saint-siége. Des descendants de Robert Guiscard, il ne restait plus, par la mort du duc Guillaume, que Bohémond, le fils du grand Bohémond, roi d'Antioche et petit-fils de Robert Guiscard. Ce prince avait des droits plus réels à la succession du duc Guillaume

(1) *Romualde de Salerne.* — *Mur.*, t. VIII, f° 184 :

Postremo quum de uxore sua filium habere non posset, recepta a prænominato Comite multa pecunia, eum apud Messanam de Ducatu Apuliæ, et tota terra sua hœredem instituit.

(2) *Alex. Telesinus*, lib. I, cap. IV :

Repente Comes audivit præfatum Ducem Guillelmum ab hac luce Salerni decessisse, qui doluit valde, quod se ignorante defunctus sit, quodque se, ut sibi vivens statuerat, si filium non haberet, hæredem non fecisset.

que le comte Roger, surtout si (comme l'assure *Guillaume de Tyr*, traduisant *Orologgi*), Bohémond, en partant pour la Palestine, avait fait un traité avec le duc de Pouille, par lequel il était convenu que le survivant des deux, serait l'héritier de tous les États (1). Mais Bohémond, très-occupé de son gouvernement d'Antioche, dont il cherchait à accroître l'étendue, ne pouvait, dans le triste état où se trouvait l'Orient, abandonner ce pays pour venir réclamer ses droits.

De toute façon Roger ne se regardait plus comme usurpateur, en rentrant en maître dans la Pouille; il se présentait fort d'un droit, d'une promesse sacrée faite par le duc Guillaume, même si l'on admettait que la mort eût empêché ce prince de sceller cette promesse par un acte authentique; et il était résolu cette fois, quels que dussent être les combats et les obstacles, à ne pas laisser échapper cette importante possession.

(1) *Guillaume de Tyr*, trad. d'*Orologgi*, lib. XIII, c. XXI, p. 379.
L'autunno seguente, il principe Boamundo, figliuolo di Boamundo, il vecchio principe di Tarento, havendo fatto lega e confederazione con Guglielmo duca di Puglia, suo zio, della successione, con questo patto, che il primo di essi che veniva a morte, l'altro succedesse nell'eredità, fece vela verso Soria.

Sa première expédition en Calabre pendant l'absence du duc de Pouille lui avait appris à connaître les vassaux dont il voulait dompter l'altière insoumission. Aussi s'attendait-il à trouver de leur part une résistance opiniâtre; car, ce ne devait plus être, comme en l'année 1121, une invasion soudaine, imprévue, une attaque impétueuse qui prenait les barons divisés d'intérêts, et trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se réunir contre l'ennemi commun; tous savaient que le comte Roger, d'un caractère impérieux et actif, loin de laisser subsister cet état d'anarchie que le duc Guillaume n'avait pas eu la force de comprimer, les maintiendrait dans les limites étroites d'une sévère obéissance.

Le Grand comte de Sicile était doué d'un esprit trop fin et trop profond à la fois pour n'avoir pas pressenti cette ligue des barons de la Pouille entre eux; pour cette raison il ne voulut pas se présenter en dominateur impérieux, couvrant le rivage de gens armés, mais en souverain pacifique, venant avec confiance prendre possession d'un pays dont la mort de son cousin le rendait héritier. Toutefois, il fit à Palerme de vigoureux préparatifs de guerre et tint

une forte armée sur pied, prête à venir se joindre à lui au moindre signal; puis ayant équipé sept galères sans aucun appareil hostile, il s'embarqua pour la Pouille.

CHAPITRE DIXIÈME.

1127.

SOMMAIRE :

:xpédition des Normands en Afrique. — Irruption des Sarrasins :use. — Ils mettent la ville à feu et à sang. — Différentes opides historiens sur la date probable de cet événement. — Le Roger arrive à Salerne. — Conférences avec les principaux cide la ville. — Discours du comte Roger — Les Salernitains rede se soumettre à lui. - Meurtre de Sarolus, envoyé du comte. Salernitains consentent à reconnaître Roger comme prince de :. — Conditions de leur hommage. — Arrivée de Ranulphe, d'Avellino. — Le comte de Sicile lui demande de le reconnaître : duc de Pouille. — Prétentions exagérées de Ranulphe. — Dis-1s entre lui et le comte de Sicile. Ranulphe reconnaît Roger : Pouille, et Roger soumet le comte d'Oriane au comte d'Avel-— Entrée triomphale du comte de Sicile à Salerne. — Il est sacré de Salerne. — Cérémonies religieuses. — Soumission d'Amalfi, ıévent. — La Pouille entière reconnaît le prince normand pour duc. ger parcourt la Calabre en souverain. — Se fait proclamer duc de : à Rheggio. — Prétentions du saint-siége sur la souveraineté ché de la Pouille. — Roger se fait reconnaître duc par ses de Sicile. — Le pape Honorius II se rend à Bénévent. — Pre-excommunication de Roger. — Ce prince envoie à Troïa une ame au souverain Pontife. — Vains efforts de réconciliation. — Il :ommunié pour la seconde fois. — Le comte Ranulphe, le prince oue et un grand nombre de barons embrassent le parti d'Hono-

rius. — Nouvelle ambassade de Roger. — Troisième excommunication prononcée contre lui par le Pape. — Roger se décide à la guerre. — Ravages dans la campagne de Bénévent. — Défaite des Bénéventins. — Honorius consacre publiquement Robert prince de Capoue. — Cérémonies. — Déclamations du souverain Pontife contre Roger. — Indulgences accordées à ceux qui combattront contre lui. — Robert et Ranulphe soulèvent tout le pays. — Refus d'Ugon de se joindre à eux. — Son château est assiégé. — Désunion parmi les partisans du Pape. — Roger arrive à Salerne. — Nouvelles offres de conciliation repoussées. — Impression funeste produite sur son armée par les anathèmes du Pape. — Consternation générale. — Cruels événements qui accablent Roger pendant le cours de cette année. — Un événement miraculeux relève le courage de ses partisans. — Le corps de sainte Agathe est ramené de Constantinople à Catane. — Récit de cette translation par Maurice, évêque de Catane.

Avant de suivre le comte Roger en Pouille, nous ne pouvons passer sous silence de tristes événements qui vinrent jeter la consternation en Sicile (1).

(1) L'année 1127 fut fertile en événements de toute nature; et il est très-difficile de leur donner une classification nette et précise, car tous les chroniqueurs de cette époque et des siècles suivants indiquent seulement l'année 1127 ; et faisant précéder la narration des faits de ces mots : *in eodem anno* (dans la même année), ils les placent indifféremment. Ainsi *Sicardus* dit : — 1127, *eodem anno Barbari Syracusam invadunt....* — *Guillaume de Tyr : Per idem tempus Comes Siciliæ....* —On lit les mêmes phrases dans *Pyrrhus Roccus* et dans *Inveghes.*—L'intelligence des faits eux-mêmes nous semble indiquer d'une manière positive que cette expédition de la flotte des Normands en Afrique eut lieu immédiatement après la prise de Malte, lorsque les victoires faciles de Roger sur les îles environnantes l'enhardissaient à tenter cette excursion. Car nul ne dit que le comte de Sicile alla lui-même en Afrique, *dicitur direxisse ad partes Africæ....* Il est impossible de penser, comme

La prise de l'île de Malte et la conquête facile le plusieurs îles environnantes, inspirèrent au omte Roger la pensée de tenter une excursion en frique. A cette époque une expédition contre les laures honorait le courage des guerriers : c'était ombattre à la fois pour la gloire et pour l'Église. Il t donc armer une flotte de quarante galères et la diigea vers les bords africains.—Les chrétiens, encouagés par la fuite précipitée des Sarrasins de Malte, 'attendaient à trouver un pays sans défense, des oldats abandonnés aux faciles occupations de la aix, ou à une débauche énervante; mais, au conaire, ils virent des remparts vigoureusement ardés, des forteresses imprenables et des hommes rmés, tout prêts à combattre; car la conquête e Malte leur avait donné l'éveil, et ils avaient ris toutes les mesures nécessaires pour empêcher ennemi de ravager leurs possessions.

udrait le faire supposer *Burigny* dans son *Histoire de Sicile*, que cette cursion des Normands en Afrique ait eu lieu à la fin de l'année 1127, sque le comte Roger, trois fois publiquement excommunié par Honois II, était en guerre ouverte avec le saint-siége. Il n'est pas présumable e le Grand comte de Sicile au moment d'entreprendre une lutte sérieuse ntre le souverain Pontife et les barons réunis de la Pouille et de la Calabre, lorsqu'il rassemblait toutes ses forces et faisait par tous ses domaines s levées de troupes considérables, ait envoyé quarante galères en rique pour accomplir une expédition inutile.

La flotte des Normands, après quelques tentatives inutiles, se retira en bon ordre (1).

Mais les Sarrasins, enhardis par ce premier succès, devinrent agresseurs ; pendant que les chrétiens regagnaient paisiblement la Sicile, ils coururent à leur rencontre avec quatre-vingts galères et, profitant de l'étonnement causé par leur soudaine apparition, ils se jetèrent sur Syracuse, enfoncèrent les portes, et se précipitèrent à travers les rues avec des cris de guerre et de carnage.

Alors recommencèrent ces scènes de désolation et de meurtre que la Sicile avait oubliées depuis l'expulsion des Barbares ; on vit encore ces vainqueurs sans pitié, égorger les femmes, les enfants et les vieillards ; on les vit entrer implacables dans les paisibles maisons, souiller brutalement de timides jeunes filles, et les massacrer ensuite sur leurs lits de douleur et de honte. — Horrible spec-

(1) *Guillaume de Tyr*, lib. XIII, c. XXI :
Per idem tempus Comes Siciliæ Rogerius classem galearum quadraginta, multo studio paratam, ad partes Africæ dicitur direxisse : ubi earum adventu præcognito, provinciales præmoniti, provide se habentes nullam hostibus nocendi sibi præbuerunt opportunitatem : imo e converso galeas, quas penes se habebant, studio non inferiore armantes, prælictos malefactores suos, infecto negotio redeuntes, cursu celerrimo persequentes, usque in Siciliam devecti sunt.

tacle ! les mères, égarées par la douleur et l'indignation, se précipitaient comme des lionnes féroces sur les assassins, n'ayant pour toute arme que leur amour maternel. — Quelques citoyens et quelques prêtres, parmi lesquels se trouvait l'archevêque Ugon, purent à grand' peine échapper au carnage en fuyant sur les montagnes qui avoisinent Syracuse; du sommet de ces monts, ils virent encore les Sarrasins incendier les églises, ravager les terres et, avides de sang, égorger sans pitié les habitants des campagnes : — alors les prêtres, agenouillés, levaient leurs mains jointes au ciel, et priaient le Seigneur d'arrêter l'effusion de tant de sang.

Lorsque les Barbares furent fatigués de carnage et de dévastations, ivres de joie, chargés de butin, ils remontèrent sur leurs vaisseaux et regagnèrent l'Afrique (1).

Le comte fut grandement affecté à la nouvelle de ces affreux désastres; il voulait exercer contre les Sarrasins de terribles représailles, et venger cette

(1) *Sicardus*. — *Muratori*, tom. VII, f° 597 :
1127. — Eodem anno Barbari Syracusam civitatem invadunt, comburunt, et cuncta diripiunt.

pauvre ville de Syracuse, que Dieu semblait avoir marquée du doigt pour toutes les désolations et toutes les douleurs.

Mais les événements qui l'appelaient au delà du Phare l'en empêchèrent, car ils nécessitaient impérieusement sa présence, et étaient d'un intérêt trop grave et trop sérieux pour lui permettre de ne pas concentrer toutes ses ressources sur un seul point et dans une seule pensée.

Les galères du prince normand s'étaient arrêtées en vue de Salerne, et Roger après être resté plusieurs jours en mer sans vouloir descendre à terre (1), fit mander les principaux chefs de la ville. Parmi ceux-ci se trouvait Romualde, l'archevêque; puis, dit le chroniqueur de Bénévent, le comte Roger s'étant mis lui-même avec quelques-uns des siens dans une barque richement ornée, aborda au rivage.

Un grand concours d'habitants avait accompagné le noble archevêque et les envoyés de Salerne; tous attendaient impatiemment le Grand

(1) *Alex. Telesinus*, lib. I, cap. IV, V, VI.
Falco Beneventanus — anno 1127.
Romualdus Salernitanus.

comte. Celui-ci se présenta devant eux avec un visage calme et bienveillant, voile de douceur sous lequel il cachait ses projets ambitieux; et, promenant sur la multitude assemblée un regard confiant, il leur parla ainsi :

« Seigneurs et frères, comme vous le savez, Robert Guiscard, duc d'illustre mémoire, mon oncle, par sa prudence et son grand courage, acquit, après de nombreux combats, cette ville, que votre sagesse gouverne maintenant. A sa mort, le duc Roger, son fils, mon aimé cousin, la fit prospérer sous un gouvernement pacifique; le duc Guillaume, son fils et son héritier, l'a noblement gouvernée jusqu'à ce jour; mais maintenant les décrets de la Providence ont rdonné que le duc Guillaume mourût lui-même ans enfants. — Moi donc, qui suis de sa race, implore avec instance votre cité pour qu'elle ssemble un conseil, avec l'assentiment de ses obles barons, et décide que, me préférant à tout tre, elle accepte ma domination et la chaîne de on amour. Si la miséricorde du Seigneur consent prolonger mes jours, vous arriverez à une pros-

périté plus grande, à une puissance redoutable et à l'ancienne magnificence de vos pères (1). »

Ces paroles, calculées avec un grand art, avaient été dites avec une bénignité merveilleuse; elles devaient porter la conviction dans les cœurs les plus méfiants. Mais les habitants de Salerne ne se laissèrent point persuader par ce discours, et répondirent avec hauteur :

« Non, nous ne voulons en aucune manière et d'aucune façon nous soumettre à vous, nous avons souffert trop de maux sous le duc Guillaume et sous ses prédécesseurs, et nous redoutons d'être accablés par les mêmes calamités, si nous acceptons un autre joug (2). »

(1) *Falco Benevent.*, anno 1127 : — f° 102.

« Domini et fratres, sicut vestra novit sagacitas, Robertus Guiscardus, « Dux olim bonæ memoriæ, patruus meus, civitatem hanc, quam modo « tenet vestra prudentia, in vigore animi et prudentia multa expugnans « acquisivit. Deinde post discessum, Rogerius dux, ejus filius, con- « sobrinus noster, pacifice tenuit cum vestra prosperitate, inde Dux « Guillelmus, hæres ejus et filius usque in præsentiarum viriliter do- « minatus est. Nunc vero, judicio Dei adveniente, Dux ipse Guillelmus « sine filio mortuus est. Ego itaque, qui ex ejus progenie productus sum, « si vestræ placuerit nobilitati, vestram imploro civitatem quatenus « consilium habeatis, et me, præter quemquem alium diligentes, domi- « nium nostrum et amoris vinculum consequamini. Nam, Domino auxi- « liante, et vita Comite, ad melioris status vigorem pervenietis, et « divitias quos sub tempore pristino habuistis. »

(2) *Alex. Teles.*, lib. I, cap v.

Illi respondentes : Nos nullo modo, inquiunt, nullave ratione ei subde-

Un grand nombre de paroles furent encore échangées; et le comte ne put obtenir aucune autre réponse. — Comme le jour commençait à baisser, il regagna sa galère qui l'attendait en vue du rivage.

Le peu de succès de cette première entrevue ne changea toutefois en rien ses projets; car au jugement qui calcule, il joignait la patience qui attend, et ne voulait recourir aux armes qu'à la dernière extrémité. Laissant toujours ses galères à l'ancre devant la ville de Salerne, il envoyait chaque jour de nouvelles ambassades. Mais plus le comte mettait d'instances dans sa demande, plus il employait le langage de la prière et de la persuasion, plus les Salernitains redoublaient de hauteur et de dédains. Un jour même, enorgueillis jusqu'à la démence de l'abaissement où Roger consentait à descendre devant eux, ils raillèrent le Grand comte devant ses envoyés par des paroles sans mesure et pleines de mépris.

Ceux-ci avaient reçu l'ordre de tenir toujours un langage de paix, et de conserver par-dessus toute

mur, quoniam plura malorum a Gulielmo Duce, ejusque prædecessoribus perpessi sumus, quæ etiam ab eodem ipsa nobis inferri, si dominatus culmen super nos susceperit, formidamus.

chose une grande retenue et une patience sans bornes; l'un d'eux, cependant, appelé Sarolus, ne put contenir son indignation, et répondit avec colère.

A ses paroles succéda un violent tumulte, et les Salernitains furieux, se précipitèrent sur lui avant qu'il ait pu s'échapper, l'entourèrent de toutes parts, et le massacrèrent.

Lorsque le comte Roger eut connaissance de ce triste événement, il en ressentit une grande affliction; mais, dissimulant le ressentiment digne d'une semblable offense, il sut réprimer la colère amoncelée au fond de son cœur par tant d'insolence et d'orgueil, et montra en cette circonstance tout ce que peut sur soi-même la force de la volonté et la profondeur de cette politique, qui sait sacrifier à ses desseins, les passions les plus violentes. Il députa de nouveaux ambassadeurs aux Salernitains, les suppliant avec de nouvelles instances de ne pas lui refuser plus longtemps ce qu'il avait si justement le droit de réclamer d'eux (1).

(1) *Alex. Teles.*, lib. I, cap. VI.
Quæ videlicet cum Rogerio relata fuissent, licet cordis dolore intrinsecus quamplurimum tangeretur, animi sui impetum pro temporis gravitate

Il fit plus, il engagea l'archevêque Romualde et les chefs les plus importants à venir une seconde fois en toute confiance conférer avec lui; et comme ils y consentirent, il les envoya chercher avec de grandes marques d'honneur et de considération. — Cette conférence fut décisive : le comte mit en jeu les insinuations les plus adroites, démontrant la justice de sa demande et l'intérêt que les habitans de Salerne pourraient en retirer. Étonnés de cette insistance opiniâtre que rien n'avait pu rebuter, l'archevêque et les autres envoyés, après avoir quitté le duc, s'assemblèrent en conseil, et à la suite de longs entretiens et d'orageuses discussions, ils consentirent enfin à rendre la ville à Roger, sous la condition expresse de conserver la possession et la défense de la grande tour, qui était la citadelle de la ville.

Le comte de Sicile y consentit à regret, car cette citadelle était une position importante, et pouvait, en cas de révolte, devenir, pour les séditieux, un point de réunion et de refuge presque inexpugnable. Mais cette concession imposée par les circon-

bvolvens, rursus mittebat, exorans eos, quatenus, quod sibi justum ad abendum erat, non denegarent.

stances ne devait pas dans sa pensée, avoir une longue durée; — ce qu'il lui fallait, c'était prendre possession de la Pouille et de la Calabre, et en être reconnu le duc. Quelles que fussent les conditions auxquelles il dût se soumettre, la reddition de Salerne faite volontairement par les habitants, sans qu'il eût déployé le moindre appareil de guerre, devait nécessairement entraîner celle d'un grand nombre de villes.

Aussi il ne voulut pas perdre un temps précieux en vaines et dangereuses discussions, et il céda aux Salernitains la possession de la citadelle, leur promettant par serment de les gouverner avec bonté, de ne jamais les faire arrêter, ou de permettre qu'ils le soient, si ce n'est pour des motifs de grave culpabilité, et alors seulement pour les traduire devant un tribunal régulier. A toutes ces promesses était jointe celle de ne pas les conduire plus de deux jours en expédition (1).

Ces concessions, faites avec spontanéité de la part du prince normand, lui gagnèrent tous les

(1) *Falco Benevent.* in ch. — an. 1127 :
Juravit statim Comes ille Rogerius quod sine judicio et sine culpa eos non capiat, neque capi permittat, neque extra dies duos in expeditione illos perducat, et, castellum turris majoris de illorum potestate non auferat.

cœurs. Il était étrange de voir cette multitude, tout à l'heure pleine d'orgueil et de dédain, entonner en chœur les louanges de leur nouveau duc, lui jurer fidélité d'un commun accord, et serrer pour ainsi dire avec enthousiasme sur leurs cœurs, ces nouveaux fers que Roger appelait *la chaîne de son amour*.

Le comte Ranulphe d'Avellino, époux de la princesse Mathilde, une des sœurs de Roger, ayant appris que le Grand comte de Sicile était à Salerne, s'empressa d'aller l'y rejoindre. Ranulphe était un des seigneurs les plus puissants de la Pouille, par sa naissance, sa valeur d'une haute renommée, et la grande étendue de ses domaines. — Roger reçut très-affablement son beau-frère, et après plusieurs entretiens, il lui demanda de donner aux autres vassaux l'exemple de la soumission, en le reconnaissant pour duc de Pouille, et en lui faisant hommage les terres qu'il possédait dans ce duché; mais l'âme de Ranulphe était aussi ambitieuse que celle de Roger, et son esprit actif et insatiable rêvait sans cesse un accroissement de fortune et de puissance.

« J'y consens, répondit avec orgueil le comte d'Avellino, mais à une seule condition. »

Et comme Roger lui demandait quelle était cette condition, il lui dit :

« Si par mon hommage et ma soumission vous acquérez l'honneur d'être mon seigneur suzerain, je veux de mon côté obtenir un semblable honneur par la soumission de Roger, comte d'Oriane (1). »

Le comte fut peu satisfait de cette exigence contraire à toutes les lois de la justice et de la raison. — C'était soumettre un pareil à un pareil, un vassal à un vassal de même ordre; et il ne pouvait y consentir sans de graves inconvénients. Il chercha donc par de sages discours à ramener Ranulphe à des sentiments plus raisonnables, essayant de lui montrer tout ce que sa demande avait d'insensé; mais ce fut en vain : celui-ci répétait toujours avec hauteur qu'il demandait ce que le

(1) *Alex. Teles.*, lib. I, cap. VII :
Qum post multa verborum Rogerius ejus hominium subdendum postulasset, illeque nisi forte quid sibi ab eo daretur, pro quo id fieri deberet, recusaret, percunctatur mox, quid sibi per hoc ab eo conferri gestiret. — At ille. « Volo, inquit si mei submissione hominii, honorem consequeris, « sic versa vice, Rogerii Orianensis Comitis, me subditione honores. » Quod cum audisset, graviter accepit abnuens parem pari submitti.

comte de Sicile réclamait de son côté; qu'étant comtes tous deux, l'un ne devait pas être soumis à l'autre, et qu'il ne connaissait en aucune façon ce testament par lequel la Pouille et la Calabre appartenaient à Roger.

« Ils se disputèrent fort longtemps, dit *Alexan-* « *dre* le chroniqueur, et firent entre eux à ce sujet « un échange condamnable de dures paroles. »

Le comte Ranulphe, d'un caractère violent et hautain, voulait se retirer; mais Roger, par souvenir des liens de parenté qui les unissaient, et par tendresse pour sa sœur Mathilde, s'opposa à une rupture, cherchant, au contraire, des voies de conciliation. A côté de ce souvenir et de cette tendresse, il ne faut pas se le dissimuler, venaient aussi se placer la puissance de Ranulphe, et l'importance de sa soumission; car un vassal séditieux pouvait, en ce moment de crise, agiter violemment les masses et créer de grands obstacles; de même qu'un vassal fidèle pouvait inspirer à tous des sentiments d'hommage et de fidélité. — Ranulphe surtout, par sa valeur, son esprit aventureux et actif, pouvait être d'un grand secours au comte de Sicile dans la conquête de la Pouille, s'il marchait avec lui, mais

s'il prenait parti pour ses adversaires, il devenait un ennemi redoutable.

D'un autre côté, Roger comprenait que le saint-siége ne pouvait voir d'un œil favorable un si grand accroissement de fortune et de domination.—Honorius II gouvernait alors l'Église de Rome, et avait succédé à Calliste. Une lutte sérieuse devait tôt ou tard s'engager, surtout si le souverain Pontife comptait comme auxiliaire l'épée puissante de Ranulphe. Une seule considération pouvait peut-être arrêter le Pape; c'était de voir Roger arriver à la possession de la Pouille et de la Calabre, par le vœu universel, et sans avoir employé la violence et la force.

Le Grand comte calcula en un instant toutes ces chances différentes de salut et de ruine, toutes ces difficultés, tous ces obstacles. Il tendit la main à Ranulphe en signe de paix, reçut son hommage et lui soumit le comte d'Oriane (1).

Comme tous les hommes forts et puissants, le comte de Sicile ne s'occupait que des circonstances

(1) *Alex Teles.*, c. VII.
Tandem Rogerius eum abire non passus, tam pro conjugali Mathildis copula, qua ei propinquus existebat, quam pro strenuitatis suæ nomine,

présentes et comptait sur lui-même pour l'avenir; car l'avenir, dans ces temps de luttes et d'ambitions, n'appartenait pas au droit, mais à la force. Il savait bien, en augmentant ainsi la puissance du comte Ranulphe, que n'attachait pas à lui une affection sincère, se créer un ennemi d'autant plus redoutable qu'il l'aurait élevé à une plus haute dignité; mais il était trop fier et trop confiant en son épée pour qu'une semblable prévision l'arrêtât un instant. Ainsi, deux calculs d'intérêt personnel étaient cachés au fond de cette union apparente; si l'un voulait à tout prix devenir duc de Pouille et de Calabre, l'autre rêvait déjà dans sa pensée les moyens de s'affranchir de toute soumission et de tout vasselage.

Le prince normand entra donc en grande pompe dans la ville de Salerne, suivi du comte Ranulphe et accompagné d'un peuple immense qui se pressait sur son passage.

Ce fut une entrée triomphale. — Sur tous les visages régnaient la confiance et la joie; de part et d'autre les serments furent renouvelés. Le comte

quam sibi in adquirendo Apuliam omnino profuturam sperabat, ejus suscepto hominio, subdidit ei præfatum quem poposcerat Comitem.

conserva aux habitants leurs domaines tels qu'ils les possédaient, leurs lois et leurs anciennes coutumes, biens si précieux pour un peuple.

Quelques jours plus tard il devait être sacré solennellement prince de Salerne, par l'évêque Alphanus (1).

L'église métropolitaine de la ville avait été magnifiquement parée, car le comte, pour éblouir la multitude, avait voulu qu'il fût déployé une grande magnificence. L'évêque Alphanus, entouré de tout le clergé, attendait le nouveau prince sur le seuil de l'église. Pour faire au comte Roger plus d'honneur et lui marquer un plus grand respect, les principaux seigneurs salernitains avaient été le chercher en grand cortége au palais qu'il habitait.

Roger, dont l'habillement était tout couvert de pierreries, les reçut avec une grande affabilité, et se mit en marche à leur tête, vers la cathédrale. Le droit de jeter sur son passage des pièces de mon-

(1) *Romualde de Salerne.* — *Murat.*, tom. VII, p. 181 :
A Salernitanis honorifice receptus est, quibus tenimenta civibus et possessiones, et antiquas consuetudines confirmavit, et eos in suo accepit hominio. Qui in eadem civitate ab Alfano Caputaquensi episcopo est unctus in principem.

Inveghes, p 179.
Con ceremonia propria de' principe' de Salerno e simile all' unzione reale.

aie étant un privilége exclusif de la royauté, le ouveau prince fit savoir dans toute la ville, ar la voix des hérauts, que de grandes largesses eraient distribuées aux pauvres.

Arrivé au seuil de l'église, le cortége s'arrêta t s'agenouilla devant le saint évêque qui lui mposa les mains. Roger prononça une courte rière; puis s'étant relevé, entra dans l'église et lla jusqu'à l'autel où l'évêque Alphanus l'avait récédé et s'était assis sur un *saldistorium* pré- aré à cet effet.

Le comte s'agenouilla de nouveau, l'évêque se eva, déposa sa mitre, et prononça à voix haute ne courte prière, à laquelle le comte répondit : *Amen.*

Un silence religieux régnait dans l'enceinte sa- rée.

Le saint Pontife s'étant placé en face du Grand omte qui était toujours agenouillé, lui humecta e front avec l'huile sainte, en faisant le signe de la roix, et le proclama prince de Salerne.

Le luxe immense déployé pour cette cérémo- ie impressionna vivement les esprits. — Roger pparaissait aux habitants de Salerne comme un

être supérieur, ayant le droit de les dominer, et placé au-dessus d'eux par la volonté toute-puissante de Dieu.

Le nouveau prince sortit de l'église aux acclamations de la foule; et les seigneurs devenus ses vassaux, le reconduisirent en triomphe jusqu'à son palais.

De Salerne le comte Roger alla à Amalfi.

Cette ville ne fit aucune difficulté pour se soumettre au comte de Sicile, seulement elle mit à son hommage les mêmes conditions exigées par les Salernitains, et voulut conserver la garde et la possession de ses forteresses (1). Roger y consentit: en hésitant il eût arrêté les sympathies qui, de toutes parts, venaient au-devant de lui. — Il répondait au contraire à toutes les demandes et à toutes les exigences avec des paroles pleines de bienveillance et d'affection; il entrait en Pouille, disait-il, non comme un conquérant, mais comme un protecteur. — Ainsi que Robert Guiscard, il était doué de cette éloquence puissante qui do-

(1) *Alex. Teles.*, lib. I, cap. VII. -- *Murat.*, tom. V, f° 617 : Amalfitani deinde videntes Salernitanos Comiti colla subdidisse et ipsi itidem ei, retentis munitionibus, subjiciuntur.

mine et entraîne; ses discours, calculés avec adresse, savaient faire ressortir d'une manière évidente les avantages de sa domination et la faiblesse de ses ennemis. Chacun l'écoutait malgré soi avec un mélange de respect et d'admiration, et se rangeait parmi ses défenseurs les plus enthousiastes. Si Salerne et Amalfi eussent refusé de se soumettre, cette rébellion ouverte se fût répandue de ville en ville, ainsi que les flammes toujours croissantes d'un incendie; et partout sur ses pas Roger eût trouvé méfiance et hostilité.

Loin de là, les habitants de Bénévent ayant appris l'adhésion de Salerne, celles d'Amalfi et de plusieurs autres villes, envoyèrent au comte de Sicile les hommes les plus éminents par la prudence de leurs conseils et la sagesse de leurs discours. Ces envoyés se présentèrent à Roger et lui offrirent l'hommage volontaire de la ville. — Bénévent était une des places les plus importantes de la Pouille; elle avait souvent servi de foyer aux séditions, et sa soumission entraînait toute une partie du duché encore indécise. Aussi, après s'être arrêté quelques jours à Bénévent, il traversa en vainqueur Troïa, Melfi et la Pouille presque tout entière. Landulphe

de Montemarano, Landulphe de Sancto Barbato, Raon de Traineta et Ugon lui firent hommage de leurs personnes et de leurs domaines (1).

Partout de nouvelles soumissions, de nouveaux serments. — A voir cette population empressée accourir ainsi de toutes les parties du royaume au-devant de Roger, nul n'eût pu deviner tous ces déchirements, toutes ces séditions à main armée qui bouleversaient le pays quelques mois auparavant. Les barons semblaient avoir oublié cet amour instinctif d'indépendance qui leur avait fait violer la foi jurée au duc Guillaume.

Enorgueilli d'un triomphe si complet et si inattendu, Roger parcourut la Calabre en souverain, recevant sur son passage d'unanimes marques de sympathies et de soumission. Lorsqu'il fut à Rheggium, avant de s'embarquer pour la Sicile, il renouvela, dans cette ville, les religieuses et solennelles cérémonies par lesquelles il avait été sacré prince

(1) *Falco*. Chronicon. ann. 1127. — *Muratori*, tomus V, p. 102.
His et aliis ita decursis, universum ducatum Amalphitanorum circumquaque Comes ille suæ subjugavit potestati; et inde procedens Trojanam civitatem et Melphitanam, et totius fere Apuliæ partes obtinuit. Landulphum quoque de Montemarano et Landulphum de Sancto Barbato et Raonem de Traineta et Ugonem infantem cum omnibus eorum pertinentiis ad suam redegit ditionem.

de Salerne, et se fit proclamer duc de Pouille, devant les barons les plus puissants de la Pouille et de la Calabre, et devant les premiers capitaines de son armée (1).

Pendant que le Grand comte de Sicile plaçait ainsi sous sa domination le glorieux héritage de Robert Guiscard, le pape Honorius II s'inquiétait grandement de cet accroissement de puissance, qui faisait du comte de Sicile un des princes les plus redoutables de la chrétienté. D'abord il était fort irrité de voir le comte Roger envahir ainsi tout un royaume sans en avoir préalablement sollicité l'autorisation du chef suprême de l'Église; ensuite il prétendait que le duché de la Pouille relevait directement du saint-siége, depuis le traité entre le pape Nicolas II et le duc Robert Guiscard. — Si l'on en croit le récit d'un auteur contemporain, le duc, à ses derniers moments, avait appelé un saint évêque, et après s'être religieusement confessé, lui avait dit qu'il désirait confirmer publiquement la concession faite par lui avant sa maladie, à saint Pierre, prince des apôtres, et à son très-

(1) *Romualde de Salerne.*
Dehinc Rhegium veniens, ibidem in Ducem Apuliæ est promotus.

saint vicaire le pape Honorius, de tout ce qu'il possédait, en biens, meubles et immeubles sur la terre (1).

Que cette concession fût faite par le duc Guillaume au souverain Pontife, ou que celui-ci crût avoir droit à la succession de Robert Guiscard par suite du traité avec le pape Nicolas II, toujours est-il qu'Honorius II assembla sans retard ses cardinaux et ses évêques, pour leur exposer l'état des choses, et leur apprendre sa résolution de faire entrer les États du duc Guillaume sous la souveraineté du saint-siége.

Le comte Roger étant retourné en Sicile, avait réuni en conseil les principaux barons de son royaume; après leur avoir fait un récit pompeux

(1) *Pagi Annot. Baronii,* anno 1127, cap. VI. — *Bar.,* tom. XVII, f° 402:

Gualterus, ecclesiæ Tarvanensis archidiaconus, in vita B. Caroli boni, Comitis Flandriæ, de cujus martyrio mox sermo erit, cap. II, narrans Gulielmi Ducis mortem, scribit : *Qui, ut se periclitari cognovit, Salernitanum archiepiscopum et Trojanum episcopum* (nempe Romualdum utrique sedi præpositum uti jam diximus) *advocavit, atque quod antea, dum incolumis esset, fecerat, eorum quoque testimonio desiderans confirmari, quidquid mobilium vel immobilium in terra possidere videbatur, beato apostolorum principi Petro, ejusque vicario sanctissimo Papæ Honorio, ex cujus ore sacro hoc ipsum frequenter audivi* (hoc enim tempore Gualterus vivebat) *jure perpetuo possidendum delegavit, ac deinde, in confessione Domini ab hac luce migravit.*

de sa marche triomphale à travers la Pouille et la Calabre, il leur exposa que, possesseur actuellement du duché de la Pouille, et héritier des biens du duc Guillaume, il devait hériter aussi de ses titres. Puisque les premiers barons de la Pouille et de la Calabre, réunis à Rheggium, l'avaient proclamé duc d'une voix unanime, n'était-il pas juste que ses sujets de Sicile lui reconnussent aussi publiquement ce titre, qui désormais devait être le sien, et remplacer celui de Grand comte?

Roger avait trop habitué, par son énergie et par la domination puissante de son caractère, les barons de Sicile à se soumettre à sa volonté, pour douter un instant de leur assentiment; ceux-ci, soit par crainte, soit par affection, répondirent aux paroles du Grand comte par une adhésion unanime. Dès lors, il fut porté un édit, par lequel tous les sujets, sans distinction, devaient donner à Roger le titre de duc; et, à dater de cette époque, tous les priviléges ainsi que tous les actes constatent cette nouvelle dignité.

Pendant que ces choses se passaient en Sicile, le pape Honorius, suivi du collége de ses cardinaux et de ses évêques, avait quitté Rome et s'é-

tait rendu en toute hâte à Bénévent. — Au milieu d'une messe solennelle, en face de tous les Bénéventins assemblés, il avait prononcé ces paroles foudroyantes :

« Nous ne voulons pas cacher sous le voile de la dissimulation l'outrage fait au Roi du ciel (1); s'il est glorifié ou méprisé, c'est une gloire ou un mépris qui retombe sur ses ministres. Nous ne verrons jamais avec indifférence quelques-uns de nos frères accabler d'opprobre la religion chrétienne, et offenser durement les oints du Seigneur, ceux enfin que l'Église a choisis pour le service et la sauvegarde de tous les chrétiens; c'est pourquoi, non pour venger nos propres injures, mais pour relever l'honneur de l'épouse du Christ, nous, zélé soutien de la maison de Dieu, après avoir assemblé nos frères en conseil, nous prononçons cet immuable arrêt : Puisque Roger, Grand

(1) *Bullarum, privilegiorum ac diplom. rom. ampl. collectio :*
Nos, ne celesti Regi contumeliam, qui honoratur et spernitur in ministris, dissimulationi relinquere ac christianæ religionis opprobrium, dum (nonnulli) christos domini, quos ad christianorum omnium salubre servitium apostolica sedes assumit, crudeliter impetunt, dare negligentiæ videamur, non tanquam injuriarum ultores nostrarum, sed honoris sponsæ Christi et immunitatis domus Domini zelatores de communi fratrum nostrorum consilio hac in perpetuum valitura constitutione sanciunt.

comte de Sicile, méprisant l'Église et son chef suprême, a porté ses armes sacriléges sur les terres du duc Guillaume, qui appartiennent au saint-siége; puisque nos prières et celles de nos évêques n'ont pu lui faire abandonner ses desseins impies; puisque, sans demander notre sanction, il a usurpé le titre de duc; puisqu'enfin, doublement coupable envers nous qui avons retardé jusqu'à ce jour notre jugement sacré, pour lui laisser le temps du repentir, il a défendu à ses évêques de se rendre dans notre sainte ville de Rome (1); nous lançons contre lui les foudres de l'anathème et de l'excommunication, s'il ne consent pas à se dépouiller de son orgueil insensé, à remettre en notre pouvoir les terres dont il s'est injustement rendu maître, et surtout à ne plus se revêtir de ce titre de duc qui ne lui appartient pas; nous lançons aussi ce même anathème et cette même excommunication contre ses adhérents et contre tous ceux qui l'aideront, soit par leurs armes, soit par leurs conseils. »

(1 *Romualde de Salerne.* — *Muratori*, t. VII, f° 184, — an. 1127 : Hoc anno Rogerius, Comes Siciliæ excommunicatur ab Honorio Papa, quia non permittebat ut episcopi Siciliæ venirent Romam.

Ces paroles, prononcées d'une voix tonnante, firent tressaillir tous les assistants. — A la place des saintes bénédictions dont avait été sans cesse entouré le nouveau duc, à la place de ce cortége religieux qui en faisait l'élu du Seigneur et commandait à tous le respect et la soumission, voilà que le saint Pontife de Rome, ce premier roi parmi tous les rois, ce représentant de Dieu sur la terre, déclarait le comte Roger serviteur rebelle et coupable, et le dépouillait du nom de chrétien.

Toutes les têtes se courbèrent épouvantées; les partisans les plus dévoués de Roger, terrifiés comme les autres, frémissaient en entendant les échos de la sainte demeure retentir encore de cette écrasante excommunication; car, dans ces temps difficiles, où toutes les ambitions luttaient entre elles, où l'usurpation prenait souvent la place du droit réel, la religion avait conservé ce saint étendard qui réunit, cette puissance qui domine, cette voix qui commande au-dessus de toutes les autres, et au nom de laquelle chacun était ou absous ou coupable. — Aussi ce fut avec une douloureuse affliction que le nouveau duc apprit l'excommunication dont il avait

été publiquement frappé. Il avait pensé qu'Honorius, se souvenant des services rendus par les Normands à l'Église, et du secours qu'ils avaient toujours prêté au souverain Pontife dans ses querelles avec les empereurs, aurait au moins voulu, par politique, conserver un allié dont la puissance pouvait, en présence du schisme qui désolait l'Église et la divisait en deux partis, lui être d'une si grande utilité; il avait espéré que le Pape consulterait ses intérêts présents, et entrerait en voie de conciliation. Il ne se dissimula pas combien ce redoutable dissentiment allait lui créer de nouveaux obstacles. — La Pouille et la Calabre l'avaient accepté d'un suffrage unanime, parce que nul étendard ne s'était levé auquel pût se rallier, dans un intérêt commun, l'ambition des vassaux; les barons s'étaient soumis, non par affection ou par sympathie pour le comte de Sicile, mais par impossibilité réelle de soutenir une lutte sérieuse. Ce drapeau qui leur manquait, le Pape était venu solennellement le planter à Bénévent; il avait appelé à lui tous les fidèles serviteurs de l'Église; il leur avait ordonné, au nom de la religion, de se révolter contre l'usurpateur, et il avait frappé de

la même excommunication ceux qui resteraient dans le devoir; enfin il avait pour ainsi dire sanctionné la révolte. — Aussi, sans plus tarder, Roger envoya au Pape des ambassadeurs chargés de riches présents d'or et d'argent, et porteurs de paroles pleines de respect et de soumission; le prince normand suppliait le saint Pontife, au nom de cette même religion que son père avait rétablie par toute la Sicile, de ne pas lui refuser le titre de duc, lui promettant que son front, ceint de la couronne ducale, s'inclinerait toujours respectueusement devant le chef de l'Église romaine. — Mais Honorius était le digne successeur de Grégoire VII, il avait la même altière inflexibilité, la même volonté d'accroître, fût-ce les armes à la main, le domaine de l'Église; il voulait que la Pouille et la Calabre fussent réunies aux États du saint-siége, et loin d'écouter favorablement les supplications de Roger, il se rendit à Troïa et prononça une nouvelle excommunication contre lui.

Les ambassadeurs retournèrent aussitôt à Salerne où se trouvait le duc Roger, et lui rendirent compte du triste résultat de leur mission. Roger ne désespéra pourtant pas encore d'apaiser le ressenti-

ment du Pape, car il voulait éviter une lutte dangereuse.

Pendant ce temps, le Pontife avait convoqué à une assemblée générale les seigneurs de la Pouille : presque tous s'étaient rendus à cet appel. — Ranulphe, comte d'Avellino, fut un des premiers à prendre les armes; ainsi cette alliance formidable que Roger avait voulu empêcher, même au prix d'une concession injuste et illégale, allait se former contre lui. Ranulphe, son parent, l'époux de sa sœur Mathilde, celui qui, plus que tout autre, eût dû combattre pour les droits de Roger, et retenir, par sa fidélité personnelle, les barons de la Pouille dans la soumission, celui-là se déclarait ouvertement son ennemi. Un si puissant rebelle ne pouvait manquer d'entraîner un grand nombre de seigneurs à sa suite, aussi Grimoalde, prince de Bari; Geoffroy, comte d'Andria; Tancrède, comte de Conversano et de Brindisi; Roger, comte d'Oriane, et Robert, prince de Capoue, suivirent son exemple et se déclarèrent pour le Pape contre le nouveau duc. Bien plus, devant le souverain Pontife, et en face du conseil assemblé, ils firent le serment solennel de chasser l'audacieux usurpateur du duché de la

Pouille, et s'il persistait dans ses injustes prétentions, d'entrer en guerre contre lui, et de le mettre à mort les armes à la main (1).

Ainsi la Pouille échappait aux mains de Roger. Ce beau rêve d'ambition et de puissance, un instant réalisé, s'évanouissait tout à coup; les feintes soumissions que la crainte avait ralliées à lui relevaient la tête. — Il lui fallait choisir entre deux partis rigoureux; ou renoncer à jamais au duché de la Pouille et laisser cette importante possession passer aux mains du saint-siége, ou accepter la lutte que le Pape venait lui présenter. Roger était bien résolu à ne point abandonner sa conquête, mais le caractère religieux de son puissant ennemi l'effrayait pour les conséquences de l'avenir : aussi voulut-il tenter un dernier effort, et envoya, dans ce but, à Honorius, une nouvelle ambassade. Non-seulement le prince normand demandait à recevoir humblement des mains du Pontife, comme serviteur de l'Église romaine, l'investiture du duché de la Pouille, mais encore il offrait au saint-siége, outre de

(1) *Alex. Teles.*, c. x :
Magnates adversus Rogerium ita, eodem (Papa) sollicitante, fœdere ei uniuntur, ut, non nisi aut illum penitus expellerent, aut in bello, si possent, de terra necando delerent.

grandes sommes d'or et d'argent, la possession de deux villes importantes : Troïa et Montefoscolo (1).

C'étaient, d'un côté, toujours les mêmes prières; de l'autre, toujours les mêmes refus; la même respectueuse soumission et le même orgueil inflexible. — Honorius, fort de l'appui des barons de la Pouille, qu'il avait su attacher à sa cause, et voyant une preuve de crainte ou de faiblesse dans les supplications incessantes du nouveau duc, redoubla de violence et de dureté. Au lieu d'étendre sur les ambassadeurs pieusement prosternés devant lui, une sainte bénédiction, il les enveloppa cruellement dans l'anathème lancé contre leur maître.

« Retournez, s'écria-t-il, serviteurs impies d'un ennemi de l'Église, retournez près de celui qui vous envoie, et dites-lui que nous repoussons toutes ses prières, ne voulant accéder à aucun pacte, à aucune concession. — Qu'une réprobation perpétuelle s'attache à lui comme à un criminel de lèse-majesté ! — Que nul n'ait foi en sa parole et ne daigne le rece-

(1) *Falco Benevent.*, f° 103 :
Misit præterea prædicto Papæ Honorio munera multa auri et argenti pollicitando etiam urbem Trojanam et Montemfuscum, ut ducatus ei vexillum et nomen largiretur.

voir; qu'il soit exclu de la liberté de faire un testament, que ses droits, même réels, à un héritage, soient déclarés sans valeur, et que, repoussé publiquement partout, il ne trouve, dans sa confusion, aucun successeur à sa perversité! Que toutes ses demeures soient désertes et que nul n'ose y poser les pieds! que tous ses édifices s'écroulent, et, pour qu'une ruine perpétuelle atteste, d'âge en âge, la souillure et l'infamie de son nom, que jamais ils ne soient relevés! que les tribunaux soient fermés devant lui; que tous ses biens soient livrés au fisc et à l'État, afin qu'il ne puisse rien transmettre à ses descendants (1); que tout ce qui vient de lui soit maudit avec lui! et s'il obtient jamais quelque fief, quelque seigneurie, ou s'il a droit à quelque bénéfice de la part des Églises, qu'il en soit dépouillé!

(1) *Bullarum amplis. collectio :*

Sicut reus læsæ majestatis criminis perpetuus sit infamis; diffidatus nihilominus et bannitus sit intestabilis, ut, nec testamenti liberam habeat factionem, nec ad alicujus bona ex testamento vel ab intestato vocetur, quatenus ab omni successione repulsus. Publicaque repulsa confusus, minus inveniat suæ malitiæ successorem. Fiant omnes habitationes ejus desertæ, ut non sit qui eas inhabitet, dantur cuncta ipsius ædificia in ruinam, et, ut perpetuæ notam infamiæ perpetua ruina testetur, nullo tempore reparentur. Nullus ei debita reddere, nullus respondere in judicio teneatur : quidquid etiam in bonis invenietur ipsius fisci vel reipublicæ dominio applicetur, ut ex illis nil transmittat ad posteros. . . . .
. . . .

Si l'un de ses fils fait partie du clergé, que ce fils ne puisse se revêtir de la dignité de prélat, et qu'il perde l'espoir de se la voir jamais conférer; — que la mort et la destruction le suivent partout lui et les siens! »

Ces paroles furent prononcées avec une telle violence que les envoyés du comte, consternés et tremblants, retournèrent auprès de Roger, emportant avec eux comme un fardeau mortel cette terrible malédiction du Pontife romain.

L'affliction de Roger se changea en un juste ressentiment; car pour avoir ainsi répondu avec des paroles de soumission et de paix à l'offense et aux malédictions, il lui avait fallu dompter puissamment, par la force réfléchie de sa volonté, sa nature énergique et ardente.

Hésiter plus longtemps c'était donner une preuve évidente de faiblesse, ou se reconnaître coupable, et par conséquent s'aliéner l'esprit de ses propres partisans, et diminuer leur confiance. — Aussi, afin de montrer clairement au souverain Pontife et à ses adhérents que ses démarches avaient été dictées par son respect pour le caractère religieux du premier chef de l'Église, et non par la crainte d'une ligue

qu'il saurait bien briser avec son épée, il ordonna à Raon de Trainetta, à Ugon, et à tous ceux de ses partisans dont les domaines étaient proches de la ville de Bénévent, de prendre les armes, de ravager sans pitié le pays environnant, et (ajoute *Falcon* le chroniqueur de la ville de Bénévent) d'accabler cette pauvre cité des plus grandes afflictions, de la piller, d'en détruire les édifices, et de faire, parmi les citoyens, le plus de captifs qu'il leur serait possible.

Les deux capitaines auxquels Roger s'était adressé exécutèrent ses ordres avec énergie.—Les campagnes furent dévastées, les habitations incendiées, et Raon de Trainetta surtout, animé par un souvenir de haine profonde contre Bénévent, entra dans la ville à la tête des siens et y exerça de grands ravages. Guillaume, alors gouverneur de cette cité, ne put voir sans colère les Bénéventins ainsi victimes de l'injustice et de la spoliation; il assembla un conseil auquel se rendirent les principaux de la ville, leur exposa, avec une profonde douleur les cruels événements qui venaient de se passer, et, les excitant par ces paroles à une juste représaille, leur proposa de prendre les armes. Tous acceptèrent

avec joie dans la pensée de se venger de Raon de Trainetta. — Le jour de la fête de Saint-Martin, qui était très-proche, fut choisi par les habitants pour l'accomplissement de leur projet; et chacun appelant à soi ses fidèles et ses partisans, se prépara à combattre. Mais Raon avait mis en embuscade cinquante cavaliers et un bon nombre de soldats; les Bénéventins, loin de s'attendre à une semblable attaque, avaient espéré au contraire surprendre leurs ennemis; consternés et pleins d'épouvante, ils se mirent bientôt en déroute et prirent la fuite dans le plus grand désordre. Raon les poursuivit avec acharnement et fit un grand nombre de prisonniers qu'il emmena avec lui au château de Ceppaluni. — Parmi eux se trouvaient les premiers citoyens de la ville, et le vainqueur reçut pour leur rançon une grande quantité d'or et d'argent.

Pendant que ces événements se passaient à Bénévent, le pape Honorius s'était rendu à Capoue. Robert allait être proclamé prince de Capoue : le souverain Pontife profita de cette occasion pour porter encore un coup terrible au duc Roger. Il fit mander à tous ses évêques et cardinaux de se

rendre à Capoue afin d'assister à cette cérémonie solennelle. Ses partisans et les barons de la Pouille qu'il avait entraînés dans son parti, accoururent en toute hâte. Honorius, sachant combien la solennité des cérémonies publiques impressionne profondément la multitude, avait ordonné que la plus grande pompe fût déployée en cette occasion; aussi la principale église avait-elle été parée avec une grande magnificence. On y avait entassé, pour éblouir les regards, toutes les richesses des églises et toutes celles de la ville. Les murs étaient tendus d'étoffes somptueuses, et les rues par lesquelles devait passer le saint cortége avaient été inondées de fleurs.

Le Pape, revêtu de ses habits pontificaux et suivi de son sacré collége, traversa lentement la foule qui encombrait les rues. — Parfois il s'arrêtait, et jetant sur toutes ces têtes pieusement inclinées un long regard de protection, il les bénissait. Ce fut ainsi qu'il se rendit à l'église au milieu des cris d'allégresse et des chants religieux. Sous un dais d'une grande magnificence, une estrade élevée avait été préparée; les cardinaux et les évêques, placés sur des gradins inférieurs, se groupaient autour du

saldistorium sur lequel était assis le souverain Pontife.

L'archevêque Othon devait, d'après le privilége de ses prédécesseurs, verser l'huile sainte sur le front du prince Robert. L'onction se fit au milieu du plus profond silence, et lorsque les prières d'usage furent achevées, le Pape se leva, et s'avançant au milieu de l'église, monta en chaire.

Toutes les personnes présentes étaient attentives et recueillies.

Le souverain Pontife, après avoir prononcé à voix basse une courte prière, étendit ses deux bras vers la foule assemblée :

« Seigneurs et très-chers frères, leur dit-il (1), depuis longtemps, vous le savez, j'ai établi en paix ma demeure à Bénévent, résidence attachée à celle de Rome d'une manière spéciale ; et, à l'abri de toute tempête, j'ai reçu en cette ville une noble hospitalité. Deux jours après notre arrivée, le comte Roger, l'ennemi de saint Pierre, conduisit à l'improviste environ quatre cents cavaliers autour de Bénévent, pour la ruine de cette

(1) *Falco Benevent.*, f° 103, 104. — Traduction littérale.

cité et par mépris de nous. A toute heure, ces soldats ont pillé les biens des paisibles citoyens, et livré leurs terres à un ravage continuel. — Ce comte cruel s'est uni avec l'infant Ugon et Raon de Ceppaluni, pour accabler la ville des plus grandes calamités, dans l'espoir que, cédant à la terreur, nous favoriserions ses desseins infâmes. Ugon et Raon, après s'être concertés pour cette coupable entreprise, commencèrent à porter, sans relâche, le fer et le feu tout autour de la ville. Quant à nous, à la vue de tant de dévastations, n'ayant recours qu'à la miséricorde du Dieu tout-puissant, nous invoquions la protection divine du Roi des cieux et de saint Pierre. — Enfin, dans la crainte que la ville de Bénévent ne fût de nouveau écrasée par de semblables malheurs, nous avons demandé le secours de nos alliés, et ainsi, autant qu'il a été en notre pouvoir, nous nous sommes opposés à l'opiniâtreté de nos ennemis.

« Tandis que des soins importants nous appelaient à Troïa, les citoyens de Bénévent avaient résolu une excursion sur les terres de Raon de Ceppaluni, à la Saint-Martin; loin de venger par une victoire éclatante de si cruels affronts et de si grands

malheurs, ils ont été cruellement maltraités : deux cents d'entre eux sont tombés dans les mains de ce seigneur, et, dépouillés de leurs vêtements, ont été jetés au fond d'un cachot. Raon en livra un certain nombre à Ugon, homme d'infâme mémoire et tyran horrible. Cet Ugon leur arracha les dents depuis la racine, leur déchira les membres et puis les laissa aller, après avoir reçu le prix de leur rachat. — Quant à Raon, il ne cessa d'accabler ceux qui restaient entre ses mains par les souffrances de la faim et du froid; en un mot, tout ce que l'on peut imaginer de tortures, fut infligé à ces infortunés captifs (1). En outre, jour et nuit, les Bénéventins vos frères sont menacés de voir fondre sur eux le comte Roger, foudroyé par l'anathème.

« Je dis plus, vous-mêmes qui tenez sous votre

(1) *Falco Benev.*, f° 104 :
Præfatus Rao de Ceppaluni Beneventanos cives, qui ob vindicandas, quas passi fuerant, contumelias, die festivitatis B. Martini circa ejusdem Raonis confinia exierant; ira divina, et furore cœlitus adveniente, ducentos fere captivos tenuit, et in imo carcere, denudatis corporibus, alligavit. Deinde quosdam captivorum civium Ugoni, viro nefandæ memoriæ et tyranno horribili, ut cruciatibus, et suppliciis afficerentur, donavit. Qui Ugo, dentibus eorum radicitus evulsis et membratim dilaceratis, pretio eorum accepto, distraxit. Eos vero quos Rao ipse detinuit, periculo famis, et frigore jugiter affligere non desistit. Quid multa? universa, quæ excogitari possunt, convicia Beneventanis captioni positis inferuntur.

domination la puissance des cités et la force des châteaux, de grandes alarmes et de nombreuses tempêtes vous menacent; sans doute ce comte impie va arracher à chacun de vous ces remparts et ces citadelles derrière lesquels vous vous croyez à l'abri. Sa volonté sera le juge suprême de votre vie, et à son gré, les citoyens deviendront étrangers, les riches, pauvres, les heureux, misérables. Aussi, instruits par ceux qui ont déjà tant souffert, et reconnaissant, à de sûrs indices, l'iniquité et la perfidie de son cœur, nous l'avons évité du plus loin que nous l'avons pu, nous avons repoussé ses promesses comme un venin mortel, et jamais nous n'avons daigné prêter l'oreille à ses paroles. — Que de monceaux d'or, que de trésors il nous a offerts si nous lui accordions le titre de duc! mais sans vouloir écouter toutes ces promesses, pour l'honneur du siége de Rome que j'ai résolu de maintenir éclatant, et pour votre propre sûreté, qui m'inquiète à chaque heure du jour, au nom du Dieu créateur de tous les siècles, je l'ai repoussé avec mépris.

« Oui, croyez-le, c'est pour votre confusion, c'est pour votre bannissement qu'il avait promis tant de richesses, pensant que je fléchirais enfin

devant sa volonté et que je consentirais à vous abandonner. Mais non! serrant dans mes bras la chaîne de votre amour, j'aimerais mieux mourir avec vous, que céder à ses offres honteuses. — Chers frères, chers enfants, je mets ma vie ou ma mort entre vos mains, ne prenant que votre volonté pour arbitre, si vous voulez combattre, et si vous faites de généreux efforts pour conserver votre indépendance et votre honneur. J'ai déjà mis votre prudence à l'épreuve et j'en ai reconnu la sûreté; il ne reste plus qu'à abandonner tout relâchement, à bannir toute torpeur pour défendre noblement la dignité du trône pontifical. Courage donc! héros pleins de valeur, guerriers pleins de prudence, et la prospérité succédera à tant de maux. Réunissons nos forces, élevons-nous à la plus stricte observation de l'équité dont nous avons embrassé les lois, car Dieu est le chemin de la justice, la lumière de la vérité; avec lui le bienheureux apôtre saint Pierre nous aidera chaque jour, et tous deux de leur trône céleste veilleront sur nos destinées avec un saint amour (1). »

(1) *Falco Ben.*, f° 104 :
Vitam igitur, mortisque asperitatem, charissimi confratres, et filii, in

Honorius prononça ce long discours d'une voix émue et parfois entrecoupée de sanglots. — Lorsqu'il cessa de parler, il y eut un morne silence, mais ce silence terrible qui précède la tempête. Puis, tout d'un coup, le peuple, les soldats, le clergé s'écrièrent d'une voix unanime qu'ils vouaient leurs biens et leurs vies à saint Pierre et au salut de l'Église. — C'était une confusion de cris, de paroles, de malédictions, de serments impossibles à décrire.

Pendant ce temps, le Pape avait quitté la chaire et repris place sur son estrade; tous l'entouraient, tous voulaient toucher ses mains et baiser les plis de sa robe.

Au milieu du tumulte, Robert, prince de Capoue, s'avança, et, montant les degrés de l'estrade, il s'agenouilla.

« Pontife saint et vénérable, dit-il avec une émo-

vestra tenetis electione et voluntate : dummodo pugnare velitis, et vigorem honestatis tueri adinvicem exæstuetis : prudentiam vestram certissimam expertus sum, nihilque restat, nisi ut omni desidia abjecta, et cordis torpore deposito, Romanæ Sedis dignitatem quæ pro vobis omnibus assidue intervenit, defendatis, et vobis ipsis, quem tenetis vigorem et filiis vestris conservare conemini. Subvenite itaque, viri fortissimi, et bellatores perspicui, et, dum tempus prosperitatis succedet, viribus cunctis, justitiæ, quam amplectimur, ad arduam severitatem sublevemus. Deus enim qui justitiæ via est, et lux veritatis et B. Petri apostoli interventio nos quotidie liberabit, et auxilium a sancto ejus pietate assueta largietur.

« tion que trahissait son visage, ma personne, qui « est maintenant sous tes yeux, et toute ma principauté t'appartiennent : ordonne et j'obéirai. Je « te donne, à toi et à l'Église, mes biens et ma vie; « sanctifie par ta toute-puissante bénédiction cette « épée qui ne sortira de son fourreau que pour dé- « fendre l'Église et ses commandements. »

Ayant ainsi parlé, le prince Robert ôta son épée du fourreau et la remit à un des évêques placés à sa droite. Celui-ci, en s'agenouillant, la tint suspendue au-dessus de sa tête. — Le Pape reçut d'un de ses servants l'aspersoir d'eau bénite, et en jetant quelques gouttes sur l'épée, il prononça la bénédiction d'usage (1); puis, s'étant baissé, il la prit dans ses mains, et la présentant au prince qui était toujours agenouillé, il lui dit :

« Au nom du Dieu puissant dont je suis le premier ministre sur la terre, prince vaillant et religieux, recevez cette épée que mes mains ont bénie, qu'elle vous rende redoutable et invincible à vos ennemis; employez-la pour la défense de la sainte Église, le triomphe de la foi chrétienne et la con-

(1) Le moderne *Pontificale* de Pie V.

fusion de cet ambitieux usurpateur, ennemi du Christ, qui veut dépouiller l'Église, et refuse de courber la tête devant la voix du Seigneur; — Dieu veillera sur vous! (1) »

Les paroles du Pontife furent écoutées dans le plus religieux silence.

Le prince Robert répondit *amen*, baisa avec humilité l'épée que lui présentait le Pape, et la remit ensuite à son côté.

Alors les acclamations recommencèrent plus violentes et plus unanimes; tous les barons, et à leur tête Ranulphe, comte d'Avellino, tirèrent à la fois leurs glaives du fourreau, et s'agenouillant devant le souverain Pontife, lui demandèrent la même bénédiction. — C'était un spectacle touchant et solennel; et les cœurs attendris ne pouvaient, malgré le respect dû à la sainte demeure, contenir l'élan de leur enthousiasme.

« O toi qui me lis, s'écrie le chroniqueur Falcon, « si tu avais été présent, que de promesses tu au« rais entendues, que de serments, et au milieu de « ces promesses et de ces serments, que de larmes

(1) *Falcon. Benevent.*

« tu aurais vu couler! Si je voulais décrire dans « tous leurs détails les scènes dont je fus témoin « je serais trop diffus. »

Cette cérémonie religieuse, préparée avec tant d'art et de pompe, portait, on le voit, des fruits redoutables pour le prince normand. Au milieu des acclamations, la voix puissante d'Honorius se fit entendre de nouveau et changea ce tumulte en un profond recueillement.

« Dieu puissant, dit-il en élevant ses deux mains vers le ciel, Sauveur de tous les hommes, et vous saints apôtres Pierre et Paul, gardiens et protecteurs de la sainte Église romaine, vous qui venez en aide à ceux qui croient et espèrent en vous, et accordez chaque jour votre secours à la fragile humanité, nous vous rendons grâce en ce jour, car vous avez éclairé nos cœurs et animé notre courage. »

Puis le Pontife ramenant ses regards sur la foule, ajouta d'une voix solennelle :

« Chrétiens, mes frères, allez purifier vos cœurs par le repentir et la pénitence, et au nom de Dieu, au nom de la très-heureuse Vierge Marie et des saints Apôtres, par la sainte autorité qu'ils m'ont

confiée sur cette terre, j'accorde des indulgences à tous ceux qui prendront les armes pour défendre la gloire de Dieu et les possessions de l'Église : ces indulgences seront pleines et entières pour les fidèles qui trouveront une mort désirable dans cette sainte expédition (1). »

Honorius triomphait. — Pendant que le nouveau duc retenait avec peine dans son parti quelques barons de la Pouille fidèles à leur serment, malgré les menaces et l'anathème du saint-siége, de nombreux adhérents venaient se joindre au Pontife romain. Tous les jours arrivaient de puissants renforts, et l'on voyait même en cette occasion des ministres de l'Église, enflammés par un excès de zèle religieux, déposer leurs habits sacerdotaux, et revêtir une armure de guerre.

Le prince Robert et le comte Ranulphe, bien plus par ambition et par crainte de la trop grande puissance du duc Roger, que par amour pour les intérêts de l'Église, remuaient le pays et entraî-

(1) *Falco. Benev.* ch., p. 333 :
Ea auctoritate divina et beatæ Mariæ Virginis et sanctorum Apostolorum meritis talem eis delictorum suorum pœnitentiam sumserint, si in expeditione illa morientur, peccata universa remisit, illorum autem qui ibi mortui non fuerint et confessi sunt medietatem donavit.

naient les masses après eux. Tous deux étaient retournés dans leurs domaines en quittant Capoue, afin d'augmenter, soit par des menaces, soit par des promesses, le nombre de leurs adhérents.

Dans les villes et dans les campagnes, la voix des hérauts d'armes retentissait, ordonnant à chacun, au nom du souverain Pontife, de prendre les armes pour venir en aide au salut de l'Église. De toutes parts accourait une multitude armée.

Les choses étaient dans cet état, lorsque Robert et Ranulphe se présentèrent de nouveau au Pape et l'engagèrent à chercher, de tous ses efforts, à rallier Ugon à sa cause. Le Saint-Père, après avoir attentivement écouté leurs paroles et loué leur loyauté, joignit des envoyés à ceux du comte d'Avellino, pour décider Ugon à accepter des otages et à se présenter devant Ranulphe. — Ugon, malgré les nombreux discours des messagers, refusa d'y consentir ; inflexible devant leurs instances, il fut sans crainte devant leurs menaces, et resta fidèle à son serment envers le duc Roger.

Dans l'intérêt de la cause commune, et pour frapper de terreur ceux qui seraient tentés d'imiter

l'exemple d'Ugon, les partisans du Pape résolurent de réduire ce seigneur à l'obéissance par la force. Le prince de Capoue et le comte Ranulphe rassemblèrent donc une troupe nombreuse de soldats et de cavaliers, et marchèrent incontinent contre le château d'Ugon. — Le gouverneur de Bénévent se souvenait de la défaite qu'il avait essuyée et des ravages exercés sur son territoire; aussitôt qu'il sut le château d'Ugon assiégé par les forces réunies du prince de Capoue et du comte d'Avellino, il appela tous les habitants à prendre les armes pour faire partie de cette expédition.

Le peuple, dit le chroniqueur, obéit avec joie et promptitude; et trois jours après, le gouverneur s'avança contre le château d'Ugon, à la tête d'environ deux mille hommes. — Le siége commença le quatrième jour des calendes de février; mais soit qu'il fût suivi avec lenteur, soit que des dissentiments secrets divisassent les assiégeants entre eux, le prince Robert, après quelques tentatives infructueuses, ordonna de lever sa tente, et le comte Ranulphe, de son côté, se retira aussi, prenant pour prétexte l'intempérie de la saison. Les Bénéventins, effrayés et étonnés tout à la fois d'une

semblable défection, abandonnèrent également le siége (1).

Cet incident fut très-défavorable à la cause du Pape, car il montra d'une manière évidente la désunion de ses partisans, sans laquelle le prince de Capoue et le comte d'Avellino se fussent emparés facilement du château d'Ugon. Toutefois le duc Roger ne se lassait pas de continuer ses offres de conciliation et de paix, car il avait une trop grande expérience des hommes et surtout une trop grande expérience de l'esprit du siècle dans lequel il vivait, pour ne pas trembler devant l'avenir probable d'une semblable lutte. — Mais il comprit aussi qu'une plus longue inaction refroidirait le zèle de ses adhérents et augmenterait les défections de son parti. Les tentatives de toute espèce, les promesses brillantes pouvaient faire chanceler la foi de ceux qui lui étaient restés fidèles; et si nous avons vu d'un côté Ugon résister avec énergie aux offres du pape Honorius et du comte d'Avellino, nous voyons d'un autre côté des barons de la Pouille et de la Calabre oublier leurs serments et

(1) *Falcon. Benev.* chron.

abandonner Roger pour se ranger dans le parti du saint-siége. — Aussi le duc fit préparer en toute hâte ses vaisseaux à Salerne, leva l'ancre, et un vent favorable le secondant, il aborda bientôt en Sicile.

En étudiant les événements qui se passèrent dans cette année 1127, et en analysant avec un esprit d'impartiale justice les actions de chacun, il est facile de comprendre que les premiers barons de la Pouille ne s'étaient pas réunis au Pape par foi sincère, ou par dévouement aux intérêts de l'Église. La religion, il faut le dire à regret, était un prétexte pour tous, un drapeau sur lequel étaient inscrites de nobles paroles, et derrière lequel se cachaient toujours des ambitions personnelles. On ne prenait pas les armes contre l'ennemi de l'Église, mais contre un prince déjà trop puissant et trop redoutable. Au milieu de toutes ces dominations naissantes, le pouvoir temporel des papes, à cette époque, n'était encore que faiblement établi ; le souverain Pontife, parmi tous les souverains de l'Europe, était le moins important par l'étendue de ses domaines ; fort seulement par le caractère saint dont il était revêtu,

il employait les armes de la religion contre tous ceux qui lui portaient ombrage, et dont l'accroissement de puissance pouvait être une raison d'inquiétude pour le saint-siége.

A côté de ces considérations générales, venaient se placer des considérations particulières. C'était le mauvais côté de ce siècle de décadence et de régénération à la fois. Les trônes chancelaient, et les mains les plus fortes ou les plus témérairement audacieuses arrachaient la couronne aux fronts trop faibles pour en soutenir le poids; la force et le courage étaient devenus un droit légitime, c'est pourquoi Honorius II, d'un esprit plein de prévoyance et de réflexion, avait cherché à s'entourer d'une force réelle, mais la foi de ses partisans était appuyée, chacune sur des bases trop différentes pour être vraie et stable; trop d'intérêts divisés étaient réunis pour combattre sur le même terrain; les impressions produites par des discours éloquents, par des cérémonies solennelles, promptes à naître, étaient aussi promptes à s'effacer. — Ainsi, Robert et Ranulphe, les mêmes qui s'écriaient quelques jours auparavant : « Pontife vénérable, ce corps qui est sous tes yeux, et tout ce qui nous

appartient est à toi, nous les vouons au salut de l'Église, » n'avaient pu triompher, avec leurs troupes réunies, de la résistance d'un château; la lenteur d'un siége avait déjà refroidi leur grand enthousiasme, et les événements devaient, sinon dissoudre entièrement cette ligue en apparence si formidable, du moins y semer de cruelles divisions.

Roger le comprit et ne perdit pas courage; il marchait toujours ferme dans sa pensée et dans sa résolution, dominant toutes ces colères, toutes ces ambitions, toutes ces haines prêtes à fondre sur lui; plus la ligue de ses ennemis grandissait, plus était grande la force de sa volonté, secondée par l'énergie de son courage : il semblait défier les hommes et les événements, et s'il persistait à renouveler ses offres de conciliation, c'est qu'il avait appris à connaître, quoique bien jeune encore, la fragilité des pensées humaines et des serments. Fort comme avait été son père, il comprenait la faiblesse des autres et sentait autour de lui se refroidir le zèle et s'éteindre la confiance. — Les chrétiens de Sicile et les soldats de son armée avaient toujours combattu comme soldats du Christ

contre l'impiété, ils frémissaient de s'engager dans cette lutte inégale d'un homme avec l'Église, et leur terreur était d'autant plus grande qu'elle s'attaquait chez eux à une foi véritable et partait d'un principe religieux. S'ils jetaient les yeux autour d'eux, nulle part ils ne voyaient un refuge contre leurs terreurs, une sauvegarde contre leurs propres pensées.

La funeste expédition en Afrique, terminée par l'invasion soudaine des Sarrasins en Sicile, Syracuse mise à feu et à sang, les habitants massacrés, tant de malheurs inconnus, terribles, leur avaient ôté cette noble confiance en eux-mêmes et en la protection divine. Ils n'étaient plus les serviteurs de Dieu, de ce Dieu puissant qui les avait précédés tant de fois au combat, et tant de fois leur avait donné la victoire sur des ennemis innombrables; les foudres de l'excommunication grondaient sur leurs têtes, et le Seigneur irrité avait retiré sa droite protectrice. La foi exaltée qui les avait rendus invincibles s'était écartée d'eux, et les anathèmes lancés par le souverain Pontife contre le duc et ses adhérents, leur semblaient les échos terribles de la voix du Seigneur.

Mais plus le cœur de l'homme est frappé de désolation, abattu par la terreur, sans force, sans courage, sans volonté, plus le moindre incident qu'il peut interpréter en sa faveur, le relève pour ainsi dire à ses propres yeux ; il s'y attache malgré lui avec cette confiance et cette foi puissante qu'il croyait perdues.

Ainsi un événement auquel les chrétiens étaient loin de s'attendre, releva leur énergie et leur fit accepter avec résignation comme les épreuves nécessaires de la vie humaine, les malheurs qui les avaient tant épouvantés.

Voici ce qui arriva :

Lorsque Maniacès fut calomnié auprès de l'empereur de Constantinople, il espéra apaiser la colère de son souverain en emportant de Sicile, pour en faire présent à l'empereur, le corps de sainte Agathe, de sainte Luce et de plusieurs martyrs. — Depuis lors les chrétiens de Sicile n'avaient pu rentrer en possession de ces restes saints et vénérés.

Or, en cette même année qu'ils croyaient maudite par Dieu dans le ciel, comme elle l'avait été par son ministre sur la terre, le corps de sainte Agathe

est ramené triomphalement à Catane, par un Calabrais et un Français qui habitaient Constantinople. — La manière dont ils parvinrent à échapper aux poursuites dirigées contre eux, par les ordres de l'empereur, et passer sains et saufs à travers tant de dangers semés sur leurs pas, fut regardée comme un miracle.

L'abbé Maurice, alors évêque de Catane, a laissé, de cette translation, un récit détaillé et intéressant qui est parvenu jusqu'à nous.

Nous ne croyons pas hors de notre sujet de le rapporter ici, car à cette époque, où la religion exaltée touchait presqu'à la superstition, un fait de cette nature avait une importance que nul ne peut révoquer en doute; pour l'apprécier, il suffit d'étudier cette histoire dont nous nous sommes fait le narrateur.

Ainsi, l'on verra les Normands, sous la conduite de Roger, combattre avec énergie parce que *saint Georges* leur est apparu monté sur un cheval blanc, et les précédant au combat en agitant dans sa main le saint étendard; — l'on verra *saint Janvier*, paraissant sur les murs de Naples, et ordonnant au comte d'Averse d'abandonner le siége de la ville,

et *saint Bruno*, dans une vision, sauvant le comte du poignard des assassins; dans chaque ligne enfin des écrits contemporains, on retrouvera cette croyance entière, exclusive, aux miracles et aux visions surnaturelles. On conçoit aisément que ces hommes dont l'existence était un long combat, et placés chaque jour, par ces luttes terribles et meurtrières, plus près de la mort que de la vie, se donnassent corps et âme à cette foi divine, et rattachassent toutes leurs pensées à cette souveraine puissance du Seigneur qui pouvait tout, et employait toutes les voix pour se faire comprendre de ses serviteurs.

En avançant dans cette histoire, et en traversant les siècles, nous verrons cette foi sainte, cette confiance sacrée diminuer peu à peu et s'éteindre sous le souffle de l'orgueil et des passions humaines.

Voici le récit de l'évêque Maurice (1) :

« Deux chrétiens latins demeuraient dans la

(1) Voir pour le texte latin de cette narration les notes à la fin du volume. N° IV.

« ville de Constantinople; l'un s'appelait Gislebert « et l'autre Gosselin; le premier était Français « d'origine, l'autre Calabrais. — Gislebert rem- « plissait dans la cour de l'empereur des fonc- « tions militaires; il eut la nuit une vision dont « il donna lui-même les détails en notre pré- « sence.

« La très-heureuse vierge et martyre sainte Aga- « the lui apparut trois fois et lui ordonna de l'en- « lever secrètement de l'église où elle était ense- « velie, et de la transporter à Catane où, pour « Christ, elle avait reçu la palme du martyre. — « Cette vision, que plusieurs regardent comme « incroyable, ne doit pas être discutée par les rai- « sonnements humains, mais rapportée plutôt au « jugement de Dieu qui sait tout; car, sans sa vo- « lonté suprême, nous pouvons l'affirmer avec vé- « rité, cette très-heureuse vierge ne serait pas « revenue parmi nous. Gislebert, redoutant de se « jeter seul dans une si audacieuse entreprise, ap- « pela à lui Gosselin, son fidèle ami; puis tous « deux, la nuit, posèrent une échelle, entrèrent « dans l'église où se trouvait le corps de la vierge, « et s'en emparèrent; louable larcin! — Ils placè-

« rent ce corps avec vénération dans une cor-
« beille parsemée de roses odoriférantes, et re-
« tournèrent à la maison de Gosselin à pas préci-
« pités, emportant avec eux le trésor qui leur
« avait été si divinement accordé; la tête de la
« vierge fut déposée dans deux vases de terre
« avec grande vénération. Quant aux autres mem-
« bres, de peur que le moindre indice ne fît
« découvrir leur dessein, ils les placèrent dans
« deux coffres embaumés par des parfums odo-
« riférants.

« Cependant le bruit d'une pareille action se
« répandit soudain de toutes parts, et la rumeur
« populaire la fit parvenir jusqu'aux oreilles de
« l'empereur; on lui dit qu'il était arrivé un événe-
« ment de mauvais augure pour lui et pour son
« empire, que le corps de sainte Agathe avait
« été enlevé. Sans retard des émissaires sont en-
« voyés dans toutes les parties de la ville et sur
« les rivages de la mer voisine; ils portent l'ordre
« exprès de ne laisser sortir aucun homme de Con-
« stantinople sans qu'il soit interrogé. — Mais que
« peut faire la prudence humaine contre les res-
« sources que suggère un projet divin? — Il n'y

« a, dit le sage Salomon, aucune sagesse, aucun « conseil contre Dieu. Car Gislebert et Gosselin, « sans danger, sans interrogatoire, sortirent de la « ville impériale. Secondés par la protection cé- « leste, ils allèrent au port, prirent un navire, « et, poussés par un vent favorable, arrivèrent à « Smyrne.

« Ils restèrent quatre jours dans cette ville, afin « de disposer, d'une manière convenable, le cer- « cueil où ils avaient caché les saintes reliques; « tout à coup un violent tremblement de terre les « saisit d'une grande crainte, et cette épouvante « jeta le trouble dans leurs esprits. Mais Gislebert, « plus sage et ayant une plus grande foi que Gosse- « lin, affermit, par des consolations multipliées, « son compagnon indécis : afin d'éloigner de lui « toute crainte, il lui disait que Dieu était avec « eux, et qu'aucun événement ne devait les effrayer « ni leur faire abandonner cette sainte entre- « prise.

« Aussitôt, unissant les actions aux paroles, et « voulant gagner Corinthe par mer, ils firent à la « hâte les préparatifs nécessaires, puis montèrent « sur un navire, et fendant, selon leur désir, une

« mer apaisée, ils arrivèrent au port désiré, avec « le secours de Dieu.

« Ainsi la défense du roi d'ici-bas ne servit de « rien, car la volonté du Roi des cieux s'y oppo- « sait; aucun secours puissant ne leur manqua. « Qui pourra, ô Christ, Fils de Dieu, rapporter « dignement les bienfaits dont ta faveur comble tes « indignes serviteurs? Quelle langue, quel génie, « quelle pensée humaine pourront te rendre grâce « d'une manière digne de toi? — La langue est « muette, le génie troublé, la pensée pleine de « terreur, lorsqu'ils veulent célébrer tes exploits et « raconter tes louanges.

« Ils arrivèrent donc à Corinthe, comme nous « l'avons dit, et s'y arrêtèrent trois jours; ce fut « par nécessité, car ils désiraient trouver un navire « qui les portât en Sicile; mais l'événement ne ré- « pondit pas à leurs vœux. Après de grandes fati- « gues, ils étaient plongés, la nuit, dans un pai- « sible sommeil, lorsque la très-heureuse vierge, « d'une admirable beauté, apparut à Gislebert « (comme il nous l'a raconté); ses cheveux étaient « déliés; elle se plaignit beaucoup de tant de len- « teur, et l'exhorta à partir au plus vite avec son

« compagnon et les saintes reliques. Pendant « qu'elle parlait ainsi, elle montrait du doigt un « navire qui s'apprêtait à lever l'ancre. Gislebert « se réveille soudain, et, sans regrets et sans re« tard, se hâte, connaissant ces paroles : *hâte-toi, « le retard nuit à l'ouvrage*. Il arrive au port et « trouve tout à son gré et conforme à ses dé« sirs. — Alors, ayant tout ordonné pour un « voyage maritime, il monte sur le navire et, par « la protection de la sainte vierge martyre, sans « rencontrer aucune difficulté, soit pour lui, soit « pour les nautoniers; il aborde au rivage de *Me« thone*, accompagné de Gosselin, son compagnon « de conseil et d'ouvrage. En cet endroit, il se « réunit à quelques marchands, et traversant heu« reusement l'Adriatique avec la volonté de Dieu, « il arriva sans malheur au rivage de Tarente.

« Aussitôt ils descendent sur le port, entrent « dans la ville, y célèbrent sans retard une messe « en l'honneur des glorieuses reliques de la sainte « vierge, prennent quelque nourriture et retour« nent au rivage. Là, ils retirent en secret le corps « du cercueil pour le placer d'une manière plus « convenable. — Mais il arriva un miracle éton-

« nant; lorsqu'ils déposèrent les glorieuses reliques « de la vierge très-sainte, ils laissèrent dehors une « mamelle glorieuse, dans un endroit où se trouvait « une source. Une certaine veuve de bonne répu- « tation, et renommée pour l'honnêteté de ses « mœurs, vint à cette source laver son linge, avec « une petite fille qu'elle nourrissait encore de son « lait. Après avoir fini son travail, elle s'assoupit « et tomba dans un profond sommeil; mais l'en- « fant, par un instinct naturel, cherchait le sein « de sa mère pour en sucer le lait selon son habi- « tude; et des pieds et des mains, furetant çà et « là, elle arriva à la glorieuse mamelle. — Miracle « divin!... l'ayant prise à la bouche elle se mit à su- « cer, et il en sortit un lait d'une douceur éton- « nante; et tandis que l'enfant savourait les dou- « ceurs de ce lait avec beaucoup de plaisir, la vierge « très-sainte apparut à la mère et lui dit : — Lève- « toi, et va, car ta fille tient en bouche ma mamelle.

« Celle-ci se lève soudain, va à sa fille, et la voit « (comme il lui avait été annoncé dans son som- « meil) tenant le sein de la vierge; elle la laisse « ainsi, vole en toute hâte vers l'évêque, et lui « explique tout ce qui s'est passé. A cette nou-

« velle, l'évêque, ayant rassemblé tout le clergé et « tout le peuple de la ville, alla en grande pro- « cession à l'endroit où l'enfant avait été laissé, « et tous s'approchèrent, voulant enlever de sa « bouche la divine mamelle; mais ni les caresses « ni la force ne purent y arriver. Alors l'évêque « ordonna à tous les prêtres de venir en ce lieu « avec dévotion et respect, et de s'approcher « successivement de l'enfant, pour voir s'il se « trouvait parmi eux un homme assez louable par « sa bonne renommée et son austère conduite pour « que la protection divine lui accordât cette glo- « rieuse mamelle. — Chacun d'eux s'empressa d'o- « béir, mais nul ne put, d'aucune manière, par ce « moyen, obtenir la mamelle.

« Un prêtre d'une vie honorable, et distingué « par l'austérité de sa vie, dit à l'évêque : — Qu'on « fasse une procession dans l'église de Sainte- « Catalde (*Sancti Cataldi*). — D'après l'ordre de « l'évêque, on fit cette procession. Et comme « ils chantaient les litanies, lorsqu'ils arrivèrent à « l'endroit où sont ces mots : « Sainte Agathe, prie « pour nous, » l'enfant que le prêtre portait dans « ses bras, déposa la mamelle dans le sein du prê-

« tre ; celui-ci la donna avec grand respect à l'évê-
« que, et l'on comprit ainsi que cette mamelle était
« celle de sainte Agathe, vierge glorieuse et mar-
« tyre.

« Alors le prêtre, avec la permission de l'évêque,
« fit de sa maison une église en honneur de sainte
« Agathe, et là, servant sous l'habit de moine, il
« y termina très-saintement ses jours . . . . . .

. . . .

« Dès que les membres de la vierge furent dé-
« posés dans le cercueil, Gislebert et Gosselin re-
« montèrent sur un navire et arrivèrent en peu de
« temps en Sicile. — Mais avant de poursuivre notre
« récit, disons quelques mots sur le lieu où ils
« abordèrent.

« Là, se trouve Messine, ville remarquable par
« ses édifices, insigne par ses richesses, et qui
« est à juste titre à la tête de toute la province.
« C'est dans cette ville que les hommes dont nous
« avons parlé, arrivèrent, portant les reliques de la
« très-heureuse vierge Agathe ; ils s'y arrêtèrent
« trois jours, mais Gislebert désirant au plus vite
« l'accomplissement de sa mission sainte, suivit
« une idée salutaire. Il laissa à Messine, sous la

« garde de son compagnon, dont la bonne foi ne « lui inspirait aucune défiance, le corps de la « vierge dévouée à Dieu, et partit en toute hâte « pour Catane. Moi, Maurice, qui, malgré mes « péchés, remplis dans cette ville les fonctions de « Pontife, je communiais dans un endroit retiré « de notre église, lorsqu'il vint vers moi, et dé- « clara qu'il avait à me parler; après les saluta- « tions d'usage, ayant fait éloigner les personnes « présentes, il me raconta toutes ces choses en « particulier; et, lorsqu'il vit que je désirais de « toutes les forces de mon âme posséder ces saintes « reliques, ressemblant à ce marchand de l'Évan- « gile qui, trouvant une précieuse marguerite, « vendit tous ses biens et l'acheta, il me fit con- « naître tous les efforts qu'il avait faits en tout lieu « et en tout temps, pour conserver ce grand trésor, « et me pria avec une grande dévotion d'envoyer « avec lui deux de mes frères pour le saint trans- « port des reliques.

« Persuadé que les paroles de Gislebert n'étaient « pas contraires à la vérité, j'envoyai à la hâte avec « lui à Messine deux moines très-vénérables, Hol- « domanus et Lucas, les jugeant dignes de remplir

« fidèlement un semblable message, afin qu'ils rap-
« portassent avec la dignité convenable, ce pré-
« cieux trésor qui nous était accordé par la pro-
« tection divine.

« Ceux-ci remplirent leur mission avec zèle et
« célérité, ils ramenèrent promptement le corps
« sacré que j'attendais avec une joie religieuse.
« Aussitôt que je les vis, je m'agenouillai avec tous
« ceux qui étaient venus avec moi, adorant avec
« respect les reliques du cercueil; il en sortit tout
« à coup de suaves parfums et, comme dit l'Évan-
« gile, « un doux nectar embauma toute la mai-
« son. » — Je posai ensuite ces membres sacrés
« dans un nouveau cercueil digne d'un semblable
« dépôt; puis je retournai plein d'allégresse à Ca-
« tane, je rassemblai tous mes frères, et leur
« appris ce qui était arrivé. Ils louèrent unanime-
« ment le Dieu, auteur d'un si grand bienfait, et
« d'un commun accord nous décidâmes d'aller tous
« avec humilité au-devant de notre patronne, et de
« l'introduire en chantant ses louanges dans cette
« même ville où elle brava son cruel ennemi, et
« remporta la palme du martyre et de la virgi-
« nité.

« Le jour de cette grande cérémonie étant donc « fixé (le 16e des calendes de septembre), nos « frères rapportèrent le cercueil avec honneur de « l'endroit dont nous avons parlé; et nous, les pieds « nus, et couverts de vêtements blancs, nous mar- « chions en tête du cortége, portant sur nos visages « la marque salutaire de l'humilité et de la joie.

« Un grand nombre de personnes de tout âge, « de toute condition, même de foi différente, « était accouru pour assister à ce spectacle extraor- « dinaire et solennel : la foule était telle qu'elle « nous embarrassait dans notre marche et pour notre « retour, et chacun était pressé si fortement qu'il en « souffrait beaucoup. — Alors il arriva une chose « digne d'être rapportée, et d'être exaltée à la gloire « de la très-heureuse vierge.

« Depuis l'endroit dont nous avons parlé jus- « qu'à Catane, espace de trente-deux stades, dans « un chemin rocailleux, deux petits enfants por- « tèrent des flambeaux allumés devant les reliques « de la sainte, et, ni le vent, ni les enfants, ordi- « nairement si légers, n'éteignirent le feu, mais « ils le conservèrent toujours très-pur et très-bril- « lant.

« Après un triomphe si solennel, et de si dignes « honneurs, on plaça la sainte vierge martyre « dans la basilique de Catane que Dieu, par un « privilége éternel, a donnée à cette ville, et on « la déposa dans un endroit convenable. De grands « miracles accompagnèrent cette fête, preuve « éclatante de sa vertu et de sa gloire devant « Christ.

« Ce même jour déjà était à son déclin, lors- « qu'une jeune fille, aveugle, dit-on, dès sa nais- « sance, et estropiée d'un pied et d'une main, se « présenta avec adoration devant le corps sacré pour « demander un remède à ses maux ; et devant nous, « en présence de beaucoup d'autres témoins, elle « reçut la vue et la force de ses deux membres, « par l'intervention de la vierge.

« Une autre femme était depuis longtemps « tourmentée par un démon cruel. — Elle se pré- « senta devant les saintes reliques; ses cris et ses « sifflements montraient l'atrocité de l'hôte qui ha- « bitait en elle. Cette vierge si bonne vint aussi à « son secours, chassa le démon, et rendit à la « femme sa première santé; lorsqu'on la vit ainsi « guérie et faisant, en mémoire de sa guérison, le

« signe de la croix vivifiante, aussitôt des canti-
« ques de louanges montèrent vers l'Éternel. Les
« frères qui reposaient dans leur lit, réveillés par
« le bruit de ces chants se levèrent, et, s'étant unis
« au peuple, chantèrent un *Te Deum*, en mêlant
« leurs voix aux sons des instruments. »



CHAPITRE ONZIÈME.

1127 — 1130.

SOMMAIRE :

: duc Roger ordonne de grandes réjouissances publiques en l'honneur de la miraculeuse translation du corps de sainte Agathe. — Il fait une levée de troupes considérables. — Appelle à lui tous ses partisans. — Destruction du château fort d'Humfroy. — Le duc envahit tour à tour les principautés de Tarente et d'Otrante. — Siége de Brindisi. — Défense désespérée des habitants. — Roger ranime le courage abattu de ses troupes. — Prise de la ville. — Générosité du duc Roger. — Reddition d'un grand nombre de places fortes. — Le Pape, à la nouvelle des succès du duc Roger, lève une armée considérable et marche à sa rencontre. — Nouvelle ambassade du duc au souverain Pontife. — Les deux armées se trouvent en présence. — Roger évite de livrer bataille. — Il fatigue l'armée pontificale par des marches continuelles. — Maladies et désordre dans l'armée du souverain Pontife. — Honorius, voyant la défection qui se prépare, envoie en secret des ambassadeurs au duc Roger. — Il consent à reconnaître Roger duc de Pouille. — Mécontentement des partisans du souverain Pontife. — Entrevue du Pape et du duc Roger devant la ville de Bénévent. — Le duc reçoit l'investiture du duché de Pouille. — La ville de Troïa refuse de prêter serment de fidélité. — Siége de cette ville. — Sa résistance. — Roger est forcé de lever le siége. — Il retourne à Salerne. — S'embarque pour la Sicile. — Grande joie que cause son retour. — Il retourne en Pouille où de nouvelles séditions se sont déclarées. — Il marche sur Brindisi, principal foyer de la révolte. — Il renonce à s'en rendre maître. — Prise et destruction de *Castrum*. — Défec-

tion de Robert de Grant-Ménil devant *Monte-Alto*. — Cette place se rend au duc ainsi que d'autres. — Le comte Tancrède de Conversano, Grimoalde, prince de Bari, et Geoffroy, comte d'Andria, se soumettent successivement à Roger. — Celui-ci leur ordonne de l'accompagner au siége de Troïa. — Consternation des habitants de cette ville. — Ils appellent à leur secours Robert, prince de Capoue. — Robert refuse. — Ranulphe jure de défendre la ville contre le duc Roger. — Celui-ci, apprenant la résolution de Ranulphe, le menace de dévaster ses domaines. — Ranulphe abandonne Troïa et se soumet au duc. — Siége de Troïa. — Cette ville se rend. — Injuste oppression des hauts barons de la Pouille sur leurs vassaux. — Assemblée solennelle à Amalfi. — Discours de Roger. — Projet d'une organisation intérieure régulièrement établie. — Serment des barons réunis. — Retour de Roger en Sicile. — Déloyauté du seigneur de Grant-Ménil. — Sa rébellion. — Roger passe le détroit, marche contre Grant-Ménil et lui fait déposer les armes. — Il réclame des Salernitains la remise de leur citadelle. — Refus de ceux-ci. — Roger s'en empare par la force. — Ravage sur les terres du comte d'Oriane. — Soumission de ce seigneur. — Roger fait élever des citadelles dans Troïa et Amalfi. — Bohémond étant mort sans héritier mâle, le duc rêve la possession de la principauté d'Antioche. — Raimond, comte de Poitou, lui est préféré. — Position brillante du nouveau duc de Pouille au milieu des souverains de l'Europe. — Ses grandes richesses. — Roger envie la couronne royale. — Premier conseil tenu à Palerme. — Les barons de Sicile engagent le duc Roger à prendre le titre de roi. — Second conseil pour le couronnement de Roger tenu à Salerne. — Dissentiment des historiens — Deux couronnements. — Chronique de *saint Étienne du Bois*. — Mort d'Honorius. — Schisme de l'Église. — Le Pape et l'antipape. — Roger prend parti pour Anaclet. — Entrevue entre le duc et l'antipape. — Troisième conseil tenu à Palerme. — Bref pontifical. — Cérémonies du couronnement. — Cortége royal, fêtes publiques. — Grande pompe déployée par Roger. — Le prince de Capoue lui met la couronne sur la tête. — Chapelle de *l'incoronata*. — Intérieur du palais. — Palerme, résidence royale.

Le duc Roger était trop habile politique, il savait surtout trop bien tirer parti des moindres évé-

nements pour ne point profiter de ce hasard miraculeux qui venait à son aide, et relevait l'énergie de ses soldats en ranimant la confiance. La terreur avait disparu, les paroles foudroyantes du souverain Pontife étaient effacées par le corps de la martyre sainte, dont les restes précieux étaient rendues à la Sicile chrétienne. — Le Pape avait jeté l'anathème sur la terre, mais Dieu avait pardonné dans le ciel.

Aussi le duc ordonna-t-il de grandes réjouissances publiques et fit dire des messes solennelles pour rendre grâce au Tout-Puissant de ce bonheur inespéré; profitant avec adresse du premier mouvement d'enthousiasme, il fit des levées de troupes considérables pendant tout l'hiver, et, dès que la saison le lui permit, il passa le détroit avec une armée plus puissante et plus nombreuse qu'il n'en avait jamais eu.

Tous les barons siciliens, sans exception, se rendirent à l'appel de leur duc et celui-ci leur adjoignit un corps de mercenaires qu'il tenait à sa solde. Lorsqu'il fut arrivé en Calabre, comme duc de Pouille et de Calabre, il fit sommer les barons de ces deux contrées de venir se joindre à lui avec

« tre; celui-ci la donna avec grand respect à l'évê-
« que, et l'on comprit ainsi que cette mamelle était
« celle de sainte Agathe, vierge glorieuse et mar-
« tyre.

« Alors le prêtre, avec la permission de l'évêque,
« fit de sa maison une église en honneur de sainte
« Agathe, et là, servant sous l'habit de moine, il
« y termina très-saintement ses jours . . . . . .

. . . .

« Dès que les membres de la vierge furent dé-
« posés dans le cercueil, Gislebert et Gosselin re-
« montèrent sur un navire et arrivèrent en peu de
« temps en Sicile. — Mais avant de poursuivre notre
« récit, disons quelques mots sur le lieu où ils
« abordèrent.

« Là, se trouve Messine, ville remarquable par
« ses édifices, insigne par ses richesses, et qui
« est à juste titre à la tête de toute la province.
« C'est dans cette ville que les hommes dont nous
« avons parlé, arrivèrent, portant les reliques de la
« très-heureuse vierge Agathe; ils s'y arrêtèrent
« trois jours, mais Gislebert désirant au plus vite
« l'accomplissement de sa mission sainte, suivit
« une idée salutaire. Il laissa à Messine, sous la

triste sort du château d'Humfroy enseveli sous un monceau de ruines, et sentirent, sinon leur foi, du moins leur courage, chanceler devant cette destruction totale qui les menaçait. — Ils envoyèrent alors au duc Roger des ambassadeurs choisis parmi les premiers citoyens, pour lui faire des offres de capitulation et de paix. Le duc était loin de vouloir employer contre tous une inflexible rigueur : s'il avait ainsi démantelé le château d'Humfroy, c'était pour montrer le sort réservé à tous ceux qui accepteraient la lutte contre lui et refuseraient de se soumettre à sa domination. Il reçut les envoyés avec une grande bienveillance, leur accorda tout ce qu'ils demandaient, et entra en protecteur plutôt qu'en ennemi dans ces deux principautés; mais à son départ il laissa une forte garnison pour s'assurer de leur fidélité dans l'avenir.

De là il marcha sans retard sur Brindisi, qui appartenait à Tancrède de Conversano.

Ce fut dans Brindisi une cruelle agitation lorsque l'on sut l'approche du duc. Les vieillards les plus sages de la ville se réunirent en conseil et, en face des grandes calamités qui menaçaient tous les citoyens, ils proposèrent de se rendre au nou-

veau duc sans tenter une résistance inutile. — La voix de ces prudents conseillers fut étouffée sous l'enthousiasme énergique des jeunes guerriers pleins de valeur; le Pape avait béni leurs armes, le Pape les avait appelés au combat, au nom de la religion et de la foi : Dieu était avec eux. Cette religieuse exaltation animant tous les esprits d'une force et d'un courage invincibles, chacun courut vers les remparts. — Le duc était déjà arrivé sous les murailles de la ville, et tout autour de la cité se déployait l'appareil formidable d'un siége. Ainsi qu'à Tarente et à Otrante, Roger espérait ne rencontrer à Brindisi qu'une faible résistance; mais son étonnement fut grand de voir tous les citoyens se précipiter avec fureur sur les murailles et faire pleuvoir sur son armée une grêle de pierres et de flèches. — De part et d'autre le combat fut ardent et opiniâtre. Les Normands, irrités d'une résistance inaccoutumée, s'élançaient contre leurs ennemis, rapides et furieux. La nuit seule fit cesser le combat. Alors les Normands apprirent combien le sang des leurs avait coulé en abondance; de tous côtés, gisaient des morts et des mourants; triste spectacle! les frères d'armes de ceux qui avaient suc-

combé recueillirent pieusement les corps de leurs compagnons; et à la lueur des torches, les habitants de la ville purent voir rentrer dans le camp du duc Roger ce morne et funèbre cortége.

Habitués à vaincre sans combattre, les chevaliers normands se livrèrent alors à un découragement profond; plusieurs parlaient même d'abandonner le siége, mais le duc, indigné, raffermit leur courage ébranlé, par d'énergiques paroles : il s'avança au milieu d'eux, avec ce visage calme et ferme qui impose à tous le silence, et commande la soumission aux plus mutins :

« Vous voulez fuir! s'écria-t-il. Quoi! les fils des guerriers qui ont conquis la Pouille, la Calabre et la Sicile, reculent devant une ville parce qu'elle ose résister! N'avez-vous plus mémoire des valeureux combats de vos pères? — Cette terre que vous voulez abandonner est celle où leur sang a coulé. Ne soyez point ainsi abattus; il est digne d'envie, le sort de ceux qui sont morts en combattant noblement. Relevez-vous, guerriers pleins de valeur, et montrez-vous tels que vous avez toujours été pour la gloire de votre nom et la propagation de vos domaines. »

Ces paroles, prononcées avec une énergie calme, rendirent le courage aux plus indécis; le siége recommença le lendemain et les jours suivants.

Les assiégés se défendaient toujours avec opiniâtreté, espérant voir venir à leur aide, d'un jour à l'autre, un renfort envoyé par le Pape et ses partisans. — Enfin, après des luttes sanglantes et multipliées, la victoire resta au duc Roger, car les bras pleins de force de ses soldats étaient conduits avec une grande habileté militaire, tandis que les assiégés n'avaient pour eux qu'une audace désespérée poussée jusqu'à l'exaltation. Les machines de guerre frappaient à coups redoublés les murailles ébranlées sous leur choc terrible, et bientôt les remparts renversés devaient offrir un libre passage aux ennemis furieux; alors, la voix des vieillards se fit de nouveau entendre, et cette fois elle fut écoutée. On choisit, pour messager, l'homme le plus renommé par son éloquence; et les premiers citoyens de la ville accompagnèrent ce messager dans le camp du duc, pour donner plus de poids à leur ambassade. — Roger consentit à les recevoir; mais lorsque les chevaliers normands virent appro-

cher cette députation de la ville, ils ne purent retenir leur colère.

« Quoi! s'écrièrent-ils, ils ont fait tomber autour de nous nos plus braves guerriers, et parce que maintenant, épuisés par de si cruels combats, ils ne peuvent plus répandre notre sang, ils viennent demander grâce! — Non! il nous faut une vengeance; il faut que la ville renversée et détruite, montre à nos ennemis combien est terrible la colère des Normands. »

Cependant Roger ne put souffrir de pareils discours, et reprocha amèrement à ses soldats de semblables pensées; puis, il ordonna qu'on introduisît dans sa tente les ambassadeurs de Brindisi. — Ceux-ci se prosternèrent devant lui en le suppliant, avec les paroles les plus touchantes, d'accepter leur hommage, et de pardonner à une ville dont le seul crime était d'avoir tenté un généreux effort.

Le duc les écouta avec bienveillance, et, pour éviter tout événement fâcheux, les fit escorter jusqu'aux remparts. Le lendemain, Brindisi ouvrit ses portes aux guerriers normands. Le duc entra solennellement dans la ville, reçut le serment des citoyens, et après avoir laissé une imposante garnison dans la

citadelle, marcha incontinent sur une place forte appelée *Castrum*. Cette place ne fit pas une longue résistance. Le duc s'empara aussi sans retard de la ville d'*Oïra* et d'un grand nombre de châteaux dont les chroniques ne nous ont pas conservé les noms(1).

Pour la seconde fois, et malgré toutes les déclamations du souverain Pontife, Roger marchait en vainqueur à travers son nouveau duché; tout cédait à la force de ses armes, car la volonté divine avait marqué, pour être réunies sous la même souveraineté et ne plus former qu'un seul royaume dans l'avenir, la Pouille, la Calabre et la Sicile.

Le pape Honorius, en apprenant la reddition successive de tant de villes soumises au nouveau duc, comprit qu'il fallait frapper un grand coup, s'il voulait arrêter ce torrent de victoires prêt à l'engloutir. Il fit publier en tous lieux l'ordre de prendre les armes pour le salut de l'Église; et, se mettant lui-même à la tête de trois cents chevaliers fidèles, fit mander au prince de Capoue, au comte d'Avellino, ainsi qu'aux autres barons de la Pouille

(1) *Alex. Telesinus.*
Falcon. Benevent. Chron.

et de la Calabre, qui tenaient pour son parti, de rassembler au plus vite leurs forces militaires, et de s'unir à lui pour repousser l'ennemi commun (1). — Bientôt Grimoalde de Bari et Tancrède de Conversano vinrent se joindre à l'armée pontificale. Ainsi le souverain Pontife, abdiquant le saint ministère de paix et d'union, son plus beau privilége sur la terre, déposait la mitre pour le casque de guerre; et ses mains, qui n'auraient dû servir qu'à des bénédictions, s'apprêtaient à prendre une épée pour combattre. — Ce fut un triste spectacle de voir marcher, les armes à la main, et quitter le siége de saint Pierre, celui qui eût dû arriver dans les camps pour arrêter l'effusion du sang. — A ce sujet, un chroniqueur s'écrie : « Les prêtres de l'Église « latine ne sont pas religieux observateurs des ca- « nons qui leur défendent de tirer l'épée; ils ne « craignent pas de prendre d'une main le bouclier, « de l'autre la lance; ils participent au divin mys-

(1) *Alex. Teles.* lib. I, c. XIII :
Honorius papa cum trecentis militibus revertitur, mandans principi Ruberto comitique Ranulpho cæterisque per Apuliam præmemoratis principibus, quatenus, militaribus collectis agminibus, secum hosti Rogerio jam imminenti armis obviaturi procederent.

« tère du corps et du sang du Sauveur, et en même « temps ils respirent le meurtre ; ce sont, d'après « l'expression de David, des hommes de sang (1). »

Le duc Roger ne tarda pas à apprendre qu'une armée composée des barons réunis de la Pouille, s'avançait contre lui ; ignorant que le Pape se fût mis lui-même à la tête de cette expédition, il était très-désireux de voir s'engager le combat.

Honorius, de son côté, arrivait aussi vitement qu'il lui était possible. Le duc alla établir son camp sur les bords du *Bradanus*, dans une plaine qui porte le nom de *Vadus Petrosus* (marais pierreux) (2). Le Pape s'avança avec les siens si près de l'autre rive, que le fleuve seul séparait les deux armées. — Dès que Roger apprit la présence d'Honorius dans les rangs ennemis, il évita toute occasion de livrer bataille ; car c'était combattre contre Dieu que d'en venir aux mains avec son vicaire, et il ne voulait pas offrir le déplorable ta-

(1) *Anne Comnène*. — Texte grec.

(2) *Alex. Teles*. cap. XIII :

Comes igitur Rogerius comperiens præfatam expeditionem ad se debellandum properare, movens se ad fluvium Bradanum, ubi Vadus Petrosus dicitur, castra figi præcepit. Econtra vero Papa cum omnibus suis appropinquat, in tantum ut medius inter eos fluvius ipse difflueret.

bleau d'un prince chrétien marchant contre le père de l'Église. Bien loin de là, pour prouver son profond respect envers le souverain Pontife, il lui envoya de nouvelles ambassades, le suppliant encore de le dégager des chaînes de l'anathème et de l'autoriser à porter un titre auquel sa naissance lui donnait le droit d'aspirer. Mais Honorius se refusa à tout accommodement. Le duc craignant, si le combat venait à s'engager, que le Pape, poussé par son courage et par la colère, ne courût quelque danger, gagna prudemment les hauteurs afin d'éviter, entre les troupes, un engagement sérieux (1). L'une des qualités principales de Roger était de se plier merveilleusement à l'impérieuse nécessité des événements, et, loin de les regarder comme des obstacles, de les forcer au contraire à tourner en sa faveur. — Maintenant il refusait cette bataille décisive, si impatiemment attendue ; car il savait que l'armée pontificale ne pouvait pas tenir longtemps la campagne, et devait naturellement, d'elle-même, se disséminer et se dissoudre.

(1) *Falcon. Benevent,* an. 1128 :
Comes, sentiens Apostolicum cum exercitu valido militum et peditum adversus se venientem, in montana secessit, devitans Apostolici virtutem, ne aliquo modo aliquid sinistrum ei contingeret.

Les barons, ralliés au Pape, avaient emmené avec eux leurs vassaux de tous les degrés; et, quelles que fussent leur foi et leur fidélité au saint-siége, ils étaient trop dénués de toute ressource pécuniaire pour maintenir longtemps des gens d'armes à leurs frais. D'un autre côté, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les États pontificaux n'avaient pas une grande étendue, et leurs revenus, fort restreints, mettaient Honorius dans l'impossibilité de pourvoir par lui-même à la solde d'une armée aussi considérable. — Le duc, au contraire, par ses immenses richesses en or et en argent, pouvait, ce qui était digne de remarque à cette époque, facilement entretenir un corps de mercenaires et payer, en outre, le service militaire de ses barons, lorsqu'ils auraient atteint le terme de leur redevance.

Des hauteurs où il s'était placé, il se maintenait admirablement sur la défensive, et pouvait observer les mouvements des ennemis. Il évitait ainsi toutes leurs attaques par des manœuvres habiles, et les épuisait chaque jour en marches continuelles, soit dans des terrains montagneux, soit dans des plaines marécageuses. L'armée pontificale s'était développée le long du fleuve *Bradanus*, afin d'inter-

cepter le chemin au duc Roger et le forcer à restreindre, sur les hauteurs seulement, le déploiement de ses forces. — C'était ce que le duc désirait, car ses soldats, sans cesse en expédition, étaient habitués aux fatigues de la guerre et aux rudes travaux des camps. L'armée du Pape, au contraire, était formée presque entièrement des barons de la Pouille et de leurs vassaux, dont les hostilités guerrières s'étaient toujours restreintes à quelques excursions sur les domaines des uns et des autres. La plaine qui bordait le fleuve était vaste, sans ombrage, coupée de tous côtés par des marais, dont le voisinage malsain occasionnait des fièvres cruelles (cette expédition se faisant pendant le mois de juillet, à l'époque des plus grandes chaleurs). Le duc Roger tint ainsi en échec pendant quarante jours l'armée d'Honorius; tantôt il l'entraînait à sa suite à travers les ravins et les hauteurs, tantôt il l'inquiétait par des mouvements soudains, et l'empêchait de se livrer à l'inaction et au repos (1).

(1) *Falcon. Benevent.* — f° 105 :
Et sic per quadraginta dies Apostolicus ille fatigatus ardenti sole mensis Julii Comitem illum obsedit.

Ce que le duc avait pensé arriva : d'abord la pénurie se mit dans l'armée pontificale, et avec elle vint la fatigue et le découragement. La fièvre accablait un grand nombre d'hommes, et les feudataires qui avaient suivi les principaux barons de la Pouille étaient contraints à vendre leurs vêtements pour s'acheter de la nourriture (1). De tous côtés le manque d'argent se faisait cruellement sentir; chacun murmurait tout bas, et le Pape lui-même était épuisé de lassitude; mais, pour maintenir le courage de ses adhérents, il supportait ses souffrances sans se plaindre. Le prince de Capoue, d'une constitution délicate, inaccoutumé à de si rudes épreuves, fut atteint par la fièvre; voyant ses ressources presque entièrement détruites, il cherchait à abandonner secrètement l'armée du Pape, et à retourner dans ses foyers. Pendant une nuit obscure, il fit bouger ses tentes et alla s'établir en arrière du fleuve, gagnant ainsi peu à peu du terrain, afin de disparaître entièrement aussitôt qu'une occasion favorable se présenterait. Malgré le soin que chacun mettait à cacher à Hono-

(1) *Alex. Abb.* — *Falcon. Benevent.*

rius son découragement et ses projets d'abandon, celui-ci ne tarda pas à en avoir connaissance; pour se convaincre de la vérité, il lui suffisait de jeter un regard sur cette multitude abattue et dispersée en désordre dans toute l'étendue de la plaine. Ce triste spectacle lui prouva à n'en pouvoir douter l'impossibilité où il était de résister plus longtemps et de combattre contre la puissance du nouveau duc; certain de l'abandon dans lequel ne tarderaient pas à le laisser les barons qui lui avaient juré fidélité, il envoya secrètement à Roger des ambassadeurs chargés d'arrêter les conditions de la paix, et de lui offrir le titre de duc. — Ces envoyés, dans lesquels Honorius avait une grande confiance, étaient Américus et Censius Frajapanus. Ils traversèrent le fleuve au milieu de la nuit et gagnèrent le camp de Roger sans avoir été aperçus de personne. Introduits immédiatement auprès du nouveau duc avec les marques honorables de la plus grande distinction, ils virent autour d'eux des bataillons rassemblés avec ordre, pleins de force, de santé et de courage, en contraste avec cette armée découragée, couchée en désordre au milieu d'un marais, et

affaiblie chaque jour davantage par les maladies ou les défections.

Le duc s'inclina avec respect devant les envoyés, car ils venaient au nom du Chef suprême de l'Église romaine.

Ces envoyés lui dirent :

« Chef intrépide, l'Église romaine consent à accepter vos demandes réitérées, et à vous recevoir dans son sein comme son fils et son défenseur. Le très-saint Pontife vous appelle à Bénévent ; là, oubliant les querelles passées et se dépouillant de sa haine, il vous accordera les insignes ducaux et accomplira ainsi sa grande mission, de rétablir la paix. »

Roger leur répondit :

« Ma réconciliation avec Rome a été, depuis longtemps, vous le savez, mon plus grand désir et ma plus grande ambition. Je suis heureux et reconnaissant de voir le souverain Pontife céder à mes humbles prières et m'accorder ce titre, qui m'appartient par ma naissance. Je suis prêt à m'incliner devant lui et à lui offrir l'hommage d'un serviteur soumis. Retournez auprès du très-Saint-Père, dont la haute sagesse gouverne le monde chrétien,

et dites-lui que son fils Roger n'a jamais voulu porter les armes contre lui, et qu'il reprend avec bonheur et vénération le titre de soldat du Christ, qu'une sévérité trop grande lui avait enlevé. »

Les envoyés du Pape furent très-satisfaits, et ayant arrêté les premières conventions, ils retournèrent auprès d'Honorius, et lui apprirent le résultat de leur mission.

Dès le jour suivant, la réconciliation fut publiquement proclamée par toute l'armée pontificale. Ceux qui, la veille, cherchaient les moyens d'abandonner le Pape et de retourner dans leurs foyers, murmurèrent en apprenant un traité conclu sans leur assentiment. « Puis, dit le chroniqueur, « ils se dispersèrent comme un essaim d'insectes « craintifs, et rentrèrent honteusement dans leurs « châteaux, accusant à haute voix le Pape de « s'être réconcilié avec le duc Roger sans leur con« sentement (1). »

Honorius II vint à Bénévent, accompagné des

(1) *Alex. Teles.* lib. I, cap. XIV. — *Murat.* tom. V, f° 619 :

Apulienses heroes comperto hoc, mox dissolutis papilionibus, ad sua cum dedecore revertuntur, culpantes per nimium Papam, quod sine eorum consensu, cum hoste Rogerio concordatus fuisset.

chevaliers qui lui étaient restés fidèles, et de tout son clergé. Le duc, de son côté, enchanté de l'heureuse issue de cette affaire, leva immédiatement son camp et se dirigea aussi sur la même ville. Il s'arrêta proche des remparts, et campa avec toute son armée sur le revers du mont *Saint-Félix*. Soit par respect pour le souverain Pontife, soit par souvenir des dévastations récentes exercées par ses capitaines, il ne voulut pas entrer dans la ville de Bénévent avec son appareil de guerre, et attendit dans cette position que les conférences nécessaires au traité de paix fussent terminées, en ayant soin de déployer avec ostentation, aux yeux des Bénéventins, ses superbes et nombreux bataillons. — Il y eut un grand nombre de paroles et de discussions échangées entre les deux parties; enfin, trois jours après l'arrivée d'Honorius à Bénévent, qui était le huitième jour après l'Assomption de sainte Marie, une foule innombrable se porta en dehors des murs de la ville, et encombra les abords du fleuve *Sabatus*, près du pont *Majeur*, car la cérémonie de l'investiture avait été fixée pour ce jour-là. Le souverain Pontife et le nouveau duc, par un échange de mutuelle considération, devaient se

rencontrer sur ce pont qui était proche de la ville (1).

Le jour entier se passa encore à arrêter les conditions de l'hommage et de l'investiture; et le soleil était couché lorsque l'on vit, à la lueur des torches, s'avancer, vers les deux rives opposées du fleuve, le double cortége du duc Roger et du pape Honorius. — La nuit semblait avoir apporté à cette multitude assemblée son silence et sa majestueuse gravité : avec le jour qui s'était enfui, s'étaient enfuis aussi l'agitation et le tumulte des voix. Le cortége saint du Pape s'arrêta à l'entrée du pont, du côté de la ville; le cortége guerrier du duc s'arrêta à celle qui regarde la montagne. Puis, tout d'un coup, le pont s'illumina d'un nombre infini de torches, pendant que la ville, la plaine et la montagne restaient dans une profonde obscurité ; le Pape, suivi de ses cardinaux, le duc, suivi de ses principaux barons, s'avancèrent au-devant l'un

(1) *Romualde de Salerne.* — *Mur.*, t. VII, f° 184.

Papa vero videns se a baronibus derelictum, Beneventum rediit, quem Dux Rogerius e vestigio prosequutus est, et missis nunciis, cum eo concordatus est, cui ligium hominium fecit, et juramentum præstitit, et ab eo in ponte, qui est super Sabatum per vexillum de Ducatu Apuliæ investitus est.

de l'autre. — Lorsque Roger fut à quelques pas d'Honorius, lui et les siens fléchirent le genou, et, au milieu du plus profond silence, il prononça le serment de fidélité, faisant hommage de son nouveau duché au Chef souverain de l'Église. Le Pape alors leva solennellement, au nom du Seigneur tout-puissant, l'excommunication dont il avait frappé le duc et ses adhérents, et leur donna devant tous sa sainte et publique bénédiction; ensuite, mettant dans la main droite du prince normand l'étendard ducal, il proclama Roger gonfalonier de l'Église romaine. Le duc se releva, étendit la main sur l'étendard, signe de l'investiture, et dit d'une voix haute :

« Je jure que ni mes conseils ni mes secours n'aideront jamais à enlever à saint Pierre, à Honorius et à ses successeurs, la sainte ville de Bénévent; je jure aussi de ne jamais m'emparer de la principauté de Capoue, et de ne point permettre qu'elle soit enlevée à l'Église (1). »

(1) *Falco. Ben.*, an 1128. — *Muratori*, t. V, f° 105.

Et Ducatu accepto, Dux ille sacramento juravit non esse in facto vel consensu ut B. Petrus et dominus papa Honorius ejusque successores

Après cette éclatante et solennelle réconciliation qui ôtait aux séditieux leur dernier espoir et leur unique chance de salut, le Pape et le duc se séparèrent.

Plus de vingt mille personnes étaient accourues de toutes parts pour assister à cette cérémonie.

Ainsi le duc triomphait malgré tous les efforts réunis de ses ennemis : le seul obstacle véritablement sérieux qui s'opposait à sa nouvelle puissance venait de tomber. — Que lui importaient maintenant les séditions et les révoltes ? ce ne pouvaient plus être que des mouvements partiels, sans importance comme sans résultat; le rêve de son ambition s'était réalisé; la Sicile, la Pouille et la Calabre étaient réunies sous une seule et même domination. Sa lutte avec Honorius avait été pour lui un triomphe de plus, car tout en se maintenant dans les limites d'un grand respect envers le Chef de l'Église, il avait en même temps déployé aux yeux de tous sa force et sa puissance; d'un côté, il avait prouvé au souverain Pontife que les foudres de l'anathème et de l'excommunication n'étaient pas

catholici civitatem Beneventanam perdant, et Principatum Capuanum non capiat, vel permittat ad capiendum.

des armes invincibles; de l'autre, il avait montré aux barons de la Pouille, habitués aux gouvernements faibles du duc Roger et de son fils le duc Guillaume, qu'il combattrait avec fermeté les séditieux, et se maintiendrait énergiquement dans les droits et priviléges de sa nouvelle possession.

Cette investiture authentique du duché de la Pouille par le saint-siége divisa ce pays en deux camps. — Un grand nombre de villes qui, par respect seul pour l'Église, avaient refusé de se soumettre au duc publiquement excommunié par l'*évêque des chrétiens*, offrirent leur hommage et s'attachèrent immédiatement à lui; d'autres se plaignirent hautement d'avoir été abandonnées par le Pape, et refusèrent de prêter serment à Roger. Parmi ces dernières, une des plus importantes était la ville de Troïa; le duc marcha aussitôt contre elle; mais les habitants qui s'attendaient à son arrivée, avaient élevé de nouvelles tours et fortifié leurs murailles d'une façon redoutable. Aussi, loin d'être émus de crainte à l'approche du duc, ils se préparèrent à une vigoureuse résistance. Roger attaqua la place; mais, malgré tous ses efforts, la défense était si régulièrement

organisée, que le siége devait, selon toute apparence, traîner fort en longueur. Le duc ne voulait pas tenir plus longtemps en campagne ses barons déjà fatigués par une longue expédition; aussi il remit à la saison prochaine la reddition de Troïa, et retourna à Salerne, en traversant les villes qui lui avaient offert volontairement leur hommage. Après être resté quelques jours seulement à Salerne, il s'embarqua pour la Sicile dans l'intention d'y passer l'hiver et d'y faire de nouvelles levées de troupes pour la saison suivante. Le duc fut reçu à Palerme avec de grandes acclamations; mais il ne devait pas y faire un long séjour : comme tous ceux qui rêvent pour leur pays et pour eux-mêmes la gloire et la puissance, il devait passer sa vie dans un pénible labeur et dans une lutte perpétuelle, loin de cette contrée paisible et régulièrement organisée, que le comte Roger avait conquise sur les Sarrasins. — Son père avait rétabli la religion; à lui de rétablir la royauté, et de laisser à ses descendants un trône puissant, entouré de respects et de gloire, mais à la condition de guerroyer de toutes parts contre les ambitions rivales; car le repos de l'avenir et la

splendeur future d'un royaume ne s'achètent que par les rudes travaux et les luttes incessantes du présent. Il est donc important de suivre le duc Roger dans toutes ses expéditions, afin d'assister, pour ainsi dire, à la création de ce royaume, qui devint l'apanage des rois de Sicile.

Pendant tout l'hiver, Roger s'occupa à mettre sur pied de nouvelles troupes, car, dès son retour en Sicile, la Pouille avait été le théâtre de séditions; le comte Tancrède de Conversano avait repris Brindisi et plusieurs autres villes dont s'étaient emparées les armes triomphantes de Roger.

L'approche de la mauvaise saison empêcha le duc de marcher immédiatement contre les révoltés; mais, aussitôt qu'il le put, ne voulant pas laisser cette défection s'étendre et par conséquent se créer de nouvelles forces, il traversa le phare et se porta directement sur Brindisi, siége de la révolte. — Fidèle à son système de réprimer l'insolence des vassaux par l'énergie et la terreur, il résolut de détruire cette ville de fond en comble. Elle avait déjà trop de fois violé ses serments, un grand exemple était nécessaire pour arrêter les défections futures; aussi les habitants de Brindisi

organisée, que le siége devait, selon toute apparence, traîner fort en longueur. Le duc ne voulait pas tenir plus longtemps en campagne ses barons déjà fatigués par une longue expédition; aussi il remit à la saison prochaine la reddition de Troïa, et retourna à Salerne, en traversant les villes qui lui avaient offert volontairement leur hommage. Après être resté quelques jours seulement à Salerne, il s'embarqua pour la Sicile dans l'intention d'y passer l'hiver et d'y faire de nouvelles levées de troupes pour la saison suivante. Le duc fut reçu à Palerme avec de grandes acclamations; mais il ne devait pas y faire un long séjour : comme tous ceux qui rêvent pour leur pays et pour eux-mêmes la gloire et la puissance, il devait passer sa vie dans un pénible labeur et dans une lutte perpétuelle, loin de cette contrée paisible et régulièrement organisée, que le comte Roger avait conquise sur les Sarrasins. — Son père avait rétabli la religion; à lui de rétablir la royauté, et de laisser à ses descendants un trône puissant, entouré de respects et de gloire, mais à la condition de guerroyer de toutes parts contre les ambitions rivales; car le repos de l'avenir et la

splendeur future d'un royaume ne s'achètent que par les rudes travaux et les luttes incessantes du présent. Il est donc important de suivre le duc Roger dans toutes ses expéditions, afin d'assister, pour ainsi dire, à la création de ce royaume, qui devint l'apanage des rois de Sicile.

Pendant tout l'hiver, Roger s'occupa à mettre sur pied de nouvelles troupes, car, dès son retour en Sicile, la Pouille avait été le théâtre de séditions; le comte Tancrède de Conversano avait repris Brindisi et plusieurs autres villes dont s'étaient emparées les armes triomphantes de Roger.

L'approche de la mauvaise saison empêcha le duc de marcher immédiatement contre les révoltés; mais, aussitôt qu'il le put, ne voulant pas laisser cette défection s'étendre et par conséquent se créer de nouvelles forces, il traversa le phare et se porta directement sur Brindisi, siége de la révolte. — Fidèle à son système de réprimer l'insolence des vassaux par l'énergie et la terreur, il résolut de détruire cette ville de fond en comble. Elle avait déjà trop de fois violé ses serments, un grand exemple était nécessaire pour arrêter les défections futures; aussi les habitants de Brindisi

soit qu'ils eussent été instruits de cette terrible résolution du duc, soit qu'ils l'eussent devinée, se préparèrent à une défense désespérée. La ville était grandement fortifiée et pouvait résister longtemps. La confiance des assiégés s'en augmenta davantage ; non-seulement ils se défendirent avec une énergie qui étonna le duc, mais ils lui firent beaucoup de mal par des sorties fréquentes et habilement dirigées; Roger vit bien qu'il fallait attendre une occasion plus opportune de réduire la place, et, ne voulant pas perdre un temps précieux, il ordonna la levée du siége. — Brindisi n'était pas la seule possession du comte Tancrède; aussi, tout en dévastant le pays pendant sa marche, afin de diminuer les ressources pécuniaires des révoltés, il alla à un château fort appelé *Castrum*, s'en empara, et le détruisit entièrement, parce qu'il avait violé son serment de fidélité et s'était réuni au comte de Conversano. Après ce terrible exemple de sévérité, il reprit successivement plusieurs autres villes à Tancrède et alla mettre le siége devant l'importante citadelle de *Monte-Alto;* il la pressait avec vigueur par des attaques meurtrières et réitérées, lorsque Robert, seigneur de Grant-Ménil, se pré-

senta devant lui en le priant de l'autoriser à retourner dans son pays natal (1).

Le duc lui répondit : « Pourquoi cette demande; as-tu eu à souffrir quelque dol ou dommage? Parle sans crainte. »

Robert répondit : « Je n'ai eu à souffrir de qui que ce soit aucun dol ou dommage : la disette et la pénurie de toutes choses me forcent à cette demande, car le fief qui m'est soumis est trop exigu et ne me suffit pas pour subvenir, comme il est convenable, aux frais de la guerre. Si vous n'augmentez pas mes domaines, je ne puis rester dans votre armée ni combattre dans ses rangs, mais j'irai au delà des Alpes vivre paisiblement au sein de ma famille.

— N'agis pas ainsi, je t'en prie, interrompit le

(1) *Alex. Tel.*, cap. XVII.

Robertus interim de Grantimania se ei præsentans rogitabat eum, ut ei jam ad sua redeundi licentiam largeritur.

At ille : « Quare inquit hoc flagitas?... » Cui ille respondit : « Ideo recedere quæro, quoniam inedia constrictus exercitus hujus, laborem ultra perferre non valeo, nam feudum, quod videor habere, modicum quidem valde est, nec ad sustinendum diu militare sufficit exercitium. Sciatur itaque, quoniam is illud non mihi modo adauctum fuerit, ipsum militare opus non amplius tibi serviens exerciturus ero, sed trans Alpes ad terram consanguineorum meorum pergam, quo quidem sine inopia ero mansurus. »

Cui Dux : « Noli inquit precor rem hanc agere, sed parumper attendere. »

. . . .

duc, attends que la Pouille tout entière me soit soumise et je ferai ce que tu me demandes. »

Mais Robert voyant que Roger voulait différer l'exécution de ses désirs s'irrita selon son habitude, et, après un échange de paroles dures et amères, se retira fort irrité, pour aller se joindre aux ennemis de Roger.

Cette défection fit une peine violente au duc, non-seulement parce que Robert était un gentilhomme courageux, infatigable dans la guerre, et d'une valeur éprouvée, mais parce qu'il voyait à quel fil léger tenait la fidélité de ses premiers vassaux, et combien l'intérêt personnel de chacun l'emportait sur la pensée du bien commun.

Cependant le siége de Monte-Alto, poursuivi avec vigueur, touchait à sa fin : la place offrit de se rendre; le duc y laissa garnison et se dirigea aussitôt vers *Rubea*, ville qui faisait aussi partie des domaines du comte de Conversano. Cette place ne résista pas longtemps et dut céder, comme les autres, aux efforts puissants du duc. — Lorsqu'elle se fut rendue à Roger, le comte Alexandre, Tancrède de Conversano, Grimoalde, prince de Bari, ainsi que Geoffroy, comte d'Andrea, voyant toute

la supériorité du prince normand, prirent conseil entre eux et, après de sages et prudentes réflexions, lui offrirent leur hommage (1). Roger fut très-satisfait de cette démarche et reçut ses nouveaux vassaux avec de grandes marques de bienveillance et de considération; il fit plus : pour donner une haute idée de sa générosité, il rendit aussitôt au comte de Conversano, les terres qu'il lui avait enlevées. Mais après avoir reçu les serments de fidélité de ces hauts seigneurs, il leur enjoignit de l'accompagner, avec leurs troupes armées, au siége de Troïa, étant bien aise de s'assurer ainsi de leur sincérité par cet acte immédiat de soumission, qui les mettait en hostilité directe avec leurs anciens adhérents.

Les habitants de Troïa furent consternés en apprenant l'union des principaux barons de la Pouille avec le nouveau duc. — En présence d'un péril aussi menaçant, ils s'adressèrent au prince de Capoue, le seigneur le plus puissant par l'étendue

(1) *Alex. Teles.*, cap. XVIII.

Alexander Comes, Tancredus, Grimoaldus Barensis Princeps, necnon Gofridus Comes Andrensis tantam ipsius potentiam experti, saniori consilio inter se habito mox ei subjiciuntur.

de ses domaines, et lui offrirent la souveraineté sur leur ville, s'il voulait les prendre sous sa protection contre l'invasion du nouveau duc; mais le prince de Capoue n'était pas assez imprudent pour accepter de semblables propositions. La réconciliation de Roger avec le Pape avait brisé tous les obstacles qui s'opposaient à sa domination; tenter de lui résister ouvertement était le rêve impossible d'une ambition insensée. Le prince de Capoue, uni d'intérêts avec le comte d'Avellino, eut avec lui à ce sujet plusieurs conférences, dans lesquelles il lui exposa avec sagesse et prudence combien il était dangereux de s'engager plus avant dans une lutte inutile; mais l'ambitieux comte d'Avellino pouvait-il écouter la voix de la raison, puisque la voix du sang l'avait trouvé inflexible et inexorable? — Beau-frère de Roger, il avait levé contre lui l'étendard de la révolte; il ne craignait ni ne calculait l'avenir; le démon implacable de la domination l'aiguillonnait sans cesse, et le rendait sourd aux plus sages conseils.

« Eh bien! s'écria-t-il, si vous n'allez pas au secours de Troïa, j'irai, moi, et je secon-

derai cette ville de tout mon pouvoir dans sa défense (1). »

Puis, sans plus tarder, quittant le prince de Capoue, il se rend à Troïa, harangue les habitants avec chaleur, échange avec eux des serments de fidélité, et leur promet une protection énergique contre le duc.

Cependant Roger avançait toujours; bientôt la ville de *Salpi* lui ouvrit ses portes, après une faible résistance (2).

Ce fut au siége de cette place qu'il apprit la résolution du comte Ranulphe, de venir en aide aux habitants de Troïa; il en fut indigné.

« Puisque le comte Ranulphe, dit-il, m'enlève les terres qui m'appartiennent, je laisserai momentanément Troïa en repos, et j'irai envahir son domaine. »

Tout aussitôt, dépassant Troïa, il marcha sur le château de *Grentium*. Ce mouvement effraya fort

(1) *Alex. Teles.*, cap. XVIII.

Ad hæc Comes Ranulphus iratus respondit : « Ego si tu non vadis, nullo modo agam quin iis auxiliaturus pergam. » — Qui cum Trojam ingressus fuisset, cives alloquitur, mutuoque fermata fidelitate, eos se contra Rogerium protectorum firmissime spondet.

(2) *Idem.*, lib. II, cap. XIX.

Verum Dux appropinquans venit super Salpim, moxque eam obtinuit.

le comte d'Avellino, car ses forteresses n'étaient pas en état de faire longue résistance; et, changeant subitement de résolution, sans garder souvenir des promesses faites aux Troïens, il fit parvenir secrètement au duc de nouvelles propositions de paix, avec promesse de ne pas secourir la ville de Troïa. Le duc, généreux encore une fois, malgré la conduite si coupable de Ranulphe, accepta ce nouveau pacte de réconciliation que l'ambitieux devait briser bientôt, et se dirigea sur Troïa.

La ville fut cernée de toutes parts avec des troupes nombreuses; les machines de guerre battirent sans relâche les murailles, et de vigoureuses attaques jetèrent la désolation parmi les assiégés. — Tout espoir était perdu; les soldats, frappés à mort, tombaient un à un sur les remparts, et les murailles ébranlées menaçaient de s'écrouler à chaque instant. Aussi la ville, ne voulant pas augmenter la colère de ses ennemis par une plus longue résistance, offrit d'ouvrir volontairement ses portes. Plusieurs places importantes suivirent l'exemple de Troïa et se soumirent au nouveau duc.

Celui-ci alla vitement mettre le siége devant *La-*

derai cette ville de tout mon pouvoir dans sa défense (1). »

Puis, sans plus tarder, quittant le prince de Capoue, il se rend à Troïa, harangue les habitants avec chaleur, échange avec eux des serments de fidélité, et leur promet une protection énergique contre le duc.

Cependant Roger avançait toujours; bientôt la ville de *Salpi* lui ouvrit ses portes, après une faible résistance (2).

Ce fut au siége de cette place qu'il apprit la résolution du comte Ranulphe, de venir en aide aux habitants de Troïa; il en fut indigné.

« Puisque le comte Ranulphe, dit-il, m'enlève les terres qui m'appartiennent, je laisserai momentanément Troïa en repos, et j'irai envahir son domaine. »

Tout aussitôt, dépassant Troïa, il marcha sur le château de *Grentium*. Ce mouvement effraya fort

(1) *Alex. Teles.*, cap. XVIII.

Ad hæc Comes Ranulphus iratus respondit : « Ego si tu non vadis, nullo modo agam quin iis auxiliaturus pergam. » — Qui cum Trojam ingressus fuisset, cives alloquitur, mutuoque fermata fidelitate, eos se contra Rogerium protectorum firmissime spondet.

(2) *Idem.*, lib. II, cap. XIX.

Verum Dux appropinquans venit super Salpim, moxque eam obtinuit.

le comte d'Avellino, car ses forteresses n'étaient pas en état de faire longue résistance; et, changeant subitement de résolution, sans garder souvenir des promesses faites aux Troïens, il fit parvenir secrètement au duc de nouvelles propositions de paix, avec promesse de ne pas secourir la ville de Troïa. Le duc, généreux encore une fois, malgré la conduite si coupable de Ranulphe, accepta ce nouveau pacte de réconciliation que l'ambitieux devait briser bientôt, et se dirigea sur Troïa.

La ville fut cernée de toutes parts avec des troupes nombreuses; les machines de guerre battirent sans relâche les murailles, et de vigoureuses attaques jetèrent la désolation parmi les assiégés. — Tout espoir était perdu; les soldats, frappés à mort, tombaient un à un sur les remparts, et les murailles ébranlées menaçaient de s'écrouler à chaque instant. Aussi la ville, ne voulant pas augmenter la colère de ses ennemis par une plus longue résistance, offrit d'ouvrir volontairement ses portes. Plusieurs places importantes suivirent l'exemple de Troïa et se soumirent au nouveau duc.

Celui-ci alla vitement mettre le siége devant *La-*

splendeur future d'un royaume ne s'achètent que par les rudes travaux et les luttes incessantes du présent. Il est donc important de suivre le duc Roger dans toutes ses expéditions, afin d'assister, pour ainsi dire, à la création de ce royaume, qui devint l'apanage des rois de Sicile.

Pendant tout l'hiver, Roger s'occupa à mettre sur pied de nouvelles troupes, car, dès son retour en Sicile, la Pouille avait été le théâtre de séditions; le comte Tancrède de Conversano avait repris Brindisi et plusieurs autres villes dont s'étaient emparées les armes triomphantes de Roger.

L'approche de la mauvaise saison empêcha le duc de marcher immédiatement contre les révoltés; mais, aussitôt qu'il le put, ne voulant pas laisser cette défection s'étendre et par conséquent se créer de nouvelles forces, il traversa le phare et se porta directement sur Brindisi, siége de la révolte. — Fidèle à son système de réprimer l'insolence des vassaux par l'énergie et la terreur, il résolut de détruire cette ville de fond en comble. Elle avait déjà trop de fois violé ses serments, un grand exemple était nécessaire pour arrêter les défections futures; aussi les habitants de Brindisi

nul frein ne retenait. Soulevés les uns contre les autres, soit par jalousie, soit par ambition, soit par orgueil, les principaux barons affaiblissaient les provinces par des guerres continuelles, et portaient le ravage dans les paisibles campagnes. Les malfaiteurs, de leur côté, mettaient à profit ce désordre, et pillaient avec une insolente audace ce pays où régnait toujours un esprit de sauvage indépendance; les droits de chacun, méconnus au milieu de ces temps de trouble, n'étaient pas établis avec une juste impartialité; les feudataires étaient écrasés par les vassaux d'un ordre supérieur, la force dominait le droit et la justice, et les lois n'avaient plus ce caractère sacré ni ces représentants dignes et sévères qui les rendent inviolables.

Il fallait porter aide et protection aux victimes de ces odieux abus, rétablir, sinon l'union entre tous, du moins l'égalité; montrer aux puissants qu'il y avait une limite inébranlable devant laquelle ils devaient s'arrêter, et aux faibles, un bras vigoureux prêt à leur porter secours.

Ce fut à cet effet que le duc réunit à Almafi, dans une assemblée solennelle, tous les barons de la Pouille et les membres du clergé. — Après leur

avoir montré cet état d'anarchie qui jetait le désordre dans la province et ruinait la prospérité du pays, il leur parla en ces termes :

« Hauts seigneurs et prélats, il importe de faire cesser ce triste état de choses, un édit va être publié par tout le duché, ordonnant à chacun de rester en paix dans ses domaines, et défendant ces luttes continuelles qui durent depuis trop longtemps (1). Je viens faire appel à votre loyauté, afin que vous vous engagiez solennellement ici, à maintenir la justice et la paix, par votre puissance et votre concours, à ne soutenir, en aucune façon, le dol ou la rapine parmi vos vassaux, à faire conduire les malfaiteurs devant votre tribunal, à protéger tous les serviteurs de l'Église, archevêques et évêques, abbés et moines, à maintenir vos feudataires, même les plus infimes, dans la possession paisible de leurs biens, à venir en aide aux étrangers, aux voyageurs, aux marchands, et à

(1) *Alex. Teles.*, cap. XXI.

His quoque peractis Dux Melfiam properans, cunctos Apuliæ Optimates ad se convenire jussit; quibus etiam inter cætera edictum dedit, ut in pace permanentes alterutrum non adversarentur.

empêcher de tout votre pouvoir, qu'il ne leur arrive ou vexation ou mal (1). »

Tous les assistants jurèrent, devant le duc, d'observer ces conditions équitables et dignes de louanges, puis ils s'en retournèrent dans leurs domaines; Roger, après un court séjour à Amalfi, se rendit à Tarente. Il craignait que le seigneur de Grant-Ménil ne tramât quelque coupable complot. — Après lui avoir fait promettre de nouveau, par serment, qu'il se retirerait au delà des montagnes pour y vivre désormais sans chercher à revenir en Pouille, il s'apprêtait à retourner en Sicile, lorsqu'il reçut un envoyé du pape Honorius. Le Pontife demandait à Roger son aide contre les Bénéventins, qui refusaient de lui obéir, et de rappeler dans leurs murs des citoyens fidèles injustement chassés.

Voici ce qui s'était passé à Bénévent :

Les habitants s'étaient révoltés contre le gouverneur, et l'avaient poursuivi l'épée à la main jusque dans la chapelle du palais, où il avait cherché un refuge; le malheureux ne sachant comment échapper à leur fureur, se traîna jusqu'aux pieds du prê-

(1) *Alex. Teles.*, lib. II, c. XXI.

tre qui célébrait en ce moment la messe, espérant trouver le salut à l'abri de sa toge sacrée. Mais la furie des rebelles allait jusqu'à la démence; ils le percèrent de coups nombreux, traînèrent hors du palais son corps ensanglanté, le garrottèrent et le promenèrent ainsi par toute la ville, au milieu du peuple qui mutilait le cadavre à coups de pierres (1). Le Pape, à cette nouvelle, menaça les Bénéventins d'un terrible châtiment; ceux-ci, pleins de repentir, envoyèrent au Saint-Père une ambassade, qui rejetait cette action cruelle sur quelques rebelles insensés, et demandait pour la ville un nouveau gouverneur. — Le Pape usa de miséricorde; mais l'année suivante, étant venu à Bénévent, il imposa aux habitants plusieurs obligations auxquels ceux-ci se refusèrent.

Le duc, fidèle à ses engagements envers le souverain Pontife, marcha contre les Bénéventins à la tête d'une troupe nombreuse, et les contraignit

(1) *Falcon. Benev.* Chron. — f° 105. — Anno 1128.
Ille in capella palatii fugit, et ibi se occultans infra pedes Joannis presbyteri, qui ibi messam tunc celebrabat, se abscondit, sed evadere non potuit. Ibi vero cultris percussus est et foris eductus de palatio illo projicitur, et pedibus ejus funem ligaverunt, sicque per civitatis plateam usque ad Carnariam sancti Laurentii, heu miser! lapidibus obrutus productus est.

à obéir aux ordres pontificaux. — Aussitôt après, il retourna en Sicile.

Le seigneur de Grant-Ménil ne justifia que trop les soupçons du duc, car à peine celui-ci eut-il quitté la Pouille, que ce gentilhomme déloyal, oubliant ses promesses sacrées, prit les armes et s'empara d'*Orgeolum* et de *Castrovilla*. Le duc, furieux, repassa aussitôt le détroit, car la moindre rébellion qui n'eût pas été immédiatement étouffée avec énergie, pouvait devenir la première étincelle d'un immense incendie. Patient dans sa conquête, résolu dans sa volonté, il marcha contre le baron rebelle et le força bientôt à mettre bas les armes. — La Pouille était presque entièrement soumise; mais les habitants de Salerne avaient conservé la possession de leur citadelle, point important en cas de révolte; et le comte d'Oriane refusait toujours de rendre hommage au duc. Roger ne voulut pas, cette fois, retourner en Sicile avant d'avoir entièrement achevé sa conquête. Il se rendit donc immédiatement à Salerne et somma les habitants de lui rendre la citadelle qu'ils avaient en leur pouvoir. Ceux-ci voulurent résister, car cette cita-

des armes invincibles; de l'autre, il avait montré aux barons de la Pouille, habitués aux gouvernements faibles du duc Roger et de son fils le duc Guillaume, qu'il combattrait avec fermeté les séditieux, et se maintiendrait énergiquement dans les droits et priviléges de sa nouvelle possession.

Cette investiture authentique du duché de la Pouille par le saint-siége divisa ce pays en deux camps. — Un grand nombre de villes qui, par respect seul pour l'Église, avaient refusé de se soumettre au duc publiquement excommunié par l'*évêque des chrétiens*, offrirent leur hommage et s'attachèrent immédiatement à lui; d'autres se plaignirent hautement d'avoir été abandonnées par le Pape, et refusèrent de prêter serment à Roger. Parmi ces dernières, une des plus importantes était la ville de Troïa; le duc marcha aussitôt contre elle; mais les habitants qui s'attendaient à son arrivée, avaient élevé de nouvelles tours et fortifié leurs murailles d'une façon redoutable. Aussi, loin d'être émus de crainte à l'approche du duc, ils se préparèrent à une vigoureuse résistance. Roger attaqua la place; mais, malgré tous ses efforts, la défense était si régulièrement

seulement il lui fit hommage de toutes ses terres, comme duc de Pouille, mais il lui donna comme propriété personnelle, *Padulum* et *Montefosco*.

Le duc accepta la soumission du comte et lui rendit la possession de ses domaines.

Pendant cette courte expédition Troïa s'était de nouveau révoltée; le duc s'y porta en toute hâte; il se rendit bientôt maître de cette nouvelle sédition, et, pour contenir dans le devoir cette ville portée à la révolte, il fit relever la citadelle abattue depuis la mort du duc Guillaume, et y laissa une importante garnison. — Il fit de même pour la ville d'Amalfi.

Une seconde fois le duc rattachait la Pouille à sa domination, et faisait rentrer les vassaux insoumis sous les lois de l'obéissance. Toutes les villes révoltées avaient été réduites, les barons avaient de nouveau courbé la tête devant lui; mais Robert, prince de Capoue, tout en refusant de venir en aide aux rebelles de Troïa, ne s'était pas encore attaché au nouveau duc par un serment de fidélité. — Lui seul, dans le duché de Pouille, portait le titre de prince, et il réunissait sous ses lois la plus grande étendue de domaine.

splendeur future d'un royaume ne s'achètent que par les rudes travaux et les luttes incessantes du présent. Il est donc important de suivre le duc Roger dans toutes ses expéditions, afin d'assister, pour ainsi dire, à la création de ce royaume, qui devint l'apanage des rois de Sicile.

Pendant tout l'hiver, Roger s'occupa à mettre sur pied de nouvelles troupes, car, dès son retour en Sicile, la Pouille avait été le théâtre de séditions; le comte Tancrède de Conversano avait repris Brindisi et plusieurs autres villes dont s'étaient emparées les armes triomphantes de Roger.

L'approche de la mauvaise saison empêcha le duc de marcher immédiatement contre les révoltés; mais, aussitôt qu'il le put, ne voulant pas laisser cette défection s'étendre et par conséquent se créer de nouvelles forces, il traversa le phare et se porta directement sur Brindisi, siége de la révolte. — Fidèle à son système de réprimer l'insolence des vassaux par l'énergie et la terreur, il résolut de détruire cette ville de fond en comble. Elle avait déjà trop de fois violé ses serments, un grand exemple était nécessaire pour arrêter les défections futures; aussi les habitants de Brindisi

de Pouille. Il envoya des ambassadeurs; mais ses prétentions furent repoussées énergiquement. Les sujets de Bohémond ne voyaient dans Roger qu'un ambitieux conquérant, qui cherchait à jeter par toute l'Europe, dans l'Orient et dans l'Occident, les racines de sa domination; et, loin d'écouter ses demandes, ils députèrent ceux qui tenaient parmi eux le rang le plus illustre, vers Raimond, comte de Poitou, afin de lui offrir la main de la jeune princesse Constance et la principauté d'Antioche.

Le comte de Poitou était alors en Angleterre; il accepta avec empressement cette offre brillante, et se prépara à partir pour l'Orient.

Roger, à cette nouvelle, ressentit une grande colère; son orgueilleuse ambition ne pouvait comprendre qu'on lui préférât le comte de Poitou; il était irrité de se voir mis en parallèle, lui, duc puissant, homme de guerre d'une éclatante vaillance, avec ce jeune Raimond tout récemment armé chevalier, et dont la valeur guerrière n'avait aucun renom. Sachant que le comte devait passer par ses États, il fit surveiller avec soin les ports, et donna sur tout le littoral l'ordre d'arrêter le

jeune prince à son passage; il espérait ainsi gagner du temps et pouvoir attirer dans son parti, par des offres brillantes et de fortes sommes d'argent, les plus puissants seigneurs de la principauté d'Antioche (1). Mais Raimond, instruit des mauvais desseins du duc Roger, eut recours à la ruse. Il se dépouilla, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, de tous les insignes de la noblesse; et vêtu des plus simples habits, il voyageait à pied, se mêlant aux gens de bas étage. — Ce fut ainsi qu'il traversa, sans péril, les États du duc, et parvint sain et sauf jusqu'à Antioche.

Lorsque le prince normand en reçut la nouvelle, il ne manifesta ni colère ni étonnement, car il était véritablement chrétien et il croyait aux décrets immuables de la Providence. — La principauté d'Antioche fut un rêve aussitôt effacé de sa pensée. Doué d'une de ces natures puissantes qui dominent toujours souverainement leurs passions, Roger

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. XIV, c. xx, p. 413.

.... Roggiero Duca di Puglia havendo havuto nuova che Raimondo doveva passare faceva, come quello che sapeva la cagione tenderli insidie in tutte le città da mare della Puglia per haverlo nelle mani, ed impedire quella audata a fin poi che potesse corrompendo i primi del Principato con doni pervenire brevemente al possesso di quello stato che gli perveniva per cagione di heredità.

maîtrisait la fièvre de son ambition par le travail sérieux et actif du raisonnement; et jamais les revers de la fortune ne le trouvèrent abattu ou découragé; s'il avait des vues audacieuses, des projets hardis, il les mûrissait calme et paisible en lui-même; il cachait à la foule toutes ces tempêtes intérieures, et quand il les laissait s'échapper au dehors, c'est qu'il avait étudié le passé, calculé le présent, et, pour ainsi dire, deviné l'avenir.

Nous l'avons suivi à travers le réseau multiplié de toutes ces séditions, tantôt apaisées, tantôt renaissantes. Nous l'avons vu, infatigable dans la lutte qu'il avait entreprise, combattre un à un ses vassaux insoumis, employer tantôt une rigueur excessive, tantôt, au contraire, une généreuse clémence; mais toujours inébranlable dans sa volonté, marcher incessamment vers son but, à travers les rivalités et les trahisons.

Maintenant l'œuvre de soumission est accomplie; les barons de la Pouille, fatigués par des tentatives sans résultat, appauvris par ce continuel état de guerre, ont enfin courbé la tête; leur audace s'est apaisée, leur insolence s'est tue; l'énergie et la résolution avaient triomphé de cet instinct de ré-

bellion qui agita les premiers temps de la féodalité.

Les séditions ne devaient plus être que partielles, impuissantes, sans but comme sans résultat, ainsi que les rares étincelles qui brillent encore quelque temps sur les cendres d'un grand incendie.

Le jeune conquérant avait résumé en lui l'illustre famille de Tancrède de Hauteville, et réuni sous une même domination tous ces exploits accomplis par trois héros. Le duc de Sicile et de Pouille était devenu un prince puissant, redoutable pour tous, et dont chacun recherchait l'alliance et le secours. — Au milieu de tous ces empires, de toutes ces couronnes, dont les existences appauvries et épuisées étaient chaque jour mises en doute, ce royaume naissant brillait du radieux éclat de la jeunesse et de la vigueur : autour de lui régnaient l'aisance et l'allégresse.

Roger, après avoir entièrement pacifié son nouveau duché, après avoir déjà montré au saint-siége les bienfaits de son alliance, rentrait enfin en Sicile. Sa vie presque entière s'était passée loin de cette île; mais chaque année l'intrépide guerrier venait y repuiser de nouvelles forces, et demander

au sol de ce pays, glorieux héritage de son père, la force pour conquérir. — On eût dit qu'il venait pour ainsi dire lui faire part de ses exploits et lui apporter ses nouveaux lauriers. Aussi, la Sicile le voyant ainsi grandir, entendant le bruit de ses victoires venir jusqu'à elle, le recevait avec joie et triomphe. Les habitants réunis accouraient en foule sur le rivage aussitôt que le vaisseau qui portait le jeune duc apparaissait à l'horizon, et lui faisaient un cortége d'acclamations et de cris jusqu'à la capitale, lieu ordinaire de sa résidence.

La Sicile, depuis si longtemps déchirée par des guerres cruelles, et dans laquelle les invasions étrangères avaient porté tant de fois le meurtre et le pillage, se relevait sous ce régime de paix et de tranquillité. — Pour la première fois depuis près de deux siècles, elle était assez forte pour oser se sentir vivre; elle n'était plus le but de toutes les ambitions rivales, le théâtre de toutes les guerres, et elle renaissait à son ancienne grandeur. Le duc Roger, plus riche qu'aucun des souverains de l'Europe, avait rendu la capitale de la Sicile éclatante de luxe et de splendeur; en face des superbes monuments élevés par les Sarrasins, les

arts fleurissaient avec éclat; tout ce qui fait la prospérité et la gloire d'un royaume trouvait auprès de Roger aide et protection; et les savants, dont les moyens d'existence étaient assurés par la générosité du prince, pouvaient se livrer en repos à leurs graves études.

Mais au sein de son palais, entouré de ses seigneurs et de ses capitaines dévoués, le duc Roger faisait encore des rêves d'ambition et de grandeur. Du Grand comté de Sicile, il avait fait un duché; d'un pays divisé par les jalousies, ruiné par les séditions, il avait fait un royaume soumis et puissant, il avait abaissé tous les orgueils, dompté toutes les colères, nivelé toutes les ambitions; l'Église même n'avait pu lutter contre lui : maintenant, il voulait relever l'ancienne royauté de Sicile, et porter sur son front cette couronne tombée en désuétude.

Il regardait autour de lui les empereurs et les rois. — Il y avait alors un empereur et neuf rois en Europe.

L'empereur d'Allemagne, qui n'était plus que l'ombre d'un grand nom, et dont l'empire chancelait comme l'empire d'Orient. — Puis quels

étaient les rois qui gouvernaient en Europe? c'étaient les rois de France, d'Angleterre, d'Écosse, de Castille, d'Aragon, de Navarre, de Suède, de Danemark et de Hongrie. Parmi eux, deux seulement, les rois de France et d'Angleterre, possédaient une plus grande étendue de domaine que le prince normand; tous les autres languissaient dans leur royauté, sans puissance et sans considération, mendiant de tous côtés des secours et de l'argent. En richesses, en magnificence, en puissance même positive et réelle, le duc Roger était le premier de tous; ses revenus avaient été administrés avec une telle sagesse que, seul parmi tous les princes souverains, il pouvait garder un corps d'armée à sa solde; et dans un siècle où Rome était le centre de toutes les opérations politiques de l'Europe, où toutes les armées se dirigeaient vers l'Orient, le jeune conquérant devait avoir une haute influence; car ses États touchaient presque aux portes de Rome, et ses ports étaient semés sur tout le littoral de la Méditerranée. Tandis que l'autorité des autres princes était sans cesse en lutte avec la puissance de leurs vassaux, il avait tellement réduit ses barons à l'obéissance et à la

soumission qu'il pouvait facilement lever en Sicile, en Pouille et en Calabre, une armée considérable.

La pensée secrète de Roger n'échappa pas aux seigneurs qui l'approchaient chaque jour. Tous avaient trop compris la supériorité du nouveau duc, sa force dominatrice et son ascendant puissant sur les masses pour conserver dans le cœur aucune pensée cachée de jalousie et de rivalité; Roger s'était placé trop haut par son courage et son génie dans l'esprit de ses feudataires, pour que nul osât seulement essayer de s'élever jusqu'à lui: aussi, augmenter la puissance et la considération du prince souverain, était pour chacun augmenter sa puissance et sa considération personnelles; — en l'élevant, tous s'élevaient.

Donc un grand nombre de seigneurs siciliens, et parmi eux surtout le comte Henri, oncle du duc, se réunirent en conseil, et vinrent offrir, d'une voix unanime, à Roger, d'échanger le titre de duc contre celui de roi, le seul qui fût en rapport avec sa nouvelle puissance. Leurs discours lui répétaient ce que cent fois il s'était dit à lui-même : qu'il y avait dans la Pouille et dans la Calabre des seigneurs, ses vassaux, qui portaient le titre de

ducs et de princes, et que celui qui marchait au moins l'égal de toutes les têtes couronnées, par l'étendue de ses domaines, le nombre de ses feudataires et les troupes qu'il pouvait lever et tenir à sa solde, méritait ce sceptre dont il avait déjà conquis par sa valeur personnelle la royale souveraineté.

« Noble et puissant seigneur, disaient-ils souvent, la Sicile, la Calabre et la Pouille sont soumises à vos lois; avec l'aide de Dieu, vous avez prolongé votre territoire jusqu'aux environs de Rome; le titre de duc n'est point assez élevé pour vous, votre front est digne de porter la couronne des rois. Palerme, ajoutaient-ils, Palerme la métropole de la Sicile, doit être le siége de votre royauté. La tradition nous apprend, en effet, que cette noble cité a eu plusieurs rois dans les temps passés, mais les desseins secrets de la Providence ont, par la suite, renversé cette monarchie, il faut la rétablir et transmettre à vos descendants une puissance consolidée par un titre glorieux (1). »

(1) *Alex. Teles.*, lib. II, c. I. — *Mur.* Tom. V, f° 622.

Rogerius cæpit suggeri collocutione, videlicet ut ipse, qui tot pro-

Certes, de semblables paroles flattaient l'amour-propre de Roger et aiguillonnaient encore ses désirs ambitieux.—Régénérer la monarchie en Sicile, comme son père y avait régénéré la religion chrétienne, changer la domination des Normands en royauté, élever un trône après avoir conquis un royaume, résumer en soi l'éclat de tout un siècle et la seule histoire de toute une époque; c'était une grande mission à accomplir, un grand rayonnement à jeter sur toute une race. Tel était le but unique des pensées du duc, mais cette profonde expérience des hommes et des événements, cette prudence réfléchie, sage conseillère au milieu de tous les dangers, lui faisaient calculer froidement les nouveaux écueils de cette nouvelle ambition et les cruelles luttes qu'il aurait à soutenir. Les barons de Sicile donneraient leur assentiment, il n'en pouvait douter; mais l'orgueil de ses nombreux vassaux

vinciis Siciliæ, Calabriæ, Apuliæ, cæterisque regionibus quæ pene Romam usque habentur, Domino cooperante, dominabatur, nequaquam uti ducalis, sed regii illustrari culminis honore deberet. Qui etiam addebant quod regni ipsius principium et caput, Panormus Siciliæ metropolis fieri deceret, quæ olim, in priscis temporibus super hanc ipsam provinciam reges nonnullos habuisse traditur, quæ postea, pluribus evolutis annis occulto Dei disponente judicio, nunc usque sine regibus mansit....

de Pouille et de Calabre, si inquiets déjà de l'avoir reconnu pour duc, ne se révolterait-il pas devant cet accroissement de puissance, et devant ce titre qui rendaient bien plus impossible encore dans l'avenir toute tentative de révolte et d'insoumission? Quelle devait être aussi la résolution du saint-siége? Le souverain Pontife se refuserait-il à bénir le roi comme il avait si longtemps refusé l'investiture au duc? Cette lutte terrible, dangereuse avec l'Église, de laquelle il était sorti si miraculeusement une première fois, pouvait se renouveler.

Résister au puissant ascendant de la religion sur les esprits, combattre les armes du ciel avec les armes de la terre, c'était là un écueil contre lequel il pouvait se briser, et, à côté de ses rêves glorieux de souveraine royauté, lui apparaissait, comme une leçon du passé, la grande et inflexible figure de Grégoire VII, dominant l'empereur d'Allemagne excommunié; et il voyait aussi Honorius, quittant la mitre pontificale pour le casque et l'épée. Cependant l'ambition parla plus haut que la crainte. Après de longues hésitations, il partit de Palerme et, secondé par un

vent favorable, il arriva à Salerne. Il n'entra pas dans la ville, mais il fit mander aux principaux personnages, aux ecclésiastiques, aux comtes et aux barons dont l'affection et les lumières lui étaient connues, de se rendre auprès de lui (1).

Lorsqu'ils furent tous réunis en conseil, il leur adressa ces paroles :

« Puissants seigneurs et ministres de Dieu, connaissant votre dévouement, votre prudence et votre haute sagesse, je suis venu chercher ici le secours de vos lumières. Avec l'aide du Seigneur tout-puissant et de vos bras vigoureux et hardis, j'ai soumis à mes lois une vaste étendue de domaines; mes parents, mes amis et mes sujets de Sicile réunis en conseil, m'ont appelé à la dignité royale : c'est, disent-ils, donner à mes sujets une position plus élevée, à mon empire plus de force, à ma puissance plus de grandeur, et ils m'ont supplié, avec d'instantes prières, de rétablir en Sicile la royauté

(1) *Alexander Teles.*, lib. II, c. II :
Salernum regreditur, extra quam non longe convocatis ad se aliquibus ecclesiasticis peritissimis, atque competentioribus personis, necnon quibusdam principibus, comitibus, baronibus simulque aliis, qui sibi sunt visi, probatioribus viris patefecit eis examinandum secretum et inopinatum negotium.

détruite. Mais avant de me rendre à leurs vœux, j'ai voulu consulter votre jugement éclairé sur une question aussi grave, et je vous ai réunis ici, pour que vous puissiez discuter entre vous, ce qu'il est juste et convenable de faire en cette circonstance. »

Un long murmure d'approbation accueillit ce discours, car tous les assistants étaient entièrement dévoués au duc; l'adhésion fut générale.

« Oui ! s'écria-t-on de toutes parts avec enthousiasme, votre valeur guerrière et les droits sacrés de la succession vous ont donné la domination sur la Sicile, la Pouille et la Calabre; il est juste de replacer sur votre tête glorieuse l'ancienne couronne des rois. »

Le duc s'étant retiré, les membres du parlement se mirent à examiner pour lequel des pays soumis à la domination du prince normand devait se renouveler la prérogative de l'ancien titre royal, et il fut évident, par la tradition du passé, que ce puissant honneur ne pouvait être attribué aux provinces de Campanie, de Pouille, d'Abruzze, de Calabre et d'Amalfi, dans lesquelles seulement avaient été établis des duchés et seigneuries fondés

par les Lombards, tandis que la Sicile avait été, depuis les temps les plus reculés, ainsi que l'attestait l'histoire, décorée de la grande prérogative d'un très-ancien royaume (1).

Ils rappelèrent dans ce conseil royal quels avaient été les premiers rois de Sicile (2), et ils conclurent unanimement qu'il était juste et raisonnable,

(1) *Compendio della storia di Sicilia di Nicolo **Maggiori**,* tom. II, f° 145 : .... Siccome rinvennero, che per quanto la tradizione delle cose antiche somministrava di tal fregio colme ed ornate andarone le provincie di Campagna, di Puglia, di Abbruzzo, di Calabria e di Amalfi, ma che solamente in esse erano state alcune contro ducati e signorie da' Longobardi fondati, cosi all' incontro certissima cosa essere, che l' isola di Sicilia era stata sui dalle piu antiche memorie, che ei somministra la storia, fregiata della luminosa prerogativa di vetustissimo regno.

(2) *Compendio della storia di Sicilia di Nic. **Maggiori**,* t. II, f°. 145, 146 (traduction) :

On compte parmi les plus anciens rois de la Sicile : Cronos, Buti et Sicasta sa femme, si remarquable par sa beauté et ses richesses, et puis Erice, successeur à la couronne. Parmi les Sicains, après Eubolus père, le roi Cocelus son fils ; parmi les Sicoliens, Ducezius, Agathocle, Gorone père et fils, Goronimus neveu, et d'autres encore qui se succédèrent sous le nom *de tyrans.* La signification de ce mot était la même que celle de *roi* ; aussi voit-on Platon, Socrate et les poëtes tragiques grecs, qualifier le monarque de *bon tyran.* L'empereur Théodose porta le titre de roi de Sicile, de même que le Vandale Genséric qui s'en revêtit lorsqu'il vint à Palerme, et après lui Théodoric, roi des Goths. David, roi d'Écosse, avait eu pour femme une princesse du nom de Cécile, fille d'un roi de Sicile. A son retour de la terre sainte, Charlemagne ayant abordé en Sicile, y trouva le roi de ce pays. Nicephore Grégoire et le pape Pascal I, font mention des rois de Sicile que Grégoire VII lui-même fait remonter au temps des Sarrasins.

puisque cette île avait été le siége glorieux d'un grand nombre de rois, de restituer à la ville de Palerme, ancienne métropole et capitale, la continuation de ce royal privilége. Ils ajoutèrent même, disent *Inveghes* et *Alex. Telesinus*, que le diadème posé sur la tête de Roger, loin d'être restreint dans les conditions du passé, devait étendre sa souveraineté sur les autres contrées actuellement soumises au prince normand (1).

Le duc Roger retourna plein de joie en Sicile et, fort de l'approbation de ces deux conseils qui l'appelaient au trône, il chercha les moyens les plus sûrs et les plus prudents à la fois de se revêtir de cette suprême dignité.

Ici les historiens diffèrent entre eux; les uns prétendent que la même année où s'étaient tenus ces deux parlements, le duc Roger fut solennellement couronné à Palerme, c'est-à-dire le 15 mai 1129; d'autres, au contraire, assurent qu'il le fut seule-

(1) *Muratori*, t. V, p. 622. — *Alex. Tel.*, lib. II, c. II :
Nam si regni solium in eadem quondam civitate panormitana, ad regendum tantum Siciliam certum est extitisse et nunc ad ipsum per longum tempus defecisse videtur, valde dignum et justum est, ut in capite Rogerii diademate posito, regnum ipsum non solum ibi modo restituatur, sed in cæteras etiam regiones, quibus jam dominari cernitur, dilatari debeat.

ment l'année suivante, le 25 décembre 1130, jour de Noël.

Cette dernière assertion nous paraît la plus fondée : — en voici les raisons. — D'abord *Alexandre* et *Falcon*, tous deux historiens contemporains, et dont les écrits contiennent de grands détails sur les moindres événements de cette époque, ne font mention que d'un seul couronnement, c'est-à-dire de celui présidé par le légat de l'antipape Anaclet; ensuite, dans plusieurs actes, et entre autres dans deux priviléges accordés à l'église de Patti, en 1134, et signés de Roger, il est dit : *An de l'incarnation* 1133 et 1134, *troisième et quatrième année de notre règne*; enfin, dans les priviléges que le prince normand concéda jusqu'en l'an 1130, il conserva toujours le titre de duc.

Du reste, cette question ne nous semble pas d'une grande importance. Il se peut, et de cet avis sont *Inveghes* et *la Chronique de Saint-Étienne-du-Bois, de Calabre*, que le duc Roger ait voulu faire confirmer immédiatement, par une cérémonie publique, l'assentiment unanime de ses barons, afin de donner à cet assentiment la valeur d'un fait accompli et incontestable; mais le véritable couron-

nement, celui où il reçut l'onction sainte, n'eut lieu qu'en 1130 (1).

(1) Il n'est pas sans intérêt de connaître les diverses opinions des historiens les plus érudits sur cette matière, aussi nous traduisons littéralement les annotations du théologien Pagius aux annales du cardinal Baronius, à l'occasion du couronnement, elles résument cette discussion.

Selon Baronius, le commencement du royaume de Sicile date de l'année 1130; les historiens qui depuis ont parlé des événements de la Sicile et de Naples, contestent le double couronnement qui aurait eu lieu, savoir : *en* 1129, *aux ides de mai*, après la prise de Naples, et *l'année suivante, le jour de Noël;* il est d'ailleurs impossible, selon eux, que la cérémonie se soit répétée deux fois à Palerme, car l'abbé *Alex. Telesinus* établit qu'au printemps de 1129, Roger avait traversé le Phare pour se rendre dans la Pouille, où il avait eu à livrer plusieurs combats. d'où il suit qu'il ne pouvait être de retour dans la capitale de la Sicile en avril et mai. *Peregrinus,* dans les notes de *Falcon,* dit : *Les historiens rejettent le fait du couronnement de Roger à Palerme, par les mains des quatre archevêques, etc., dont il n'est parlé ni dans la chronique de Miraldo ni par les moines Cartusiens. Il est surtout contestable, puisque les plus anciens documents se taisent à ce sujet, notamment Alex. Telesinus qui était tout dévoué à Roger, et qui parle seulement dans ses lettres d'un couronnement, entouré du plus grand luxe et fait en présence d'une multitude de gens de toutes conditions, le jour de Noël. Il le spécifie plus loin en disant: à la fin de l'année* 1130, *et par l'autorité de l'antipape Anaclet.* Ces paroles s'accordent avec la description de *Falcon;* et *Alex. Telesinus* n'eût pas passé sous silence un précédent couronnement fait en faveur de Roger, car cette cérémonie n'eût pas été célébrée avec moins de pompe et avec un moins grand concours de la noblesse, sous le pontificat d'Honorius, alors très-dévoué à Roger.

D'après *Peregrinus,* Honorius II, qui s'était déterminé avec tant de peine à conférer à Roger le titre de duc, n'eût pas été tranquille s'il eût su Roger investi de la dignité royale; et Roger, qui avait promis son secours au pape Honorius dès le mois d'août, n'eût pas manqué, les choses étant ainsi, de lui demander la confirmation de son nouveau titre dans l'entrevue qu'ils eurent ensemble.

Outre l'autorité en faveur de cette opinion, d'abord de *Falcon* et

Voici ce que *la Chronique manuscrite de Saint-Étienne-du-Bois, de Calabre,* rapporte de cette céré-

d'*Alexandre*, on a celle de *Jean de Ceccano* dans la *Chronique d'Ordericus*, liv. XII, page 895, et l'auteur de la *Chronique de Carauviensis*. — Avant cette époque *Falcon* et *Alexandre* ne donnent à Roger que le titre de duc. L'un et l'autre sont d'accord, même avec la *Chronique de Moraldi*, citée trop légèrement par *Fazelle*, liv. VII, page 406, et par *Ducange* dans les notes sur l'*Histoire de Cinnanus*, page 446.

Pyrrhus Roccus cite cette *Chronique manuscrite de l'église de Saint-Etienne-du-Bois, en Calabre*, appelée autrefois *Eremus*, il ajoute que l'original était en la possession du Napolitain *Camille Tutinus*, et qu'on y lit ce qui suit : *Honorius étant mort, l'Eglise élut à sa place le cardinal-diacre Grégoire, sous le nom d'Innocent II, lequel ne voulut pas confirmer ce couronnement ; mais un Pape schismatique, le cardinal Pierre, appelé Anaclet II, ayant été opposé à Innocent, Roger obtint de lui la confirmation de ce privilége.* Cependant si, dans cette même année, Roger eût sollicité la confirmation du pape Innocent, comment plus tard, et pendant plusieurs autres années, aurait-il pu le tenir pour antipape ?

L'*historien Cartusien* et *Fazelle* ne disent rien du double couronnement ; mais des auteurs venus ensuite, s'autorisant de ce qu'*Alexandre*, en parlant de l'inauguration de Roger, ne mentionne ni le consentement d'Anaclet ni la présence de son légat, concluent qu'il admet le couronnement comme ayant été fait l'année précédente. *Alexandre*, dans sa préface et ailleurs avertit les lecteurs qu'il omet diverses circonstances, et qu'il ne se rappelle pas le nom de celui qui couronna Roger ; il place l'inauguration faite à Palerme au jour de Noël ; c'est pourquoi il n'entend pas parler d'un couronnement que *Miraldo* et *Fazelle* font remonter aux ides de mai, mais bien du couronnement de Noël fait par le cardinal de Centi, et que raconte *Falcon* dans *Baronius*.

Cependant un écrivain citant *Balusius* dans son histoire sur la délivrance de Messine par le comte Roger, tome VI, dit : Nous tenons pour certain que Roger fut couronné roi à Palerme en 1129 ; car *Balusius* fait mention du privilége accordé aux Messinois, commençant ainsi : *Au nom du Dieu éternel et de notre sauveur J. C. Amen. Roger, par la grâce divine, premier roi de Sicile, duc de la Pouille et prince de Capoue....* et qui se termine par ces mots : *Ceci est l'original de nos ordres.... daté de la bienheureuse ville de*

monie, que le père Pagius traite de fable dans les annotations aux annales ecclésiastiques du cardinal Baronius :

« Furent appelés, pour la prochaine solennité, « archevêques et évêques, grand nombre de comtes « et de nobles chevaliers, et un jour du mois de « mai fut fixé par eux pour le couronnement de « Roger, auquel jour, 15[e] de mai, il parut dans « le palais, vêtu d'un habillement royal, tissu d'or, « la tête couverte d'une petite toque de soie; il

Palerme, en commémoration de notre couronnement, le 15 mai de l'année du Verbe incarné 1129, *auquel ont assisté Roger de Benevent, Jean de Palerme et Philippe de Capoue.*

D'autre part, cette partie de l'Italie reconnaissait Anaclet ainsi que l'atteste *Falcon :* dans la même année Anaclet consacra à Rome l'archevêque Landolphe, et il raconte qu'Anaclet, secondé par Robert, prince de Capoue, soumit les habitants de Bénévent.

Il détruisit leur commune, dit *Falcon;* ce qui correspond à la fin de cette année ou au commencement de la suivante avant le mois de mars, auquel temps, ainsi que le dit *Falcon*, Roger s'empara d'Amalfi avec une armée bien plus nombreuse. La ville de Naples s'était déjà soumise à Roger; et le chroniqueur *Alexandre*, dans la liste des villes, des princes et des magnats qui dès l'année précédente avaient fait cette soumission, ne mentionne nullement la ville de Naples. Cependant si l'on tient compte que dès l'année précédente le prince de Capoue, plus puissant que les autres seigneurs, avait fait sa soumission, on doit en conclure que Naples a dû suivre son exemple. Car *Alexandre*, au commencement du livre II, dit : « Roger, possesseur de tout le territoire de Bohémond, et maître absolu du duché de la Pouille, avait reçu la soumission du prince de Capoue et du général de l'armée napolitaine, ainsi que celle de tout le pays qui s'étend jusqu'aux frontières de la principauté d'Ancône. Quand les germes

« portait au cou une chaîne d'or, enrichie d'un « grand nombre de différentes pierres précieuses. « Étant monté sur un superbe cheval, il fut con- « duit à la cathédrale de Palerme, au milieu d'une « nombreuse cavalcade de prélats et de seigneurs. « Là, il fut reçu par le clergé avec de grands hon- « neurs. Il est pour certain que le temple saint « était décoré d'ornements très-riches et très-somp- « tueux, de telle sorte que les yeux en étaient « émerveillés; et le concours des différentes nations

de la guerre furent éteints, il commença à penser en lui-même et à dire à ses amis intimes, surtout à Henry de Conti, son oncle, qui l'aimait particulièrement, que celui qui gouvernait la Sicile, la Pouille, la Calabre et les autres pays voisins de Rome, ne devait pas se contenter du titre de duc, mais devait jouir des honneurs suprêmes de la royauté. C'est pourquoi il convoque à Salerne une assemblée où les magnats lui décernent à l'unanimité la couronne, et pressent par les plus vives prières le duc Roger de se faire couronner roi dans Palerme, capitale de la Sicile. Aussi le duc, fort de leurs conseils, rentre en Sicile, et ordonne, etc... » Il résolut donc de se faire couronner avec le consentement des principaux seigneurs, des magnats, des barons, des prélats, sans consulter le Pontife romain.

Enfin, ce même *Alexandre*, dans son histoire d'Anaclet, ne fait aucune mention que Roger fût redevable de sa dignité à son courage et au bon vouloir de ses vassaux, avant qu'Anaclet, le 5 des calendes d'octobre, eût émis le bref mentionné par *Baronius*. Roger, à cette époque, non-seulement s'intitula *roi de la Sicile*, mais encore *de l'Italie*, ainsi que le prouvent les diplômes d'Ughellus mentionnés dans les *Annales de Brindisi* et de *Bénévent*, dont la date est des années 1133 et 1137, dont voici le commencement :

Moi Roger D.-G., roi d'Italie et de Sicile, protecteur des chrétiens, et fils du premier comte Roger....

« accourues à cette solennité était tel, qu'à peine « pouvait-on parvenir jusqu'à l'église. Différentes « cérémonies ayant été faites par les prélats et les « évêques de Bénévent, de Capoue, de Salerne et « de Palerme, le diadème royal, orné de pierre-« ries, fut enfin posé sur la tête de Roger; on lui « mit le sceptre entre les mains, et il fut appelé « alors du nom de Roi par toute l'assemblée (1). »

Les seigneurs et barons de Sicile, de Pouille et de Calabre avaient donné leur assentiment; Roger n'avait plus qu'un obstacle à surmonter, mais cet obstacle était le plus grand de tous, car il venait du saint-siége. Ceux dont il avait réuni les suffrages étaient ses vassaux, ses feudataires de différents degrés; soumis à la dépendance de leur souverain, ils avaient dû s'incliner devant son désir. Mais le Pape prétendait être le chef suprême et absolu de tous les princes chrétiens, et il devait, dans les intérêts de l'Église, s'opposer énergiquement à cette nouvelle puissance qui pouvait créer de grands embarras au saint-siége.

Un événement fâcheux pour le christianisme,

(1) *Chron. de Saint-Etienne-du Bois de Calabre dans Inveghes*, p. 186 et 187. Voir pour le texte, les notes à la fin du volume. N° VI.

une discorde qui minait les forces de l'Église en divisant la puissance pontificale, vint en aide à Roger. — Honorius mourut; à sa mort, deux camps se formèrent. Le premier éleva à la dignité pontificale Grégoire, moine de Latran, abbé de Saint-Nicolas, cardinal-diacre de Saint-Ange, en le nommant Innocent II. Le second conféra la même dignité le même jour, à la troisième heure, à Pierre, cardinal, presbytérien de Sainte-Marie-Transtéverine, sous le nom d'Anaclet (1).

Roger était ainsi débarrassé d'un ennemi redoutable; il se déclara pour Anaclet. Des historiens prétendent qu'il le fit après le refus d'Innocent II de lui accorder la couronne royale. Roger, disent-ils, grandement courroucé, se réunit au schismatique, et tandis qu'Innocent II se rendait en France, par la route de Pise, afin de demander du secours au roi Louis VI le Gros, contre la puissance d'Anaclet, le duc alla en Pouille, et eut dans la ville d'Avellino un entretien avec l'antipape.

(1) *Baronius*, t. XVII, an. 1130:
Dominus Papa Honorius medio mense februario viam universæ carnis ingressus est ad Dominum, et dominus Innocentius electus est, postquem Innocentium die ipso ad horam tertiam Petrus Portuensis episcopus Petrum filium Petri Leonis elegit pro Anacleto.

Le prince normand s'agenouilla respectueusement devant Anaclet, et lui dit :

« Pontife souverain, évêque du christianisme et père de l'Église, je viens me prosterner devant vous avec humilité, et vous reconnaître pour le seul chef suprême de la religion chrétienne et pour mon seigneur souverain (1). Je dévoue, à votre vénérable sainteté, mon corps et tout ce que je possède par la grâce de Dieu, pour renverser les ennemis de saint Pierre réunis contre vous, et chasser l'usurpateur, frappé d'anathème, qui veut occuper la place sacrée dont vous seul êtes légitimement revêtu. »

Anaclet releva le duc avec bienveillance et lui répondit :

« Je reçois, mon fils, votre hommage et votre serment de fidélité avec amour et joie; j'accepte les secours que votre piété me prête, et si la puissance que Dieu et les chrétiens m'ont conférée, peut vous

(1) *Baronius*, t. XVII, an. 1131, f° 460 :
Dux Apuliæ ad pedes nostros veniens, nos Papam catholicum et legitimum dominum suum prædecessorum suorum more recognovit. Archiepiscopi, abbates omnes Apuliæ et Calabriæ nobiscum sunt et nos visitant et frequentant.

(*Fragment d'une lettre d'Anaclet.*)

être utile, je suis prêt aussi à venir à votre aide, si cela ne s'oppose ni aux lois de la justice, ni à celles de la foi. »

Encouragé par ces paroles de l'antipape, Roger reprit aussitôt :

« Puisque Votre Sainteté me permet de lui exposer l'objet de mes désirs, je parlerai sans crainte. Appelé au trône par les vœux unanimes de tous mes sujets, j'ai résolu, avec le secours de votre sainte protection, de rétablir l'ancienne monarchie sicilienne. Je viens donc implorer votre suprême sanction, en soumettant à vos lois souveraines moi, mon pays, mes évêques et mes prélats. La grandeur et la puissance des souverains de Sicile importent à la religion chrétienne, car c'est au nom de cette religion qu'ils ont expulsé les Barbares de cette île depuis si longtemps souillée par leur impiété, c'est en son nom qu'ils l'ont purifiée, et y ont établi le siége de leur domination. »

Anaclet répondit à Roger :

« Je reconnais entièrement la justice et le droit de votre requête, et par souvenir et gratitude des services que le Grand comte, votre glorieux père, a rendus à l'Église chrétienne, je suis prêt à vous

accorder ma sanction. Je vous enverrai par un de mes cardinaux le bref pontifical. Régnez en paix sur la Sicile et que la miséricorde du Dieu puissant descende sur vous. »

Après de semblables paroles, l'antipape et le duc Roger se séparèrent. — Le premier se rendit à Bénévent, le second s'embarquant à Salerne, retourna en Sicile.

Aussitôt après son retour, il fit savoir dans les différentes parties de son royaume et jusqu'aux frontières de la Pouille, à tous ceux qui avaient quelque dignité, quelque rang, ou quelque pouvoir, de se réunir à Palerme pour la cérémonie de son couronnement, dont les solennités avaient été fixées au jour de Noël (1).

Tous s'empressèrent d'obéir, princes, chevaliers, comtes et évêques. Le duc Roger les ayant réunis une troisième fois en conseil, leur fit part de la sanction d'Anaclet; et ainsi que les deux premières fois, agissant avec une habile et louable politique,

(1) *Alex. Telesinus*, lib. II :
Rex subito mandans suarum provinciis ubique terrarum quatenus omnes cujuscumque dignitatis vel potestatis, seu honoris essent, in die susceptionis ejus coronæ quam Dominici Natalis primo advenientis susceptura erat solemnitas, Panormi omnes convenientes adessent.

il réclama de nouveau leurs suffrages. Dans ce conseil on décréta unanimement que, pour la gloire de Dieu et le bien du pays, le duc Roger serait couronné roi dans la ville de Palerme.

Pendant que se tenait ce grand parlement du royaume de Sicile, de Pouille et de Calabre, arriva à Palerme le cardinal Conti, envoyé par l'antipape Anaclet (1). Le bref pontifical est une pièce importante qui mérite d'être citée en son entier :

L'Église, sous nos prédécesseurs Urbain et Pascal, Pontifes romains de vénérable mémoire, a reçu d'innombrables services de ta mère qui, suivant noblement les traces de son époux, pourvut d'une main libérale à ses besoins et à sa protection. Et toi aussi que la divine providence a élevé, par la sagesse et la puissance, au-dessus de tous les autres princes d'Italie, tu t'es appliqué à combler nos prédécesseurs d'honneurs et de richesses, c'est pourquoi nous avons

(1) *Inveghes*, vol. III. *Couronnement de Roger :*

« Fu questo, dice Fr. Capece Latro, Pietro Ottavio di Vico, dei conti di Tusculo, card. del titolo di S. Eusebio, il quale porto seco il breve antipontificio della coronazione di Ruggiero che vien riferito interio da Baronio e Pirri, e fu dato 5 kal. †. Oct. Ind. † 9. an. Dom. incarn. 1130, pontif. dom. Anacleti padre, an. primo; il cui originale, scrive Baronio, si conserva nel Vaticano, ma alquanto manchevole, ove l'antipapa gli concede più cose. »

résolu de te récompenser toi et tes successeurs par des titres d'honneur et de puissance; en conséquence nous t'accordons, te donnons et te cédons en vertu de notre autorité à toi, à ton fils Roger et à tes autres fils, selon tes dispositions pour la succession du trône, et aussi aux héritiers de tes enfants, la couronne du royaume de Sicile, de Calabre et de Pouille, comprenant tout le domaine que nous, ainsi que nos prédécesseurs, avons donné et accordé aux ducs de Pouille tes prédécesseurs, Robert Guiscard et Roger, son fils. Nous te concédons, avec la possession du royaume, toutes les distinctions royales, les droits régaliens à titre perpétuel pour en jouir à toujours, et établissons la Sicile première province du royaume. Nous permettons et nous accordons que, par les mains des archevêques de ton domaine choisis à ton gré et selon ta volonté, et assistés d'autres évêques, toi et tes héritiers receviez l'onction et la couronne royale. Toutes les concessions, donations et priviléges que nos prédécesseurs ont concédés et accordés à tes prédécesseurs Robert Guiscard, Roger son fils et Guillaume, ducs de Pouille et à toi-même, nous les concédons et accordons à toi, à tes fils et à tous tes héritiers à titre perpétuel. Nous donnons en outre et nous accordons à toi et

à tes héritiers la principauté de Capoue avec toutes ses dépendances, de la même manière que le prince de Capoue la possède maintenant et l'a possédée par le passé. Nous accordons et confirmons aussi l'hommage de la ville de Naples et de ses dépendances, et le secours des hommes de Bénévent contre tes ennemis. Cédant à tes sollicitations, nous accordons à l'archevêque de Palerme, à ses successeurs et à l'église de Palerme la consécration de trois évêques de Sicile, c'est-à-dire de Syracuse, d'Agrigente et de Mazara ou de Catane, pour empêcher que les susdites églises ne souffrent quelque diminution de la part de l'archevêque de Palerme, ou de l'église de Palerme elle-même. Quant aux deux autres, nous en réservons l'établissement à notre entière disposition. Par ces concessions nous cédons, livrons et accordons toutes ces choses à toi et à tes enfants pour les avoir et les posséder par un droit perpétuel, pourvu que l'hommage et la fidélité dus à nous et à nos successeurs soient entre nous et vous faits par toi et eux, jurés par toi et eux, qu'ils n'aient à en souffrir pour cela aucune diminution de dignité ou de domaine. Toi et tes héritiers vous devrez payer chaque année à l'Église romaine un tribut de six cents schifates, si on vous le demande; mais si on ne vous

l'a pas demandé, à la première requête payez-le, s'il n'y a aucune raison pour ne pas le payer. Si dans l'avenir quelque personne séculière ou ecclésiastique essaie de s'opposer à cette concession ou à cette donation, à moins qu'il ne donne une satisfaction convenable, qu'il soit frappé d'anathème. Mais à tous ceux qui observent ces conditions, concessions et permissions, soit la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Ainsi soit-il (1).

Ce bref pontifical avait été expédié de Bénévent le 27 septembre, et le cardinal, après une heureuse navigation, aborda à Palerme. Il fut reçu dans cette ville avec les plus grands honneurs, et installé dans un palais préparé avec un grand luxe et décoré, par les soins du duc, de tapis et de draperies d'un prix inestimable. Aussitôt son arrivée, l'on s'occupa avec activité des préparatifs pour la solennelle cérémonie du couronnement.

Elle fut fixée au 25 décembre, jour de la naissance du Christ.

De toutes les parties du royaume était accourue une multitude immense de comtes, princes, chevaliers, évêques et archevêques. Palerme, resplendis-

(1) Voir, pour le texte latin de cette bulle, les notes à la fin du volume. N° V.

sante *de luxe, d'allégresse* et *d'orgueil*, ouvrait ses portes à cette foule illustre et éminente qui venait, soit du côté de la terre, soit du côté de la mer.

Le 25 décembre, ce fut par toute la ville une agitation impossible à décrire. — L'aspect de Palerme pour cette royale cérémonie eût émotionné le cœur le plus sec ; les rues étaient encombrées; les maisons et les palais étaient pavoisés de riches draperies et de tapisseries brodées d'or et d'argent; les édifices publics et privés brillaient d'ornements infinis. — Des portiques, des obélisques, des emblèmes s'élevaient de tous côtés ; la ville métropolitaine de la Sicile avait un air splendide de fête et d'excessif contentement, semblable à l'antique Rome, capitale du monde, pour l'entrée triomphale de ses empereurs (1). « Enfin, dit *Inveghes* « dans son style vrai et naïf, tout était glorieuse- « ment resplendissant; le pavé était aussi recou- « vert de tapis de beaucoup de couleurs, ce qui « procurait à ceux qui marchaient dessus une « jouissance extrême. »

(1) *Compendio della storia di Sicilia da Nicolo Maggiori*, lib. II: E si adorna di superbissima gala non meno che si rivestiva, e si adornava l' antica Roma, capitale del mondo, nell' ingresso de' suoi imperatori trionfanti.

Le cortége partit en grande pompe pour se rendre à l'église archiépiscopale. — Roger était sur un superbe cheval richement caparaçonné, au milieu d'un innombrable concours de barons et de chevaliers, marchant en bel ordre, et tout couverts d'habits d'or et d'argent. En tête du cortége se trouvait le trésorier du roi, suivi de nombreux écuyers tenant des cassettes pleines de pièces de monnaies d'or et d'argent; et tout le long de la route il jetait ces pièces de monnaies au peuple assemblé qui faisait retentir l'air de bénédictions et de cris d'allégresse. — Cet usage n'appartient qu'aux souverains seuls, comme l'un des suprêmes droits attachés à la couronne (1).

Le cortége s'arrêta devant la cathédrale, et le duc, étant descendu de cheval, s'avança jusque dans la chapelle de *l'Incoronata*, où le cardinal Conti l'attendait, la mitre sur la tête, assis sur un *Saldistorium*, que l'on avait placé devant l'autel; le cardinal avait à sa droite et à sa gauche les arche-

(1) *Compendio della storia di Sicilia di Nic. Maggiori*, t. II :

..... E collo spargimento delle monete al popolo nel giorno del publico proclamazioni all' ingresso, questo non è di altri proprio che del solo monarco, come un diritto di suprema regalia annessa alla di lui corona, soperchiose riserbato soltanto a quella suprema podestà.

vêques, les évêques, et leurs assistants en grand apparat. Il y avait neuf archevêques et dix-sept évêques (1).

Roger, en habit de simple chevalier, c'est-à-dire l'épée au côté, et les éperons d'or aux pieds, ayant un évêque à sa droite et un évêque à sa gauche, se présenta devant le légat du Pape, et ôtant la toque qu'il portait sur sa tête, s'inclina et le salua.

Alors le premier des évêques s'étant retourné, la tête découverte vers le cardinal, lui dit :

« Père vénérable, notre très-sainte mère l'Église vous demande d'élever à la dignité royale, le noble et valeureux chevalier qui est devant vous (2). »

Le cardinal demanda alors à cet évêque :

(1) Palermo nobile. — *Inveghes*, t. III, f° 188.

Alla qual solennità intervennero IX *arcivescovi*: Rogerius Beneventanus, — Philippus Capuanus, — Romualdus Salernitanus, — Petrus archiepiscopus Panormitanus, — Angelus Barensis, — Veterandus Tranensis, — Arnulfus Cusentinus, Joannus Sanctæ Severinæ, — Gualterius Tarentinus. — XVII *vescovi* : Joannes Cannensis, — Hugo Messanæ, - Riccardus Caiëtæ, — Sigebertus Atinensis, — Justinus Mazzarinus, — Petrus Ravellensis, - Rolandus Syracusanus, — Honorius Trojanus, — Roggerius Agrigentinus, — Robertus Aversanus, — Augerius Catanensis, — Nicolaus Cotronensis, — episcopus Gratianus, — Tropeianus, — Locrensis, — Brisedianus — et Cassinensis. — V *abati* : Raynaldus Calamontarius, Cassinensis, — Umfridus, - Stephanus, - Desiderius et Radulphus a Crucifixo magister Eremi.

(2) Tous les détails de cette cérémonie se trouvent dans le pontifical romain. Pie IV.

« Savez-vous si ce chevalier est digne d'être honoré d'une semblable dignité, et s'il est utile de la lui conférer? »

L'évêque répondit :

« Oui, nous savons qu'il en est digne, et nous croyons qu'il est utile de la lui conférer pour les intérêts de la sainte Église et ceux du royaume »

Alors le cardinal debout, et levant ses deux mains, dit : « Grâces à Dieu! » — Ensuite il s'assit de nouveau (1).

Roger s'avança alors vers le prélat vénérable qui présidait à cette cérémonie, s'agenouilla respectueusement devant lui, et tenant ses deux mains étendues sur le saint livre des Évangiles, fit sa profession de foi, en disant :

« Je jure de n'employer ma nouvelle puissance que pour l'intérêt de l'Église et de mon royaume. Que Dieu et les saints Évangiles me soient en aide. »

Le cardinal, après ces paroles, se leva ainsi que

(1) *Inveghes*, t. III, f° 196 :
Il primo de vescovi rivoltosi all' arcivescovo li dice : « Reverendissime pater, postulat sancta Mater Ecclesia, ut præsentem egregium militem ad dignitatem regiam sublevetis. » Allora domanda il metropolitano : « Scitis illum esse dignum et utilem ad hanc dignitatem? » — Quello risponde : « Et novimus et credimus illum esse dignum et utilem Ecclesiæ Dei et ad regimen hujus regni. » Al che dice l'arcivescovo : « Deo gratias. »

les archevêques et les évêques qui l'entouraient, et bénit Roger, en faisant le signe de la croix et en disant : « Seigneur, laisse descendre ta bénédiction sur ce roi que nous allons couronner. »

Roger répondit : « Nous t'implorons, Seigneur, écoute-nous. »

Lorsque la prière fut achevée, le cardinal ayant l'étole, le pluvial et la mitre, descendit vers le roi, accompagné de deux diacres, et le conduisit à l'autel. — Là, il s'y tint, la mitre sur la tête, et après avoir trempé le doigt du milieu de la main droite dans l'huile sainte, il lui oignit d'abord le bras droit, tant au poignet qu'à la jointure du coude, en faisant le signe de la croix, puis, retirant sa mitre, il lui fit l'onction entre les deux épaules, en disant :

« Nous te prions, Seigneur tout-puissant, toi, d'où vient toute puissance et toute dignité, et nous te supplions humblement, pour que tu nous permettes d'élever à la dignité royale ton serviteur, afin qu'avec ta miséricorde, il travaille à l'accroissement de ta sainte Église (1). »

(1) Oremus, Deus omnipotens : cujus est vis, potestas et dignitas, te supplici oratione, atque humillima prece deposcimus, ut huic famulo tuo pro-

Après l'onction, la messe commença *avec une grande harmonie d'instruments et de voix*, et lorsque l'épître et le graduel furent terminés, eurent lieu les cérémonies du couronnement.

Depuis le dimanche précédent, l'épée, la couronne, le sceptre, et l'huile des catéchumènes avaient été déposés en évidence, sur le maître-autel de la métropole.

Le roi quitta de nouveau sa place et se mit à genoux devant le cardinal.

Alors l'un des évêques prenant l'épée nue, la présenta au cardinal qui la déposa entre les mains du roi, en disant :

« Reçois ce glaive, que nos mains indignes ont pris sur le saint autel, et qui a été sanctifié par le Dieu puissant et par les saints apôtres. Nous te le donnons, avec notre sainte bénédiction, pour la défense de la sainte Église catholique romaine, et pour qu'il soit la terreur des méchants et la joie des bons. Souviens-toi de ce qui est écrit dans les psaumes sacrés : prends ce glaive, et qu'il te serve au triomphe du droit et de la justice, à la destruc-

perum regaliæ majestatis effectum ut in tua protectione constitutum ad regendum Ecclesiam tuam sanctam.

tion victorieuse de toutes les iniquités, à la protection et la défense de la sainte Église de Dieu et de tous les fidèles; qu'il te serve à épouvanter et à disperser les traîtres et les ennemis de la religion, à secourir et à défendre avec bonté les veuves et les orphelins, à relever ce qui a été abattu, et à conserver ce qui existe : ainsi ton règne sera glorieux et méritoire devant Dieu, le Christ et les saints apôtres (1). »

Après ces paroles, l'évêque qui avait présenté l'épée nue au cardinal, la remit dans le fourreau et la lui donna de nouveau.

Le duc s'étant relevé, le légat du Pape la lui ceignit au flanc en lui disant :

« Laisse-la reposer à ton côté, prince puissant,

(1) Accipe gladium desuper altare desumptum per nostras manus, licet indignas, vice tamen auctoritate Dei omnipotentis et Beatorum apostolorum consecratum tibi concessum, nostræque benedictionis officio in defensionem sanctæ matris Ecclesiæ divinitus ordinatum ad vindictam malefactorum, laudem vero bonorum, et memor esto ejus de quo Psalmista prophetavit dicens : Accingere gladio tuo ut in hoc per eundem vim æquitatis exerceas, molem iniquitatis potentissime destruas, et sanctam Dei Ecclesiam ejusque fideles propugnes atque protegas. Nec minus sub fide falsosque christiani hostes exterreas atque dispergas, viduas atque pupillos clementer adjuves atque defendas, desolata restaures, restaurata conserves.

et souviens-toi que les vrais chrétiens ont régné par la foi et non par le glaive (1). »

Aussitôt, le roi qui s'était agenouillé pendant ces paroles, dégaina son épée, la brandit en l'air, et la fit tourner au-dessus de sa tête *avec une grande dextérité et un air de courage*, comme s'il eût voulu défier les ennemis de l'Église; et après en avoir essuyé la lame sur le bras du métropolitain, il la remit dans le fourreau, et s'agenouilla de nouveau devant le cardinal.

Le cardinal prit la couronne sur l'autel où elle avait été déposée; et le prince de Capoue, qui devait, en ce jour solennel, couronner le roi, s'avança au milieu des évêques et la tint d'un côté, tandis que le cardinal-légat la tenait de l'autre, pour que le prince normand reçût ainsi la couronne de la toute-puissance de Dieu et de la volonté des hommes.

Lorsqu'elle fut posée sur la tête de Roger, le cardinal dit :

« Reçois ce signe de gloire, cette couronne royale, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, afin de renverser les ennemis de la foi et arrêter la conta-

(1) Accingere super femur tuum potentissime, et attende quia sancti non in gladio seu per fidem vicerunt regna.

gion de tous les vices; conduis-toi avec justice et miséricorde, afin que tu reçoives ensuite de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, la couronne du royaume éternel (1). »

Ensuite, le cardinal prit le sceptre sur l'autel, et le lui mettant dans la main droite, il dit :

« Reçois la verge du courage et de la vérité; qu'elle te serve à chasser les réprouvés, à enseigner la route à celui qui s'égare, à tendre la main à celui qui tombe, à abaisser l'orgueil et à relever l'humilité. »

Après ces paroles, le roi, après avoir incliné la tête jusqu'aux pieds du cardinal, se releva; un desservant lui ayant détaché l'épée du flanc, la porta devant lui, dans son fourreau; et le cardinal, accompagné des plus hauts dignitaires de l'Église, au milieu desquels s'était placé le roi, portant le sceptre et la couronne, le conduisit jusqu'au trône royal.

« Jamais, dit le chroniqueur qui rapporte les

(1) Accipe signum gloriæ et diadema regni, coronam in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, ut spreto antiquo hoste, spretisque contagiis vitiorum omnium : sic justitiam, misericordiam et judicium deligas; ita juste, pie, misericorditer eas; ut ab ipso Domino nostro J. Ch. æterni regni coronam percipias.

« détails de cette imposante cérémonie, Roger « n'avait paru si grand et si majestueux ; chacun le « regardait avec respect et admiration ; il semblait « entouré d'une auréole éclatante de gloire et de « sainteté, et l'assemblée éblouie, était saisie d'une « sainte émotion. »

Lorsque le cortége se fut arrêté devant l'estrade du trône, le cardinal dit à Roger, en lui montrant ce siége inviolable et sacré : « Assieds-toi et conserve cette place. »

Alors, le roi s'assit, revêtu du royal manteau, ayant sa couronne sur son auguste tête, et le sceptre dans la main droite. Puis, les archevêques et abbés, les membres du parlement de Palerme et les barons, vinrent prêter le serment de fidélité, au nom de tous les habitants de la Sicile. Ainsi fut fait, par le clergé et les barons de Pouille et de Calabre.

Trois fois, pendant le cours de cette cérémonie, l'on entendit retentir, dans l'Église métropolitaine les acclamations du peuple, dont la formule était ainsi conçue :

« A Roger, par Dieu couronné, grand et très-

« Non, s'écrie Alexandre le chroniqueur, la « plume ne peut exprimer, l'esprit ne peut com- « prendre combien alors sa gloire fut immense, « combien il fut grand dans sa majesté royale, com- « bien il fut admirable en sa somptueuse magnifi- « cence. — Les yeux éblouis croyaient voir tous les « honneurs et toutes les richesses du monde entier « réunis en la personne du nouveau roi; la ville « enfin semblait aussi couronnée; il n'y avait par- « tout que joie et lumière (1). »

L'intérieur du palais était orné de tentures éclatantes faites avec des étoffes brodées d'or, autour desquelles il y avait de longues franges également d'or; le parquet était caché sous des tapis de diverses couleurs; de tous côtés se déployait un luxe éblouissant. La table avait aussi été servie avec le plus somptueux appareil; elle était couverte des mets les plus rares et des vins les plus renommés.

cavalcando per la città, scrive l' istessa cronica, con ogni genero di musica, di trombe, di citara e di sinfonia, si ricondussero nel Real palazzo.

(1) *Alex. Teles.*, lib. II, cap. IV :

Non potest litteris exprimi, imo mente æstimari, quæ et qualis quantave ejus tunc esset gloria, quam magnus in regni decore, quamque etiam in divitiarum affluentiis admirabilis. Nempe aspicientibus tunc universis ita videbatur, ac si omnes hujus mundi opes honoresque adessent inestimabiliter; quidem tota coronabatur civitas, in qua nonnisi gaudium et lux erat.

On ne se servit, pendant tout le repas, que de plats et de coupes d'or ou d'argent (1), et les serviteurs étaient tous habillés de vêtements de soie, étoffe plus rare à cette époque que les draps tissus d'or. « En un « mot, dit en terminant le chroniqueur historiographe de Roger, il fut déployé en ce jour, dans le « palais du roi, un si grand luxe et une si incroyable « magnificence, que chacun crut au miracle et resta « saisi du plus grand étonnement (2). »

Ainsi se terminèrent les cérémonies du couronnement du roi Roger I[er] ou Roger II, ainsi que quelques historiens l'appellent pour le distinguer de son père le Grand comte Roger.

Depuis cette année, Roger déclara Palerme résidence royale, et par un diplôme conservé jusqu'à nos jours, il voulut et ordonna que tous ceux qui lui succéderaient dans son titre et dans son

(1) *Alex. Teles.*, lib. II, cap. v.

Palatium quoque regium undique interius circa parietem palliatum glorifice totum rutilabat. Solarium vero ejus multicoloriis stratum tapetis terentium pedibus largifluam præstabat suavitatem (*id.*, l. II, c. 6).

Ad regiam discumbentibus mensam ciborum, potuumque multimodus, atque affluentissimus apparatus habebatur, ubi quidem non nisi in pateris, seu catinis aureis vel argenteis ministratum fuit.

(2) *Idem*, lib. II, cap. iv.

Quid plura? Gloria et divitiæ in domo regis tot et tales, tantæ que tunc visæ sunt, ut omnibus et miraculum ingens et stupor vehementius fieret.

royaume, ne pussent se faire couronner ailleurs qu'à Palerme, et dans l'église de l'*Incoronata* (1).

(1) *Inveghes*, vol. III, p. 189.

Il Re Ruggiero pose nella città di Palermo le di lui regia e di tutti gli altri re di Sicilia ch'erano per venire dopo lui : e ordinò che i re di Sicilia, principi di quella parte che si chiama il ducato di Puglia, non si potessero incoronare altrove che in Palermo e in detta capella dell' Incoronata e quivi fossero investiti della corona e dominio reale, come appare in privilegio dato in Palermo.

CHAPITRE DOUZIÈME.

1130 — 1139.

SOMMAIRE :

Roger roi de Sicile. — Nouvelle révolte des barons de la Pouille. — La Sicile et la Pouille. — Prise d'Amalfi après une forte résistance. — Le roi va à Salerne. — Arrivée de sa sœur Mathilde. — Réclamations du comte d'Avellino. — Refus du roi de rendre la princesse. — Révolte nouvelle de Ranulphe. — Les principaux barons de la Pouille imitent son exemple. — Siége et prise de Bari. — Grimoalde prince de Bari est fait prisonnier et envoyé en Sicile. — Soumission de Tancrède. — Grande colère de Ranulphe. — Le prince de Capoue se joint aux révoltés. — Redoutable armée des rebelles. — Conflagration générale. — Le roi campe près la ville de Bénévent. — Il se dirige sur Nocera. — Récit de *Falcon*. — Siége de Nocera. — Grande bataille dans la plaine de *Scafato*. — Terrible mêlée. — Le roi est vaincu. — Il rentre à Salerne avec quatre cavaliers. — Il lève une armée considérable et rentre en Pouille. — Il met le pays à feu et à sang. — Il assiége Bénévent. — Horrible massacre. — Le comte de Conversano et Roger de Planco sont faits prisonniers. — Supplice de Roger de Planco. — Humiliation publique infligée au comte de Conversano. — La ville est entièrement détruite. — Succès nombreux de l'armée royale. — Réconciliation du roi avec le comte d'Avellino. — Le prince de Capoue refuse de se soumettre. — Le roi est de nouveau maître de la Pouille. — Innocent II se déclare le chef d'une ligue contre le roi. — Maladie de Roger. — Mort de la reine Elvire. — Douleur du roi. — Bruit de sa mort répandu en Sicile et en Pouille. — Nouvelle révolte des barons. — Le

roi débarque devant Salerne. — Grande joie des habitants. — Le Pape envoie des ambassadeurs à l'empereur Lothaire. — Le roi retourne en Sicile. — Arrivée de l'empereur d'Allemagne à la tête d'une armée puissante. — Nouvelle lutte — L'armée impériale et l'armée pontificale réunies, s'emparent de toute la Pouille. — Discussion entre le Pape et l'Empereur. — Le comte d'Avellino est nommé duc de Pouille. — Départ du Pape et de l'Empereur. — Arrivée du roi de Sicile. — Il reprend presque toute la Pouille. — L'armée de Ranulphe et du roi sont en présence. — Le roi est vaincu. — Discussion sur le droit des deux Papes. — Mort d'Anaclet et de l'empereur Lothaire. — Victor IV. — Innocent II reconnu seul souverain Pontife. — Il marche avec le prince de Capoue contre Roger. — Nouvelle ambassade du roi de Sicile au Pape. — Innocent est fait prisonnier par le fils aîné du roi. — Grands honneurs qui lui sont rendus par Roger. — Réconciliation. — Innocent reconnaît Roger pour roi de Sicile, duc de Pouille et prince de Capoue. — Bulle d'Innocent II. — Conclusion.

Ainsi Roger, Grand comte de Sicile, puis duc de Pouille et de Calabre, avait enfin atteint le but de son ambition, la réalité de ses rêves de gloire et de grandeur; il avait fondé un royaume et relevé une couronne.

Pour nous est terminée cette première période de la domination normande que nous voulions parcourir. Le sceptre avait été solennellement et publiquement déposé entre les mains de Roger. — A dater de ce jour il fut vraiment roi de Sicile, quelles qu'aient été les nouvelles révoltes des barons de la Pouille et les hostilités dirigées contre

lui par Innocent II et ses adhérents, dont la bulle ne fut que la confirmation d'un fait accompli.

Nous avons cru devoir, pour rendre complète dans ses faits généraux et dans ses détails, l'histoire dont nous nous sommes faits le narrateur, suivre le duc Roger dans toutes ses excursions en Pouille et en Calabre, et montrer ainsi par quelle suite de rudes travaux, il était arrivé à fonder cette monarchie nouvelle des Normands en Italie. Ces événements séparés devaient avoir un résultat immense de force et de grandeur, et semblables aux rameaux infinis d'un arbre séculaire, formaient les fibres vivantes de ce grand œuvre de fondation.

Cependant, malgré les nouveaux serments de fidélité et d'hommage solennellement prêtés par les vassaux, les rébellions devaient renaître et grandir, non pas en Sicile, mais en Pouille.

Le premier de ces deux pays était depuis longtemps habitué à l'obéissance et à la soumission. A l'autorité du comte Roger avait succédé le gouvernement énergique de son fils. Homme déjà, quand tous ne le croyaient encore qu'un enfant, il avait forcé les nations à courber la tête. — Mais en Pouille, après la glorieuse et forte domination du

grand Robert Guiscard, était venu le gouvernement pacifique et tranquille du duc Roger, son fils, et après lui la mollesse et l'apathie du duc Guillaume, lorsqu'il eût fallu, pour contenir de nouveaux vassaux insolents et hautains, un gouvernement de fer, et ce respect instinctif, on pourrait presque dire involontaire, que les hommes de guerre ont pour le chef intrépide qui les mène à la victoire.

Sans entrer dans tous les détails de ces nouvelles insurrections, de ces villes sans cesse assiégées, perdues et reprises tour à tour, de ces châteaux soumis aujourd'hui, révoltés demain, sans énumérer à l'infini les chances diverses de ces combats multipliés; nous jetterons un coup d'œil rapide et général sur les principaux événements qui précéderent, et amenèrent enfin la confirmation accordée par Innocent II au couronnement du roi Roger, dans la fameuse bulle datée du 6 août 1139, de l'incarnation.

Malgré le concours unanime des voix qui avait appelé le duc Roger à la couronne, malgré la puissance du nouveau souverain si fermement établie, les rebelles attendaient impatiemment un moment

favorable pour relever la tête, et recommencer ces inutiles et continuelles révoltes, qui aboutissaient toujours à de feintes soumissions.

D'abord les habitants d'Amalfi essayèrent une résistance opiniâtre et presque désespérée, ne voulant pas rendre au nouveau roi la tour dont ils avaient jusque-là gardé la possession; mais les troupes royales entourèrent vigoureusement la ville du côté de la mer, tandis que du côté de la terre, elles s'emparaient de plusieurs places fortes appartenant aux Amalfitains. Ceux-ci voyant tomber, sous les coups de Roger, des forteresses qu'ils croyaient inexpugnables, perdirent courage et déposèrent les armes.

Cette expédition terminée, le roi se rendit à Salerne; sa sœur Mathilde, épouse du comte Ranulphe, accourut tout éplorée vers lui. — Elle se jeta avec des larmes aux pieds de son frère, lui demandant aide et protection contre son mari, et déclara ne vouloir retourner auprès de Ranulphe, que si celui-ci la remettait en possession de sa dot, dont il s'était emparé, c'est-à-dire de toute la *vallée Caudine* et des villes qui s'y trouvaient. Le roi agréa sa demande, et malgré les in-

stances du comte Ranulphe, il déclara que son royal palais de Sicile servirait de refuge à sa sœur Mathilde jusqu'au jour où, de son plein gré, elle en sortirait pour aller rejoindre le comte d'Avellino (1).

Ranulphe, furieux de voir ses demandes repoussées, se prépara à la guerre avec plus d'acharnement qu'il n'en avait jamais mis. Les révoltés n'attendaient qu'un signal pour secouer ce joug d'obéissance qui pesait sur leur nature instinctivement sauvage et insoumise. — Ce signal, le comte d'Avellino le leur donna; et soudain, de toutes les parties de la Pouille, s'élevèrent des cris de révoltes, comme les premières étincelles d'un vaste incendie. Sergius, commandant des troupes de Naples (*magister militum*), ne tarda pas à abandon-

(1) Contrairement à *Alex. Teles.* et aux historiens qui ont rapporté ce fait, Falcon dit : *Rex ipse prædictum Principem et Comitem Ranulphum cum ducentis militibus ad auxilium prædicti Anacleti Romam delegavit, et, eis euntibus sicut prædixi uxorem jam dicti Comitis et filium et civitatem Avellinum se abstulit.* Dans *Caruse,* t. I, f° 341. Ainsi, selon *Falcon,* le roi aurait envoyé le comte Ranulphe avec deux cents soldats au secours d'Anaclet et pendant son absence lui aurait enlevé sa femme la comtesse Mathilde, son fils et la ville d'Avellino. — D'abord il n'est nulle part fait mention de ce secours envoyé par le roi à l'antipape, et Falcon, ennemi déclaré de Roger, puisqu'il était Bénéventin et partisan d'Innocent, ne se fait nullement faute de dénaturer souvent des faits authentiques ou de leur donner une couleur défavorable.

ner le parti de Roger dans lequel il s'était jeté dans un premier moment d'enthousiasme et d'admiration pour ce prince; bientôt l'on vit à la tête de cette nouvelle rébellion, tous les premiers barons de la Pouille, Tancrède, seigneur de Brindisi, et Grimoalde, prince de Bari. L'empereur Lothaire et le pape Innocent II les excitaient, par de brillantes promesses, à repousser, loin de leurs domaines, cet audacieux ennemi de leur liberté.

L'expérience avait trop habitué Roger à sonder, d'un coup d'œil rapide et profond, les hommes et les choses, pour qu'il n'eût point prévu cette nouvelle révolte. Il savait que les dominations durables ne s'acquièrent pas en quelques années; — que lui importait cette tardive et inutile insoumission, la couronne royale n'avait-elle pas été placée sur son front par les mains mêmes de ceux qui, aujourd'hui se révoltaient contre lui? Il avait accompli la tâche de grandeur qu'il avait rêvée, et il était prêt à combattre comme il avait déjà combattu pour la conserver intacte à ses descendants. — Aussi, sans être effrayé de cet appareil de guerre déployé de toutes parts, se confiant en sa fortune et en son courage, il rassembla une nombreuse armée en Sicile, et

vers le commencement du printemps de 1132, ayant mis à la voile, il débarqua à Tarente et se dirigea sur Bari. Les rebelles se rappelaient que Robert Guiscard avait passé trois ans avant de pouvoir s'emparer de cette place, et étaient certains que le roi y épuiserait inutilement les forces d'une partie de son armée; mais leur attente fut trompée, la ville fut forcée de se rendre après trois semaines d'un siége vigoureux, et le prince Grimoalde, chargé de fers, en face de toute l'armée assemblée, fut envoyé en Sicile. En faisant ainsi subir une publique et terrible humiliation à un des plus puissants et des plus nobles barons de la Pouille, le roi voulut montrer aux révoltés que désormais les traîtres parjures à leurs serments de fidélité, trouveraient en lui un juge inexorable. — Les uns furent frappés de terreur, les autres d'indignation; et pendant que Tancrède, seigneur de Brindisi, faisait au roi sa soumission, Ranulphe, ému d'une grande colère, demandait (dit *Falcon*, le chroniqueur), l'heure de la vengeance. « Il voulait la mort « plutôt que l'exil dans un pays étranger, et, rap« pelant en sa mémoire la destinée de la ville de « Bari et du prince Grimoalde qu'il aimait, en

« voyant les maux et la honte dont ce noble baron « avait été accablé, il demandait la mort par le « glaive, le trépas par l'épée, plutôt que de sup- « porter l'impérieuse domination du roi; les « yeux pleins de larmes, il exhortait les siens à « n'avoir confiance qu'en Dieu et à repousser toute « crainte. Il sera glorieusement raconté par tout le « monde, leur disait-il, que pleins de foi en la jus- « tice du ciel, nous avons préféré défendre nos « possessions et mourir en combattant, que de « perdre nos droits les plus précieux de citoyens, « et de voir, nous vivants, des mains étrangères « envahir nos domaines. »

Le prince de Capoue, plus prudent et plus sage, ne s'était pas ouvertement déclaré contre le roi; il envoya à Roger plusieurs ambassades pour lui demander la restitution des villes enlevées à son feudataire le comte d'Avellino; et ce fut seulement après avoir en vain tenté d'obtenir cette restitution, qu'il embrassa le parti de la révolte et vint joindre ses troupes à celles de Ranulphe. L'armée des rebelles grossissait chaque jour. — Si l'on en croit plusieurs historiens, elle était de quarante-trois mille hommes.

Toute voie de conciliation était désormais fermée ; ce n'étaient plus des révoltes partielles, sans importance, sans résultat possible ; c'était une conflagration générale, une armée contre une armée; étrange époque, où la foi du serment était ainsi parjurée par les plus nobles gentilshommes, où le baron, soumis aujourd'hui, était révolté demain, où l'honneur et la loyauté le cédaient à l'ambition et à la jalousie.

Les faits qui vont se passer sont d'une grande importance, car pour la première fois la fortune du roi vint à l'abandonner : chacun crut y voir un décret céleste, et l'ardeur des rebelles s'en accrut davantage.

Le roi avait pris campement, avec toutes ses troupes, dans une plaine, près du pont *Saint-Valentin*, proche de la ville de Bénévent (1), car il comptait sur l'aide de cette ville dont la soumission lui avait été acquise; mais les habitants, suivant ce vertige de rébellion qui semblait entraîner tous les esprits, après s'être de nouveau révoltés, avaient

(1) *Falcon. Benev.*
In planitiem pontis sancti Valentini civitati proximam rex ipso tertio decimo die mensis julii intrante castrametatus est.

chassé le gouverneur et l'archevêque. L'armée des rebelles, pour bien prouver aux Bénéventins qu'elle était prête à les secourir, avait pris campement de l'autre côté, non loin de la ville. Lorsque le roi Roger eut entendu le récit du gouverneur et de l'archevêque, sachant en outre l'armée ennemie si près de lui, il ne put conserver l'espérance de ramener Bénévent à la soumission; et, levant son camp dès la nuit suivante, il se dirigea sur Nocera.

L'historiographe du roi n'entre dans aucun détail sur cette expédition, malheureuse pour son héros. — Falcon, écrivain de Bénévent, s'étend au contraire sur ce sujet, et il suffit du passage suivant, que nous citons textuellement, pour comprendre combien le récit de ce chroniqueur est empreint d'une notable partialité.

Après avoir raconté le mouvement de retraite des troupes royales, « j'en atteste le ciel! s'écrie-t-il, « j'en atteste le Dieu éternel qui pénètre dans le « secret des cœurs, cette retraite de Roger peut « être regardée comme une fuite nocturne, inspirée « par la crainte; l'on vit ce roi, dont la puissance « jusqu'alors s'élevait jusqu'aux cieux, fuir à pas « précipités au milieu des ombres de la nuit, dans

« des endroits presque impraticables. Vers le matin « il arriva proche de Salerne, et là, épuisé de fatigue, « déposant quelque peu la crainte de son cœur, il « se reposa près des eaux courantes du mont *Astru-* « *palde*. . . . .

« . . . .

« Lorsque l'on apprit la fuite du roi dans l'ar- « mée du prince, Raon de Traineta ayant rassem- « blé à la hâte une troupe de ses meilleurs sol- « dats, s'élance avec énergie et animosité; il le « poursuit grinçant des dents, et exhalant de sa « poitrine sa soif de vengeance. Enfin il attaque « quelques Sarrasins qui avaient suivi l'armée du « roi, les prend et les emmène prisonniers; il fait « trancher la tête à l'un d'eux et l'envoie en trophée « au prince. Le roi, en apprenant le meurtre et la « captivité de ses Sarrasins, se livra au trouble le « plus violent, et jura qu'au jour de la vengeance « il rendrait ce qu'il avait reçu. »

Roger pressait avec acharnement le siége de Nocera, ville appartenant au prince de Capoue. De toutes parts il l'avait entourée de troupes et de machines formidables, et pour empêcher l'armée rebelle de porter secours à cette place, il ordonna de

couper le pont de bois qui depuis longtemps avait été jeté sur le *Sarno*, à un endroit appelé *Scafato*, et d'en enlever les débris pour qu'ils ne puissent servir aux ennemis.

Le prince Robert et le comte Ranulphe cependant accouraient au secours de la ville; ils prirent campement sur la rive du *Sarno*, et travaillèrent sans retard à construire un nouveau pont : aussitôt qu'il fut achevé, toute l'armée traversa le fleuve à la hâte. Pendant ce temps, la voix des hérauts retentissait de toutes parts dans l'armée royale, et commandait à chacun de se préparer au combat. Tous prennent les armes, le roi divise ses troupes en huit portions et marche ainsi en ordre de bataille jusqu'au bord du fleuve. Les deux armées se trouvèrent en face dans la plaine de *Scafato*. — C'était le 24 juillet 1132 (1).

« Si vous aviez été présent, lecteur, s'écrient « ensemble les deux chroniqueurs auxquels nous

(1) Nous croyons important de rapporter dans tous ces détails cette bataille mémorable où Roger faillit perdre en un jour sa couronne et son royaume. Nous traduisons textuellement *Alexandre Teles.* et *Falcon*, écartant du récit de ces écrivains ce qui nous a paru dicté par des sentiments personnels. Mais l'on retrouvera dans ce tableau intéressant toute l'énergie et la naïveté des chroniqueurs des XIe et XIIe siècles.

« empruntons ce récit, que de larmes n'auriez-« vous pas vu répandre des deux côtés! Que de « voix n'auriez-vous pas entendues, invoquant le « Seigneur pour qu'il épargnât le sang innocent! »

Le signal est donné, il se répand sur les deux lignes avec une égale rapidité. — Aussitôt un bataillon royal se précipite avec un choc violent sur la cohorte ennemie; les premiers rangs sont rompus et jettent tout à coup le désordre parmi les autres rangs; une terreur subite assaille dans ce premier combat les soldats du prince de Capoue et ceux du comte; ils s'enfuient pleins d'épouvante jusqu'aux bords du fleuve; les uns traversent sur le pont, les autres, et ceux-là en grand nombre, se précipitent dans le fleuve pour atteindre la rive opposée, et perdent dans les eaux qui les entraînaient, leurs armes et leur vie; une autre partie, pour éviter cette mort cruelle, s'enfuit dans la vallée et la plupart, frappés par les lances ennemies, sont précipités à bas de leurs chevaux. De tous côtés on entend les cris et les gémissements des mourants.

L'aile droite de l'armée des rebelles, voyant un pareil carnage, rassemble ses forces et son courage

et marche contre l'armée royale. — La rencontre fut dure et terrible; des deux côtés on se battait avec une égale ardeur; mais l'armée du roi était animée par un premier succès, tandis que ses ennemis étaient découragés; bientôt les révoltés commencèrent à se disperser, et pour rendre leur fuite plus prompte, abandonnaient leurs armes. Pendant ce temps, le comte Ranulphe combattait sur un autre point avec une grande valeur; honteux et indigné à la vue des siens ainsi repoussés, il s'élança d'un bond rapide à la tête de cinq cents cavaliers pleins de cœur, et élevant au ciel de grands cris, il rappela les fuyards au combat. Le roi, de son côté, faisait des prodiges de courage, et comme les lances étaient rompues, chacun prenait l'épée, et frappait des coups vigoureux.

Ce fut alors, raconte le chroniqueur *Alexandre* avec une étonnante naïveté, que le comte Ranulphe, après avoir dans la mêlée furieuse brisé sa lance, prit son glaive à deux mains et en assena un coup si violent sur le casque d'un cavalier, que celui-ci, étourdi par le coup, tourna le dos au comte; lorsque ceux qui se trouvaient près du cavalier virent

sa fuite, aussitôt ils le suivirent, et le désordre se mit parmi ceux qui combattaient encore. Au même moment la troisième cohorte du prince de Capoue, remplie d'un bouillant courage, fatiguée de ne pas combattre, se précipita au milieu du combat, *ainsi qu'un lion affamé, privé depuis trois jours de toute nourriture, s'élance sur sa proie.* — Alors la victoire se décida entièrement pour les rebelles. De toutes parts, dans les rangs, ce sont des cris de joie et de triomphe qui montent au ciel; l'armée royale fuit dans le plus grand désordre et les ennemis la poursuivent avec cruauté et fureur. Mais le roi Roger ne peut supporter ce spectacle honteux; il veut rendre aux siens l'énergie et le courage; il s'arrête, la lance en main, et, dressé de toute sa hauteur sur son cheval, il crie son nom aux fuyards pour les rallier autour de lui; vains efforts! bientôt il se voit seul, tous l'abandonnent; alors il promène autour de lui un long regard de désolation, et jetant au loin sa lance maintenant inutile, il excite son cheval à une course rapide. On le vit passer comme un fantôme à travers la plaine, puis s'enfoncer dans les ravins tortueux; — épuisé de fatigue et de douleur

il arriva au coucher du soleil dans la ville de Salerne, suivi seulement de quatre cavaliers.

Vingt barons, sept cents hommes d'armes, outre des soldats en bien plus grand nombre, furent faits prisonniers; et sur le champ de bataille il y eut une grande quantité de morts. — Les rebelles trouvèrent dans le camp beaucoup d'or, d'argent, de vases précieux, de riches vêtements, de chevaux, de cuirasses, d'armes et de butin de toute espèce.

« J'en atteste le Roi des rois, dit en finissant « Falcon, si je voulais décrire tout cela avec détail « et exactitude, je mourrais la plume à la main « avant d'avoir terminé. »

C'est ainsi que le 24 juillet, veille de la Saint-Jacques, le roi Roger perdit cette grande et mémorable bataille; c'était le premier revers qu'eussent essuyé ses armes depuis si longtemps triomphantes. Il montra surtout en cette occasion la force de son cœur et l'énergie de sa volonté; et son influence sur ceux qui l'entouraient était si grande, que cette défaite ne diminua en rien la confiance de ses partisans. Cachant au fond de son âme ses douloureuses angoisses, affectant un visage calme

et tranquille quand la colère l'enflammait, il attendit patiemment l'instant de la vengeance; lorsque les rebelles le croyaient abattu au milieu des débris de son armée dispersée, déjà il en avait rassemblé une autre plus puissante, plus formidable encore. Les deux chefs, le prince Robert et le comte d'Avellino avaient été réclamer l'assistance du roi Lothaire et celle du souverain Pontife. Roger en profita pour faire une descente en Pouille. Outré de la mauvaise foi des barons de la cour, il ne voulut plus croire à leurs serments si souvent parjurés, et pour punir la déloyauté de ceux envers lesquels il avait été trop longtemps miséricordieux, il mit tout à feu et à sang sur son passage. La ville de Bénévent fut cruellement ravagée, tous les habitants massacrés, femmes, enfants et vieillards. Roger voulait frapper de terreur ces cités tant de fois parjures.

Après un siége opiniâtre, des assauts multipliés et une quantité innombrable de javelots lancés des deux parts, il se rend maître de la ville de *Mont-Peluse*, et ses soldats, s'élançant dans les rues par-dessus les murailles à moitié démolies, font un affreux carnage. Roger de Planco, un des plus

grands ennemis du roi, qui avait été envoyé par Ranulphe au secours de Tancrède, fut fait prisonnier. Le comte de Conversano, craignant le juste ressentiment que méritait sa déloyauté, s'était enfui dans une maison isolée, caché sous des vêtements obscurs. Longtemps on le chercha sans pouvoir le découvrir; mais enfin, trahi, dénoncé par ceux mêmes auprès desquels il avait cherché un refuge, il fut livré au roi. — Roger de Planco fut condamné à subir le supplice infâme du gibet. Roger ne voulut pas traiter de la même manière Tancrède de Conversano, par considération pour le haut rang qu'il tenait parmi les barons. Mais avant de l'envoyer, chargé de fers, dans les prisons de Sicile, il voulut, disent les historiens du temps, briser son orgueil par une humiliation publique. Aussi le jour où Roger de Planco devait subir son supplice, il ordonna que le comte Tancrède le conduisît jusqu'au lieu de l'exécution, comme il était d'usage que le fit le bourreau, c'est-à-dire en tenant dans sa main le bout de la corde passée au cou du condamné. Debout devant le gibet, Tancrède chargé de fers et dépouillé des vêtements qu'il appartient à un gentilhomme de porter, assista à la mort de

Roger de Planco. Chacun le regardait avec pitié et le plaignait amèrement. — Ce fut ainsi que le roi Roger punit le parjure et la déloyauté de son vassal (1).

La ville fut entièrement détruite.

Dans cette lutte sanglante qui déchirait si cruellement ce pauvre royaume, la victoire se déclara pour l'armée royale. Troïa, Melfi, Bisseglia, Trani, San-Agatha, tombèrent en son pouvoir, et partout ce fut la même désolation, le même ravage. Le roi avait en vain épuisé tout ce qu'il avait dans le cœur de générosité; maintenant il voulait réduire la Pouille par la terreur. Les princes rebelles n'avaient pu obtenir, ni du Pape, ni de l'empereur d'Allemagne le secours qu'ils avaient espéré; ils eurent recours aux Pisans, et ceux-ci leur promirent assistance, moyennant une forte somme d'argent. Mais les ressources pécuniaires manquaient; et pendant que les révoltés arrachaient aux églises de Capoue et de Naples leurs saints ornements, et faisaient fondre les vases sacrés pour en faire de l'or et de l'argent, le roi passait le *Sarno* et, laissant dans

(1) *Carusii Biblioth. hist.*, tom. I, f° 395.

cette plaine qui lui avait été si fatale, un fort détachement d'archers et de cavaliers, se rendait maître de Nocera. — Les places épouvantées ouvraient leurs portes sans combat, et la flotte des Pisans n'arrivait pas en Pouille.

Le comte d'Avellino eût tenté en vain de résister à ce torrent furieux qui renversait et dévastait tout sur son passage. Ses terres allaient être envahies, ses domaines livrés au pillage, ses châteaux réduits en cendres; son unique ressource était de tenter une nouvelle réconciliation avec son ennemi. Mais le roi acceptera-t-il ses nouveaux serments? Impitoyable envers les autres barons, sera-t-il miséricordieux envers lui seul? Le comte d'Avellino envoie à Roger des ambassadeurs; d'abord Roger les repousse, mais il se souvient que cet ennemi, tant de fois parjure, le plus cruel, le plus acharné parmi ceux qui s'étaient révoltés contre lui, est l'époux de sa sœur : sa juste colère se tait devant une si haute considération, il accepte la soumission du comte d'Avellino, à la condition cependant pour Ranulphe, de rendre les domaines que Mathilde avait reçus en dot, et de restituer toutes les places dont il s'était emparé par la force des

armes. — Le comte accepta, et lorsque tout fut conclu entre ses ambassadeurs et le roi, il vint lui-même trouver Roger. Comme il s'inclinait avec humilité, le roi le releva avec bonté et voulut l'embrasser.

Mais le comte, rapporte le chroniqueur, le supplia de chasser d'abord de son cœur tout ressentiment et toute colère.

Le roi lui répondit : « Mon cœur est libre de tout mauvais souvenir. »

Et Ranulphe ajouta : « Je veux que désormais vous ne m'aimiez qu'à raison de mes bons et loyaux services.

— Je le veux bien, dit le roi, et que Dieu soit entre vous et moi, le témoin de ce nouveau serment.

— Qu'il en soit ainsi, » reprit Ranulphe.

Et après ces paroles échangées, ils s'embrassèrent avec effusion et restèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre.

Cette scène fut si touchante qu'il y avait des larmes dans les yeux des assistants (1).

Aussitôt rentré en grâce, le comte d'Avellino

(1) *Alexandre Teles.*, lib. II, cap. LXIII.
Veniens itaque ad eum genibus flexis, pedes ejus osculari voluit, quem

pensa à son allié le prince de Capoue, et demanda au roi de se réconcilier aussi avec lui. Roger voulut bien y consentir, à la condition que le prince de Capoue accepterait le traité dont suit la teneur :

« Si le prince de Capoue se soumet avant le mi-« lieu du mois d'août, il ne sera pas privé de sa « principauté, en laissant, toutefois, au roi Roger « selon les articles du traité de capitulation, les « terres dont il s'est emparé par le droit de la « guerre. Si le prince Robert ne veut pas rentrer « dans ses États, la principauté en sera concédée « à son jeune fils appelé Robert, avec cette condi-« tion, que le roi tiendra le gouvernement de cette « principauté jusqu'à ce que ce fils ait atteint l'âge « requis pour porter les armes. Si le prince de « Capoue, au contraire, dépasse le délai fixé par « ce traité, sans avoir fait sa soumission, le roi « s'emparera pour toujours de la principauté de

cum ille propriis manibus ab osculatione pedum sublevasset, orisque sui osculo vellet suscipere, Comes prius precatur ut ex corde indignationem funditus abjiceret. Cui rex : Ex corde, inquit, abjicio. — Et ille : Volo iterum, ut sicut deinceps tibi famulatus fuero, ita me diligas. — Cui ille : Et ego concedo. — Iterum ait : Istarum sponsionum, quas alternatim fecimus, volo ut testis sit Deus inter me et te. — At ille : Ita, inquit, fiat. Quibus dictis rex eum statim osculo suscepit : diuque in amplexu ipsius delectari visus est : ita ut ex oculis quorondam circumstantium ut præ gaudio lacrymæ effundi viderentur.

« Capoue et aura droit à l'hommage de tous les « vassaux (1). »

De toutes parts, les soumissions arrivaient à Roger, avec de grandes supplications, pour que les habitants fussent épargnés et qu'on ne réduisît pas la ville en cendres. Le roi, espérant que la sévérité cruelle et inexorable avec laquelle il avait traité plusieurs places révoltées serait pour les autres un exemple salutaire, essaya encore d'employer la générosité.

Le prince de Capoue, qui était alors à Pise, ayant refusé d'accéder aux conditions du traité, le roi s'empara de Capoue et y fit son entrée solennelle, accompagné de tout le clergé et de tout le peuple qui le reçut avec grande joie.

La Pouille était encore une fois réduite à l'obéis-

(1) *Alexandre Teles.*, lib. II, cap. LXIV.

Principem vero in sua pace hoc tenore suscipiendum pepigit, videlicet ut si usque ad dimidium mensis augusti reditum faceret, suo non privaretur honore; si tamen juxta quod in capitulari scripto statutum erat, subditus ei vellet parere, retentis siquidem sub proprio dominio, quæcumque vi guerræ obtinuisset. Si autem ei forte animus redeundi deesset, ejus filio parvulo nomine Roberto principatum concederet, eo tamen interposito pacto, ut ipse ejus tamdiu regimen teneret, quousque legitimam idem consecutus ætatem exercere militiam posset. Quod si et ipse præfatum absconditione sui terminum præteriret, rex deinceps principatu Capuano, cunctorumque heroum hominio inculpabiliter sub proprio potiretur dominio.

sance ; l'armée si formidable des rebelles s'était dispersée faute de ressources et d'union. — Le roi retourna en Sicile.

Cependant la guerre était loin d'être terminée, et Roger ne devait pas encore jouir en paix de sa nouvelle domination. D'une part, il n'était pas en paix avec l'Église, et de l'autre, il n'avait pu entièrement étouffer dans l'esprit des grands vassaux tout germe de révolte. Soumis par la terreur et par la force, ceux-ci conservaient toujours une attitude menaçante, et le moindre souffle suffisait pour les rejeter dans leur ancienne rébellion. Tant que le prince de Capoue et le comte d'Avellino, à la tête d'une armée formidable, avaient énergiquement combattu contre les armées du roi, le pape Innocent II, chassé de Rome où siégeait Anaclet en Pontife souverain, était resté dans l'ombre, se contentant d'exciter les deux chefs à la rébellion par des paroles et de grandes promesses ; mais lorsqu'il vit l'armée dispersée et perdue, Roger vainqueur, et la Pouille presque entièrement soumise, il fit ce qu'avait fait Honorius son prédécesseur, et se déclara ouvertement le chef d'une ligue contre le roi de Sicile. Comprenant toutefois son impuissance, il chercha

à entraîner dans son parti les Génois et les Pisans, et écrivit à l'empereur Lothaire des lettres pressantes.

Un triste événement qui plongea Roger dans la plus grande douleur, rejeta de nouveau la Pouille dans cette guerre terrible de dévastations et de représailles. Le prince normand avait été gravement malade à Palerme; à peine entrait-il en convalescence, que la reine Elvire, chérie de tout le royaume, vint à trépasser. Le roi en éprouva une si grande affliction, qu'il resta renfermé dans son palais, ne permettant pas même à ses serviteurs les plus intimes et les plus dévoués de parvenir jusqu'à lui. Le peuple savait le roi dangereusement malade, il crut qu'il avait succombé, et que la gravité des circonstances forçait les principaux seigneurs à cacher la mort de leur souverain. Soit que ce bruit fût adroitement répandu dans les masses par les ennemis du roi, soit qu'il fût seulement le résultat de l'isolement complet dans lequel le prince s'était renfermé, il prit bientôt une grande consistance, et la mort de Roger fut tenue par tous pour certaine.

Cette triste nouvelle se répandit bientôt dans toute la Pouille, et jeta parmi les partisans du roi une

grande consternation. Le prince de Capoue accourt en toute hâte pour rentrer en possession de sa principauté. Le comte Ranulphe, dont l'esprit jaloux est toujours plus prêt de la révolte que de la soumission, se joint à lui; autour du comte d'Avellino se pressent les autres barons qui avaient cédé à la terreur. Les partisans les plus dévoués du roi de Sicile se dévouent en vain à la défense des villes; cette mort rend les esprits indécis, nul n'ose plus combattre, et les rebelles encouragés portent partout le ravage et le désordre. Les Pisans viennent à leur aide, et s'emparent de plusieurs villes, lorsque, tout à coup (le 5 juin), le roi débarque devant Salerne. — Cette apparition inattendue combla de joie les habitants qui avaient obéi à la force en se soumettant au parti révolté. A peine Roger fut-il descendu sur le rivage, que le peuple courut à sa rencontre et le reçut avec les plus grandes marques d'allégresse et d'enthousiasme. Le chroniqueur ajoute : « Aussitôt que les « Bénéventins apprirent l'arrivée du roi, ils se li- « vrèrent à des danses joyeuses et prirent dans la « ville, en ma présence, les statues des églises pour « les porter en triomphe devant le roi. » — Toutes

les villes véritablement fidèles au roi, manifestèrent la même joie.

Quand le roi vit à quel point le comte Ranulphe avait encore trahi ses nouveaux serments de fidélité, il entra dans une grande colère, et jura qu'il ne lui pardonnerait jamais. Le sachant à Averse, il y marcha avec grande vitesse; mais les habitants terrifiés s'enfuirent avec le comte d'Avellino, qui, plus que tout autre, craignait la colère du roi. Roger entra dans la ville ainsi abandonnée; et après l'avoir livrée sans pitié aucune au massacre et au pillage, l'incendia dans toutes ses parties, et l'ensevelit sous ses décombres fumants. La venue inespérée de Roger fut une grande joie parmi tous ses partisans, et ranima leur courage un instant abattu. Les Pisans furent repoussés, et le souverain normand traversa de nouveau le pays comme un conquérant.

Le Pape, en cette occurrence, envoya à l'empereur Lothaire un cardinal, pour lui demander secours; Robert, prince de Capoue, et Richard, frère du comte d'Avellino, se joignirent au légat du souverain Pontife. Le chef de l'Église catholique appelait au nom de la religion, l'empereur d'Allemagne

en Pouille, pour défendre à la fois les intérêts de l'Église et ceux de son propre empire, menacés également par les usurpations de Roger. L'empereur accueillit très-favorablement les envoyés du Pontife, et leur promit que, vers le commencement de l'année suivante, il viendrait en Italie à la tête d'une armée puissante. — En effet, il arriva dans le mois de mars de l'année 1137.

Une nouvelle lutte, terrible et meurtrière, allait s'engager.

Le roi Roger était en Sicile.

L'empereur Lothaire, après avoir ordonné à son gendre Henry, roi de Bavière et de Saxe, surnommé le Superbe, d'aller avec trois mille chevaux du côté de Rome et de Capoue, où l'attendait le pape Innocent II, s'avança de son côté dans la Pouille, à la tête de troupes nombreuses. L'armée impériale fit des progrès rapides, car toutes les villes réduites à la dernière extrémité par cet état de guerre continuel, n'étaient plus en état de supporter un siége. D'un instant à l'autre on s'attendait à voir arriver le roi Roger à la tête d'une armée considérable ; mais il restait en Sicile, spectateur impassible et calme de cette nouvelle inva-

sion, qui venait encore une fois lui enlever la Pouille. Il savait que l'empereur d'Allemagne, à peine remis de ses démêlés avec Frédéric, duc de Suède, et avec son propre frère Conrad, aurait bientôt épuisé ses ressources et ne voudrait pas tenir longtemps la campagne; le soin de son propre empire le rappelant impérieusement au sein de ses États; son esprit calculateur et profond trouvait dans le passé les enseignements de l'avenir. Il y voyait que toutes les expéditions des Allemands en Italie, depuis Charlemagne, avaient été de grandes excursions, des invasions soudaines, dont les résultats avaient toujours été défavorables aux empereurs d'Allemagne. D'un autre côté, ceux qui s'étaient ainsi ligués contre lui, avaient des intérêts trop opposés pour que leur alliance pût être durable. Il tenta cependant encore par prudence des voies de conciliation, ses offres furent dédaigneusement repoussées; il laissa alors ce torrent s'épuiser de lui-même dans sa course, et conserva toutes ses forces pour le jour où elles pourraient être employées avec avantage.

L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. Déjà les Pisans, mécontents, s'étaient retirés, et

la discorde divisait le Pape et l'empereur. Lothaire croyait travailler à la restitution d'un patrimoine qui avait autrefois appartenu à l'empire d'Occident, et le Pape, de son côté, prétendait y avoir des droits incontestables. Ranulphe, à juste titre regardé comme le plus vaillant capitaine et le plus digne de la première dignité du royaume, devait être nommé duc de Pouille; — mais auquel des deux, au Pape ou à l'empereur, appartenait le droit d'investiture ? La discussion dura pendant un mois, et ni l'un ni l'autre des deux rivaux ne voulant abandonner ses prétentions, ils tinrent chacun d'une main l'étendard signe de l'investiture, qui fut remis au nouveau duc de la Pouille. Ainsi se termina cette grande querelle. Le Pape et l'empereur, voyant tous deux dans le silence du roi de Sicile, une preuve irrécusable d'impuissance, et l'abandon d'une terre injustement conquise, regardèrent la possession de la Pouille comme inébranlablement assurée à leur parti, et se séparèrent, en bonne intelligence. — Innocent II retourna à Rome, Lothaire repassa les Alpes.

Le roi de Sicile attendait avec impatience ce moment de retraite; aussitôt qu'il sut ses deux puis-

sants ennemis séparés ainsi l'un de l'autre, il appela au combat ses soldats intrépides, et débarqua en Italie. Si la marche de l'empereur Lothaire dans la Pouille avait été rapide et victorieuse, celle du roi ne le fut pas moins; il parcourut le pays, massacrant et détruisant tout ce qu'il trouvait sur son passage; ce fut de toutes parts, comme toujours, de nouveaux serments, de nouvelles abjurations; des villes détruites, des châteaux incendiés. Le Pape lui-même trembla que le roi ne vînt envahir ses États, car ses ressources étaient épuisées par la guerre qu'il venait de terminer.

Saint Bernard, poussé par un zèle religieux de paix et d'union, chercha en vain à réconcilier les deux partis; le Pape demandait toujours la restitution de la principauté de Capoue, condition à laquelle le roi de Sicile s'était toujours refusé. Chaque jour Roger entrait plus avant dans le pays, et reconquérait presque sans combat ce duché dont chacun l'avait cru à jamais dépouillé. De son côté, le nouveau duc de Pouille, n'espérant du roi de Sicile ni grâce ni merci, appelait à son aide les mille Allemands que l'empereur Lothaire lui avait

laissés, et préférant la mort à une fuite honteuse ou à une humiliante captivité, faisait des levées de soldats à Bari, à Troïa, à Trani et à Melfi. Quand Ranulphe eut ainsi réuni toutes ses forces, il courut au-devant des troupes royales. Les deux armées se rencontrèrent bientôt (le 2 octobre). — Le roi ne refusa point la bataille; mais cette fois encore le sort des combats lui fut contraire; l'armée royale fut vaincue et trois mille hommes restèrent sur la place, parmi lesquels Sergius, qui avait pris de nouveau parti pour le roi, et plusieurs barons de haut renom. Une seconde fois le roi rentra à Salerne, ramenant avec lui les débris de son armée dispersée.

Cette bataille n'avançait pas les affaires du duc Ranulphe; en cherchant la mort, il avait trouvé la victoire : mais ce revers momentané n'avait changé en rien la position des deux partis. — Pendant que le roi était encore à Salerne, il y eut, avec son consentement, un conseil où trois cardinaux de la part d'Innocent et trois de la part d'Anaclet, vinrent soumettre au jugement de Roger, les droits de l'un et de l'autre au souverain pontificat; des savants théologiens avaient été appelés pour

examiner cette grave question. Roger, après avoir entendu les deux parties, n'osa pas se prononcer, et résolut de consulter les avis des évêques de Sicile. Il fut donc décidé que chacun des deux Papes enverrait un légat en Sicile où le roi devait se rendre sous peu de jours. Mais avant que le jugement fût prononcé, Anaclet mourut, et le cardinal Grégoire, qui fut appelé au trône pontifical par les partisans d'Anaclet, sous le nom de Victor IV, déposa volontairement la tiare au bout de deux mois, et reconnut lui-même Innocent comme Pontife souverain de l'Église romaine.

L'empereur d'Allemagne avait trépassé dans les montagnes du Tyrol, et le roi de Sicile se trouvait ainsi débarrassé d'un ennemi redoutable. La Providence semblait vouloir éteindre cette lutte cruelle par la mort des ennemis de Roger, car peu de temps après, le comte d'Avellino fut aussi emporté par une fièvre violente. — Ainsi disparaissaient un à un tous les obstacles qui s'opposaient à la domination du nouveau roi. Le schisme de l'Église était éteint, mais Innocent II, bien que le souverain normand l'eût reconnu comme chef suprême de

l'Église, ne voulait pas abandonner ses prétentions et accepter des voies conciliatrices. Il rassembla le 8 avril, à Rome, un grand concile auquel assistèrent environ mille évêques; et après avoir déclamé avec une nouvelle violence contre Roger, ennemi de l'Église, il le frappa de nouveau d'excommunication, et partit lui-même à la tête des troupes. Lorsqu'il fut arrivé à *San Germano*, près du mont Cassin, de nouveaux ambassadeurs du roi vinrent encore lui demander avec instance un accommodement, car, fidèle aux craintes religieuses qui l'avaient empêché d'en venir aux mains avec Honorius, Roger ne voulait pas combattre contre Innocent en personne. Mais cette fois encore, les négociations n'arrivèrent pas à bonne fin; la guerre allait recommencer. D'un côté, le prince Robert tenant pour le Pape, dévastait le pays, tandis que de l'autre, le roi s'emparait des villes restées fidèles à ses ennemis. Cependant, il renouvelait sans cesse ses propositions de paix, et chaque nouveau succès était suivi de nouvelles tentatives.

Un événement imprévu mit fin à cette triste lutte, qui avait si longtemps ensanglanté ce pauvre

royaume. — Le Pape avait résolu de s'emparer d'un château fort appelé *Galuzzo*. Il quitta donc San Germano, où il avait établi son camp, et se dirigea vers cette forteresse; mais le fils aîné du roi, à la tête de mille soldats d'élite, s'était placé en embuscade sur la route que le Pape devait parcourir. L'avant-garde de l'armée pontificale, commandée par le prince Robert, prise ainsi à l'improviste, fut taillée en pièces et dispersée sans que le Pape en eût même connaissance, et le souverain Pontife se vit tout à coup entouré par l'armée royale et contraint de se rendre prisonnier. — Aussitôt que le roi apprit cet événement, et qu'il sut le Pape proche de son camp, il alla lui-même au-devant d'Innocent II pour lui faire plus grand honneur, et le reçut avec des marques excessives de soumission et de respect. Les soldats s'inclinaient sur son passage. Ainsi arriva le pontife jusqu'aux tentes magnifiques dressées pour le recevoir avec tous les honneurs dus au chef suprême de l'Église; les plus hauts barons de l'armée royale furent affectés à son service; et comme s'il eût été maître souverain et assis sur son trône pontifical, le roi de Sicile lui envoya de nouveau des ambassadeurs pour

le prier de cesser la guerre, et le supplier de lui tendre une main de paix et de concorde (1).

La restitution de la principauté de Capoue, à laquelle Roger s'était toujours refusé, avait surtout séparé les deux partis rivaux, mais le Pape ne pouvait plus y prétendre; il résista cependant encore, car le prince de Capoue était son dernier allié; mais enfin, après grand nombre de paroles et de négociations échangées, tous les articles du traité furent réglés le 25 juillet, et la paix conclue. — Alors le roi, accompagné de ses deux fils aînés, se présenta devant le Pape, et s'inclinant avec respect à ses pieds, jura obéissance et fidélité à lui et à ses successeurs. Innocent II reconnut aussitôt Roger roi de Sicile, duc de Pouille et prince de Capoue, et la bulle pontificale en fut expédiée en date du 6 des calendes d'août de l'année 1139.

La voici en son entier :

Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son cher fils Roger en Christ, illustre et glorieux roi de Sicile, et à ses héritiers à perpétuité.

(1) *Falco. Benev.*
Ut pacis et concordiæ manum componat.

C'est chose digne et raisonnable que ceux que les bienfaits du ciel ont marqués d'en haut, pour la direction et le salut du peuple, et ont ornés de prudence, de justice et d'autres vertus, soient aimés d'une affection sincère par l'Église, épouse du Christ, mère sainte, apostolique et romaine, et soient élevés par elle des rangs illustres déjà, à des rangs plus illustres encore. Il nous est prouvé par des arguments manifestes que ce soldat vigoureux et fidèle de saint Pierre, ce guerrier d'heureuse mémoire, Robert Guiscard, ton prédécesseur, duc de Pouille, a combattu avec énergie les orgueilleux et puissants ennemis de l'Église, et a laissé à sa postérité un nom digne de mémoire et un noble exemple à suivre. Pareillement ton père Roger, de mémoire illustre, par les fatigues qu'il a essuyées dans la guerre et ces nombreux combats, destructeur intrépide des ennemis du nom chrétien et propagateur diligent de la foi, a rendu, comme un fils bon et dévot, à sa mère la sainte Église romaine des services signalés. C'est pourquoi notre religieux et prudent prédécesseur le pape Honorius, ayant vu combien ta noblesse prenait sa source à une origine généreuse, fondant sur ton courage de grandes espérances, voyant en toi l'empreinte glorieuse de la

prudence et de la justice, et te croyant surtout capable de gouverner le peuple, t'aima beaucoup et t'éleva aux plus hautes dignités.

Nous donc, attaché à ses traces et ayant espoir et confiance dans ta puissance pour la gloire et l'intérêt de la sainte Église de Dieu, nous concédons à ton excellence, par notre autorité apostolique, le royaume de Sicile qui, selon le témoignage de l'antiquité, a été indubitablement un royaume, et que notre prédécesseur t'a déjà accordé, nous te le concédons avec tous les honneurs et toutes les dignités qui appartiennent aux rois; nous te donnons et te concédons également le duché de Pouille que le même Honorius t'a octroyé, et avec tout cela, la principauté de Capoue dans son intégrité. Nous te l'accordons par l'étendue de notre faveur, et afin que tu sois attaché avec plus de force encore à l'amour et au service de saint Pierre, prince des apôtres, à notre amour et à l'amour de nos successeurs; nous avons décidé d'accorder ce territoire, c'est-à-dire le royaume de Sicile, le duché de Pouille et la principauté de Capoue à tes héritiers, pourvu qu'ils nous donnent leur hommage lige, et nous jurent la fidélité que tu nous as jurée en temps opportun et dans un lieu non suspect, mais convenable à nous et

à eux; à ces conditions nous leur maintiendrons la possession des choses que nous leur avons concédées, Dieu aidant, si ces possessions leur restent, et si tes héritiers les possèdent sans diminution. Que le tribut fixé, c'est-à-dire, de six cents schifates, soit payé chaque année par toi et tes héritiers, à nous et à nos successeurs, à moins qu'il n'y ait quelque empêchement; mais ayant écarté l'empêchement paye cet impôt. Il est de ton intérêt, très-cher fils, de te montrer tellement humble et dévot pour l'honneur et le service de ta mère, la sainte Église romaine, et de veiller tellement à ses intérêts, que le siége apostolique soit heureux d'un fils si pieux et si glorieux, et qu'elle se tranquillise dans son amour. Si quelque puissance ecclésiastique ou séculière tentait témérairement quelque chose contre cette concession, jusqu'à ce qu'elle lave sa présomption par une satisfaction convenable, qu'elle soit exposée à la colère du Dieu tout-puissant et de saint Pierre et saint Paul, et jusqu'à ce qu'elle cède, que la sentence de l'anathème soit maintenue.

Et plus bas les signatures.

Moi Innocent, Pontife de l'Église catholique.

Moi Albéric d'Ostie, évêque et cardinal.

Fait le six des calendes d'août, — Ind., 2e de l'incarnation de Notre-Seigneur, — l'année 1139, la dixième du pontificat du pape Innocent II.

Ensuite le Pape célébra lui-même une messe solennelle, dans laquelle il parla avec abondance des bienfaits de la paix et d'une union durable. — La joie et l'allégresse inondèrent tous les cœurs; toutes les voix glorifiaient le Roi des cieux (1).

Ainsi était une seconde fois terminée cette lutte de l'Église avec un prince chrétien, et cette funeste rébellion des vassaux de la Pouille qui avaient coûté tant de sang, et causé tant de dévastations. Ainsi se consolidait inébranlablement, par une nouvelle consécration de l'Église, la puissance souveraine du roi de Sicile; la domination paisible et forte de ce nouveau trône s'établissait sur les débris des partis vaincus, des ambitions étouffées. Dieu, dans sa suprême volonté, avait terminé ces terribles débats, en effaçant de la terre tous les germes de discorde, d'ambition et de haine. L'Église, par la mort d'Anaclet, était réunie sous

(1) *Falcon. Benev.*

un seul chef. Ranulphe avait emporté avec lui dans la tombe la haine d'un vassal rebelle et jaloux, et l'empereur Lothaire, qu'une injuste ambition bien plus qu'un grand zèle religieux, avait jeté dans cette querelle, avait trouvé la mort dans les montagnes du Tyrol.

Deux enfants de ce peuple conquérant, qui parcourait le monde en vainqueur, comme autrefois les fils de l'antique Rome; — deux hommes, représentant deux générations, avaient accompli en Sicile deux grandes choses. — Le premier, la régénération du christianisme; le second, le rétablissement de la monarchie.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTES.

NOTES.

I.

PRIVILÉGE

ACCORDÉ A L'ÉVÈCHÉ DE CATANE.

Pyrrhus Roccus, Sicilia sacra, lib. III, notitia prima, f° 10,— an. 1091.

17. Ansgerius ergo Britanus e S. Benedicti ordine primus post Saracenos ejectos e monasterio S. Euphemiæ in Calabria cum aliquibus monachis accersitus, Catanæ abbas et episcopus a Rogerio Comite eligitur, et ab Urbano II, pontifice consecratur. En diploma ab erudito viro, mihi oblatum ab autographo, ut aiebat, exscriptum quod in Catanensis ecclesiæ tabulario esset.

In nomine sanctæ, et individuæ Trinitatis. Summus itaque Romanæ sedis Pontifex Urbanus videlicet secundus, verus Dei cultor, et universalis pastor universalis ecclesiæ, mihi Rogerio Calabriæ Comiti, atque totius Siciliæ, ore suo sanctissimo, et venerando præcepit, præcipiens utpote pater spiritualis me filium suum, licet in multis peccantem, sanctissime rogavit; quoniam ego filius sanctissimæ matris ecclesiæ ipsam, eamdemque matrem meam, boni filii sequutus legitimam, et laudabilem consuetudinem pietatis manibus enutrirem et dulciter proveherem, fines suas magnifice ampliarem, propagines, et palmites vivos, et spirituales in ea studio vigili dilatarem, cujus ergo

exequendis ego Rogerius Calabriæ Comes, et Siciliæ observandis imperatibus, et catholicis institutis, sicut Deo præeunte in curribus suæ virtutis, et propugnatore, terra Siciliæ, terra Saracenorum, habitaculum nequitiæ, et infidelitatis, sepulchrum quoque nostri generis, et sanguinis ferro vindicandum mihi diversis temporibus subjecta fuit ; simili quoque modo in diversis temporum permutationibus ad honorem Dei, ad magnificandum, et exaltandum nomen suum, et pro anima patris, et matris meæ, et fratris mei Roberti Guiscardi, pro mea quoque, et omnium parentum meorum, per diversa Siciliæ loca idonea ecclesias ædificavi jussu summi pontificis apostolici, et episcopos ibidem collocavi ; ipso, eodemque Romanæ sedis apostolico et laudante, et concedente, et ipsos episcopos consecrante. Unicuique autem ecclesiæ, et episcopo parochiam suam dedi, et dicavi, ut unusquique de suis sufficiens beneficiis, alterius parochiam incrustare non præsumeret. Inter quas etiam jam dispositas ecclesias postquam summa Dei virtus, et ejus magnificentia totam mihi subjugavit Siciliam ; aliam disposui, et ædicavi ecclesiam collaudante apostolico viro, et consecrante, ad titulum hujus ecclesiæ in Catanensium civitate existentis quemdam sanctæ Euphemiæ priorem catholicum, et honestissimum in abbatem, et episcopum, vocatum Ansgerium, cui Urbano II, concedente, qui hunc sacravit, dono Cataniam civitatem, ut sedes sit abbatiæ, et episcopatus ; de parochia vero Jachium cum omnibus pertinentiis suis, Paternionem cum omnibus suis pertinentiis, Aderno cum omnibus suis pertinentiis, sanctam Anastasiam cum omnibus suis pertinentiis, Centorbam cum omnibus suis pertinentiis, castrum Joannis cum omnibus suis pertinentiis, videlicet cum tota terra illa, quæ pertinet ad castrum Joannis usque ad flumen salsum, quod currit inter castrum Joannis, et Agrigentinam civitatem, et usque ad finem Traginensis civitatis ; et ex aliis partibus sicut dividitur a pertinentiis aliorum castellorum, vel civitatum.

Istud vero privilegium factum est VI kal. maii ind. XV. — anno dominicæ incarn. MXCI. Luna XV.

Et ecce testes hujus privilegii :

† Ego Comes Rogerius feci signum hoc.
† Ego Adalasia Comitis uxor signum hoc.
† Ego Jofridus Comitis filius hoc.
† Signum Jordanis filii Comitis.
† Signum Willelmi de Altavilla.
† Signum Roberti Perrelli.
† Signum Josberti de Luciaco.
† Signum Bastardi.
† Signum Petri de Morretoim.
† Signum Rogerii Bonnello.

Hoc in privilegio multa notatu digna animadverti. Rogerius dicitur totius Siciliæ Comes; sed ante eum annum, solum Calabriæ, et Siciliæ Comes dicebatur.

II.

VISION DU COMTE ROGER.

PRIVILÉGE ACCORDÉ A SAINT BRUNO ET A SES SUCCESSEURS.

Historia della città e regno di Napoli di Gio, Antonio Summonte, — tom. I, f° 482-483.

In nomine Dei æterni salvatoris nostri J. C. an. ab inc. ejusdem 1098, ind. 7. Gloriosus rex David spiritu sancto præventus : narrabo, inquit, omnia mirabilia tua, propter quod ego Rogerius Comes Calabriæ et Siciliæ nota esse volo. . . . . Nox proditionis advenit, et princeps Capuæ ejusque exercitus juxta promissum, est paratus ad arma, dumque me sopori dedissem interjecto aliquanto noctis spatio astitit cubili meo quidam senex reverendi vultus, vestibus scissis, non valens lachrimas continere, cui cum in visu dicerem, quæ causa ploratus, et lachrimarum esset, visus est mihi durius lachrimari, iterato quærenti mihi quis esset ploratus, sic ait : fleo animas christianorum, teque cum illis, sed exurgens, quare arma sume si liberare te Deus permiserit, et tuorum animas pugnatorum hic per totum mihi videbatur, velut si esset per omnia venerabilis Pater Bruno, experge factus sum cum terrore grandi pro visione pavescens; illico sumpsi arma, clamans; et militibus ut armati equos ascenderent, visionem si vera esset satagens comprobare, ad quem strepitum, et clangorem fugientes, impius Sergius, ejusque sequaces subsecuti sunt principem Capuæ sperantes in dictam civitatem confugium habituros, cœperunt autem milites, inter vulneratos, et sanos 162, a qui-

bus, et visionem fore veram probavimus, et rei gestæ scivimus veritatem ; reversus sum Deo volente 29. julii mensis Squillacium post habitam Capuæ civitatem, ubi fui per quindenam continuam infirmatus, venit vero ad me jam dictus venerabilis pater Bruno cum quatuor de fratribus suis, qui me sanctis devotisque colloquiis consolati sunt, cui reverendo viro, et visionem retuli, et humiliter egi gratias, qui de me, etiam absente, curam in suis orationibus habuisset ; qui se humilians asseruit non ipsum fore quem credidi, sed Dei angelum qui stat pro principibus tempore belli. Rogavi quoque ipsum humiliter, ut propter amorem in terra mea Squillacii, sumere dignaretur largos redditus, quos donabam, renuens ipse recipere dicebat, quod ad hæc domum sui patris meamque dimiserat, ut a mundi rebus extraneus deserviret libere Deo suo ; hic fuerat in tota domo mea quasi primus et magnus, et tandem vix cum eo impetrare potui, ut gratis acquiesceret sumere modicum munus meum ; donavi autem eidem Patri Brunoni, et successoribus tuis in servos perpetuos, et villanos 112 lineas servorum et villanorum, eorumque filios in perpetuum ubicumque sint, et morentur, cum omnibus bonis eorum, quos ad tui tuorumque successorum, obsequium reservavi, qui inventi sunt apud obsidionem Capuæ in proditionis consortio Sergii pestilentis ; nos morti obnoxios in reversione mea Squillacio servaveram diversis mortibus puniendos, sed tuis postulationibus liberatos filiosque eorum tibi, et successoribus tuis obligo, et filios filiorum in æternum servos per tuos et villanos....

Hoc privilegium scriptum est secundo Augusti 1098, 7 ind...

Rogerius Comes.
Adelays Comitissa.

III.

BULLE DU PAPE URBAIN II.

Muratori, t. V. — Malaterra, lib. IV, f° 602.

Urbanus episcopus, servus servorum Dei, carissimo filio R. Comiti Calabriæ et Siciliæ salutem, et apostolicam benedictionem.

Quia prudentiam tuam supernæ majestatis dignatio multis triumphis, et honoribus exaltavit, et probitas tua in Saracenorum finibus ecclesiam Dei plurimum dilatavit, sanctæque sedi apostolicæ devotam se multis modis semper exhibuit, nos in specialem atque carissimum filium ejusdem universalis ecclesiæ assumpsimus, idcirco de tuæ probitatis sinceritate plurimum confidentes, sicut verbis promisimus, ita etiam literarum auctoritate firmamus: quod omni vitæ tuæ tempore, vel filii tui Simonis, aut alterius, qui legitimus tui hæres exstiterit, nullum in terra potestatis vestræ, præter voluntatem aut consilium vestrum legatum Romanæ ecclesiæ statuemus: quinimmo, quæ per legatum acturi sumus, per vestram industriam legati vice exhiberi volumus, quando ad vos ex latere nostro miserimus, ad salutem videlicet ecclesiarum, quæ sub vestra potestate existant, ad honorem Beati Petri, sanctæque ejus sedis apostolicæ, cui devote hactenus obedisti, quamque in opportunitatibus suis strenue ac fideliter adjuvisti. Si vero celebrabitur concilium tibi mandavero, quatenus episcopos et abates tuæ terræ mihi mittas, quot, et quos volueris mittas, alios ad servi-

tium ecclesiarum et tutelam retineas. Omnipotens Dominus actus tuos in beneplacito suo dirigat, et te a peccatis absolutum ad vitam æternam perducat.

Dat. Salerni per manum Joannis sanctæ Romanæ ecclesiæ Diaconi III. Nonas Julii. — Indictione VII Pontificatus domini Urbani Secundi XI.

IV.

TRANSLATION DU CORPS DE SAINTE AGATHE DE CONSTANTINOPLE A CATANE.

RELATION DE L'ÉVÊQUE MAURICE, ÉVÊQUE DE CATANE.

Acta Sanctorum februarii, — tom. I, f° 637-638-639.

Duo quidam Latini apud urbem Constantinopolim mansitabant, quorum unus Gislebertus, alter vero Goselinus vocabatur, prior quidem genere Gallus sequens autem Calabricus. Cui videlicet Gisleberto, qui in aula regis militari fungebatur officio, sicut ipse præsentibus nobis asseruit, per nocturnam visionem se beatissima Virgo et martyr Agatha semel et iterum, atque tertio repræsentans præcepit, ut se ab ecclesia, in qua jacebat, latenter ablatam, Cataniam, ubi pro Christo fuerat coronata martyrio, reportaret. Quæ visio, quoniam nonnullis videtur incredibilis, a nobis non debuit humanæ rationis libramine discuti, sed Dei cuncta scientis judicio reservari. Hoc tamen veraciter affirmare possumus, quia nisi Deus voluisset, ad nos Virgo beatissima non rediisset. Ceterum nos legem sequentes historiæ, reliqua prosequamur ex ordine.

Gislebertus ergo, solus tam magnos ausus inchoare formidans socium sibi fide constrictum Goselinum accersens, quieto tempore noctis unà cum illo scala supposita, in qua jacebat corpus Virginis ecclesiam introivit, illudque reperientes furto laudabili rapuerunt, et in cophino rosis odoriferis hic indeque referto venerabiliter collocarunt. Protinusque ad domum Goselini, cum thesauro sibi divinitus attributo, gressu concito re-

pedantes caput Virginis venerandum in duabus scutellis, quanta potuerunt honorificentia, condiderunt. Artus vero reliquos, nequovis indicio possent detegi, in duabus pharetris quas vulgo *Turcasias* nominant, attulerunt.

Interea tantæ rei statim circumquaque fama discurrens, populari motu ad aures usque Principis pervolavit, dicens evenisse sibi, et suo imperio triste præsagium, Agathæ scilicet corpus amissum. Nec moram patitur missis ubique cursoribus, per totam civitatem, perque vicini maris littora regia proponuntur edicta, ne quis ab nullo non interrogatus abscederet. Sed quid valet humana custodia contra divinæ dispositionis industriam? Non est, ait sapientissimus Salomon, sapientia, non consilium contra Dominum. Nam prædicti viri nullo se molestante, vel istius facti ab ejus sciscitante negotium, ab urbe regia, Domino protegente, progressi, portum mari adeunt, ibique consensa navi, vento prosequente secundo veloci remigio Smyrnam usque perveniunt.

Quo in loco diebus quatuor commanentes, et *Turcasias*, ubi sanctas occultaverunt reliquias, aptius componere disponentes, gravi terræ motu sunt repente perterriti, et repentino terrore turbati. Gislebertus autem, Goselino sapientior, atque fidentior, socium suum ne trepidaret, multiplici consolatione confortans, aiebat Divinam illis adesse præsentiam, nulloque prorsus eventu se debere terreri, aut a cœpto desistere. . . .

. . . .

Extemplo facta dictis æquantes, ratem inde Corinthum navigare volentes facta pactione conscendunt et maria pacata pro voto sulcantes ad optatum prædictæ civitatis portum, Domino prosperante perveniunt. Sic nihil obfuit terreni regis vetitum, cui cælestis imperatoris virtus obstat; nullum potens defuit auxilium.

Quis tua, Christe Deus, referat magnalia digne,
Immeritis famulis quæ grato numine confers?

Quæ tibi lingua, vel ingenium, quis denique sensus
Condignas poterit vel ad horam reddere grates?
Lingua silet, pavet ingenium, sensus stupet omnis,
Dum tua mira loqui cupiunt, et dona fateri.

Igitur Corinthum pervenientes ut diximus, ibidem plus necessitate, quam voluntate quatriduo substinerunt, optantes invenire navigium, quo vehente possent in Siciliam devenire. Sed cum desiderio deesset effectus, post diurni temporis fatigationes nocturno sopore depressis, ut post modum retulit, Gisleberto nominato superius, imago beatissimæ Virginis admirandæ venustatis, crinibus dissolutis, apparuit, et plurimum de ipsius tarditate conquesta, ut cum socio se comitante navigaret, admonuit: simulque per visum navem ostendit, quæ jam ancoram levans cursum dirigere properabat. Qui statim evigilans, indeque nociva morositate contempta festinat, juxta illud:

Tolle moras, semper nocuit differre paratis,

pervenit ad portum, ubi per omnia suæ voluntatis, et diutinæ prœoptationis compos effectus, naulica consuetudine distributa, navem subiit, nulloque vel sibi vel nautis, interventu Virginis, obstante periculo una cum Goselino laboris, et consili socio Methonæ littori applicuit.

Inde quibusdam negotiatoribus sociati, feliciter Adriaticum mare transmeantes, altissimi volente consilio, Tarentum salvi perveniunt ad littus: in quo descendentes civitatem adeunt Tarentinam, ibique celebrata missa super Virginis gloriosæ reliquias ac sumpto cibo, pristinum redeunt ad littus; ubi clam depositis artubus a pharetris, causa melioris repositionis, factum est divino miraculo, quod reponentes gloriosas reliquias Virginis gloriosæ, gloriosam, credentes ipsum jam reposuisse, extra dimiserunt mamillam, ubi fons quidam aderat. Ad quem femina quædam vidua, fama laudabilis, morum honestate venusta, caussa abluendi pannos, cum quadam filia sua parvula,

quam adhuc lacte nutriebat advenit : quæ, lotis pannis somno soporata fortiter obdormivit. Puella autem, naturali instinctu appetens refocillari, materna quærebat ubera, ut lac sugeret, ut consueverat, eundoque manibus pedibusque hinc inde discurrens, ad gloriosam mamillam miraculo Divino pervenit, quam in ore ponens illam sugere cœpit a qua lac miræ dulcedinis emanabat.

Igitur puella tam maxima delectatione sugente, apparuit matri Virgo gloriosa, dicens : Surge et vade, quia filia tua meam tenet in ore mamillam. Quæ consurgens venit ad filiam viditque illam mamillam sicut in somnis viderat, in ore tenentem. Ea ibi relicta ad civitatis episcopum festinanter cucurrit, et per ordinem omnia explicavit. Quo comperto ab eodem convocato universo civitatis clero, et populo in unum coadunato, venerunt processionaliter ad locum, ubi jam puella relicta fuerat. Omnes insimul advenerunt, mamillam volentes extorquere prædictam ab ore puellæ, sed nec blanditiis, nec vi extorquere valuerunt. Tunc præcepit episcopus, quod omnes sacerdotes confiterentur cum devotione, et reverentia, et quilibet per se deberet accedere ad puellam, forte inter eos esset aliquis fama, et vita laudabilis, cui prædicta mamilla divinitus condonetur. Quo etiam peracto, prædictam mamillam nec sic aliquo pacto habere potuerunt.

Tunc sacerdos quidam bonæ vitæ, morumque honestate compositus, dicit episcopo : Fiat processio in ecclesiam S. Cacantaldi. Tunc præcipiente episcopo facta est dicta processio. Dum cantarent letanias, et devenirent ad beatam Virginem Agatham cantantes : *S. Agatha, ora pro nobis*, puella, quam sacerdos gestabat in ulnis, mamillam in ipsius sacerdotis sinum ab ore projecit, tenensque ipsam sacerdos, eam episcopo reverenter consignavit, et sic perceperunt illam fuisse mamillam gloriosæ Virginis Agathæ. Tunc sacerdos ille, episcopo concedente, de domo sua ecclesiam in honorem Virginis Agathæ construi fecit,

ibique serviens sub abitu monacali sanctissime suam vitam finivit.

S. Agathæ corpus Catanam relatum, facta eo die miracula.

Repositis itaque artubus in pharetris Virginis gloriosæ, ab inde dicti Gislibertus et Goselinus navigio recedentes brevi pervenerunt in Siciliam. Sed priusquam cetera prosequamur, de situ loci quædam majorum relatione dicamus.

Huic adjacet Messana, civitas insignis edificio, rebus opulentissima, quæ locorum dignitate merito totius provinciæ caput extat. Ad hanc prædicti viri reliquiarum beatissimæ Virginis Agathæ portitores navigatione peracta venerunt, et in ea jam securi manentes pausaverunt per triduum.

Gislibertus autem, quod mente captabat implere desiderans, salubri percepto consilio, Messanæ socium, nihil de ejus legalitate diffidens, cum corpore Deo dicatæ Virginis in quadam domo reliquit, et ad Cataniam propere veniebat. Ego autem Mauritius, qui ejusdem urbis pontificatu fungor immeritus, tunc temporis in quodam castro ecclesiæ nostræ, quod *Jacium* dicitur, commanebam; cum idem vir illuc adveniens, ad me se velle secretum loqui præfessus est: præmissoque salutationis alloquio, remotis omnibus, solus cum solo locutus, postquam perpendit me toto nisu, totoque mentis affectu, beatissimi corporis affectare reliquias, et illius evangelici negotiatoris exemplo, qui prætiosam margaritam inveniens, eam venditis omnibus comparavit: omnia mihi commissa pro loco, et tempore pro tanto thesauro dare paratissimo seriatim gesta detexit. Et, ut secum duos de fratribus nostris, ad sanctarum reliquiarum subvectionem, mandare studerem, devotus expetiit.

Ratus igitur non incongruum fore, quod dixerat, duos monachos reverentissimos Holdomanum et Lucam quos tanti negotii fideliter exequendi censebam idoneos, cum eo Messanam destinavi quantocyus, ut tantum thesaurum nobis divina largi-

tate donatum, honore cum debito deportarent. Qui jussa non segniter adimplentes, sub omni celeritate corpus detulere sanctissimum; quod ego letabundus aspectu præ omnibus, qui mecum aderant, solo tenus advolutus, Deum supliciter adoravi. Deinde reliquias de Turcasis reverenter extraxi, et statim mira odoris suavitas emanavit, ut juxta illud evangelicum, tota domus nectare gratissimo repleretur. Quibus in nova capsa, tantæ rei condigna, diligenti cura in eodem castro repositis, lætus Cataniam properavi, et cunctis fratribus, in unum astitis, quod gestum fuerat, intimavi. Qui Deum totius bonitatis auctorem collaudantes, mecum communi decrevere statuto, eidem Dominæ nostræ humiliter pariter, et letanter occurrere, et in urbem ubi palmam martyrii simul, et virginitatis, hoste superato, promeruit, cum hymnis, et laudibus illam reportare.

Die igitur constituto, videlicet decimo sexto kalendas septembris, eam quidem fratres nostri a castro, quod diximus, honorifice detulerunt. Nos vero illi occurrimus, humilitatis indicium solemni gaudio salubriter admiscentes, nudis pedibus, et in albis vestibus procedentes. Ad hoc vero insolitum, et prorsus insigne spectaculum, magna sexus utriusque, diversæ conditionis, et ætatis, et fidei facta est concursio populorum, ita ut nos eundo, et redeundo præpedirent, et se constipatione sui quam plurimum angustarent. Ubi quædam res accedit omnino relatu dignissima et ad laudem beatissimæ Virginis prædicanda: a prædicto castro usque Cataniam triginta octo stadiorum saxosi itineris spatio, duo pueruli cereos accensos ante sancti corporis portavere reliquias, qui neque ventorum flatu, neque puerulis, ut assolet, insolentia levitatis lumen amisere, sed semper clarissimum servavere. Tali igitur dignitate, tantoque triumpho, ad suæ civitatis, quam sibi Deus omnipotens perpetuo privilegii jure contulit, voluit remeare basilicam, ubi quo decuit loco posita, miraculis ingentibus, quantæ sit apud Christum virtutis, et gloriæ circumquaque demonstrat.

Eadem autem die jam ad vesperum inclinata, quædam juvencula, ut ferebatur, a nativitate cæca, manu simul et pede debilitata, ante sanctum corpus medelam quæsitura fideliter adoravit, quæ, nobis, et multis aliis spectantibus, visum recepit, et utriusque membri sospitatem, Virginis interventu, promeruit.

Alia quoque mulier, genere Cosentina, a multo jam transacto tempore crudeli dæmonio vexabatur : quæ ante beatum corpus adveniens, quam immani hospiti suum teneretur hospitium, sibilis, et ululatibus testabatur. Affuit, et huic Virgo dilectissima quæ et dæmonium effugavit, et illam pristinæ sanitati restituit : quam dum circumstantes sanam, sibique signum vivificæ crucis memoriter super mentem adverterent, itemque Deo laudum modulamina resonarent, fratres cubilibus quiescentes, vocum sonoritate protinus excitati surrexerunt, et populo sociati, Te Deum laudamus, signis concrepantibus, cantare cœperunt.

V.

BULLE D'ANACLET

A L'OCCASION DU COURONNEMENT DU DUC ROGER.

Ecclesiam prædecessorum nostrorum Urbani et Paschalis venerandæ memoriæ romanorum pontificum et innumeris deservivit obsequiis, felicis etiam recordationis mater tua, viri sui nobiliter vestigia subsequens, pro datis sibi a Domino facultatibus eamdem Dei Ecclesiam larga liberalitatis manu officiosissime honorare et sustentare curavit. Tu quoque, cujus divina providentia inter reliquos Italiæ principes amplior sapientiæ et potestatis prærogativa excessit, prædecessores nostros magnificentius honorare et abundantius deservire studuisti : personam tuam et hæredum tuorum perpetuis gratiæ et honoris titulis adornare et exaltare decrevit. Concedimus igitur et donamus et authorizamus tibi et filio tuo Rogerio et aliis filiis tuis secundum tuam ordinationem in regnum substituendis et hæredibus suis, coronam regni Siciliæ et Calabriæ et Apuliæ, et universæ terræ quarum tam nos quam et prædecessores nostri prædecessoribus tuis ducibus Apuliæ nominatis Roberto Guiscardo, Roberto ejus filio, dedimus et concessimus, et ipsum regnum habendum et universam regiam dignitatem, et jura regalia, jure perpetuo habendum in perpetuum et dominandum. Et Siciliam caput regni constituimus. Porro auctorizamus et concedimus ut per manus archiepiscoporum terræ tuæ, quos volueris, juxta tuam voluntatem, assistentibus aliis episcopis, quos volueris tu et tui hæredes, in reges

inungamini, et in statutis temporibus coronemini. Item omnes concessiones, donationes et consensus, quod prædecessores nostri prædecessoribus tuis Roberto Guiscardo, Roberto filio ejus, Vuillelmo ducibus Apuliæ et tibi concesserunt, donaverunt et consenserunt, donamus, concedimus et consentimus tibi et filiis tuis, et hæredibus tuis habendum et possedendum in perpetuum. Donamus etiam et auctorizamus tibi et tuis hæredibus principatum Capuanum cum omnibus tenimentis suis, quemadmodum princeps Capuanorum, tam in præsenti quam in præterito tenuit, honorem quoque Neapolis ejusque pertinentiarum, et auxilium hominum Beneventi contra hostes tuos largimus et confirmamus tuis porrectis petitionibus annuentes; concedimus panormitano archiepiscopo ejusque successoribus et panormitanæ ecclesiæ, consecrationes trium episcoporum Siciliæ, videlicet Syracusani, Agrigentini et Mazariensis vel Catanıensis, ea ratione ne supradictæ ecclesiæ in diœcesibus vel possessionibus suis a panormitano archiepiscopo vel ab ipsa panormitana ecclesia diminutionem aliquam patiantur. De reliquis vero duobus pleniori nostro consilio reservamus. Hæc omnia supradicta per has nostras concessiones sic concedimus, tradimus et auctorizamus tibi et tuis filiis habenda et possidenda jure perpetuo dum nobis nostrisque successoribus homagium et fidelitatem competente nobis et vobis securoque loco facies vel facient, juraveris vel juraverint, *si in nobis vel in nostris successoribus non remanserit*, non ideo honoris seu dignitatis vel terræ suæ patiantur diminutionem. Tu autem censum et hæredes tui, videlicet sexcentos schifatos quos annis singulis romanæ Ecclesiæ persolvere debes, si requisitus fueris: quod si requisitus non fueris, facta requisitione persolvas, nulla de non solutis habita occasione....

Si qua sane in posterum ecclesiastica, sæcularisve persona huic nostræ concessioni vel donationi obviare tentaverit, nisi satisfactione congrua resipuerit, anathematis gladio feriatur. Om-

nibus vero, has nostras conditiones, concessiones et consensus servantibus sit pax Domini Nostri Jesu Christi amen!

Ego Anacletus catholicæ Ecclesiæ episcopus,
Ego Matthæus presbyter Eudoxiæ.

(*Suivent des signatures.*)

VI.

CONSEILS TENUS POUR LE COURONNEMENT DU DUC ROGER.

DIFFÉRENTES CÉRÉMONIES DU COURONNEMENT.

Palermo nobile parte terza degli annali di D. Agostino Inveghes. — Era settima normana, — lib. III, f° 185.

Primo consiglio in Palermo per la coronazione di Ruggiero.

Hor insuperbito il generoso animo del Duca per tante gloriose imprese, da Melfi « Salernum rediens ad Siciliam inde remeavit, » scrive Celesino; ma tace il nome della città ove fermò la sua residenza, la quale senza altro fu Palermo, poichè soggiunge: « Il duca ivi fra se medesimo considerando la felicità dei suoi successi, che per ogni parte erano lieti, e come già dominava tutto lo stato di Boemondo, l'intiero ducato di Puglia, e che il principe di Capua, e il maestro dei soldati napolitani e tutta la terra che giungeva insino ai confini di Ancona gli era soggetta: e la contrarietà della guerra assopita, e tranquillata, con spessi, e famigliari ragionamenti d'alcuni amici, « maximeque Henrici comitis, avunculi sui, a quo plus aliis diligebatur: » Era questo conte Arrigo di nazione Lombardo, figlio di Manfredi, marchese d' Italia, fratello della gran contessa, e regina Adelasia, sua madre, e marito di Flandria, sua sorella, onde

l'era e zio materno; e cognato; come si è detto nel 1089. Hor Arrigo e gli altri amici suggerivano al Duca, e gran Conte Ruggiero: « che egli a tante provincie di Puglia, Calabria, Sicilia, ed altre regioni che fino a Roma si distendevano dominando, non doveva essere illustrato coll' altezza ducale, ma coll' onore regio » : nequaquam uti ducalis sed regii illustrari culminis honore deberet : » ed aggiungevano, « quod regni hujus principium, et caput Panormus Siciliæ metropolis fieri deceret, que olim, et sub priscis temporibus super hanc ipsam provinciam reges nonnullos habuisse traditur : » cioè Palermo ebbe re cartaginesi, re vandali, re goti, ed amiri saracini : come io nella p. 1, c. II di questi Annali mostrai. « Quæ postea pluribus evolutis annis occulto Dei disponente judicio, nunc usque sine regibus mansit. » Questo fu il primo, e privato consiglio fatto per la coronazione di Ruggiero, il quale subito gli accese un' ardente sete di scettro e di corona, e per ciò dal consiglio privato dei parenti ed amici passò al pubblico dei prelati, e baroni.

Secondo consiglio fuori di Salerno per la coronazione di Ruggiero. — Inveghes, tom. III, p. 186.

Adunque acceso l' ambizioso animo del Duca al desio della real corona, impaziente della dimora, subito da Palermo si parte, e « Salernum regreditur, » scrive Calesino; ma non entrando in quella città, ed in un luogo a quel vicino : « extra quam non longe convocatis ad se aliquibus ecclesiasticis peritissimis atque competentioribus personis, nec non quibusdam principibus, comitibus, baronibus, simulque aliis qui sibi visi sunt probatoribus viris : » A questi egli manifestò il segreto degno di esame, e l' impensato negozio, e quelli, dopo di avere con diligenza investigata la cosa, « unanimiter tandem uno ore laudant; concedunt, decernunt, immo magnopere precibus insistunt, ut Rogerius Dux in regiam dignitatem apud Panhormum Siciliæ metropoli promoveri debeat : » dando per ragione, perchè

egli non solo era padrone di Sicilia per la paterna eredità, ma anco era legittimo signore della Calabria, Puglia, ed altre terre, e per valor di guerra conquistate, e per parentela degli antecessori duchi possedute. Onde « si regni solium in eadem quondam civitate (Panormi) ad regendum tantum Siciliam certum est extitisse, et nunc ad ipsam per longum tempus defecisse videtur. » Cioè i re in Palermo erano mancati d'Apolofano Assam, ultimo amira saracino in Sicilia, seguiti nel 1040 infino al presente anno 1129, e per lo spazio di XC anni, « valde dignum et justum est ut in capite Rogerii diademate posito regnum ipsum non modo restituatur, sed inter cæteras etiam regiones, quibus jam dominari cernitur, dilatari debeat. » Adunque il Duca Roggerio da questi due consiglii rinvigorito, subito da Salerno si parte, « et Siciliam (cioè in Palermo) repetit, » scrive il cit. Celesino : ove, aggiunge la cronica MS. di S. Stefano del Bosco di Calabria, che furono chiamati per la vicina solennità, « archiepiscopi, et episcopi, varii comites, et milites idibus Maii constituta die pro Rogerii coronatione : » nel qual giorno 15 di maggio egli comparve nel palazzo vestito di real vestimento contesto di oro, coverto nel capo di un piccolo berrettino di seta, con catena d'oro al collo, di molte e varie gemme arricchita; ed assiso sopra un cavallo, alla maggiore chiesa di Palermo, con una gran cavalcata di prelati e signori fu condotto ; ove dal clero con sommo onore fu ricevuto. Era per certo il tempio di preziosissimo, e ricchissimo apparato adorno, in modo che gli occhi rapiva a meraviglia, ed ivi fu tanto grande concorso delle nazioni differenti, che appena davano il passo alla chiesa. « Factis aliquibus cæremoniis a prelatis, demum Beneventanus, Capuanus, Salernitanus, et Panormitanus (Petrus), regale diadema variis contextum gemmis Rogerii caput ornaverunt, eique sceptrum tradiderunt, et regis titulo ab omnibus fuit acclamatus. » Infin qui la cronica, ma il Fazello la coronazione l'attribuisce a cavaliere laico. « Fama ducta per manus adhuc

tenet, stirpem de Calvellis, quæ adhuc Panormi nobilis super est, corona Siciliæ reges insignire, ex privilegio Rogerii regis habuisse, Andream Caravellum Rogerium regem coronasse. » L'istesso attesta Barone da un MS., ma la citata cronica non dichiarò le cerimonie in questa prima coronazione, fatte dai IV arcivescovi : il pontificale di Pio V però dice, che il re prima di coronarsi deve digiunare mercoldì, venerdì, e sabbato : e nella domenica seguente all' altar maggiore della metropoli sopra una credenza si ripongono la spada, la corona, lo scettro, e l' oleo de' catecumini. Arrivato il re in chiesa, prima dell' arcivescovo s' unge, dopo si canta la messa, e letta l' epistola, e graduale cantato, prima del Vangelo, il re stando colle ginocchia piegate avanti all' arcivescovo, da uno dei ministri vien data la spada nuda all' arcivescovo; il quale la dà nelle mani del re, dicendogli: « Accipe gladium desuper altare desumptum per nostras manus; » dopo le quali parole i ministri pigliano la spada nuda dalle mani del re, e la ripongono nel fodero, ed il metropolitano gliela cinge al fianco, dicendo: « Accingere super femur tuum, potentissime, » e subito il re si dirizza in piè, e sfoderata la spada, la gioca, e ruota con destrezza e valore; dopo, sul braccio sinistro la ripulisce, e nel fodero la ripone, e di nuovo s' inginocchia avanti all' arcivescovo, ed allora segli ripone la corona, la quale l' arcivescovo dall' altare piglia, ed egli e tutti i prelati apparati, che sono ivi presenti, colle mani tenandola, gliela ripongono sul capo, dicendo il solo metropolitano: « Accipe coronam regni quæ licet (ab indignis) episcoporum manibus capiti tuo imponitur. » Dopo, l' istesso metropolitano al re genuflesso gli dà in mano lo scettro dicendo: « Accipe virgam virtutis atque veritatis, etc. » All' hora il re si dirizza in piè, segli discioglie dal fianco la spada, si dà ad un ministro, il quale dentro il fodero la porta avanti al re, e l' arcivescovo, col più degno dei prelati apparati, avendo nel mezzo il re, che porta lo scettro e la corona, lo conducono al soglio reale, ed ivi l' in-

tronizza, dicendogli: « Sta, et retine modo locum tibi a Deo delegatum. » Dopo, il metropolitano, rivoltosi all' altare, e deposta la mitra, intona « Te Deum laudamus, » il quale hinno finito, fa ritorno all' altare, ed ivi finisce la messa.

Or con tutte queste, o con alcune di queste cerimonie fu coronato il re Ruggiero in Palermo « ad majorem ecclesiam, » dice la cronica MS. di S. Stefano del Bosco, cioè, come espone il Fazello, nella cappella dell' Incoronata di Palermo che era appiccata colla chiesa vecchia arcivescovale, che fu rovinata da Gualterio, da me descritta nella p. 11 degli Annali. Ed, aggiunge Pietro Cannizaro: a questa cappella è aggiunto un cimiterio dell' antica chiesa cattedrale, il quale è adorno di cinque colonne a guisa di portico, dove il re, dopo l' unzione e coronazione, si manifestò al popolo; il quale subito in essere dal popolo veduto l' acclamò: « Vivat rex! » Che è quello la di sopra citata cronica disse: « Regis titulo ab omnibus fuit acclamatus. » Hor finita l'acclamazione popolare, subito Ruggiero, i prelati, i baroni, cavalcando per la città, scrive l' istessa cronica, con ogni geno di musica, di trombe, di citare e di sinfonie, si ricondussero nel real palazzo. Alla qual solennità intervennero IX arcivescovi: « Rogerius Beneventanus, Philippus Capuanus, Romualdus Salernitanus, Petrus archiepiscopus Panormitanus, Angelus Barensis, Verterandus Tranensis, Arnulfus Cusentinius; Jo. Sanctæ Severinæ, Gualterius Tarentinus; » XVII vescovi: « Jo. Carmensis, Hugo Messanæ, Riccardus Caietæ, Sigebertus Atinensis, Justinus Mazzarinus, Petrus Ravellensis, Rolandus Syracusanus, Honorius Trojanus, Roggerius Agrigentinus, Robertus Aversanus, Augerius Catanensis, Nicolaus Cotronensis; adfuit etiam episcopus Gratianus, Tropeianus, Locrensis, Brisedianus et Cassinensis; » V abbati: « Raynaldus Calamontarius, Cassinensis, Umfridus, Stephanus, Desiderius, et Radulphus a Crucifixo magister Eremi. » Un Duca, IV Conti, III ufficiali regii, ed un ambasciatore di re. « Adfuerunt quoque Goffridus

Loritellus Comes Catanzarii, Riccardus Dux Caietæ, ammiratus regis Conradi legatus. » Questo è quel re Corrado, primogenito del morto imp. Arrigo IV, marito di N. figliuola del Conte Ruggiero, sorella di questo re Ruggiero, come esposi nel 1095. « Rogerius Culchebret Comes Arenæ, Canzolinus Rogerii cancellarius, Nicolaus Rogerii prothonotarius, Anselmus Piperio Comes, Ranulphus Comes. » Intervennero anco a questa prima coronazione IX nobili famiglie : « Tancredus Filangerius, Guillelmus Culchebret de Arenis, Hugo de Claramonte, Rogerius Avenello, Goffredus Altavilla, Hugo Graffeo, Fulco Catacensis, Amfridus Bonellus, Petrus de Montorio, quamplures alii milites. » Ma di queste IX famiglie, quattro sottoposte furono da me nel Nobilitario viceregio descritte.

Assistono alla prima coronazione del re Ruggiero in Palermo : Filingeri, Chiaramonte, Graffeo, Caravello, ed aggiunge Fazello : A questo anno il re Ruggiero pose nella città di Palermo la sua regia, e di tutti gli altri re di Sicilia, che erano per venire dopo di lui ; ed ordinò che i re di Sicilia principi di quella parte che si chiama il Ducato di Puglia, ed il Prencipato di Capua, e che erano per incoronarsi re, non si potessero incoronare altrove che in Palermo, ed in detta cappella dell' Incoronata, e quivi fossero investiti della corona, e dominio reale, come appare per un privilegio dato in Palermo l'anno 1129 ai 15 di maggio. L'istesso prima scrisse Pietro Ranzano : « Reges ipsi voluerunt ut nemo in Siciliam, atque in ea Italiæ partem, quod Neapolitanum regnum nunc dicitur, jure ac rite regiam dignitatem consequeretur, qui non Panormi regia corona more majorum donaretur. » E questo privilegio di Ruggiero si riscontra con la citata istoria di Celesino, « quod regni ipsius principium, et caput Panormus Siciliæ metropolis fieri deceret. »

L'an. di Chr. 1130, *d'Innocenzio II*, p. 1.; *di Gio. Comneno, imp. dell' Ori.*, 12; *d'Arrigo V, re della Germania*, 5; *del re Ruggiero*, 1; *di Pietro, arcives. di Palermo*, 9. — *Inv., t. III, p.* 189. *Seconda incoronazione del re Ruggiero coll' autorità dell' antipapa e del consiglio.*

Ai 14 di febbraio di quest'anno, scrivono Falcone, Sigonio, e Gordonio, morì papa Onorio, e nell' istesso giorno entrò nella Chiesa un doloroso scisma: poichè XVI cardinali, cioè IV vescovi, VII presbiteri, e V diaconi elessero in papa Gregorio, monaco lateranense di S. Gio. Battista, ed abb. del monastero benedittino di SS. Nicolò, e Primitivo; cardinale diacono di S. Angelo, chiamandolo Innocenzo II, e Pietro, vescovo e cardinale portuense colla sua fazione nel medesimo giorno, ad ora di terza creò in antipapa Pietro, figlio di Pietro Leone, presbisterano cardinale di Santa Maria Transtevere, nominandolo Anacleto II. Ora il re Ruggiero, dopo la prima coronazione fatta in Palermo ai 15 di maggio dell' anno precedente, o entrato in scrupulo d'aversi incoronato senza autorità pontificia, o pure desideroso che il nuovo papa Innocenzo II, autenticasse quella coronazione, che egli colla sola autorità del suo sacro e laico consiglio avea fatta, come scrive la citata cronaca di S. Stefano IV, ne diede subito parte ad Innocenzo II, e chiesegli la confirma, ma « Innocentius II noluit hanc coronationem pontificio confirmare diplomate. » Molto si sdegnò di questa negativa Ruggerio, e perciò di nuovo da Sicilia navigò in Puglia; e nella città di Avellino venne in parlamento coll'antipapa Anacleto II, ove quello gli promise il privilegio della coronazione, e questo gli diede parola di seguire la sua fazione contro Innocenzo, già ritiratosi in Francia per la via di Pisa, per domandare aiuto al re Lodovico VI, Crasso, contro la potenza d'Anacleto. Così scrive Falcone ann. Dom. inc. 1130, « Anacletus venit Beneventum, deinde Abellinum civitatem

ivit, et cum Duce Rogerio stabilivit ut eum regem coronaret Siciliæ. » E l'istesso si raccoglie da una lettera dall'istesso antipapa scritta nel 1131 ad un suo amico in Francia, e riportata dal Baronio: ove si dice : « Gloriosus filius noster Rogerius Dux Apuliæ ad pedes nostros humiliter veniens, nos papam catholicum, et legitimum dominum suum, prædecessorum suorum more recognovit. » Ed il Duca colla sua autorità gli sottopose tutti gli archivescovi, vescovi ed abbati di Puglia, e di Calabria : come ivi Anacleto attesta. « Archiepiscopi omnes Apuliæ, Calabriæ sicut omnis orientalis Ecclesia, Hierosolymitanæ, Antiochenæ, et Constantinopolitanæ nobiscum sunt, et nos visitant, et frequentant. » Fatto questo accordo tra l'antipapa, ed il Duca, « Anacletus Beneventum revertitur, Dux Salernium, deinde Siciliam remeavit, » scrive Falcone.

Terzo consiglio in Palermo per la coronazione di Ruggiero. — Inv., tom. III, p. 191.

Ritornato il Duca in Sicilia, ripiglia Celesino, egli subito « mandans suarum provinciis ubicumque terrarum, quatenus omnes cujuscumque dignitatis vel potestatis seu honoris essent in die susceptionis ejus coronæ, quam dominici Natalis primo advenientis solemnitas susceptura erat, Panormi omnes convenientes adessent. » Ed al comandamento ducale ritornando di nuovo in Palermo i prelati, i principi, i conti, ed i cavalieri, per la seconda coronazione : Ruggiero oltre all'autorità di Anacleto, volendo corroborarla con un terzo e nuovo consiglio; « iterum causa solemniter, diligenterque investigata ac tractata ab omnibus eodem modo quo supra : » cioè siccome nei due precedenti consiglii, l'uno fatto in Palermo, l'altro vicino Salerno si era decretato, adesso di nuovo « ad gloriam Dei ejusdemque Ecclesiæ augmentum regia in urbe Panormitana fieri omni decernitur promotio. » Così scrive il citato autore.

Re di Sicilia, 165 anni più antichi dei re di Napoli. Inveghes, tom. III, p. 191.

Or mentre questi consiglii e parlamenti replicava il re, ecco che in Palermo arriva il cardinal Conte, mandato dall' antipapa Anacleto, ripiglia Falcone: « Anno ipso prædictus Anacletus cardinalem suum Comitem nomine ad ducem illum direxit. » Fu questo, dice Francesco Capece Latro, Pietro Ottavio di Vico, dei conti di Tusculo, cardinal del titolo di S. Eusebio, il quale portò seco il breve antipontificio della coronazione di Ruggiero; che vien riferito intiero da Baronio e Pirri, e fu dato « 5 kal. † Octobr. ind. † 9. an. Dom. incar. 1130, pontif. dom. Anacleti papæ an. primo. » Il cui originale, scrive Baronio, si conserva nel Vaticano, ma alquanto manchevole, ove l'antipapa gli concede più cose.

Unzione e coronazione dei re in Sicilia. — Inv., t. III, p. 194.

Terzo, l'antipapa nel suo breve gli concesse l'unzione reale; « porro autorizamus et concedimus, ut per manus archiepiscoporum terræ tuæ, quos volueris juxta tuam voluntatem; assistentibus aliis episcopis quos volueris tu, et tui hæredes in reges inungamini, et in statutis temporibus coronemini. » Di questa unzione ne fece anco menzione il Celesino: « Cum ergo Dux ad ecclesiam archiepiscoporum more regio ductus, ibique untione sacra linitus regiam sumpsisset dignitatem. » Nella prima coronazione fatta a' 15 di maggio non si fa menzione di unzione, onde sono di parere che in questa seconda fatta a' 25 di decembre, egli coll' autorità dell' antipapa fu solamente, e la prima volta unto; e come dice Cassaneo: « Adverte quod sunt tantum quatuor reges qui unguntur; scilicet Hierosol., Francorum, Anglorum, et Siculorum, ut habetur in libro censuali, Rom. Eccl. secundum Albericum di Rosate. Alii autem non

nisi ex privilegio vel consuetudine hoc habent per Hosti, et Goffred. archidiaconus tenet, quod olim et hodie principes ungebantur, et unguntur. » Questa sacra unzione, scrive il citato pontificale, la deve fare il metropolitano con quelle cerimonie che or ora spiegheremo. In oltre l'antipapa li concedeva l' uso della corona reale « statutis temporibus. » Avea la corona dei re negli ornamenti molta differenza dalle corone dei Duca, Marchese e Conte, da me descritte di sopra nel 1043 e 1059, come scrive Lopes de Haro. « Solos los reyes han de tener corona con flores, que sean las unas superiores a l'otras, » come scrive el Nobiliario de Fernans Mexia. Ma io nelle medaglie del Paruta osservo, che l'antica corona reale di Sicilia era adorna di solo quattro fiori d' oro, ed uguali: in modo che un fiore adornava il mezzo della fronte del re di Sicilia, li due alla destra ed alla sinistra, ed il quarto il dietro del capo, siccome si può vedere nella seconda medaglia del re Guglielmo il Malo, nella quinta del re Federico III. Li quali quattro fiori d'oro dopo gl' imperatori li univano sul capo, e ne formavano una croce, che era la corona imperiale, siccome osservo nella quarta medaglia dell' imperatore Federico II.

Festa fatta in Palermo. — Inv., t. III, p. 195.

Sicchè dunque spedito in Benevento il breve ai 27 di settembre, ed il cardinal Conte con quello avendo navigato in Palermo, o nell' ottobre, o nel novembre di quest' anno, e nella istessa città essendosi congregati i prelati titolati e cavalieri ai 25 di decembre, e nella festa della Natività del Signore, scrive il Celesino, il duca alla chiesa arcivescovale di Palermo al costume reale fut condotto, acciocchè ivi della sacra unzione fosse unto, e la dignità regia prendesse: non si può con lettere esprimere, anzi nè colla mente pensare, quale, e quanta fosse allora la sua gloria, quanto grande apparisse nel decoro del regno, e pure quanto nell' affluenza delle ricchezze maraviglioso:

poichè rimirando egli tutti in tal maestà si faceva vedere come se tutte le ricchezze, e gli onori del mondo li fossero presenti. Tutta la città per certo era inestimabilmente coronata, nella quale non altro, se non che allegrezza e luce si vedeva. Il palazzo regio era ancora di dentro nelle mura tapezzato, e tutto gloriosamente risplendeva; il pavimento, pure era di tapeti di molti colori adorno, che ai piè di quei che il calcavano prestavan abbondevole soavità. Andando adunque il re alla chiesa per consacrarsi, fu accompagnato da tutte le dignità, ed ancora da immenso numero di cavalieri procedendo con bell'ordine, ed adorni con freni d'argento, e d'oro. Fin qui Celesino: ripiglia adesso Falcone Beneventano: « Cardinalis Comes nomine, Ducem in die Nativitatis Domini in civitate Panormitana in regem coronavit princeps vero Robertus Capuanus coronam in capite ejus posuit: » cioè, entrato il re col corteggio dei prelati, e baroni, nella chiesa di Santa Maria, antico arcivescovato di Palermo, e penetrando infin dentro la regia cappella dell'Incoronata, l'istesso cardinal Conte l'unse in re di Sicilia, che così espongono quelle parole: « Cardinalis Comes in regem coronavit. » Ma con quali ceremonie questa prima reale unzione in Palermo si fosse fatta, non sappiamo. Solo leggiamo nel pontificale, che sedendo l'arcivescovo nel suo saldistorio acconcio in mezzo ed innanzi all'altare colla mitra in capo, ed al fianco sedendoli alla destra ed alla sinistra gli arcivescovi, ed i vescovi apparati ed assistenti, il re vestito da cavaliero, cioè colla spada al fianco, e cogli sproni d'oro ai piedi, in mezzo ai due vescovi viene a presentarsi, e cavandosi la berretta, col capo chino il saluta. Dopo, il primo dei vescovi col capo discoverto rivoltosi all'arcivescovo, gli dice: « Reverendissime pater, postulat sancta mater Ecclesia ut præsentem egregium militem ad dignitatem regiam sublevetis. » Dimanda allora il metropolitano: « Scitis illum esse dignum, et utilem ad hanc dignitatem. » Quello risponde: « Et novimus, et credimus eum esse dignum et utilem

Ecclesiæ Dei et ad regimen hujus regni. » Al che dice l'arcivescovo, « Deo gratias. » Dopo, il re si fa al metropolitano più da vicino, segli ginocchia innanzi, gli bacia la mano, fa la professione della fede, e con ambe le mani sul libro dei S. Evangelii giura, dicendo : « Sic me Deus adjuvet, et sancta Dei Evangelia : » fatte queste cose l'arcivescovo si rizza in piedi e il benedice. « Ut hunc electum in regem coronandum, bene † dicere digneris. Resp. Te rogamus audi nos. » Dopo, avendo intinto il dito grosso della destra nel sacro oglio, l'unge prima nel braccio destro, tanto tra la giuntura della mano, come tra la giuntura del cubito; dopo l'unge tra le spalle, leggendo due orazioni. Finita la sacra unzione, si dà principio alla messa con grand'armonia d'instrumenti, e di voci : e finita l'epistola, ed il graduale, prima di cantarsi l'evangelio, siccome si fece nella prima coronazione ai 15 di maggio, il cardinal legato prima gli cinse al fianco la spada; dopo, come scrisse il Beneventano, Roberto principe di Capua l'incoronò, e per ultimo l'istesso legato apostolico diede lo scettro, ed il condusse al trono reale, et l'intronizzò. Finita la messa, e cantato il « Te Deum laudamus, » il re si fece a vedere dal portico dell' Incoronata al numeroso popolo palermitano, il quale cominciò ad acclamare : « Vivat rex Rogerius ! » ed accompagnato dai prelati, e principi a cavallo avendo circondate le principali strade della città di Palermo, si condusse al regio palazzo, ove, scrive l'abbate Celesino, si trovò la regia tavola ripiena di cibi e vini, ed adorna d'un prodigioso apparato. Lui non si servì se non in piatti, e tazze d'oro e d'argento, nè veruno servitore vi comparve, che non fosse di seta vestito. Che più? La gloria e le ricchezze della casa del re si viddero allora tali e tante, che a tutti parvero un gran miracolo, e generò altissimo stupore. In eterna fama ed in immortale memoria di queste due pompose coronazioni io credo che fossero state in Palermo battute quelle tre medaglie che riporta il Paruta del re Ruggiero I. La prima delle quali, come

egli stesso nell' originale spiegò ha scritto in latino ed in arabico *Rex Rogerius*. La seconda nel primo aspetto ha una croce e nell' altra ha lettere arabiche *Chimete il melec magri serdadi*, cioè « in regno regis Rogerii potentis : » e la terza nel davanti ha una croce con lettere latine antiche, e nel dietro in arabico ha scritto : il re Ruggiero.

Io però son di parere che Ruggiero due volte in Palermo si coronò re di Sicilia. Prima nell' an. precedente, secondo nell' an. presente, il che dispiace al cit. Pellegrini, e perciò dice : « Ex quorum auctorum (scilicet anonymi Cassinensis, Falconis, et Celesini) opinione redarguas oportet ; qui hæc bis acta tradidere. Primum in an. 1129, iterum in an. 1130. Sane Rogerius Ducis adhuc titulo utebatur cum privilegium fecit S. Benedicto per manum Guarnerii Mazariensis decani an. 1130, de quo Petrus diaconus. » Ma egli è degno di reprenzione, mentre altri riprende, poichè queste due coronazioni hanno, e tempo, e autorità, e ministri, e cerimonie dall' in tutto differenti. Imperciocchè una fu ai 15 di maggio 1129, l' altra ai 25 di decembre 1130. Quella fu fatta per autorità del consiglio salernitano ; questa dal breve dell' antipapa. Nella prima Ruggiero fu coronato da Andrea Caravello, nella seconda da Roberto, principe di Capua ; in quella non fu unto, in questa il cardinal Conte, legato, l' unse. Concludo la narrazione del presente anno con fare avvertiti gli eruditi che ancorchè queste due coronazioni non erano state legittime nè giuridiche, e che la vera, o legittima coronazione fu la terza, fatta l' an. 1139, coll' autorità di papa Innocenzo II, pure il re Ruggiero gli anni del suo regno li cominciò a numerare da questa seconda coronazione, cioè dal primo di gennaio dell' anno seguente 1131, poichè adesso si coronò ai 25 di decembre, e nell' occaso del 1130, come chiaramente si raccoglie da un suo privil. della chiesa di Patti, ove si intitola : « Ego Rogerius Italiæ et Siciliæ rex, » e la data si è « an. incarn. 1133, ind. II, IV kal. Martii an. regni nostri III, » e da un altro dell' istessa chiesa dat.

« an. incarn. 1134, ind. XII, IV kal. Maij regni nostri IV. » Se dunque l'anni 1133 e 1134 di Cristo eran gli anni del regno del re Ruggiero III e IV, egli per certo cominciò a numerare gli anni del suo regno dalla seconda sua coronazione in Palermo, fatta nell' occaso del 1130, e nel principio del 1131 ; e questa osservazione di date snoda la difficoltà proposta di sopra da Camillo; cioè Ruggiero, nella prima coronazione, fatta nel 1129, e nella seconda, fatta nel 1130, sempre ritenne il titolo di Duca di Puglia, Calabria, e Sicilia, e cominciò ad intitolarsi re di Sicilia dal primo di gennaio del 1131, come nell' anno seguente dirò, e perciò nel sopra adotto privilegio di S. Benedetto « Rogerius Ducis adhuc titulo utebatur anno 1130. »

M' era dalla memoria uscito quello che scrive Sommonte, che per questa concessione della corona fu convenuto tra Anacleto e Ruggiero, che ogni anno dovesse pagare alla sede apostolica, per ciascun paio di buoi fossero nel regno, un marepatino, moneta di quei tempi, la qual credo fosse del valore del maravedis † di Spagna, per la conformità del nome, il che s' ha cavato dalla biblioteca Vaticana, ove sta notato. « Tenetur dictus rex solvere singulis annis Romanæ Ecclesiæ in festo SS. Petri et Pauli, unum marepatinum pro quolibet pare bovum in regno. » Ma nel cit. breve d'Anacleto sta scritto : « Tu autem censum. . . . . et hæredes tui sexcentos schifatos quos annis singulis Rom. Ecclesiæ persolvere debes. »

VII.

DISCUSSION SUR LES DEUX COURONNEMENTS.

Annales ecclesiatici auctore Baronio Cardinali, cum critica chronologica P. Antonii Pagii, — *tom. XVIII. cap.* XXII. *f°* 452-453, — *anno* 1130. *Rogerius coranatur rex Siciliæ.*

A num. LI ad LVI initium regni *Siciliæ* cum hoc Christi anno Baronius accurate connexuit; sed quia res hæc magni momenti, magis hic nobis elucidanda. Recentes rerum Sicularum et Neapolitarum scriptores contendunt, *Rogerium* bis coronatum fuisse, semel anno superiori post Neapolim *idibus Maii* captam, iterumque hoc anno *die natali Christi.* At cum velint utramque coronationem Panormi factam fuisse, invicte inde refelluntur; Alexander enim Celesinus Abbas testatur verno tempore superioris Christi anni *Rogerium* Pharum trajecisse, variaque bella in Apulia gessisse. Quare ibi, non vero Panormi, mensibus Aprilis et Maii eum versatum esse opportet.—Peregrenius in notis ad Falconem ait « Historicos istos contendere *Rogerium* proprio arbitrio persuasum regia corona apud *Panormum* redimitum fuisse per manum quatuor archiepiscoporum , etc. Qui ejusce narrationis auctorem se habere contestantur ineditum chronicon compositum a *Maraldo,* nec dicunt quantæ antiquitatis, monachi Cartusiani; quibus facile assentiri non possum, tacentibus omnibus antiquis, et præcipue Alexandro Celesino, qui Rogerii benevolus et familiaris, coronationem ejus summo sumptu, hominumque omnis conditionis frequentia, in Dominici natalitiis (ac perinde in exitu anni MCXXX antipapæ Anacleti auc-

toritate actam, et a Falcone descriptam) literis consignat; haud antecedentem vel in ipsius Rogerii gratiam, siluisset; nec pompa, nec antistitum, procerumque minori conventu, quin nullo tunc in Romana Ecclesia vigente, sed *Honorio* sedente, Rogerii eo temporis momento amicissimo celebratam. » Ita Peregrenius profecto *Honorius* II qui vix adduci poterat, ut *Ducis* titulum ei attribueret, otium non tenuisse, si *Rogerium* regem sese appellasse audisset, et *Rogerius*, qui mense Augusto antecedentis anni Honorio II auxilium promisit, in colloquio tunc inter utrumque habito regiæ dignitatis confirmationem ab eo sine dubio petiisset.

Id de Honorio II eo magis præsumendum, quo constat, Rogerium, postquam hoc anno a *Comite* cardinale, Anacleti antipapæ legato, corona regia donatus est, non Siciliæ tantum, sed et Italiæ regem se se dixisse. *Rogerium* verum hoc anno regem acclamatum, præter Falconem Beneventanum et Alexandrum Abbatem, produnt Johannes de Ceccano in chron. Ordericus, lib. XIII, p. 895 et auctor chronici Casauriensis. Sed antea *Ducis* tantum nomen sibi adscripsisse innuunt Falco et Alex. Abbas a nobis laudati, et ex utroque refellitur chronicon Maraldi, cui nimis leviter fidem adhibuere Fasellus, lib. VII, posterioris decadis pag. 406 et Ducangius in notis ad historiam Cinnami pag. 446. Rochus Pyrrhus tom. I *Siciliæ sacræ, citat hoc chronicon, manuscriptum apud ecclesiam Sancti Stephani de Bosco Calabria, quæ olim Eremus vocabatur;* additque autographum tunc asservatum fuisse *apud Camillum Tutinum Neapolitanum.* In eo chronico legitur : *Vita functo Honorio pontifice in pastorem universalem fuit adlectus Gregorius diaconus cardinalis, dictus Innocentius II*, *qui noluit hanc coronationem pontificio confirmare diplomate; et quoniam adversus Innocentium Petrus cardinalis schismate fuit in pontificem creatus, dictus Anacletus II, Rogerius ab hoc fuit privilegio confirmatus.* Et tamen Rogerium hoc anno hujusmodi confir-

mationem ab Innocentio II postulasse; ex eo falsum esse convincitur, quod *Rogerius* per aliquot annos Innocentium II pro antipapa habuerit.

Chronographus Cartusianus et Fasellus de duplici coronatione Rogerii mentionem non faciunt, nec recentiores auctores juvat, quod Alexander de inauguratione *Rogerii* Panormi facta verba faciens, nec consensus Anacleti, nec præsentiæ ejus legati meminerit, unde inferunt eum respicere ad coronationem anno superiori factam. Alexander enim, ut ipsemet in præfatione alibique lectores suos monet, varias circunstancias omittit, neque illius, qui Rogerium coronavit, nomen memorat, sed tantum diserte refert inaugurationem a se narratam Panormi in *die Domini natali factam fuisse.* Quare non de coronatione *idibus Maii* a Maraldo et Fasello relata sermonem habet, sed de coronatione in die natali Domini a cardinali de comitibus peracta, ut narrat Falco apud Baronium, num. LIII.

(Ita hucusque scripseram, ad sententiam mutare cogor, nam Rogerium anno 1129, idibus Maii in civitate Panormi Siciliæ regem fuisse coronatum certo discimus ex brevi historia liberationis Messinæ factæ a Rogerio Comite, quam edidit Baluzius, tomo VI miscel. In ea enim exstat privilegium Messanensibus concessum, quod sic incipit : *In nomine Dei æterni et Salvatoris nostri Jesu Christi, amen. Rogerius divina favente clementia primus rex Siciliæ, Ducatus Apuliæ et principatus Capuæ....* Sic vero desinit : *Datum est hoc exemplar originale de nostri mandato.... in urbe Panhormi felici, in solennitate nostræ coronationis, die quinto decimo Maii, sub anno incarnati Verbi 1129, astantibus reverendis domino Rogerio Beneventano, Joanno Salernitano et Philippo Capuano Præsulibus.*)

Porro universa illa Italiæ pars ab Anacleti partibus stabat. Ut enim Falco scribit : *Eodem anno ipse Anacletus consecravit Romæ prædictum Landulphum archiepiscopum, nempe Beneventanum,* refertque Anacletum Roberto Capuano principe adju-

tum Beneventanos sibi subjecisse; *eorum communitatem fregit*, inquit Falco; quod exeunte hoc anno, vel sequentis initio ante mensem martium contigit; quo etiam tempore Rogerius, ut habet Falco, *exercitu magno comprehendit Amalphiam.* Quoad civitatem Neapolitanam, ea sese jam Rogerio subdiderat, et Alexander Abbas catalogum texens urbium, Principum et Magnatum qui anno superiori Rogerii dominium agnoverunt, nullam in primo suo libro de Neapolitana urbe mentionem facit. Existimandum tamen Roberti, Capuæ principis, cæteris potentioris, qui exeunte antecedenti anno sese Rogerio submiserat, præfectum Neapolitanum exemplum secutum esse. Alexander enim libri secundi initio hæc prodit : *Cum Rogerius totas Boamundi terras, omnemque Ducatum in integrum potentissime obtinere videretur, nec non Capuanorum princeps, magisterque militum Neapolitanus, omnisque terra, quæ erat usque pene fines Anconitanæ urbis, bellorum cunctis contrarietatibus sopitis, subderentur, sæpissime sibi ac familiari quorundam, maxime Henrici Comitis avunculi sui, a quo plus aliis diligebatur, cæpit suggeri, collocutione videlicet, ut ipse qui tot provinciis Siciliæ, Calabriæ, Apuliæ cæterisque regionibus, quæ pene Romam usque habentur, dominabatur, nequaquam uti Ducalis, red Regis illustrissimi culminis honore haberetur.* Quam in rem Salerni comitia cogit, ubi Magnates *unanimiter concedunt, decernunt, imo magnopere precibus insistunt, ut Rogerius Dux in regiam dignitatem apud Panormum Siciliæ metropolim promoveri debeat*, etc. *Istorum itaque Dux consiliis roboratus Siciliam repetit, mandans*, etc. Suam ergo coronationem cum consensu Principum, Magnatum, Baronum et Prælatorum, inconsulto Romano Pontifice, decrevit.

Denique Alex. Celesinus nullam in sua historia Anacletis mentionem fecit, ut ostenderet Rogerium regiam dignitatem fortitudini suæ et vassallorum benevolentiæ debere, cum ab eis rex declaratus fuerit, antequam *Anacletus V* kalendis oct. rescrip-

tum a Baronio num. LII relatum emisset. *Rogerius* non tantum Siciliæ, sed et Italiæ Regem se appellavit, ut ostendunt ejus diplomata ab Ughello in archiepiscopis Salernitanis, Brundusinis et Beneventanis relata, et annis 1133 et 1137 data, quorum hoc initium :

Ego Rogerius, Dei gratia Siciliæ et Italiæ rex, christianorum adjutor et clypeus, Rogerii primi Comitis filius, etc. Cinnamus, qui Baronii temporis lucem non viderat, initio libri tertii de Rogerio primo Comite et postea Rege, verba facit, et Ordericus, quem etiam Baronius non viderat, lib. XIII, p. 895, de Rogerio Duce Apuliæ, Rege Siciliæ consecrato ab Anacleto, ait : *Cujus ope pene totam Italiam sibi associavit*, scilicet Anacletus, sed reliquus fere totus orbis catholicus Innocentio II adhæsit.

VIII.

BULLE DU PAPE INNOCENT II.

Innocentius episcopus, servus servorum Dei, carissimo in Christo filio Rogerio, illustri et glorioso Siciliæ regi, ejusque hæredibus in perpetuum.

Quos dispensatio divina ad regimen et salutem populi ab alto elegit, et prudentia, justitia, aliorumque virtutum decore decenter ornavit, dignum et rationabile est ut sponsa Christi sancta et apostolica Romana mater Ecclesia affectione sincera diligat et de sublimibus ad sublimiora promoveat, manifestis siquidem probatum est argumentis quod egregiæ memoriæ strenuus et fidelis miles beati Petri Robertus Guiscardus prædecessor tuus, dux Apuliæ, magnificos et potentes hostes Ecclesiæ viriliter expugnavit et posteritati suæ dignum memoria nomen et imitabile probitatis exemplum reliquit. Pater quoque tuus illustris recordationis Rogerius per bellicos sudores et militaria certamina inimicorum Christiani nominis intrepidus extirpator, et christianæ religionis diligens propagator utpote bonus ac devotus filius multimoda obsequia matri suæ S. R. E. impertivit, unde et prædecessor noster religiosus et prudens papa Honorius nobilitatem tuam de prædicta generositate descendentem intuitus, plurimum de te sperans, et prudentia ornatum, justitia munitum atque

ad regimen populi te idoneum esse credens valde dilexit et ad altiora provexit.

Nos ergo, ejus vestigiis inhærentes et de potentia tua ad decorem et utilitatem sanctæ Dei Ecclesiæ spem atque fiduciam obtinentes, regnum Siciliæ, quod utique prout in antiquis refertur historiis regnum fuisse non dubium est, tibi ab eodem nostro antecessore concessum cum integritate honoris regii et dignitate regibus pertinente excellentiæ tuæ concedimus et apostolica auctoritate firmamus. Ducatum quoque Apuliæ tibi ab eodem collatum et insuper principatum Capuanum integre nihilominus nostri favoris robore communimus tibique concedimus. Et, ut ad amorem atque obsequium beati Petri, apostolorum principis, et nostrum atque successorum nostrorum vehementius astringaris, hæc ipsa, id est regnum Siciliæ, ducatum Apuliæ et principatum Capuæ, hæredibus tuis, qui nobis et successoribus nostris (*nisi per nos et successores nostros non remanserit*) ligium homagium fecerint et fidelitatem, quam tu jurasti, juraverint, tempore videlicet competenti, et loco non suspecto, sed tuto nobis et ipsis atque salubri, duximus concedenda, eosque super his quæ concessa sunt Deo propitio manutenebimus; quod *si per eos forte non remanserit*, iidem hæredes tui nihilominus teneant quod tenebant sine diminutione. Census autem, sicut statutum est, id est sexcentorum schifatorum, a te tuisque hæredibus nobis nostrisque successoribus singulis annis reddatur, nisi forte impedimentum interveniat, removente vero te impedimentum nihilominus persolvatur. Tua ergo, fili charissime, interest ita te erga honorem atque servitium matris tuæ sanctæ Romanæ Ecclesiæ devotum et humilem exhibere, ita temetipsum in ejus opportunitatibus exercere, ut de tam devoto et glorioso filio sedes apostolica gaudeat et in ejus amore quiescat. Si quæ sive ecclesiastica sæcularisve potentia huic nostræ concessioni temere contrarie tentaverit, donec præsumptionem suam congrua satisfactione coerceat, indignationem Dei omnipotentis et

beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus incurrat, et quousque resipiverit, anathematis sententia percellatur.

Ego Innocentius catholicæ Ecclesiæ episcopus.

Ego Albericus Ostiensis episcopus. Haimericus S. R. E. diaconus cardinalis.

Datum in territorio Mamanensi per manum H. cancell. sexto kalendas Augusti, indictione secunda, incarnationis Dominicæ anno 1139, pontificatus vero domini Innocentii Papæ secundi anno decimo.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE SEPTIÈME. (1090-1098.)

CHAPITRE HUITIÈME. (1098–1101.)

CHAPITRE NEUVIÈME. (1101-1127.)

CHAPITRE DIXIÈME. (1127.)

CHAPITRE ONZIÈME. (1127-1130.)

CHAPITRE DOUZIÈME. (1130-1139.)

[illegible]

TABLE DES NOTES

DU DEUXIÈME VOLUME.

ERRATA.

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
28	14	le sang eut cessé,	lorsque le sang avait cessé.
28	16	le bruit de la guerre se fut éteint,	s'était éteint.
58	12	ou peut-être même à cause,	ou peut être à cause.
80	13	l'institution des droits féodaux qui devint,	qui devinrent.
88	7	celles de Geraci de Carini,	celles de Carini.
100	12	il nous reste à parler des cours,	de la composition des cours.
117	12	aucune date précise de sa mort,	sur sa mort.
137	1	Giorgio Rozio d'Autriche,	Giorgio Rozio d'Antioche.
140	4	désir de conquête,	de conquêtes.
143	21	si parfois ils acceptaient,	si parfois ceux-ci acceptaient.
149	4	la douceur de l'exhortation,	d'une exhortation.
163	19	pour cette raison,	par cette raison.
221	1	est ramené,	fut ramené.
252	2	et avec elle,	et après elle.
345	5	jouir en paix,	jouir en repos.
360	7	des rangs illustres,	de rangs illustres.





